Institut d'études politiques de Paris
ÉCOLE DOCTORALE DE SCIENCES PO
Programme doctoral de Sociologie
Centre de sociologie des organisations

Doctorat en Sociologie

L'art de faire durer

Pratiques, ressources et négociations des consommateurs pour ralentir l'obsolescence des biens domestiques

Julie Madon

Thèse dirigée par Sophie Dubuisson-Quellier, Directrice de recherche au CNRS

Soutenance le 27 juin 2023

Jury :

M. Jean-Samuel Beuscart, Maître de conférences HDR, Télécom Paris

M. Jérôme Denis, Professeur de Sociologie, Mines Paris Tech

Mme Sophie Dubuisson-Quellier, Directrice de recherche, CNRS, CSO (Directrice)

Mme Valérie Guillard, Professeure des universités, Université Paris Dauphine, DRM (Rapportrice)

Mme Geneviève Pruvost, Directrice de recherche, CNRS, CEMS (Rapportrice)

Mme Marlyne Sahakian, Professeure associée, Université de Genève

« Les êtres humains ne se bornent pas à vivre parmi une multitude d'objets de tailles et de fonctions diverses, ils ne se contentent pas de les utiliser, ils s'en occupent » (Denis et Pontille, 2022, p. 11).

Remerciements

Cette thèse doit son existence à de nombreux collègues, amis et parents, vis-à-vis desquels je souhaite ici exprimer toute ma gratitude.

J'adresse d'abord ma profonde reconnaissance à ma professeure, directrice de mémoire puis directrice de thèse, Sophie Dubuisson-Quellier. Je n'aurais pas emprunté sans elle ce chemin du doctorat, et je la remercie pour ses encouragements à tenter l'aventure — je ne l'ai pas regretté. Son investissement dans l'accompagnement de ses doctorant·es et sa disponibilité m'ont permis de réaliser cette thèse dans les meilleures conditions. Elle m'a, par ses relectures attentives et ses retours rigoureux, transmis son goût pour la démonstration et l'écriture scientifique. J'admire aussi sa remise en question et son humilité, constantes malgré la renommée et les responsabilités qui lui incombent. Elle est à mes yeux un grand modèle de droiture, d'exigence et d'humanité. Merci, Sophie, d'avoir été le nom le plus important de ma boîte mail durant ces six dernières années.

Mes remerciements les plus sincères vont à Jean-Samuel Beuscart, Jérôme Denis et Marlyne Sahakian qui ont accepté de faire partie des membres du jury de cette thèse, ainsi qu'à Valérie Guillard et Geneviève Pruvost qui ont bien voulu en être les rapportrices.

Le terrain qui nourrit cette thèse n'aurait pas pu se dérouler sans les individus qui ont accepté d'y participer. De l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, je remercie Laetitia Vasseur, Samuel Sauvage et Adèle Chasson, pour la confiance qu'ils m'ont accordée et l'accès qu'ils m'ont donné à une partie de leur univers. Je remercie aussi chaleureusement les bénévoles, et en particulier Quentin Ghesquière et Lucie Tamet, pour leur soutien et les

longues discussions. Des Repair Cafés, je pense très fort aux bénévoles anonymes que je ne peux pas citer ici, et notamment à Brieuc et Claire pour avoir activement participé au bon déroulement du terrain. S'ils savent déchiffrer les pseudonymes, ils se reconnaîtront. Je remercie aussi tous les enquêtés qui m'ont ouvert leur porte et partagé des pans de leur vie, et plus particulièrement les huit familles qui m'ont reçue à intervalles réguliers durant plus de six mois. Ils ont été patients et généreux, malgré mes questions récurrentes et parfois absurdes. Ils m'ont fait rire, aussi.

Je me sens profondément chanceuse d'avoir passé ces cinq dernières années au sein du CSO. Cette thèse doit beaucoup aux sourires dans les couloirs, aux discussions entre deux portes, aux repas à rallonge et aux festivités du 19 rue Amélie, du 84 rue de Grenelle et du 1 Saint-Thomas. J'éprouve une sincère amitié et gratitude pour mes collègues de laboratoire, qui ont rendu l'expérience riche et heureuse. À Simon Cordonnier, Valérie Bonnet Kebbouche, Péguy Palamy et Tassnim Lesguillons, merci pour la présence sans faille et la gestion de missions administratives souvent ardues, parfois chaotiques. À Samia Ben, merci pour l'enthousiasme et la communication sans faille. À Anna Egea, merci pour l'accompagnement dans les méandres de la RGPD, des règles d'anonymisation et des archives HAL. Cette thèse a aussi bénéficié de l'encadrement des chercheur·es permanent·es du laboratoire. Merci à Marie-Emmanuelle Chessel, pour les nombreuses recommandations bibliographiques, la transmission d'archives et les conseils de sage. J'ai une pensée particulière pour Claire Lemercier, pour ses propos rassurants et décomplexants, et pour m'avoir montré qu'on pouvait faire une ACM sans trembler. Merci aux coachs d'articles, et en particulier Olivier Pilmis et Philip Brandt pour leurs relectures avisées, et Jérôme Pélisse pour ses encouragements dans la tempête. Merci à Sylvain Brunier et Jean-Noël Jouzel, mes ex-voisins de bureau, pour les conseils, les mélodies fredonnées et les discussions matinales. Merci aussi à Léonie Hénaut pour l'invitation en séminaire et les conseils de lecture. Merci, enfin, à tous ceux qui m'ont écoutée et aidée à faire mûrir cette thèse, en séminaire doctoral, en séminaire d'Axe Éco et dans les couloirs : Jérôme, Anne-Laure, Émilie, Olivier, Patrick, Renaud, Martin, Jeanne, Emmanuelle, Kevin, Christine, Étienne, Gwenaële, Denis. Merci aussi aux postdoctorants du CSO, pour les pauses café et les partages d'expérience, et en particulier à Serge, Claire, Jean-Baptiste, Corentin, Cyrine, Romain, David, Bastien, Cynthia.

Je pense aussi à mes ami·es doctorant·es, à commencer par Alexandra Hondermarck, Brianne Dubois et Maël Ginsburger, mes trois comparses de thèse. Merci : à Alex, pour l'enthousiasme dans la recherche, le soutien et l'écoute, les scones et les couloirs d'Oxford. À Brianne, pour les conversations-promenades de fin de journée, les suggestions brillantes sur mon protocole de recherche et l'inspiration créative. À Maël, pour l'aide précieuse sur de nombreux chapitres, les joies de la coécriture d'article, la complicité et les éclats de rire. Les avoir à mes côtés a rendu ces cinq années lumineuses et chaleureuses. Merci aussi à Marion Michel, mon alliée d'objet de recherche, pour l'expertise quanti, la relecture salvatrice et les chocolats. Merci à mes copines de plume et de bureau, Charlotte Glinel et Aliénor Balaudé, pour l'aventure d'écriture collective et les sourires. Merci aux autres du quotidien, Hugues Bonnefon, Amélie Marissal et Vincent Himmer. Merci à Marion Gaboriau et Audrey Harroche,

pour leur bienveillance et leurs conseils toujours bienvenus. Merci à la *dreamteam* du Polit-politburo du groupe « Sens écologique », encore une fois Charlotte, Marion, Maël et Alexandra. Merci à Lisa Buchter, Marie Mourad et Alice Valiergue, qui ont tracé la route. Merci aux anciens et nouveaux doctorants du laboratoire que je n'ai pas encore cités : Crystale, Maxime, Ulysse, Louison, Hadrien, Alizée, Diane, Damien, Elias, Clara, Noé, Lucie, Isaac, Cécile, Stéphane, Antoine, Meryl, Amandine, Noémie, Anne, Irène, Julie, Lus, Nathan, Marie, Chloé et Paule.

D'autres personnes, à Sciences Po et en-dehors, ont participé à l'effort de cette thèse : merci à Yuma Ando du METAT et à Geneviève Michaud du CDSP pour l'assistance et les conseils sur le questionnaire HOP. Merci à Sonia Emprin pour les discussions masquées et réconfortantes au 84. Merci à Carine Boutillier, qui suit mon dossier toujours aussi efficacement depuis mon arrivée en Master. Merci à Anne Revillard et à Samira Jebli pour leur accueil au sein du LIEPP, leurs conseils et leur soutien ; merci à Louise Freulet et aux autres lauréats du programme Jeune Recherche pour leur écoute et leurs retours. Merci à la Fondation des Treilles pour sa confiance et la reconnaissance de cette recherche. Merci, aussi, à mes deux compagnons Léopold Jacqueline et Pauline Proboeuf, avec qui j'ai partagé les joies de la sociologie depuis le Master. Mes pensées vont, encore et toujours, à la famille d'Orange Labs, où j'ai découvert la joie de retrouver chaque matin des collègues passionnants et bienveillants — et en particulier à Thomas Beauvisage, Jean-Samuel Beuscart, Rose Dumesny, Quentin Gilliotte, Théophile Megali, Anne-Sylvie Pharabod et Valérie Peugeot. Merci aussi aux membres du séminaire « Ethnocomptabilité » de l'EHESS, pour avoir cadré et enrichi mon protocole d'enquête. Merci, enfin, aux rencontres des réseaux internationaux, pour les multiples conseils de lecture et retour sur travaux. Je pense au groupe « Sociology of Consumption » de l'ESA, et notamment à Marlyne Sahakian, pour l'invitation à Genève. Merci, enfin, à Anne-Laure Dalstein, pour sa confiance et ses encouragements, ainsi que le financement de la fin de cette thèse ; et à Gaël Virlouvet pour la découverte du monde de l'économie circulaire.

Cette thèse doit énormément à mes proches, qui ont partagé mon quotidien durant ces années. Un merci, du fond du cœur, à mes trois meilleures amies et, ô joie !, camarades de télétravail, Leán, Mathilde, Maud, pour nos journées réjouissantes en pantoufles, un thé à la main et une réunion Zoom dans l'oreille. Enfin, puisqu'elle y a participé corps et âme, je dédie cette thèse à ma famille. À mon père, Gérard, qui est mon inspiration et dont je suis les traces dans le monde du développement soutenable, à la recherche d'un métier qui ait du sens. Il a été mon *reviewer* de l'ombre, relisant l'intégralité des premiers jets des chapitres, traquant les incohérences et démêlant les points confus. À ma mère, Marie-Pascale, à qui j'ai posé toutes les questions qui me passaient par la tête quand il s'agissait de faire une grille d'entretien ou un plan d'article, et qui m'a partagé sa curiosité du monde et son goût pour les fenêtres entrouvertes. Merci à eux d'avoir supporté ma lumière dans le salon à six heures du matin pendant les mois de confinement, d'avoir compris ce qu'est un travail de thèse et de m'avoir soutenue dans cette aventure avec humour et enthousiasme. Enfin, merci à mon Maël, mon grand petit frère, pour les discussions entre thésards et les ponts entre nos deux disciplines — en plus des virées sauvages et des élucubrations musicales. Tu me rends fière et je t'admire chaque jour un peu plus, pour ton intelligence, ton intégrité et ton engagement.

Table des matières

Introduction. Des histoires plein les placards : retracer nos rapports aux objets sur le temps long

Des objets ordinaires à l'objet de recherche : avant-propos

Les gens de la porte à côté : scène introductive

Ce jeudi-là, j'ai rendez-vous à neuf heures avec Ginette. J'ai glissé dans mon sac ma grille d'entretien cent fois pliée et dépliée, mon fidèle dictaphone, ainsi qu'une tablette, au cas où la séance se prête à la photographie. Ginette, je l'ai rencontrée il y a une semaine, alors qu'elle apportait sa sorbetière dans un atelier de réparation bénévole. J'ai pris son numéro et, en ce 2 mai 2019, me voilà devant chez elle, quelques mètres après l'arrêt de bus où je suis descendue, à deux pas de Port-Royal. Le portail ouvre sur une villa privée : un entrelacs de ruelles paisibles aux pavés clairs, menant à des portes numérotées. J'identifie le bâtiment et emprunte l'ascenseur pour grimper au dernier étage.

Ginette est une petite dame au visage jovial, les cheveux blancs coupés court. Elle m'accueille avec le sourire. Comme tous les jours d'entretien depuis le début du terrain, je suis curieuse de savoir à quoi ressemble son appartement. Elle me cède le pas pour que je traverse le petit couloir sombre de l'entrée, qui débouche sur un salon aérien, à la hauteur de plafond vertigineuse. Au centre, un escalier en bois monte en colimaçon vers une mezzanine. Un ancien atelier d'artiste. Une immense verrière donne sur des toits parisiens en zinc, à la mansarde. Au loin, quelques dômes. Près de la verrière sont installés trois canapés épais et

dépareillés, aux tissus chatoyants, autour d'une table basse. La table, m'explique Ginette, est un vieil outil d'artisan en bois, qu'elle a fait couvrir d'un plateau de verre. Sur cette table reposent une ou deux caisses en cartons d'objets divers, un plateau avec des tasses que Ginette a préparées pour m'accueillir, quelques Télérama.

Le rebord de la grande verrière est couvert de babioles : statuettes africaines, collection de verres, souvenirs de vacances en coquillages… « Bienvenue au milieu de mes merveilleuses merdouilles ! », commente Ginette en rigolant. Avec elle, passé la timidité du début, la parole est simple et sans filtre. Nous parlons de sa plaque de cuisine, fendue, sur laquelle elle a posé un scotch coloré « pour cacher » ; de ses chaussures de marque « inusables », « très chères », mais qu'elle achète en soldes (« j'ai un côté radin ! ») ; de sa péniche qui a brûlé il y a quelques années, emportant une partie de ses meubles, ce qui fait que maintenant tout lui paraît « sur un fil », périssable, éphémère ; de sa passion pour les brocantes, où elle rachète régulièrement des fers à repasser car ils la « lâchent à tour de rôle », et où elle a déniché un authentique tableau d'Odilon Redon.

En sortant de chez elle, deux heures plus tard, je repense à l'entretien que j'ai mené un mois auparavant avec une dame d'à peu près son âge, en banlieue sud, dans un appartement bien plus sobre. Cette dame, Geneviève, avait tiqué sur mon choix de sujet. S'intéresser d'aussi près aux objets ? Elle semblait surprise que ce genre de thème puisse nourrir une thèse entière et intéresser quelqu'un. Je me souviens de sa phrase, qui m'avait déstabilisée : « C'est une drôle d'idée, hein, quand même ! ».

Quand je vois la richesse des récits de Ginette, j'en ai le cœur net : derrière ces biens de consommation, souvent produits en série, se dévoilent peu à peu des histoires de vie, des relations humaines, des normes sociales. Que fait-on de ces objets ordinaires qui nous entourent, qui nous accompagnent au jour le jour, qui nous encombrent, parfois ? Comment gère-t-on ces prolongements de soi, auxquels on s'habitue au point de ne plus les voir, et qui sont pourtant si nombreux ? Ces questionnements sont au départ de mon travail de thèse — ces questionnements, mais également, il faut l'avouer, l'envie de pouvoir pénétrer chez les gens de la porte à côté ; de pouvoir, le temps d'une entrevue, m'imprégner de leurs univers sensibles et leurs préoccupations quotidiennes.

Que fait-on de nos objets ? Ouvrir la boîte noire des pratiques post-acquisition

Durant ces cinq dernières années, je me suis intéressée à une caractéristique particulière des objets : leur durée de vie. Ce sujet de recherche a de quoi surprendre. En témoigne le commentaire incrédule de Geneviève (« c'est une drôle d'idée »), que j'ai relayé dans le récit de terrain qui précède. En témoignent aussi les réactions des différents interlocuteurs, sociologues et surtout non-sociologues, à qui j'ai parlé de ma thèse au fil du doctorat. J'ai souvent décelé, dans leurs yeux, une forme d'égarement, une hésitation marquée, lorsque je leur annonçais que je travaillais sur « la question de la durée de vie des objets pour les consommateurs ». Je développais alors, ajoutant le mot-clé magique : « l'obsolescence

programmée, ce genre de choses ». Là, leur regard s'illuminait. Cette fois-ci, ils voyaient très bien de quoi je voulais parler. La question de la durée de vie des objets ne va pas de soi, probablement parce qu'elle a encore peu été formulée comme telle auprès du grand public. En revanche, la notion d'obsolescence programmée, fortement médiatisée dans les années 2010 (Guien, 2019), est une thématique plus familière.

La durée de vie des objets n'est pourtant pas un sujet inédit dans le paysage académique. La recherche sociologique, depuis une trentaine d'années, s'est intéressée au rapport des individus à leurs objets sur le temps long. Cette thèse s'inscrit ainsi dans deux grandes traditions. La première est celle d'Arjun Appadurai qui, à la fin des années 1980, a proposé d'aborder les objets par leurs trajectoires. En 1986, il publie un livre intitulé *The Social Life of Things*, qui réunit les travaux de chercheurs issus de plusieurs disciplines : anthropologues, historiens, archéologues (Appadurai, 1986). Ces chercheurs y placent les objets au centre de l'analyse, faisant d'eux les protagonistes de leurs récits. Dans un chapitre, Igor Kopytoff, l'un des co-auteurs du livre, invite à se poser les questions suivantes : d'où viennent les objets ? Quels sont les différents âges de leur vie ? Comment les usages qui en sont faits changent-ils au fil du temps ?

The Social Life of Things lance un programme de recherche : retracer toutes les étapes de la « carrière » que parcourent ces objets, de leur fabrication à leur destruction. Appadurai, Kopytoff et les autres co-auteurs s'intéressent particulièrement aux étapes où les objets deviennent des marchandises (c'est-à-dire des entités destinées à être échangées) ou perdent ce statut. Mais ils relèvent aussi l'intérêt d'analyser la carrière des objets dans le foyer d'un individu. Dans cette phase dite de « singularisation » (Kopytoff, 1986), les objets appartiennent à un propriétaire et participent à la construction identitaire de ce dernier. Le rapport des individus à leurs objets peut varier sur le temps long, les objets évoluant au fil de leur temps passé au sein d'un ménage. Les auteurs introduisent cette idée sans la creuser, se concentrant sur la circulation des marchandises.

Une deuxième tradition a fait du rapport aux objets un sujet de recherche : celle de Michel De Certeau et de son ouvrage *L'Invention du quotidien*, qui s'organise en deux tomes. Dans le premier, De Certeau propose d'examiner ce que les individus font de leurs objets au quotidien. Les pratiques qu'ils adoptent une fois que leurs objets ont intégré leur foyer sont alors un angle mort de la littérature. D'après l'auteur, les statistiques comptent « ce qui est utilisé, et non les manières de l'utiliser », peinant à mettre en valeur ces pratiques (De Certeau, 1990, p. 58). Il prône donc une approche qualitative, au plus près des individus, pour observer ces manières de faire invisibles et infraordinaires.

D'après De Certeau, les individus font un usage parfois très créatif des objets, différent de celui attendu par leurs concepteurs. Il parle, pour qualifier cela, de « ruses » et de « contournements ». Dans le deuxième tome de l'ouvrage, Luce Giard et Pierre Mayol reprennent ces concepts pour les illustrer empiriquement (De Certeau, Giard et Mayol, 1990). À partir d'une monographie de quartier et d'entretiens, ils observent les manières d'habiter et de cuisiner. Leur pari est d'enquêter au domicile des individus, pour observer leurs

« manières de faire ». Pierre Mayol se focalise sur une famille pour décrire ses usages de chaque pièce, faire l'inventaire de leurs objets, relever son emploi du temps quotidien.

Ces deux ouvrages programmatiques et fondateurs insistent pour ne pas réduire la consommation à un acte d'achat et les objets à des choses statiques. Au contraire, Appadurai et De Certeau proposent de décrire avec finesse les usages que les individus font de leurs objets, ainsi que l'évolution de ces usages au fil du temps. C'est ce que je me propose de faire dans cette thèse pour aborder la question de la durée de vie des objets.

Le rapport aux objets sur le temps long, un champ étudié de manière parcellaire

La relation qui se tisse entre les individus et leurs objets a beaucoup été analysée dans le cas d'objets spécifiques. La recherche anthropologique et sociologique a insisté sur le sens et la symbolique qu'ils revêtent, soulignant leur rôle de supports de mémoire et de construction identitaire. Dans son « épistémologie et méthode d'une sociologie des objets », Aurélien Fouillet analyse l'objet en tant que « porteur de signe », « objet de rite » ou « objet sacré » (Fouillet, 2019). Pour Valérie Sacriste, autrice de *Nos vies, nos objets* (Sacriste, 2018), les objets servent de « supports existentiels » aux individus : ils donnent du sens à leur existence (Sacriste, 2019). Cet intérêt pour le sens contenu dans les objets amène les chercheurs en sciences sociales à insister sur les objets importants pour les individus, dont ils parlent d'eux-mêmes en entretien. Il s'agit souvent d'objets de décoration, qui créent un « chez-soi » personnalisé (Chevalier, 1993), d'objets-souvenirs, comme des flacons remplis de sables exotiques (Bonnot, 2002), ou d'objets de collection qui matérialisent des biographies personnelles (Woodward et Greasley, 2017).

Les travaux ont donc souvent porté sur des objets uniques, en insistant sur leur dimension symbolique. Je propose, dans cette thèse, de regarder davantage les « choses banales », pour reprendre l'expression de Thierry Bonnot (2002). Je souhaite traiter de tous les objets présents dans les foyers, pour comprendre comment leurs propriétaires les gardent et les préservent, ou non. Je m'intéresserai très souvent à des biens de consommation de masse, produits en série, comme l'électroménager, les vêtements de prêt-à-porter, les équipements électroniques[1]. D'autre part, les signes contenus dans les objets m'intéresseront moins que leurs aspects matériels, encore peu étudiés. Comme le soulignent Benoît Heilbrunn et François de Singly (2015) dans leur manuel, la sociologie résume souvent la consommation à une production symbolique. L'ethnologue Orvar Löfgren défend qu'il faut aussi analyser les pratiques concrètes qu'adoptent les individus à l'égard de leurs objets. « Les gens ne se contentent pas de regarder, lorgner, fixer du regard ; ils trimballent, transbahutent, arrangent, utilisent, usent, abîment, cognent, mouillent, réparent, entretiennent, retapent,

[1] Étudier des objets que les individus ne valorisent pas forcément d'eux-mêmes, voire qui sont tellement ancrés dans leur quotidien qu'ils en deviennent invisibles, n'est pas chose aisée. J'y reviens dans un encadré méthodologique dans le Chapitre 2.

transforment, remisent, remettent en service, usent et jettent, mettent de côté et réemploient » (Löfgren, 1996, p. 143).

Cette approche par les pratiques ordinaires s'est développée récemment, en France et à l'étranger, dans des enquêtés sur la manière dont les individus font durer leurs objets. Ces enquêtes se développent principalement autour de deux sujets. Le premier est la réparation. Les travaux relèvent que celle-ci se fait de plus en plus rare (Cooper et Salvia, 2018), principalement parce que l'offre de réparation est trop rare et trop chère (McCollough, 2007, 2009, 2019 ; Scott et Weaver, 2014). Ils décrivent aussi le déroulement concret de la pratique de réparation à domicile, quand les propriétaires des objets les effectuent eux-mêmes (Godfrey, Price et Lusch, 2021 ; Gregson, Metcalfe et Crewe, 2009 ; Laitala et Klepp, 2018 ; Raihanian Mashhadi et al., 2016).

D'autres travaux portent sur les activités des réparateurs professionnels. C'est le cas des *maintenance and repair studies*, courant issu de la sociologie des sciences et des techniques. Incarnés en France par Jérôme Denis et David Pontille (2020b, 2020a), ces travaux prennent au sérieux la réparation, mais aussi les activités de maintenance, c'est-à-dire le soin porté aux choses. Ce soin est souvent invisibilisé car plus routinier et moins héroïque que la réparation : « à l'heure où "faire la différence" semble être la seule chose qui compte, s'assurer que tout reste à peu près en place et que d'innombrables objets poursuivent simplement leur fade existence n'est pas une activité très reluisante » (Denis et Pontille, 2022, p. 11). Les *maintenance and repair studies* enquêtent principalement sur des milieux professionnels : maintenance des bâtiments d'une université (Henke, 2000), des équipements hospitaliers ou des livres en bibliothèque (Strebel, Bovet et Sormani, 2019), des imprimantes de bureau (Orr, 2016), des infrastructures invisibles et souvent méconnues (Leigh Star, 2018)… Ces travaux montrent que la réparation et la maintenance sont des improvisations, faisant appel à de nombreuses connaissances (diagnostic, recherche de solutions), dans une relation triangulaire entre les techniciens, les clients et l'objet. En réparant les objets, les individus réparent l'ordre social.

Le deuxième ensemble de pratiques le plus étudié renvoie à la manière dont les individus peuvent donner une « seconde vie » à leurs objets. Dans un livre collectif, intitulé *La Deuxième vie des objets*, les anthropologues Elisabeth Anstett et Nathalie Ortar regroupent des enquêtes variées sur les circuits de récupération et de recyclage des objets. D'autres anthropologues ont identifié ce type de pratiques dans de nombreux pays émergents. Ils décrivent comment les individus récupèrent, retapent et personnalisent des objets de seconde-main, alliant technique et créativité, dans des pays comme Cuba, le Congo ou l'Égypte (Ayimpam, 2016 ; Florin, 2016 ; Hansen, 2000 ; Oroza et Marchand-Zanartu, 2009).

Des travaux mettent aussi en valeur la richesse des circuits de récupération des objets qui existent dans nos sociétés occidentales contemporaines. Ils portent sur les ressourceries[2] (Corteel, 2016, 2019 ; Rassat, 2017), les magasins de seconde-main (Bardhi et Arnould, 2005 ;

[2] Il s'agit de structures, souvent associatives, qui récupèrent des objets donnés et les revendent.

Chabault, 2020 ; Steward, 2017), les plateformes web de revente (Chabault, 2022), et les pratiques de don et de récupération (Eden, 2017 ; Guien et Ramirez, 2017 ; Guillard et Roux, 2015, 2016). Ils montrent notamment comment ces circuits dépendent du système de production de masse, qui crée du surplus. Ils s'intéressent aussi à la diversité des individus qui consomment dans ces organisations, à la fois pauvres et riches, bricoleurs et novices, et aux motivations multiples.

De nombreux travaux prennent aujourd'hui en compte le cycle de vie des objets (Chessel, 2012b). Des chercheurs de toutes disciplines se sont même regroupés, depuis 2015, autour de la conférence bisannuelle *Products Lifetime and the Environment* [3] (PLATE). Cette conférence fait la part belle aux réflexions d'ingénieurs, de designers et de gestionnaires sur la conception de produits durables ou sur les systèmes de seconde-main et de location, et encourage le développement d'enquêtes sur les pratiques de consommation (Cooper, 2008, 2010). Mais les travaux que j'ai cités jusqu'à présent se concentrent sur des biens uniques et se focalisent souvent sur la réparation et le seconde-main. L'ambition de cette thèse est de prendre en compte l'ensemble des objets, et l'ensemble des pratiques par lesquelles les individus peuvent influer sur leur durée de vie.

La question de la thèse : à quelles conditions fait-on durer ses objets ?

Cette thèse aborde la durée de vie des objets d'un point de vue particulier : celui des consommateurs. Elle analyse le rapport que les individus tissent avec leurs objets sur le temps long, les pratiques qu'ils adoptent vis-à-vis d'eux pour les faire, ou non, durer. Cet objet de recherche implique d'autres questionnements, à commencer par l'identification des individus concernés par le rapport aux objets sur le temps long : qui garde ses objets longtemps aujourd'hui ?

Les individus font partie d'une société de production de masse, où émergent des discours publics qui prônent un ralentissement de la consommation. On peut alors se demander ce qui fait, dans le contexte actuel, qu'ils tentent, ou non, de faire durer leurs objets. Autrement dit, si l'on reformule, on se demande si l'on peut identifier des facteurs qui expliquent comment les individus vont ou non adopter des pratiques visant à faire durer leurs objets. La problématique qui guide cette thèse est la suivante : à quelles conditions sociales les individus font-ils durer leurs objets ?

---

[3] PLATE, date inconnue. « Disponible sur : www.plateconference.org, consulté le 18 mai 2021.

Faire durer ses objets : des pratiques disparues avec la société de consommation ?

L'histoire de la consommation a montré le rôle du contexte économique sur la tendance d'une société et de ses membres à garder les objets. D'après les historiens, la généralisation progressive de l'accès à la consommation dans les sociétés occidentales a entraîné une réduction moyenne de la durée de vie des objets.

Aux racines de la consommation : le fleurissement de la vie matérielle dès le XVème siècle

Dans *Empire of Things*, l'historien Frank Trentmann (2016) élargit la période habituellement choisie pour relater l'avènement de la société de consommation. La consommation a en effet souvent été décrite comme un phénomène de l'après-guerre (Galbraith John Kenneth, 1958), mais Trentmann identifie les prémisses de ce processus longtemps auparavant. Dès le XVème siècle, la vie matérielle devient florissante. Elle se manifeste alors différemment de notre époque actuelle. Dans l'Italie de la Renaissance, par exemple, les biens servaient de réserves de valeur, et les individus prenaient soin de les faire durer. À cette époque, la culture était plutôt au raffinement, à la qualité des objets, qu'à la nouveauté. D'autres auteurs relèvent la présence du marché d'occasion dès cette période-là (Fontaine, 2008). Certains boutiquiers vendaient du neuf et du seconde-main, sachant réparer et transformer les objets pour les valoriser (Chessel, 2012a). Au Japon, le designer Guy Keulemans note la naissance, au XVIème siècle, d'une tradition artisanale de restauration d'objets : le *kintsugi*. Celle-ci consiste à réparer des céramiques cassées à l'aide d'un vernis doré ou argenté, sublimant ainsi la fêlure de l'objet (Keulemans, 2016).

Entre le XVème et le XVIIème siècle, en Europe, apparaissent des effets de mode. Dans la France de l'Ancien Régime, les vêtements sont peu à peu perçus par leurs propriétaires comme éphémères, susceptibles d'être renouvelés pour correspondre à l'air du temps (Roche, 1997). Le terme « consommation » prend une nouvelle signification. Issu du latin *consumere*, il renvoyait à l'épuisement physique de la matière, mais se met alors à revêtir une connotation positive et créative. Les penseurs de l'époque, à l'instar d'Adam Smith, l'encouragent comme un moyen de satisfaire les désirs individuels et d'enrichir la nation (Trentmann, 2016). Les individus ne se définissent plus en premier par leur travail, mais par ce qu'ils consomment. Le goût, l'apparence et le style de vie caractérisent la personne qu'ils souhaitent être et la manière dont les autres les perçoivent.

À partir du XVIIIème siècle, et tout au long du XIXème, la consommation s'accélère. D'après Marie-Emmanuelle Chessel, différentes transitions s'amorcent durant cette période. En France, l'enrichissement généralisé des individus entraîne une augmentation du nombre de produits qu'ils peuvent acquérir. Ils achètent davantage de produits à plus faible coût, qui durent moins longtemps. De nouvelles méthodes de production et de commercialisation

voient le jour (Chessel, 2012a). En Angleterre, des pratiques marketing, comme la segmentation de marché ou les promotions, se généralisent (McKendrick, Brewer et Plumb, 1982). Pour autant, les pratiques de recyclage, de récupération, de restauration et de conservation des objets ne disparaissent pas (Barles, 2023). Elles ne sont pas non plus réservées aux moins fortunés. Selon Manuel Charpy, les membres de la bourgeoisie du XIXème siècle, nostalgiques des temps passés, développent un goût pour les antiquités. Des pratiques marchandes particulières se développent : certains vendeurs fabriquent de faux meubles anciens, en les vieillissant (ajout de poussière, vermiculage…). À travers ces objets, les membres de la bourgeoisie cherchent tout autant à garder des souvenirs d'une époque révolue, qu'à atteindre une forme de postérité matérielle auprès de leur descendance, dans un « désir de durer, de maintenir l'unité du groupe et sa mémoire » (Charpy, 2010, p. 494).

De la Belle Époque aux Trente Glorieuses, vers la consommation de masse

À partir de la fin du XIXème siècle en France, l'accès à la consommation s'élargit encore davantage. D'après Jean-Claude Daumas, les années 1880 voient apparaître de nouveaux produits emblématiques comme la bicyclette et l'automobile. Chez les classes moyennes, une culture de la consommation se développe, qui insiste sur la recherche de confort et de modernité. Dans les campagnes, les individus rattrapent progressivement leur retard vis-à-vis des pratiques de consommation des habitants des villes (Daumas, 2018). D'après Anaïs Albert, l'accès aux biens s'élargit aux classes modestes. Toutefois, les pratiques d'autoproduction, d'achat d'occasion et de réparation se maintiennent chez les individus des classes populaires (Albert, 2014). Ceux-ci partagent aussi l'idée qu'il faut qu'un objet leur « fasse de l'usage » avant de s'en débarrasser (Albert, 2021). Anaïs Albert constate donc une « tension entre l'élargissement de l'accès aux biens — la consommation de masse — et le maintien de savoirs pratiques issus de la nécessité » (Albert, 2014, p. 635).

L'évolution vers la société de consommation que l'on connaît aujourd'hui ne s'est pas faite de manière linéaire. Les deux guerres mondiales, notamment, mettent un frein à cette progression (Chessel, 2012a). Entre les deux guerres, « la croissance des années 1920 et une nouvelle distribution des revenus ouvrent la voie à une transformation des habitudes, mais les évolutions structurelles sont trop limitées pour faire sauter les verrous qui bloquent l'avènement d'un nouveau régime de consommation » (Daumas, 2018, p. 238). Dans les années 1930-1950, les femmes des milieux populaires, avec l'aide de certains mouvements familiaux, développent des pratiques de réparation et de partage des objets, afin de faire face au contexte économique difficile. Ces mouvements mettent en place des « centres de raccommodage », dans lesquels des militantes proposent leurs services de couture à bas prix pour lutter contre la pénurie textile. Ils développent également l'achat mutualisé de certains équipements, comme les machines à laver. « Les adhérentes […] en disposent chacune pour une demi-journée et la transportent ensuite chez l'adhérente suivante. La machine à laver circule ainsi dans tout le quartier, trônant sur un diable ou un chariot confectionné par les

maris » (Dermenjian, 1991, p. 46). En cas de panne, elles font réparer par un militant qui s'est porté volontaire.

Après la Seconde Guerre mondiale, entre les années 1945 et 1973, les Trente Glorieuses marquent le triomphe de la consommation de masse. C'est l'âge de l'essor du prêt-à-porter, et de la diminution de la fabrication domestique par les femmes des vêtements de la famille. Les ménages achètent aussi de l'électroménager. Le taux d'équipement des réfrigérateurs passe de 7,5% en 1949 à 88,5% en 1974 (Daumas, 2018). Cet accès accru à la consommation va de pair avec un fort renouvellement des objets. L'avènement de la société de consommation marque aussi celui de la « société du jetable » (*throwaway society*) (Trentmann, 2016). Les individus réparent moins, produisent plus de déchets. La récupération (restes de nourriture, réutilisation de vieux chiffons) reste associée à la société préindustrielle (Strasser, 2000). Alors qu'auparavant la lutte contre le gaspillage était « une préoccupation constante », d'après les termes de François Jarrige et Thomas Le Roux (2020, p. 33), jeter devient banal. Frank Trentmann (2016) nuance toutefois cette thèse. Selon lui, la vie contemporaine n'est pas caractérisée uniquement par une accélération de l'obsolescence des objets. Certains, comme les ordinateurs ou les voitures, vieillissent moins vite, car la technologie évolue plus lentement.

Alternatives et critiques de la « société du jetable » depuis les années 1970

Cet accroissement de la consommation ne se fait pas sans critiques. Celles-ci se font nombreuses à partir des années 1960-1970, surtout avec la crise du choc pétrolier de 1973. La France plonge alors dans un contexte de faible croissance et de diminution du salariat. D'après Jean-Claude Daumas, les hippies et les néo-ruraux dénoncent le système productiviste et ses impacts environnementaux. Ces militants ne sont pas les seuls à remettre en question l'abondance matérielle et le fort renouvellement des biens : un sondage, paru dans *Elle* en 1974, mentionne que 68% des Français sont prêts à préférer des vêtements qui durent à ceux qui s'usent en une saison (Daumas, 2018).

Une série de publications critiques paraissent dans ces années-là, souvent produites par des philosophes et essayistes (Chessel, 2012a). Dès 1961, les travaux d'Henri Lefebvre fustigent le « consumérisme » en tant qu'il « aliène » les individus (ses termes). Selon lui, le citoyen disparaît au profit de l'usager (Lefebvre, 1961). En 1973, Ivan Illich relève que la consommation devient un prérequis pour exister socialement : « certains, le petit nombre, peuvent se payer le luxe d'avoir toujours le dernier modèle, les autres se servent encore de voitures, de machines à laver et de postes de radio qui ont cinq ou quinze ans d'âge. […] Le niveau d'usure de leur consommation indique exactement où ils se placent dans l'échelle sociale » (Illich, 1973, p. 110).

Une année plus tard, dans le sillon de ses travaux précédents sur les biens de consommation (Baudrillard, 1968), Jean Baudrillard qualifie les sociétés occidentales de sociétés de la « profusion » (Baudrillard, 1974, p. 19), dans lesquelles les objets se succèdent

à un rythme effréné, alors qu'ils survivaient auparavant à leurs propriétaires. Il relève aussi la faible conscience du travail de production qui a été nécessaire à ces objets, et reproche le fait que l'obsolescence contribue au Produit National Brut, c'est-à-dire que la destruction crée de la valeur marchande. André Gorz critique cette valorisation de la croissance économique qui ignore les contraintes écologiques (Gorz et Bosquet, 1978). Plusieurs décennies plus tard, le philosophe et sociologue Hartmut Rosa reprend ces idées. Selon lui, les sociétés modernes sont caractérisées par une accélération générale, qui aliène le rapport des individus aux choses. Ceux-ci prennent moins le temps de se les approprier, de les intégrer dans leur expérience vécue et leur identité, mais aussi de comprendre comment ils fonctionnent. « Alors que les choses deviennent plus compliquées, je deviens plus stupide en ce qui les concerne » (Rosa, 2014, p. 119).

Les sciences de l'ingénieur s'emparent également de la question de la durée de vie des objets. Dans les années 1970, aux États-Unis comme en Angleterre, des scientifiques et des industriels commencent à développer les premières analyses de cycle de vie, ou ACV, par lesquelles ils comptabilisent, tout au long de la vie d'un produit, les matières utilisées et les énergies dépensées (Boustead, 1996 ; Hunt et Franklin, 1996). Cette méthode se développe dans les années 1990 pour comptabiliser les impacts environnementaux des produits manufacturés. En France, l'agence gouvernementale de la transition écologique, l'Ademe, développe une expertise de cet outil. En l'utilisant, elle relève qu'il est souhaitable d'allonger la durée de vie d'un grand nombre de produits pour en réduire le coût environnemental (Ademe, Chauvin et Fangeat, 2016). Depuis les années 2000, on observe un autre mouvement dans les organisations marchandes et les pouvoirs publics : l'engouement pour l'économie circulaire, qui consiste à réutiliser les produits plutôt que de les détruire après usage. Une série de firmes de consultants s'est créée sur la question, et des législations à l'échelle européenne et française tentent de favoriser ce modèle (Aggeri, 2023). Enfin, plusieurs ingénieurs critiquent plus frontalement les nouvelles technologies. Dans *L'Âge des low tech*, le centralien Philippe Bihouix défend le recours aux basses technologies [4], moins consommatrices en matériaux rares et énergivores (Bihouix, 2014). Dans le domaine de l'informatique, certains parlent de « sobriété » (*sufficiency*) dans la production et la consommation des équipements, et promeuvent le ralentissement de leur obsolescence (Hilty, 2015 ; Hilty et Aebischer, 2015 ; Remy et Huang, 2015).

En parallèle, des médias et essais se focalisent sur l'obsolescence des produits, mettant l'accent sur la responsabilité des industriels. Deux ouvrages américains font date, mettant en lumière la notion d'« obsolescence programmée ». Le premier est *The Waste Makers*, écrit par le socioéconomiste Vance Packard (1960). Le deuxième est *Made to Break*, publié par le journaliste Giles Slade (2007). En France, l'économiste Serge Latouche présente ces deux ouvrages comme des incontournables sur la question. Selon lui, l'obsolescence programmée est liée à la montée en efficacité des moyens de production au XIXème siècle. La production en

[4] Par opposition aux hautes technologies ; par exemple, utiliser un téléphone mobile simple plutôt qu'un smartphone.

série avait alors « besoin de la consommation de masse pour s'écouler » (Latouche, 2012, p. 33), et donner aux objets une durée de vie limitée permettait de maintenir la demande. En 1932, le terme « obsolescence programmée » (*planned obsolescence*) est employé par un agent immobilier américain, Bernard London, dans un essai intitulé *Ending the Depression Through Planned Obsolescence*. Il y propose de réduire la durée de vie des objets pour développer l'économie (London, 2014).

L'obsolescence programmée est la forme la plus médiatisée d'obsolescence. Je détaille la définition des expressions autour de l'obsolescence dans l'Encadré 1. Plusieurs émissions, diffusées sur les chaînes de télévision publique, mettent au jour des affaires sur la question. Le documentaire *Prêt à jeter*, diffusé sur Arte, est l'un des premiers à dénoncer cette pratique, en retraçant plusieurs cas historiques d'obsolescence programmée. Il cite notamment le cartel de Phœbus, un cartel américain de fabricants d'ampoules qui se forme dans les années 1930 pour limiter la durée de vie des ampoules à 1000 heures[5]. Ce documentaire a fait date : les individus que je rencontre sur mon terrain le citent souvent[6]. Trois ans plus tard sort une émission de *Cash Investigation*, sur France 2, qui dénonce « La mort programmée de nos appareils ». Cette vidéo, mise en ligne sur YouTube, totalise plus d'un million de vues. L'émission suspecte d'obsolescence programmée trois catégories d'appareils électroniques : les télévisions de marque Samsung, les ordinateurs HP, et les iPod et iPhone de la marque Apple[7]. En 2018, *Envoyé Spécial* consacre une émission aux pannes d'imprimante, que la rédaction juge suspectes[8]. Une autre, parue en 2019, démontre les pratiques abusives de certains services après-vente, qui découragent, en la surfacturant, la réparation[9].

Encadré 1. Obsolescence programmée et formes d'obsolescence : point sémantique

En parallèle de cette forte couverture médiatique, le délit d'obsolescence programmée est inscrit dans la loi en 2015. Les acteurs gouvernementaux et les associations citent souvent la définition que la loi donne de l'obsolescence programmée[10]. D'après elle, « l'obsolescence programmée se définit par l'ensemble des techniques par lesquelles un metteur sur le marché

[5] Dannoritzer Cosima, 2009. *Prêt à jeter*, ARTE Thema.
[6] Voir à ce sujet l'extrait d'entretien avec Laetitia Vasseur dans le Chapitre 1, en 2.1.1.
[7] 2012. « La mort programmée de nos appareils », *Cash Investigation*, France 2.
[8] 2018. « Imprimantes, le coût de la panne », *Envoyé Spécial*, France 2.
[9] 2019. « SAV, si les clients savaient », *Envoyé Spécial*, France 2.
[10] Pour en donner quelques exemples, cette définition est citée par le site du Ministère de la Transition écologique, par une association de lutte contre l'obsolescence programmée et par une association de défense des consommateurs. Sources : Ministère de la Transition écologique et de la Cohésion des territoires, Ministère de la Transition énergétique, 2021. « Durée de vie des produits », *Ecologie.gouv.fr*, disponible sur : www.ecologie.gouv.fr/duree-vie-des-produits, consulté le 17/06/2022. Halte à l'Obsolescence Programmée, date inconnue. « Questions et réponses », *HalteObsolescence.org*, disponible sur : www.halteobsolescence.org/a-propos/#faq, consulté le 17/06/2022. UFC Que Choisir, 2019. « Obsolescence programmée. Qu'est-ce que l'observatoire des pannes ? », *QueChoisir.org*, disponible sur : www.quechoisir.org/decryptage-obsolescence-programmee-qu-est-ce-que-l-observatoire-des-pannes-n73487/, consulté le 17/06/2022.

vise à réduire délibérément la durée de vie d'un produit pour en augmenter le taux de remplacement. L'obsolescence programmée est punie d'une peine de deux ans d'emprisonnement et de 300 000 € d'amende »[11]. Pour avoir recours à cette loi, il faut prouver deux choses : d'une part, que l'obsolescence est programmée, et de l'autre, que le fabricant ou le distributeur a une intention délibérée d'accélérer le renouvellement du produit qu'il vend. L'obsolescence programmée renvoie à l'idée que l'objet comporte en lui, dès sa conception, une date de péremption.

Par abus de langage, sur mon terrain, les individus utilisent la notion d'obsolescence pour se référer à l'obsolescence programmée. Or, le terme « obsolescence » a une acception plus neutre, qui renvoie à la fin de la vie de l'objet. De nombreux acteurs (essayistes, journalistes, acteurs gouvernementaux, associations) ont développé et théorisé la notion d'obsolescence. Dans une thèse de philosophie sur le sujet, Jeanne Guien consacre un chapitre aux terminologies qu'ils emploient pour catégoriser l'obsolescence. Ceux-ci ont en effet proposé des typologies distinguant différentes formes d'obsolescence. Mais chacun de ces acteurs a proposé sa propre typologie. Ce flou sémantique pose des problèmes politiques, la confusion pouvant décrédibiliser la notion (Guien, 2019).

Jeanne Guien aboutit à cette conclusion : si elle devait retenir une typologie, elle emploierait celle de Vance Packard (1960), reprise par Giles Slade (2007). Ceux-ci divisent l'obsolescence en trois types. L'« obsolescence technique » renvoie au fait que l'objet tombe en panne, fonctionne moins bien, s'use. Elle comprend ce que certains ont appelé plus tard l'obsolescence logicielle, c'est-à-dire le fait qu'un ordinateur ou toute autre interface numérique se mette à ralentir ou à dysfonctionner. Deuxièmement, l'« obsolescence fonctionnelle » désigne un moment où un objet est dépassé par d'autres modèles plus innovants. Troisièmement, l'« obsolescence psychologique » renvoie au fait que l'individu remplace l'objet par effet de mode (Guien, 2019). Les acteurs marchands peuvent programmer ou encourager ces obsolescences, en rendant l'objet moins performant au bout de quelque temps (obsolescence technique), en accélérant la création de modèles plus efficaces (obsolescence fonctionnelle) ou en rendant désirable le renouvellement des produits par la publicité et la mode (obsolescence psychologique).

En plus de ces critiques intellectuelles, scientifiques et médiatiques, des mouvements promeuvent des formes de (dé)consommation. Daumas relève comment, depuis la crise du choc pétrolier, de telles pratiques ont émergé ou réémergé. Une partie d'entre elles sont des pratiques alimentaires : elles consistent à rechercher une alimentation locale et biologique, en ayant recours à des modèles coopératifs. Une autre partie concerne les biens matériels, qui m'intéressent ici. Elles consistent à ralentir l'accumulation et le renouvellement des objets : « achat et vente d'occasion, glanage, faire soi-même, attention à l'origine des produits, covoiturage, prêt d'outils, achat mutualisé » (Daumas, 2018, p. 498). Les représentations autour de la durée de vie changent ainsi progressivement de camp. Comme le résument bien

---

[11] Voir la « loi n° 2015-992 du 17 août 2015 relative à la transition énergétique pour la croissance verte », *Légifrance*, disponible sur : www.legifrance.gouv.fr/jorf/article_jo/JORFARTI000031044819, consulté le 17/06/2022.

Jérôme Denis et David Pontille, « tandis qu'au début du XXè siècle la capacité des choses à durer est devenue un problème pour certains, qui y voyaient un frein à la croissance économique, elle apparaît aujourd'hui comme l'un des remèdes permettant de réduire l'empreinte environnementale d'une vie humaine devenue malade de la surconsommation » (Denis et Pontille, 2022, p. 317).

Un dernier mouvement mérite d'être signalé. Depuis une quinzaine d'années, la loi encadre les pratiques des fabricants et distributeurs. J'ai déjà évoqué, dans l'Encadré 1, la loi de 2015 faisant de l'obsolescence programmée un délit. Mais avant cela, déjà en 2006, une première loi encourageait la longévité des produits. La directive 2006/66/CE du Parlement européen et du Conseil oblige les fabricants de matériel électronique à proposer des appareils dont les batteries sont amovibles. Plus récemment, une loi de 2016 a renforcé la protection des consommateurs face aux pannes. L'ordonnance n°2016-301 du 14 mars 2016 a étendu le délai de présomption de la garantie légale de conformité. Pendant toute la période des deux ans de garantie (contre six mois auparavant), un consommateur face à un produit défectueux n'aura plus à prouver que le défaut existait au moment de la vente. L'actualité réglementaire, au moment de rédiger cette thèse, est brûlante. Depuis 2019, le projet de loi relatif à la lutte contre le gaspillage et à l'économie circulaire propose des avancées en matière de durée de vie des objets. Parmi elles, l'indice de réparabilité est opérationnel depuis le 1er janvier 2021. Celui-ci consiste à donner une note sur 10 à un produit, selon qu'il est peu ou très réparable. Cette note est fondée sur plusieurs critères, dont la facilité de démontage, la disponibilité des pièces détachées ou leur prix par rapport à celui de l'objet neuf. Le vendeur doit pouvoir donner cette information pour les lave-linges à hublot, les smartphones, les ordinateurs portables, les téléviseurs et les tondeuses à gazon électriques. En novembre 2022, quatre catégories de produit ont été ajoutées à la liste : les lave-linges à chargement par le dessus, les lave-vaisselles, les nettoyeurs à haute pression et les aspirateurs. Je fais figurer cette succession de réglementations dans une chronologie sélective en Annexe 1.

Les travaux que j'ai cités jusqu'à présent montrent que, dans les milieux où règnent l'abondance matérielle, en l'occurrence les sociétés occidentales contemporaines, faire durer ses objets se fait plus rare. Les pratiques visant à faire durer les objets existaient déjà par le passé, et sont maintenant encadrées par une série de discours critiques et écologiques, qui remettent en cause cette tendance à l'accumulation matérielle.

Des pratiques de populations pauvres, rurales ou à fort capital culturel

Qui, aujourd'hui, fait durer ses biens domestiques ? La sociologie de la stratification sociale montre qu'au sein de la société, les individus n'ont pas la même tendance à garder les objets. La revue de ce champ fait ressortir trois populations particulièrement susceptibles de faire

durer : des individus disposant de faibles ressources financières, résidant en espace rural ou périurbain, et cherchant à moraliser leur consommation.

Les classes populaires, un désir non assouvi de consommation

Les sociologues des classes populaires ont constaté un faible renouvellement des biens domestiques chez leurs enquêtés. Les bas revenus de ces derniers contraignent leur consommation. Toutefois, le revenu ne suffit pas à les définir. Comme le signale Maurice Halbwachs, à revenu égal, les individus n'adoptent pas les mêmes pratiques de consommation : par exemple, des employés et des ouvriers ne répartissent pas leurs dépenses de la même manière (Baudelot et Establet, 1994 ; Halbwachs, 1913). Les travaux qui témoignent de pratiques permettant de faire durer les objets ont souvent porté sur les ouvriers. Ils montrent que ces individus ont une forte envie de consommer, et qu'ils adoptent beaucoup de pratiques d'entretien et de réparation.

Les membres des classes populaires se procurent beaucoup d'objets de faible qualité, mais retardent le renouvellement des équipements coûteux. Plusieurs travaux ont pointé du doigt cette ambiguïté, entre nombreux petits achats et déconsommation. Richard Hoggart, dans son ouvrage sur *La Culture du pauvre*, relève une forme d'épicurisme chez les classes populaires, qui partagent l'idée qu'ils « savent vivre » (Hoggart, 1957a, p. 185), dépensant l'argent qu'ils ont dans des petits bibelots. Mais pour faire cela, ils doivent limiter d'autres dépenses, gardant longtemps les équipements ménagers et se satisfaisant de draps rapiécés. Cette répartition des dépenses a été relevée plus récemment dans un rapport de la Documentation Française (Laville et al., 2011), qui note qu'en réaction à la crise économique des années 2000-2010, les individus renouvellent peu le gros équipement, mais poursuivent des « achats plaisir » de produits *high tech*.

Cette forme de consommation porte un nom : c'est la « consommation compensatoire ». Ce terme a été inventé par David Caplovitz (1963) dans un ouvrage au nom évocateur, *The Poor Pay More*. Caplovitz a enquêté auprès de centaines de familles résidant dans des quartiers pauvres à New York. Des réseaux de commerçants, installés dans ces quartiers, profitent de leur faiblesse, pratiquant des prix élevés pour des produits de moindre qualité et développant des systèmes de crédit qui poussent à consommer tout en épuisant les ressources des ménages. Ana Perrin-Heredia l'a très bien montré dans sa monographie d'une famille, en donnant à voir comment les ménages pauvres en viennent à s'endetter. Cette famille a fait l'acquisition d'un canapé en cuir, qui leur était vendu pour « seulement » 78 € par mois pendant 3 ans, soit 2 808 € — un prix conséquent pour un canapé. N'ayant pas les connaissances mathématiques nécessaires, ils n'ont pas fait le calcul de ce prix total (Perrin-Heredia, 2009).

Ces formes de consommation sont fortement blâmées par certains acteurs, et notamment par les pouvoirs publics, qui y voient un manque de maîtrise et une gestion peu éclairée des ressources. Par exemple, les accompagnateurs budgétaires, qui encadrent la gestion des

dépenses de certains ménages, promeuvent la figure du consommateur rationnel. Selon eux, les consommateurs pauvres peuvent éviter une série de dépenses « inutiles » pour se sortir de la pauvreté. Or, souvent, ils « résument à une question de simple choix, de volonté, ce qui relève bien souvent d’un sacrifice quotidien » (Perrin-Heredia, 2013, p. 58). Pour éviter ces dépenses « inutiles », il faut adopter des pratiques permanentes d’autocontrainte et renoncer à tous les petits plaisirs quotidiens.

Les pratiques de consommation de biens matériels varient selon les sous-couches des classes populaires. Comme je le soulignais en citant Maurice Halbwachs, celles-ci ne sont pas homogènes. Parmi elles, la classe ouvrière est aussi hétérogène. C’est ce qu’a relevé Olivier Schwartz dans *Le Monde privé des ouvriers*. Les ouvriers les plus précaires peuvent avoir trois stratégies. Certains adoptent des pratiques ascétiques, se privant et mobilisant toute leur énergie dans le travail. D’autres privilégient la débrouille : récupération d’objets auprès de voisins ou d’Emmaüs, transformations et créations d’objets, mobilisation des aides sociales. Enfin, certains adoptent des conduites « de fuite », continuant à consommer quitte à s’endetter (Schwartz, 1990, p. 117).

Olivier Schwartz distingue les ouvriers précaires, que je viens d’évoquer, des ouvriers plus aisés. Ces derniers adoptent des pratiques d’économie et de prudence : épargne pour survivre en cas de coup dur, faible consommation de services qu’ils jugent inutiles, comme aller chez le garagiste ou au restaurant. Ils investissent en revanche fortement dans les biens matériels. Les meubles artisanaux, en bois, susceptibles de durer dans le temps et donnant du cachet au logement, sont une source de distinction (Schwartz, 1990). Dans un autre travail, Thomas Amossé et Marie Cartier ont enquêté sur la frange médiane des classes populaires (et plus seulement ouvrières), qu’ils définissent comme des ménages composés d’un homme et d’une femme actifs, ayant accédé à la propriété. Ceux-ci cherchent à se faire plaisir par la consommation, réalisant des achats (tablettes, smartphones, vêtements de marque…) grâce au salaire des femmes, à une organisation des courses et à la constitution d’une épargne (Amossé et Cartier, 2019).

Les classes populaires développent aussi de fortes pratiques d’autoproduction et de réparation. Les ouvriers effectuent un surtravail domestique, consacré au bricolage, à l’entretien de la voiture et aux travaux de la maison (Grignon et Grignon, 1980). Ce travail a aussi été repéré chez les « inactifs » des quartiers ouvriers, qui consacrent une bonne partie de leur temps disponible à la remise en état des objets : garages à ciel ouvert pour les hommes, « travail de subsistance » pour les femmes (Collectif Rosa Bonheur, 2019 ; Collectif Rosa Bonheur et al., 2017). Les ouvriers qu’observe Olivier Schwartz passent beaucoup de leur temps libre dans l’atelier ou dans la cave, à bricoler. Il souligne le bonheur qu’ils éprouvent d’être face au matériau, les mains dans le cambouis, dans un domaine qu’ils maîtrisent. Le bricolage des objets est une sphère d’accomplissement, d’expression, de créativité (Schwartz, 1990). Il ancre aussi les individus dans un réseau d’entraide et de réputation, comme dans les quartiers observés par Richard Hoggart : « un autre encore est particulièrement “adroit de ses mains”, il travaille le bois et le métal et sait réparer n’importe quoi ; il y a aussi la dame

qui fait du cousu main impeccable et à qui on s'adresse dans les grandes occasions » (Hoggart, 1957a, p. 47). Les quartiers populaires constituent des réseaux de solidarité, où se partagent des compétences.

Les mondes ruraux et périurbains, espaces de savoir-faire manuels

Les pratiques de déconsommation et de bricolage sont aussi très présentes dans une zone géographique en particulier : les espaces périurbains et ruraux. Bien que ces espaces soient très divers, je les traite ensemble par opposition à une autre entité : le milieu urbain. Jean-Claude Daumas, dans son histoire de la consommation, décrit un monde rural en « retard » par rapport à l'accès à la consommation qui se développe dans les villes au fil des décennies (Daumas, 2018). La littérature décrit ainsi souvent les espaces périurbains et ruraux comme des milieux où les individus consomment moins qu'à la ville. Cette idée est accentuée par un effet de loupe : les sociologues ont peu étudié la consommation dans les milieux ruraux (Laferté, 2014, 2019b).

La littérature mentionne la forte présence de pratiques d'autoconsommation en milieu rural. Celle-ci a souvent associé enquête sur le monde rural et enquête auprès des classes populaires. Ce n'est pas surprenant : il y a, en milieu rural, une surreprésentation des classes populaires, peu diplômées et peu fortunées (Laferté, 2014). Ces populations rurales, à faibles capitaux économique et culturel, sont souvent caractérisées par une faible consommation matérielle et de fortes pratiques d'autoproduction. Ce trait, déjà présent dans les années 1980, est toujours d'actualité dans les années 2010 (Ginsburger, 2022). Cette autoproduction n'est pas qu'alimentaire : elle passe aussi par des pratiques de bricolage. Florence Weber (2009) a enquêté sur les habitants d'un village de sept-mille habitants, qui concentre des ouvriers autour d'une usine importante. Elle emploie une expression de son terrain, le « travail à-côté », pour parler des activités productrices qu'ils réalisent en-dehors de leur temps professionnel : jardinage, mais aussi menuiserie, vannerie... Ces activités leur fournissent un revenu complémentaire, une source d'autoconsommation, et un accès à des échanges de dons. Nicolas Renahy (2010) relève aussi des pratiques manuelles chez des jeunes ouvriers ruraux. Ces « gars du coin » accèdent à des maisons pavillonnaires, où ils développent une autonomie par l'autoconsommation, à travers deux activités centrales : le bricolage et le potager. Si ces pratiques sont si présentes dans les milieux ruraux et périurbains, c'est notamment grâce à l'accès à un jardin et à un espace pour bricoler (Degenne et al., 1998).

Mais puisque ruralité et pauvreté ont été si souvent analysées ensemble, comment distinguer l'effet de la ruralité de l'effet de la pauvreté ? Deux enquêtes permettent de le faire. La première montre que, dans un même lieu de vie périurbain, on observe des pratiques similaires quelle que soit la classe sociale. Cette enquête a porté sur une banlieue pavillonnaire au nord de Paris, où résidaient ensemble, dans les années 1960-1970, des ingénieurs et des ouvriers. Des disparités de consommation étaient visibles : les ingénieurs avaient plus souvent une voiture, ou une télévision couleur, que leurs voisins ouvriers. Mais

qu'ils soient ingénieurs ou ouvriers, ces individus avaient tous un atelier ou un garage, où ils passaient du temps à bricoler (Cartier et al., 2008).

Une deuxième enquête a relevé, à revenu égal, des pratiques différentes entre ruraux et urbains. Marie Boost et Lars Meier (2017) ont mené des entretiens biographiques auprès de ménages allemands précaires. Ils ont identifié deux types de pratiques que ces ménages adoptent pour faire face à des baisses de revenu. Les premières ont été observées en milieu urbain, où les tentations de consommer sont grandes : il s'agit de « pratiques d'économie » (*saving practices*). Celles-ci renvoient au fait de faire des affaires en achetant des produits en promotion, de bénéficier d'offres d'associations, de réduire les dépenses en reportant certains achats coûteux. Les « pratiques de subsistance » (*subsistence practices*), elles, consistent à autoproduire et autoconsommer, mais aussi à faire du troc et du don de biens et services. D'après les auteurs, elles sont plus présentes en milieu rural, où les individus ont à la fois plus de compétences et plus d'espace.

Les classes plus aisées à fort capital culturel, entre objets anciens et ascétisme

Classiquement, les classes plus aisées ont été décrites comme pratiquant une « consommation ostentatoire » de biens superflus et/ou de luxe, pour rendre visible leur richesse (Veblen, 1970). Mais des recherches ont montré qu'elles pouvaient, *a contrario*, limiter leur consommation et faire durer les objets. D'une part, certains individus peuvent valoriser les vieux objets par recherche du « bon goût ». D'autre part, ils peuvent acheter moins pour des raisons morales et éthiques.

D'abord, une partie des individus des classes supérieures cultive un goût pour les vieux objets. Manuel Charpy (2010) l'avait souligné au sujet de la bourgeoisie du XIXème siècle, comme je l'ai mentionné dans la section historique de la revue de la littérature. Cette pratique est toujours d'actualité. À la fin des années 1980, Béatrice Le Wita a enquêté sur une centaine de membres de la bourgeoisie. Elle a noté que leurs maisons sont remplies de vieux meubles et vieux objets, qui jouent un rôle de « supports de la mémoire » (Le Wita, 1988, p. 144). Leurs propriétaires y « respirent un air d'ancienneté générateur de distinction » (Le Wita, 1988, p. 44). Ils valorisent parfois moins les meubles pour leur fonction que pour leur capacité à incarner et transmettre une identité et une histoire familiales. Ces meubles anciens, accompagnés des objets d'art et des tableaux, leur permettent aussi de mettre en valeur leur « bon goût » (Pinçon et Pinçon-Charlot, 2007).

En plus de la frange aisée de la bourgeoisie, des individus à plus fort capital culturel qu'économique développent aussi ce goût pour l'ancien. D'après Pierre Bourdieu, le groupe des « intellectuels » reproche aux autres membres de la classe aisée, notamment ceux des professions libérales, leur forte consommation de biens matériels. Ces intellectuels « n'ont presque jamais les moyens de leurs goûts et ce décalage entre le capital économique et le capital culturel les condamne à un esthétisme ascétique (variante plus austère du style de vie artiste), qui "tire parti" de ce qu'il a, substituant le "rustique" à l'ancien, les tapis roumains aux

tapis persans, la grange restaurée au manoir de famille, les lithographies (ou les reproductions) aux tableaux » (Bourdieu, 1979, p. 326). Ils adoptent ainsi une consommation « ascétique » qu'ils vivent comme une « contrainte délibérément assumée » (Bourdieu, 1979, p. 284).

Ces individus exerçant des professions intellectuelles développent aussi des pratiques de récupération et de bricolage. C'est ce qu'ont décrit Sabine Chalvon-Demersay et Anaïs Collet à propos des *gentrifieurs* de certains quartiers populaires. Dans les années 1990, Sabine Chalvon-Demersay (1998) décrit la manière dont les nouveaux habitants du 14ème arrondissement parisien aménagent leurs intérieurs. Ceux-ci détournent des objets délaissés. Par exemple, ils récupèrent des cagettes sur les marchés, les peignent et les transforment en rangements. Anaïs Collet a enquêté sur des individus, là encore à fort capital culturel, qui s'approprient les vieilles friches industrielles de Montreuil. Ceux-ci développent une « esthétique de l'hybridation » au sein de leurs *lofts*, c'est-à-dire un mélange d'objets « entre le populaire et le distingué ». L'autrice mentionne ainsi un « pot de fromage blanc de collectivité transformé en lampe » (Collet, 2012, p. 31). Ces pratiques leur permettent d'exprimer leur créativité et de s'équiper d'objets uniques et originaux.

Les individus peuvent avoir une autre raison de garder leurs objets et de ne pas en acheter de nouveaux. Ils peuvent le faire dans une optique de moralisation de leur mode de vie. Max Weber a montré comment la sous-consommation peut procurer des bénéfices symboliques, car elle peut être jugée comme moralement honorable. Au début du XXème siècle, les entrepreneurs capitalistes allemands dévaluaient les pratiques ostentatoires, qui n'étaient pas conformes à leur éthique protestante. Par contraste, la doctrine luthérienne promouvait des conduites ascétiques. C'est en partie cette sobriété qui a permis leur enrichissement (Weber, 1904).

De manière plus contemporaine, sur un terrain américain, une chercheuse a repéré un rapport similaire à la consommation ostentatoire. Rachel Sherman (2017) a interviewé une cinquantaine de riches new-yorkais : avocats, financiers de Wall Street, professeurs ou artistes ayant hérité d'une fortune. Un conflit éthique structure leurs manières de gérer leurs dépenses : comment être à la fois riche, et moralement digne ? Leurs choix de consommation sont parcourus de jugements moraux. Certains ont pour principe de ne pas gaspiller. Ils gardent un vieux canapé qu'ils n'aiment plus parce qu'ils considèrent que le changer serait du gâchis. D'autres continuent de faire des achats qu'ils jugent raisonnables, par exemple des vêtements dans des magasins bon marché. Enfin, certains enquêtés partagent le souci de ne pas faire étalage de leur puissance pécuniaire, en particulier devant des personnes moins aisées qu'eux. Une enquêtée jette rapidement ses tickets de caisse pour éviter de mettre mal à l'aise sa femme de ménage, au cas où elle les verrait en rangeant la maison.

L'essor de la préoccupation écologique renouvelle cette moralisation de la consommation. En s'appuyant sur la littérature bourdieusienne, des auteurs relèvent que les classes à fort capital culturel sont particulièrement sensibles à l'écologie. Ils emploient la notion d'« éco-habitus » pour parler de la forte disposition à la consommation engagée caractéristique de ce

groupe social (Carfagna et al., 2014). Depuis les années 2000, le gouvernement, relayé par des journalistes, des membres d'associations écologistes et d'autres personnalités publiques, diffuse ce que Jean-Baptiste Comby appelle une « morale écocitoyenne » (Comby, 2017, p. 26), qui encourage des conduites individuelles éco-vertueuses. D'après Jean-Baptiste Comby, les classes moyennes et supérieures sont particulièrement sensibles à ce discours et se l'approprient. Sur mon terrain, l'Ademe présente le fait de faire durer ses objets comme une manière de limiter son empreinte écologique. Elle a créé en décembre 2019 le site « Longue vie aux objets », qui propose des conseils et bonnes adresses pour « acheter durable » ou « entretenir et réparer »[12]. Ces communications sont ultérieures aux travaux de Jean-Baptiste Comby, mais elles correspondent au discours de la responsabilité individuelle dont il parle.

Ces recommandations publiques promeuvent souvent des gestes verts qui n'impliquent pas, pour les classes moyennes et supérieures, une remise en question profonde de leurs modes de consommation. Selon Jean-Baptiste Comby, elles ignorent les gestes les plus émetteurs de gaz à effet de serre qui relèvent du style de vie des classes les plus aisées, comme le fait d'habiter dans de grandes surfaces. « Cela rend ainsi possibles des logiques de compensation, les membres des classes privilégiées ne manquant pas de faire valoir leur bonne conscience écologique sur tel ou tel aspect de leur quotidien, mais se laissant aller à des comportements énergivores sur tel ou tel autre pan de leurs consommations » (Comby, 2017, p. 27). D'après Maël Ginsburger (2020), ces individus aisés pratiquent ainsi une « écologie du geste ». Ils adoptent les gestes que les pouvoirs publics valorisent fortement, comme le tri sélectif, mais n'abandonnent pas, par exemple, les déplacements en avion. Les individus les moins dotés ont des modes de vie à plus faible impact environnemental, car ils sont souvent moins équipés, moins mobiles, dans une forme de « frugalité sans intention » (Coulangeon et al., 2023). Ces pratiques frugales des ménages pauvres étant souvent jugées contraintes, elles sont moins valorisées que les gestes des ménages à hauts revenus (Kennedy et Horne, 2020).

Au sein des classes moyennes et supérieures sensibles aux enjeux environnementaux, Matthieu Grossetête a distingué deux populations : une qui verdit sa consommation, et une qui la réduit. Les individus les plus dotés économiquement continuent de marquer leur rang social par une consommation environnementale coûteuse et parfois ostentatoire : achat d'aliments issus de l'agriculture biologique, d'une voiture peu polluante souvent plus chère que la moyenne. D'autres ont des pratiques de consommation plus frugales : il s'agit des « désargentés aux études longues » (Grossetête, 2019, p. 86), qui correspondent aux intellectuels ascétiques identifiés par Pierre Bourdieu (1979). Ils présentent la restriction matérielle comme « une forme valorisante d'auto-contrôle ». Ils n'évoquent pas les bénéficies financiers de leurs pratiques de déconsommation, mais adoptent un discours « sur le mode du désintérêt » mettant en avant le respect de l'environnement. Ils « place[nt] la réalisation de soi en dehors du dogme de la croissance et du consumérisme » (Grossetête, 2019, p. 91).

---

[12] Disponible sur : longuevieauxobjets.gouv.fr, consulté le 04/08/2022.

Comme les classes populaires, les classes moyennes et supérieures sont hétérogènes. En leur sein, certains groupes, souvent à fort capital intellectuel, sont susceptibles de faire durer plus longtemps certains objets par goût pour l'ancien, et d'adopter certaines pratiques de récupération et de bricolage. Ils peuvent aussi adopter des pratiques de consommation engagée, voire frugale, dans une recherche de sobriété.

Un cadre théorique pour explorer le rapport aux objets sur le temps long

J'ai introduit cette thèse avec la question suivante : à quelles conditions sociales les individus font-ils durer leurs objets ? Pour mieux saisir cette question, j'ai exploré deux champs de la littérature, qui sont l'histoire de la consommation et la sociologie de la stratification sociale. Je propose maintenant de tirer les fils de ces lectures pour élaborer deux hypothèses, qui constituent deux champs d'investigation pour répondre à la question de recherche. La première hypothèse propose d'étudier les dispositions qui amènent à faire durer les objets ; la deuxième, les dispositifs.

Dispositions : retracer les socialisations successives qui amènent à faire durer

L'histoire de la consommation et la sociologie de la stratification sociale mettent l'accent sur le contexte dans lequel agissent les individus. Elles montrent que les pratiques de consommation ne se déroulent pas de la même manière selon les époques, ni selon les milieux sociaux. On peut lire ce résultat à la lumière d'un concept sociologique classique : celui de socialisation. La socialisation, telle que théorisée depuis Émile Durkheim, est un processus par lequel les individus intériorisent des normes sociales, des manières de faire et des représentations (Riutort, 2014). Ce processus passe par des instances de socialisation, qu'ils fréquentent depuis leur enfance : la famille, l'école, mais aussi tout groupe ou organisation que les individus rencontrent au cours de leur vie.

Si l'on suit cette approche, les individus adoptent des pratiques de consommation différentes selon leur milieu social parce qu'ils sont socialisés de manière différente. On peut ainsi supposer que les milieux populaire, rural et intellectuel, sont autant d'instances de socialisation dans lesquelles les individus sont habitués à faire durer leurs objets. Par exemple, on peut imaginer que les jeunes ouvriers ruraux décrits par Nicolas Renahy (2010) ont reçu, par leur formation souvent technique, mais aussi par leurs parents, peut-être ouvriers avant eux, des compétences de réparation et de bricolage qu'ils réutilisent dans leur vie adulte.

De même, en relisant l'histoire de la consommation par ce biais, on peut voir que les individus sont exposés à des discours diffusés par les médias, le gouvernement, les institutions marchandes, qui peuvent influer sur leurs manières de consommer. Les individus ont en effet été incités à adhérer à la consommation de masse par le discours marchand dominant, dont les publicités et réclames se sont fortement développées à partir des années 1880-1920 (Albert, 2014, 2021). En revanche, les discours critiques des années 1960-1970, fustigeant le consumérisme, ont suscité chez certains une envie de prendre de la distance vis-à-vis de la consommation. Nombre d'individus ont par exemple transformé leurs modes de vie après avoir vécu mai 68, bifurquant parfois drastiquement dans leur trajectoire personnelle et professionnelle (Pagis, 2015). Aujourd'hui, des collectifs militants promeuvent la réparation, l'autoproduction et la déconsommation (Berrebi-Hoffmann, Bureau et Lallement, 2018 ; Coleman, 2012 ; Huneke, 2005 ; Oldenburg, 1999 ; Portwood-Stacer, 2012 ; Schor et Thompson, 2014), des acteurs politiques défendent l'enjeu de la durée de vie au parlement (Libaert, 2015), et des instances gouvernementales diffusent des recommandations sur les pratiques à adopter. On peut se demander quel est le pouvoir de ces discours sur les pratiques individuelles autour de la durée de vie des objets.

Lues par ce prisme, l'histoire de la consommation et la sociologie de la stratification sociale fournissent une première piste de réponse à la question de recherche. Cette hypothèse est que les individus font durer leurs objets quand ils ont été socialisés à le faire. Les milieux dont les individus sont issus et où ils évoluent, ou le contexte économique et intellectuel, constituent des instances de socialisation qui fournissent aux individus des normes et habitudes de consommation. Cette hypothèse mériterait d'être vérifiée. Dans quelle mesure les individus sont-ils socialisés à un certain rapport aux objets ? Comment ce dernier se développe-t-il à partir de l'enfance ? Comment les pratiques des individus peuvent-elles évoluer au fil du temps, en lien avec les organisations qu'ils fréquentent et les discours auxquels ils sont exposés ?

Dispositifs : identifier les organisations et ressources qui orientent les pratiques

L'histoire de la consommation et la sociologie de la stratification sociale font ressortir un second point. Au-delà de la socialisation, des contraintes pratiques semblent orienter les pratiques des individus. Si les individus des classes populaires font durer leurs objets plus longtemps, c'est parce qu'ils n'ont pas les moyens financiers pour en racheter d'autres. À l'inverse, si, historiquement, les individus se sont mis à davantage renouveler leur équipement au fil des époques, c'est parce qu'ils ont eu un accès facilité à la consommation. Un dispositif économique a ainsi permis à des populations peu fortunées de se procurer certains produits : le crédit à la consommation (Albert, 2014). Celui-ci s'est développé à la Belle Époque dans des « maisons de vente à crédit » qui fleurissent dans les quartiers du centre-est parisien, vendant principalement des meubles et de l'habillement. Ce système a été

« la condition *sine qua non* de l'accès des classes populaires parisiennes à la consommation » (Albert, 2021, p. 147).

Je tire de ces enseignements une deuxième hypothèse. Au-delà de la socialisation délivrée par les différentes instances que rencontre l'individu, des dispositifs orientent les pratiques. Le terme « dispositif » désigne des « médiations matérielles, techniques et symboliques » capables de « (re)configurer des acteurs et leurs pratiques » (Beuscart et Peerbaye, 2006, p. 9-10). Hérité de la tradition foucaldienne, très utilisé par une sociologie économique proche de la sociologie des sciences et des techniques, il regroupe une série d'agencements matériels et immatériels. La sociologie des sciences et des techniques a beaucoup mis en lumière le rôle des objets en tant que « dispositifs sociotechniques », qui contraignent leurs utilisateurs à certains usages (Akrich, 1987, 1991). La sociologie économique a mis l'accent sur la manière dont les « dispositifs marchands » (emballages, étiquettes, marques), mais aussi des « dispositifs publics » (campagnes, labels, taxes) aiguillent les consommateurs vers certains produits (Barrey, Cochoy et Dubuisson-Quellier, 2000 ; Dubuisson-Quellier, Gojard et Plessz, 2019).

On peut ainsi imaginer que des dispositifs sociotechniques, marchands et publics jouent sur les pratiques que les individus adoptent autour de la durée de vie des objets. Certaines recherches étayent cette hypothèse. La littérature a montré que la pratique de la réparation ou du recyclage sont fortement tributaires de l'offre marchande disponible. Les individus remplacent souvent des objets en panne parce qu'ils ne trouvent pas de réparateur professionnel (Roux, 2016). D'autre part, instaurer une compensation financière et faciliter l'accès aux points de collecte inciterait les individus à recycler leurs anciens téléphones mobiles plutôt que de les jeter ou les garder chez eux (Welfens, Nordmann et Seibt, 2016). Cette littérature invite à identifier des dispositifs qui rendent possibles ou contraignent les pratiques autour de la durée de vie des objets.

L'attention portée aux facteurs matériels et concrets rejoint une autre série de travaux. La théorie des pratiques met l'accent sur les contraintes et ressources qui orientent, au jour le jour, les pratiques domestiques. Ce courant est florissant depuis ses origines dans les années 2000 (Halkier, Katz-Gerro et Martens, 2011 ; Schatzki, 2012 ; Shove, 2003). Il montre que, pour que des pratiques aient lieu, il faut des arrangements matériels, cognitifs et temporels qui les permettent. Autrement dit, ces pratiques s'appuient sur des objets et prennent place dans un espace particuliers, qui sont parfois nécessaires à leur déroulement (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013). Elles mobilisent des connaissances et représentations (Warde, 2005). Elles s'ancrent aussi dans un emploi du temps, s'articulant avec d'autres pratiques qui rythment le quotidien (Southerton, 2006). Pour comprendre l'adoption des pratiques autour de la durée de vie, il est utile de prendre en compte les conditions matérielles qui leur permettent de se réaliser. Quels sont les outils, les compétences et le temps mobilisés par les acteurs pour faire durer leurs objets ?

Dispositions et dispositifs : comprendre les conditions d'adoption des pratiques

Je viens de formuler deux hypothèses, issues de traditions théoriques différentes, pour expliquer à quelles conditions sociales les individus font durer leurs objets. La première suppose de comprendre comment ils sont socialisés à un certain rapport aux objets et à leur durée de vie. La deuxième invite à explorer les dispositifs sociotechniques, marchands, gouvernementaux, mais aussi les ressources matérielles, cognitives et temporelles qui aiguillent les pratiques.

Le cadre théorique qui sous-tend cette thèse articule ainsi plusieurs traditions. Sophie Dubuisson-Quellier, Sandrine Gojard et Marie Plessz l'explicitent dans un article des *Études Sociales*, publié en 2019. Elles se situent à la croisée du programme bourdieusien, qui met l'accent sur les « dispositions des individus qui orientent leurs décisions de consommation en fonction d'apprentissages passés » ; et de la sociologie économique qui insiste, elle, sur « les dispositifs marchands, techniques ou publics qui équipent ces décisions sur la base de prescriptions » (Dubuisson-Quellier, Gojard et Plessz, 2019, p. 134). À cela, j'ajoute une dernière tradition, qui est celle de la théorie des pratiques. Cette tentative de considérer ensemble dispositions et dispositifs a été décrite par Jean-Samuel Beuscart, Frédérique Giraud et Marie Trespeuch dans leur introduction d'un numéro de *terrains & travaux* consacré aux modes de consommation alternatifs. Ceux-ci parlent de « sociologie dispositionnaliste attentive aux dispositifs (et réciproquement) » pour désigner cette approche (Beuscart, Giraud et Trespeuch, 2017).

Un triple choix pour cadrer le travail de terrain

La question que je me pose met en relation trois entités : des objets, les propriétaires de ces objets, et les pratiques que ces propriétaires adoptent vis-à-vis de ces objets. Pour chacune, j'ai fait une série de choix méthodologiques. Je présenterai d'abord les objets, puis les pratiques et enfin les individus que je prends en compte dans mon analyse.

Les objets : prendre en compte l'ensemble des biens domestiques

Comme je le mentionnais au début de cette introduction, la littérature a beaucoup mis l'accent sur des objets particulièrement chargés en symbolique aux yeux de leurs propriétaires. L'ambition de cette thèse est de s'intéresser à une variété d'objets, même les plus ordinaires. Toutefois, j'ai opéré quelques choix de cadrage pour définir les objets auxquels je m'intéresse.

Il me faut d'abord préciser ce que j'entends par « objets » dans cette thèse. J'emploie la définition des « *household goods* » que donnent Tim Cooper et Giuseppe Salvia (2018) dans leur recherche, que je traduis par « biens domestiques ». Les biens domestiques renvoient, d'abord, à ce qui se trouve au sein du foyer des individus. Cela exclut les biens industriels, les machines, ou tout autre objet utilisé dans la sphère professionnelle. Cela exclut également les véhicules personnels comme les voitures, les vélos, les trottinettes ou autre. Ce choix d'exclure la voiture n'est pas anodin. Les voitures sont un bien dans lequel les individus investissent pour les garder des années durant, et pour lequel existent des organisations assurant la maintenance et la réparation, les garages, facilement identifiées par les individus. Sur le terrain, mes enquêtés ont parfois abordé d'eux-mêmes ces moyens de transport, parlant de la révision à venir de leur voiture ou de leur achat d'une trottinette électrique. J'ai donc quelques données sur ces objets-là, mais ils ne sont pas au cœur de mon analyse. La définition de Cooper et Salvia exclut aussi tout ce qui relève de l'infrastructure du bâtiment. Les réparations de plomberie, travaux de peinture et recours à des serruriers ne font pas partie de mon champ de recherche. Je m'intéresse bien ici à des objets en tant qu'ils sont mobiles et peuvent circuler de main en main.

Parmi ces biens domestiques sur lesquels j'enquête, j'ai moins prêté attention à deux types d'objets. Les premiers sont les produits consommables ou jetables, comme les gobelets en plastique ou les stylos à bille. Mon objectif est de regarder le soin porté aux objets dans la durée. Ces biens jetables ont été toutefois abordés par les enquêtés au cours de certains entretiens. Ils mettent alors en lumière leur rapport aux autres objets de la maison. Par exemple, il est intéressant de savoir qu'un individu est engagé dans le « zéro déchet »[13] pour expliquer son rapport à la durée de vie des objets. Le deuxième type de biens sur lesquels j'ai moins mis l'accent renvoie aux biens culturels (livres, CDs, tableaux, etc.) ou souvenirs personnels (bibelots, lettres, photographies, coquillage rapporté de la plage). Je ne les ai, là non plus, pas exclus de mon terrain. Les enquêtés les ont souvent évoqués d'eux-mêmes, et là aussi, leur rapport à la durée de vie de ces objets particuliers permettait d'éclairer leur rapport aux objets dans sa globalité. Mais j'ai évité de m'attarder trop sur ces objets chargés en symbolique.

Que reste-t-il une fois cette sélection faite ? Il reste tous les autres biens domestiques, dans leur variété et leur diversité. J'aborde tout le mobilier et les objets de décoration ; les articles d'habillement, comme les vêtements, chaussures et bijoux ; les équipements et ustensiles de cuisine, dont la vaisselle ; des biens de loisirs, comme les instruments de musique ou les articles de sport. J'aborde aussi ceux que la littérature grise appelle les « équipements électroniques et électroménagers », les regroupant souvent sous l'acronyme « EEE » (Ademe, Moringa & Philgea, et al., 2018). La littérature les décompose en trois catégories. Les « équipements blancs » renvoient à l'électroménager. Les « équipements bruns » renvoient aux biens liés à des pratiques de loisirs (télévision, radio, lecteurs DVD, caméscope…). Enfin, les « équipements gris » renvoient à la micro-informatique (ordinateurs, téléphones,

[13] Chercher à éviter de produire des déchets, et refusant notamment tout produit jetable.

imprimantes, vidéoprojecteurs) (Vasseur, Sauvage et Novel, 2017). Je ne réutiliserai pas ces catégories dans la suite de la thèse, mais elles sont utiles ici pour présenter l'étendue des objets que je prends en compte.

Je prends le parti de considérer ensemble tous les biens domestiques d'un foyer. Cela me permet, ensuite, d'affiner l'analyse par type d'objets. En effet, certains travaux ont montré que les pratiques et les durées de vie variaient selon la catégorie d'objets. Une enquête nationale menée au Royaume-Uni a sondé les attentes des individus en matière de durée de vie, lorsqu'ils cherchent à se procurer un bien. Les répondants y font plus attention pour les meubles ou le gros électroménager que pour les chaussures ou les ustensiles de cuisine (Gnanapragasam et al., 2017). Une autre équipe de chercheurs a montré que les produits ont une fin de vie différente. Les individus en remplacent certains par effet de mode, alors qu'ils fonctionnent encore. C'est le cas des vêtements, des smartphones ou des objets de décoration. En revanche, ils en utilisent d'autres (comme les réfrigérateurs) essentiellement pour leur fonctionnalité et leur fiabilité, et ne les remplacent que quand ils tombent en panne (Cox et al., 2013 ; Jaeger-Erben et al., 2021). Au fil de la thèse, je relèverai ces différences.

Les actes : étudier les « pratiques de longévité » mentionnées par les enquêtés

Dans cette thèse, j'aborde les pratiques par lesquelles les individus enquêtés font (ou tentent de faire) durer leurs objets. Cette distinction entre *faire* et *chercher à faire* durer me permet d'avoir une acception assez large des pratiques que j'étudie. Elle m'amène à différencier deux points : la visée de l'action qu'entreprend un individu, et l'effectivité de cette action. Dans certains cas, les individus tentent de faire durer leurs objets sans y parvenir. Par exemple, ils essaient de réparer une cafetière en panne, sans succès. Ces moments sont, à mes yeux, importants à prendre en considération. À l'inverse, les individus peuvent aussi faire durer leurs objets presque sans s'en rendre compte. Un canapé peut rester des années dans un foyer, sans que son propriétaire n'adopte de gestes particuliers pour ce faire. Faire durer ses objets peut ainsi être une pratique passive et peu réflexive. Pour clarifier mon propos, je concentre dans un tableau à double-entrée (Tableau 1) les cas que je prends en compte dans ma recherche.

Tableau 1. (Chercher à) faire durer : cas pris en compte dans la thèse

		Effectivité	
		L'objet dure	**L'objet ne dure pas**
Volonté	**Pratique active et consciente**	Moments où l'individu tente activement de faire durer et y parvient *Exemple : il donne son ordinateur pour qu'il ait une deuxième vie*	Moments où l'individu tente de faire durer sans y parvenir *Exemple : il n'arrive pas à réparer sa cafetière en panne*
	Pratique passive et peu réflexive	Moments où l'objet dure sans que l'individu ne soit actif ou conscient dans le processus *Exemple : il garde longtemps son canapé*	Hors de la focale de la thèse

Cette thèse porte sur toutes les pratiques par lesquelles les individus font en sorte que leurs biens domestiques durent dans le temps, qu'ils soient actifs ou passifs dans cette démarche, et qu'ils y parviennent ou non. Cet ensemble de pratiques s'est stabilisé au fil du terrain. Au départ, je n'en disposais pas d'une liste exhaustive. J'avais en tête les pratiques fortement mises en avant dans la littérature et les discours publics, comme la réparation et le seconde-main. Au fil de mes entretiens avec des individus qui font durer leurs objets, ces derniers ont mis en avant d'autres pratiques, que j'ai incluses dans mon champ de recherche.

Afin de simplifier l'écriture, j'ai adopté une expression pour nommer cet ensemble : j'appelle cela des *pratiques de longévité*. Celles-ci interviennent à différents moments de la « carrière » (Appadurai, 1986) de l'objet au sein d'un foyer. Je ne prends pas en compte l'intégralité de la carrière de l'objet, de sa conception à sa destruction, comme le suggère la littérature sur la vie sociale des objets. J'appréhende la carrière de l'objet du point de vue de son (ou de l'un de ses) propriétaire(s), car je souhaite aborder en profondeur les pratiques domestiques. Pour présenter les pratiques de longévité, je les regroupe en trois sous-ensembles. Avant l'arrivée de l'objet dans le foyer, les individus peuvent adopter ce que je propose d'appeler des *pratiques d'acquisition durable*. J'appelle *pratiques de préservation* celles que les individus adoptent durant la phase où l'objet est présent dans le foyer. Enfin, j'appelle *pratiques de prolongement* celles qu'ils adoptent lorsqu'ils veulent se séparer de leur objet. J'opère ce découpage dans le schéma suivant, en Figure 1.

Figure 1. Pratiques de longévité au fil de la carrière de l'objet au sein d'un foyer

AVANT **Pratiques d'acquisition durable**	**PENDANT** **Pratiques de préservation**	**APRÈS** **Pratiques de prolongement**
• Récupérer • Acheter d'occasion et/ou en reconditionné • Louer • Emprunter • Faire un choix durable • Prendre une extension de garantie • Limiter les achats	• Prendre soin (suivre la notice, observer, nettoyer, entretenir…) • Renforcer, transformer, changer l'usage, *upcycler* • « User jusqu'à la corde » • (Faire) réparer • Faire avec le dysfonctionnement • Garder ou stocker	• Prêter • Louer • Revendre • Donner • Recycler

Les *pratiques d'acquisition durable* consistent à prolonger la vie d'objets déjà existants en se les procurant de seconde-main, en les récupérant (dans la rue, *via* des réseaux de don), en les achetant d'occasion ou en reconditionné[14]. Elles consistent aussi à utiliser des objets existants sans en avoir la propriété, en les louant ou en les empruntant. Elles regroupent aussi des pratiques d'achat d'objets neufs, durant lesquelles les individus cherchent activement à se procurer des produits susceptibles de durer dans le temps, parce qu'ils les jugent

[14] Il s'agit d'objets qui sont contrôlés voire remis en état par des techniciens avant d'être remis sur le marché.

particulièrement solides ou réparables. Les individus peuvent aussi souscrire à une garantie ou une extension de garantie qui n'est pas comprise dans le tarif initial, cherchant à avoir une assurance sur le long terme en cas de panne. Je fais figurer une dernière pratique parmi les pratiques d'acquisition durable. Elle renvoie au fait de limiter ses achats. Celle-ci a beaucoup été mise en avant sur mes terrains, dans les paroles de mes enquêtés comme dans les recommandations de diverses associations et organisations gouvernementales. Ces acteurs lient le fait de moins acheter au fait de faire durer, car moins consommer revient aussi à renouveler moins souvent ses biens.

Le deuxième ensemble de pratiques de longévité renvoie aux *pratiques de préservation*. J'ai choisi ce terme pour montrer comment certains individus œuvrent pour garder leurs objets longtemps et en état. Y figurent les pratiques par lesquelles les individus prennent soin de leurs objets, pour éviter qu'ils ne s'usent. Ils suivent le mode d'emploi pour ne pas les abîmer, les observent, les nettoient, les entretiennent. Ils peuvent aussi opérer des modifications physiques sur leurs objets pour continuer de les utiliser longtemps, en les renforçant (par exemple en adoptant une coque pour leur téléphone), en les rendant plus performants, en les transformant pour les adapter à leurs goûts et continuer à les utiliser. Certains changent les usages qu'ils en font pour les garder (exemple : utiliser son vieux wok comme pot de fleur). D'autres transforment complètement l'objet en récupérant ses matériaux et en en faisant un autre objet : c'est ce que certains appellent l'« *upcycling* »[15]. Dans les pratiques de préservation figure aussi le fait de garder ses objets jusqu'à ce qu'ils dysfonctionnent, s'usent ou tombent en panne, plutôt que de les remplacer pour d'autres raisons. C'est ce que je note dans l'expression « user jusqu'à la corde », qu'emploient plusieurs enquêtés. Lorsque l'objet se met à dysfonctionner, certains individus cherchent à les réparer ou les faire réparer. Ils peuvent aussi faire avec le dysfonctionnement ou l'usure, en choisissant de l'ignorer voire en adaptant leurs gestes aux nouvelles spécificités de l'objet. Enfin, ils peuvent faire durer leurs objets au sein de leur foyer en les gardant ou en les stockant, même s'ils n'en ont pas une utilité courante.

Les *pratiques de prolongement* se situent à la fin de la carrière de l'objet au sein du foyer. Il s'agit des pratiques que les individus adoptent pour se séparer d'un objet tout en prolongeant sa vie. Ils peuvent, par exemple, prêter ou louer leur objet à d'autres personnes. Ces pratiques sont des pratiques hybrides, puisque l'objet ne sort pas vraiment du foyer dans ce cas-là. Je les fais figurer dans les pratiques de *prolongement* plutôt que de *préservation* parce qu'elles servent à d'autres ménages et connaissent ainsi déjà une sorte de deuxième vie. Certains revendent ou donnent leurs biens domestiques, pour qu'ils soient utilisés par d'autres après eux. Ils peuvent faire un échange avec des particuliers (médié ou non par des plateformes en ligne), déposer leurs objets dans la rue en espérant qu'ils soient récupérés, interagir avec des enseignes de seconde-main comme Emmaüs. D'autres cherchent à recycler leurs objets, en les

---

[15] La chambre du commerce et de l'industrie fournit une définition de l'*upcycling :* « l'idée est de récupérer toutes sortes de matériaux dont on ne se sert plus pour créer des objets ou produits de qualité supérieure » (Source : Chambre du commerce et de l'industrie, 05/08/2021. « L'upcycling, c'est quoi ? », *CCI*, disponible sur : www.cci.fr/actualites/lupcycling-cest-quoi, consulté le 29/04/2022).

déposant dans des points de collecte : déchetterie, encombrants, bornes de tri des vêtements, magasins[16].

Les pratiques de longévité interviennent à différents moments de la carrière de l'objet, de son acquisition à sa sortie d'un foyer. Certaines de ces pratiques ont une influence sur le temps que l'objet passe au sein même du foyer, tandis que d'autres ont une influence sur sa carrière en général, au-delà de son passage dans le foyer. Cette distinction permet d'approcher ces pratiques de manière plus fine. L'Ademe a conceptualisé cette différence. Elle parle de « durée d'existence » pour désigner la durée de vie de l'objet durant tout son cycle de vie, c'est-à-dire le « laps de temps entre la fin de fabrication du produit et son élimination » (Ademe et BIO Intelligence Service, 2012, p. 12). Par contraste, la « durée de détention » renvoie à la période que passe l'objet dans un foyer en particulier. La durée de détention est comprise dans la durée d'existence.

Certaines pratiques de longévité influencent uniquement la durée de détention : il s'agit des pratiques de préservation, mais aussi de certaines pratiques d'acquisition durable comme le fait de prendre une extension de garantie. D'autres exercent surtout une influence sur la durée d'existence, au-delà de la durée de détention. Je reprends le schéma de la Figure 1 et l'enrichis de cette distinction, dans la Figure 2.

Figure 2. Impact des pratiques de longévité sur les durées d'existence et de détention

AVANT **Pratiques d'acquisition durable**		**PENDANT** **Pratiques de préservation**	**APRÈS** **Pratiques de prolongement**
• Récupérer • Acheter d'occasion et/ou en reconditionné • Louer • Emprunter	• Faire un choix durable • Prendre une extension de garantie • Limiter les achats	• Prendre soin (suivre la notice, observer, nettoyer, entretenir…) • Renforcer, transformer, changer l'usage, *upcycler* • « User jusqu'à la corde » • (Faire) réparer • Faire avec le dysfonctionnement • Garder ou stocker	• Prêter • Louer • Revendre • Donner • Recycler

Légende : ——— Durée de détention - - - - - - Durée d'existence

Parmi les pratiques qui influent sur la durée de détention, j'inclus la location ou l'emprunt, mais aussi le recyclage. J'inclus également toutes les pratiques autour du seconde-main. Ces dernières (récupération, achat d'occasion ou en reconditionné, don et revente) peuvent aussi avoir une influence sur le temps que passe l'objet dans le foyer, c'est-à-dire la durée de détention. En effet, certains individus font moins réparer leurs objets d'occasion parce qu'ils

[16] Certaines grandes enseignes récupèrent de l'électronique pour le recycler, et proposent parfois une compensation financière aux individus qui leur rendent leur équipement.

ne sont pas sous garantie. Autre exemple, la perspective de donner un objet peut raccourcir son temps passé au sein du foyer. Des travaux ont montré que certains individus n'aiment pas jeter leurs objets, mais que quand ils trouvent quelqu'un à qui le donner, ils s'en débarrassent (Anstett et Ortar, 2015). Mais l'essentiel de l'impact de ces pratiques est concentré hors de la phase de détention.

Les gens : des individus urbains, aisés, qui s'intéressent à la longévité

La thèse analyse les conditions de réalisation des pratiques de longévité. Pour ce faire, une partie du terrain consiste à enquêter auprès des propriétaires des objets eux-mêmes. J'opère trois choix à leur sujet. Je sélectionne des individus sensibles à la question de la durée de vie des objets, résidant en milieu urbain, et peu contraints économiquement. Je vais expliciter ces choix.

D'abord, j'enquête en priorité sur des individus qui cherchent à faire durer leurs objets, et les interrogeant sur les pratiques qu'ils adoptent. J'aurais pu choisir des cas négatifs, en interviewant aussi des individus qui ne font pas durer leurs objets pour identifier leurs freins. Au début du travail de terrain, je teste cette option. Mais les entretiens menés s'avèrent bien moins riches : les enquêtés ne comprennent pas l'intérêt de mon sujet, répondent de manière laconique, éludent rapidement la discussion. Une autre raison me motive à me concentrer sur les individus qui cherchent à faire durer leurs objets : avec eux, je peux tout de même aborder les freins à adopter des pratiques de longévité. En effet, mes enquêtés ne font jamais systématiquement durer leurs objets. À de nombreux moments, ils abandonnent ces pratiques, reviennent en arrière, renoncent.

Je tiens à préciser un autre point : si je cherche des personnes sensibles à la question de la longévité[17], je ne souhaite pas, en revanche, résumer cette question à un enjeu militant. Les pratiques de longévité sont souvent liées à une cause (la lutte contre le système capitaliste, la question environnementale…) : je le vois au nombre d'associations mobilisées sur le sujet et à la prise en charge de cette question par des instances comme l'Ademe. J'aurais pu me focaliser sur une population particulièrement militante : regarder, par exemple, un groupe de décroissants promouvant l'autonomie matérielle par le *do-it-yourself* et la vie en communauté. Mais mon objectif est de conserver un spectre large, pour accéder à différents rapports à la durée de vie des objets. Mon travail relève ainsi d'une sociologie de la consommation et des pratiques quotidiennes, plutôt que d'une sociologie du militantisme et des mouvements sociaux.

J'effectue les deux autres choix en réponse à la littérature existante. Les pratiques de longévité ont surtout été identifiées au sein de trois types de populations : les classes populaires, les populations rurales et les classes moyennes à fort capital culturel. Pour les premières, les travaux ont indiqué que les pratiques de consommation étaient contraintes par

[17] J'emploie cette expression, par raccourci, pour désigner « la durée de vie des objets ».

les restrictions budgétaires des ménages (Caplovitz, 1963 ; Hoggart, 1957a ; Schwartz, 1990). La contrainte financière est un facteur explicatif bien étudié. Je choisis de l'évacuer de mon analyse, en cherchant des foyers peu contraints économiquement : comment expliquer, alors, qu'ils fassent quand même durer leurs objets ?

D'autre part, la littérature a souvent associé les pratiques de longévité au monde rural (Laferté, 2019b ; Renahy, 2010 ; Weber, 2009). Il me paraît alors intéressant d'étudier, à rebours, la présence des pratiques de longévité en milieu urbain. Les individus y rencontrent des contraintes supplémentaires, comme l'incitation plus forte à la consommation ou la vie en petit espace. Un autre intérêt d'enquêter en ville est que j'y ai accès à un maximum d'organisations. Les individus y sont exposés à une diversité de discours et d'infrastructures qui promeuvent l'allongement de la durée de vie des objets. Je choisis donc d'enquêter sur la ville de Paris et sa banlieue. Cette région est la plus dense de France, avec 1022 habitants par kilomètre carré contre 119 en moyenne[18]. Beaucoup d'associations travaillant sur la longévité y ont leur siège, ou y sont particulièrement concentrées et dynamiques. L'offre de réparations y est la plus foisonnante en valeur nominale (Ademe, Moringa & Philgea, et al., 2018) et les commerces de détail y sont les plus florissants[19].

Privilégier des classes aisées et urbaines me permet d'observer des pratiques de longévité indépendamment d'explications déjà bien établies par la littérature. Il s'agit de voir quelles sont les conditions de persistance ou de réémergence de telles pratiques dans des milieux prêtant plutôt à la consommation. Ce faisant, je retrouve parmi mes enquêtés une bonne partie d'individus aisés et fortement diplômés, semblables à ceux identifiés par la littérature (Bourdieu, 1979 ; Chalvon-Demersay, 1998 ; Collet, 2012 ; Grossetête, 2019 ; Sherman, 2017). Mais si cette littérature a très bien montré la manière dont les individus perçoivent et justifient leur rapport aux objets, elle laisse un point aveugle. La manière dont ces individus en viennent à adopter des pratiques de longévité reste à démontrer. De même, les agencements quotidiens qui contraignent ou encouragent ces pratiques n'ont pas été étudiés. C'est ce qu'il m'intéresse d'approfondir dans cette thèse.

Précisons un point sémantique. Tout au long de la thèse, je choisirai de parler d'*individus*, plutôt que de *consommateurs*. La catégorie de « consommateurs » n'est pas neutre. Principalement développée et appropriée par le marché et les associations consuméristes (Chatriot, Chessel et Hilton, 2004), elle tend à résumer l'individu à sa posture d'acheteur, pris dans les interactions marchandes. Je ne me départis pas totalement de cette catégorie : elle est pratique pour situer les acteurs que j'étudie. Ainsi, je dis souvent que je travaille sur les

---

[18] Source : Insee, 2020. « Tableaux de l'économie française », site de l'Insee, disponible sur : www.insee.fr/fr/statistiques/4277596?sommaire=4318291, consulté le 23 novembre 2020.

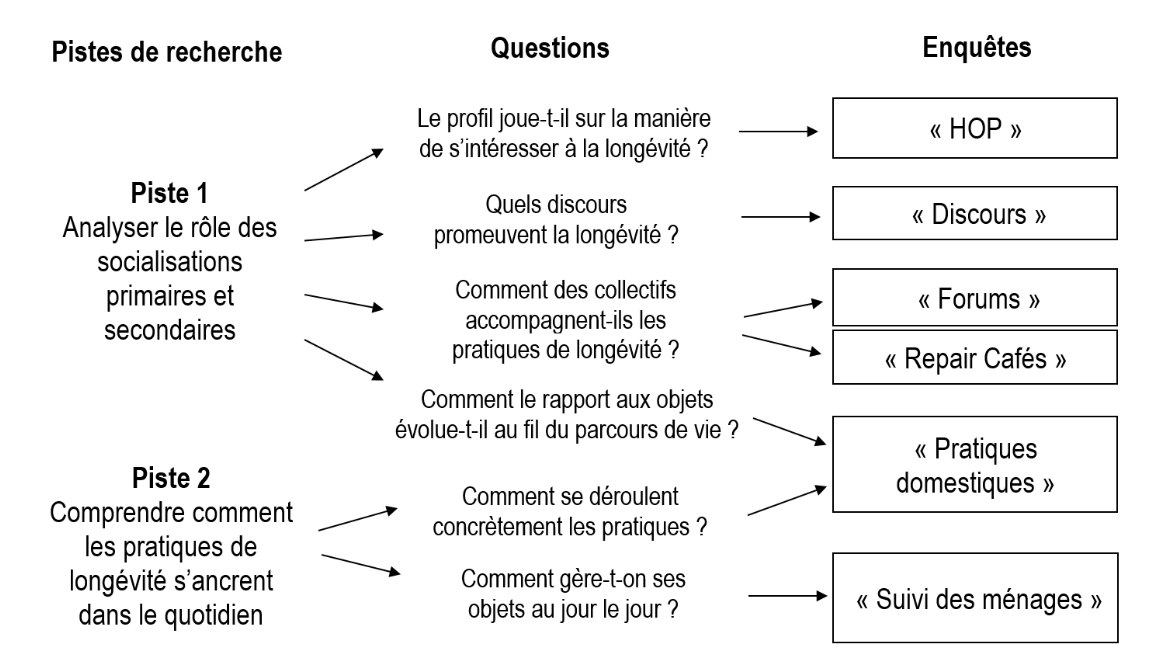
[19] Sources : Auteur inconnu, 2013. « Radiographie du commerce de détail en France selon l'Insee », *Toute la franchise*, disponible sur : www.toute-la-franchise.com/vie-de-la-franchise-A7642-radiographie-du-commerce-de-detail.html, consulté le 24 mars 2021. Auteur inconnu, 2013. « Focus : le commerce de détail en Île-de-France », *Toute la franchise*, disponible sur : www.toute-la-franchise.com/vie-de-la-franchise-A7732-focus-le-commerce-de-detail-en-il.html, consulté le 24 mars 2021.

consommateurs, par opposition à un travail qui se positionnerait du côté des producteurs ou des législateurs. Mais dans le développement de cette thèse, je montre que les « consommateurs » que j'étudie sont en même temps des producteurs de leurs propres objets tout au long de leur carrière. Ils sont aussi un peu réparateurs quand ils tentent des interventions physiques, un peu militants quand ils signent une pétition contre l'obsolescence programmée. C'est pourquoi je choisis la catégorie d'« individus » pour parler de mes protagonistes.

Une méthodologie à plusieurs facettes : l'élaboration de six enquêtes

À quelles conditions sociales les individus font-ils durer leurs objets ? Pour répondre à cette problématique, j'ai mis en œuvre une série de six enquêtes. Chacune d'entre elles explore une facette différente de la question de recherche. Pour rappel, j'adopte un cadre théorique qui s'intéresse à la fois aux dispositions et aux dispositifs. Je me suis donc donné un double programme. Le premier consistait à analyser le rôle des socialisations primaires et secondaires dans la construction du rapport des individus à la durée de vie des objets. Le deuxième consistait à comprendre comment les pratiques de longévité s'ancrent dans leur quotidien. Pour chacune de ces deux pistes de recherche, j'ai développé des enquêtes différentes, que je résume en Figure 3.

Figure 3. Présentation des enquêtes menées



Pour analyser le rôle des socialisations, j'ai mené une première enquête, que j'appelle l'*enquête « HOP »*. Il s'agit d'une enquête par questionnaire auprès des sympathisants d'une

association de lutte contre l'obsolescence programmée, appelée HOP (Halte à l'Obsolescence Programmée). *Via* ces questionnaires, j'ai récolté des données sur le profil des sympathisants, et j'ai testé si le milieu social, l'âge, le genre jouaient dans la manière dont ils s'intéressent à la durée de vie des objets. Dans les enquêtes suivantes, je me suis demandé comment l'individu était amené à découvrir la question de la longévité. J'ai d'abord supposé qu'il était exposé à des discours marchands, associatifs, gouvernementaux et médiatiques, que j'ai cherché à identifier. Dans l'*enquête « Discours »*, j'ai collecté et analysé ces discours. J'imaginais aussi que les individus étaient sensibilisés à la longévité quand ils fréquentaient directement des organisations qui en font la promotion. J'ai choisi d'observer certains de ces collectifs, pour voir comment ils pouvaient encourager des pratiques de longévité. Dans l'*enquête « Forums »*, j'ai observé des interactions entre membres du forum en ligne de la revue Que Choisir et d'un groupe Facebook spécialisé sur la réparation. Dans l'*enquête « Repair Cafés »*, j'ai assisté à des ateliers gratuits de réparation. Enfin, dans une cinquième enquête, l'*enquête « Pratiques domestiques »*, j'ai mené des entretiens biographiques pour voir comment les individus avaient développé leur rapport aux objets au fil de leur trajectoire.

Pour explorer la manière dont les pratiques de longévité se déroulent au quotidien, j'ai à nouveau mobilisé l'enquête « Pratiques domestiques ». Les entretiens que je faisais avec les individus consistaient aussi à leur faire décrire les pratiques qu'ils adoptaient autour des objets, pour aborder avec eux les contraintes, les ressources et les négociations qui les cadraient. J'ai complété cela par une sixième enquête, l'*enquête « Suivi des ménages »*. J'ai fait des entretiens réguliers avec huit ménages durant six mois pour observer la manière dont ils géraient leurs biens domestiques au jour le jour.

Je présente chacune de ces enquêtes, ainsi que les questions qui les ont guidées, dans les sections qui suivent. J'ai pris le parti d'en donner ici un aperçu synthétique, en esquissant une vue d'ensemble du matériau collecté. Je développerai, dans des encadrés plus spécifiques, chacune d'entre elles au fil de la thèse. Je reviendrai sur l'enquête « HOP » dans le Chapitre 1, les enquêtes « Pratiques domestiques » et « Discours » dans le Chapitre 2, les enquêtes « Forum » et « Repair Cafés » dans le Chapitre 3 et l'enquête « Suivi des ménages » dans le Chapitre 4. Cela permettra à la lectrice ou au lecteur d'avoir en tête le contexte de production des données lorsque je les mobilise au fil des chapitres.

Enquête « HOP » : quelles manières de faire durer selon les profils ?

D'après la littérature, les pratiques de longévité peuvent être adoptées par des individus très différents. Or, selon leur position dans l'espace social, les individus sensibles à la question de la longévité n'ont peut-être pas la même vision de cette question, et n'adoptent peut-être pas les mêmes pratiques en conséquence. Pour explorer cette hypothèse, j'ai cherché à avoir une vision cartographique de ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la question de la durée de vie des produits. Au début de ma thèse, j'avais accès à un terrain parfait pour cela. Ma directrice, Sophie Dubuisson-Quellier, avait proposé une collaboration à l'association HOP —

Halte à l'Obsolescence Programmée. Cette association s'est créée en 2015 pour porter plainte contre les entreprises qui pratiquent l'obsolescence programmée, mêlant activités de lobbying et de sensibilisation. Je détaillerai son histoire dans le Chapitre 1. L'association était curieuse d'en savoir plus sur les individus qui suivaient son activité. Elle disposait notamment d'une base d'environ 23 000 personnes qui avaient signé son manifeste sur son site web. Quelques mois avant ma rentrée en doctorat, Sophie Dubuisson-Quellier et moi avions mis au point un projet de recherche avec Laetitia Vasseur, la déléguée générale de HOP. J'allais concevoir un questionnaire en ligne, que l'association diffuserait par une newsletter auprès de ses 23 000 contacts. À la fin du terrain, j'enverrais à Laetitia Vasseur un rapport d'analyse présentant les résultats détaillés de l'enquête. En échange, je pourrais exploiter les données produites pour des publications scientifiques.

Cette base n'est pas représentative de tous les individus qui s'intéressent à la longévité, mais elle permet d'en atteindre une partie. L'autre avantage est qu'en concevant moi-même le questionnaire, je pouvais disposer de données inédites sur le rapport à la durée de vie des produits d'un groupe d'individus sensibles à la question. 2505 répondants ont complété le questionnaire dans son intégralité, soit 11% des contacts auxquels il avait été envoyé. J'y posais des questions sur leur vision de l'obsolescence programmée, leur rapport aux objets, leur lien à HOP, leur profil, leurs opinions et engagements politiques. En parallèle de cela, j'ai fait une monographie de l'association, pour comprendre ses activités et le contexte dans lequel les sympathisants avaient signé le manifeste. J'ai fait des entretiens semi-directifs avec deux salariées de l'association. Pendant toute la première année de ma thèse, en 2018-2019, j'étais aussi présente aux réunions des bénévoles et j'ai participé à une série d'évènements organisés par l'association.

Enquête « Discours » : quelles normes diffusées sur la durée de vie ?

Mes enquêtés, en entretien[20], faisaient souvent référence à des textes, des publicités, des phrases entendues qui promeuvent la longévité des produits. Les discours diffusés dans l'espace public semblaient jouer un rôle sur les représentations qu'ils avaient de la question. Je me suis attachée à les retrouver. Un contexte a été particulièrement propice à cela. En mars 2020, au milieu de ma deuxième année de doctorat, le Covid-19 m'a contrainte à interrompre le terrain physique pour me confiner. Je sortais alors d'un an et demi de terrain, passé à mener de front l'enquête « HOP », mes observations en Repair Café et les entretiens des enquêtes « Pratiques domestiques » et « Suivi des ménages ». J'ai profité de ce moment à domicile pour effectuer des recherches en ligne que je n'avais pas pris le temps de mener jusqu'alors. J'avais déjà commencé à collecter quelques documents épars. Je croisais, sur le terrain ou dans ma vie quotidienne, une série de discours marchands, *via* des publicités ou des labels. J'avais visionné des documentaires, et mon entourage me partageait de temps en temps des articles de presse sur ces thématiques. L'analyse et la lecture des sources écrites est souvent quelque

[20] Ceux des enquêtes « Pratiques domestiques » et « Suivi des ménages » que je détaillerai plus tard.

chose que l'on reporte à plus tard, cédant à l'appel du terrain en présentiel. En mars 2020, j'ai fait une collecte plus systématique de ces supports de communication.

Pour m'y retrouver, je les ai organisés en quatre corpus. Un premier regroupait les rapports et campagnes de l'Ademe sur la durée de vie des produits. Un deuxième, des discours marchands (principalement des publicités) faisant la promotion de la durabilité, auquel j'ai ajouté quatre entretiens avec des professionnels que j'avais menés au tout début de la thèse, pendant une phase exploratoire : deux entretiens avec des réparateurs d'instruments de musique, un avec la créatrice d'un label de durabilité et un avec une gérante de ressourcerie (lieu d'achat-vente d'objets). Dans un troisième corpus, j'ai analysé les sommaires de la revue consumériste *Que Choisir*. Dans un quatrième, j'ai réuni un certain nombre d'articles de presse et de documentaires que j'ai visionnés. Je reviens sur les modalités de ces quatre sélections dans l'encadré dédié à cette enquête, en Chapitre 2. Toute cette enquête « Discours » a été utile pour mieux comprendre les organisations que les individus que j'étudie sont susceptibles de fréquenter.

Enquêtes « Forums » et « Repair Cafés » : quels accompagnements collectifs des pratiques ?

Les enquêtes « Forums » et « Repair Cafés » me permettent d'aborder un même pan de ma question de recherche : comment certains dispositifs socialisent-ils les individus aux pratiques de longévité ? J'ai identifié une série de dispositifs au fil du terrain, allant des offres marchandes aux sites d'information. Mais dès le début du doctorat, j'ai eu accès à un terrain qui deviendrait un des points de recrutement centraux pour la thèse : les Repair Cafés. Le terme « Repair Café » désigne un évènement gratuit où des réparateurs bénévoles aident les individus à remettre en état leurs objets. Il désigne aussi, plus largement, les structures (souvent associatives) qui organisent ces évènements. En Île-de-France, il y en a plusieurs, réparties par arrondissements ou communes. Alors que je commençais à m'intéresser à mon sujet de recherche, j'ai rapidement contacté des fondateurs de Repair Cafés, pour solliciter un entretien auprès d'eux. J'étais alors dans une phase exploratoire. J'ai interviewé quatre de ces fondateurs de Repair Cafés, tous bénévoles au moment de l'enquête. Je me suis également entretenue avec un salarié et quatre bénévoles non fondateurs.

Trois des Repair Cafés franciliens ont accepté de m'accueillir pour que j'observe le déroulement de leurs sessions de réparation. Je les détaille, ainsi que leur histoire et leur fonctionnement, dans le Chapitre 3. J'ai assisté à 25 sessions de ces Repair Cafés. Ces moments collectifs et publics constituent un formidable terrain d'observation pour comprendre les effets d'une offre concrète sur les pratiques. Durant ces observations, je passais aussi des questionnaires pour connaître les profils et les motivations des individus venus en Repair Café (faire) réparer leur objet, obtenant 277 réponses. J'en ai profité pour recruter de nombreux interviewés : la moitié des entretiens de l'enquête « Pratiques domestiques », que je présente dans la section suivante, se déroule avec ces individus. J'ai abordé avec eux leur

vécu de l'évènement, pour avoir des données supplémentaires sur l'impact des Repair Cafés sur les pratiques de longévité.

J'ai complété cette enquête par une deuxième, que j'appelle « Forums ». Cette enquête a été menée, comme l'enquête « Discours », en 2020-2021. Là encore, les confinements ont été l'occasion d'effectuer un terrain que j'avais laissé de côté depuis des mois. Les forums en ligne étaient des dispositifs qui m'intéressaient particulièrement, parce qu'ils ont été très souvent mentionnés sur mon terrain. Pour plusieurs enquêtés de l'enquête « Pratiques domestiques », les forums sont la première ressource à laquelle ils font appel lorsqu'ils font face à une panne d'électroménager ou cherchent à acheter quelque chose. Ils formulent leur problème sur un moteur de recherche, accompagné de la marque et de la référence du modèle, et lisent quelques réponses. Je ne voulais pas ignorer ce pan important des dispositifs auxquels les individus ont recours. J'ai identifié une série de forums en ligne, mais un groupe Facebook me paraissait particulièrement actif sur le sujet. Il s'agit d'un groupe intitulé « Réparations / Solution aux problèmes », réunissant des bricoleurs passionnés qui assistent, à distance, les individus confrontés à une panne. Après avoir parcouru un certain nombre de publications, j'ai choisi d'analyser systématiquement une centaine d'entre elles, en observant les interactions qui s'y nouaient en commentaires. Ma question centrale était de savoir comment un espace d'interaction en ligne comme celui-ci pouvait accompagner des pratiques de réparation domestique. Pour y répondre, j'ai consigné les publications étudiées dans un tableur. Pour chaque post, je notais la date, le contenu, le type d'objet sur lequel il portait, le nombre de réponses et la solution apportée par la communauté. Je regardais aussi si les membres qui répondaient mentionnaient des arguments pour encourager à réparer.

Pour compléter l'analyse, j'ai cherché un autre forum plus généraliste, qui ne porterait pas seulement sur la réparation, mais sur d'autres pratiques de longévité (achat, entretien…). Plusieurs forums correspondaient à cette requête, mais l'un d'entre eux était là encore plus actif et plus riche que les autres. Il s'agissait du forum Que Choisir, lié à l'association et la revue du même nom. Dans le Chapitre 3, j'explicite davantage ce choix. J'ai élaboré un protocole d'enquête pour compiler une sélection aléatoire de plus de 600 sujets. Ces sujets contiennent des questions d'internautes et leurs réponses par la communauté. Ils y parlent de pannes, mais aussi souvent de critères d'achat (recherche de marques qui soient « fiables »,), de difficultés avec le service après-vente et de problèmes de garantie. Comme pour le groupe Facebook, j'ai consigné ces publications sur un tableur, en me demandant à quel moment de la vie de l'objet l'individu écrivait sur le forum (avant l'achat, pendant la panne, etc.) et quelle question relative à la longévité il mentionnait le cas échéant (comment acheter un objet qui dure, comment réparer ?).

Enquête « Pratiques domestiques » : comment se déroulent et évoluent les pratiques ?

L'enquête « Pratiques domestiques » répond aux deux hypothèses que j'ai formulées : celle qui s'intéresse aux socialisations, à travers la reconstitution des parcours biographiques des individus, et celle qui s'intéresse aux dispositifs de la consommation, à travers la collecte de récits de pratiques. Il me paraissait essentiel, pour répondre à ces questions, de passer par une longue phase d'entretiens à domicile. J'ai cherché en priorité, comme je l'ai expliqué plus haut, à atteindre des individus urbains, peu contraints économiquement et sensibles à la durée de vie. Mais comment trouver ces individus ?

J'ai commencé par recruter des enquêtés sur les différents terrains que j'ai fréquentés. Ces terrains me paraissaient intéressants parce que je pouvais y trouver des individus qui s'intéressaient à la question de la durée de vie, sans être pour autant très militants. J'ai demandé à des sympathisants de l'association HOP, à des visiteurs de Repair Cafés et à des membres du groupe Facebook de réparation s'ils voudraient faire un entretien avec moi. J'ai aussi recruté des individus sur un groupe Facebook créé par une association promouvant le zéro déchet, Zero Waste. Ce groupe réunissait ses membres autour d'un défi : ne rien acheter de neuf en 2018. Le défi avait été reconduit les années suivantes. Ce défi m'intéressait, puisque je supposais que les individus qui n'achetaient rien de neuf avaient développé des pratiques de seconde-main pour se procurer des objets, mais aussi des pratiques d'entretien et de réparation pour éviter de les remplacer. Enfin, j'ai recruté certains enquêtés par boule-de-neige, c'est-à-dire par recommandations *via* mon entourage ou mes enquêtés. Au total, j'ai réuni 60 individus.

J'ai mené la plupart de ces entretiens en face à face au domicile des enquêtés, parfois dans d'autres lieux ou par téléphone. Ma grille d'entretien a changé suivant l'évolution de ma question de recherche. J'ai d'abord retracé leur trajectoire de vie, en lien avec des objets qui les ont marqués, les pratiques de leurs parents, de leurs proches, les discours qu'ils ont entendus. Ensuite, j'abordais les pratiques de longévité en tant que telles. Ils m'évoquaient notamment les difficultés qu'ils rencontraient, les échecs, les moments où au contraire, ils faisaient durer leurs objets. À cette occasion, j'ai fait prendre à certains enquêtés des photographies de leur domicile, et notamment d'objets qui répondaient à des thèmes précis : celui qu'ils possèdent depuis le plus longtemps, celui dont ils ont envie de se débarrasser, etc. Une troisième partie, optionnelle, était dédiée à la structure par laquelle j'avais recruté l'enquêté. Nous parlions ainsi de leur rapport à HOP, de leur expérience en Repair Café, de leur activité sur le groupe Facebook de réparation ou de zéro déchet. Une ultime partie consistait à collecter des données sociographiques.

Cette enquête a fait l'objet de nombreux questionnements. Je les détaille dans l'encadré consacré dans le Chapitre 2, mais j'en donne ici un petit aperçu. L'enjeu principal était d'aborder ensemble une série importante et assez hétéroclite d'objets et de pratiques, en faisant le deuil du désir d'épuiser le réel que connaissent souvent les enquêteurs. Je me suis

aussi beaucoup interrogée sur la difficulté qu'éprouvaient parfois les enquêtés à me parler de leurs objets et pratiques. Cette difficulté repose principalement sur le fait qu'il s'agissait de choses banales, souvent invisibilisées et peu réflexives. Ce constat méthodologique a largement contribué à l'élaboration de la thèse finale : les individus sont loin de faire durer systématiquement leurs objets, selon un plan établi et conscient. C'est dans cette enquête, et la suivante, que ce résultat était le plus visible et prégnant.

Enquête « Suivi des ménages » : quelles carrières parcourent les objets ?

Alors que je commençais à voir la fin de l'enquête « Pratiques domestiques », parce que je parvenais à saturation sur mes questions, un point de détail suscitait en moi de la frustration. Je travaillais sur la durée de vie des objets, un sujet qui parle du temps qui passe. J'abordais ce temps qui passe rétrospectivement, dans la partie biographique des entretiens, mais jamais de front. Ma collègue de bureau et de promotion, Brianne Dubois, m'a alors fait une suggestion : pourquoi ne suivrais-je pas quelques enquêtés, par exemple trois, pour voir comment leurs objets évoluent dans le temps ? Rencontrer les ménages à intervalle régulier, par exemple tous les mois, était envisageable. Même sur le temps plutôt long d'une thèse, je ne pouvais pas les suivre éternellement : je n'avais que quelques mois devant moi avant de clore le terrain et de commencer l'analyse et la rédaction. Mais sur un moyen terme, six mois par exemple, je pourrais peut-être déjà observer des éléments intéressants. Après avoir sollicité des retours, très enrichissants, auprès des membres du séminaire « Ethnocomptabilité » de l'EHESS et de l'axe « Gouvernance et organisations économiques » de mon laboratoire, j'ai établi le protocole suivant. J'allais suivre huit ménages sur six mois, en menant avec eux un entretien semi-directif par mois. J'y faisais deux choses. D'une part, j'observais la manière dont les objets se déplacent au sein du foyer. D'autre part, je prenais le temps de détailler les carrières d'une dizaine d'objets, toujours les mêmes d'un ménage à l'autre : lave-linge, ordinateur, canapé, etc.

Dans le Chapitre 4, je prends le temps d'expliciter ce protocole de recherche. J'aborde aussi les nombreux enjeux qui se sont posés durant cette enquête. Le recrutement a fait l'objet d'un premier questionnement. Quels ménages choisir ? Je les ai faits varier selon des caractéristiques que je jugeais importantes à partir des premiers résultats des enquêtes précédentes. Par exemple, les enquêtes « HOP » et « Pratiques domestiques » ont fait ressortir l'importance de l'âge dans le rapport aux objets. Je me suis aussi demandé si je ne risquais pas d'influer sur les pratiques des ménages en les suivant. Je craignais qu'ils aient l'impression de devoir me rendre des comptes, donc qu'ils adoptent plus de pratiques de longévité pour me faire plaisir. Le moment du bilan, en fin de suivi, m'a permis de contrôler cet effet : je leur ai demandé s'ils pensaient que leurs pratiques avaient été représentatives de ce qu'ils font d'habitude quand je ne suis pas là.

De l'analyse du matériau à la confrontation des enquêtes

Le Tableau 2 synthétise l'ensemble des matériaux recueillis au fil des six enquêtes. Il liste aussi, dans la colonne « Documents intermédiaires d'analyse », les documents que j'ai produits à partir de ce matériau pour l'explorer. Il est souvent reproché aux chercheurs de laisser un « masque méthodologique » (González Besteiro, 2020, p. 127) sur la phase d'analyse. Je prends le parti de donner à voir cette étape le plus concrètement possible, par la forme qu'ont pris mes documents de travail. Je reviendrai systématiquement sur cette phase dans les encadrés consacrés aux présentations des enquêtes, au fil de la thèse. Ces documents ont pris la forme de fiches, de notes et de tableurs. À partir d'eux, j'ai rédigé six monographies, liées aux six enquêtes. D'une longueur allant de 80 à 160 pages, ces monographies sont des comptes rendus de terrain, qui détaillent ce que j'y ai observé en mobilisant extraits d'entretien, notes d'observation, statistiques et sources écrites. J'ai ensuite croisé ces monographies pour développer une argumentation en réponse à la problématique posée.

Cette thèse articule des approches quantitatives et qualitatives. Elle se rattache ainsi au courant des « méthodes mixtes ». Ce courant défend que passer d'une méthode à l'autre permet de confirmer des résultats et d'apporter des éléments complémentaires. L'analyse quantitative généralise certains résultats du terrain qualitatif, et inversement, l'analyse qualitative affine certains résultats statistiques (Small, 2011). Les méthodes mixtes ont notamment été utilisées pour étudier des pratiques quotidiennes, comme la consommation alimentaire (Dubuisson-Quellier, Gojard et Plessz, 2019 ; Plessz et al., 2016). J'ai mobilisé les méthodes mixtes pour la collecte et l'analyse. Concernant la collecte, j'ai produit des données à la fois quantitatives et qualitatives, mobilisant questionnaires, entretiens, observations et sources écrites. J'ai aussi souvent analysé mes données qualitatives de manière quantitative, m'inspirant du manuel sur les *Méthodes quantitatives pour l'historien* (Lemercier et Zalc, 2008). J'ai effectué des comptages, tris à plat et tris croisés sur l'enquête « Forums » et de l'enquête « Suivi des ménages ». Par exemple, sur l'enquête « Suivi des ménages », j'ai compté combien d'objets étaient remplacés à cause d'une panne ou par effet de mode, et j'ai croisé cela avec le type d'objet, pour voir si certains objets étaient plus susceptibles d'être remplacés pour l'une ou l'autre raison. J'exploite ce tri croisé dans le Chapitre 4, section 4.2.2.

Avec ces six enquêtes, j'appréhende les consommateurs à trois niveaux : au niveau individuel, au niveau de leur ménage, et en relation avec leur réseau personnel et les organisations auxquelles ils sont confrontés. Dans un manuel sur la sociologie de la consommation, Hélène Ducourant et Ana Perrin-Heredia ont insisté sur la nécessité d'aborder ces différents niveaux. Elles relèvent qu'aborder la consommation par les ménages, comme le font souvent les statistiques nationales, ne permet pas d'observer les disparités au sein d'un même ménage et les dissensus qui peuvent survenir entre les différents membres cohabitants. D'autre part, parler uniquement en termes de « ménages » n'invite pas à prendre en compte les échanges qui dépassent ce cadre : ceux avec des membres de l'entourage ou de la famille non cohabitants (Ducourant et Perrin-Heredia, 2019). Cette approche à plusieurs niveaux permet d'analyser les différents éléments qui jouent sur les pratiques de longévité.

Tableau 2. Synthèse des données et des rapports d'analyse issus des six enquêtes

Enquête	Matériaux produits ou collectés	Documents intermédiaires d'analyse
HOP	1. Questionnaire auprès de 2505 sympathisants : opinion sur l'obsolescence programmée, rapport aux objets, profil, engagement 2. Ethnographie de l'association : entretiens avec 2 salariées, 6 réunions internes, 1 week-end bénévole	1. Compte-rendu des statistiques descriptives : tris à plat, tris croisés 2. Compte-rendu de l'analyse géométrique des données : analyse des correspondances multiples, classification ascendante hiérarchique 3. Annotation des transcriptions d'entretien et des notes de terrain
Discours	1. Gouvernement : rapports et campagnes de l'Ademe 2. Marché : publicités des entreprises promouvant la durabilité + 4 entretiens avec des professionnels + observations dans les magasins 3. Associations : sommaires du magazine *Que Choisir* sur 10 ans 4. Médias : articles de presse, documentaires	1. Fiches synthétiques articulant résumés, captures d'écran et commentaires pour les discours gouvernementaux, marchands et médiatiques 2. Tableur avec une ligne par numéro de *Que Choisir* : date, nombre d'articles, nombre d'articles mentionnant une question relative à la longévité ; tris à plat pour voir l'évolution du nombre d'articles par année
Forums	1. Forum Que Choisir : 677 sujets tirés au sort, publiés entre 2003 et 2021. Les sujets étaient postés par catégories d'objets (« Cafetière », « Lave-linge », etc.) 2. Groupe Facebook « Réparations » : 115 publications tirées au sort, publiées entre juin et septembre 2020	1. Forum Que Choisir : tableur avec une ligne par publication : date, objet concerné, titre, contenu, nombre de réponses, type de post (demande de conseil, retour d'expérience…), mention ou non d'une question relative à la longévité, solution apportée dans les réponses, commentaire libre 2. Groupe Facebook : même tableur + niveau technique de l'auteur du post
Repair Café	1. Observation participante de 25 évènements dans trois Repair Cafés de la région parisienne, variés en géographie et en taille 2. Entretiens avec 8 organisateurs et/ou réparateurs bénévoles 3. Passation de 277 questionnaires auprès d'apportants, sur leur profil, leur motivation à venir et l'objet apporté	1. Annotation des transcriptions d'entretien et des notes de terrain 2. Tableur avec une ligne par apportant à partir de l'enquête « Pratiques domestiques » pour voir les différents vécus (interactions avec les réparateurs) et impacts de l'évènement ; tris à plat et tris croisés 3. Tris à plat et tris croisés des questionnaires
Pratiques domestiques	1. 60 entretiens semi-directifs avec des enquêtés recrutés *via* différents canaux. Thèmes : biographie, pratiques, organisation côtoyée (HOP, Repair Café, groupes Facebook) et données sociographiques. 2. Photo-élicitation : prise de photos par certains enquêtés sur des thèmes	1. Tableur avec une ligne par extrait d'entretien que j'ai trouvé intéressant, comprenant l'extrait, mon commentaire et un code que je lui attribue 2. Tableur avec une ligne par enquêté pour avoir un aperçu global de ses caractéristiques sociographiques et des pratiques qu'il adopte 3. Frises chronologiques listant les évènements vécus par l'enquêté, datés
Suivi des ménages	40 entretiens mensuels auprès de huit ménages sur six mois. Deux sujets principaux pendant le suivi : 1. Les objets qui se sont déplacés dans le foyer depuis le dernier rendez-vous : objets achetés, réparés, jetés, etc. 2. Le portrait détaillé de onze objets (dix identiques d'un foyer à l'autre, un au choix de l'enquêté)	1. Tableur des déplacements d'objets entre deux séances dans chaque ménage + frise chronologique qui les met en parallèle avec les évènements personnels (Noël, arrivée d'un enfant…) 2. Tableur avec les caractéristiques des onze objets pour chaque ménage : histoire de leur acquisition, prix, gestes d'entretien, réparations éventuelles, projets futurs, etc.

Comprendre les points aveugles : population et organisations abordées

Enquêter, c'est faire des choix. Mes groupes d'enquêtés sont situés sociologiquement. Pour objectiver la spécificité de la population que j'ai enquêtée, je la compare avec la moyenne nationale. Le Tableau 3 met en parallèle des informations sur trois volets de mon terrain : les profils des répondants au questionnaire de l'enquête « HOP », ceux de l'enquête « Repair Cafés » et ceux de l'enquête « Pratiques domestiques ». La première colonne présente les moyennes nationales, qui proviennent de plusieurs enquêtes statistiques : ELIPSS[21], l'ESS[22] et plusieurs données produites par l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee). Je présente en gras les caractéristiques de profil surreprésentées par rapport à la moyenne nationale, et en italique celles qui sont sous-représentées.

Tableau 3. Caractéristiques de la population d'enquête et moyennes nationales

	ELIPSS, ESS, Insee	Questionnaire HOP	Questionnaire Repair Café	Entretiens
Âge moyen	42 ans	**50 ans**	**55 ans**	**48 ans**
Genre	48% homme	**54% homme**	*33% homme*	*38% homme*
Profession	24% cadres 30% intermédiaires 24% employés 15% ouvriers	**43% cadres** 35% intermédiaires *12% employés* *4% ouvriers*	**38% cadres** 33% intermédiaires *17% employés* *4% ouvriers*	**32% cadres** 33% inter. *10% employés* *0% ouvriers*
Diplôme	17% ≥ Bac+3 26% sans diplôme	**55% ≥ Bac+3** *3% sans diplôme*	**63% ≥ Bac+3** *6% sans diplôme*	**67% ≥ Bac+3** *5% sans diplôme*
Niveau de vie[23] mensuel	33% ≤ 1400 € 39% 1400-2499€ 27% ≥ 2500 €	27% ≤ 1400 € **47% 1400-2499€** 26% ≥ 2500 €	#N/A (pas les données par UC)	33% ≤ 1400 € 37% 1400-2499€ 30% ≥ 2500 €
Résidence	18% Île-de-France	**25% Île-de-France**	**100% Île-de-France**	**85% Île-de-France**

La population que j'ai enquêtée est plus âgée que la moyenne, mais aussi plus féminine, sauf dans le cas de l'enquête « HOP ». Comme je l'ai expliqué plus haut, j'ai fait le choix de travailler sur une population très urbaine, et sur des classes moyennes et supérieures. Cette

---

[21] ELIPSS (Étude Longitudinale par Internet Pour les Sciences Sociales) interroge régulièrement un panel de 3500 personnes, à travers des enquêtes annuelles. J'utilise les données de la vague 5 de l'enquête annuelle, diffusée en mars 2017. Site : www.elipss.fr.

[22] L'ESS (*European Social Survey*) est conduite par des chercheurs à l'échelle européenne depuis 2011. J'utilise les données de la vague 8, diffusée en 2016. Site : www.europeansocialsurvey.org.

[23] D'après la définition de l'Insee, le niveau de vie « est égal au revenu disponible du ménage divisé par le nombre d'unités de consommation (UC). […] Les unités de consommation sont généralement calculées selon l'échelle d'équivalence dite de l'OCDE modifiée qui attribue 1 UC au premier adulte du ménage, 0,5 UC aux autres personnes de 14 ans ou plus et 0,3 UC aux enfants de moins de 14 ans ». Source : Insee, 2021. « Niveau de vie », site de l'Insee, disponible sur : www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1890, consulté le 04/03/2022.

population, en revanche, se démarque davantage par son fort capital culturel (elle est bien plus diplômée que la moyenne) que par son capital économique, dont la répartition reste quasi-similaire à celle de l’ensemble des Français. Ce haut niveau de diplôme n’était pas un attendu, mais un résultat du terrain. Il renforce l’idée bourdieusienne selon laquelle les individus qui gardent leurs objets seraient les classes ascétiques à fort capital culturel. Toutefois, ces moyennes que je viens d’évoquer ne doivent pas occulter la diversité des individus que j’ai enquêtés. L’analyse statistique de l’enquête « HOP » montrera, dans le Chapitre 1, cette diversité, tant dans les caractéristiques sociales de ces individus que dans leurs manières de formuler les enjeux autour de la durée de vie. J’observe aussi, au sein du groupe d’interviewés de l’enquête « Pratiques domestiques », des variations de niveau de vie ou de zone de résidence qui jouent sur les manières de réaliser les pratiques de longévité.

Une autre spécificité de ces enquêtes est qu’elles sont centrées sur certaines organisations. J’ai privilégié certaines entrées plutôt que d’autres, et essentiellement des entrées associatives ou par groupes d’intérêt, *via* HOP, les Repair Cafés, Que Choisir et des groupes Facebook. J’aurais pu observer des organisations marchandes, et recruter des enquêtés par ce biais. Par exemple, j’aurais pu interroger les abonnés des extensions de garantie d’une grande enseigne, les clients de certaines marques durables, les individus rentrant chez un réparateur professionnel ou les membres de plateformes de seconde-main. Les possibilités de terrain sont infinies, et elles permettraient de compléter celui déjà mené. Si j’ai choisi de ne pas prendre ces directions, c’est parce que j’avais pu déjà les approcher par mes entretiens. En effet, les enquêtés que j’ai recrutés fréquentent souvent ces organisations. Certains ont signé un manifeste contre l’obsolescence programmée (HOP), mais sont aussi abonnés au magazine *Que Choisir* et ont déjà acheté des produits de marques durables. D’autres ont fait réparer un objet en Repair Café, mais se rendent aussi chez le cordonnier et achètent des objets de seconde-main sur Le Bon Coin. Les points d’entrée que j’ai choisis me permettent donc d’atteindre, plus largement, cette série de dispositifs et ressources.

Il est souvent difficile de clore un terrain de thèse, quand on s’imagine toujours que l’on « rate » des données importantes en ignorant tel ou tel terrain. Or, ce sentiment est en grande partie une projection idéalisée. L’exhaustivité n’est pas l’objectif (Barrelet, 2017). L’important est d’être parvenu à saturation sur la question de recherche, et d’accepter les limites de son enquête. Ces limites m’ont aussi permis de reformuler le cadre de ma thèse, puisque les allées et venues sur le terrain ont, de manière assez classique (Beaud et Weber, 2010), progressivement chamboulé la question de recherche.

Les pratiques de longévité comme « petits déplacements de la consommation »

Faire durer ses objets renvoie à un ensemble de pratiques complexe et mouvant. Les individus enquêtés font durer certains objets et pas d'autres, à certains moments et non à d'autres. En traitant des pratiques de longévité, je rencontre une problématique similaire à ce que Jean-Samuel Beuscart, Frédérique Giraud et Marie Trespeuch ont identifié au sujet des pratiques de consommation alternatives. Les différents articles qui composent le numéro de *terrains & travaux* qu'ils coordonnent, « Consommer autrement », ne portent pas sur des individus qui réforment intégralement leurs modes de vie. Ils traitent d'individus qui adoptent des pratiques ponctuelles, par exemple en faisant leurs courses alimentaires directement auprès du producteur (Chiffoleau, Akermann et Canard, 2017 ; Lazuech et Debucquet, 2017) ou en se procurant du seconde-main (Bucolo, 2017 ; Guien et Ramirez, 2017 ; Rassat, 2017). Il s'agit alors de comprendre ces « petits déplacements de la consommation » (Beuscart, Giraud et Trespeuch, 2017, p. 9). La question que posent Beuscart, Giraud et Trespeuch résonne fortement avec mon objet de recherche : « dans quelle mesure est-il possible de produire une description unifiée du consommateur, permettant de rendre compte de la coexistence de consommations calculatrices et de consommations engagées, d'expliquer aussi bien les déplacements récents de certaines pratiques que l'inertie des autres ? » (Beuscart, Giraud et Trespeuch, 2017, p. 11).

Cette thèse s'emploie à dégager des résultats sur des pratiques inconstantes, et souvent invisibles aux yeux de ceux qui les adoptent. Elle le fait en interrogeant la manière dont se forme le rapport aux objets des individus au cours de leur vie, mais aussi dont leurs pratiques sont remaniées au quotidien par une série de facteurs. Je montre la chose suivante : certains mécanismes amènent les enquêtés à se préoccuper de la durée de vie de leurs biens domestiques ; mais la plupart des pratiques se jouent au jour le jour, restant perméables aux contraintes et ressources concrètes que rencontrent les individus.

Dans la première partie de la thèse, j'analyse comment s'acquièrent les pratiques de longévité au fil des socialisations primaires et secondaires. Dans le Chapitre 1, je relève que les pratiques de longévité et le sens apporté à ces pratiques varient selon les milieux sociaux. Une analyse géométrique des données du questionnaire « HOP » me permet de dégager quatre profils : des individus qui aiment consommer et voient dans la longévité une question de défense des consommateurs ; des familles rurales qui préservent leur équipement sans le renouveler ; des célibataires citadins, peu équipés à cause des contraintes d'espace ; et des individus plus jeunes, diplômés, mais peu fortunés, qui voient dans la durée de vie une question écologique.

Dans le Chapitre 2, j'interroge le rôle que joue la socialisation primaire dans les dispositions à faire durer les objets. Je vois que beaucoup de parents ont transmis à mes enquêtés des pratiques de déconsommation et de préservation des objets, d'autant plus lorsqu'ils évoluaient dans un milieu modeste. Mais des évènements ultérieurs dans le

parcours de vie peuvent réactiver les dispositions héritées, ou fonctionner comme des déclencheurs qui bousculent les expériences précédentes et amènent à se préoccuper de la durée de vie des objets. C'est le cas des « transitions » (passage à la vie en couple, à la retraite…) (Bidart, 2006), des « bifurcations » (accidents de la vie plus inattendus) (Bidart, 2006) et des interactions des individus avec d'autres acteurs.

Ces interactions avec d'autres acteurs sont intéressantes à étudier. Dans le Chapitre 3, j'observe comment des organisations amènent les individus à transformer certaines de leurs pratiques. Dans le forum Que Choisir et du groupe Facebook de réparation, les individus s'échangent de nombreuses ressources pour s'entraider : elles vont du tutoriel de réparation aux informations sur les droits du consommateur. Dans un second temps, je mobilise mon enquête dans les Repair Cafés : plus qu'un rôle d'éducation populaire et de formation technique, ceux-ci pallient le manque d'offre de réparation en fournissant un service gratuit et local aux individus. Si ces évènements transmettent rarement aux individus des compétences techniques pour être autonomes face à leurs objets, ils changent leurs représentations, les rendant plus optimistes sur la réparabilité des objets.

Mais l'essentiel se joue dans le quotidien : c'est ce que je défends dans la seconde partie. Pour adopter des pratiques de longévité, les enquêtés opèrent une triple-négociation. La première, que j'aborde dans le Chapitre 4, est une négociation avec eux-mêmes. Les enquêtés arbitrent constamment entre adopter des pratiques de longévité, qui nécessitent souvent un « travail du consommateur » (Dujarier, 2014), et les abandonner. Ce chapitre met en lumière l'importance des ressources temporelles, logistiques et cognitives qu'ils mobilisent, ainsi que les émotions qui y sont impliquées. Il montre aussi que les individus ont parfois d'autres priorités, et renoncent aux pratiques de longévité par volonté de faire au plus simple ou de ne pas investir trop de ressources financières.

Les individus doivent aussi négocier avec le temps, ce que je montre dans le Chapitre 5. Le sort des biens domestiques est soumis aux évènements que vivent leurs propriétaires. Par ailleurs, la valeur que ces derniers accordent à leurs objets varie au fil de la carrière que leurs biens parcourent au sein du foyer. Les pratiques de longévité jouent sur cette valeur et contribuent, souvent, à la construire. En retour, la valeur que l'individu donne à un objet joue sur les pratiques qu'il adopte à son égard. Je propose des modélisations graphiques des trajectoires des objets, montrant que ceux-ci connaissent des étapes récurrentes, comme la phase d'*adaptation* lors de l'arrivée dans le foyer.

Enfin, pour adopter des pratiques de longévité, les enquêtés doivent négocier avec les autres. C'est ce que j'explore dans le Chapitre 6. Ils sont parfois en tension avec les prescriptions que le monde marchand et leur entourage leur adressent. Ils ont, toutefois, des marges de résistance. Face aux incitations marchandes à renouveler leurs objets, ils trouvent des « ruses » (De Certeau, 1990) pour les faire durer. Face à la délégitimation, par l'entourage, des pratiques de longévité, ils trouvent des arguments pour justifier leurs pratiques. Ces pratiques peuvent même devenir des sources de distinction dans certains cas, et les individus peuvent chercher à les transmettre et à les diffuser.

Partie 1. Des socialisations successives : comment se construit la tendance à faire durer ses objets

Chercher à comprendre d'où viennent les pratiques de longévité des individus est une approche encore peu développée dans la littérature en sciences humaines et sociales. D'après certains travaux en design et en marketing, ceux qui font durer leurs objets seraient des individus particuliers, qui possèderaient des « valeurs » et « motivations » (Ackermann, Mugge et Schoormans, 2018 ; Cooper et Evans, 2010 ; Van Nes, 2010), comme l'aversion pour le gaspillage (Brough et Isaac, 2010). Ces travaux n'expliquent pas comment ces valeurs émergent chez les individus. Pourtant, l'aversion pour le gaspillage n'est pas une caractéristique innée, mais se construit au fil du temps. D'après d'autres travaux, les compétences en bricolage et le goût pour la réparation (Diddi et Yan, 2019 ; Scott et Weaver, 2014), ou encore les habitudes de consommation (Cooper et Evans, 2010), peuvent également déterminer la propension à faire durer ses objets. Là aussi, nous pouvons encore nous demander comment les individus acquièrent ces compétences, goûts et habitudes. La lecture de ces travaux invite à étudier en profondeur comment la relation aux objets se construit au fil du temps.

En revanche, une longue tradition sociologique a étudié comment s'acquièrent et évoluent les manières d'agir et de penser des individus. Il s'agit de la littérature portant sur la socialisation, que j'ai mentionnée en introduction de la thèse. Trois approches de la socialisation peuvent être différenciées : une approche dispositionnaliste, dont Pierre Bourdieu est souvent cité comme l'un des représentants majeurs ; une approche interactionniste, souvent associée à des auteurs comme Claude Dubar ; et une troisième approche qui propose d'articuler les deux, notamment développée par Bernard Lahire et

Muriel Darmon. Je vais les présenter brièvement pour montrer comment ces théories de la socialisation peuvent nous aider à comprendre l’émergence, chez les individus, des pratiques de longévité.

L’approche dispositionnaliste met l’accent sur les déterminismes de la socialisation primaire, celle qui advient dans l’enfance. Les auteurs qui adoptent cette approche voient la socialisation primaire comme la socialisation la plus importante. Ils accordent un rôle très important à la famille, à la classe sociale et à l’école, instances de socialisation primaire par excellence. Celles-ci forgent les « habitus » individuels, c’est-à-dire des « principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations » (Bourdieu, 1980, p. 89) qui détermineront par la suite les manières d’agir, d’apprécier, de penser de l’individu. Ces habitus sont homogènes au sein d’une classe sociale, car ses membres partagent des conditions d’existence comparables. Autrement dit, les individus appartenant à une même classe sociale héritent de manières de faire, de représentations et de goûts similaires. En suivant cette perspective, nous pouvons expliquer la présence de pratiques de longévité chez les individus par celles de leurs parents, eux-mêmes issus d’une classe sociale particulière, ou par certains apprentissages faits à l’école. Cette littérature invite à étudier comment se développe, dès l’enfance, un habitus tourné vers des formes de sobriété dans la consommation et une volonté de préserver les objets.

La deuxième approche, celle des dubariens, défend que la socialisation est un processus continu qui se fait tout au long de la vie, et donne ainsi le primat à la socialisation secondaire. D’après Claude Dubar, « chacun possède de multiples appartenances qui peuvent changer au cours d’une vie ». Ses travaux mettent l’accent sur les choix personnels au fil de la vie, plutôt que les assignations héritées de l’enfance (Dubar, 2010). Son approche privilégie l’étude des interactions entre des individus qui se côtoient dans un milieu social donné. Elle soutient que ces interactions constituent un point explicatif décisif pour comprendre les formes d’identification et d’appartenance. Claude Dubar s’intéresse en priorité aux socialisations professionnelles, soutenant que le travail est la socialisation la plus importante (Dubar, 2015). Les pratiques des individus peuvent en effet se transformer au fil des interactions avec leur milieu professionnel. La thèse d’Amélie Beaumont, sur les « déformations professionnelles » des employés de l’hôtellerie de luxe, l’a bien montré. Ceux-ci adoptent des pratiques quotidiennes différentes de celles de leur milieu d’origine. Par exemple, leurs pratiques alimentaires ont évolué depuis leur emploi dans l’hôtellerie de luxe : celles-ci incluent la consommation de produits haut de gamme comme des truffes, ou l’habitude de se retrouver au restaurant, parfois même dans des étoilés, forme de sociabilité habituellement associée aux cadres (Beaumont, 2021). En suivant cette perspective, nous pouvons supposer que les individus se mettent à adopter des pratiques de longévité plus tard dans leur parcours de vie. Nous pouvons alors voir dans les différents milieux qu’ils fréquentent (professionnel, mais aussi familial, amical, associatif…) des instances de socialisation potentielles, transformant le rapport aux objets et à la consommation.

Enfin, la troisième approche, celle des lahiriens, accorde une place importante à la multiplicité et à la différence des espaces sociaux qui produisent les dispositions sociales. D'après Bernard Lahire, « tout corps (individuel) plongé dans une pluralité de mondes sociaux est soumis à des principes de socialisation hétérogènes et parfois même contradictoires qu'il incorpore » (Lahire, 2011, p. 50). Dans son enquête sur les pratiques culturelles, Lahire s'est interrogé sur les goûts culturels « dissonants » que présentent souvent ses enquêtés sur le terrain. D'après lui, ces « variations intra-individuelles » sont liées au fait que les individus sont « soumis à des cadres socialisateurs hétérogènes et sans cesse confrontés à des individus porteurs de dispositions (à agir et à croire) différentes de celles qu'ils ont préalablement incorporées » (Lahire, 2004, p. 737). Se situant dans la continuité de cette approche, Muriel Darmon définit la socialisation, dans son manuel, comme « la façon dont la société forme et transforme les individus » (Darmon, 2016, p. 6). Elle tient ainsi à étudier ensemble les déterminismes (approche dispositionnaliste) et la transformation (approche interactionniste) des individus (Darmon, 2018).

Dans les chapitres qui composent cette première partie de thèse, je me positionne dans une perspective lahirienne. Je propose d'étudier les différents moments de socialisation successifs qui peuvent aboutir à l'adoption de pratiques de longévité par les individus. Pour comprendre comment l'enjeu de la longévité vient aux individus, je tiendrai compte de la socialisation primaire durant l'enfance et l'adolescence (milieu social d'origine, milieu scolaire), comme des socialisations secondaires ayant lieu durant l'âge adulte (amicale, conjugale, professionnelle, institutionnelle, politique, religieuse). Afin d'appréhender ces socialisations successives, une approche diachronique, au plus près des parcours individuels, est nécessaire. Muriel Darmon soutient ainsi que « les analyses de cas individuels, qui cherchent à retracer les parcours d'un ou plusieurs individus donnés en réunissant un grand nombre d'informations sur ces individus et leur histoire, sont un moyen particulièrement riche d'accès aux emboîtements de leurs socialisations » (Darmon, 2016, p. 112).

Dans un premier temps, je m'interrogerai sur la manière dont le rapport des individus à la durée de vie des objets diffère selon leur milieu social d'origine. En exploitant les résultats de l'enquête « HOP », je propose une vue d'ensemble de la diversité des individus qui font durer leurs objets. Je mets au jour des liens entre leurs profils sociographiques et la manière dont ils s'intéressent la longévité (Chapitre 1). Je cherche ensuite à mieux appréhender la manière dont le milieu peut socialiser les individus à faire durer leurs objets. À partir des entretiens biographiques de l'enquête « Pratiques domestiques », je regarde comment se transmettent, par les parents, des dispositions à adopter des pratiques de longévité. J'analyse ensuite comment ces héritages sont réactivés ou transformés ensuite par les individus au fil de leur cycle de vie (Chapitre 2). Je me focalise ensuite sur certaines organisations collectives pour voir comment elles peuvent socialiser — ou, du moins, tenter de socialiser — les individus à la longévité (Chapitre 3).

Chapitre 1. Différentes manières de faire durer ses objets selon les groupes sociaux : le cas des sympathisants d'une association de lutte contre l'obsolescence programmée

Pour étudier la manière dont les individus en viennent à s'intéresser à la durée de vie des objets, une première étape est d'étudier leur milieu social. En effet, l'hypothèse que je teste dans ce chapitre est que les individus, selon leurs caractéristiques sociodémographiques, n'ont pas la même manière de concevoir la question de la durée de vie des objets et ne privilégient pas les mêmes pratiques pour faire durer. J'ai identifié, en introduction de la thèse, un ensemble de pratiques de longévité, qui se déclinent en *pratiques d'acquisition durable*, *de préservation* et *de prolongement*. Ces pratiques sont plurielles, et il est probable qu'un individu ne les adopte pas toutes systématiquement. Par exemple, on peut imaginer un individu bricoleur qui met l'accent sur la réparation des objets, tandis qu'un autre concentre plutôt ses efforts sur la recherche de produits susceptibles de durer. En plus de ces variations de pratiques, les individus font probablement une lecture différente de la question de la durée de vie des objets : certains peuvent formuler la durabilité comme un enjeu de défense des consommateurs, tandis que d'autres se soucient davantage de l'impact environnemental de l'obsolescence. Mon hypothèse est que ces variations de pratiques et représentations sont liées au milieu social des individus.

Cette hypothèse se fonde sur un résultat, que j'ai explicité dans la revue de la littérature de l'introduction de la thèse : à l'échelle nationale, les individus des classes aisées et des classes populaires n'adoptent pas les mêmes pratiques de longévité (Bourdieu, 1979 ; Schwartz, 1990 ; Veblen, 1970 ; Weber, 2009). Ce constat est corroboré par un travail conjoint avec Maël Ginsburger, doctorant au CRIS (Sciences Po) et au CREST (GENES), qui a fait l'objet d'un article

(Ginsburger et Madon, 2023). Maël Ginsburger y a compilé les données de deux enquêtes statistiques auprès de la population française : l'enquête Budget de Famille (BdF) faite en 2017 par l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee) auprès de plus de 12 000 ménages, et l'Enquête sur les Pratiques Environnementales des Ménages (EPEM), faite en 2016 par le Commissariat général au développement durable (CGDD/SDeS) auprès de plus de 4000 individus. Pour la première enquête, il a regroupé les données sur deux catégories d'objets que sont les meubles et les équipements électriques et électroniques (EEE). Dans la deuxième enquête, les données portent sur trois types de biens en particulier : les télévisions, les lave-linges, et les ordinateurs portables et tablettes.

Tableau 4. Revenu du ménage et pratiques de longévité au sein du ménage

			Revenu du ménage mensuel en euros					
			<1200	1200-2000	2000-3000	3000-4500	>4500	**Total**
Nombre moyen d'EEE possédés		*Total*	7	8,3	11	14,1	16,4	**11,3**
		Par unité de conso.	6,4	6,9	7,4	8	8,6	**7,4**
Durée de vie à l'intérieur du foyer	Dernier achat date de plus de 5 ans	*TV*	39,8%	39,5%	33,5%	33,3%	27,7%	**38,4%**
		Lave-linge	51,2%	49,4%	46,8%	46,7%	44,7%	**52,7%**
		PC/tablette	19,7%	21,8%	13,8%	11,6%	8,0%	**16,3%**
	Remplacement motivé par une panne	*TV*	75,5%	67,2%	66,8%	64,6%	56,5%	**66,7%**
		Lave-linge	94,9%	90,3%	93,8%	91,4%	89,5%	**92,3%**
		PC/tablette	84,5%	80,0%	80,1%	78,9%	68,0%	**79,3%**
Durée de vie hors foyer	Après remplacement, ancien appareil donné, rendu, laissé, vendu ou échangé	*TV*	22,4%	26,3%	24,2%	22,1%	26,8%	**24,0%**
		Lave-linge	11,0%	13,9%	9,5%	11,3%	10,7%	**11,0%**
		PC/tablette	28,4%	29,5%	25,0%	24,1%	34,5%	**27,1%**
	Achat d'occasion parmi les achats de meubles et EEE (12 derniers mois)		24,0%	19,3%	17,3%	19,8%	16,3%	**18,9%**
	Vente de meubles et EEE au cours des 12 derniers mois		6,2%	6,5%	7,6%	11,8%	14,5%	**9,1%**

Lecture : Parmi les ménages dont la dernière acquisition de téléviseur est un achat de remplacement, 56,5% des ménages les plus aisés expliquent ce remplacement par une panne, contre 75,5% des ménages les plus pauvres.
Population : 12 081 ménages (BDF 2017) et 4057 individus (EPEM 2016).
Sources : « Nombre moyen d'EEE possédés », « Achat d'occasion parmi les achats de meubles et EEE » et « Vente de meubles et EEE » : BDF 2017 (Insee). « Dernier achat de plus de cinq ans », « Remplacement motivé par une panne » et « Après remplacement » : EPEM 2016 (CGDD/SDeS). Traitement des données par Maël Ginsburger, doctorant au CRIS (Sciences Po) et au CREST (GENES).

Le Tableau 4 comprend des données des deux enquêtes. Il opère un tri croisé entre le niveau de revenu des ménages et divers indicateurs de pratiques de longévité. En premier, il

indique le nombre moyen d'équipements électriques et électroniques possédés[24]. Il aborde ensuite des pratiques qui influent sur la durée de détention[25] : le fait que le dernier achat date de plus de 5 ans, et le fait que le remplacement soit motivé par une panne. Enfin, il indique des pratiques qui influent sur la durée d'existence : le fait que l'individu ait cherché à donner une autre vie à son objet après remplacement, qu'il ait acheté au moins un objet d'occasion ces 12 derniers mois, ou qu'il ait vendu au moins un objet ces 12 derniers mois.

Presque toutes les pratiques de longévité regroupées dans ce tableau sont plus rares chez les individus les plus riches. D'abord, les ménages les plus aisés limitent moins leur consommation : ils possèdent plus d'équipements électriques et électroniques que les plus pauvres. D'autre part, ils ont souvent des équipements plus récents : parmi les plus riches, les individus possédant depuis plus de cinq ans une télévision, un lave-linge ou un ordinateur ou tablette sont plus rares que parmi les plus pauvres. Ils ont également davantage tendance à remplacer leurs objets alors qu'ils étaient encore fonctionnels : seuls 56,5% des ménages ayant un revenu mensuel supérieur à 4500 € ont remplacé leur télévision parce qu'elle était en panne, contre 75,5% des ménages au revenu inférieur à 1200 €. Enfin, ils acquièrent moins de biens par la récupération ou le marché secondaire. Seule une pratique de longévité est plus répandue chez les ménages les plus aisés : le don ou la revente d'objets. 14,5% des ménages les plus riches avaient vendu un ou plusieurs de leurs meubles et équipements électriques et électroniques durant les 12 derniers mois, contre seulement 6,2% des ménages les plus pauvres.

Ces premières données montrent que les pratiques de longévité diffèrent selon les profils sociaux des individus. J'identifie, d'un côté, des individus peu aisés qui se procurent des produits de seconde-main et font durer leurs objets jusqu'à ce qu'ils ne soient plus utilisables ; et de l'autre, des individus plus fortunés qui renouvellent plus fréquemment leurs biens domestiques, mais les vendent ou donnent lorsqu'ils s'en débarrassent. Outre les variations en fonction du revenu disponible, dont je viens de montrer qu'elles existent, je propose de prendre en compte d'autres disparités, comme le genre, l'âge, le niveau de diplôme, l'origine sociale ou encore le type de ménage.

J'ai, pour cela, mené une enquête sur les sympathisants d'une association : l'association Halte à l'Obsolescence Programmée (HOP). Cette association milite en faveur de la longévité des produits. Depuis sa création, son objectif principal est de faire appliquer la loi de 2015, qui punit les pratiques d'obsolescence programmée. Pour cela, elle centralise des témoignages de consommateurs et des avis d'experts pour déceler ces pratiques. Elle dépose ensuite des plaintes contre les fabricants et/ou distributeurs qu'elle juge responsables. L'association HOP fait de la durée de vie des objets une cause à défendre, c'est-à-dire un

[24] Pour rappel (cf. introduction de la thèse), j'ai inclus le fait de consommer moins parmi les pratiques de longévité à la suite du travail de terrain.

[25] Comme indiqué dans l'introduction de la thèse, la durée de détention renvoie à la période que l'objet passe dans le foyer, tandis que la durée d'existence renvoie à la durée de vie plus globale de l'objet, passant de foyer en foyer. Les pratiques qui influent sur la durée d'existence sont le fait d'avoir recours au seconde-main pour acquérir ou se débarrasser de ses objets.

« ensemble d'intérêts ou de principes d'intérêt général » qu'elle « s'attache à soutenir, à faire triompher »[26]. Au moment de l'enquête, elle compte plus de 23 000 sympathisants. J'ai construit un questionnaire en ligne, auquel 2505 d'entre eux ont répondu. L'Encadré 2 donne des détails sur cette enquête. Passer par cette association fortement médiatisée[27], comportant une base importante de sympathisants à l'échelle nationale, permet d'atteindre une large population d'individus qui s'intéressent à la question de la durée de vie des objets. Cette population est spécifique : elle aborde la durée de vie par la notion d'obsolescence programmée, en tant que cause à défendre. Mais l'objectif n'est pas d'avoir un échantillon représentatif, car je cherche à étudier l'hétérogénéité de cette population. Si celle-ci n'est pas homogène, la population nationale dont elle fait partie ne l'est *a fortiori* pas non plus. Or, je vais montrer que les sympathisants de HOP ont des pratiques et des représentations très différentes par rapport à la longévité ; et que ces positionnements renvoient pour partie à leurs caractéristiques sociales, conformément à l'hypothèse que j'ai formulée.

Encadré 2. Aborder la variété des pratiques, représentations et profils autour de la durée de vie : l'enquête « HOP »

Les matériaux que j'utilise pour ce chapitre sont issus de l'enquête « HOP ». Ils sont de trois types. D'abord, j'ai mené des observations auprès de l'association elle-même, en intégrant l'équipe bénévole et en participant aux réunions internes pendant une année, de septembre 2018 à septembre 2019. J'ai assisté à six réunions en soirée et un week-end bénévole, mais également à des évènements menés par l'association à l'intention de ses sympathisants : deux apéritifs accueillant des sympathisants, une journée semblable à un marché de Noël comportant des stands vendant des objets durables et rythmée par des conférences (le « HOP Day »), et deux colloques invitant des chercheurs, représentants d'entreprise et acteurs publics à donner leur vision de la durabilité. À cela s'ajoutent des entretiens informels avec les bénévoles, et des entretiens semi-directifs avec deux salariées de HOP. Ce matériau me permet de comprendre l'historique et le fonctionnement de l'association.

Deuxièmement, j'utilise le questionnaire que j'ai conçu et administré auprès de 2505 sympathisants de HOP. Ce questionnaire était ma porte d'entrée auprès de l'association. Celle-ci, et particulièrement ses salariées, était en recherche d'informations sur sa base militante. Qui sont ses publics ? Quelle image ont-ils de HOP et quel rapport ont-ils à l'association ? Le questionnaire que j'ai proposé visait à informer l'association sur ces questions. En contrepartie de ce travail, je pouvais également utiliser les données à des fins de recherche. La conception et la passation du questionnaire se sont déroulées d'octobre 2018 à juin 2019. Le formulaire a

---

[26] Définition du CNRTL, disponible sur www.cnrtl.fr/definition/cause, consulté le 14/12/2021.

[27] Le logiciel Europresse identifie plus de 600 occurrences du nom « Halte à l'obsolescence programmée » et 700 occurrences du nom « Association HOP » dans la presse, dont des médias nationaux et généralistes comme Le Figaro, Le Monde, La Croix, Libération. L'association est aussi apparue à plusieurs reprises à la télévision (par exemple dans l'émission *Envoyé Spécial* du 29/03/2018 sur France 2, intitulée « Imprimantes, le coût de la panne ») et à la radio (par exemple dans l'émission *La Terre au Carré* du 16/10/2019 sur France Inter, intitulée « Obsolescence programmée : halte à la société du tout-jetable »).

connu une vingtaine de versions avant de se stabiliser. Je l'ai testé, en entretien, auprès de trois participants à un évènement de HOP et de deux individus sans lien avec HOP. Je donnais à ces cinq enquêtés un exemplaire papier de la version en cours, et ils réagissaient à voix haute en le lisant. J'ai également bénéficié des retours de Pauline Proboeuf et Maël Ginsburger, alors doctorants au Centre de Recherche sur les Inégalités Sociales (CRIS), et de Mathieu Olivier, ingénieur de recherche au Centre de Données Socio-Politiques (CDSP). Tous les trois ont apporté une aide précieuse pour la formulation des questions.

Une fois mis en ligne, le questionnaire fait l'objet d'une dernière phase de test auprès de quatre personnes sollicitées dans mon entourage. Le plus grand remaniement a consisté à simplifier le questionnaire. L'ambition de départ était de sonder en détail une diversité de pratiques. Elle a progressivement été abandonnée. Elle nécessitait de diversifier des scénarios aux embranchements complexes, divisés par des questions-filtres. Par exemple, pour connaître les pratiques des sympathisants face à une panne de leur objet, je leur faisais détailler les trois derniers cas de panne, pour savoir s'ils avaient réparé ou non, si oui comment, et où. Ces questions coûteuses étaient bien plus adaptées à une enquête par entretiens, ce que j'ai fait par la suite. J'ai apporté un soin particulier à la formulation et la précision des questions, à l'inclusivité des modalités (options « Autres », « Je ne sais pas ») tout en privilégiant les questions fermées, et à l'organisation logique afin de guider les répondants en ligne (Maisonneuve et Fournier, 2012 ; Singly, 2016).

À l'issue de ce travail, le questionnaire comportait 46 questions, que les répondants complétaient en 14 minutes en moyenne[28]. Le formulaire complet est à retrouver en Annexe 2. Il se structurait en cinq parties : « Votre opinion sur l'obsolescence programmée », « Votre rapport aux objets », « Votre lien avec l'association HOP », « Valeurs et engagements » et « Votre profil ». Les questions sondaient les pratiques de longévité des sympathisants de HOP. Je les ai interrogés sur leur taux d'équipement ou la fréquence de leurs activités manuelles (bricolage, couture, jardinage). Les enquêtés devaient également dire s'ils se reconnaissaient ou non dans les dix affirmations suivantes : « Je cherche à moins consommer » ; « J'aime ou j'aimerais avoir beaucoup d'objets chez moi » ; « Je recherche souvent les bons plans » ; « J'aime acquérir régulièrement de nouveaux objets » ; « J'achète souvent sur un coup de tête » ; « J'ai tendance à user mes objets jusqu'à la corde » ; « Je recherche la qualité des produits, quitte à payer plus cher » ; « Je suis adepte de la récupération, du seconde-main » ; « Je suis quelqu'un de très soigneux avec mes affaires » ; « J'ai tendance à (faire) réparer les objets plutôt que les jeter ».

Le questionnaire m'informe aussi sur les valeurs que les individus mettent en avant : à la fois leur vote aux présidentielles de 2017, leur intérêt pour le climat, mais aussi le sens qu'ils donnent à l'obsolescence programmée. J'interroge les individus sur leur lien à l'association HOP : la manière dont ils l'ont connue, les ressources qu'ils ont utilisées ou des suggestions qu'ils formulent pour le futur de l'association. Enfin, le questionnaire collecte un bon nombre de données sociographiques : âge, genre, diplôme, catégorie socioprofessionnelle, revenu du ménage, origine sociale, nationalité, ancrage géographique, situation familiale. L'immense

---

[28] D'après les statistiques disponibles sur le site hébergeant le questionnaire : celui-ci chronométrait le temps passé sur le formulaire pour chaque répondant.

majorité de ces questions reprennent les formulations d'enquêtes existantes, diffusées à l'échelle nationale ou européenne. Ces enquêtes sont au nombre de quatre : la European Social Survey[29], l'enquête annuelle menée auprès du panel Étude Longitudinale par Internet Pour les Sciences Sociales (ELIPSS)[30], l'enquête « Styles de Vie et Environnement » (SVEN) menée auprès du même panel[31], et enfin plusieurs ensembles de données de l'Insee. Cette harmonisation permet de qualifier la population des répondants par rapport à la population française, pour voir en quoi elle est ou non spécifique.

La passation du questionnaire s'est faite en ligne. Le formulaire était hébergé sur la plateforme Lime Survey. L'association HOP s'est chargée d'en relayer le lien, par mail auprès de sa base de plus de 23 000 abonnés à la newsletter (un premier mail suivi d'une relance), et *via* 6 à 9 publications sur les réseaux sociaux de HOP (Facebook, Twitter, Instagram). J'ai obtenu 2505 réponses complètes (répondants qui sont allés jusqu'au bout du questionnaire), soit 12% de la base des abonnés à la newsletter. Ce taux de réponse est cohérent avec la moyenne observée dans les questionnaires en ligne, autour de 11% (Frippiat et Marquis, 2010). J'ai demandé, dans le formulaire, comment les répondants avaient eu accès au questionnaire. 71% en ont eu connaissance par le mail de HOP, 14% par les réseaux sociaux. Pour 3% d'entre eux, quelqu'un leur avait envoyé l'invitation. Les sympathisants ayant reçu le mail ou vu l'annonce sur les réseaux étaient en effet libres de renvoyer le questionnaire vers des membres de leur entourage qui ne connaissaient pas forcément l'association. Le reste des sympathisants interrogés n'a pas répondu à la question (12%).

Cet échantillon n'a pas vocation à être représentatif des sympathisants de l'association. Le recrutement s'est fait sur la base du volontariat : on peut supposer que les moins lettrés, les moins équipés en numérique, les moins engagés au sein de l'association ou les plus désintéressés vis-à-vis de la durée de vie des objets ont tendance à ne pas répondre. Je manque de données sur la base des contacts auxquels l'invitation a été envoyée pour estimer la ressemblance entre l'échantillon et la population générale.

Les résultats récoltés ont fait l'objet de deux traitements. J'ai d'abord fait des tris à plat, c'est-à-dire que j'ai regardé les pourcentages de réponses à chaque question. Cela m'a permis de disposer d'une vue d'ensemble des répondants au questionnaire et de les comparer aux statistiques de la population française, ce que je fais dans la partie 1.2. Ensuite, j'ai fait une analyse géométrique des données, passant par une ACM et une CAH — j'expliquerai tout cela

[29] J'ai déjà présenté ces données en introduction, mais je les présente à nouveau ici pour rappel. L'ESS (*European Social Survey*) est une enquête conduite par des chercheurs à l'échelle européenne depuis 2011. Les questions qui ont été reproduites sont celle de la vague 8, diffusée en 2016. Site : www.europeansocialsurvey.org.

[30] ELIPSS (Étude Longitudinale par Internet Pour les Sciences Sociales) est un projet coordonné par Sciences Po, en association avec l'Institut National d'Études Démographiques (INED) et le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS). ELIPSS interroge régulièrement un panel de 3500 personnes, à travers des enquêtes annuelles. Le questionnaire s'est inspiré de la vague 5 de l'enquête annuelle, diffusée en mars 2017. Site : www.elipss.fr.

[31] L'enquête SVEN (Styles de Vie et Environnement) a été conduite en novembre 2017 auprès du panel de l'enquête ELIPSS, et s'attachait plus particulièrement aux pratiques quotidiennes en lien avec leur impact environnemental.

dans les parties 1.3 et 1.4. En fin de questionnaire, j'ai collecté les adresses mail des répondants qui le souhaitaient. Lors de l'ACM et de la CAH, j'ai pu dégager quatre profils différents que je décrirai dans le 1.5. J'ai recontacté sept répondants au questionnaire, selon leur appartenance à l'un de ces quatre profils. Les entretiens approfondis que j'ai menés avec eux me permettent d'incarner et de détailler ces quatre profils.

Je commencerai par présenter l'association HOP, afin que la lectrice ou le lecteur comprenne d'où est tirée mon enquête. Je détaillerai son historique, ses missions, son fonctionnement et son mode de recrutement en partie 1,1[32]. Je donnerai ensuite quelques clés pour appréhender l'échantillon des sympathisants interrogés dans son ensemble. Il diffère de la moyenne nationale par trois aspects : les répondants sont moins contraints économiquement, plus urbains et plus diplômés. Je relèverai aussi que beaucoup d'enquêtés déclarent des pratiques de longévité importantes, et que pour la majorité, l'obsolescence programmée[33] pose avant tout un problème écologique (1,2).

Après ces constats statistiques, j'en viendrai au cœur du chapitre : étudier des variations plus fines au sein de la population étudiée. Une analyse des correspondances multiples (ACM) (1,3), suivie d'une classification ascendante hiérarchique (CAH) (1,4), différencieront des manières de s'intéresser à la durabilité des objets. Les individus s'opposent selon deux axes : leur propension à consommer et à être sensibles à l'écologie d'une part, et leur propension aux pratiques manuelles (entretien, réparation) d'autre part. Ces axes sont adossés à des caractéristiques sociales : la structure de leurs capitaux (culturels, scolaires et économiques), leur lieu d'habitation et leur situation dans le cycle de vie. Je dégagerai, avec la CAH, quatre idéaux-types aux représentations, pratiques et profils sociographiques différents. Ils renvoient à autant de manières d'aborder la question de la durée de vie.

[32] Tout au long de la thèse, je parle de « partie » pour le premier niveau de sous-chapitres (1,1, 1,2, etc.). Je parle ensuite de « section » pour le deuxième niveau (1.1.1, 1.1.2, etc.).

[33] Les enquêtés HOP abordent le sujet de la durée de vie des produits par la problématique de l'obsolescence programmée, qui est l'objet de l'association. Les questions visant à sonder leurs représentations ont porté sur l'obsolescence programmée, et non sur la durée de vie en général. L'obsolescence programmée est une partie spécifique de la question de la durée de vie : cette notion renvoie à l'idée que la durée de vie serait volontairement déterminée par les concepteurs du produit. Rentrer par cette thématique un peu moins large que la durée de vie ne m'empêche pas d'observer déjà la diversité des représentations auxquelles les individus enquêtés l'associent. Je suppose que la question de la durée de vie en général peut en faire émerger d'autres encore.

1.1. Présentation du terrain d'enquête : une association qui promeut la durée de vie des produits

1.1.1. Faire appliquer la loi contre l'obsolescence programmée : la création de HOP

Afin de comprendre les activités de l'association HOP et la manière dont elle cadre le problème de la durée de vie des objets, il faut remonter à son origine. L'histoire de HOP est liée à l'actualité gouvernementale et médiatique[34], et à la carrière de sa fondatrice, Laetitia Vasseur, avec qui j'ai eu l'occasion de faire un entretien biographique. Après un Master Affaires publiques à la Sorbonne, Laetitia devient collaboratrice parlementaire auprès du sénateur écologiste Jean-Vincent Placé, de 2012 à 2014. Jean-Vincent Placé est alors rapporteur spécial du budget de la sécurité, en tant que membre de la commission des Finances. Avec lui, Laetitia Vasseur fait des propositions d'amendements, auditionne des gestionnaires de la gendarmerie et de la police sur leur allocation des fonds, gère la relation aux médias. Au cours de ces années-là, elle visionne le documentaire *Prêt à jeter*[35], qui retrace les origines historiques de l'obsolescence programmée. Celui-ci attise son intérêt pour la question :

Et donc j'ai vu [Prêt à jeter], un samedi après-midi, dans mon studio, et du coup j'ai adoré le sujet, et je suis allé voir mon sénateur en disant : « Il y a un sujet, faut qu'on fasse un truc ». […] Et du coup il m'a dit : « Oh, faites ce que vous voulez » [rire]. Il me laissait beaucoup d'autonomie, et il me faisait confiance, donc j'ai dit : « D'accord », et puis voilà, j'ai organisé les auditions, j'ai essayé de voir toutes les parties prenantes, les distributeurs, les associations de consommateurs, les associations environnementalistes… ***— Laetitia Vasseur, 31 ans, directrice générale de HOP***[36]

C'est ainsi que Laetitia Vasseur participe à l'élaboration d'un premier projet de loi sur l'obsolescence programmée, rendu public en 2013. Elle contacte ensuite des cabinets ministériels, dont celui de Benoît Hamon, alors ministre délégué chargé de l'Économie sociale et solidaire dans le gouvernement Ayrault.

Une proposition de loi toute seule, ça n'allait jamais aboutir. Surtout pour un parlementaire au Sénat isolé. Donc il fallait traduire ça par voie d'amendement dans le cadre des projets de loi qui venaient du gouvernement. Donc je suis allée voir les cabinets pour faire en sorte que

---

[34] Je vais décliner certains évènements-clés au fil de la partie. Mais pour plus de repères, j'invite également la lectrice ou le lecteur à se référer à la chronologie en Annexe 1. J'y fais figurer une liste non-exhaustive d'évènements liés à la durée de vie des produits, qui ont eu lieu dans la sphère associative, gouvernementale et médiatique depuis plus d'une cinquantaine d'années.
[35] Dannoritzer Cosima, 2009. *Prêt à jeter*, ARTE Thema.
[36] Laetitia Vasseur étant une personne publique, j'ai fait le choix de ne pas l'anonymiser. Contrairement à d'autres enquêtés, et afin de préserver sa confidentialité, je ne diffuse pas d'informations personnelles concernant son revenu ou son lieu d'habitation.

ce que je proposais ça se traduise dans les projets de loi qu'eux ils faisaient. Donc voilà, côté Hamon ils étaient un peu plus sensibles, donc on travaillait avec eux. Nous on a aussi demandé le premier débat parlementaire sur la question, pour déjà commencer à sensibiliser les parlementaires et tout. C'était intéressant, c'est la première fois que ça arrivait dans les institutions publiques et politiques. Ensuite, il y avait eu cette fameuse loi Consommation où là on a essayé de faire passer nos trucs. Et il y a juste deux choses qui sont passées : la première c'était sur l'extension de la garantie, qui est passée de six mois à deux ans. Ensuite, sur l'affichage de la disponibilité des pièces détachées : on avait aussi réussi à obtenir le fait qu'on doit récupérer les pièces détachées dans un délai [… de] deux mois. ***— Laetitia***

Laetitia Vasseur quitte ensuite son poste pour partir voyager plusieurs mois à l'étranger et reprendre des études de recherche en sciences politiques. Entretemps, d'anciens collègues parlementaires reprennent les amendements sur lesquels elle a travaillé et font avancer la lutte contre l'obsolescence programmée. En août 2015, la loi contre l'obsolescence programmée est reconnue au journal officiel. Dans le code de la consommation, l'article L213-4-1 fait de l'obsolescence programmée un délit. L'idée de créer une association, ayant pour mission de faire appliquer cette loi, émerge alors :

Un copain m'a demandé quel allait être l'impact de ça, et je lui ai dit : « Il n'y aura pas d'impact si les gens ne s'en saisissent pas, parce qu'un truc dans la loi, ça ne mobilise pas les troupes, en général, on ne voit pas passer ». Et donc, il m'a dit, lui il était à fond dans les asso et tout ça, moi je ne connaissais pas trop le milieu des asso, et il m'a dit : « Il faut faire une asso ». […] Et du coup, j'ai dit : « Ouais, c'est une bonne idée », parce que moi je cherchais à faire un projet associatif, aussi, j'avais envie de me bouger, peut-être plutôt sur le zéro déchet, des choses comme ça. Et quand il m'a dit ça, ça a fait tilt, je me suis dit : « Bah ouais, c'est ça qu'il faut faire ». Et donc on a travaillé ensemble aux statuts. ***— Laetitia***

Laetitia contacte plusieurs membres de son entourage professionnel et personnel qui l'aident à constituer l'association : imaginer le nom, construire le site web, apporter les ressources juridiques… Elle écrit aussi, dès septembre 2015, une première tribune intitulée « L'iPhone 6S, déjà obsolète ? »[37]. Parue dans *Libération*, cette tribune critique le fait que la marque Apple produise un nouveau modèle d'iPhone chaque année. « Ça a un peu propulsé l'asso », me dit-elle en entretien.

1.1.2. Trois types d'actions : contentieux, sensibilisation et lobbying

HOP opère un cadrage militant de la question de la durée de vie des produits. Il s'agit d'une « *social movement organization* » au sens de McCarthy et Zald (1977), une organisation collective qui fait partie d'un mouvement social plus large. L'association se place « dans une

---

[37] Laetitia Vasseur, 23/09/2015. « L'iPhone 6S, déjà obsolète ? », *Libération.fr*, disponible sur : www.liberation.fr/debats/2015/09/23/l-iphone-6s-deja-obsolete_1389035, consulté le 14/12/2021.

logique de revendication, de défense d'un intérêt matériel ou d'une "cause" » (Neveu, 2011, p. 8). Cette cause est celle de l'allongement de la durée de vie des produits. Pour HOP, elle passe par la mobilisation des individus, qui doivent transformer leurs pratiques de consommation, mais aussi par la dénonciation de pratiques d'obsolescence programmée et le lobbying auprès des pouvoirs publics. Je tire cela du manifeste de HOP. Ce manifeste (voir Encadré 3) expose les principes et les valeurs de l'association. Diffusé sur le site de HOP, il a été signé par plus de 23 000 personnes.

Encadré 3. Le manifeste de l'association Halte à l'Obsolescence Programmée

Le manifeste de HOP s'organise en quatre sections. Dans la première, intitulée « Penser », l'association se donne pour mission de proposer « des solutions systémiques » [38] pour « faire émerger un modèle économique alternatif écologique et social » — alternatif dans le sens où il s'oppose à la « production et consommation de masse » présents dans le système actuel. Cette première section remet en question le modèle économique sur lequel sont fondées nos sociétés occidentales. La deuxième section du manifeste, « Informer », promeut des outils pour aiguiller l'achat, comme des indicateurs de réparabilité ou de durée de vie, afin de permettre une « consommation engagée » et d'aider les consommateurs à « se défendre contre les tromperies ». Elle valorise également la promotion d'une forme de « sobriété heureuse » passant par la « réduction des besoins » qui permette de « lutter contre l'obsolescence programmée culturelle ». La troisième section du manifeste, « Agir », évoque l'enjeu écologique : l'association s'y engage à mener des actions en justice contre les pratiques d'obsolescence programmée, mais également à valoriser « les nouveaux modes de production durables et responsables », à sensibiliser à l'environnement de manière plus générale et à « accompagner les décideurs » *via* des groupes de travail. Enfin, dans la dernière section, « s'organiser », l'association détaille des règles de fonctionnement au sein même de HOP, avec des principes d'égalité et d'indépendance.

Les observations participantes au sein de HOP et la lecture de sources écrites (site web, rapports…) me permettent de lister les principales actions menées par l'association. Celles-ci sont de trois sortes. Le premier type d'actions est celui pour lequel HOP est connue médiatiquement : les contentieux contre les industriels. L'association produit des rapports sur des produits qu'elle soupçonne victimes d'obsolescence programmée. Au moment où j'enquêtais, en 2019, elle avait produit un rapport sur les imprimantes, un sur les collants, et terminait un autre sur les lave-linges. Ces rapports contiennent des sondages sur les expériences des consommateurs et des avis techniques d'experts. Ils ne mènent pas toujours à des plaintes : parfois, les juristes auxquels l'association fait appel trouvent qu'il n'y a pas assez d'éléments pour parler d'obsolescence programmée. Parfois aussi, l'association ne

[38] Je tire toutes les citations entre guillemets de cet encadré de : Halte à l'Obsolescence Programmée (HOP), date inconnue. « Le manifeste. Pour une société sans obsolescence programmée », site web de l'association HOP, disponible sur : https://www.halteobsolescence.org/a-propos/#manifeste, consulté le 16 mars 2021.

publie pas de rapport, mais porte directement plainte. Au moment de l'enquête, elle a porté trois plaintes[39], que je liste dans le Tableau 5.

Tableau 5. Liste des plaintes portées par l'association HOP

Adversaire	Epson, HP, Canon, Brother	Apple	Amazon
Date	Septembre 2017	Décembre 2017	Décembre 2019
Objet	Délit d'obsolescence programmée et tromperie contre X concernant les imprimantes à jet d'encre et les cartouches d'imprimante	Obsolescence des modèles d'iPhone 6, 6s, SE et 7	Non-respect de l'information des consommateurs en matière de garantie légale de conformité
Verdict	Plainte toujours en cours, l'affaire n'a pas été jugée.	2018 : Apple baisse les prix de remplacement des batteries. 2020 : condamnée à une amende de 25 M€.	Plainte toujours en cours.

Détaillons une de ces affaires, celle d'Apple. En décembre 2017, HOP porte plainte contre la marque pour obsolescence de plusieurs modèles d'iPhone. D'après elle, Apple encourage ses consommateurs à télécharger des mises à jour du système d'exploitation sur les iPhones 6, 6S, SE et 7. Or, ces mises à jour causent des ralentissements, qui incitent à se débarrasser de son téléphone[40]. Apple, en janvier 2018, répond par un communiqué de presse et admet avoir causé ces ralentissements. D'après l'enseigne, les mises à jour visaient à brider le processeur des téléphones pour épargner les batteries vieillissantes de ces modèles[41]. Apple fait alors une offre : elle baisse les prix de remplacement des batteries, qui passent de 89 € à 29 € [42]. L'affaire est jugée en 2020. La Direction générale de la Concurrence, de la Consommation et de la Répression des fraudes (DGCCRF, administration relevant du ministère de l'Économie) donne raison à HOP et condamne Apple à une amende de 25 millions

[39] HOP a aussi porté des plaintes contre des publicités auprès du Jury de Déontologie Publicitaire. Ce jury est une instance associée à l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité (ARPP), une association loi de 1901. HOP a porté plainte contre Microsoft en 2020, et Chromebook en 2021, à chaque fois parce que les publicités incitaient au renouvellement en dévaluant le modèle précédent d'ordinateur. À chaque fois, le jury a reconnu que la plainte de HOP était fondée, sans que cela ait de conséquences financières ou juridiques sur les marques en question.

[40] Auteur inconnu, 2017. « HOP porte plainte contre Apple pour obsolescence programmée », *Halte à l'Obsolescence Programmée*, disponible sur : www.halteobsolescence.org/hop-porte-plainte-contre-apple-obsolescence-programmee, consulté le 9 juillet 2021

[41] Sources : Attias Maxime, Randrianaivo Vahatra, 05/01/2018. « Obsolescence programmée : Apple admet les faits et s'excuse », *BlastingNews.com*, disponible sur : fr.blastingnews.com/sciences-tech/2017/12/obsolescence-programmee-apple-admet-les-faits-et-sexcus-002257885.html, consulté le 17/12/2021. Berry Philippe, 21/12/2017. « Apple confirme qu'il ralentit les vieux téléphones pour sauver leur batterie », *20minutes.fr*, disponible sur : www.20minutes.fr/high-tech/2191639-20171221-video-apple-confirme-ralentit-vieux-iphone-sauver-batterie, consulté le 17/12/2021.

[42] Berry Philippe, 2018. « iPhone ralentis : Comment profiter de l'échange de batterie d'Apple à 29 euros », 20 Minutes, disponible sur : www.20minutes.fr/high-tech/2196983-20180105-iphone-ralentis-comment-profiter-echange-batterie-apple-29-euros, consulté le 9 juillet 2021.

d'euros, pour pratiques commerciales trompeuses. HOP se dit satisfaite de cette victoire, mais « regrette néanmoins que la procédure employée, à savoir la transaction pénale, prive les consommateurs d'un procès public sur l'obsolescence programmée »[43]. Elle invite les consommateurs à se manifester *via* un formulaire en ligne, pour les accompagner dans des demandes de dommages et intérêts. L'association HOP reçoit de nombreux mails de consommateurs qui soupçonnent des cas d'obsolescence programmée. HOP joue donc également un rôle d'accompagnement des consommateurs, pour les aider au cas par cas. Eléonore, salariée chez HOP, en fait part en ouvrant ses mails pendant l'entretien.

> *La plupart des gens, ils disent : « J'ai un produit qui ne marche pas, je pense que c'est de l'obsolescence programmée, qu'est-ce que je peux faire ? ». Donc là, tout dépend de la situation, parce que souvent ils vont pas pouvoir vraiment porter plainte pour obsolescence programmée parce qu'ils ne pourront pas prouver qu'il y avait intentionnalité, et avec un seul produit c'est chaud. Mais après, on leur dit de… signaler leur produit sur leur plateforme, ou alors de… essayer de faire réparer, voilà, d'essayer de faire quelque chose. Puis après, sinon, il y a aussi parfois des questions d'application de la garantie légale et tout ça, quand un distributeur ne veut pas appliquer une garantie. Donc ça, on a aussi des conseils particuliers pour un peu chaque situation.* ***— Eléonore, 24 ans, salariée chez HOP***

Le deuxième type d'actions que mène l'association cible justement les consommateurs. Les bénévoles et salariés de HOP font de la sensibilisation, à travers des interventions en école (école primaire, universités…) ou lors d'autres évènements (salon du livre…). Rn région parisienne, les « ApérHOP » permettent des rencontres informelles entre les salariés et bénévoles d'une part, et les membres non-bénévoles d'autre part. Il s'agit de moments conviviaux, organisés souvent dans des cafés associatifs, avec des animations comme un quizz sur l'obsolescence programmée. L'autre type d'évènement observé sur le terrain était de plus grande ampleur : le HOP Day. Le HOP Day était une journée organisée par HOP en décembre 2021, à l'approche des fêtes. La programmation de la journée comprenait des conférences sur la durabilité, d'autres animations (concert, spectacle de clowns, tombola…), et un Marché de Noël réunissant des artisans faisant de la récupération et de l'*upcycling*[44]. Mais le but central de cette journée était de promouvoir le site « Produits durables »[45], conçu par HOP. Cette plateforme recense des conseils et avis pour aider les individus à choisir un produit qui puisse durer dans le temps.

Le troisième type d'actions menées par HOP consiste à faire du lobbying auprès des pouvoirs publics et des acteurs marchands. HOP participe à des commissions et consultations

---

[43] HOP, 07/02/2020. « Obsolescence des iPhones : une sanction historique contre Apple », *HalteObsolescence.org*, disponible sur : www.halteobsolescence.org/apple-condamne-suite-a-la-plainte-deposee-par-hop, consulté le 17/12/2021.

[44] Action de « récupérer toutes sortes de matériaux dont on ne se sert plus pour créer des objets ou produits de qualité supérieure ». Source : Chambre du commerce et de l'industrie (CCI), 05/08/2021. « L'upcycling, c'est quoi ? », site de la CCI, disponible sur www.cci.fr/actualites/lupcycling-cest-quoi, consulté le 15/12/2021.

[45] Site web disponible sur www.produitsdurables.fr, consulté le 15/12/2021.

gouvernementales, et publie des recommandations comme le livre blanc européen *20 Steps To A Sustainable Europe*[46]. Du côté des acteurs marchands, HOP a créé un Club de la durabilité[47], qui accompagne des entreprises qui souhaitent développer la durabilité de leurs produits. La proximité de l'association avec des acteurs publics et privés se constate dans certains évènements qu'elle organise, comme le colloque « sur la durabilité des produits » du 22 novembre 2018[48]. Celui-ci réunissait chercheurs, acteurs politiques et marchands[49]. Tenu à l'Assemblée nationale, il a été introduit par Barbara Pompili, alors députée et présidente de la commission du développement durable et de l'aménagement du territoire. Cette réunion montre la puissance du réseau de HOP.

Les discours et les actions de HOP l'inscrivent parmi les organisations promouvant une forme de consommation engagée. La consommation engagée « recouvre une réalité très hétérogène » (Dubuisson-Quellier, 2018, p. 135) : elle renvoie à différentes causes (défense de l'environnement, justice sociale…), passe par différentes tactiques militantes (boycott, labels, guides d'achat…) et par des actions à différentes échelles (internationale ou très locale). HOP promeut la défense de l'environnement et des consommateurs, tout en questionnant le système économique actuel. Son action passe par des plaintes contre les industriels, de la sensibilisation auprès des consommateurs et du lobbying, le tout à une échelle nationale. En tant que structure de consommation engagée, HOP fait d'un sujet de consommation, celui de la durée de vie des objets, un sujet de mobilisation collective.

1.1.3. Membres actifs versus sympathisants : deux acteurs aux rôles bien différents

Comment fonctionne l'association, derrière toutes ces actions ? Je propose de présenter la structure de HOP en deux temps, en différenciant deux populations : les salariés et les bénévoles d'une part, et la majorité des sympathisants d'autre part. Abordons d'abord les salariés et les bénévoles. Ceux-ci peuvent être caractérisés comme des « *constituents* », c'est-à-dire des membres actifs qui apportent le principal des ressources à l'association (Mathieu,

---

[46] Source : HOP, 30/11/2020. « HOP publie un livre blanc inédit pour mettre fin à l'obsolescence programmée en Europe », *HalteObsolescence.org*, disponible sur : www.halteobsolescence.org/hop-publie-un-livre-blanc-inedit-pour-mettre-fin-a-lobsolescence-programmee-en-europe, consulté le 15/12/2021.

[47] Source : HOP, date inconnue. « Page d'accueil », *Club de la durabilité.fr*, disponible sur : www.clubdeladurabilite.fr, consulté le 15/12/2021.

[48] Source : HOP, 06/11/2018. « Colloque du 22 novembre sur la durabilité des produits ! », *HalteObsolescence.org*, disponible sur : www.halteobsolescence.org/hop-vous-invite-a-son-colloque-du-22-novembre-sur-la-durabilite-des-produits, consulté le 15/12/2021.

[49] Pour en donner un exemple, étaient notamment présents des représentants de Spareka, plateforme de vente en ligne de pièces détachées et d'aide à la réparation, créée en 2012 ; de BackMarket, plateforme en ligne de vente d'équipements numériques et électroménagers reconditionnés, créée en 2014 ; ou encore du groupe Fnac-Darty, entreprise de vente d'électroménager, électronique et produits culturels datant des années 1950.

2004 ; McCarthy et Zald, 1977). Au moment de l'enquête, HOP compte deux salariées permanentes, investies à plein temps, et ayant un point de vue global sur l'ensemble des missions de l'association. Des services civiques et stagiaires se succèdent, prenant en charge des missions plus spécifiques, comme la communication. Au moment de l'observation, je compte une douzaine de bénévoles réguliers. HOP comporte un président et un trésorier. Les autres bénévoles se chargent de tâches différentes. Certains travaillent sur la mise en place d'un rapport produit (le rapport lave-linge par exemple). D'autres se chargent des sensibilisations en assurant des interventions dans les écoles et autres évènements. D'autres, encore, travaillent à la rédaction d'un livre blanc pour solliciter le gouvernement. Les bénévoles peuvent cumuler plusieurs de ces tâches. Âgés de 20 à 35 ans en moyenne, ils sont fortement diplômés et exercent des métiers de cadres et *freelance* : graphiste, juriste, ingénieur. Le choix de leurs missions est souvent lié à leurs compétences professionnelles, qu'ils réinvestissent dans ce contexte associatif. Par exemple, un profil ingénieur et une professionnelle en marketing se sont investis sur un rapport produit, qui nécessite une compréhension technique du produit et une capacité à sonder les consommateurs. Un bénévole travaillant dans un cabinet ministériel a travaillé, aux côtés des salariées, sur un livre blanc à destination du gouvernement. Des évènements internes rythment la vie de l'association. Les bénévoles et salariés se retrouvent en petits groupes pour travailler sur leurs missions précises ; tous les mois ou deux mois, l'ensemble des bénévoles se réunit pour faire le point sur les tâches en cours ; enfin, tous les ans a lieu l'Assemblée générale.

La deuxième population que j'identifie est celle, bien plus large, des sympathisants de HOP. Ils s'apparentent à des « *adherents* », des individus qui partagent les objectifs du mouvement, sans pour autant être actifs dans celui-ci (Mathieu, 2004 ; McCarthy et Zald, 1977). Au moment de l'enquête, l'association en compte environ 23 000. Ces 23 000 sont des individus qui ont signé le manifeste de HOP que j'ai présenté dans l'Encadré 3 [50]. Comment une association ne comportant qu'une douzaine de *constituents* (salariés et bénévoles réguliers) parvient-elle à recruter autant d'*adherents* (ou sympathisants) ? Généralement, par les médias : 56% des répondants à mon questionnaire [51] ont connu HOP par la presse, la télévision ou la radio. 34% l'ont découverte par les réseaux sociaux, et 23% par le bouche-à-oreille, par une autre association ou par le contexte professionnel. Les stands et interventions lors d'un évènement sont de faibles vecteurs de recrutement (3%). Le large poids des médias est un trait important de HOP. Comme le signale Eléonore, le fort intérêt de la presse contraste avec le faible nombre de salariés et bénévoles :

---

[50] Les sympathisants n'ont pas tous adhéré, financièrement et juridiquement, à l'association. Pour adhérer, il faut faire un don d'au moins 30 € à l'association. Au moment de l'enquête, Eléonore compte moins de 200 adhérents (au sens français et courant du terme) chez HOP, soit moins de 1% de la base de sympathisants.

[51] Ces pourcentages sont basés sur les 1898 individus qui ont répondu à la question « Comment avez-vous connu l'association HOP ? », sur les 2505 enquêtés (24% de non-réponses). Source : Questionnaire HOP, juin 2019. NB : la somme des pourcentages est supérieure à 100%, car la question était à choix multiple.

Je pense que l'attention médiatique qu'a HOP est assez disproportionnée par rapport à la taille de l'asso, en fait, parce que c'est je pense limite plus médiatisé que WWF[52] *parfois. Mais en fait c'est tout petit. Mais l'obsolescence programmée, c'est un sujet qui parle vraiment aux gens. Et qui est vraiment un peu… je sais pas si je dirais « à la mode », mais… y a un truc en ce moment, y a de l'attention sur ce sujet. [...] On a eu vraiment plein plein de choses, des télés, des radios… enfin, une couverture médiatique assez énorme, quand même. On accepte à peu près tout parce que ça nous donne de la visibilité.* ***— Eléonore, 24 ans, salariée chez HOP***

Les sympathisants jouent un rôle de majorité silencieuse dans l'association. Ils soulignent d'ailleurs eux-mêmes leur distance vis-à-vis des activités de HOP : 54% affirment avoir un lien faible, voire inexistant, à l'association[53]. Ils en suivent les activités, *via* le site web de HOP (consulté au moins une fois par 61%[54] d'entre eux), ses publications (par 29% d'entre eux) ou les réseaux sociaux (par 22% d'entre eux). 26% sont aussi déjà allés consulter la plateforme Produits durables, 21% ont répondu à un sondage mené par HOP sur un produit et 8% ont envoyé un mail. Seuls 3% ont participé à un évènement organisé par HOP. D'après certains théoriciens des mouvements sociaux, la plupart des *social movement organisations* ne se contentent pas d'un engagement aussi distant. L'enjeu, pour elles, est de faire passer les membres de leur rôle d'*adherents* au rôle de *constituents*, afin qu'ils soient plus actifs et utiles (Mathieu, 2004 ; McCarthy et Zald, 1977). Pour HOP, au contraire, ce relatif désengagement des sympathisants convient. Les salariées soulignent qu'elles n'ont pas besoin d'être rejointes par de nombreux membres pour mener la bataille : elles ont surtout besoin d'avoir des alliés à fort statut ou compétence, comme des personnalités politiques ou des dirigeants d'entreprise. Eléonore l'explique en entretien, lorsqu'elle évoque la difficulté de développer HOP en région.

Il y avait plein de gens qui voulaient s'investir pour HOP, mais qui n'étaient pas à Paris, et du coup on avait eu l'idée de faire une sorte de Tour de France pour former des gens, créer des groupes locaux, et tout. [...] Mais pour l'instant, on n'a pas vraiment trouvé comment les impliquer, ces ambassadeurs. Et surtout, tu vois, par exemple, les asso environnementales par exemple zéro déchet, c'est beaucoup plus facile d'impliquer des groupes locaux parce que t'as beaucoup plus une dimension pratique : faire des ateliers, et tout ça. Alors que l'obsolescence programmée, c'est quand même plus une question conception, et c'est plus au niveau national même que les politiques publiques peuvent avoir un impact là-dessus. ***— Eléonore***

---

[52] L'association World Wildlife Fund (WWF), créée en 1961, compte environ 5200 salariés. Source : WWF, date inconnue. « Organisation du WWF », *WWF*, disponible sur : www.wwf.fr/qui-sommes-nous/organisation, consulté le 15/12/2021. HOP est loin d'être aussi importante, en nombre de salariés, que cette association historique.

[53] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 2166 répondants parmi 2505 enquêtés (13% de non-réponses).

[54] Source (pour ce chiffre et les suivants) : réponse à la question « Avez-vous déjà utilisé certaines ressources de HOP ? ». Questionnaire HOP, juin 2019. Les pourcentages sont donnés sur les 2505 enquêtés, mais il y a 10% de non-réponses à cette question, et 7% d'enquêtés ont indiqué « Je ne sais pas ».

La base de sympathisants n'est pas le cœur de cible de HOP. Pour autant, elle lui est utile pour témoigner de son ampleur. Avec l'enquête par questionnaire, les *constituents* étaient curieux de connaître les profils du public qu'ils fédèrent. Je vais montrer que celui-ci est intéressant du fait de sa diversité.

1.2. Caractérisation de l'échantillon : une population majoritairement urbaine et diplômée, valorisant l'écologie et la déconsommation

1.2.1. Les sympathisants, des individus urbains à fort capital scolaire

L'enquête par questionnaire permet de caractériser une partie des sympathisants de HOP. Je propose ici une synthèse des statistiques obtenues. La lectrice ou le lecteur souhaitant en avoir le détail pourra retrouver en Annexe 3 les graphiques et tableaux que j'ai constitués à partir des réponses au questionnaire. Comme expliqué dans l'Encadré 2, une bonne partie des questions du formulaire sont comparables à celles d'enquêtes nationales (l'ESS, l'enquête annuelle ELIPSS, SVEN et des données de l'Insee). Je précise une deuxième chose : j'exclus souvent les non-réponses de l'analyse. Autrement dit, je calcule les pourcentages de chaque modalité sur le nombre d'individus qui ont répondu à cette question, en excluant ceux qui n'ont pas répondu. J'indique les taux de non-réponses en note de bas de page ou en légende de graphique. Cela permet une lecture plus fluide, mais aussi une meilleure comparaison avec les données des enquêtes nationales, auxquelles j'applique le même principe. Pour la clarté du propos, j'utilise la terminologie suivante. Les *enquêtés* désignent les individus qui ont répondu au questionnaire, qu'il s'agisse des sympathisants de HOP interrogés ou des enquêtes nationales. Les *répondants* désignent les individus qui ont répondu à une question précise, dont j'exclus les non-réponses.

La comparaison entre l'enquête HOP et les enquêtes nationales montre que les enquêtés HOP sont plus urbains que la moyenne des Français. Ils sont plus regroupés que la moyenne nationale près des grandes villes (47% habitent dans ou en périphérie d'une grande ville[55], contre 27% des Français[56]), et moins présents dans des petites villes, des villages ou en pleine campagne (53% des répondants HOP contre 73% des Français). D'autre part, les ressources

[55] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 1933 répondants parmi les 1945 enquêtés ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (1% de non-réponses).
[56] Source : European Social Survey vague 8 (2015), 2070 enquêtés.

économiques des répondants sont hétérogènes[57]. Leur niveau de vie médian[58] est légèrement plus élevé que le moyenne : il s'élève à 1900 € par mois, contre 1837 €[59]. Autrement dit, les sympathisants interrogés ne sont pas plus contraints économiquement que la moyenne des Français.

Sur d'autres caractéristiques sociographiques, les enquêtés HOP se rapprochent de la population française. L'âge est légèrement plus élevé que la moyenne française (la moyenne d'âge est de 50,4 ans pour les répondants[60], contre 41,7 ans chez les Français[61]). Les répondants sont peu nombreux à avoir moins de 25 ans (4%) ou plus de 76 ans (2%) ; la tranche d'âge la plus représentée est 56-65 ans (24%), suivie par les 46-55 ans (21%[62]). Les hommes sont légèrement surreprésentés (54% contre 45% de femmes[63]). Ce dernier résultat est intéressant à mettre en parallèle avec la littérature sur les individus sensibles à l'environnement. Si cette dernière ne permet pas de trancher sur l'effet d'âge[64], elle montre que les pratiques de consommation engagée sont plus associées à la féminité (Brough et al., 2016 ; Dubuisson-Quellier, 2018). Mais si l'on regarde plus finement, hommes et femmes parlent différemment d'écologie : les femmes évoquent des sujets concrets concernant la sphère domestique, tandis que « les hommes sont plus tournés vers une analyse plus

---

[57] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 1648 répondants parmi les 1945 enquêtés ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (15% de non-réponses).

[58] J'ai déjà donné une définition de cette notion en introduction, mais je la rappelle ici. D'après la définition de l'Insee, le niveau de vie « est égal au revenu disponible du ménage divisé par le nombre d'unités de consommation (UC). […] Les unités de consommation sont généralement calculées selon l'échelle d'équivalence dite de l'OCDE modifiée qui attribue 1 UC au premier adulte du ménage, 0,5 UC aux autres personnes de 14 ans ou plus et 0,3 UC aux enfants de moins de 14 ans ». Source : Insee, 2021. « Niveau de vie », site de l'Insee, disponible sur : www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1890, consulté le 04/03/2022.

[59] Source : Insee, « En 2019, le niveau de vie médian augmente nettement et le taux de pauvreté diminue », données 2019, estimation sur 49 500 ménages de France métropolitaine dont le référent n'est pas étudiant, disponible sur : www.insee.fr/fr/statistiques/5431993?sommaire=5651313, consulté le 04/03/2022. Pour comparer au mieux avec ces données, j'ai utilisé les données du Questionnaire HOP sur 1579 répondants parmi les 1945 enquêtés ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français, en excluant les DOM-TOM et les répondants ayant déclaré être étudiants (19% de non-réponses).

[60] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 1925 répondants parmi les 1945 enquêtés ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (1% de non-réponses).

[61] Source : Insee, 2019. « Âge moyen et âge médian de la population en 2019. Données annuelles de 1991 à 2019 », site de l'Insee, disponible sur : www.insee.fr/fr/statistiques/2381476.

[62] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 2101 répondants parmi 2505 enquêtés (16% de non-réponses). La moyenne d'âge portait sur les résidents français pour des soucis de comparaison, mais j'ai fait le choix d'observer les tranches d'âge sur l'ensemble des répondants.

[63] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 2133 répondants parmi 2505 enquêtés (15% de non-réponses).

[64] Certains travaux soutiennent que les individus plus jeunes ont davantage intériorisé le discours public sur l'écologie (Sessego et Hebel, 2018) et que les « consommateurs engagés » sont plus souvent âgés de la trentaine (Dubuisson-Quellier, 2018), tandis que d'autres montrent que les plus âgés sont surreprésentés dans les pratiques d'économie d'énergie (Pautard, 2017) et sont plus nombreux à se déclarer sensibles à l'environnement (Pautard, 2016).

conceptuelle et à plus grande échelle » (Sessego et Hebel, 2018, p. 39). Comme HOP propose surtout un engagement sur le mode de la déclaration d'opinion (signer une pétition), cette surreprésentation masculine est peu surprenante.

Les répondants sont représentatifs de la répartition géographique de la population Française : mis à part une surreprésentation de l'Île-de-France (25% chez HOP contre 18% en France), les taux selon les régions sont à peu près similaires[65]. Ces résultats montrent que l'association a un rayonnement à l'échelle nationale. Les répondants ne sont pas très différents de la population française non plus en ce qui concerne leur situation sur le marché du travail. L'échantillon compte un peu moins de personnes en emploi (57%[66] contre 63%[67]) et un peu plus de retraités (26% contre 22%), mais quasiment autant de chômeurs, étudiants et parents au foyer[68].

Une autre caractéristique importante est le niveau de diplôme des répondants et de leurs parents. Dans les deux cas, ce niveau est plus élevé que celui des Français. Les parents des répondants de HOP sont moins nombreux que la moyenne dans la catégorie « Sans diplôme, Brevet » et plus nombreux à partir du certificat d'aptitude professionnelle (CAP) ou du brevet d'études professionnelles (BEP)[69]. De même, les répondants de HOP sont au moins trois fois plus nombreux à posséder un diplôme du second ou troisième cycle du supérieur (55%[70], contre 17% des Français[71]). Les peu diplômés sont sous-représentés : 10% ont un niveau de diplôme inférieur au Bac, contre 51% des Français. On peut aussi repérer cette importance du capital scolaire dans les professions des répondants. Les cadres et professions

[65] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 1945 répondants parmi les 2505 enquêtés (22% de non-réponses). Pour comparatif : Insee, « Estimation de la population au 1er janvier 2019 », données fin 2018, estimation sur 66 992 699 Français.

[66] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 1930 répondants parmi les 1945 enquêtés ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (1% de non-réponses).

[67] Source : Enquête annuelle ELIPSS, vague 5 (2017). 2573 parmi les 2725 enquêtés d'ELIPSS (6% de non-réponses).

[68] Ces chiffres peuvent surprendre quand on sait (cf. paragraphe suivant) que les sympathisants enquêtés sont plus diplômés que la moyenne. En effet, à l'échelle nationale, la part de chômeurs et de retraités diminue au fur et à mesure que le diplôme augmente. 7% des Français dont le niveau de diplôme est supérieur à Bac+3 sont au chômage ou inactifs contre 10% des Français en moyenne, et 16% d'entre eux sont retraités contre 22% des Français en moyenne (Source : ELIPSS, tri croisé disponible en Annexe 4). La différence avec HOP réside principalement dans le fait que les sympathisants enquêtés sont plus âgés que la moyenne, donc plus souvent à la retraite, mais le taux de chômage ou d'inactivité est similaire à celui des Français les plus diplômés.

[69] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 1712 répondants parmi les 1945 enquêtés ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (12% de non-réponses) pour le diplôme de la mère, et 1688 pour celui du père (13% de non-réponses). Comparaison : European Social Survey vague 8 (2015), 1812 sur 2070 enquêtés (12% de non-réponses) pour le diplôme de la mère, 1718 pour celui du père (17% de non-réponses).

[70] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 1898 répondants parmi les 1945 enquêtés ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (2% de non-réponses).

[71] Source : European Social Survey vague 8 (2015), 2068 sur 2070 enquêtés (moins de 1% de non-réponses).

intellectuelles supérieures sont plus nombreux parmi les répondants HOP (43%[72] contre 24% chez les Français[73]). Le secteur d'activité le plus représenté est celui de l'enseignement et de la recherche, comprenant les professeurs et directeurs d'établissement de l'école primaire à l'université (15%[74]). Cette importance du capital scolaire peut être liée au recours à une enquête en ligne, qui tend à produire un biais d'auto-sélection (Bethlehem, 2021 ; Frippiat et Marquis, 2010 ; Lensvelt-Mulders, Lugtig et Hubregtse, 2009). Mais elle peut également se comprendre si l'on se réfère à la littérature sur la consommation engagée : les individus qui se mobilisent dans ces formes d'engagement sont généralement plus diplômés que la moyenne, appartenant aux classes moyennes supérieures (Dubuisson-Quellier, 2018).

1.2.2. L'impact écologique de l'obsolescence programmée, l'enjeu le plus valorisé par les sympathisants interrogés

La notion d'obsolescence programmée et, indirectement, la question de la durée de vie des produits, renvoient à plusieurs enjeux pour les enquêtés. Ceux-ci sont mis en avant à la fois par l'association HOP elle-même (dans les discours de ses salariés et bénévoles, dans les sources écrites collectées), et par les sympathisants ayant répondu au questionnaire. Ils peuvent se diviser en deux catégories. La première renvoie aux intérêts des consommateurs : l'enjeu de la lutte contre l'obsolescence est de défendre les consommateurs face à certaines pratiques marchandes. La deuxième catégorie est plus politique : lutter contre l'obsolescence, c'est lutter contre le coût écologique de la production des biens, production qui serait encouragée par le système capitaliste.

Ces deux formulations sont présentes dans le manifeste de HOP, dont j'ai donné la synthèse en Encadré 3. Le manifeste utilise des expressions que je rapproche d'autres traditions militantes. D'abord, il émet le projet d'informer les consommateurs, pour les aider à « se défendre contre les tromperies ». Ce discours est similaire à celui des associations de défense qui cherchent à former des « consommateurs éclairés », capables de déjouer les abus des industriels (Mallard, 2000 ; Pinto, 1990). Le manifeste renvoie aussi à une acception plus politique de l'obsolescence programmée. Il invite à lutter contre la « production et consommation de masse » — un thème classique de la littérature critique du capitalisme, qui condamne la manière dont les individus seraient incités, par les rouages du système économique, à produire et consommer toujours davantage (Baudrillard, 1974 ; Illich, 1973 ; Lefebvre, 1961 ; Packard, 1960). Il promeut, par contraste, une « sobriété heureuse » — le fait

---

[72] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 1675 répondants parmi les 1945 enquêtés ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (14% de non-réponses).

[73] Source : Enquête annuelle ELIPSS, vague 5 (2017). 2482 parmi les 2725 enquêtés d'ELIPSS (9% de non-réponses).

[74] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 1608 répondants parmi les 2505 enquêtés (36% de non-réponses).

de limiter sa consommation pour réduire son empreinte environnementale[75]. Cette notion s'est notamment fait connaître par le livre de Pierre Rabhi[76], l'un des promoteurs du courant de la décroissance[77].

L'originalité de HOP est de tenir ensemble des enjeux qui ne sont habituellement pas portés par les mêmes acteurs. L'histoire des mouvements de consommateurs montre que, depuis le XXème siècle en France, ceux-ci se sont organisés autour de deux combats. Le « consumérisme » défend les droits des consommateurs, et notamment leur accès à des produits à bas prix. D'autre part, la consommation « éthique » réfléchit aux devoirs du consommateur et notamment à sa responsabilité sociale (Chessel, 2012a). Cette division structurante semble disparaître dans le combat de HOP. Cette double acception de la question de l'obsolescence programmée se retrouve dans les termes des sympathisants interrogés. En début de questionnaire, je les invitais à répondre à une question libre : « En trois mots, que vous évoque l'obsolescence programmée ? ». Une analyse lexicale permet de dresser un paysage des notions qu'ils associent à cette problématique, en Figure 4.

J'y retrouve des termes renvoyant aux deux pôles identifiés précédemment. Le pôle « éthique » est représenté par une série de mots. La première idée qui ressort est celle du « gaspillage » (mentionné 387 fois[78]) et du « gâchis » (296) provoqué par l'obsolescence programmée. Cela renvoie à un registre moral : gaspiller signifierait mal consommer ou mal produire. L'enjeu écologique apparaît en deuxième, avec le mot « pollution » (330). La question des « déchets » (130) est abordée par un moindre nombre, ainsi que celle des « ressources » (115) et enfin de l'« environnement » (114). D'autres termes se rapprochent de la critique du système politique et économique. Ils remettent en cause la « surconsommation » (162) à laquelle incite l'obsolescence programmée, et associent cette pratique à un système économique qu'ils qualifient de « capitalisme » (149). Un deuxième champ lexical est utilisé par les répondants, renvoyant au pôle « consumériste » : celui de l'« arnaque » (321), mot qui arrive en troisième position après « gaspillage » et « pollution ». Cette méfiance vis-à-vis des individus ou organisations, qui tirent un « profit » (245) de l'obsolescence programmée, se retrouve dans d'autres termes : « tromperie » (146), « vol » (132), « escroquerie » (131), « abus » (118), « mensonge » (97). Les répondants évoquent aussi leur sentiment de « dégoût » (140) ou de « colère » (97) vis-à-vis de cette pratique.

---

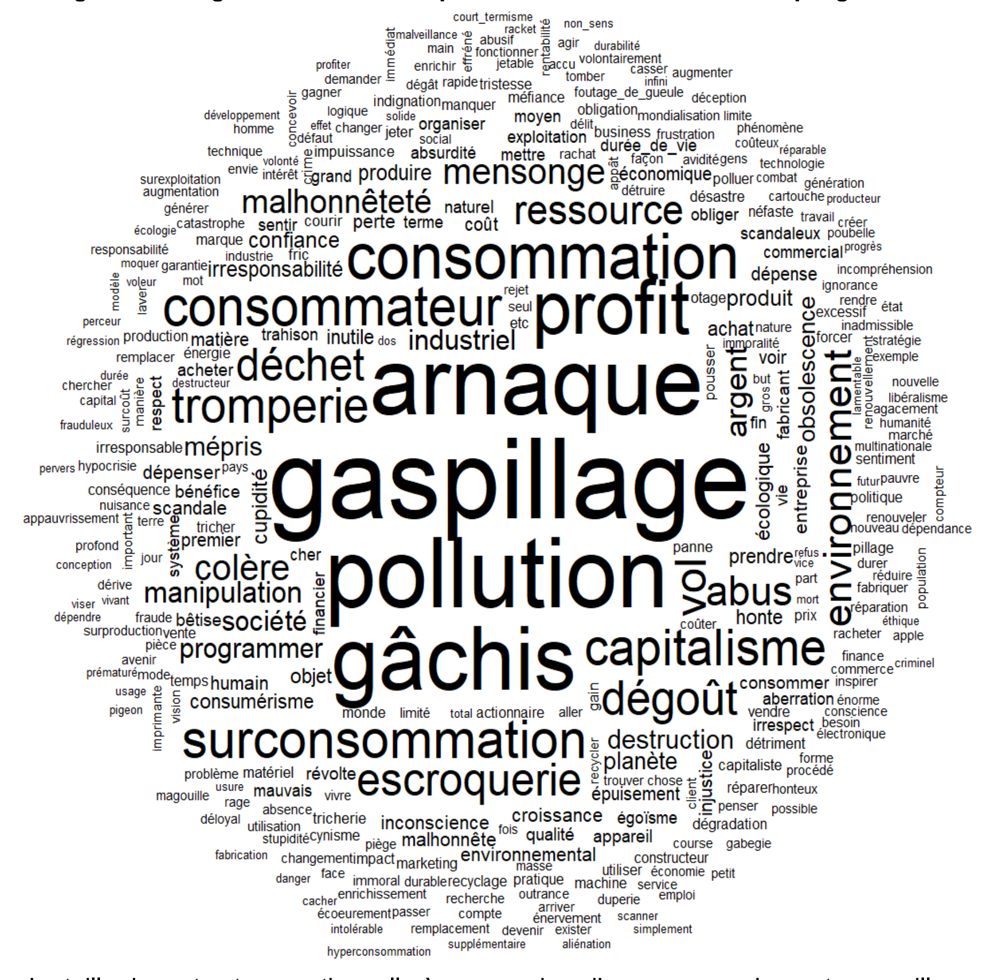
[75] De nombreux médias traitent du sujet. Citons parmi eux un article de presse : Nolwen, 02/02/2014. « La sobriété heureuse, nouveau modèle de société fondé sur la simplicité volontaire », *Consoglobe.fr*, disponible sur : www.consoglobe.com/sobriete-heureuse-nouveau-modele-de-societe-fonde-sur-la-simplicite-volontaire-cg, consulté le 16/12/2021. La notion de « sobriété heureuse » est souvent rapprochée du courant de la « simplicité volontaire », bien étudié dans des travaux internationaux, et qui répond à la même définition (Huneke, 2005 ; Zamwel, Sasson-Levy et Ben-Porat, 2014).

[76] Rabhi Pierre, 2010. *Vers la sobriété heureuse*, Arles : Actes Sud.

[77] Source : définition du Larousse, disponible sur : www.larousse.fr/dictionnaires/francais/d%C3%A9croissance/22471, consulté le 16/12/2021.

[78] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 2299 répondants parmi les 2505 enquêtés (8% de non-réponses).

Figure 4. Nuage des mots des répondants sur l'obsolescence programmée



Lecture : La taille du mot est proportionnelle à son nombre d'occurrences. Le mot « gaspillage » a été employé 387 fois, et le mot « court-termisme » a été employé 5 fois.
Population : 2299 répondants sur 2505 enquêtés (8% de non-réponses).
Source : Questionnaire HOP, juin 2019.

Est-ce à dire que les deux enjeux sont mis en avant au sein de l'association de la même manière, et par les mêmes acteurs ? En réalité, ceux-ci ne sont pas forcément équivalents pour les individus qui les mentionnent. Reprenons le point de vue des *constituents* de l'association, avant de se pencher sur celui des *adherents*. Au sein de HOP, les entretiens auprès des deux salariées montrent qu'elles valorisent surtout la protection de l'environnement. À la noblesse de l'enjeu écologique, Eléonore oppose la question consumériste qu'elle juge moins altruiste, et dont elle dénigre l'absence de recul. De son point de vue, prendre HOP pour une association de défense des consommateurs, ce n'est pas aller assez loin dans la réflexion : il faut aussi s'intéresser à la portée politique et écologique de son propre mode de consommation.

> *Y a souvent des gens qui nous écrivent qui ne sont pas trop le profil des écolos. C'est plus des gens qui sont justes vénère parce que leur truc est tombé en panne juste après la fin de la garantie… […] Donc là on essaye un peu d'emmener ces gens vers une consommation plus responsable et tout. Je ne sais pas trop si ça marche, mais c'est un peu le but. [...] En fait, ce*

qui marche le mieux, pour la com', c'est de parler un peu au consommateur. Le plus grand public c'est ça, c'est le consommateur. C'est juste que de jouer là-dessus, ça marche beaucoup mieux que si on dit qu'il faut préserver les ressources, blablabla. ***— Eléonore, 24 ans, salariée chez HOP***

D'après Eléonore, mais aussi d'autres salariés et bénévoles entendus sur le terrain lors des observations participantes, l'enjeu consumériste est surtout une stratégie de communication, afin d'attirer un large panel d'individus. On sent dans le discours d'Eléonore qu'elle fait une hiérarchie entre des sympathisants tournés vers leur intérêt personnel, et des sympathisants qui auraient compris l'ampleur éthique de l'affaire. Cette tension latente entre des individus qui seraient là pour leur intéressement personnel, et des individus qui seraient là pour le bien commun n'est pas nouvelle : elle évoque celles qu'il peut y avoir entre les « potentiels bénéficiaires » des mouvements sociaux et les « militants par conscience » qui défendent les bénéficiaires. C'est le fait que les uns et les autres ne tiennent pas le même discours sur la lutte, ses raisons et ses moyens, qui occasionne ces tensions (Mathieu, 2004 ; McCarthy et Zald, 1977).

Peut-on, comme le suppose Eléonore dans son discours, distinguer les sympathisants selon l'enjeu qu'ils valorisent le plus ? Un autre résultat du questionnaire permet de le voir. J'ai demandé aux répondants de dire auquel des deux enjeux ils étaient le plus sensibles. J'ai formulé la question afin qu'elle incite les individus à choisir : elle proposait deux modalités principales (« La défense du consommateur » et « La défense de l'environnement »), mais pas de modalité « Les deux ». Toutefois, la modalité « Aucun de ces deux enjeux », ainsi que la modalité « Autre », leur permettaient d'exprimer plus finement leur opinion. 7% des répondants ont indiqué dans la modalité « Autre » qu'ils ne pouvaient pas choisir entre les deux, et 1% ont proposé des enjeux alternatifs qu'ils jugeaient plus importants. Mais pour ce qui est de l'opposition entre les deux enjeux évoqués, le résultat est net : seulement 23% des répondants se disent plus sensibles à la défense du consommateur ; à l'inverse, 69% sont plus sensibles à la défense de l'environnement[79]. Cette hiérarchisation est liée au fait que les individus interrogés sont plus sensibles à l'écologie que la moyenne : 80% des répondants HOP sont très ou extrêmement préoccupés par le changement climatique, contre 34% des Français[80].

L'analyse des discours tenus par les *constituents* et les *adherents* de HOP fait ressortir un axe d'opposition entre deux approches de l'obsolescence programmée. Je réutilise cette distinction dans la suite du chapitre, en montrant qu'il y a des différences de profil entre les

---

[79] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 2465 répondants parmi les 2505 enquêtés (2% de non-réponses).

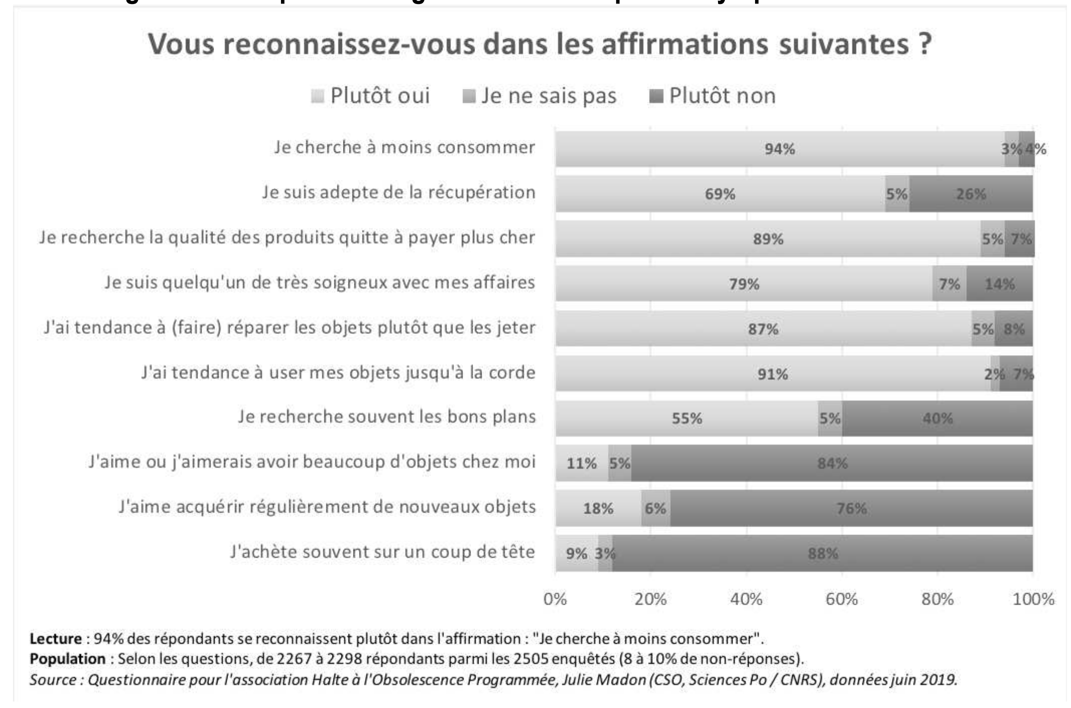
[80] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 1936 répondants parmi les 1945 enquêtés ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (moins de 1% de non-réponses). European Social Survey, vague 8 (2015). 2042 parmi les 2070 enquêtés de l'ESS résidant dans un département français (1% de non-réponses).

individus qui valorisent l'enjeu éthique (1.5.4) et ceux, plus rares, qui valorisent l'enjeu consumériste (1.5.2).

1.2.3. Les pratiques déclarées : une aspiration à la déconsommation ?

Après les représentations autour de la durée de vie, j'aborde les pratiques de longévité. Le taux d'équipement des répondants est le même que celui des Français au profil similaire, c'est-à-dire diplômés et urbains[81]. Il est identique pour l'ordinateur et le téléphone portable, de moins de 5 points de différence pour le four, le micro-ondes, le lave-linge, le sèche-linge et le lave-vaisselle. La différence la plus forte concerne la télévision, que les répondants de HOP possèdent moins. Malgré ce taux d'équipement, 94% des répondants cherchent à consommer moins d'objets (voir Figure 5). 91% disent aussi avoir tendance à user jusqu'à la corde, 89% à rechercher la qualité quitte à payer plus cher, 88% à ne pas acheter sur un coup de tête et 87% à faire réparer. Une pratique fait moins consensus que les autres : 55% disent « rechercher souvent les bons plans ».

Figure 5. Pratiques de longévité déclarées par les sympathisants de HOP



Les répondants apparaissent comme des individus qui renouvellent moins leurs équipements que la moyenne. Leurs déclarations sont corroborées par une autre. Les

[81] Connaissant les spécificités des répondants de HOP, je compare ces chiffres à une population qui s'en rapproche : dans l'enquête SVEN, j'ai sélectionné des individus disposant d'un diplôme supérieur à Bac+3 et vivant dans une commune de plus de 500 000 habitants. Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 1945 enquêtés ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (0% de non-réponses). Comparaison : Enquête Styles de Vie et Environnement ELIPSS (2017), 319 parmi les 2362 enquêtés.

répondants déclarent moins d'achats récents de chaussures que la moyenne nationale : ils sont plus nombreux à n'avoir acheté aucune paire, ou seulement une ou deux paires (66% des répondants HOP[82] contre 49% des Français diplômés urbains[83]), et moins nombreux à avoir acheté plus de trois paires (33% contre 44% des Français diplômés urbains) au cours des douze derniers mois.

Depuis le début du chapitre, j'ai exploré les profils des sympathisants interrogés (1,2), puis leurs représentations et pratiques autour de la durée de vie des objets (1,3). Il s'agit d'individus majoritairement urbains, diplômés, et peu contraints économiquement. Ils sont surtout sensibles à l'enjeu environnemental de l'obsolescence programmée et ils cherchent à ralentir leur consommation. Après cette exploration statistique, j'entame une analyse plus poussée, en faisant état de l'hétérogénéité des sympathisants interrogés.

1.3. Variations de pratiques et représentations autour de la longévité parmi les sympathisants : une représentation spatiale

1.3.1. L'analyse des correspondances multiples (ACM) : population et choix de variables

Au-delà des statistiques descriptives, je cherche à différencier des manières de s'intéresser à la durée de vie des objets. Pour ce faire, j'utilise la méthode de l'analyse des correspondances multiples (ACM). L'ACM est classiquement utilisée, dans la littérature, pour voir comment se répartissent des pratiques dans l'espace social. L'espace social a été défini, dans la sociologie bourdieusienne, comme un espace dans lequel on peut visualiser des différences de positions entre des individus qui n'ont pas les mêmes degrés d'un même capital — culturel, économique, ou autre (Lenoir, 2004). Or, « à ces positions dans l'espace social correspondent des pratiques » différentes (Lenoir, 2004, p. 395). Dans *La Distinction*, Pierre Bourdieu met ainsi en parallèle une représentation de l'espace social, différenciant des individus selon leur dotation en capitaux économique et culturel, et une représentation de l'espace des styles de vie. Ces styles de vie sont caractérisés par des goûts et pratiques différents en matière de sport, musique, cinéma, alimentation, etc. Ils se répartissent de manière différente sur l'espace social : par exemple, la belote et football sont des pratiques plus présentes chez les ouvriers, tandis que l'équitation et la chasse sont associées aux patrons du commerce de

[82] Source : Questionnaire HOP, juin 2019, 1945 enquêtés ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français.

[83] Source : Enquête annuelle ELIPSS, vague 5 (2017). 323 parmi les 2362 enquêtés d'ELIPSS, en sélectionnant les répondants ayant un niveau de diplôme supérieur à Bac+3 et vivant dans une commune de plus de 500 000 habitants.

l'industrie (Bourdieu, 1979). À sa suite, des chercheurs ont étudié la répartition d'autres pratiques dans l'espace social. Ils ont exploré l'espace des pratiques culturelles (Coulangeon, 2003 ; Hjellbrekke, Jarness et Korsnes, 2015), ou celui des points de vue moraux (Caveng et al., 2018).

Je fais l'hypothèse que l'on peut voir, au sein de la sous-population de l'espace social qui est celle des sympathisants de HOP, différentes manières de s'intéresser à la durée de vie des objets. Les individus s'y différencieraient selon les valeurs et représentations qu'ils associent à la durée de vie des objets, et selon leurs pratiques de longévité. À ces différences se superposeraient des clivages en termes de caractéristiques sociales. J'utilise l'ACM pour proposer une vision panoramique de mes données, à l'instar de Quentin Gilliotte dans sa thèse sur les modes de consommation des biens culturels à l'ère du numérique. Ses termes explicitent bien la portée de cette méthode : « l'ACM n'est pas une fin en soi, mais un outil permettant d'entrer sur le terrain et de présenter une vue globale, en présentant une vue simplifiée des données » (Gilliotte, 2019, p. 57).

Je fais l'ACM à partir des données de mon questionnaire. J'associe, à chaque question du questionnaire, ce que l'on appelle classiquement une « variable ». Par exemple, je forme la variable « BRICOLAGE » à partir de la question : « Au cours des 12 derniers mois, avez-vous pratiqué les activités suivantes, pour vous ou pour d'autres : bricolage, fabrication, décoration ? ». J'inclus, dans le calcul de l'ACM, des variables qui renvoient aux pratiques autour des objets, mais aussi aux valeurs, représentations et engagements des individus autour de questions de consommation. Il s'agit des variables que l'on appelle « actives ». J'utilise les données de profil comme variables dites « supplémentaires » : elles n'entrent pas en compte dans le calcul de l'ACM, mais elles apportent de l'information. L'objectif est de voir si, quand on différencie les individus en fonction de leurs manières de s'intéresser à la durée de vie des objets (variables actives), on découvre aussi que ces individus n'ont pas les mêmes profils (variables supplémentaires). Alors, aux différentes pratiques et représentations autour de la longévité, correspondraient des caractéristiques différentes, en matière de revenu, âge ou positionnement politique par exemple. Je liste ces variables dans le Tableau 6.

Tableau 6. Variables prises en compte dans l'ACM sur les sympathisants de HOP

Variables actives	**Taux d'équipement** : CHAUSSURES = nombre de chaussures achetées dans les 12 derniers mois FOUR, FOURCOMBINE, LAVELINGE, LAVEVAISSELLE, MICROONDES, MOBILE, MONTRECONNECTEE, ORDINATEUR, SECHELINGE, TELEVISION = fait de posséder chez soi au moins un four, au moins un lave-linge, etc. **Indicateurs de pratiques** : BEAUCOUPOBJETS (aimer avoir beaucoup d'objets chez soi), OBJETSNOUVEAUX (aimer acheter des nouveaux objets), RECUP (récupérer), QUALITE (chercher la qualité à l'achat), BONSPLANS (chercher les bons plans), SOIGNEUX (prendre soin), REPARE (réparer), USER (utiliser l'objet jusqu'au bout). BRICOLAGE, COUTURE, JARDINAGE : fréquence d'activités de bricolage, couture ou jardinage des individus. Les deux premières variables sont liées de

	près à la maintenance des objets, la dernière sert de contexte pour voir le rapport des individus aux activités manuelles. **Engagements, valeurs et représentations** : ASSOCONSO, ASSOECOLO, REPAIRCAFE : autres associations que HOP dans lesquelles les individus s'investissent (association consumériste, association environnementale/politique/sociale, et Repair Cafés) CLIMAT : opinion vis-à-vis du réchauffement climatique (peu, très ou extrêmement préoccupés par cet enjeu) VOTE : vote au premier tour des élections présidentielles de 2017 INTERETPOLITIQUE : degré d'intérêt pour la politique HOPLIEN : lien ressenti vis-à-vis de HOP (fort ou faible) ENJEUXOP : selon eux, est-ce que l'obsolescence programmée est avant tout un enjeu de défense du consommateur ou un enjeu d'écologie
Variables supplémentaires	**Données de profil** : GENRE ; AGE ; DIPLOME ; REVENU ; GEO (lieu d'habitation, plutôt urbain ou rural) ; MENAGE ; PROPRIETAIRE ; DIPLOMEPARENTS[84] ; PARENTS[85] (catégorie socioprofessionnelle des parents) **Données d'engagement complémentaires** : AUCUNEASSO (fait de ne participer à aucune association en-dehors de HOP)[86].

Les modalités à faible effectif ont des effets perturbateurs sur le calcul de l'ACM (Escofier et Pagès, 2008). J'ai donc effectué un travail de recodage des variables, consistant à regrouper les « petites » modalités (celles qui ont été choisies peu de fois) avec d'autres. Par exemple, la variable « COUTURE » correspondait à la question : « Au cours des 12 derniers mois, avez-vous pratiqué la couture ou le tricot, pour vous ou pour d'autres ? ». Je proposais les modalités de réponse suivantes : « Jamais », « 1 à 3 fois », « 4 à 10 fois », « 10 fois et + » et « Je ne sais pas ». Lorsque j'ai fait l'ACM, certaines modalités étaient très peu choisies : seuls 8% des 2505 répondants avaient cousu 10 fois et plus. D'autre part, je n'avais pas besoin de ce degré de nuance : pour que l'ACM soit lisible, il faut parfois simplifier. J'ai donc recodé les modalités. « Jamais » et « 1 à 3 fois » sont devenues la modalité « Peu », « 4 à 10 fois » et « 10 fois et + » sont devenues « Beaucoup », et j'ai groupé les « Je ne sais pas » et les non-réponses à la question dans une modalité « Inconnu ».

84 Variable créée en agglomérant les deux variables de niveau de diplôme de la mère et du père, en s'inspirant du travail de Thomas Collas (2013) qui utilise une variable de « capital scolaire cumulé des parents ». La variable comporte trois modalités : diplômés du supérieur (au moins un des parents a un diplôme du supérieur) ; CAP/BEP/bac (au moins un des parents a un CAP, BEP ou le baccalauréat) ; sans diplôme (les deux parents n'ont aucun diplôme, ou le brevet).

85 Cette variable différencie, d'un côté, les couples de parents dans lesquels figure au moins un individu exerçant une fonction de cadre ou une profession intermédiaire ; et de l'autre, les couples où les parents sont ou étaient artisans et chefs de petites entreprises, employés, ouvriers ou agriculteurs.

86 Je mets cette variable en supplémentaire car il est déconseillé de faire entrer en compte, dans le calcul de l'ACM, des variables qui sont très fortement corrélées entre elles. Or, AUCUNEASSO est très corrélée aux autres variables de participation associative (ASSOCONSO, ASSOECOLO et REPAIRCAFE) : les individus qui n'ont participé ni à une association de consommateurs, ni à une association environnementale, politique ou sociale, ni à un Repair Café, ont coché « aucune de ces associations », qui renvoie à cette variable.

Une autre problématique, tout aussi fréquente lorsque l'on fait une ACM, était celle des valeurs manquantes. Le terme « valeurs manquantes » désigne les non-réponses des individus à certaines questions. Lorsque l'on a trop de valeurs manquantes parmi les modalités des variables actives, l'ACM risque d'opposer, d'un côté, les individus qui ont « sauté » beaucoup de questions du questionnaire, et de l'autre les individus qui ont répondu à toutes les questions. Pour éviter cette situation, à laquelle j'aboutis les premières fois, je finis par opter pour la méthode suivante. Je fais porter l'ACM sur 2351 individus parmi les 2505 enquêtés du questionnaire : je sélectionne ceux qui ont communiqué des informations sur au moins 2 des variables actives. Cela revient à ôter 154 individus de la base de données[87], ce qui permet de garder un échantillon important tout en limitant les problèmes de valeurs manquantes. Je fais ensuite une ACM spécifique : cela consiste à considérer les non-réponses de chaque variable active comme des données supplémentaires, tout en conservant le reste de la variable comme active.

1.3.2. Des individus qui se différencient selon deux axes : la propension à (dé)consommer en lien avec des préoccupations écologiques, et les pratiques manuelles

Une ACM représente les individus et les modalités sous la forme de points répartis sur un graphe. Sur ce graphe, deux ensembles de données peuvent se superposer :

1. Le « nuage des modalités ». L'ACM répartit les modalités dans l'espace, en rapprochant les modalités souvent choisies ensemble par les individus (Husson, 2016), et en éloignant celles qui ne sont jamais choisies ensemble. C'est lui que je commence par étudier dans cette section.
2. Le « nuage des individus ». L'ACM répartit les individus dans ce même espace, de la manière suivante : « deux individus sont d'autant plus proches qu'ils possèdent un grand nombre de modalités en commun » (Escofier et Pagès, 2008, p. 89). J'aborde le nuage des individus dans la section suivante.

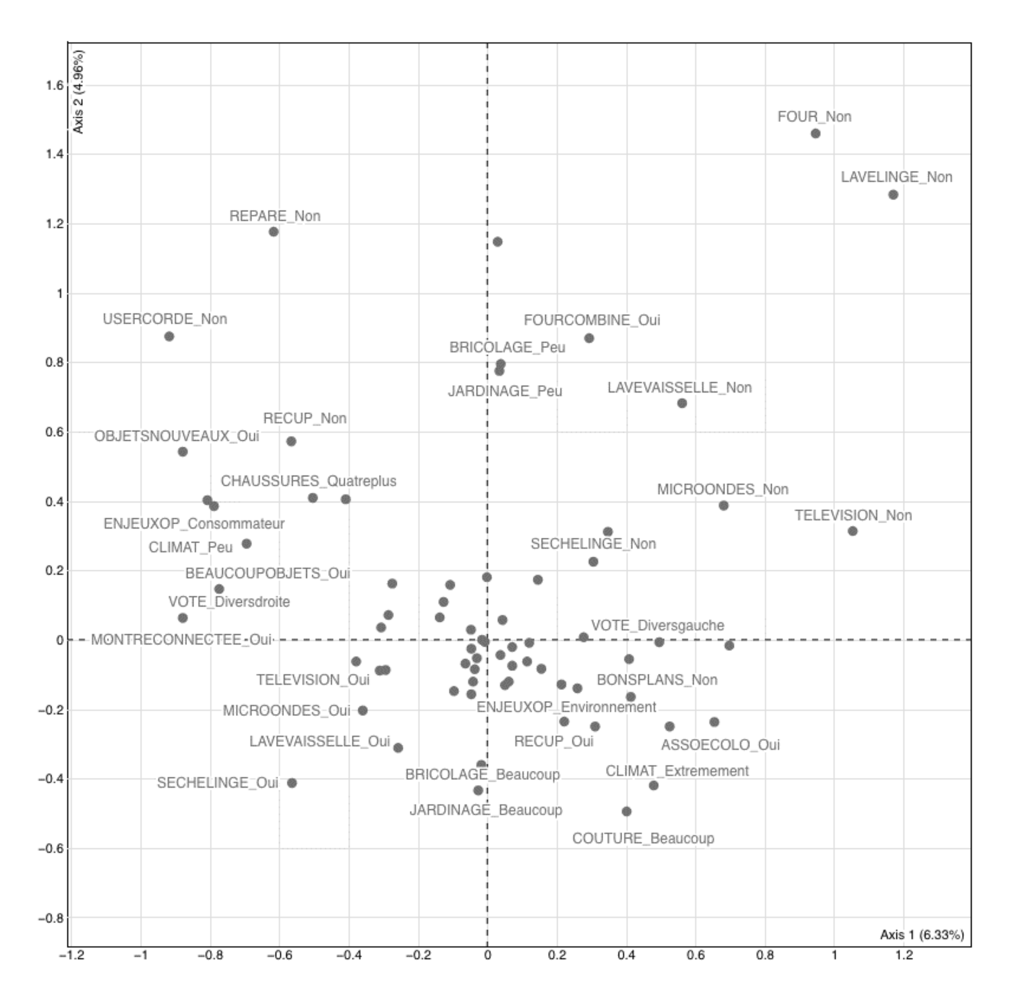
Le logiciel d'analyses statistiques utilisé pour l'ACM (ici, R) calcule des axes pour répartir ces individus et ces modalités dans l'espace. Parmi les axes calculés, l'axe 1 résume 56,32% de l'information, et l'axe 2, 24,16%[88]. L'interprétation des axes 3 (6,74%), 4 (5,76%) et 5

[87] Ces individus ont souvent répondu seulement aux questions du début du formulaire, et très rarement à la fin. Il est difficile de dire s'ils sont particulièrement différents du (ou au contraire similaires au) reste de la base : en effet, les questions de profil n'étant posées qu'à la fin du formulaire, je n'ai souvent pas de données pour eux sur ce point.

[88] J'ai utilisé les taux d'inertie modifiés (ou corrigés), suivant la méthode de Benzecri. Voir à ce propos : « modif.rate : Computes Benzecri's modified rates of variance of a MCA », *rdr.io*, disponible sur : rdrr.io/cran/GDAtools/man/modif.rate.html, consulté le 17/02/2022. Le tableau des taux d'inertie modifiés de chaque axe est disponible en Annexe 5. Le taux d'inertie non modifié est respectivement de 6,33% et 4,96% pour les axes 1 et 2 ; c'est celui qui s'affiche sur les graphiques.

(2,65%) est moins aisée que celle des premiers axes. D'autre part, l'histogramme des valeurs propres, disponible en Annexe 5, montre un décrochement après l'axe 2 : le taux d'inertie décroît fortement, suivi d'une décroissance plus régulière. Ce critère, dit « du coude », invite à n'interpréter que les axes présents avant ce décrochement[89]. Je concentre donc mon analyse sur les deux premiers. La Figure 6 montre le nuage des modalités des variables actives contribuant fortement[90] aux deux axes. Les graduations des axes montrent la distance relative entre deux modalités. Les modalités situées en haut ou à droite sont celles qui ont le plus contribué à construire les axes.

Figure 6. Nuage des modalités des variables actives de l'ACM



Pour mieux analyser ce graphe, j'interprète les deux axes. Ces deux axes sont deux logiques d'opposition majeures au sein de la population étudiée. Pour les interpréter, il faut regarder les modalités qui ont contribué le plus à leur construction : il s'agit de pratiques ou

---

[89] Voir à ce sujet la section « La décroissance des facteurs » dans la documentation de AnalyseSHS sur les ACM, disponible sur : analyse.univ-paris1.fr/documentation.html, consulté le 17/02/2022.

[90] Ce graphe affiche les étiquettes (noms de la modalité à côté du point qui la représente) seulement pour les modalités dont la contribution aux axes est supérieure à la moyenne — ici, supérieure à 2, soit environ 1,5 fois la contribution moyenne des modalités aux deux axes.

représentations particulièrement clivantes pour les enquêtés. Les tableaux des contributions des modalités des variables actives aux axes sont disponibles en Annexe 6. Les explications qui suivent se fondent sur ces tableaux.

Commençons par interpréter l'axe 1, en abscisse. Les modalités qui contribuent fortement à la construction de cet axe[91] sont liées à des variables d'équipement (TÉLÉVISION, MICROONDES, SECHELINGE, LAVEVAISSELLE, MONTRECONNECTEE, FOUR, LAVELINGE[92]). Cet axe différencie, à gauche, les individus qui possèdent ces équipements, et à droite ceux qui ne les possèdent pas. Autrement dit, il oppose individus fortement équipés et individus plus sobres. D'autres variables contribuent à construire cet axe : il s'agit d'indicateurs de pratiques de consommation (OBJETSNOUVEAUX, RECUP et BONSPLANS). À gauche se trouvent des individus qui aiment avoir régulièrement des objets nouveaux et qui consomment peu de seconde-main. À droite se trouvent des individus qui disent ne pas rechercher les bons plans et les promotions.

Le troisième type de variables qui contribue fortement renvoie à des variables de représentations, valeurs et engagements (ENJEUXOP, ASSOECOLO, CLIMAT et VOTE). À gauche du graphique se trouvent des individus qui jugent l'enjeu de la défense des consommateurs plus important que la défense de l'environnement, qui se déclarent peu préoccupés par le climat, qui ont voté divers droite (Fillon, Le Pen et autres candidats) au premier tour des élections présidentielles de 2017. À droite du graphique se trouvent des individus qui participent à des associations environnementales, politiques et sociales, qui se disent extrêmement préoccupés par le climat et qui ont voté divers gauche (Mélenchon et autres, sauf Hamon). Cet axe distingue donc aussi les individus selon qu'ils sont politiquement de gauche ou de droite, et sensibles ou non à l'environnement.

Interprétons maintenant l'axe 2 représenté en ordonnées dans la Figure 6. Trois types de variables contribuent plus que la moyenne à cet axe. Le premier type regroupe des variables d'activités manuelles (JARDINAGE, BRICOLAGE, REPARE, COUTURE). Il oppose, en haut, des individus qui jardinent, bricolent et réparent peu, et en bas des individus jardinent, bricolent et cousent beaucoup. Ces variables n'apparaissaient pas dans les fortes contributions à l'axe 1. Elles font la spécificité de cet axe 2. En revanche, le deuxième type de variables était déjà présent dans l'axe 1 : il s'agit de variables d'équipement. Ce sont des équipements un peu différents du premier axe (FOUR, LAVEVAISSELLE, FOURCOMBINE, LAVELINGE, SECHELINGE, MICROONDES). La montre connectée et la télévision en sont absents. Un autre objet entre en jeu : le four combiné, assurant les fonctions de four et de micro-ondes.

L'axe 1 montrait une opposition entre, à gauche, des individus qui possèdent tous les objets et à droite des individus qui n'en possèdent pas. C'est le cas ici : les individus situés en bas du graphique ont plus tendance à posséder ces objets, tandis que ceux situés en haut ont moins

[91] Je concentre mon analyse sur les modalités des variables actives qui contribuent 1,5 fois plus que la moyenne.

[92] Revoir Tableau 6 pour la liste des variables.

tendance à les posséder. Mais il y a une exception : celle du four combiné. Les individus en haut du graphique possèdent plus un four combiné que ceux du bas ; les individus en bas ont un four et un micro-ondes. Cette distinction amène une hypothèse : l'axe 2 oppose peut-être les individus selon qu'ils ont la place ou non de posséder certains équipements. En effet, les autres équipements de la liste font partie du gros électroménager : lave-vaisselle, lave-linge et sèche-linge sont des équipements assez encombrants. Cela a à voir avec l'espace disponible au sein des foyers.

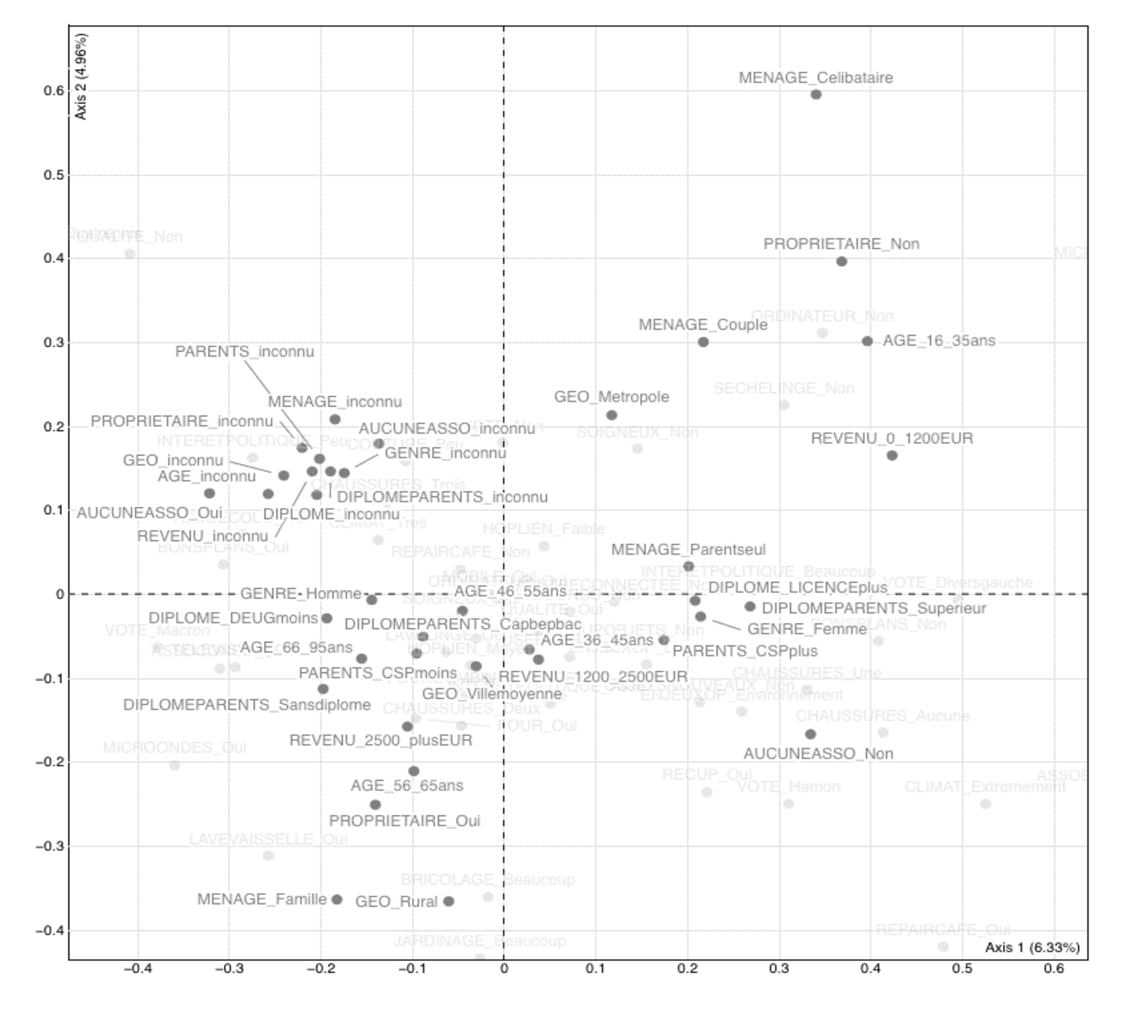
Le troisième type de variables renvoie à des pratiques vis-à-vis des objets. De l'axe 1, on retrouve les variables RECUP et OBJETSNOUVEAUX. L'axe 2 oppose, en haut, des individus qui consomment peu de seconde-main et aiment se procurer régulièrement des objets, comme dans le côté gauche du graphique. Mais une dernière variable entre en compte : le fait d'avoir tendance à user ses objets « jusqu'à la corde ». En haut du graphique, les individus ont moins cette tendance. Ces trois variables prises ensemble ont un point commun : elles sondent la tolérance à l'usure des individus, c'est-à-dire leur capacité à consommer et/ou conserver des objets usés (parce qu'achetés de seconde-main ou usés par soi-même), ainsi que leur goût, à l'inverse, pour le neuf et la nouveauté.

L'analyse des variables contribuant le plus aux axes donne du sens à l'espace proposé par l'ACM pour répartir les individus et leurs modalités selon leurs similitudes et différences. L'axe 1 indique *la propension à consommer*, c'est-à-dire le fait d'être plus ou moins consommateur d'objets, ainsi que *la distance vis-à-vis des valeurs écologiques*. À gauche de cet axe se trouvent des individus fortement équipés, aimant consommer du neuf, plutôt de droite et adhérant aux valeurs de défense des consommateurs. À droite se positionnent des individus ayant une faible propension à consommer, sensibles aux enjeux écologiques. L'axe 2 indique la *propension à être manuel, à réparer, à posséder des équipements encombrants et à tolérer l'usure*. En bas se trouvent des individus manuels, qui passent du temps à réparer et qui possèdent des équipements encombrants. En haut du graphe se positionnent des individus qui ont peu d'occasions de bricoler, qui possèdent peu de gros électroménager, et qui aiment les objets neufs qu'ils n'usent pas jusqu'au bout.

1.3.3. Des rapports aux objets qui diffèrent selon la structure du capital de l'individu, son lieu d'habitation et sa position dans le cycle de vie

Ces différentes pratiques correspondent-elles à des profils sociaux particuliers ? Je projette, sur le graphe de l'ACM, les modalités des variables de profil. Ces variables sont les variables supplémentaires. Je les affiche en gris foncé dans la Figure 7.

Figure 7. Nuage des modalités des variables supplémentaires de l’ACM



Je fonde mon interprétation des axes, comme pour la première fois, sur des tableaux mis en Annexe 7. Ces derniers affichent les coordonnées des modalités des variables supplémentaires sur chacun des deux axes. Je concentre mon analyse sur les modalités dont les coordonnées sont plus fortes que la moyenne[93]. Commençons par l’axe 1. À droite du graphique se trouvent des individus aux revenus les plus faibles de la base de données, en-dessous de 1200 € ou entre 1200 et 2500 € mensuels par unité de consommation[94]. Ces individus sont soit locataires, soit occupants à titre gratuit de leur logement. Ce sont également les répondants les plus jeunes, âgés de 16 à 35 ans ou de 36 à 45 ans. Il s’agit souvent de femmes, vivant seules, en couple ou en famille monoparentale. Elles viennent de familles fortement diplômées, avec au moins un parent cadre ou exerçant une profession intermédiaire, et sont diplômées d’une licence ou plus. Autrement dit, elles semblent

[93] J’ai calculé les coordonnées moyennes des modalités sur chaque axe. Sur l’axe 1, les coordonnées moyennes sont de 0,20 en valeur absolue : c’est-à-dire que je vais étudier uniquement les modalités dont les coordonnées sont supérieures à 0,20 ou -0,20. Sur l’axe 2, la moyenne absolue est de 0,16, donc je vais étudier uniquement les modalités dont les coordonnées sont supérieures à 0,16 ou -0,16.
[94] Pour une définition de la notion d’unité de consommation et de leur calcul, se référer à la note de bas de page n°58 sur le niveau de vie.

davantage dotées en capitaux scolaire et culturel qu'en capital économique. La variable géographique entre aussi en compte : ces individus sont souvent urbains, vivant dans ou près d'une métropole. De l'autre côté, à gauche du graphique, les caractéristiques sociographiques des répondants sont très peu connues. C'est là que se trouvent souvent des répondants qui n'ont pas répondu à de nombreuses questions de profil, comme la profession de leurs parents, leur niveau de diplôme, leur revenu, le statut d'occupation du logement, leur zone géographique d'habitation et leur âge.

Deux éléments permettent d'approfondir l'interprétation de cet axe. En 1.3.2, j'avais noté que les individus situés à droite du graphique étaient moins consommateurs et plus sensibles à l'écologie que ceux situés à gauche. Il n'est pas étonnant de trouver que ces individus sont aussi, souvent, plus dotés en capital culturel qu'économique. Je rapproche ces répondants des classes intellectuelles ascétiques décrites par Pierre Bourdieu (1979). Cette catégorie s'oppose, selon l'auteur, à deux autres groupes d dominants : les commerçants et industriels d'une part (qualifiés par leur goût pour la « grande bouffe »), les libéraux et cadres supérieurs de l'autre (qualifiés par leur goût pour le raffinement et l'accent mis sur la présentation de soi). Au luxe, les intellectuels opposent l'austérité matérielle « comme contrainte délibérément assumée » (Bourdieu, 1979, p. 284). Plus tard, des auteurs ont associé cet ascétisme au concept d'« éco-habitus », en soulignant la forte sensibilité écologique de ce groupe social (Carfagna et al., 2014).

Un deuxième élément interprétatif porte sur les non-réponses, qui caractérisent les individus à gauche du graphique. Ceux-ci sont moins investis dans des associations que ceux situés à droite du graphique ; ils sont également moins préoccupés par les enjeux climatiques. La non-réponse semble traduire une forme de désintérêt vis-à-vis du questionnaire, désintérêt qui peut être lié à un intérêt moindre pour la question de la durée de vie des objets que dans la moitié basse du graphique. En effet, les questions de profil se situaient à la fin du formulaire, et il s'agit manifestement d'individus qui ont cessé de répondre avant la fin. Au désengagement civique (environnemental, associatif…) correspond un désengagement vis-à-vis de l'enquête.

Les modalités des variables supplémentaires aux plus fortes coordonnées positives ou négatives sont un peu différentes pour l'axe 2. En haut du graphique, j'identifie des individus qui, comme à droite sur l'axe 1, vivent seuls ou en couple. Il s'agit, également, d'individus locataires ou occupants à titre gratuit, urbains, jeunes (16-35 ans), aux revenus les plus faibles (moins de 1200 €). On trouve également des non-réponses : ces individus n'ont pas indiqué leur type de ménage, leur participation à des associations et la catégorie socioprofessionnelle de leurs parents. En bas du graphique, les individus sont plus âgés (56 à 65 ans) et vivent en famille. Ils sont souvent propriétaires de leur logement, situé en milieu rural. Ils n'ont participé à aucune association en-dehors de HOP.

Pour cet axe-ci également, j'aimerais relever deux points d'interprétation. D'abord, le lieu de vie est un point d'opposition structurant, entre urbanité (en haut) et ruralité (en bas). La modalité « Métropole », déjà présente dans l'axe 1, joue plus fortement pour l'axe 2. L'axe 2

différencie des individus qui, en haut du graphique, bricolent, jardinent et réparent peu, et en bas, bricolent, jardinent et cousent beaucoup. Je retrouve ici le résultat classique de la littérature, selon lequel les pratiques manuelles sont plus associées à la ruralité qu'à l'urbanité. J'avais également supposé que l'axe différenciait les individus selon qu'ils possédaient des équipements encombrants ou non : l'analyse des variables supplémentaires corrobore cette hypothèse. Les individus résidant en milieu urbain possèdent moins de gros électroménager et ont un four combiné. Derrière la caractéristique géographique (ruralité vs urbanité) jouent probablement des caractéristiques résidentielles : habiter en milieu rural implique souvent de disposer d'un espace plus grand, d'un jardin, d'espaces de stockage et d'ateliers permettant de bricoler.

Un deuxième point d'analyse renvoie à la position dans le cycle de vie. L'axe 2 polarise des individus jeunes, célibataires ou en couple sans enfant (en haut), et des individus plus vieux et en famille (en bas). Ces variables supplémentaires permettent de mieux comprendre cette question de l'équipement. En haut du graphique se trouvent des jeunes qui n'ont pas encore de lave-linge, de sèche-linge et de lave-vaisselle. Cela correspond au profil-type de l'étudiant se rendant encore à la laverie, ou à celui d'un jeune couple faisant sa vaisselle à la main. De l'autre côté, les individus sont plus installés, et possèdent tout l'équipement standard d'un ménage.

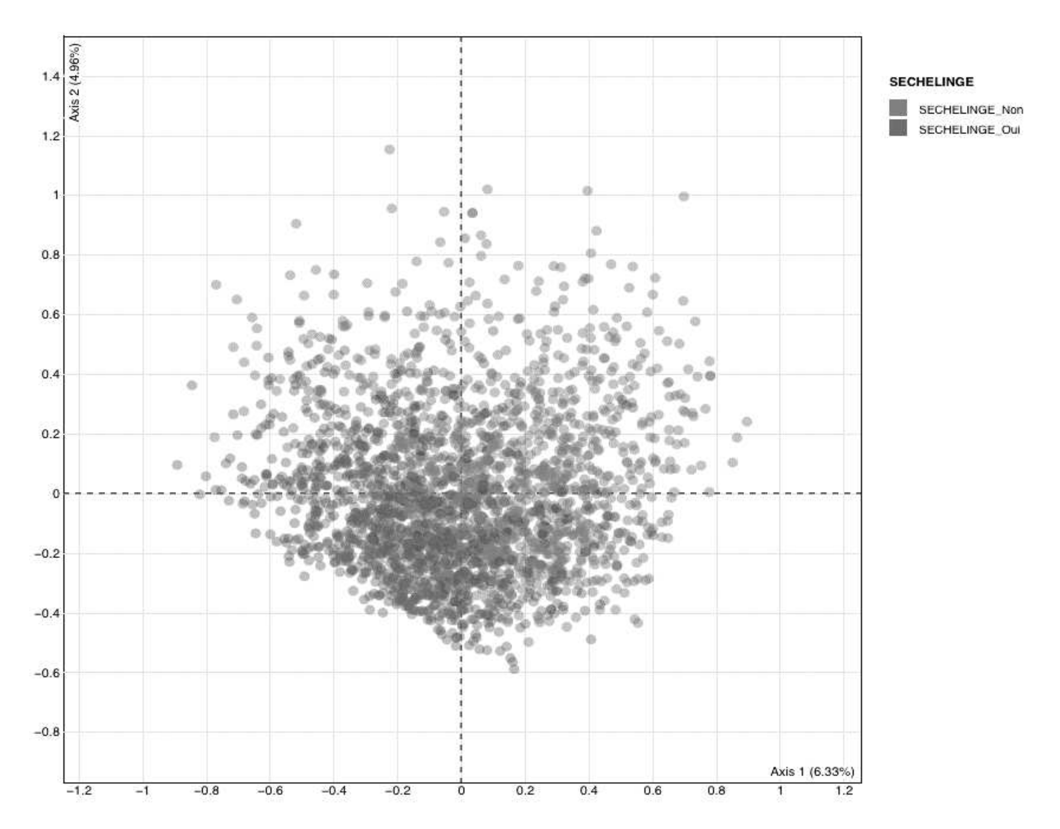
Pour résumer, de part et d'autre de l'axe 1, les individus se différencient selon *leur propension à consommer et leur distance à l'écologie* (variables actives), qui sont associées à *la structure de leur capital*, avec des individus à droite qui ont un faible capital économique, mais un fort capital scolaire et culturel (variables supplémentaires). De part et d'autre de l'axe 2, les individus se différencient selon leur *investissement dans les pratiques manuelles, leur possession d'équipements encombrants et leur tolérance à l'usure* (variables actives), ce qui est en lien avec *leur lieu d'habitation*, entre urbanité et ruralité, et *leur position dans le cycle de vie*, entre jeunesse et âge mûr (variables supplémentaires).

1.4. Quatre rapports différents à la durée de vie des objets

1.4.1. La classification ascendante hiérarchique (CAH) : un découpage en quatre profils

L'ACM permet aussi de visualiser le nuage des individus. Sur ce nuage, les individus sont plus ou moins éloignés les uns des autres selon qu'ils partagent ou non les mêmes modalités (Husson, 2016). Par exemple, Figure 8, chaque point représente un répondant. Il est coloré en fonction de la modalité qu'il a indiquée pour la variable SECHELINGE. Ceux qui déclarent posséder un sèche-linge, en gris plus foncé, sont massés en bas à gauche du graphique.

Figure 8. Nuage des individus, colorés selon qu'ils possèdent ou non un sèche-linge



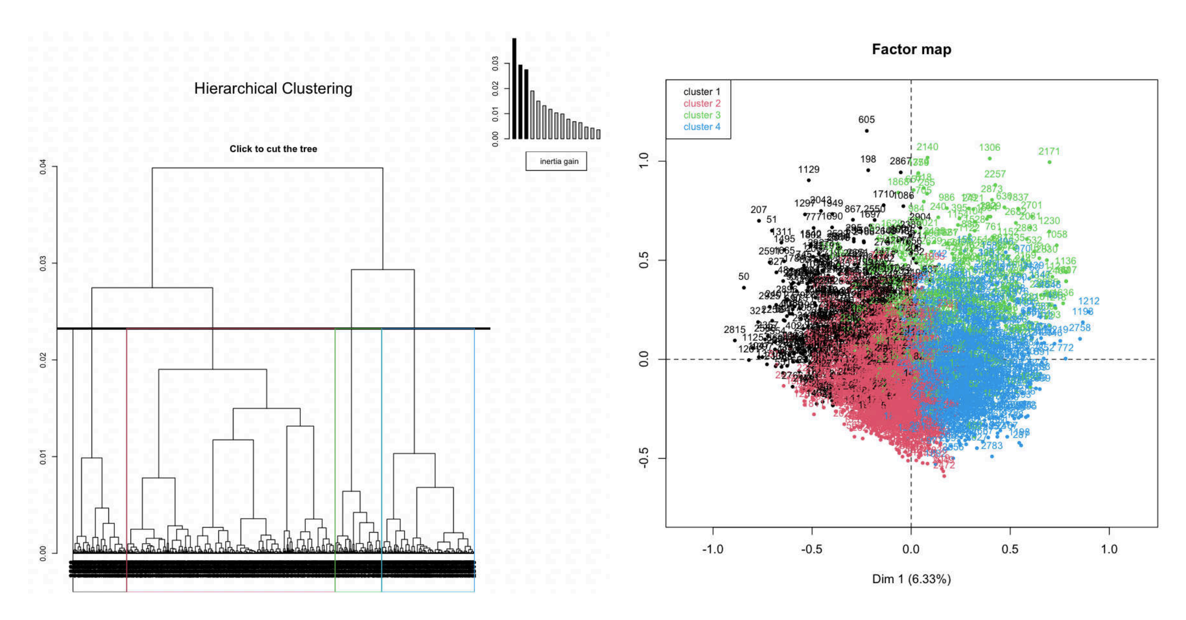
Je cherche, dans ce nuage, si l'on peut observer des groupes d'individus adoptant des modalités similaires. Pour cela, j'utilise la méthode de la classification ascendante hiérarchique (CAH). La CAH permet de partitionner une population en différentes classes. Ces classes regroupent des individus qui ont donné les mêmes réponses au questionnaire. Elle est souvent utilisée après une ACM, par exemple pour distinguer des « profils de préférences » musicales (Coulangeon, 2003). D'après Larmarange et ses coauteurs, « le principe de la CAH est de rassembler des individus selon un critère de ressemblance défini au préalable qui s'exprimera sous la forme d'une matrice de distances, exprimant la distance existant entre les individus pris deux à deux. […] La CAH va ensuite rassembler les individus de manière itérative afin de produire un dendrogramme ou arbre de classification. […] En découpant cet arbre à une certaine hauteur choisie, on produira la partition désirée » (Larmarange et al., 2021, p. 651-652). La Figure 9 montre l'arbre de classification proposé par mon logiciel d'analyses statistiques[95]. Ce dernier propose par défaut un découpage en quatre classes, au niveau de la ligne horizontale. Je teste d'autres découpages, mais celui proposé par le logiciel est le plus aisé à interpréter. Je montre, en Figure 10, le nuage des individus répartis dans ces

[95] La CAH permet de prendre en compte des axes supplémentaires de l'ACM, au-delà des deux sur lesquelles je me suis focalisée jusqu'à présent. Il est classique d'y inclure les axes jusqu'à avoisiner les 100% de taux d'inertie modifiés cumulés. Je fais porter la CAH sur neuf axes, ce qui dépasse 99% de taux d'inertie modifiés cumulés (revoir le tableau des taux d'inertie en Annexe 5).

quatre classes. Les points, représentant les répondants, sont colorés selon la classe à laquelle ils appartiennent.

Figure 9. Arbre des propositions pour les découpages en classe

Figure 10. Nuage des individus répartis en quatre classes



Les quatre classes regroupent différents effectifs d'individus (cf. Tableau 7) :

Tableau 7. Répartition en quatre classes par la CAH sur les sympathisants de HOP

Classe	Couleur sur le graphe	Nombre d'individus de la classe	Fréquence des individus de l'échantillon qui appartiennent à la classe
1	Noir	432	18,4%
2	Rouge	959	40,8%
3	Vert	287	12,2%
4	Bleu	673	28,6%
Total		**2351**	**100%**

Le Tableau 8 récapitule les modalités caractéristiques des quatre classes de la partition — c'est-à-dire, les modalités que les individus appartenant à cette classe ont plus tendance à indiquer que les autres. Par exemple, dans la classe 1, en noir sur la Figure 10, les individus se ressemblent notamment parce qu'ils aiment avoir régulièrement de nouveaux objets. La variable OBJETSNOUVEAUX est l'un des traits saillants de cette classe.

Tableau 8. Caractérisation des quatre classes de la partition[96]

	Classe 1. Les consuméristes			Classe 2. Les installés			Classe 3. Les citadins			Classe 4. Les décroissants		
		Classe	Global		**Classe**	Global		**Classe**	Global		**Classe**	Global
Variables actives												
Équipement	4 chaussures et plus	**46,1%**	18,8%	Micro-ondes	**85,6%**	65,5%	Four combiné	**75,3%**	12,3%	Pas télévision	**51,0%**	21,7%
	Montre connectée	**29,4%**	12,1%	Télévision	**94,5%**	78,3%	Pas four	**61,3%**	9,2%	Pas sèche-linge	**86,5%**	64,7%
	Télévision	**94,4%**	78,3%	Pas de four combiné	**98,2%**	87,7%	Pas micro-ondes	**86,1%**	34,5%	Pas four combiné	**98,7%**	87,7%
	Micro-ondes	**83,3%**	65,5%	Lave-vaisselle	**84,2%**	68,6%	Pas lave-vaisselle	**50,9%**	31,4%	Pas micro-ondes	**52,6%**	34,5%
	Four	**96,8%**	90,8%	Four	**98,7%**	90,8%	Pas lave-linge	**15,3%**	5,1%	Pas lave-vaisselle	**48,3%**	31,4%
	Sèche-linge	**43,1%**	35,3%	Sèche-linge	**49,8%**	35,3%	Pas télévision	**31,7%**	21,7%	Pas montre connectée	**98,1%**	87,9%
	Mobile	**99,5%**	98,0%	Lave-linge	**99,4%**	94,9%	Pas sèche-linge	**74,2%**	64,7%	0 chaussure	**21,1%**	11,3%
	Lave-vaisselle	**73,4%**	68,6%	2 chaussures	**36,0%**	29,8%	2 chaussures	**37,6%**	29,8%	Four	**97,9%**	90,8%
	Lave-linge	**97,0%**	94,9%							1 chaussure	**32,2%**	24,4%
										Pas lave-linge	**8,5%**	5,1%
										Pas mobile	**4,2%**	2,0%
Rapport aux objets	Souvent nouveaux objets	**69,4%**	17,7%	Pas nouveaux objets	**82,8%**	72,9%	Soigneux	**83,6%**	77,5%	Pas bons plans	**57,7%**	38,2%
	N'use pas jusqu'à la corde	**27,8%**	6,5%	Use jusqu'à la corde	**94,0%**	88,9%	Pas nouveaux objets	**78,0%**	72,9%	Pas nouveaux objets	**86,6%**	72,9%
	Ne répare pas	**28,2%**	7,5%	Répare	**90,7%**	85,2%				Seconde-main	**81,9%**	67,2%
	Aime beaucoup objets	**31,7%**	10,8%	Soigneux	**83,6%**	77,5%				Peu soigneux	**20,1%**	13,2%
	Pas seconde-main	**49,3%**	24,9%	Cherche bons plans	**60,8%**	53,6%				Pas beaucoup objets	**88,0%**	80,8%
	Cherche bons plans	**70,8%**	53,6%	Pas beaucoup objets	**85,9%**	80,8%				Use jusqu'à la corde	**93,8%**	88,9%
	Peu soigneux	**19,7%**	13,2%							Répare	**89,5%**	85,2%
	Pas recherche qualité	**9,7%**	6,5%							Cherche la qualité	**90,0%**	86,5%
Activités	Peu de bricolage	**43,5%**	30,7%	Beaucoup jardinage	**71,0%**	62,4%	Peu de jardinage	**46,7%**	34,5%	Beaucoup couture	**25,6%**	20,0%
	Peu de couture	**82,9%**	71,5%	Beaucoup bricolage	**74,9%**	67,3%	Peu de bricolage	**37,6%**	30,7%			
	Peu de jardinage	**47,0%**	34,5%									

[96] Ce tableau s'inspire de la présentation utilisée par Philippe Coulangeon (2003) dans son article sur la stratification sociale des goûts musicaux. Chaque colonne « Classe » indique combien d'individus ont coché la modalité dans le questionnaire au sein de la classe, et chaque colonne « Global » présente ce pourcentage pour tous les répondants. Le tableau indique dire les modalités que les individus de la classe indiquent davantage que les autres. Cette différence entre la classe et le reste de l'échantillon est significative au seuil de 0,05, c'est-à-dire que la probabilité que ces différences soient fortuites est de 5%.

Enjeu OP	Consommateur	**42,1%**	23,6%	Consommateur	**29,4%**	23,6%	Autres	**3,8%**	0,6%	Environnement	**86,5%**	68,5%
Climat	Peu préoccupé	**28,2%**	17,9%	Peu préoccupé	**23,4%**	17,9%				Extrêmement préoccupé	**66,6%**	39,6%
	Très préoccupé	**38,7%**	33,5%	Très préoccupé	**38,8%**	33,5%						
Lien à HOP	Faible	**57,2%**	49,6%	Moyen	**40,4%**	34,5%	Fort	**11,5%**	8,1%	Faible	**58,8%**	49,6%
Associations	Pas asso env.pol.soc.	**69,7%**	57,6%	Pas asso env.pol.soc.	**67,7%**	57,6%				Asso env.pol.soc.	**54,7%**	28,0%
	Pas Repair Café	**80,6%**	74,3%							Pas asso consommateurs	**82,9%**	74,6%
	Asso consommateurs	**14,4%**	11,1%							Repair Café	**17,4%**	11,3%
Politique	Macron	**23,1%**	15,9%	Peu intérêt politique	**34,8%**	26,8%				Divers gauche	**43,7%**	24,2%
	Divers droite	**14,1%**	9,5%	Divers droite	**12,7%**	9,5%				Fort intérêt politique	**36,4%**	23,2%
				Pas voté / blanc	**16,4%**	13,1%				Hamon	**19,0%**	15,1%
				Macron	**18,0%**	15,9%						
Variables supplémentaires												
Associations	Aucune asso	**52,3%**	40,8%	Aucune asso	**47,8%**	40,8%				Pas aucune asso	**66,3%**	44,8%
Ménage				Famille	**55,8%**	44,4%	Célibataire	**19,2%**	13,5%	Célibataire	**18,4%**	13,5%
										Couple	**21,4%**	16,4%
										Parent seul	**15,0%**	12,0%
Âge				56-65 ans	**24,7%**	21,6%	46-55 ans	**23,7%**	18,8%	16-35 ans	**30,9%**	19,2%
				66-95 ans	**17,7%**	15,0%						
				46-55 ans	**20,8%**	18,8%						
Ressources économiques				Propriétaire	**65,3%**	56,5%	Locataire/occupant	**36,6%**	29,7%	Locataire/occupant	**43,8%**	29,7%
										0-1200 €	**21,8%**	14,8%
Géographie				Rural	**29,3%**	23,6%	Métropole	**54,0%**	41,9%	Métropole	**47,5%**	41,9%
Genre				Homme	**53,3%**	49,0%				Femme	**50,2%**	40,9%
Diplôme				DEUG et moins	**45,6%**	38,8%				Licence et plus	**61,7%**	48,3%
Origines				Parents CAP/BEP/bac	**29,3%**	25,8%				Parents diplôme sup	**49,5%**	35,8%
				Parents sans diplôme	**16,7%**	14,5%				Parents CSP+	**56,9%**	45,9%
				Parents CSP-	**29,1%**	26,6%						
Nombre d'individus de la classe			**432**			**959**			**287**			**673**
Fréquence des individus de l'échantillon appartenant à la classe			***18,4%***			***40,8%***			***12,2%***			***28,6%***

L'observation des modalités les plus caractéristiques de chaque classe permet de proposer un premier aperçu. Je les présente dans le Tableau 9. J'ai repris l'ordre spatial des classes que l'on observe sur la Figure 10 : par exemple, la classe 1, en haut à gauche sur le nuage des individus, se retrouve en haut à gauche dans le Tableau 9. Deux classes très équipées, à gauche, s'opposent à des classes moins équipées, à droite. En haut, des classes qui bricolent et jardinent peu s'opposent, en bas, à des classes plus manuelles.

Tableau 9. Description résumée des quatre classes des sympathisants de HOP

Classe 1. LES CONSUMÉRISTES Fort équipement, surtout mode et high tech (chaussures, montre connectée). Renouvellement courant. Lutte contre l'obsolescence programmée vue comme un enjeu de défense du consommateur. Peu engagés dans l'associatif, peu sensibles au climat, votent centre et droite.	**Classe 3. LES CITADINS** Urbains, moindre équipement lié aux contraintes d'espace (four combiné, pas de lave-vaisselle ni de lave-linge…). Soigneux avec les objets, peu consommateurs, pratiques manuelles très peu présentes. Âge moyen, souvent célibataires.
Classe 2. LES INSTALLÉS Individus âgés, ruraux, vivant en famille avec enfants, fortement équipés en électroménager, mais ne cherchant pas à consommer. Beaucoup de pratiques manuelles et de réparation des objets. Issus de milieux modestes. Peu diplômés.	**Classe 4. LES DÉCROISSANTS** Faible équipement, lié aux conditions de vie (jeune, locataire, faible revenu) et à des valeurs (fort engagement écologiste, refus de la consommation). Diplômés issus de milieux à fort capital scolaire.

Je présente, dans les sections suivantes, les quatre classes de répondants. Pour cela, j'utilise le matériau collecté lors des entretiens réalisés auprès de sept sympathisants de HOP ayant répondu au questionnaire. Je peux situer ces sept sympathisants au sein du nuage des individus. Ils sont statistiquement rattachés à l'une des quatre classes, bien qu'aucun d'entre eux n'en soit un représentant typique (i.e., qui aurait adopté toutes les modalités les plus caractéristiques de la classe). Leurs propos illustrent et incarnent les particularités de ces quatre classes. Pour une meilleure lisibilité, je choisis, dans chaque section suivante, de développer un seul portrait d'interviewé pour présenter chaque classe.

1.4.2. Les consuméristes, des consommateurs très équipés appréciant les objets neufs

Cette première classe représente 18,4% des individus interrogés. Elle regroupe les individus qui consomment le plus parmi les enquêtés. Ce sont ceux qui ont fait l'acquisition du plus grand nombre de chaussures au cours des douze derniers mois, et c'est aussi là que l'on retrouve les rares possesseurs, dans l'échantillon, d'une montre connectée. Ils disent apprécier avoir beaucoup d'objets et en acquérir souvent de nouveaux. Ces individus gardent

peu leurs objets : ils déclarent peu user jusqu'à la corde, ni réparer, ni être soigneux vis-à-vis de leurs objets. Ils ne font pas de récupération ou de seconde-main, recherchent les bons plans, mais peu la qualité.

Ces individus sont peu engagés par rapport à d'autres classes de la CAH : ils ne participent à aucune association en-dehors de HOP, et s'intéressent peu ou pas du tout à la politique. Ce sont aussi des individus peu préoccupés par le climat, qui ont voté pour des partis de centre/droite au premier tour des élections présidentielles de 2017. Ce sont des profils surprenants par rapport aux majorités statistiques observées chez HOP, et dont on pourrait se dire d'instinct qu'ils ne sont pas spécialement contre l'obsolescence programmée, tant ils aiment renouveler leurs équipements. Mais leur intérêt pour la défense des consommateurs rejoint une partie des éléments de cadrage de HOP. Les seules associations auxquelles ils participent plus que la moyenne sont d'ailleurs des associations de défense. Pour cette raison, je leur attribue le nom de *consuméristes*, tirant profit de la polysémie du terme. Le consumérisme renvoie à la fois à un « mode de vie axé sur la consommation et caractérisé par une tendance à acheter systématiquement de nouveaux biens », et à un « mouvement visant à organiser l'information et la défense des consommateurs face aux entreprises de production et de distribution »[97].

Ces consuméristes ont un rapport utilitariste à l'association HOP, la percevant comme une association capable de défendre leurs droits face aux fabricants, sans pour autant remettre en question leurs propres modes de consommation. Ils sont plus nombreux que la moyenne à déclarer, par ailleurs, avoir un lien faible à l'association HOP. Ce rapport utilitariste est présent chez André. À 76 ans, André est un ancien éditeur de magazines professionnels à la retraite. Il vit en couple dans une grande maison en banlieue parisienne. Il découvre HOP en 2017, au moment où celle-ci porte plainte contre Apple. J'ai présenté cette affaire dans la section 1.1.2. L'association soutient alors qu'Apple ralentit ses anciens modèles d'iPhone pour inciter à leur renouvellement ; en 2018, Apple répond en baissant le prix de remplacement des batteries d'iPhone. André raconte avoir été contacté pour signer une pétition en faveur de cette plainte. Il ne se souvient pas comment l'association a obtenu son adresse mail. Il en parle d'ailleurs avec méfiance, supposant qu'elle a été vendue à HOP. Il adopte constamment cette attitude dans l'entretien, vis-à-vis des associations comme des industriels, qu'il soupçonne de rechercher le profit.

> *Je ne sais plus comment j'ai découvert HOP, d'ailleurs. Ils [Mes Opinions[98]] ont dû vendre les adresses et voir que je n'arrêtais pas de gueuler ou de protester ou de… je ne sais pas comment ils ont eu mon adresse[99], j'ai reçu un mail de HOP qui parlait de signer une pétition pour que… Donc là, quand j'ai vu que c'était sur Apple, j'ai signé tout de suite ! Et j'étais très étonné du*

---

[97] Source : Dictionnaire du Larousse, date inconnue. « Consumérisme », *Larousse.fr*, disponible sur : www.larousse.fr/dictionnaires/francais/consumérisme/18532, consulté le 17/12/2021.

[98] Site de pétitions et de sondages en ligne auquel André était inscrit.

[99] Je n'ai pas eu confirmation qu'il y ait eu un quelconque lien, ou transfert d'adresses email, entre HOP et MesOpinions.fr.

résultat qu'ils ont réussi à obtenir. Donc je suis allé chez Apple Shop, et je leur ai dit : « Il est ralenti » — j'avais un 5, un truc que j'avais acheté d'occase encore, « il faut me changer la pile ». « Oui monsieur, pas de problème », je reviens, puis ils me disent : « Ben j'ai deux nouvelles, une bonne et une mauvaise. La mauvaise nouvelle c'est que votre téléphone, on a cassé la nappe, ça s'est mal passé et tout. Donc vous avez un téléphone neuf et une pile neuve ».

Enquêtrice : Ça c'était la bonne nouvelle, avoir un téléphone neuf.

Voilà. Donc j'étais content d'avoir un téléphone neuf, et une pile neuve. ***— André, 76 ans, ancien éditeur de magazines professionnels à la retraite***

D'après André, la principale utilité de HOP est d'aider les consommateurs à obtenir réparation face à une marque. Pour autant, il ne s'interroge pas sur les conséquences écologiques de la consommation. André a pu faire remplacer son téléphone tout entier, ce qu'il voit comme une aubaine. Avec cette conclusion, il s'écarte de la vision de l'association. En effet, la logique défendue publiquement par HOP est de freiner le remplacement des objets. Laetitia Vasseur déclarait ainsi, dans une émission télévisée en 2018, que l'essentiel est de pouvoir remplacer la batterie pour garder son téléphone[100].

L'enjeu, pour André, est que le consommateur s'y retrouve financièrement, et qu'il ait accès à des produits de qualité. Il se positionne dans une logique de défense des consommateurs. Il est d'ailleurs également abonné à la revue *Que Choisir*, qu'il est, chaque mois, « avide de lire ». À aucun moment, André ne lie de lui-même la question de l'obsolescence programmée à une question environnementale. Cette question est d'ailleurs fortement associée, pour lui, à une certaine population : celle des « bobos ». André a voté François Fillon au premier tour des élections présidentielles de 2017. Lorsque je lui dis que je trouve cela intéressant, parce que mon *a priori* était que les sympathisants de HOP étaient tous de gauche pro-environnement, il renchérit :

Ah non ! Ça c'est le côté bobo, il n'y a rien de plus stupide ! C'est l'essence même de la stupidité ! Les bobos de gauche, de droite, le politiquement correct, c'est insupportable !! Insupportable ! Et ils devraient bien se méfier parce que ça va faire voter les gens en réaction. ***— André***

Un des traits d'André est qu'il continue de consommer des produits de marques qu'il critique pourtant. D'après lui, Apple « c'est des escrocs », il les « déteste ». L'iPad, qu'ils ont créé, « ne sert à rien du tout, si ce n'est avoir un format plus intéressant. Donc c'est de la vente forcée ». Il reproche à Apple de pratiquer l'obsolescence programmée sur ses produits. Il possède un iPhone 6, même s'il l'achète d'occasion, à la Fnac, pour 300 € : « je ne vais pas payer 1000 € une merde », précise-t-il. André ne cherche pas à boycotter la marque. En réalité, s'il utilise des produits Apple, c'est en grande partie par habitude, parce qu'il a appris

---

[100] Source : Bazoge Mickaël, 11/01/2018. « Obsolescence programmée : HOP conseille de ne pas faire les mises à jour de l'iPhone sur le plateau de "Quotidien" », iGeneration, disponible sur : www.igen.fr/iphone/2018/01/obsolescence-programmee-hop-conseille-de-ne-pas-faire-les-mises-jour-de-liphone-sur, consulté le 17/12/2021.

à utiliser cette technologie plus qu'une autre. Changer de marque serait trop coûteux pour lui :

> *Je ne veux pas, à mon âge, rentrer dans des problèmes de compétences entre systèmes etc., parce que là je n'en sortirais pas, j'ai autre chose à faire que de passer mon temps à ça, donc je reste sur l'iPhone ; sans ça je serais passé depuis longtemps à Samsung ou à Huawei !* ***— André***

André est également représentatif de la classe des *consuméristes* en ce qu'il possède de nombreux équipements chez lui, et apprécie les posséder. André prête attention au « look » de ses objets : ceux-ci doivent s'inscrire dans un « ensemble », au sein de sa maison, qui soit harmonieux. Lorsqu'il emménage dans son logement actuel, en banlieue parisienne, il fait des travaux d'aménagement durant quatre ans. Il meuble le salon d'une bibliothèque qu'il a dessinée sur mesure, la cuisine de meubles blancs en plastique texturé. « Par goût je suis plutôt hyper design », précise-t-il.

Un de ses traits est, en revanche, dissonant par rapport à la classe des *consuméristes* : André adopte de nombreuses pratiques de bricolage, de réparation et de préservation des objets. Il témoigne tout au long de l'entretien d'un attachement fort aux objets. Il parle de la fascination qu'il avait pour ses jouets quand il était enfant. Toujours aujourd'hui, il dit avoir du mal à se séparer de ses objets. Il a gardé une petite voiture qui date de son enfance. Elle vaudrait aujourd'hui plusieurs centaines d'euros. Pourtant, pour lui, « c'est sentimental, ce n'est pas le prix » qui fait la valeur de son objet. André a été élevé par son oncle, qui était artisan bijoutier-horloger et passionné de moto. Il en a gardé un goût pour la mécanique et les beaux objets. Dans son garage, au sous-sol, il possède une voiture ancienne, de collection, qu'il a passé plusieurs années à restaurer et qu'il conserve sous bâche. Ces pratiques correspondent plutôt au profil suivant (1.4.3). Ce contre-exemple montre que les classes identifiées grâce à la CAH sont des idéaux-types (Weber, 1998), c'est-à-dire des « construction[s] intellectuelle[s] obtenue[s] par accentuation délibérée de certains traits de l'objet considéré » (Coenen-Huther, 2003, p. 532). Ces figures idéal-typiques ne s'incarnent jamais exactement dans la réalité. Les enquêtés incorporent, comme on le voit avec André, plusieurs éléments des différents idéaux-types.

1.4.3. Les installés, des bricoleurs âgés et ruraux qui prennent soin de leurs biens domestiques

La deuxième classe est la plus importante de l'échantillon, représentant 40,8% de la population étudiée. Elle regroupe des individus très équipés, comme la classe 1, à l'exception de la montre connectée. Le fort taux d'équipement concerne des électroménagers classiques comme le micro-ondes, la télévision, le lave-vaisselle, le four, le sèche-linge (qu'il soit inclus dans ou dissocié du lave-linge). La classe regroupe des familles (couples avec enfants), souvent propriétaires de leur logement, vivant en milieu rural. Ils viennent de milieux peu

aisés, avec des parents peu diplômés et des catégories socioprofessionnelles basses[101]. Il s'agit d'individus plus âgés que la moyenne, ayant 56 à 95 ans. Vu leur position dans le cycle de vie et leur type de ménage, ils sont probablement équipés et installés depuis quelque temps déjà — d'où le nom que je leur ai attribué. Contrairement à la classe 1, les *installés* affirment qu'ils n'aiment pas trop avoir des objets nouveaux. Ainsi, ils ont acheté en moyenne deux paires de chaussures au cours des douze derniers mois. Ils indiquent aussi user souvent leurs objets jusqu'à la corde.

Ces individus se différencient aussi de la classe 1 par un goût pour les activités manuelles. Ils jardinent et bricolent régulièrement, cherchent à réparer. Ils se disent soigneux vis-à-vis des objets. En revanche, ils s'en rapprochent du point de vue de l'engagement et des valeurs : ils valorisent plus la défense des consommateurs que celle de l'environnement, se disent peu préoccupés par le réchauffement climatique, sont peu présents dans des associations, et ont souvent voté divers droite ou centre. Mais ils sont aussi plus nombreux à exprimer un faible intérêt pour la politique et avoir voté blanc, nul, ou ne pas avoir voté du tout au premier tour des élections présidentielles de 2017.

Parmi les enquêtés interviewés, Bernard se rattache à cette classe des *installés*. Je rencontre Bernard dans un café parisien, alors qu'il est de passage. Cet homme de 60 ans partage sa vie entre la France et l'Allemagne. Bernard était ingénieur système avant de devenir chômeur, et sa femme est juriste. Ses trois enfants, maintenant grands, ont tous quitté le foyer. Bernard diffère des *installés* dans la mesure où il vient d'une famille plutôt aisée, avec un père chef d'un bureau d'études en travaux publics et une mère comptable, et où il est titulaire d'un Bac+5 en physique. Mais ses opinions et ses pratiques le rapprochent de l'idéal-type des *installés*. Bernard est détaché de la politique : il s'intéresse « assez » à la politique et n'a pas voté aux présidentielles. Il est fortement équipé, notamment car il a deux logements. Il adopte de fortes pratiques de préservation. En début d'entretien, il précise qu'il est « maniaque » : il n'aime pas que ses objets prennent la poussière, et les nettoie souvent. Il accorde aussi une forte importance à la compréhension de leur technologie, et à un usage réfléchi qui permette de les préserver.

> *Un, je répare moi-même, et deux, j'évite de casser.*
>
> ***Enquêtrice : Et vous dites que les pannes ce n'est pas forcément des vices cachés…***
>
> *C'est une mauvaise utilisation, une utilisation qui n'est pas optimum. Et ça, un autre exemple : sur ma voiture, je viens de changer ma batterie, elle avait dix ans. Parce que j'ai fait l'erreur de charger un peu trop, c'est de ma faute. Je le savais, je ne pouvais pas faire autrement. Il y a peu de gens qui gardent une batterie dix ans. Parce que je fais attention à la manipulation, à l'utilisation, donc ça dure plus longtemps. Les gens ont une utilisation qui favorise le gaspillage, alors qu'ils pourraient faire autrement.*

[101] Cela m'incite à interroger plus précisément le rôle du milieu d'origine. Ce sera l'objet du Chapitre 2.

> ***Enquêtrice : C'est quoi les astuces très pratiques ?***
>
> *Sur la voiture de ma femme, c'est une Scénic allemande. Quand on coupe le contact, les phares restent allumés. Sauf si on ouvre la porte. Ma femme est juriste, pas ingénieure ; donc ça fait trois fois qu'elle change de batterie. Donc voyez, ce n'est plus de l'obsolescence programmée, on favorise ça. C'est vente forcée, vente cachée, enfin il y a tout un pan comme ça qui n'est pas visible. Ce que je fais, moi, c'est que je coupe le contact et j'ouvre la porte tout de suite, et les phares s'éteignent. Voyez.* ***— Bernard, 60 ans, ancien ingénieur système au chômage***

L'exemple des phares de voiture montre comment Bernard mobilise des pratiques d'économie, alors même que son niveau de revenu ne le contraint pas économiquement. Ce n'est pas sans lien avec ses études et sa profession techniques, et il le mentionne : il dit avoir un « esprit cartésien » du fait de sa formation en physique. Son parcours d'ingénieur l'incite à réinvestir ses savoirs dans les réparations du quotidien. Au-delà, il valorise une forme de culture technique : pour lui, savoir comprendre et réparer un objet, c'est la garantie d'être « autonome », vis-à-vis des industriels comme de l'entourage bricoleur. Il peut réparer lui-même, sans avoir à faire appel à un professionnel ou à un ami.

Bernard est aussi représentatif de sa classe en ce qu'il ne projette pas de renouveler son équipement. Lorsque je lui demande quel est le dernier objet dont il a fait l'acquisition, il dit : « vous savez, à mon âge, on n'achète plus d'objets ». Il se considère déjà bien équipé, ayant accumulé des objets au fil de son parcours de vie. Son exemple va dans le sens d'une lecture biographique de la classe des *installés* : le questionnaire, ou les entretiens, saisissent ces individus à un moment de leur parcours de vie où les objets se sont stabilisés — longtemps après les premières installations de jeunesse.

1.4.4. Les citadins, des individus peu bricoleurs aux équipements restreints par le manque d'espace

La classe 3 est la plus petite de l'échantillon, concernant 12,2% des individus. Elle regroupe des individus d'âge moyen (46 à 55 ans), souvent célibataires. J'ai choisi de l'appeler la classe des *citadins* car elle réunit des individus urbains : vivre dans une grande agglomération (ou « métropole ») est une modalité représentative de la classe. Ces individus disposent de moins d'espace que la moyenne, et cette restriction semble expliquer leur faible taux d'équipement. Peu d'entre eux possèdent un lave-vaisselle, un lave-linge, un sèche-linge, une télévision ; le four combiné remplace la possession d'un four et d'un micro-ondes. Les membres de cette classe ont acheté le même nombre de chaussures au cours des 12 derniers mois que la classe précédente, et n'apprécient pas non plus acquérir régulièrement de nouveaux objets. Le manque d'espace est aussi ce qui pourrait expliquer qu'ils jardinent ou bricolent peu. En revanche, et comme les *installés*, ils sont plus nombreux que la moyenne à se déclarer soigneux vis-à-vis de leurs objets.

Le portrait d'Arnaud illustre ce rapport de soin aux objets. Arnaud a une mère urbaniste et un père professeur de Français. À 47 ans, il vit seul dans un appartement en banlieue parisienne que sa mère lui a acheté : il y a emménagé en 2018. Actuellement au chômage, mais souhaitant devenir déposant de brevets, ou « inventeur » comme il le dit lui-même, il perçoit environ 600 € net par mois. L'attention qu'il porte à ses objets ressort durant tout l'entretien. Il parle de ses plaques de four « de très bonne qualité », qui sont de « marque allemande » ; de sa chaise qui a une assise confortable ; de ses pantalons « ultra-résistants ». Ce goût pour les objets passe aussi par des pratiques d'entretien importantes, qu'il décrit dans cet extrait au sujet de son pantalon. La manière dont il détaille ses gestes montre l'attention qu'il porte à ces pratiques.

Enquêtrice : Il a quel âge, votre pantalon là ?

Il a quinze ans.

Enquêtrice : Génial ! Il est impeccable en plus !

Oui, il est impeccable, et pourtant j'ai vécu avec, j'ai fait du sport avec. Et souvent je les lave à l'envers, souvent pas très chaud, entre 0 et 30. Et maintenant j'utilise plus d'argile en plus ; j'avais du détergent avant, et j'utilise de l'argile soit verte soit rouge, ou rose, puisque c'est un désinfectant, c'est un antifongique, et on peut s'en servir…

Enquêtrice : Ouais, c'est ça, on peut la mettre à la place de la lessive… ?

Même si on lave à la main, on rince d'abord des vêtements, on les frotte un peu, après on peut faire tremper avec un peu de poudre d'argile diluée, on laisse tremper assez longtemps, on frotte bien, ensuite on rince bien et le vêtement est nickel. Mais j'avais tendance même à utiliser du Whitt pour les vêtements délicats… Sinon il y a des lessives qui sont faites, anti-allergéniques, des liquides pour les peaux sensibles, les trucs les moins détergents possibles, et j'ai tendance à bien rincer les… il faut mettre le rinçage + sur les machines à laver, parce que le rinçage + c'est un rinçage normal d'autrefois. ***— Arnaud, 47 ans, chômeur et essaie de déposer des brevets d'inventions***

Toutefois, Arnaud se distingue de l'idéal-type *citadin* à plusieurs égards. D'abord, il estime avoir un lien faible à HOP et valorise l'enjeu environnemental de la lutte contre l'obsolescence programmée. Par contraste, le profil du *citadin* se caractérise par un lien fort à HOP et par le fait qu'il considère comme prioritaires d'autres enjeux de l'obsolescence programmée. D'autre part, Arnaud est différent de ce profil dans la mesure où il habite dans un espace relativement grand, en banlieue : il dispose de 60 mètres carrés, qui se répartissent entre un salon, une cuisine, une salle de bains et deux chambres. Cet espace disponible contraint peu son équipement. Surtout, il mentionne de nombreuses pratiques de bricolage et de réparation des objets. D'autres entretiens auprès de répondants au questionnaire HOP auraient permis d'approfondir les caractéristiques de ce profil : je ne dispose ici que du cas d'Arnaud. Toutefois, comme je l'ai précisé dans le chapitre méthodologique, j'ai mené des entretiens auprès d'une cinquantaine d'autres individus en-dehors du cercle des sympathisants de HOP.

Ceux-ci résident principalement en milieu urbain. L'enjeu du manque d'espace inhérent à la vie citadine est crucial dans le rapport que ces enquêtés entretiennent avec leurs objets.

1.4.5. Les décroissants, des militants peu équipés à fort capital scolaire

La quatrième classe représente 28,6% des individus de l'échantillon. Elle est diamétralement opposée à la première, celle des *consuméristes*. Cette classe, dite des *décroissants*, se caractérise par un faible équipement : pas de télévision, de sèche-linge, de four combiné ni de micro-ondes (mais un four en revanche), pas de lave-vaisselle, de montre connectée, de lave-linge et, parfois, de téléphone mobile. Ses membres ne déclarent aucun ou un seul achat de paires de chaussures au cours des douze derniers mois.

Les *décroissants* sont moins nombreux que la moyenne à rechercher les bons plans et les promotions, à apprécier avoir de nouveaux objets et en posséder beaucoup, mais aussi se déclarent peu soigneux vis-à-vis de leurs objets. Ils sont, en revanche, nombreux à consommer du seconde-main, à user les objets jusqu'à la corde et à les réparer. Ils déclarent aussi des pratiques régulières de couture. Enfin, ils disent souvent rechercher la qualité des objets lorsqu'ils s'en procurent. Cette description rapproche ces individus de ceux qui pratiquent le « *true materialism* » tel que théorisé par Juliet Schor et Craig J. Thompson. Le *true materialism* consiste à porter une attention particulière à la qualité des produits (texture, provenance, ressources utilisées…) et à les faire durer en les gardant, en les échangeant, en leur donnant un nouvel usage (Schor et Thompson, 2014).

C'est dans la classe des *décroissants* que l'on trouve les personnes les plus sensibilisées à la question environnementale. Les individus se déclarent « extrêmement préoccupés par le climat », rattachent l'obsolescence à l'enjeu écologique, sont présents dans des associations environnementales politiques ou sociales, et dans des Repair Cafés. Ils se positionnent à gauche de l'échiquier politique, ayant voté Mélenchon, Hamon ou d'autres partis de gauche au premier tour des présidentielles de 2017. Les *décroissants* sont aussi dotés d'un fort capital scolaire : issus de parents diplômés du supérieur, et d'au moins un parent cadre, ils ont au minimum un niveau licence. Ils sont peu installés : ce sont souvent des locataires, jeunes (16-35 ans) et célibataires. Ils ont souvent un capital économique faible (moins de 1200 € net de revenu par mois par UC).

Brossons le portrait d'Elisabeth, sympathisante de HOP que j'ai rencontrée en entretien. Elisabeth exerce une triple profession, de formatrice, biographe et organisatrice d'évènements. Elle vit seule dans sa maison à Clamart. Son profil diverge des *décroissants* dans la mesure où elle est plus âgée (54 ans) et est propriétaire de son logement. Toutefois, Elisabeth a des pratiques de longévité qui correspondent à cette classe. Ces pratiques passent à la fois par le fait de se procurer des objets d'occasion, de réparer, et plus généralement, de moins consommer. Elisabeth évite d'acheter neuf quand elle peut, en privilégiant des réseaux

d'occasion comme Le Bon Coin[102] ou des ressourceries[103]. Elle préfère récupérer des vieux meubles, qu'elle redécore ensuite à la main. Elle possède par exemple, dans son salon, une armoire qu'elle a achetée dans une brocante, qu'elle a décapée et qu'elle a peinte. Elisabeth a personnalisé toute sa maison. Celle-ci est la quatrième qu'elle « fai[t] du sol au plafond », précise-t-elle. Son goût pour le bricolage lui vient de ses parents. Sa mère, professeure d'anglais et journaliste, « faisait plein de trucs avec ses mains », plutôt artistiques. Comme elle, Elisabeth s'investit dans l'esthétique de sa maison : elle a couvert sa terrasse d'une mosaïque colorée. Son père, ingénieur, était « très manuel » et « réparait tout ». Elisabeth peut réparer les objets non motorisés. Quand elle ne parvient pas à réparer certains objets, elle a un ami qui « sait absolument tout faire », à qui elle les confie. Au moment de l'entretien, son ami a son aspirateur et sa machine à café, tous deux en panne.

Enfin, Elisabeth achète peu d'objets neufs ou d'occasion. Cette déconsommation n'est pas liée qu'à des contraintes de revenu. Elisabeth perçoit 2350 € net mensuels, mais cette somme est lissée : travaillant en indépendante, elle gagne parfois plus, et moins le mois suivant. Éviter de consommer lui permet de gérer son budget et d'éviter d'être trop « dépensière », comme elle le dit. Elle rattache aussi cette limitation de la consommation matérielle à un engagement plus large, et ce, dès le démarrage de l'entretien.

> *Avant-hier j'ai organisé une « trocante » chez moi avec des amis, où on s'échange nos vêtements, nos livres, nos pots de confiture […]. C'est la troisième que je fais, donc je me sens très très concernée, et très en colère. Plus que le reste.*
>
> ***Enquêtrice : Ça vous vient d'où ce truc-là ?***
>
> *Je n'en sais rien. C'est un monde de fou qu'on s'est construits. Moi je suis absolument pour la décroissance, je suis absolument pour arrêter de surconsommer. Je pense que tout ce qu'on peut faire localement les uns et les autres n'aura aucune incidence par rapport à ce que devrait faire un gouvernement ou les multinationales qui régentent le monde, et que du coup la seule chose qu'on puisse faire nous, c'est d'arrêter de consommer. Pour qu'eux arrêtent de fabriquer, fabriquer, etc. C'est un choix politique, depuis toujours.* ***— Elisabeth, 54 ans, formatrice, biographe et organisatrice de spectacles***

L'idée d'Elisabeth que les choix de consommation peuvent faire changer l'offre est un trait des « consommateurs engagés » (Dubuisson-Quellier, 2018), dont elle fait partie.

---

[102] Plateforme en ligne mettant en relation des particuliers (et parfois des professionnels) pour acheter ou récupérer des biens d'occasion.

[103] « Une ressourcerie est un lieu où sont collectés tous les objets et matériaux dont leurs propriétaires n'ont plus besoin. Elle gère, sur un territoire donné, un centre de récupération, de valorisation, de revente et d'éducation à l'environnement ». Un exemple de ressourcerie est la Petite Rockette, association située dans le 11ème arrondissement de Paris, dont cette définition est tirée. Source : La Petite Rockette, date inconnue. « Une ressourcerie, qu'est-ce que c'est ? », *LaPetiteRockette.Org*, disponible sur : www.lapetiterockette.org/ressourcerie, consulté le 22/12/2021.

Conclusion du chapitre

Avec les signataires du manifeste de HOP, j'ai approché des individus sensibles à la durée de vie des objets. L'analyse de ce groupe a montré la diversité des enjeux auxquels cette question renvoie et des pratiques de longévité qui y sont associées. J'ai dégagé quatre manières de s'intéresser à la longévité. Cela peut être lié à des questions de défense des consommateurs (*consuméristes*), mais aussi à des pratiques de bricolage (*installés*), au fait d'être contraint par un espace limité (*citadins*) et à des engagements écologiques passant par la recherche d'une consommation sobre (*décroissants*).

Ces quatre profils sont quatre formes de ce que je propose d'appeler des *régimes de longévité*. Par « *régime de longévité* », j'entends un ensemble de pratiques et de manières de faire privilégiées par un individu pour faire durer ses objets, adossées à des représentations. Ces *régimes de longévité* sont présents chez des individus ayant des profils particuliers. Par exemple, les *décroissants*, qui privilégient la déconsommation et adoptent un discours écologiste, sont plus jeunes et moins aisés que les *consuméristes*.

Mais ces régimes de longévité me paraissent plus nombreux. L'approche quantitative propose une première classification, mais ne permet pas d'aborder toutes les variations. Notamment, le questionnaire a mis l'accent sur deux types d'interprétations de la longévité : celles qui valorisent la défense des consommateurs et celles qui valorisent la protection de l'environnement. Or, les enquêtes qualitatives que je mène en parallèle font apparaître d'autres logiques. Certains me parlent davantage de la notion de gaspillage, ou de leur attachement aux objets, absents des résultats du questionnaire. Je poursuivrai, dans la thèse, l'identification de nouveaux *régimes de longévité*. Je développerai ceux-ci à travers la série de portraits disséminés au fil des chapitres 5, 6 et 7. En Annexe 10, dans le tableau des enquêtés, la lectrice ou le lecteur pourra trouver une colonne spécifiant à quel(s) régime(s) de longévité se rapproche le plus chaque individu interviewé.

À partir de cette typologie, je formule plusieurs hypothèses, qui guident la suite de la thèse. La première concerne le rôle important que semblent jouer les trajectoires biographiques. Les pratiques de longévité semblent liées au milieu social des individus. Elles pourraient se transmettre par les parents, mais aussi *via* une socialisation plus tardive à cette question.

Une deuxième hypothèse porte sur le rôle de l'âge. Les individus plus avancés dans leur parcours de vie sont plus équipés que les autres. Il y a peut-être un effet d'âge ou de génération à garder ses objets. Cette approche statistique doit donc être complétée par une approche plus microsociologique et diachronique, qui prenne en compte les évolutions de l'individu dans le temps. Comment les individus en viennent-ils à être concernés par la question de la durée de vie des objets ? Peut-on voir un lien avec leur milieu social d'origine et la socialisation primaire qu'ils ont connue dans l'enfance ? La durée de vie est-elle une notion à laquelle ils font attention depuis toujours, ou est-ce apparu au fil de leur parcours, par quels biais ? Dans le prochain chapitre, je creuse cette piste des trajectoires de vie, pour voir

comment le rapport aux objets se constitue au fil du temps et comment les évènements biographiques peuvent déterminer les carrières des objets au sein des foyers.

Ce chapitre statistique m'amène à (re)formuler deux autres hypothèses pour la suite du développement. La première repart de l'étude du groupe des *décroissants*, où les individus entretiennent de nombreux liens avec d'autres associations que HOP, notamment des associations environnementales, politiques et sociales ; ce sont aussi ceux qui ont un discours environnemental et militant très développé. Je me demande si ces autres associations, mais aussi d'autres organisations, jouent un rôle dans la construction des représentations autour de la question de la durée de vie. Je creuserai cela dans le Chapitre 3 de la thèse. Enfin, l'étude des *citadins* invite à prêter attention aux contraintes matérielles auxquelles font face les individus. Ces contraintes ne sont pas à négliger et jouent probablement un rôle fort dans le sort des objets au sein du foyer. Ce sera le sujet de ma Partie 2.

Chapitre 2. La construction biographique d'une attention portée à la longévité : le poids des socialisations successives

Dans le chapitre précédent, j'ai noté que le parcours de vie des individus peut jouer dans les pratiques de longévité qu'ils adoptent. J'ai identifié des *régimes de longévité*, c'est-à-dire des ensembles de pratiques et représentations autour de la durée de vie des objets. Les individus qui adoptent ces *régimes* diffèrent notamment selon leur position dans le cycle de vie : l'âge et la taille du ménage sont des caractéristiques importantes pour différencier les profils. Je propose maintenant d'adopter une approche par entretiens biographiques, pour comprendre comment les pratiques de longévité s'inscrivent dans les trajectoires individuelles. Comment émerge, chez les individus, une attention portée à la longévité et une tendance à faire durer les objets ? Dans ce chapitre, je m'intéresse aux socialisations successives qu'ils rencontrent. Je montre comment se transmettent, par la famille, des dispositions à faire durer les objets, et comment ces dispositions sont mises en sourdine, réactivées ou nourries par les instances de socialisation secondaire auxquelles s'exposent les individus dans la suite de leur parcours de vie.

La littérature en sciences humaines et sociales a encore peu cherché à comprendre d'où viennent les pratiques de longévité des individus. D'après certains travaux en design et en marketing, ceux qui font durer leurs objets seraient des individus particuliers, qui possèderaient des valeurs et motivations spécifiques (Ackermann, Mugge et Schoormans, 2018 ; Cooper et Evans, 2010 ; Van Nes, 2010), comme l'aversion pour le gaspillage (Brough et Isaac, 2010). Selon d'autres travaux, les compétences en bricolage et le goût pour la réparation (Diddi et Yan, 2019 ; Scott et Weaver, 2014), ou encore les habitudes de consommation (Cooper et Evans, 2010), peuvent également déterminer la propension à faire

durer ses objets. Mais comment les individus acquièrent-ils ces compétences, goûts et habitudes ? La lecture de ces travaux invite à étudier en profondeur comment la relation aux objets se construit au fil du temps.

En revanche, une longue tradition sociologique a étudié comment s'acquièrent les manières d'agir et de penser des individus. Il s'agit de la littérature portant sur la socialisation, que j'ai commencé à présenter en introduction de cette thèse. Trois approches de la socialisation peuvent être différenciées : une approche dispositionnaliste, dont Pierre Bourdieu est souvent cité comme l'un des représentants majeurs ; une approche interactionniste, souvent associée à des auteurs comme Claude Dubar ; et une troisième approche qui propose d'articuler les deux, notamment développée par Bernard Lahire et Muriel Darmon dans le contexte français. Je vais les présenter brièvement pour montrer comment ces théories de la socialisation peuvent m'aider à comprendre l'émergence, chez les individus, des pratiques de longévité.

L'approche dispositionnaliste met l'accent sur les déterminismes de la socialisation primaire, celle qui advient dans l'enfance. Les auteurs qui adoptent cette approche voient la socialisation primaire comme la socialisation la plus structurante. Ils accordent un rôle très important à la famille, à la classe sociale et à l'école, instances de socialisation primaire par excellence. Celles-ci forgent les « habitus » individuels, c'est-à-dire des « principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations » (Bourdieu, 1980, p. 89) qui détermineront par la suite les manières d'agir, d'apprécier et de penser de l'individu. Ces habitus sont homogènes au sein d'une classe sociale : ses membres partageant des conditions d'existence comparables, ils héritent de manières de faire, de représentations et de goûts similaires. D'autres caractéristiques, comme le genre, l'époque historique ou le lieu dans lequel les individus ont grandi, jouent dans la construction de l'habitus. En suivant cette perspective, on peut expliquer la présence de pratiques de longévité chez les individus par celles de leurs parents ou par certains apprentissages faits à l'école.

La deuxième approche défend que la socialisation est un processus continu, et donne le primat à la socialisation secondaire. D'après Claude Dubar, « chacun possède de multiples appartenances qui peuvent changer au cours d'une vie » (Dubar, 2010, p. 5). Ses travaux mettent l'accent sur les choix personnels au fil de la vie, plutôt que les assignations héritées de l'enfance. Il privilégie l'étude des interactions entre des individus qui se côtoient dans un milieu social donné, et s'intéresse en priorité aux socialisations professionnelles, soutenant que le travail est l'instance de socialisation la plus importante (Dubar, 2015). Les pratiques des individus peuvent en effet se transformer au fil des interactions avec leur milieu professionnel. La thèse d'Amélie Beaumont, sur les « déformations professionnelles » des employés de l'hôtellerie de luxe, l'a bien montré. Ceux-ci adoptent des pratiques quotidiennes différentes de celles de leur milieu d'origine. Par exemple, leurs pratiques alimentaires ont évolué depuis leur emploi dans l'hôtellerie de luxe : celles-ci incluent la consommation de produits haut de gamme comme des truffes, ou l'habitude de se retrouver au restaurant, parfois même dans des étoilés, forme de sociabilité habituellement associée aux cadres

(Beaumont, 2021). En suivant cette perspective, je suppose que les individus se mettent à adopter des pratiques de longévité plus tard dans leur parcours de vie. Je vois ainsi dans les différents milieux qu'ils fréquentent (professionnel, mais aussi familial, amical, associatif…) des instances de socialisation potentielles, transformant le rapport aux objets et à la consommation.

Enfin, l'approche des lahiriens accorde une place importante à la multiplicité des espaces qui produisent les dispositions sociales. D'après Bernard Lahire, « tout corps (individuel) plongé dans une pluralité de mondes sociaux est soumis à des principes de socialisation hétérogènes et parfois même contradictoires qu'il incorpore » (Lahire, 2011, p. 50). Dans son enquête sur les pratiques culturelles, il s'est interrogé sur les goûts culturels « dissonants » que présentent souvent ses enquêtés sur le terrain. D'après lui, ces « variations intra-individuelles » sont liées au fait que les individus sont « sans cesse confrontés à des individus porteurs de dispositions (à agir et à croire) différentes de celles qu'ils ont préalablement incorporées » (Lahire, 2004, p. 737). Se situant dans la continuité de cette approche, Muriel Darmon (2018) considère qu'étudier la socialisation renvoie à comprendre ensemble les déterminismes et les transformations des individus.

Dans ce chapitre, je me positionne dans une perspective lahirienne, en identifiant les différents moments de socialisation successifs qui peuvent aboutir à l'adoption de pratiques de longévité par les individus. Pour comprendre comment l'enjeu de la longévité vient aux individus, je tiens compte de la socialisation primaire (milieu social d'origine, milieu scolaire), comme des socialisations secondaires (amicale, conjugale, professionnelle, institutionnelle, politique, religieuse). Afin d'appréhender ces socialisations successives, une approche diachronique, au plus près des parcours individuels, est nécessaire. Muriel Darmon soutient ainsi que « les analyses de cas individuels, qui cherchent à retracer les parcours d'un ou plusieurs individus donnés en réunissant un grand nombre d'informations sur ces individus et leur histoire, sont un moyen particulièrement riche d'accès aux emboîtements de leurs socialisations » (Darmon, 2016, p. 112). Dans ce chapitre, j'étudie les rôles que jouent les socialisations primaire et secondaire dans la construction d'une tendance à faire durer les objets. Je montre que la socialisation primaire joue sur les goûts et les habitudes. Elle transmet des dispositions à apprécier les objets qui durent et des habitudes de préservation. La socialisation secondaire peut mettre en silence, réactiver ou remanier les dispositions acquises durant la socialisation primaire. Elle joue sur les discours et les représentations des individus, leur apporte davantage de réflexivité sur les pratiques de longévité.

J'utilise dans ce chapitre une partie de l'enquête « Pratiques domestiques », que je présente dans l'Encadré 4. J'y ai mené 60 entretiens avec des individus ou des couples, issus de divers réseaux : des publics de Repair Cafés, des sympathisants de l'association HOP, des membres de groupes Facebook autour de la longévité ou des individus recrutés par boule de neige. Une partie de chaque entretien portait sur le parcours de vie des enquêtés, en lien avec leur rapport aux objets. Ils y retraçaient leur trajectoire de vie, en parlant des objets présents dans

leur maison d'enfance et des pratiques de consommation de leurs parents, puis en se remémorant des moments importants de leur vie en lien avec des objets.

Je mobiliserai donc ce matériau, dument transcrit, annoté et codé, mais aussi des frises chronologiques que j'ai retracées à partir de ces entretiens[104]. J'y ai noté les évènements-clés de la vie des individus évoqués en entretien, ainsi que les évolutions en lien avec les objets — par exemple, l'arrivée ou le départ d'un objet dans le foyer. Je diffuse, dans ce chapitre, quatre de ces frises, pour donner à voir les trajectoires de vie. Pour la lisibilité de l'exposé et la concision du chapitre, j'ai choisi de ne pas diffuser les frises pour chaque enquêté cité. J'ai plutôt détaillé un premier parcours, celui d'Alexandre, dans une partie consacrée (2,1) ; puis j'ai sélectionné trois frises pour illustrer des évènements biographiques en partie 2.3. L'approche processuelle, matérialisée par ces frises, permet de montrer comment les individus sont progressivement sensibilisés à la durée de vie des objets.

Encadré 4. Décrire les pratiques autour des objets, leur origine et leurs négociations : l'enquête « Pratiques domestiques »

Comment le rapport à la durée de vie des objets se construit-il par la socialisation primaire et évolue-t-il avec le temps ? Par quelles pratiques cherche-t-on à faire durer ses objets, et comment celles-ci s'inscrivent-elles dans des routines et temporalités quotidiennes ? Quelles ressources, obstacles, coûts et efforts accompagnent leur mise en place ? L'enquête « Pratiques domestiques » vise à cerner ces déterminants des pratiques de longévité[105].

Diversifier le recrutement des enquêtés

Dans une enquête qualitative, l'objectif n'est pas d'avoir un échantillon représentatif, mais de varier les cas pour avoir un aperçu le plus large possible de la diversité des situations sur un thème donné (Bertaux, 2005). J'ai cherché à identifier une variété de manières de s'engager dans les pratiques de longévité. Ma stratégie était de recruter ces enquêtés par divers canaux, détaillés dans le Tableau ci-dessous. Je suis passée par des organisations qui promouvaient l'allongement de la durée de vie des objets. J'ai fait varier ces organisations selon ce qu'elles apportaient à la pratique et la manière de s'engager dans la pratique qu'elles proposaient. J'en ai identifié quatre, dont trois ont déjà été présentées en introduction de la thèse : il s'agit de HOP, des Repair Cafés et du groupe Facebook « Réparation ». La quatrième est le groupe Facebook « Rien de Neuf ». Il est lié à un défi du même nom, lancé en 2018 par une association qui promeut le zéro déchet (Zero Waste). Le défi est de ne rien acheter de neuf durant une année entière. Enfin, une petite partie des enquêtés est recrutée *via* des connaissances de mon entourage et *via* la méthode de « boule de neige » (un enquêté redirigeant vers un autre).

---

[104] Je réemploierai cette méthode des frises chronologiques dans le Chapitre 5 sur le temps, cette fois-ci plus précisément sur des pans de trajectoires, sur quelques mois.

[105] Je fais le choix de présenter ici l'intégralité de l'enquête, pas seulement son aspect biographique qui nous intéresse dans ce chapitre. La lectrice ou le lecteur pourra se référer de nouveau à cet encadré dans les chapitres suivants qui se fondent sur ce matériau, à savoir les chapitres 4, 5 et 6.

Tableau 10. Recrutement des interviewés de l'enquête « Pratiques domestiques »

Les enquêtés ont été recrutés *via*…	Nombre
Repair Café[106]	31
Association HOP	11
Groupe Facebook « Rien de Neuf »	9
Entourage, boule de neige	6
Groupe Facebook « Réparation »	3
Total	**60**

Les entretiens sont de durée variée : de 33 minutes à 3h56, ils durent en moyenne 1h40. Dans la mesure du possible, j'ai rencontré les enquêtés chez eux, en présence de leurs objets du quotidien, afin qu'ils les aient sous les yeux. 55 ont été interviewés depuis leur domicile, les autres dans d'autres lieux quand ils ne pouvaient ou ne souhaitaient pas m'accueillir chez eux : deux dans un café, deux sur leur lieu de travail et une dans une médiathèque. J'ai vu la majeure partie des enquêtés en face à face, mais les recommandations sanitaires ont contraint le protocole de recherche. J'ai expérimenté les entretiens à distance après l'apparition du Covid-19 en France. J'ai mené treize entretiens par téléphone.

Le téléphone a légèrement transformé les interactions, mais sans que cela ne nuise, à mon sens, à la qualité de l'échange. Parfois, le fait de ne pas se voir en face à face amenait les enquêtés à se confier facilement. Je sollicitais aussi davantage leur parole pour qu'ils me décrivent leurs pratiques ou leurs objets, puisqu'ils ne pouvaient pas me les mimer ou me les montrer comme ils le faisaient souvent en présentiel. Dans un article que j'ai co-écrit avec mes collègues doctorantes Aliénor Balaudé et Charlotte Glinel, nous avons réfléchi à l'impact qu'a eue cette distanciation forcée du terrain durant la crise sanitaire (Balaudé, Glinel et Madon, 2022). Ce terrain à distance m'a permis d'élargir mon spectre, en interviewant des personnes hors de l'Île-de-France pour apporter des points de comparaison. Toutefois, ne pas faire l'effort du trajet et ne pas découvrir visuellement les domiciles des enquêtés a eu un effet sur ma mémoire des entretiens. J'avais tendance à moins me souvenir des entretiens menés par téléphone, auxquels je n'associais pas d'image.

Faire face à l'abondance des objets : la conception de la grille d'entretien

Au moment de concevoir ma grille d'entretien, une première question est apparue. Je travaillais sur de nombreux biens domestiques, et il ne me semblait pas possible d'aborder chacun d'entre eux en entretien. Un travail a particulièrement fait écho à ma problématique. J'ai lu, au début de mon doctorat, la thèse de Blandine Mortain (2000) sur la transmission d'objets au sein de la famille. Elle aussi faisait face, sur le terrain, à une diversité d'objets et de pratiques, et rencontrait cette incapacité à épuiser le réel. Alors qu'elle travaillait sur une pratique plus spécifique, celle de la transmission, et sur une partie des objets de la maison, ceux qui sont chargés d'histoire familiale, j'étais confrontée à une diversité encore plus grande. Si Blandine

[106] Quatre de ces enquêtés de l'enquête « Pratiques domestiques » sont aussi des bénévoles de Repair Café, mais les autres sont seulement des participants.

Mortain a pu, dans sa thèse, faire des inventaires des objets familiaux présents chez les ménages étudiés, je ne pouvais pas tenter cela.

J'ai alors pris un parti : effectivement, nous ne parlerions que d'une partie des objets qui composent une maison. Mais il s'agirait de les varier le plus possible. J'alternais donc entre les objets que les enquêtés m'évoquaient spontanément, qui faisaient sens pour eux ou dont ils se souvenaient mieux ; et des objets sur lesquels je les relançais moi-même. Par exemple, les enquêtés me parlaient souvent d'objets mémoriels, de souvenirs de vacances, de décorations ; je les ai aussi amenés vers des objets plus quotidiens et invisibles, comme l'électroménager.

Durant les premiers mois de l'enquête., j'ai adapté ma grille au fur et à mesure, alors que je testais les questions qui « marchent » et celles qui ne « marchent » pas, conservant en priorité celles qui faisaient parler les (et parlaient aux) enquêtés. J'ai également changé les questions alors que se précisait ma problématique. Finalement, ma grille s'organise comme suit. J'amorçais tous les entretiens par une question centrale : « Est-ce que vous vous êtes déjà posé la question de la durée de vie d'un de vos objets ? ». Les questions, que l'on peut retrouver *via* ma grille finale d'entretien en Annexe 8, sondaient en détail toutes les pratiques autour des objets, les ressources utilisées, les efforts fournis, les négociations avec l'entourage, collectant un maximum d'exemples concrets et d'anecdotes. Une partie était dédiée à l'organisation *via* laquelle j'avais recruté l'enquêté, pour appréhender son rapport avec elle. Une autre partie était consacrée à la collecte de données de profil. Enfin, une partie biographique me permettait de retracer le parcours de l'enquêté depuis l'enfance en lien avec des objets qui l'avaient marqué. Je m'y arrête ici, puisque le chapitre se fonde sur ce matériau. Le principe était d'identifier, à la manière de Dubar (1998), à la fois la trajectoire « objective » qui consiste en la suite de positions sociales occupées, et la trajectoire « subjective » du vécu des individus. Là où Dubar résumait les positions sociales occupées à une question de classes sociales, j'ai élargi à d'autres caractéristiques, à commencer par la trajectoire résidentielle et familiale. L'idée, à travers ces « récits de vie », était de prêter attention à la manière dont ces « contextes sociaux » jouaient sur certaines pratiques sociales (Bertaux, 2005) : ici, sur le rapport aux objets. En revanche, si j'ai largement analysé le rapport aux objets des parents des individus, j'ai abordé de manière plus rapide des phénomènes de socialisation aux pratiques de longévité que l'école et le groupe de pairs occasionnaient. Les enquêtés ont souvent comparé leurs pratiques de consommation avec celles de leurs camarades de classe, et m'ont parfois évoqué le programme de l'école qui apprenait, dans certaines régions, à réparer ou à appréhender l'impact environnemental des déchets. Ce rôle de l'école pourrait être davantage creusé, même s'il n'est pas ressorti comme fondamental pour les enquêtés.

Aborder la culture matérielle par la photo-élicitation : quelques expérimentations

Durant les entretiens, j'ai également utilisé des photographies. Celles-ci permettent de récolter une autre forme de matériau. Plusieurs chercheurs l'utilisent notamment pour travailler sur la culture matérielle (Maresca et Meyer, 2013). Je me suis inspirée des travaux sur la « photo-élicitation », qui désigne le fait de se servir d'une ou plusieurs photographie(s) dans un entretien de recherche (Harper, 2002). Ces photographies peuvent être prises par le chercheur sur son terrain, par les enquêtés eux-mêmes, ou peuvent même être issues d'autres

sources et mobilisées en entretien pour susciter des réactions chez les enquêtés. J'ai utilisé la photographie de trois manières.

D'abord, je me suis rendue chez une dizaine d'enquêtés avec une tablette, que j'invitais les enquêtés à utiliser pour prendre des photographies de leurs objets. Cinq thèmes les guidaient : « Un endroit où tu stockes des objets que tu n'utilises pas » ; « L'objet que tu as depuis le plus longtemps » ; « L'objet arrivé le plus récemment dans ta maison » ; « Un objet auquel tu tiens » ; « Un objet auquel tu ne tiens pas particulièrement ». Ce dispositif les a amenés à photographier des éléments que je n'aurais pas repérés de moi-même. C'est l'un des intérêts de la photo-élicitation que de dévoiler des choses invisibles à l'œil de l'étranger (Dion et Ladwein, 2005). Je n'ai pas systématiquement utilisé ce dispositif, parce qu'il rallongeait l'entretien et que les thématiques et l'utilisation de la photographie ne parlaient pas à tout le monde. J'ai aussi noté que ce dispositif, dans certains cas, pouvait amener les enquêtés à moins verbaliser les choses : à leurs yeux, la photo disait déjà tout. Cet effet pervers a déjà été identifié sur d'autres terrains, où « la construction de l'image parfois prime sur les mots lorsque l'enquêté désigne seulement le lieu à photographier sans commenter davantage ou très peu » (Conord, 2017). Un approfondissement possible aurait été de donner les consignes aux enquêtés en amont de l'entretien, afin qu'ils aient le temps de se préparer et d'y réfléchir, comme l'ont expérimenté Jordan Sibeoni et d'autres chercheurs en psychologie (2014). Quoi qu'il en soit, j'ai utilisé certaines de ces photographies dans le développement de cette thèse.

Deuxièmement, et de manière plus systématique, j'ai pris moi-même beaucoup de photographies des intérieurs et des objets dans le cadre de l'enquête « Suivi des ménages » que je détaillerai en Chapitre 4. Ces photographies me permettaient d'immortaliser les variations de décors selon les foyers, qui reflétaient des rapports différents aux objets et à l'aménagement intérieur. J'ai également pris des séries de photographies d'objets qui revenaient d'une famille à l'autre, élaborant une collection qui permettait là encore de différencier les styles, mais aussi d'immortaliser des traces d'usages et d'usure.

Enfin, de manière plus marginale, j'ai testé l'utilisation de photographies non prises, ni par moi, ni par mes enquêtés, mais trouvées sur Internet. Ces photographies étaient présentes dans la première version du questionnaire de l'enquête « HOP », mais ont ensuite disparu par manque de place. J'ai toutefois eu l'occasion de les tester en entretien auprès de deux enquêtés. Elles opposaient un iPhone dernier cri et un téléphone à clavier numérique, ainsi qu'une voiture électrique et un 4x4. Je demandais à mon interlocuteur les mots ou réactions qui lui venaient à l'esprit en les regardant. Ces photographies ont suscité des associations d'idées intéressantes et auraient mérité une plus grande place pour être pleinement expérimentées et éprouvées.

La banalité du quotidien : comment faire parler de l'insignifiant ?

Une autre problématique s'est présentée durant l'enquête. La durée de vie des objets est un sujet dont les individus n'ont pas forcément l'habitude de parler. Cette problématique n'est pas nouvelle : elle est propre aux travaux sur la culture matérielle. De nombreux anthropologues sur le sujet ont fait part de ces difficultés. Sophie Chevalier s'est beaucoup intéressée à la banalité, et relève le double-sens de ce terme. La banalité renvoie à la fois à ce qui est quotidien

et commun, mais aussi à ce qui est trivial, pas important, voire vulgaire (Chevalier, 1995). D'après Thierry Bonnot, qui travaille sur les produits céramiques et ustensiles quotidiens, « nourrir une conversation » autour de ces objets est souvent « délicat » : « la plupart du temps, on ne parle pas de ces objets, non que ce soit tabou, mais à quoi bon parler de choses qu'on côtoie chaque jour, parfois depuis sa plus tendre enfance ? » (Bonnot, 2002). Même lorsqu'ils affectionnent particulièrement certains objets, parler d'eux ne vient pas naturellement aux enquêtés : « on y pense seulement quand ils sont détruits ou volés ou bien quand un visiteur impertinent (par exemple, un ethnographe) nous demande de les observer et de les décrire » (Aria et Dei, 2020, p. 75). Les individus ont d'autant plus de mal à parler des objets qu'ils sont inscrits dans des routines. Sophie Woodward a ainsi observé qu'il est très difficile d'interviewer des individus sur les *jeans* qu'ils portent, parce qu'ils ont souvent peu à en dire (Woodward, 2016). D'une manière générale, toute sociologie du quotidien se heurte à ce problème, car le quotidien est le lieu de « l'insignifiant » (Javeau, 2011, p. 16).

Cette question de la parole et de la réflexivité a pris deux sens chez mes enquêtés. D'abord, la gestion quotidienne des objets est souvent de l'ordre de l'indicible car elle est routinisée, donc peu conscientisée. Très souvent, la plupart des objets sont présents dans le foyer sans que l'on s'en rende compte. Peu d'enquêtés arrivaient alors à retracer avec exactitude le parcours de leurs objets. Ils avaient souvent des souvenirs relativement flous des objets qu'ils avaient possédés par le passé, des raisons qu'ils avaient eues de s'en débarrasser, des dates d'acquisition ou de séparation des objets. Le fait qu'ils ne s'en souviennent pas n'implique pas nécessairement que ces objets n'aient pas compté pour eux : ils ont pu jouer un rôle important, que l'enquêté n'a plus en tête au moment de l'entretien. Cette invisibilisation des objets et des pratiques de longévité est liée au fait que faire durer ses objets est la plupart du temps une non-pratique. Faire durer, c'est entretenir, réparer… mais c'est aussi parfois ne pas intervenir sur l'objet, l'oublier, l'utiliser sans y penser, sur un temps long. Interroger sur la durée de vie des objets, c'est alors interroger sur une pratique quotidienne peu formulée à voix haute. Je les amène à expliciter ce qui est de l'ordre de l'indicible, dans une forme d'artificialité qui m'a beaucoup questionnée. Mes questions, très basiques, à force de déconstruire le quotidien, ont pu parfois faire sourire l'enquêté, et moi avec lui. Alexandre, un enquêté que je connais bien puisque je l'ai suivi pendant plusieurs mois[107], a blagué sur ce sujet. Au moment où je lui demandais comment il entretenait son aspirateur, il m'a fait remarquer en riant à quel point mes questions pouvaient lui paraître étranges et naïves :

> ***Enquêtrice : Il y a des trucs d'entretien spécifique à faire dessus ? T'as pas de sacs donc tu n'as pas des histoires de « il faut changer les sacs ». C'est pénard en fait non ?***
>
> *Bah… C'est marrant, à chaque fois que tu me poses ce genre de questions j'ai l'impression que t'as pas d'objets chez toi ! [rire général] […] « Tiens, un smartphone, mais comment ça marche ?! L'aspirateur, mais comment ça marche ?! L'ordinateur, mais comment ça marche ?! ».* ***— Alexandre, 35 ans, technicien audiovisuel***

La deuxième problématique que j'ai rencontrée sur mon terrain, liée à ce problème de banalité et d'invisibilité, est le fait que pour certains enquêtés, les objets sont peu importants. Ces enquêtés-là ont manifesté un ennui poli vis-à-vis de mes questions, m'interrogeant à la fin sur mes raisons de m'intéresser à ce sujet. J'avais mentionné, en introduction de la thèse,

l'exemple de Geneviève. Cette enquêtée me demandait, peu ou prou, qui mon sujet pouvait bien intéresser. Ce questionnement témoigne du fait qu'ils n'en voient pas vraiment le sens ni la raison d'être. Ce n'était pas le cas de tout le monde : certains enquêtés, au contraire, affirmaient avec enthousiasme qu'il est très important qu'une universitaire se penche sur ces sujets, que ce sont des thèmes primordiaux. Mais le cas de Geneviève, comme d'autres, m'a beaucoup questionnée : pourquoi interroger des personnes sur un sujet qui leur parlait si peu ? Ma réponse s'est construite au fil du temps. Avec le terrain et les analyses que j'en ai tirées, je suis convaincue qu'il est justement intéressant d'observer des pratiques très présentes, mais rarement formulées. De ces expériences en entretien, je garde en tête que l'enjeu de la durée de vie est rarement un enjeu que les individus perçoivent comme primordial. Toutefois, c'est un enjeu qui traverse leur rapport aux biens matériels et, plus largement, à la consommation.

De l'intime au général : organiser l'analyse pour chercher les récurrences

Une fois le matériau récolté, j'ai intégralement relu les transcriptions des entretiens, que j'ai annotées au fil de l'eau. En parallèle de cette relecture attentive, j'ai organisé les extraits annotés dans un fichier Excel. Une ligne correspond à un extrait commenté et codé. Au terme de cette analyse, le tableur Excel que j'ai obtenu comportait plus de 1600 entrées, codées grâce à un système de thèmes et de sous-codes. Je donne un aperçu du tableur en Figure 11 ; je mets également en Annexe 9 la liste des codes que j'ai attribués aux extraits d'entretien. J'indique ici les colonnes du tableur :

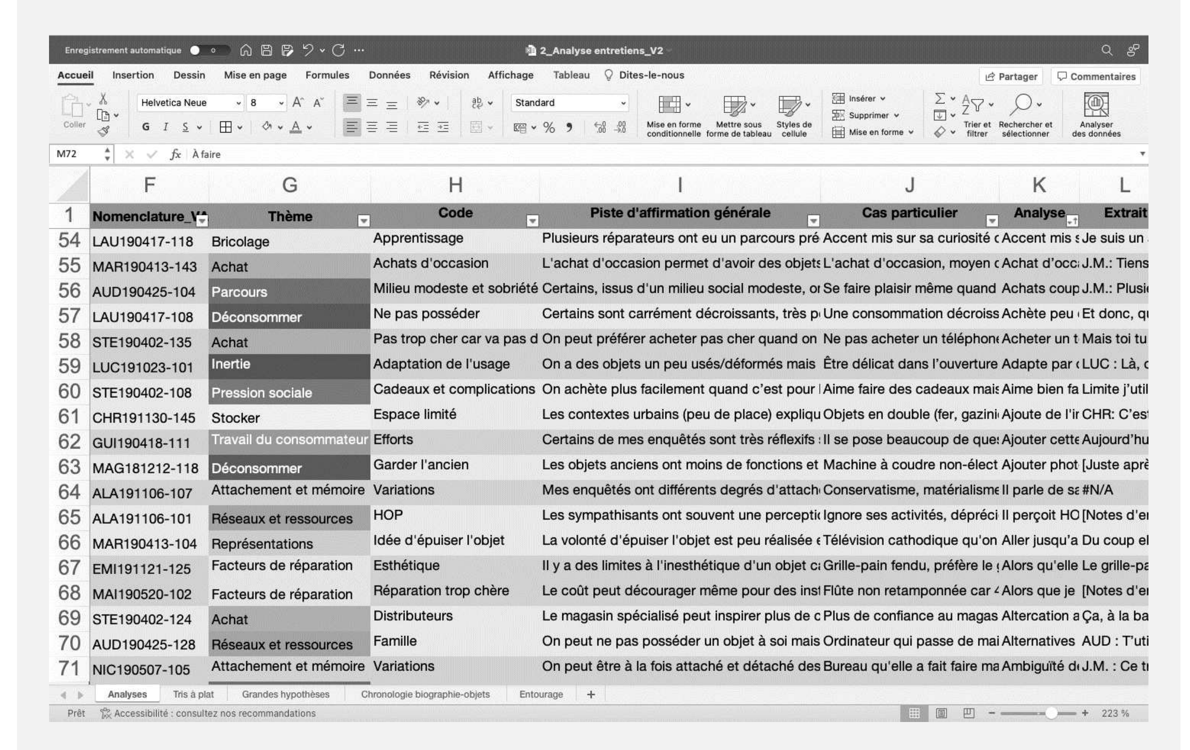
1. **Nomenclature** : une indexation articulant les trois premières lettres du prénom de l'enquêté, la date d'entretien et une numérotation. Exemple : « SOP200304-101 »
2. **Thème** : thème général, au nombre de 22. Exemple : « Achat », « Négociations ménage »…
3. **Code** : sous-catégorie plus précise associée à l'un des 22 thèmes. Le tableau en comporte un peu plus de 160. Exemple : « Sensation d'encombrement », « Influence sur l'entourage »…
4. **Piste d'affirmation générale** : une phrase qui résume le constat issu de l'extrait d'entretien. C'est ce qui me permet de commencer à dégager des résultats. Exemple : « On peut avoir des personnes à haut revenu qui consomment de seconde main » ; « Certains réparateurs découragent la réparation en insistant sur le coût »
5. **Cas particulier** : une phrase qui résume l'exemple donné dans l'extrait, plus concrète, pour l'appréhender en un coup d'œil. Exemple : « Amusement de trouver des solutions sur l'aspirateur », « Son amie au RSA accumule tout »
6. **Analyse** : commentaire le plus détaillé possible de l'extrait d'entretien
7. **Extrait** : le verbatim en tant que tel

[107] Voir la présentation de l'enquête « Suivi des ménages » dans le Chapitre 4.

8. **Littérature** : travaux de sciences sociales auxquels l'extrait me fait penser

9. **Similaire à** : autres enquêtés auxquels l'extrait ressemble ou s'oppose

Figure 11. Tableur d'analyse des entretiens de l'enquête « Pratiques domestiques »



	F	G	H	I	J	K	L
1	Nomenclature_V	Thème	Code	Piste d'affirmation générale	Cas particulier	Analyse	Extrait
54	LAU190417-118	Bricolage	Apprentissage	Plusieurs réparateurs ont eu un parcours pré	Accent mis sur sa curiosité	Accent mis	Je suis un
55	MAR190413-143	Achat	Achats d'occasion	L'achat d'occasion permet d'avoir des objets	L'achat d'occasion, moyen	Achat d'occ	J.M.: Tiens
56	AUD190425-104	Parcours	Milieu modeste et sobriété	Certains, issus d'un milieu social modeste, or	Se faire plaisir même quand	Achats coup	J.M.: Plusi
57	LAU190417-108	Déconsommer	Ne pas posséder	Certains sont carrément décroissants, très p	Une consommation décroiss	Achète peu	Et donc, q
58	STE190402-135	Achat	Pas trop cher car va pas d	On peut préférer acheter pas cher quand on	Ne pas acheter un téléphone	Acheter un t	Mais toi tu
59	LUC191023-101	Inertie	Adaptation de l'usage	On a des objets un peu usés/déformés mais	Être délicat dans l'ouverture	Adapte par	LUC : Là,
60	STE190402-108	Pression sociale	Cadeaux et complications	On achète plus facilement quand c'est pour	Aime faire des cadeaux mais	Aime bien fa	Limite j'util
61	CHR191130-145	Stocker	Espace limité	Les contextes urbains (peu de place) expliqu	Objets en double (fer, gazini	Ajoute de l'i	CHR: C'es
62	GUI190418-111	Travail du consommateur	Efforts	Certains de mes enquêtés sont très réflexifs :	Il se pose beaucoup de que	Ajouter cette	Aujourd'hu
63	MAG181212-118	Déconsommer	Garder l'ancien	Les objets anciens ont moins de fonctions et	Machine à coudre non-élect	Ajouter phot	[Juste aprè
64	ALA191106-107	Attachement et mémoire	Variations	Mes enquêtés ont différents degrés d'attach	Conservatisme, matérialisme	Il parle de sa	#N/A
65	ALA191106-101	Réseaux et ressources	HOP	Les sympathisants ont souvent une percepti	Ignore ses activités, dépréci	Il perçoit HO	[Notes d'e
66	MAR190413-104	Représentations	Idée d'épuiser l'objet	La volonté d'épuiser l'objet est peu réalisée	Télévision cathodique qu'on	Aller jusqu'a	Du coup el
67	EMI191121-125	Facteurs de réparation	Esthétique	Il y a des limites à l'inesthétique d'un objet c	Grille-pain fendu, préfère le	Alors qu'elle	Le grille-pa
68	MAI190520-102	Facteurs de réparation	Réparation trop chère	Le coût peut décourager même pour des ins	Flûte non retamponnée car	Alors que je	[Notes d'e
69	STE190402-124	Achat	Distributeurs	Le magasin spécialisé peut inspirer plus de c	Plus de confiance au magas	Altercation a	Ça, à la ba
70	AUD190425-128	Réseaux et ressources	Famille	On peut ne pas posséder un objet à soi mais	Ordinateur qui passe de mai	Alternatives	AUD : T'uti
71	NIC190507-105	Attachement et mémoire	Variations	On peut être à la fois attaché et détaché des	Bureau qu'elle a fait faire ma	Ambiguïté d	J.M. : Ce t

Le tableur me permettait de confronter facilement les extraits d'entretien entre eux. J'ai pu faire ressortir des éléments récurrents et contradictoires d'un entretien à l'autre. En effet, le travail interprétatif consiste en partie à « travailler, pour chaque petit point d'analyse, sur plusieurs informations qui viennent soit se confirmer mutuellement soit, au contraire, se contredire et permettre de raisonnablement mettre en doute la fiabilité d'une partie des informations possédées » (Lahire, 1996, p. 5). Une fois que j'ai dégagé les pistes d'analyse les plus saillantes et importantes, je les ai testées en les confrontant à d'autres entretiens, en prêtant attention aux contre-exemples, aux « cas négatifs » (Kaufmann, 2011 ; Olivier de Sardan, 1996).

Lorsque j'ai eu besoin de procéder à certains comptages, qui me permettent de dire combien d'enquêtés illustrent telle ou telle piste analytique, j'ai également alimenté un autre outil. J'ai construit un tableur avec une ligne par enquêté, qui résumait les données sociodémographiques et les données liées à mon enquête, pour les travailler autrement. Cela m'a permis de comparer mes enquêtés de manière plus systématique. Cela m'a aussi permis de présenter la liste de mes soixante enquêtés. Je joins, en Annexe 10, ce tableau de mes enquêtés, détaillant leurs caractéristiques sociographiques.

Dans un troisième document, j'ai retracé, à partir des récits biographiques, les parcours des individus en lien avec leurs objets. J'ai reporté, dans un tableur, chaque évènement mentionné par les enquêtés (un évènement par ligne), daté par année. Je montre un extrait de ce tableur en Figure 12. Ces frises donnent un aperçu de ce que les enquêtés mettaient en avant le jour de

l'entretien, au fil des sujets de conversation et des objets qu'ils avaient sous les yeux. Par exemple, Claudie m'a parlé de son grille-pain qui se trouvait à côté de nous, dans la cuisine où nous parlions. Je lui ai demandé depuis quand elle l'avait : elle m'a dit que ses enfants étaient adolescents, que c'était « il y a quinze ans, peut-être ». J'ai reporté cette information dans le tableur. J'ai inscrit le nom de l'enquêté et la date de l'entretien. J'ai ensuite noté les années, soit données directement par les enquêtés soit déduites par des calculs de ma part. J'ai calculé l'âge qu'avait l'enquêté pour chaque année mentionnée. Ensuite, j'ai noté l'évènement relaté par l'enquêté. Pour ce chapitre, je diffuserai certaines de ces frises.

Figure 12. Frises chronologiques créées à partir des entretiens biographiques

	Enquêté	Date entretien	Date	Exactitude	Âge	Évènement
2	Claudie	22/3/2019	1959	Donnée	0	Naissance, puis enfance chez ses parents dans plein de petits villages puis dans la régio
3	Claudie	22/3/2019	1977	Déduite	18	Part habiter seule à Paris, dans un studio prêté par des vieilles cousines dans le 5ème
4	Claudie	22/3/2019	1979	Déduite	20	Mariage avec son conjoint. Achat d'un lit double
5	Claudie	22/3/2019	1984	Déduite	25	Tombe enceinte, partent dans un deux-pièces rue du Château-des-Rentiers
6	Claudie	22/3/2019	1985	Déduite	26	Un an plus tard, partent habiter au 4ème étage de l'immeuble où elle habite maintena
7	Claudie	22/3/2019	1986	Déduite	27	Deuxième enfant
8	Claudie	22/3/2019	1993	Déduite	34	Quelques années plus tard, tentative d'acheter à Villeneuve-le-Roi (à côté de son travai
9	Claudie	22/3/2019	1994	Déduite	35	Sa vieille cousine propose une donation avec usufruit de son appartement dans le 5èm
10	Claudie	22/3/2019	1995	Donnée	36	Fait le carrelage de sa salle de bains toute seule ; s'y est mise quand elle s'est retrouvé
11	Claudie	22/3/2019	1997	Donnée	38	Depuis cette date, son mari n'a pas mis les pieds dans l'appartement ; mais il dirait sûr
12	Claudie	22/3/2019	2004	Déduite	45	Acquiert un grille-pain avec des points du supermarché.
13	Claudie	22/3/2019	2013	Déduite	54	Achète une table basse en bois de forêts écogérées.
14	Claudie	22/3/2019	2019	Donnée	60	Découvre le Repair Café 5ème où elle va faire réparer une imprimante.
15	Christophe	Toutes séances	1975	Donnée	0	Naissance et enfance à Châtillon
16	Christophe	Toutes séances	1985	Déduite	10	Ses parents lui offrent un vélo, mais pas de la marque Motobécane
17	Christophe	Toutes séances	2000-2004	Déduite	25-29	S'achète un iPod. S'achète aussi des enceintes, qui sont dans son appartement aussi.
18	Christophe	Toutes séances	2000-2005	Déduite	25-30	Entre 25 et 30 ans, premier téléphone, prêté par un oncle, puis prêté par une tante, pu
19	Christophe	Toutes séances	2004	Déduite	29	Commence à travailler comme animateur scolaire. Avant d'être animateur il s'est achet
20	Christophe	Toutes séances	2007	Déduite	32	Part du domicile familial à 32 ans pour s'installer seul à Longjumeaux quand son pote c
21	Christophe	Toutes séances	2014	Déduite	39	Marre du téléphone, oublie la Mobicarte déchargée et annonce à ses collègues qu'il n'a

Le chapitre se déroule de la manière suivante. J'entame la démonstration par un exemple introductif. Il s'agit de la trajectoire d'Alexandre, qui a découvert progressivement l'enjeu de la durée de vie des objets. J'identifie les évènements ayant joué un rôle significatif dans la découverte de cet enjeu. Cet exemple montre, de la manière la plus fine possible, comment ces différents évènements s'accumulent et s'articulent entre eux pour faire évoluer le rapport aux objets d'un individu (2,1). Je démêle ensuite les différents mécanismes à l'œuvre dans la trajectoire d'Alexandre, en me nourrissant également des trajectoires des autres enquêtés.

La relation des individus à la durée de vie des objets leur vient, au moins en partie, du milieu social dans lequel ils ont grandi (2,2). La plupart des individus enquêtés ont hérité, de la part de leurs parents, d'une faible propension à posséder des biens et de pratiques de préservation des objets. Toutefois, certains d'entre eux disent s'être construits en opposition vis-à-vis des pratiques de leurs parents, qu'ils jugent « consuméristes ». Cette variation est liée aux caractéristiques sociographiques du milieu d'origine, et notamment à des effets de revenu, de génération et de zone géographique. Les parents plus aisés, de la génération de

l'après-guerre et plus urbains ont souvent plus socialisé les enquêtés à un rapport « consumériste » aux objets.

Dans la suite des parcours biographiques, les individus peuvent développer, à nouveau ou bien pour la première fois, une tendance à faire durer leurs objets (2,2). Je n'étudie pas en détail les processus de socialisation secondaire. Je donne plutôt une vue d'ensemble des moments-clés de transformation des pratiques individuelles autour de la longévité, en lien avec la vie personnelle des individus. Je m'inspire pour cela de travaux issus de la littérature sur les pratiques alimentaires. Ces travaux ont mis en évidence un lien fort entre pratiques quotidiennes et carrières biographiques. Ils ont notamment identifié des « moments des parcours de vie plus favorables à l'introduction de changements dans les pratiques alimentaires » (Dubuisson-Quellier et Perrin-Heredia, 2014, p. 2). D'après eux, les « *turning points* »[108], ces moments de transformation importante dans la vie, sont des moments privilégiés pour occasionner des changements de consommation. Les individus y reconsidèrent leurs ressources, compétences et standards (Plessz et al., 2016). Par exemple, l'enquête de Claire Lamine a montré que beaucoup d'individus se mettent à consommer du bio lorsque leur enfant naît, ou lorsqu'ils prennent leur retraite. La naissance d'un enfant ou le départ à la retraite constituent des « déclencheurs » pour un changement d'habitudes alimentaires (Lamine, 2008). L'approche par entretiens biographiques permet de repérer des moments de ce type pour les pratiques de longévité.

Dans ce chapitre, je montre que la socialisation primaire et la socialisation secondaire jouent un rôle différent dans la construction du rapport aux objets des individus enquêtés. La socialisation primaire participe à la construction de dispositions à faire durer les objets. Les individus y développent des pratiques routinisées et intériorisées. Les entretiens mettent en avant le caractère concret et silencieux de cette transmission de pratiques : la transmission des dispositions se fait par des gestes, plutôt que par la parole. En revanche, les socialisations secondaires, qui surviennent dans la suite du parcours de vie, sont l'occasion de réactiver ou de contredire ces dispositions, mais aussi d'apporter une forme de réflexivité aux enquêtés sur leur rapport à la longévité. Si les évènements de la vie sont l'occasion de transformer certaines pratiques de consommation, ils transforment aussi souvent le discours et le regard que les enquêtés portent sur leurs propres routines.

Je précise une dernière chose. Ce chapitre n'aborde que des évènements qui jouent sur la tendance des individus à faire durer leurs objets. De nombreux autres évènements jouent sur la « carrière » d'un objet (Appadurai, 1986) de manière ponctuelle, sans impact à long

---

[108] Ce terme fait écho à la notion présente chez Andrew Abbott (2009), assez similaire à celle de « bifurcations biographiques » en français (Bidart, 2006 ; Grossetti, Bessin et Bidart, 2009). Les « bifurcations », ou « *turning points* » chez Abbott, désignent des moments de rupture dans la trajectoire biographique des individus. Je reviens plus amplement sur cette littérature dans le 2.3.1.

terme[109] sur les manières de faire de son propriétaire. Par exemple, un individu se débarrasse souvent de certains objets durant un déménagement. Pour autant, les déménagements causent rarement, chez lui, une véritable remise en question de ses pratiques de consommation. J'aborderai ces moments à l'influence plus ponctuelle dans le Chapitre 5.

2.1. Des évènements toujours entremêlés : la trajectoire d'Alexandre

2.1.1. Alexandre, ou le choix d'un cas modéré

Explorons ensemble, en guise d'introduction, le cas d'Alexandre. L'approche par un cas est utile pour appréhender comment différents évènements peuvent, progressivement, transformer le rapport aux objets d'un individu. Alexandre fait partie des huit enquêtés que j'ai suivis sur une durée de six mois ou plus (voir la présentation de l'enquête « Suivi des ménages » dans le Chapitre 4). Je l'ai rencontré à plusieurs reprises et ai eu l'occasion de détailler son évolution sur une petite période que constitue le semestre de suivi. J'ai choisi le parcours d'Alexandre parce qu'il s'agit d'un des parcours les plus riches de mon groupe d'enquêtés : j'y identifie différents types d'évènements biographiques, qui ont des effets différents sur son rapport aux objets. Ce sont ces types d'évènements que je décompose et analyse dans la suite du chapitre.

Diplômé d'un Bac+2, Alexandre est technicien audiovisuel. Je l'ai recruté lors d'un atelier de réparation bénévole, un Repair Café, alors qu'il venait réparer son mixeur. C'est la première fois qu'il s'y rendait. Il avait vu une annonce dans un journal local. Passer un samedi après-midi à prolonger la vie de son mixeur était un geste nouveau pour lui, et n'est pas devenu par la suite une pratique régulière — du moins, il n'y est pas retourné durant les mois du suivi. À 35 ans, Alexandre vit avec sa compagne Marion, infirmière, et ses deux enfants de 4 et 7 ans, dans un T5 de 85 mètres carrés dont ils sont propriétaires, en banlieue parisienne. Le niveau de vie du ménage s'élève à environ 1950 € net par mois[110].

Alexandre aime la technologie et le *high tech*. Il admire certaines marques comme Dyson ou Apple, et renouvelait régulièrement son iPhone jusqu'à une date récente. Passionné de photographie, grand amateur de café, ses objectifs d'appareil photo et ses machines à café font

[109] Il faut toutefois être prudent en parlant de court, moyen ou long terme. La portée d'un évènement biographique sur les pratiques de longévité est parfois difficile à évaluer, et peut même dépendre du moment où l'entretien biographique a lieu. Comme le souligne Andrew Abbott, « ce qui fait qu'un *turning point* est un *turning point* et non une banale ondulation, suppose qu'un temps suffisamment long se soit écoulé "dans la nouvelle orientation" au point qu'il soit devenu clair que la direction a véritablement changé » (Abbott, 2009, p. 192).

[110] Pour rappel de la définition et du calcul du niveau de vie, revoir Chapitre 1.

partie des objets auxquels il tient particulièrement. Il commande souvent sur Internet, notamment sur Amazon. Il se met de plus en plus à l'achat d'occasion, pour des raisons que je détaillerai par la suite ; il revend et donne les objets dont il ne se sert pas. Il n'est pas très bricoleur, mais fait quelques ajustements de fortune sur certains objets. Avec Alexandre, j'explore un cas « modéré ». Celui d'un individu, peu habitué à prendre soin de ses objets durant son enfance, ayant développé un goût pour la consommation, et qui, au fil de son parcours de vie, ajuste à la marge ses pratiques quotidiennes. J'étudie un individu qui ne remet pas en question l'ensemble de ses pratiques[111], mais que certains évènements amènent à effectuer des déplacements progressifs dans son rapport aux objets.

2.1.2. 1984-2014 : Amazon, iPhones et Dyson

Alexandre ne semble pas avoir été socialisé par ses parents à faire durer les objets. Quand un objet ne marchait pas, sa mère le jetait ; elle appréciait aussi « faire les magasins », comme il le dit dans l'extrait ci-dessous. Il lie ces pratiques au contexte urbain dans lequel il a grandi, lors d'une discussion qu'il a avec sa compagne Marion, durant un entretien —Marion était dans le salon avec nous, suivant de loin la conversation. Alexandre et Marion ont grandi tous les deux en Charente, lui à la ville, elle à la campagne.

> *Marion elle a grandi à la campagne, et sa mère, sa grand-mère, c'est ça : ta mère elle coud, elle fait des trucs. Et moi ma grand-mère, ma mère, c'est des filles de la ville. […] Mais c'est vrai que moi, mes parents, mes grands-parents, ils ont grandi en ville, ils n'ont pas du tout cet esprit-là. Tu vas faire les magasins… [À Marion :] Tu vois, tes parents ils ne vont pas faire les magasins. [Marion acquiesce]* **— Alexandre, 35 ans, technicien audiovisuel**

Alexandre est élevé par sa mère, qui se sépare rapidement de son père. Sa mère est cadre dans la comptabilité. Son père a exercé divers métiers en tant que commerçant et petit chef d'entreprise ; aujourd'hui, par exemple, il ouvre une salle de sport. Alexandre grandit dans les années 1990. Les objets qu'il possédait et les cadeaux qu'il recevait durant son enfance sont très liés aux innovations technologiques de l'époque. On peut supposer qu'ils contribuent à développer son goût pour le *high tech :*

> *J'étais très consoles de jeux, j'avais des jeux, j'avais une chaîne HiFi, des voitures télécommandées, des trucs comme ça. C'était un peu genre, c'est moderne, enfin… […] Ou des CDs, des films, des DVDs… après c'était plus tard les DVDs […] Dans la cave ou dans le garage, j'ai mon lecteur de MiniDisk. Donc ça c'est plus pour la nostalgie [rire] ! […] Les MiniDisk, personne n'a utilisé ça quoi ! Juste moi ! [rire général] Je me rappelle avoir acheté un lecteur MiniDisk de salon, à l'époque je pensais que c'était le futur !* **— Alexandre**

[111] Ce que ferait un cas plus radical comme celui de Bruno, ancien commercial au chômage, dont la frise chronologique de la biographie est présente en 2.3.2.

Mais le rapport d'Alexandre à la consommation va progressivement changer. Plusieurs évènements jouent sur son rapport aux objets. Je les repère dans la Figure 13, qui retrace des points-clés de sa biographie, conjointement avec celle de sa compagne Marion. Dans la colonne de gauche, je fais figurer les évènements personnels, et dans celle de droite ceux relatifs aux objets. Comme je l'ai expliqué dans l'Encadré 4, cette frise comprend tous les évènements qu'Alexandre a mentionnés en entretien. Les dates que j'ai déduites par des calculs sont signalées par un astérisque dans la frise. Alexandre reste en Charente jusqu'à la fin de ses études, où il quitte la maison maternelle pour habiter chez son père en région parisienne. Deux ans plus tard, il s'installe en couple avec Marion, dans un appartement qu'ils louent à Malakoff. Ils n'ont pas besoin d'équiper l'appartement, qu'ils louent en meublé, mais achètent leur première télévision. L'année suivante, en 2008, ils achètent un appartement à Châtillon, qu'ils équipent de meubles et appareils électroménagers neufs ou donnés par la famille d'Alexandre.

Durant ces premières années de cohabitation, Marion et Alexandre expérimentent deux pannes d'aspirateur successives. Ces pannes engendrent une décision pratique : le couple réalise que les aspirateurs qu'il achetait ne sont pas de bonne qualité. Alexandre et Marion décident qu'au lieu des 20 à 25 € qu'ils investissaient habituellement, ils vont « dépenser, ce n'est pas grave, 250 € et s'acheter un vrai aspirateur ». Alexandre admire la technologie des Dyson, qu'il juge innovante ; ils s'en achètent un. La panne a donc un impact concret et direct sur la pratique d'achat qui suit, sans que l'on puisse pour autant affirmer qu'elle joue un rôle biographique important. D'ailleurs, Alexandre ne mentionne pas cet évènement à l'occasion de l'entretien biographique introductif, mais bien plus tard. Il évoque ce sujet au cinquième entretien, lorsque je lui demande de me faire le portrait de son aspirateur actuel et de me lister les modèles précédents qu'il a possédés.

Figure 13. Frise chronologique : Alexandre (et Marion)

Naissance de Marion.	**1982**	I	**-2 ans**	
Naissance d'Alexandre. Grandit en Charente, chez sa mère, séparée.	**1984**	I I	**0 an**	
La mère d'Alexandre se marie à un éleveur, qui vote extrême-droite.	**1997**	I I	**13 ans**	
Premier job d'été.	**2000***	I I	**16 ans**	Avec son premier salaire, Alexandre achète un lecteur DVD, et un ampli qu'il a toujours.
Après les études, il s'installe en région parisienne chez son père.	**2005***	I I	**21 ans**	
Alexandre et Marion s'installent ensemble, pendant que Marion termine ses études d'infirmière.	**2007**	I I I	**23 ans**	Ils acquièrent une télévision qu'ils ont toujours. Leur aspirateur tombe en panne, ils en achètent un autre.
Alexandre et Marion déménagent pour un appartement non meublé, qu'ils achètent à crédit.	**2008**	I I I I I	**24 ans**	Ils acquièrent un clic-clac, ramènent plusieurs meubles de la mère d'Alexandre (gazinière, table, lit). Ils s'achètent des iPhones tous les ans ou deux ans. Leur aspirateur tombe en

		I I		panne, cela en fait deux en deux ans. Ils achètent un Dyson.
	2009	I I I	**25 ans**	Alexandre porte toujours les mêmes chaussures, que Marion lui offre à son anniversaire.
Naissance de leur fils aîné, Enzo.	**2012**	I	**28 ans**	
	2013	I I I	**29 ans**	Alexandre achète sa première machine à café, qui remplace une Dolce Gusto ; cela fait un « saut au niveau du goût ».
Alexandre visionne des documentaires YouTube et Netflix sur l'impact environnemental de la viande, devient végétarien.	**2014***	I I I I	**30 ans**	
Naissance de leur fille, Maya.	**2015**	I	**31 ans**	
Ils revendent leur appartement et achètent l'actuel. Le prêt immobilier augmente, et ils ont un deuxième enfant à charge.	**2016**	I I I I I I	**32 ans**	Ils déménagent leur réfrigérateur, qui s'endommage (fuites d'eau). Un ami leur conseille de dégager le conduit d'évacuation avec un fil de fer : cela ne marche pas, ils continuent de l'utiliser en l'état. Ils ralentissent les achats.
Alexandre s'intéresse au « minimalisme », et regarde *Minimalism* sur Netflix[112].	**2017***	I I I	**33 ans**	Il achète une nouvelle machine à café, un iPhone 6S d'occasion à un ami, et un nouveau lave-linge.
	2018	I I I I I	**34 ans**	Marion offre une paire de chaussures à Alexandre, qu'il porte toujours. Ils revendent leur lave-linge d'un an et demi sur Le Bon Coin et rachètent un nouveau qui fait sèche-linge.
	2019	I I I I I I I I I I	**35 ans**	Il achète neuf un moulin à café pour accompagner une machine, trouvée d'occasion sur un forum de passionnés. Fait son premier achat sur BackMarket, un iPhone pour Marion : il revend son ancien à l'ami qui lui a donné des conseils sur son réfrigérateur. Il découvre le Repair Café dans le magazine de sa commune. Il y va, car son blender vient de tomber en panne.
	2020	I I V	**36 ans**	Alexandre achète un iPhone à une amie, Marion revend l'ancien d'Alexandre sur Le Bon Coin.

112 Documentaire qui suit deux minimalistes, Joshua Fields Millburn et Ryan Nicodemus, en tournée aux États-Unis pour promouvoir leur mode de vie (Matt D'Avella, 2016. *Minimalism: A Documentary About the Important Things*, Netflix). Joshua Fields Millburn et Ryan Nicodemus définissent le minimalisme comme le fait de « se débarrasser des possessions matérielles », mais aussi de « faire de la place pour plus : plus de temps, de paix, de créativité » (voir « About Joshua & Ryan », *The Minimalists*, disponible sur : www.theminimalists.com/about/#the_mins, consulté le 15/11/2020).

2.1.3. 2014-2020 : Maya, Netflix et Marie Kondo

Il faut d'autres évènements pour qu'Alexandre commence à véritablement s'interroger sur son rapport à la consommation, et cela vient plus tard, à partir de 2014, alors qu'il a 30 ans. Je note dans la frise sa découverte des documentaires Netflix sur l'environnement. Quelque temps après, en 2016, survient un changement important : une baisse du budget de la famille, due à l'achat d'un appartement plus grand et à l'arrivée de leur deuxième enfant, Maya.

On peut observer, dans la Figure 13, l'adoption progressive de certaines pratiques de longévité. Alexandre, qui se dit peu bricoleur, entreprend tout de même quelques réparations, comme celle d'un réfrigérateur en 2016, sous l'impulsion d'un ami, ou, en 2019, celle d'un mixeur que j'ai déjà évoqué, en Repair Café. Il se met également à l'achat d'occasion : il teste la plateforme d'achat-vente de reconditionné BackMarket pour la première fois en 2019, achète et vend de seconde-main des téléphones (en 2017 et 2020), un lave-linge (2018), une machine à café (en 2019). Si Alexandre ralentit également sa consommation, en renouvelant ses iPhones moins souvent par exemple, il se rabat davantage sur le marché de l'occasion que sur une diminution des achats. Cette préférence pour l'occasion afin de faire face à la baisse de ressources est liée au fait qu'il est difficile de changer radicalement de style de consommation. Pour Alexandre et Marion, passer au seconde-main permet de continuer à consommer quasiment comme avant, plutôt que d'avoir le sentiment de se priver.

Les évènements qui amènent Alexandre à adopter des pratiques de longévité sont nombreux. Mais, plus intéressant encore, on peut observer comment ils s'articulent entre eux. Un type d'évènements a particulièrement fait écho à l'autre : la découverte, par Alexandre, du minimalisme d'une part, et son budget plus contraint d'autre part. Les films qu'il a regardés accompagnent certains changements contraints de consommation, en les rendant désirables. En entretien, Alexandre fait référence à deux séries de documentaires : *Minimalism*, qu'il regarde sur Netflix en 2017-2018 ; et la série *L'Art du rangement* animée par Marie Kondo[113], qui paraît sur Netflix en 2019. Alexandre cherche alors à être plus minimaliste au quotidien, ce qui passe selon lui par différentes pratiques : se débarrasser du superflu, par exemple des mugs qu'il possède en double ; se demander s'il a vraiment besoin d'un achat au moment de passer au paiement d'un panier Amazon, et reporter l'achat à plus tard pour prendre le temps de réfléchir.

En analysant mes échanges avec Alexandre, je relève que le discours minimaliste lui permet de vivre plus sereinement la baisse de budget, car il encadre la consommation de nouvelles normes, en encourageant la déconsommation. On peut imaginer que s'ils n'avaient pas vu ces documentaires, Alexandre et Marion auraient été bien plus fortement frustrés de

---

[113] Cette série de téléréalité met en scène des familles que Marie Kondo, autrice d'un livre sur le rangement, vient aider pour qu'ils puissent faire du tri dans leurs affaires et gagner ainsi en espace. Source : Réalisateur inconnu, 2019. *L'Art du rangement*, Netflix.

ne pas pouvoir consommer davantage. L'extrait que je mobilise ici se déroule à la fin du suivi d'Alexandre, lors du dernier entretien que j'ai mené avec lui.

Après le minimalisme, c'est une mode, enfin une mode, on en parle de plus en plus, mais… J'ai l'impression qu'on parle de l'obsolescence programmée depuis plus longtemps, mais ça ça ne m'avait pas freiné dans mes achats.

Enquêtrice : Ça te parlait moins cet enjeu-là.

Ouais, enfin j'essayais de faire attention, et encore, non même pas. Après c'est tombé aussi je pense avec le… notre budget qui est devenu un peu plus serré, du coup ça tombait bien. C'est peut-être à ce moment-là, où je ne m'occupais pas trop de l'obsolescence programmée tant que je pouvais me le permettre en fait. ***— Alexandre***

L'enjeu de l'obsolescence programmée, qui a émergé plus tôt dans les médias — il y a notamment eu un pic de recherches et d'information autour du concept en 2011 (Guien, 2019) —, n'a pas trouvé d'écho chez Alexandre qui à l'époque avait les moyens de s'acheter ce qu'il souhaitait. En revanche, le discours du minimalisme l'a davantage marqué, car sa situation financière avait changé. Les discours des médias et de l'industrie culturelle ont exercé une socialisation secondaire sur Alexandre, mais pour que cela se fasse, il a fallu qu'il y trouve un écho dans sa situation personnelle. Il semblerait que l'exposition à certaines normes (comme le discours minimaliste) produit des changements lorsque des éléments du mode de vie changent également (comme une baisse de revenu). Mais peut-on supposer que si la situation financière d'Alexandre avait changé en 2011, l'obsolescence programmée l'aurait motivé à changer de pratique ? Il me semble qu'il y a, en outre, dans le discours minimaliste, quelque chose qui fait écho aux dispositions d'Alexandre. Alexandre est sensible à la publicité et aux tendances. Son goût pour le *high tech* et pour certaines marques comme Apple ou Dyson en témoigne. Une série Netflix, qui était « à la mode » (ses termes) au moment où il la regarde, et qui dépeint le minimalisme comme un style de vie désirable, est plus susceptible de l'atteindre qu'un discours contestataire comme celui de la lutte contre l'obsolescence programmée.

L'exemple d'Alexandre ouvre plusieurs pistes de recherche. D'abord, comment se construit la sensibilité à certains discours et se développent certaines habitudes par la socialisation primaire ? Le goût d'Alexandre pour la consommation est lié à son enfance, et trois effets semblent s'y mêler ici : la zone géographique, la classe sociale et la génération. Le fait de vivre en milieu urbain et de consacrer une partie de ses activités au shopping, de faire partie d'une famille plutôt aisée et d'appartenir à une génération où de nombreuses innovations technologiques voient le jour, favorisent chez Alexandre une proximité avec la profusion d'objets. J'aborde ces différentes dimensions de la socialisation primaire dans la partie 2.2.

D'autre part, la question du genre pourrait être creusée. Un point surprend dans le parcours que je viens de détailler : Alexandre évoque l'émission de Marie Kondo sur le minimalisme. Cette émission et sa présentatrice, citées dans de nombreux magazines

féminins[114], font appel à des dispositions *a priori* féminines à prendre en charge les tâches domestiques de rangement et d'organisation de la maison. Ici, pourtant, c'est Alexandre qui a regardé de lui-même cette émission, et c'est lui qui a été le moteur du changement de pratiques par la suite. Marion semble, à côté, plus passive et silencieuse. C'est lié au fait qu'elle n'intervient quasiment jamais dans les entretiens, étant soit absente, soit muette. Cela invite à étudier la socialisation de genre, mais aussi la socialisation au sein du couple.

Plusieurs types d'évènements semblent jouer par la suite sur le rapport aux objets d'Alexandre. Ces évènements peuvent être personnels, comme l'installation en couple ou la baisse de revenu, ou plutôt liés à des interactions avec le monde marchand (pannes des objets) et avec l'industrie culturelle et médiatique (documentaires sur le minimalisme). Je montrerai, en 2,3, que ces évènements jouent chez d'autres personnes.

2.2. Un rapport aux objets souvent transmis par les parents, surtout modestes

2.2.1. Hériter d'une faible propension à posséder et de pratiques de préservation

J'ai demandé aux enquêtés de décrire le rapport aux objets de leurs parents, les objets de leur maison d'enfance et les cadeaux qu'ils recevaient à Noël et aux anniversaires. Les entretiens étant semi-directifs, la grille n'était pas figée : il y a donc certains individus que je n'ai pas eu l'occasion d'interroger sur leurs parents, faute de temps. Au total, j'ai abordé ce sujet avec 43 individus. Les descriptions qu'ils donnaient de leurs parents étaient souvent l'occasion de se positionner dans la continuité ou en opposition vis-à-vis d'eux. Sur les 43 enquêtés, 33 estiment que leurs parents leur ont transmis des pratiques de longévité qu'ils ont toujours aujourd'hui. 10, à l'inverse, considèrent que leurs parents ne cherchaient pas à faire durer leurs objets. Le propos n'est pas, ici, de dire que les individus qui font durer leurs objets sont majoritairement socialisés par leurs parents. Mon groupe d'enquêtés ne

---

[114] Voir par exemple Vanessa Houlpert, « Comment ranger sa cuisine selon Marie Kondo ? », 19/01/2023, *Elle*, disponible sur : www.elle.fr/Deco/Pratique/Rangements/Comment-ranger-sa-cuisine-selon-Marie-Kondo, consulté le 02/02/2023. Julie Guillermet, « Marie Kondo : sa méthode de rangement pour gagner des mètres carrés », 30/01/2023, *Le Journal des Femmes*, disponible sur : deco.journaldesfemmes.fr/guide-amenagement-et-travaux/2442286-Marie-kondo-methode-de-rangement-konmari, consulté le 02/02/2023. Fanny Dalbera, « Marie Kondo : ses astuces de rangement », 29/09/2015, *Femme Actuelle*, disponible sur : www.femmeactuelle.fr/deco/maison-pratique/Marie-kondo-astuces-rangement-24063, consulté le 02/02/2023.

s'apparentant pas à un échantillon représentatif, je ne peux pas généraliser. Je fais simplement ce décompte pour situer mes enquêtés au sein du groupe et en donner une vision d'ensemble.

Un autre élément me permet de présenter mes enquêtés : leur origine sociale. Je réutilise la dichotomie que j'ai employée dans le chapitre précédent. Parmi les interviewés, 14 sont issus de milieux modestes, c'est-à-dire que leurs parents étaient employés, ouvriers, agriculteurs ou artisans. 29 viennent de milieux plus aisés, c'est-à-dire qu'au moins un de leurs parents est intermédiaire ou cadre. Je résume ces données dans le Tableau 11. J'y fais un tri croisé entre le milieu d'origine des enquêtés et le rapport aux objets de leurs parents. Parmi les 14 individus issus de milieux modestes, 12 relèvent que leurs parents leur ont transmis une tendance à faire durer leurs objets. Cela représente plus de quatre individus sur cinq. Parmi les 29 individus d'origine aisée, 21 relèvent la même chose. Cela représente seulement trois individus sur cinq.

Tableau 11. Tri croisé entre le milieu social des parents et leur rapport aux objets

	Milieu social d'origine		
Rapport aux objets des parents	Modeste	Aisé	**Total**
Pas de tendance à faire durer les objets	2	8	**10**
Tendance à faire durer les objets	12	21	**33**
Total	**14**	**29**	**43**

Source : Entretiens biographiques auprès de 43 individus cherchant à faire durer leurs objets.

Ces comptages me fournissent des hypothèses. Les milieux modestes semblent particulièrement favoriser des pratiques de longévité. Est-ce le cas ? J'aborde la question en analysant les verbatims donnés en entretien, dans la section 2.2.3. Une autre question reste en suspens. Pour présenter les enquêtés, j'ai fait le choix de les classer en deux catégories : ceux dont les parents avaient déjà tendance à faire durer leurs objets, et les autres. Mais pour l'instant, je n'ai pas bien décrit ce qui se transmettait par les parents. Dans le cas où les parents faisaient durer leurs objets aussi, quels sont les traits et les pratiques que les enquêtés ont retenu d'eux ? C'est ce que je propose de voir maintenant, en commençant par les individus qui ont été socialisés par leurs parents à faire durer leurs objets. Deux ensembles de pratiques ont été souvent transmis : limiter sa consommation (cela renvoie, si je reprends la catégorie analytique que j'ai introduite dans le Chapitre 1, à une *faible propension à posséder*) et prendre soin des biens matériels (cela s'apparente, si je reprends là aussi le Chapitre 1, à des fortes *pratiques de préservation*).

Ces deux habitudes sont présentes chez un même enquêté, que je prends comme exemple. Comme Alexandre, Christophe fait partie des huit enquêtés choisis pour le « Suivi des ménages ». Son père, d'abord chauffeur, a ensuite travaillé dans un service d'imprimerie avant de faire de l'accueil d'évènementiel en tant que réceptionniste. Sa mère était secrétaire dans une petite serrurerie. Ils sont maintenant tous les deux à la retraite et habitent une ville proche de Paris, dans la banlieue sud. Christophe a aujourd'hui 44 ans et s'est installé une vingtaine de kilomètres au Sud, dans une banlieue plus éloignée. Il vit seul dans un

appartement d'une quarantaine de mètres carrés. Il voit régulièrement ses parents car il travaille dans la ville où ils résident. Titulaire du Bac, il est animateur en école maternelle, ce qui lui assure un revenu de 1550 € nets par mois.

Christophe se rappelle que, durant son enfance et même encore aujourd'hui, ses parents avaient une faible propension à posséder : ils achetaient, à ses yeux, peu d'objets. Ce « peu » est difficile à quantifier et dépend des enquêtés. Plusieurs le mesurent par comparaison aux camarades de classe, chez qui ils se rendaient après l'école. Ils étaient fascinés par leurs nombreux jouets. L'école et le groupe de pairs, autres instances de socialisation primaire, leur ont permis de positionner et qualifier le mode de vie de leurs parents au sein d'un spectre plus large. J'ai évoqué, dans la présentation de l'enquête, que le rôle socialisateur de l'école mériterait d'être davantage creusé. Mon hypothèse est que l'école peut socialiser à certaines pratiques de longévité, en apportant quelques compétences techniques dans certains enseignements comme les cours de technologie, ou en sensibilisant les enfants aux impacts environnementaux de la production de déchets. Cette hypothèse est tirée d'un entretien avec un de mes enquêtés, qui se souvenait justement de ces moments de sensibilisation environnementale à l'école. En revanche, l'école peut aussi venir contrecarrer l'éducation familiale, parce qu'elle donne justement à voir d'autres pratiques, plus dispendieuses, chez les camarades, créant de la frustration. Plusieurs enquêtés ont eux-mêmes, par mimétisme, demandé à leurs parents de leur acheter les mêmes chaussures que leurs pairs.

Les cadeaux offerts aux enfants sont également un bon moyen, pour les enquêtés, de décrire la faible propension à posséder de leurs parents. Certains évoquent un jouet dont ils avaient rêvé pour Noël, mais qu'ils n'ont jamais eu, ou qu'ils ont obtenu des années plus tard. Les parents ont souvent cadré les envies de consommation des enquêtés. Christophe avait désiré un vélo de la marque Motobécane lorsqu'il était enfant. Son père a résisté à sa demande : il a évité d'acheter un objet à son fils simplement en réponse à une publicité ou pour le statut social qu'il procurerait, transmettant une distance vis-à-vis du discours de promotion marchande et une attention portée au coût des choses.

> *Mon souvenir le plus marquant, c'est qu'à l'époque, j'étais en primaire, je pense que j'avais une dizaine d'années, je voulais un vélo cross… […] C'était la grande mode. Et je crois que même mon cousin qui a le même âge que moi, il en avait déjà un. Donc moi j'en voulais un. Et il y avait une pub qui passait… […] c'était un truc de fou, c'était du matraquage, quoi. C'était pour un vélo Motobécane. Il était magnifique. Il était blanc, roues à bâtons si tu connais un peu, tu vois, bref. En plus dans la pub forcément les mecs faisaient des sauts de ouf, donc t'avais l'impression que si t'avais ce vélo, t'allais faire des sauts de ouf. [...] J'ai demandé à mes parents, ils m'ont dit : « Ouais, on va te racheter un vélo parce que le tien est trop petit, par contre, on ira voir au magasin ». [...] On est partis chez le marchand de cycles, et il y avait le vélo que moi je voulais, et mon père regarde le prix, et il me dit : « Ouais, mais je trouve que c'est trop cher ». Et du coup, on est ressortis du magasin avec un vélo cross, un vélo de la marque que je voulais, mais pas le vélo que je voulais. Donc sur le coup, moi j'étais un peu blase, petite frustration ! Je ne sais pas si c'était ma première, en tous cas c'était une de mes*

premières frustrations. [...] Et au final, c'était un vélo, il fonctionnait très bien. Et après je l'ai kiffé. Après je l'adorais mon vélo. Même que quand je m'en suis séparé, limite… par exemple, je sais qu'il y a… la personne qui l'a récupéré elle n'était pas soigneuse, elle n'a pas fait gaffe, tu vois. J'ai limite regretté de lui avoir laissé, parce que le vélo moi je l'ai gardé des années et des années il était nickel, lui en six mois ou plus il a dû le fumer, quoi. ***— Christophe, 44 ans, animateur en école maternelle***

L'histoire du vélo d'enfance montre comment la publicité (à la télévision), mais aussi le groupe de pairs (avec ici la figure du cousin qui possède un vélo cross) accroissent la désirabilité sociale d'un objet, en tension avec le modèle transmis par les parents. Christophe fait le récit d'un apprentissage : il est éduqué à ne pas acheter le premier choix pour tenir compte d'un budget. Par un acte *a priori* anodin, un choix de cadeau, les parents transmettent des normes et des valeurs spécifiques : ici, être économe, ne pas consommer plus que ce que l'on peut. Christophe a donné son vélo à quelqu'un de moins soigneux que lui. Le nouveau propriétaire ne garde le vélo que très peu de temps. Il « a dû le fumer » : cette expression, issue de l'argot et généralement utilisée pour désigner le fait de massacrer quelqu'un[115], est intéressante. L'acte d'user le vélo est décrit par Christophe comme une forme de violence. Cette dernière thématique évoque le deuxième ensemble de pratiques transmises par les parents : les pratiques de préservation.

Le fait de prendre soin des objets est la deuxième habitude la plus mentionnée par les enquêtés quand ils évoquent leur milieu d'origine. Leurs parents formulaient auprès d'eux des règles à respecter : interdictions de sauter sur le canapé ou de mettre les doigts sur certains meubles, punition si l'on perdait un effet personnel ou si l'on cassait quelque chose. Christophe a hérité par ses parents d'une culture de l'entretien et de la réparation des objets. Ceux-ci ont gardé certains objets depuis son enfance : fauteuils en cuir qu'ils achetaient pour une vie entière, télévision qu'ils changeaient seulement après avoir tenté de la remettre en état chez un petit réparateur.

Il fallait faire attention à tout… J'ai toujours été très soigneux. Après, je ne sais pas, peut-être du fait d'être fils unique, il n'y avait pas le frère ou la sœur qui me chipaient le truc, je ne sais pas. Les cousins ils connaissaient la maison aussi donc quand ils venaient, ils ne se seraient pas amusés à péter un truc, je pense qu'on se serait un peu fait tirer les oreilles, tu vois, même si on ne l'avait pas fait exprès, ça aurait été : « Il faut faire attention parce que ça coûte de l'argent aussi ». [...] Plus jeune mes parents m'ont toujours dit : « Fais attention, ci et ça »… Moi, par exemple, c'est un truc con, mais je finissais de jouer, je ne pouvais pas laisser traîner mes jouets. Ne serait-ce que pour pas que ça soit en bordel, mais aussi parce que tu laisses traîner, on peut marcher dessus… C'est vrai que j'ai toujours été comme ça, j'ai toujours fait attention à mes objets. ***— Christophe***

---

[115] Source : Auteur inconnu, date inconnue. « Fumer », *La Langue Française.com*, disponible sur : www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/fumer, consulté le 21 juillet 2021.

« Faire attention » apparaît quatre fois dans l'extrait. Christophe, comme tous les autres enquêtés concernés, ne se souvient pas que ses parents aient prodigué un discours structuré sur l'importance de faire durer les objets. La socialisation se fait, plutôt, par des gestes répétés auxquels il est exposé. La littérature a montré que la socialisation opère surtout par la transmission d'habitudes peu conscientisées. Comme le relève Pierre Bourdieu, « l'essentiel du *modus operandi* qui définit la maîtrise pratique se transmet dans la pratique, à l'état pratique, sans accéder au niveau du discours. On n'imite pas des "modèles", mais les actions des autres » (Bourdieu, 1972, p. 189). Les enquêtés sont socialisés à contrôler la manière dont ils utilisent les objets (manipuler avec douceur), à adopter des pratiques d'entretien (nettoyer, vidanger, détartrer, dégivrer…) et à réparer.

En ce qui concerne la réparation, le milieu familial joue aussi un rôle dans la transmission de réflexes et compétences de bricolage. Cette dimension est peu visible chez Christophe, mais l'est davantage chez d'autres enquêtés qui ont appris à bricoler avec leurs parents, en les regardant faire la plupart du temps. Il s'agit souvent d'enquêtés masculins, le bricolage étant une compétence fortement associée à des formes de virilité (Gelber, 1997). Plusieurs femmes enquêtées ont un père bricoleur qui ne leur a pas transmis cette pratique. Erika, par exemple, n'était pas intéressée à regarder son père bricoler et n'a pas été mêlée à ses activités. Elle ne sait pas du tout bricoler aujourd'hui. Il n'y a pas eu de socialisation effective : les contacts avec le père bricoleur ont eu « lieu sans entraîner de conséquences dans la construction de l'individu » (Darmon, 2016, p.49).

Mais parfois, des femmes peuvent être socialisées au bricolage. Intéressons-nous au cas de Tina, que j'ai rencontrée en Repair Café. Tina a 48 ans et vit seule dans un appartement à Paris de 25m^2 dont elle est locataire. Diplômée d'un Bac+5, elle est coach en écriture et gagne environ 2000 € net par mois. Elle répare fréquemment ses objets quand ils tombent en panne. Son père a exercé deux professions qui le rapprochent des artisans : d'abord ébéniste, il est devenu prothésiste dentaire. Il aimait beaucoup bricoler quand elle était enfant, et avait un atelier. Sa mère, kinésithérapeute, cousait elle-même des vêtements pour elle et sa famille pendant son temps libre. La socialisation est toujours genrée : sa mère lui transmet des pratiques de couture, souvent assurées par les femmes. Mais son père lui transmet aussi des compétences de bricolage en passant par un objet emblématique de l'équipement des petites filles : la maison de poupées.

> *Mes parents n'étaient pas hyper top en tant que parents et pour moi [le bricolage] c'était un moyen de faire des trucs avec eux. Donc dans la maison qu'on avait, mon père s'était installé un atelier au sous-sol, donc moi j'allais tout le temps avec lui ; j'ai fabriqué une maison de poupées, des meubles pour ma poupée, tu vois je faisais mes trucs en mini à côté de lui qui faisait ses trucs en grand ! Et il devait m'aider à planter un clou de temps en temps.* ***— Tina, 48 ans, coach en écriture***

Le bricolage peut alors devenir une activité routinière. Récemment, Tina a réparé son lave-linge chez elle, allant à rebours des diagnostics pessimistes des SAV. J'en parle dans le

Chapitre 6. Quand elle n'y arrive pas toute seule, elle se rend en Repair Café, mais elle insiste pour tenir elle-même les outils : je la citerai dans le Chapitre 3.

2.2.2. Des individus en opposition à leur éducation « consumériste »

Les dix enquêtés restants, parmi les 43 interviewés, ne s'inscrivent pas dans la continuité du rapport aux objets de leurs parents tel qu'ils le perçoivent et le racontent. Une partie de ces dix enquêtés se contentent de dire qu'ils ne trouvent pas de racines dans leur milieu d'origine — autrement dit, qu'ils ne relèvent pas, chez leurs parents, de pratiques de longévité qu'ils leur auraient transmises. Mais d'autres vont jusqu'à affirmer s'être construits en opposition à leur famille, dont ils qualifient le mode de vie de « consumériste ». À leurs yeux, leurs parents avaient tendance à renouveler fréquemment et accumuler des objets qu'ils jugent inutiles ou redondants. Ils reprochent généralement deux facettes du rapport aux objets de leurs parents, à l'exact opposé des deux ensembles de pratiques identifiés en 2.2.1 : consommer beaucoup d'objets (une forte propension à posséder), et ne pas en prendre soin (l'absence de pratiques de préservation).

D'abord, beaucoup dépeignent leurs parents comme ayant une forte propension à posséder. Ils énumèrent souvent les types d'objets présents dans leur maison familiale, soulignant l'aspect superflu de certains, qu'ils regroupent sous le terme péjoratif de « gadgets ». Ils critiquent particulièrement l'accumulation d'objets dont leurs parents ne trouvent pas une utilité quotidienne. Reprenons le cas d'Erika, que j'ai mentionnée brièvement à la fin de la section précédente. À 29 ans, Erika vit en couple avec Adrien. Tous deux sont en recherche d'emploi quand je les rencontre. Erika est diplômée d'un Master en agro-développement international ; Adrien est diplômé d'école d'ingénieur. Après leurs études, ils sont partis aux États-Unis. Erika était auxiliaire de vie auprès d'une personne autiste et Adrien faisait de la maintenance industrielle. De retour en France, ils cherchent un emploi qui corresponde à leurs études et « qui ait du sens pour [eux] », c'est-à-dire « qui soit utile à la société ». Ils vivent, en attendant, principalement sur le chômage d'Adrien, d'environ 1500 € net par mois. À deux, ils louent un T2 à Paris de 18 mètres carrés.

Erika vient d'un milieu plutôt aisé : son père est cadre, ingénieur-agronome ; sa mère, professeure d'anglais au collège. En entretien, elle fait souvent le récit de tensions avec son père au sujet de la consommation. Son père aime beaucoup les objets : elle le qualifie de « matérialiste ». La notion de matérialisme est ambigüe. Elle renvoie généralement au fait de prêter beaucoup d'attention à la consommation d'objets, et de tenir aux objets. Ici, chez Erika, ce terme renvoie au fait d'acheter beaucoup d'objets et de les conserver, sans pour autant en avoir une utilité. Or, selon elle, il vaut mieux ne pas posséder d'objets que d'en avoir que l'on n'utilise pas : Erika est très sensible aux coûts écologiques de production des biens matériels. Dans l'extrait d'entretien qui suit, elle parle des moules à empanadas que son père possède et qui n'ont jamais servi.

J'ai fait des empanadas aujourd'hui avec des moules achetés par mon père il y a à peu près 15 ans, je pense qu'il n'a jamais fait d'empanadas. Du coup, je les ai récupérés, mais qui étaient en bon état… qui sont restés en bon état. On les garde… ce n'est pas important de les utiliser, je crois ; c'est juste important de ne pas les casser. Quelque chose comme ça. Ce qui est bête […] Avoir plein d'objets qu'on n'utilise pas, ça m'énerve ; j'ai juste envie qu'on en fasse quelque chose ; et comme je ne sais pas comment les utiliser, je ne sais pas forcément quoi en faire. Mais mes parents, ils ne sont pas du tout dans cette logique-là, ils sont dans une logique d'accumulation des objets. Genre, je prends soin des objets, je les garde et du coup j'en ai de plus en plus. ***— Erika, 29 ans, serveuse à temps partiel***

L'autre trait reproché à leurs parents par les enquêtés est le manque de soin apporté aux objets. Ce trait contraste avec le père d'Erika que je viens de citer, et dont elle vient de dire qu'il est justement très soigneux. On voit ici poindre un débat interne récurrent dans mes entretiens : vaut-il mieux prendre soin et ne pas utiliser, ou utiliser beaucoup, mais prendre le risque d'user et donc de devoir renouveler à terme son objet ? Certains, comme Erika, sont partisans de la deuxième option, ce qui est aussi le cas de discours gouvernementaux qui jugent qu'un objet doit avoir un usage optimisé, et donc être donné ou revendu s'il n'est pas assez utilisé (Ademe, 2018). D'autres mettent l'accent sur le soin porté aux objets, quitte à les faire entrer dans une forme de *muséification* — je reviendrai sur ce concept dans le Chapitre 5. Mais la plupart prônent un équilibre entre les deux : il faut à la fois utiliser et soigner. Ils reprochent alors parfois à leur milieu d'origine leur faible attention portée à l'entretien des objets. C'est le cas d'Isabelle, 48 ans, fille d'ingénieur et mère au foyer. Isabelle est mariée à un ingénieur technico-commercial, également fils d'ingénieur. Elle vit avec lui et leurs deux filles dans un appartement à Courbevoie, avec un niveau de vie d'environ 1400 € net par mois par unité de consommation. Dans cet extrait, elle compare sa famille et sa belle-famille.

[Mes parents] n'avaient pas tellement de meubles de valeur, et il ne fallait surtout pas que ce soit un souci. C'était quand même super confortable, petits. C'était libre. […] Et puis si c'était cassé, comme ça n'avait pas trop de valeur, ce n'était pas trop grave… ça n'a jamais pris des ampleurs… […] Par contre, chez mes beaux-parents, il faut vraiment faire attention aux objets. Il y a plein d'objets de valeur qui ont traversé les siècles… Donc là, il y avait plus d'enjeux. Donc le salon, ils n'avaient pas le droit d'aller jouer les petits. Mais ils avaient une salle de jeux par contre où ils pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient : dessiner sur les murs… […] Dans la culture de mes parents on ne passe pas sa vie sur le matériel. C'est accessoire. S'il faut, on change et on n'y passe pas… Et chez mes beaux-parents, j'étais étonnée de l'ampleur que ça prenait, le matériel. ***— Isabelle, 48 ans, mère au foyer***

En comparant les objets de sa famille et de sa belle-famille, Isabelle fait le constat suivant : moins les individus accordent de la valeur à leurs objets, moins ils adoptent des gestes pour les protéger[116]. À l'inverse, ses beaux-parents accordaient du soin à leurs objets dans la mesure où ceux-ci étaient anciens — il s'agissait probablement de meubles de famille, avec

[116] J'aborderai largement cette question de la valeur dans le Chapitre 5.

une valeur mémorielle et/ou historique. Isabelle a progressivement appris à prêter attention aux objets et à en prendre soin, comme elle le sous-entend en fin d'extrait ; mais cela s'est fait au fil de socialisations ultérieures à la socialisation primaire. Elle souligne, pendant l'entretien, une autre différence entre ses parents et ses beaux-parents : son beau-père a été élevé dans une ferme, et en a tiré de nombreuses compétences manuelles. Cela invite à faire le point sur le rôle de la classe sociale et de la zone géographique d'habitation sur le rapport aux objets transmis par les parents.

2.2.3. Des dispositions à faire durer plus fortes dans les milieux modestes et ruraux

En entretien, les enquêtés lient souvent leur éducation à deux éléments. Le premier renvoie aux ressources économiques de leurs parents, qui exerçaient une forme de contrainte sur leur consommation. Le deuxième est le contexte géographique dans lequel ils ont grandi, qui rendait adéquates certaines pratiques ou restreignait la possibilité que d'autres aient lieu. Ces deux éléments sont primordiaux pour comprendre leur socialisation aux pratiques de longévité, mais une analyse plus fine me permet de démêler des effets supplémentaires. D'abord, si les faibles ressources économiques de certains parents jouent un rôle important, la socialisation familiale primaire ne peut pas être réduite à cette seule contrainte : elle est à rapporter à l'héritage d'un style de vie populaire, qui valorise les objets solides et la réparation. Ensuite, la période et le contexte économique dans lequel évoluent les individus jouent aussi dans leur rapport aux objets, créant des effets de génération. Enfin, comme je l'ai montré plus haut sur la socialisation au bricolage (2.2.1), le genre joue également un rôle important sur le développement des pratiques de longévité. Dans cette section, je montre les rôles socialisateurs variés de la classe sociale, de la génération, du genre et du milieu géographique dans la construction du rapport à la longévité des individus.

Commençons par le rôle de la classe sociale d'origine, et particulièrement de l'origine modeste d'une partie des enquêtés. Ces derniers soutiennent que leurs parents prenaient soin des objets car l'acte de racheter un autre modèle n'était économiquement pas anodin. Christophe, dont j'ai détaillé en 2.1.1 l'éducation, en est un exemple. Citons les propos d'une autre enquêtée, qui fait explicitement le lien entre restriction budgétaire et pratiques de longévité. J'ai recruté Rachel *via* le groupe Facebook « Rien de Neuf ». À 41 ans, elle est professeure de flûte traversière. Elle loue une maison de $60m^2$ dans une petite commune des Bouches-du-Rhône, où elle élève seule ses deux enfants. Le niveau de vie du ménage est d'environ 1280 € par mois. Dès le début de l'entretien, Rachel situe ses parents dans l'espace social. Son père était mécanicien, et sa mère au foyer.

> *Moi je viens d'une famille assez… on va dire classe populaire, classe moyenne. Et j'ai toujours vu mes parents lutter contre le gaspillage, si on a quelque chose on l'utilise, on continue de l'utiliser même si ce n'est plus forcément du dernier cri ou que notre goût a changé. Moi j'ai toujours mis les vêtements de ma grande sœur par exemple. […] Il fallait faire attention aux*

objets parce que quand on avait quelque chose, c'est quelque chose qui nous sert et il n'y a pas de raison de le casser, l'abîmer. Après ça peut arriver de casser un truc, mais c'était souvent un peu… ce n'était pas seulement le fait d'avoir cassé un truc qui était embêtant, c'était le fait que du coup on est obligés de racheter. Il y a le côté : « Oui, ok, mais ça va faire des sous en plus ». ***— Rachel, 41 ans, professeure de flûte traversière***

Ce revenu limité n'est pas le seul facteur explicatif. Au-delà, c'est tout un habitus de classe qui est développé chez les enquêtés. Comme le montrait Pierre Bourdieu dans *La Distinction*, les classes populaires se caractérisent par un goût de la nécessité (Bourdieu, 1979), qui valorise ce qui est utile (des vêtements intemporels et simples, à la fois bon marché et durables ; un intérieur propre et pratique), en opposition au « paraître » plus valorisé par la bourgeoisie. Les interviewés développent un style de vie sobre empreint de ces traces du passé, d'autant plus que ces dispositions sont compatibles avec la situation sociale d'une partie d'entre eux qui s'assimile à celle des individus à fort capital culturel. Je reviendrai sur ce point à la fin de cette section.

Une autre donnée du milieu d'origine des enquêtés joue un rôle : la période historique dans laquelle ils évoluent. Pour retracer la genèse de leur rapport aux objets, les enquêtés sont nombreux à mentionner, en plus de celle de leurs parents, la génération de leurs grands-parents. Même lorsque les parents des enquêtés sont relativement aisés, ils ont souvent grandi dans des conditions de vie plus modestes, et conservé des pratiques de longévité héritées des grands-parents. Les enquêtés ont souvent connu une ascension sociale par rapport à leurs grands-parents. Les enquêtés, et leurs parents avant eux, ont progressivement eu accès à de plus hauts niveaux de diplôme et appartiennent à des catégories socioprofessionnelles plus élevées.

D'autre part, une partie de leurs parents a vécu durant les Trente Glorieuses. Ils ont donc évolué dans une période d'élargissement de l'accès à la consommation d'objets, avec l'accroissement de l'équipement ménager et l'hégémonie du prêt-à-porter (Daumas, 2018). Sylvie, la femme de Patrice, exprime bien le décalage entre les différentes générations. À 58 ans, Sylvie est assistante commerciale dans une société d'agro-alimentaire. Le ménage est propriétaire d'une maison de 140m^2 en banlieue sud de Paris, et a un niveau de vie de 4470 € par mois. Les parents de Sylvie exerçaient des professions intermédiaires à la MAIF : son père était rédacteur, sa mère secrétaire de rédaction. Mais les parents de sa mère étaient agriculteurs. Elle oppose les deux générations, celle de sa mère et celle de ses grands-parents.

Sylvie : Mes grands-parents étaient des agriculteurs qui vivaient dans une ferme avec leurs parents, les parents de mon grand-père, qui eux-mêmes avaient vécu avec leurs parents, etc. etc. Donc déjà une maison qui s'est passée de génération en génération. Et puis ils ont accumulé beaucoup beaucoup d'objets, de génération en génération. […] Donc ils ont accumulé, ils n'ont jamais jeté. Parce qu'à l'époque on ne jetait pas hein. […]

Enquêtrice : Et votre mère avait un peu ce truc-là aussi, ou moins ?

Sylvie : Alors, elle l'avait un peu moins. Mais elle l'avait aussi. Ma mère… différemment.

Patrice : Plus une génération d'après-guerre, donc c'est une génération plus dans l'objet nouveau…

Sylvie : C'est ça. […] Quand ils étaient jeunes mes parents ont eu la cuisine en formica. Mais c'était une époque où on consommait beaucoup — c'était le début de la grande consommation quand même hein. ***— Patrice, 54 ans, chef de projet évènementiel dans un centre de congrès, et Sylvie, 58 ans, assistante commerciale dans une société d'agro-alimentaire***

Le récit de Sylvie montre qu'en plus des appartenances sociales, le contexte historique, la situation économique et les politiques publiques jouent sur les pratiques de consommation. Sylvie n'est pas la seule à noter un effet de génération sur les pratiques de longévité. Son récit est corroboré par d'autres individus de générations différentes. Mireille, chargée d'études retraitée de 74 ans, a elle-même vu arriver sur le marché les biens de consommation de masse. Valentine, étudiante en droit de 24 ans, associe cette culture d'après-guerre à sa grand-mère, qui a un âge proche de la mère de Sylvie[117]. Notons, pour terminer sur cette question des générations, qu'aucun enquêté n'adopte un discours inverse, qui signalerait au contraire la baisse du niveau de vie chez les générations d'aujourd'hui. Pour eux, ces dernières peuvent davantage se permettre d'acquérir des biens de consommation que les générations précédentes, parce que les prix de ces biens, maintenant produits en masse, ont baissé.

Patrice et Sylvie mettent en évidence une autre caractéristique de leurs milieux d'origine : la zone géographique. Selon eux, le fait d'avoir été élevés en milieu rural explique en partie leur éducation. S'ils habitent aujourd'hui en région parisienne, ils disent avoir conservé un rapport « provincial » aux objets. Patrice a grandi en Bretagne, Sylvie en Nouvelle-Aquitaine. Derrière le mot « provincial », ils évoquent la vie à la ferme et à la campagne de leurs grands-parents. Ce rapport « provincial » passe par la possession de meubles anciens et rustiques (horloge, coffre en bois…), dans des matières naturelles, qu'ils préservent parce qu'ils sont hérités de la famille. Dans le parcours détaillé en partie 2,1, Alexandre et sa compagne Marion identifiaient aussi cette opposition entre un milieu urbain qui valorise les derniers objets à la mode, milieu connu d'Alexandre, et un milieu rural plus éloigné de la consommation, dans lequel Marion a grandi, valorisant des pratiques manuelles d'entretien et de réparation.

Les enquêtés ayant développé une faible propension à posséder et de fortes pratiques de préservation durant la socialisation primaire seraient donc des individus dont les parents et/ou les grands-parents étaient plutôt modestes et ruraux. On retrouve ici l'importance du revenu et de la zone géographique comme facteurs explicatifs, que j'ai discutée dans la revue de la littérature en introduction de la thèse comme dans le Chapitre 1. Toutefois, d'autres

---

[117] Toutes ces femmes mettent l'accent sur la transmission de mère en fille. L'accès à l'électroménager et les effets de mode accompagnant les équipements de la cuisine sont en effet fortement liés au féminin. Les campagnes de publicité de l'époque ciblaient explicitement les femmes comme ménagères, s'occupant des tâches domestiques. Or, comme le souligne Jean-Claude Daumas, « La mécanisation du foyer n'a pas libéré les femmes des tâches ménagères, mais elle en a transformé la nature » (Daumas, 2018, p. 359).

extraits d'entretien invitent à nuancer ce résultat, et à dégager un autre portrait : des parents plus riches et urbains, accordant une forte importance aux meubles anciens, dans une logique patrimoniale. L'approche qualitative amène à s'intéresser aux marges, autant qu'aux grandes régularités statistiques. Si l'on reprend le tri croisé du Tableau 11, on peut inverser la lecture : certes, la part des enquêtés déclarant avoir développé une tendance à faire durer leurs objets est moins grande chez les individus issus des milieux aisés que chez les individus issus de milieux modestes, mais la plupart des individus issus de milieux aisés déclarent tout de même avoir hérité de ces pratiques. Ces pratiques de préservation concernaient des objets spécifiques : des meubles ou autres objets précieux, artisanaux, mémoriels, ayant une valeur esthétique. Serge, directeur de rédaction et sympathisant de HOP, explique que sa femme venait d'un milieu bourgeois et a pris l'habitude, enfant, d'éviter de poser les doigts sur les beaux meubles familiaux de la maison. La famille de sa femme accordait de la valeur aux objets, particulièrement aux meubles hérités.

De même, des parents urbains peuvent avoir valorisé la préservation des objets. En témoigne Ghyslaine, ingénieure cartographe de 57 ans. Ghyslaine vit seule dans un appartement de 43m², avec un budget d'environ 4100 € nets mensuels. Son père était carreleur puis responsable technique en bâtiment. Sa mère a débuté sa carrière comme auxiliaire de puériculture avant de devenir enseignante en école d'infirmière. Ses parents étaient citadins, et ils allaient en famille en vacances à la campagne. Un jour, ils ont récupéré juste à temps une vieille armoire que leurs voisins étaient en train de brûler :

> *C'est marrant parce que dans ces années 1970 il y avait des différences culturelles. Mes parents louaient une pièce à la campagne, donc on habitait Lyon et c'était une pièce chez des gens, c'était une ancienne ferme, et ce sont devenus des amis. Donc on y allait les week-ends, les vacances. Et ces amis, c'étaient des ruraux. Ils avaient 4 enfants, donc ils avaient un jardin, et leurs parents, lui il était plombier, elle était femme au foyer, et donc leurs parents étaient fermiers. Et dans les années 1970, un jour mes parents arrivent, on était dans la cour, et le gars il commençait à brûler une corniche d'une armoire. Il était en train de brûler l'armoire, c'était là où il mettait la vaisselle, et il la virait et il s'était commandé un ensemble de cuisine en formica ! Pour eux c'était le summum de la modernité ! Et là ils ont dit : « Oulala, Benoît, mais qu'est-ce que tu fais ?! ». « Oh, mais c'est un vieux machin, on s'en débarrasse ! ». « Arrête-toi » et tout. Donc sa corniche c'était mort, et les parents ont dit : « Mais t'es sûr de ton coup ? », et en fait c'était une armoire de style Louis XVI ! Mais après ils n'ont jamais regretté de l'avoir donnée à mes parents, au contraire ils étaient contents. Et ils l'ont toujours !* ***— Ghyslaine, 57 ans, ingénieure cartographe***

Le récit de Ghyslaine montre comment la mode peut s'inverser entre la ville et la campagne. Les individus urbains se réapproprient le meuble rustique, avec un engouement pour ce qu'ils considèrent comme « authentique » et « pittoresque ». Ce goût pour le « pittoresque » évoque celui de la bourgeoisie parisienne du XIXème siècle, qui recherchait des objets singuliers, face à un monde industriel qui produit en série (Charpy, 2010), même si les parents de Ghyslaine ne faisaient pas partie de cette bourgeoisie.

Les interviewés ont souvent développé des dispositions à faire durer leurs objets lorsqu'ils sont issus de classes modestes, qui valorisent un goût pour la solidité, la simplicité, et limitent les achats. Certains ont aussi hérité d'un habitus de classe plus bourgeois, qui valorise le soin porté aux meubles de valeur appartenant au patrimoine familial. Les enquêtés âgés ont évolué dans une période de faible accès à la consommation et ont gardé des traces de cet habitus de génération. Leurs parents leur ont transmis des pratiques différemment selon leur genre : je reviendrai sur ce point en Chapitre 6. Enfin, les individus élevés en milieu rural ont développé des dispositions à apprécier les objets anciens et bruts, sauf exception. Ces fruits de la socialisation primaire opèrent toujours aujourd'hui. On peut s'étonner que les enquêtés continent de peu consommer et faire durer alors que leurs conditions ont changé : ils se sont enrichis, le contexte économique a changé, ou ils habitent maintenant en ville. Mais dans son enquête sur les clients des gestionnaires de fortune, Camille Herlin-Giret a justement montré que des individus très riches conservent des pratiques de non-dépense du milieu populaire dont ils sont issus (Herlin-Giret, 2019). Les socialisations primaires perdurent au travers d'un effet d'*hysteresis* de l'habitus (Bourdieu, 1980), c'est-à-dire au travers du maintien des catégorisations du monde et des schèmes pratiques construits au début de la vie.

La persistance des pratiques héritées est d'autant plus compréhensible qu'une partie des enquêtés voient leurs dispositions réactivées dans leur position sociale actuelle. Comme je l'ai montré en Chapitre 1, beaucoup disposent d'un capital culturel plus élevé que leur capital économique. Le goût pour la simplicité, la durabilité et l'authenticité hérités de la socialisation primaire sont particulièrement compatibles avec leur style de vie actuel, qui pour une bonne partie d'entre eux correspond à celui des classes intellectuelles. Comme le signalait Pierre Bourdieu, les individus à fort capital culturel valorisent des aspects de la consommation plus proches de l'habitus modeste que des classes dominantes, en développant un dégoût pour la consommation ostentatoire et une forme d'ascèse dans le style de vie (Bourdieu, 1979).

2.3. Les évènements biographiques comme « déclencheurs » : comment le rapport aux objets évolue au fil de la vie

2.3.1. Trois types d'évènements : « transitions », « bifurcations » et » déclencheurs exogènes »

Si la socialisation primaire joue un rôle important dans le rapport aux objets de mes enquêtés, mobiliser uniquement cette explication ne suffit pas. Pour rappel (cf. 2.2.2), une dizaine d'enquêtés se positionnent en rupture vis-à-vis de leurs parents. Au-delà des dispositions héritées, le rapport aux objets se construit tout au long du parcours de vie des individus. Je montre, dans les prochaines sections, que la socialisation secondaire n'a pas le

même poids ni le même rôle que la socialisation primaire. Si cette dernière joue sur le développement d'un goût pour la longévité et d'habitudes de consommation, les socialisations secondaires apportent un regard réflexif sur ces habitudes. J'ai montré dans l'Encadré 4 que les pratiques de longévité sont souvent invisibilisées. Les changements de vie et les instances de socialisation que rencontre l'individu par la suite contribuent à les mettre en lumière et les accompagnent de nouvelles représentations.

L'analyse des entretiens biographiques fait ressortir de nombreux évènements qui ont transformé le rapport aux objets des individus. L'exemple introductif d'Alexandre l'a montré : l'expérimentation de pannes successives, l'installation en couple, la diminution du budget disponible et la découverte de discours minimalistes sont autant d'éléments qui ébranlent, temporairement ou à plus long terme, ses pratiques de consommation. Pour organiser cette diversité d'évènements, je me suis inspirée de deux travaux. Je m'appuie d'abord sur ceux de Claire Bidart (2006), qui a mobilisé une enquête longitudinale de grande ampleur pour étudier le passage des jeunes à l'âge adulte. Durant une dizaine d'années, une équipe d'enquêteurs a suivi une soixantaine de jeunes *via* des questionnaires et des entretiens approfondis. L'enquête a débuté en 1995, auprès d'individus qui avaient alors entre 17 et 23 ans, et a continué jusqu'en 2004. Bidart a observé l'évolution de ces individus au fil de leur trajectoire : ceux-ci se sont parfois retrouvés à des « carrefours », ont fait des choix professionnels, ont parfois brutalement changé d'orientation (elle mobilise l'exemple d'un jeune qui a abandonné ses études de Lettres pour devenir commercial d'une marque de voitures). Ce travail m'est utile, parce qu'il élabore deux notions importantes. Claire Bidart distingue deux types d'évènements, qu'elle appelle respectivement des « transitions » et des « bifurcations ». Les transitions renvoient à des rituels classiques dans le cycle de vie, comme la fin des études ou le fait d'emménager dans son propre foyer. Ils ont lieu chez la plupart des individus et sont ainsi relativement attendus. Par contraste, les bifurcations sont des ruptures inattendues. Il s'agit de moments de crise non-anticipés, qui résultent souvent en un « changement important d'orientation » (Bidart, 2006, p. 32). Un accident ou un licenciement sont des exemples typiques de bifurcation.

Le deuxième travail dont je m'inspire est celui de Claire Lamine (2008), à propos des trajectoires des consommateurs intermittents de bio. Par « consommateurs intermittents », Lamine entend des individus qui « n'achètent pas l'ensemble de leur alimentation en bio, mais certains produits seulement, et de manière plus ou moins régulière » (Lamine, 2008, p. 13). Sa démarche est plus proche de la mienne. Elle s'intéresse à une pratique de consommation en particulier : le fait d'acheter et manger des aliments issus de l'agriculture biologique. Elle cherche à voir comment cette pratique apparaît dans le parcours biographique. Elle a effectué 22 entretiens auprès de consommateurs, dont 15 avaient rédigé, en amont de l'entretien et à sa demande, une « autobiographie alimentaire », suivant des thèmes : « souvenirs d'enfance, préférences actuelles, évolution des goûts, attentes éventuelles par rapport au bio » (Lamine, 2008, p. 59). L'approche par les trajectoires était donc orientée : il s'agissait de savoir comment s'étaient construites leurs carrières de mangeurs de bio. Contrairement à Bidart, Lamine se concentre sur les évènements biographiques en tant que causes, qui ont des

conséquences sur les habitudes alimentaires : ce qu'elle appelle des « déclencheurs ». Elle les classe en trois catégories. Les « déclencheurs processuels » renvoient à des changements de cycle de vie, comme le fait d'avoir un enfant ou de prendre sa retraite. Les « déclencheurs endogènes » renvoient exclusivement aux problèmes de santé que peut rencontrer l'individu, qui jouent un rôle important dans le choix de se mettre à une alimentation bio. Enfin, les « déclencheurs exogènes » renvoient à des individus ou organisations qui apportent une socialisation secondaire ou, tout simplement, des offres facilitant la pratique : entendre parler des risques alimentaires, avoir un accès facilité aux produits biologiques ou des prix devenus abordables au regard du revenu du ménage.

Les deux catégorisations sont différentes : Bidart se concentre sur le degré de prévisibilité de l'évènement, tandis que Lamine différencie les déclencheurs selon leur origine. Mais elles se rapprochent sur plusieurs points. Je les ai rendues comparables dans le Tableau 12. D'abord, la catégorie de « déclencheurs processuels » de Claire Lamine se recoupe avec celle de « transitions » de Bidart. Il s'agit, dans les deux cas, de parler de moments rituels du cycle de vie. Ensuite, les « déclencheurs endogènes » de Claire Lamine, qui se résument à des problèmes de santé chez les individus, pourraient être compris parmi les « bifurcations » de Claire Bidart : il s'agit d'évènements inattendus et propres au parcours de vie particulier de chaque individu. Enfin, la troisième catégorie de Lamine, celle des « déclencheurs exogènes », apporte une plus-value intéressante par rapport à la typologie de Bidart. Je la mets à part des transitions et des bifurcations. Ces dernières me permettent d'insister sur des changements de vie internes des individus. En revanche, je désigne par « déclencheurs exogènes » des instances directement liées à la longévité, tout comme Lamine donne pour exemples des instances liées à la consommation de bio.

Tableau 12. Catégorisations d'évènements de Bidart (2006) et Lamine (2008)

Thème commun	Claire Bidart	Claire Lamine	Différences
Moments rituels du cycle de vie	« Transitions »	« Déclencheurs processuels »	-
Ruptures inattendues	« Bifurcations »	« Déclencheurs endogènes »	Lamine n'y fait figurer que le facteur santé
Rencontres	-	« Déclencheurs exogènes »	Bidart n'a pas thématisé ce type d'évènements

En synthétisant ces deux travaux, j'adopte une catégorisation pour analyser ce que j'observe sur mes terrains. Dans la suite du développement, je réutiliserai les catégories de « transition » et de « bifurcation » de Claire Bidart, ainsi que celle de « déclencheurs exogènes » de Claire Lamine. Je parlerai, pour tout cela, de « déclencheurs », en réutilisant le terme de Lamine, pour souligner leur rôle vis-à-vis des pratiques de longévité que j'étudie[118].

[118] Par souci de clarté, le concept de « transition » et de « bifurcations » désigne uniquement les évènements de la vie personnelle des enquêtés qui déclenchent des changements dans leur rapport à la longévité, et jamais les changements eux-mêmes. Pour parler des changements, j'utiliserai d'autres termes.

Dans le Tableau 13, je décline les déclencheurs identifiés sur mon terrain : il s'agit d'évènements qui ressortent de manière récurrente dans les entretiens biographiques. Parmi les transitions, la période estudiantine de la jeunesse, l'installation et la fondation d'un foyer, ainsi que la vieillesse sont trois évènements[119] importants. Des voyages, maladies, pertes d'emploi et baisses de revenu constituent des points de bifurcation. Enfin, les déclencheurs exogènes sont principalement, chez mes enquêtés, des mauvaises expériences avec les objets et des rencontres avec certains discours médiatiques, culturels, gouvernementaux, associatifs et marchands.

Tableau 13. Trois types de déclencheurs qui transforment le rapport aux objets

	Déclencheurs	Évènements identifiés	Effet principal
1	Transitions	La jeunesse L'installation La vieillesse	Transformation du rapport aux objets, mais peu réflexive
2	Bifurcations	Perte d'emploi et/ou baisse de revenu Voyage Maladie	Transformation des pratiques, liée à une réflexivité accrue sur son propre mode de vie et de consommation
3	Déclencheurs exogènes	Mauvaises expériences avec les objets Discours médiatiques, culturels, etc.	Apporte des éléments discursifs pour formuler la durée de vie des objets comme un problème

Utiliser cette catégorisation a un intérêt : cela permet de distinguer trois effets des évènements biographiques sur les pratiques de longévité. Les transitions exercent une influence assez lente et peu réflexive sur le rapport aux objets des individus. Par contraste, les bifurcations, moments de basculement et de rupture, les amènent à questionner et à remettre en cause une partie de leurs pratiques de consommation. Enfin, les déclencheurs exogènes que j'ai identifiés leur apportent davantage de réflexivité, en leur donnant des éléments discursifs pour formuler la durée de vie des objets comme un problème.

2.3.2. Transitions : un intérêt croissant pour les biens domestiques au fil du cycle de vie

Le premier type d'évènements renvoie aux transitions biographiques. L'analyse des entretiens montre que le rapport aux objets des individus évolue en fonction de leur avancée dans le cycle de vie. Trois périodes occasionnent de profonds changements dans le rapport aux objets et à la consommation. Durant la jeunesse, les individus sont peu équipés. La mise

[119] L'usage du terme « évènements », plutôt que de « périodes » ou « étapes », peut surprendre ici. En effet, les transitions ont souvent une dimension progressive : c'est un déclencheur « plus processuel (relevant d'un processus qui se joue sur la durée) qu'évènementiel » (Lamine, 2008, p. 88). J'ai toutefois choisi d'utiliser le terme « évènement » dans son acception large, suivant une définition du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales selon laquelle un évènement renvoie à « tout ce qui se produit, tout fait qui s'insère dans la durée » (Source : CNRTL, date inconnue. « Évènement », Dictionnaire du CNRTL, disponible sur cnrtl.fr/definition/événement, consulté le 03/01/2022).

en ménage, ou installation en couple[120], est citée dans les entretiens comme un grand moment d'acquisition d'objets. Enfin, je remarque un rapport aux objets différent chez les personnes âgées que j'interviewe : je parlerai, en fin de section, de cette troisième période que j'ai désignée comme la vieillesse. Pour traiter de ces trois moments, j'ai recours à deux littératures. La première renvoie à la sociologie des émotions, qui prend au sérieux les émotions des individus, en étudiant comment elles orientent leurs actions et comment ils sont socialisés à les exprimer d'une certaine manière (Bernard, 2015 ; Hochschild, 1983). Je continuerai de développer ces aspects dans les Chapitre 4, 5 et 6, mais l'aborde dès maintenant pour montrer l'évolution des affects vis-à-vis des objets et des pratiques de longévité au fil des transitions biographiques. Le deuxième champ dont je m'inspire est la sociologie du genre, qui a montré l'inégale répartition des tâches domestiques au sein des couples hétérosexuels (Delphy, 1970 ; Hochschild et Machung, 1989) et les variations de rapports aux objets (Anstett et Gélard, 2012 ; Guilbert, 2014 ; Monjaret, 2014). Je montre que le genre joue sur la manière dont les enquêtés vivent les changements de vie et dont ces derniers transforment leur rapport aux objets.

J'entends la jeunesse comme une période qui s'étend du début de la vie étudiante au premier travail. Durant celle-ci, mes enquêtés se préoccupent peu des objets de leur maison. En témoignent à la fois mes entretiens avec des jeunes adultes, mais aussi avec des personnes plus âgées qui retracent les souvenirs qu'elles ont de leurs jeunes années et les mettent en contraste avec leurs pratiques actuelles. Durant les premières installations étudiantes, la plupart ne s'intéressent pas à l'aménagement et l'équipement de leur domicile. Plusieurs enquêtés se contentent (ou s'étaient contentés) d'installer un matelas par terre, et le bureau de leur ancienne chambre d'adolescents pour travailler. Ce résultat est également présent dans l'enquête menée par Jean-Claude Kaufmann sur le rapport au linge. Comme il le note, « le premier logement est rarement un vrai chez-soi », mais est souvent un espace de transition où l'individu continue de retourner régulièrement chez ses parents. Les premiers logements occupés sont représentatifs d'un certain « non-rapport à l'espace » : « simple boîte à habiter, le logement n'est pas vraiment investi. Quand il se remplit, c'est plutôt d'objets décoratifs que de meubles ou d'appareils électroménagers (Chalvon-Demersay, 1983). Ces derniers sont en nombre très limité : un lit, une table, quelques chaises, un réfrigérateur, une gazinière » (Kaufmann, 1992, p. 35).

À partir des données, j'identifie différentes raisons à cette sobriété. D'abord, celle-ci est liée au fait que les jeunes ne disposent pas d'un revenu conséquent. Ils bénéficient souvent de l'aide des parents (et amis des parents) qui donnent et offrent des équipements. Certains étudiants font aussi de la récupération auprès d'anciens locataires de leur résidence universitaire, ou dans la rue. D'autre part, si les jeunes ne consacrent pas beaucoup de temps et d'argent à leur équipement, c'est parce qu'ils sont susceptibles de déménager

[120] Bidart classerait la formation du couple comme une catégorie intermédiaire entre les transitions et les bifurcations, dans la mesure où cette étape n'est pas expérimentée systématiquement. Néanmoins, Abbott (2009) l'inclurait parmi les transitions, dans le sens où la mise en couple est assez commune et prévisible. Par souci de clarté, je classe donc la mise en ménage parmi les transitions.

régulièrement : plusieurs m'expliquent qu'ils préfèrent ne pas s'entourer d'objets qu'ils vont devoir stocker le jour où ils déménageront dans une autre ville.

La dernière raison de ce faible investissement dans les objets domestiques est que la jeunesse est une période que les individus passent relativement peu à leur domicile, pris par les sociabilités étudiantes et les loisirs. Dans ses travaux sur les temporalités quotidiennes, Dale Southerton note que la jeunesse est caractérisée par de nombreuses activités, là où les individus devenus parents concentrent leur emploi du temps autour des enfants, et où les plus âgés développent plutôt des projets domestiques comme le jardinage (Southerton, 2006). Cette priorisation des loisirs par rapport aux activités domestiques transparaît sur mon terrain chez Jérémie, qui dit que l'essentiel de ses efforts financiers est consacré aux soirées. Ce jeune diplômé de 25 ans est en recherche d'emploi après son école de commerce, et vit avec 1500 € nets par mois. Il dit en riant que, dans sa colocation, « on met plus d'argent dans la déco pour une soirée que pour manger ». Dans cet extrait, je lui présente une liste de biens domestiques pour savoir ceux qu'il possède. Il s'arrête sur deux robots culinaires : la machine à pain et le cuiseur de riz.

> *Machine à pain, non, ohlala, on n'a pas de machine à pain. Cuiseur de riz ! Ah ouais, mais qui a ça ? […] Pour moi, c'est quand t'as 30 ans que tu… C'est quand tu as l'argent et que tu commences à vraiment équiper ton petit foyer de trucs que tu n'aurais jamais achetés quand t'étais étudiant. Quand tu es étudiant, c'est un micro-ondes et puis une plaque pour faire tes pâtes, c'est tout.* ***— Jérémie, 25 ans, jeune diplômé d'école de commerce en recherche d'emploi***

Le genre joue un rôle important ici. Parmi mes enquêtés, les hommes accordent davantage d'importance aux équipements électroniques qui permettent des activités ludiques ou festives, me parlant davantage de leurs ordinateurs, consoles de jeux, enceintes et tables de mixage que d'électroménager. Je décèle ici une manière très masculine de se départir de tout intérêt pour les tâches ménagères : pour eux, s'intéresser à l'équipement de la maison, c'est être rangé, ennuyeux, alors qu'il faut vivre sa jeunesse, savoir sortir et faire la fête. Par opposition, les jeunes femmes parlent plus facilement d'équipements ménagers. Certaines tentent aussi de s'en distinguer, par refus de l'assignation d'un rôle genré. Valentine exprime cette idée. Cette étudiante en droit de 24 ans s'est vu offrir un mixeur par sa sœur. Elle dit qu'elle l'utilisera pour faire des soupes quand elle sera « plus posée dans [s]a vie » :

> *Je ne suis pas trop électroménager. […] C'est le genre de cadeau qu'on fait aux femmes. Je suis féministe, je n'aime pas trop ce genre de trucs, tu vois ! T'es censée être contente qu'on t'offre un… : « Cool je vais pouvoir faire du pain moi-même » ! —* ***Valentine, 24 ans, étudiante en stage de droit dans un cabinet d'avocats***

Valentine et Jérémy ont en commun d'exprimer une relative indifférence vis-à-vis des électroménagers et de l'ameublement. C'est lié à leur situation immobilière, qui est temporaire : Jérémy vit en colocation, Valentine dans une résidence étudiante. Mais au-delà, manifester une forme de détachement des biens d'équipements de la maison paraît valorisé

dans cette classe d'âge. Autrement dit, les émotions qu'ils ressentent face aux objets semblent contrôlées socialement : ce n'est pas de son âge de ressentir de l'attachement face aux biens électroménagers — *a fortiori* quand on est un homme —, mais manifester de l'enthousiasme face aux biens de loisir est très accepté (voire attendu) socialement. Je reviendrai sur cette notion de « règles de sentiments », issue des travaux d'Arlie R. Hochschild (2003), dans le Chapitre 6, section 6.2.3.

Avec des activités quotidiennes consacrées plutôt aux loisirs à l'extérieur de la maison qu'à l'aménagement intérieur, la période où les enquêtés sont étudiants ou jeunes diplômés en recherche d'emploi est donc une période où ils se préoccupent peu de la durée de vie de leurs objets, notamment au moment de faire leur acquisition. Ils possèdent aussi peu d'objets et font beaucoup de récupération. Cet ensemble de pratiques rappelle le profil des « décroissants » de la CAH sur les sympathisants de HOP (Chapitre 1), qui déclaraient un faible équipement, de fortes pratiques de récupération, et les âges les plus bas de l'échantillon.

Inversement, la progressive installation — premier salaire, mise en ménage, voire arrivée d'un enfant — marque l'arrivée de nombreux équipements. Comme l'a montré la littérature, l'installation en couple est une période où le statut financier s'améliore, et où les individus équipent leur foyer en conséquence (Hebrok, 2014). Les objets jouent un rôle important pour le couple, aidant les conjoints à élaborer une identité commune (Wong, Hogg et Vanharanta, 2017). Ce processus est visible chez de nombreux enquêtés, comme Bruno. Cet ancien commercial de 56 ans, qui travaillait dans une grande entreprise, est au chômage depuis quelques années. Il vit en couple dans un appartement à Versailles dont il est propriétaire, avec un niveau de vie de 400 € nets mensuels. Dans la

Figure 14, je retrace son parcours à partir des données que j'ai collectées en entretien. Comme je l'ai précisé pour la frise d'Alexandre en début de chapitre, je fais figurer à gauche les évènements biographiques, et à droite les éléments liés aux biens domestiques et à la consommation. Les dates qui ne m'ont pas été données directement, mais que j'ai déduites par des calculs sont signalées par des astérisques. Les expressions entre guillemets sont des phrases qu'il a dites en entretien.

Figure 14. Frise chronologique : Bruno

Naissance de Bruno à Paris, où il passe son enfance.	**1963**	I	**0 an**	Avec sept frères et sœurs, il a le sentiment d'avoir moins d'objets que ses camarades : moins de jouets à lui, des vêtements récupérés.
À la fin de ses études, il enchaîne les colocations. Travaille, deviendra commercial dans une grande entreprise.	**1988***	I	**25 ans**	Il s'installe de manière « assez minimaliste », en meublé, « j'étais assez léger » : un matelas, quelques vêtements, pas de télévision, pas de lave-linge.
Il rencontre son ex-femme et ils s'installent en appartement.	**1993***	I	**30 ans**	Ses parents lui offrent un bureau qu'il voulait, et qu'il a toujours aujourd'hui.
	1994*	I	**31 ans**	Achète une chaîne HiFi à la Fnac. Il l'a encore.

Achète, avec son ex-femme, un appartement. Naissance, petit à petit, de leurs trois enfants.	**1995**	**I I I**	**32 ans**	Ils meublent l'appartement entièrement en Ikea.
Ils achètent une maison.	**2000**	**I I**	**37 ans**	Ils meublent la maison, son ex-femme souhaite tout refaire et changer l'équipement.
Bruno divorce de sa femme. Il loue un appartement à Versailles.	**2010**	**I I I I**	**47 ans**	Ils se partagent les meubles sans accrocs car ils n'ont pas d'attachement sentimental particulier. Bruno fait l'acquisition d'un clic-clac, qu'il réparera, et d'une armoire qu'il a toujours.
Bruno achète un appartement à Versailles où il emménage.	**2012**	**I I I I**	**49 ans**	Bruno achète des polos Lacoste « de bonne qualité ». Il fait l'acquisition d'un smartphone qu'il a toujours. Se rachète, à la Fnac, un lecteur CD parce que l'ancien ne fonctionne plus.
Licencié de son travail, il s'investit dans l'associatif, découvre les Colibris[121], les SEL[122], les Repair Cafés…).	**2014**	**I I I I**	**51 ans**	
Il lance un premier Repair Café dans sa commune.	**2016**	**I I**	**53 ans**	Il achète neuf un vélo, sa dernière grosse acquisition.
	2018	**I I I**	**55 ans**	L'écran de son téléphone se casse. En Repair Café, on lui dit que c'est compliqué de changer la vitre, mais qu'il fonctionne tout de même.
Il vit avec sa nouvelle compagne.	**2019**	**I I V**	**56 ans**	Récupère des bocaux pour faire des conserves. Son grille-pain tombe en panne, il n'arrive pas à le réparer en Repair Café, n'en rachète pas.

S'opposent, chez Bruno, le moment de la jeunesse, où il possède très peu d'objets, et le moment où il s'installe avec son ex-femme, quelques années plus tard :

J'ai fait quelques années de colocation, donc généralement je n'avais rien, c'était meublé. Et j'aimais bien ça. Parce que je n'avais pas besoin d'acheter, j'étais assez léger. […] Et après, [hésite]… J'ai rencontré mon ex-femme, et là on a emménagé dans un appartement, et elle c'était Ikea, c'était tout refaire l'appartement, tout ce que je détestais.

Enquêtrice : Tu l'accompagnais quand même, pour aller voir les cuisines ?

Au début j'étais amoureux, puis après plus du tout.

---

121 Pierre Rabhi, penseur et agriculteur décroissant, a créé en 2006 l'association des Colibris, dont l'objectif est de « soutenir, inspirer et relier les citoyens et les citoyennes engagés dans des alternatives concrètes pour dessiner une société capable de répondre aux urgences écologiques et humaines ». Source : Colibris, date inconnue. « Les fondateurs et fondatrices », site web des Colibris, www.colibris-lemouvement.org/mouvement/fondateurs-et-fondatrices, consulté le 13/02/2023.

122 Les Systèmes d'Échanges Locaux sont des systèmes monétaires développés à l'échelle locale : chaque SEL crée une monnaie alternative à l'Euro qui n'est utilisable que dans les environs par les producteurs qui les acceptent. L'objectif est de promouvoir la consommation et la production au sein d'un même territoire.

Enquêtrice : Parce qu'elle continuait d'acheter ?

Ben on a acheté un appartement, un petit, puis après on a eu un bébé, donc on a acheté une maison. Et à chaque fois, elle refaisait tout. ***— Bruno, 56 ans, ancien commercial au chômage***

Une dynamique genrée joue dans le rapport à l'équipement domestique. Les hommes, du fait de leur socialisation masculine, sont moins portés à s'investir dans l'espace domestique (Lucas et Thanh Huyền, 2010). La différenciation sociale des genres opère une division sociale des espaces, avec l'opposition entre la sphère publique réservée aux hommes et la sphère privée, « la maison, réservée aux femmes » (Bourdieu, 1990, p. 15). Bruno associe aussi aux moments d'équipement et d'installation des émotions négatives. Il perçoit presque l'achat d'équipements avec son ex-femme comme une souffrance, le racontant en tous cas avec lassitude. Il est probable que survienne ici une forme d'illusion biographique (Bourdieu, 1986). Maintenant qu'il est séparé de son ex-femme, il perçoit de manière plus sombre ce moment de l'installation. Or, pour d'autres enquêtés, le moment de l'installation est souvent un moment d'enthousiasme, de joie d'acter leur couple dans un choix de vie à deux et de le matérialiser dans des objets communs. La lectrice ou le lecteur notera qu'un évènement important est survenu dans la trajectoire de Bruno, marquant une rupture : son licenciement en 2014, et sa découverte de milieux associatifs. J'y reviens en 2.3.3 sur les bifurcations.

La mise en couple est intéressante à étudier car elle peut être le moment d'une socialisation secondaire pour les individus, occasionnant parfois une transformation durable du rapport aux objets. L'enquêtée qui illustre le mieux cela est Céline. À 43 ans, cette gestionnaire achats vit en couple avec Sébastien, informaticien, et leurs deux filles, dans un appartement en banlieue sud de Paris. Céline fait partie des dix enquêtés qui qualifient le rapport aux objets de leurs parents de « consuméristes ». En rencontrant Sébastien, elle change ses habitudes :

Je viens d'une famille où… on jette beaucoup. Où on change de voiture tout le temps, comme je te disais tout à l'heure. Où on change d'électroménager, parce que je ne sais pas quoi… Et quand j'ai rencontré Sébastien, j'étais encore dans cette… peut-être dans cette tradition familiale, on va dire, et lui, en fait, a su me dire : « Mais non, on ne va pas jeter pour jeter »… Il m'a ouvert les yeux, tu vois.

Enquêtrice : Et lui venait d'une famille différente justement, dans ce rapport à… ?

Oui. Où on ne jette pas, où on essaie de réparer ; il avait un papa qui était très bricoleur… ***— Céline, 43 ans, gestionnaire achats***

Ici, deux modèles de relations aux objets se confrontent. Sébastien, en tant qu'homme, a été socialisé par son père au bricolage. Il en tire des compétences de réparation. Je présente, en Figure 15, le parcours du couple, centré sur Céline avec qui je me suis entretenue. Cette frise montre l'importance de la socialisation de genre dans le rapport aux objets. En 2017, Sébastien répare leur lave-linge ; en 2019, il devient réparateur bénévole en Repair Café. Céline, elle, est plus présente sur les achats d'objets. Les objets dont elle fait l'acquisition sont

d'ailleurs souvent très associés aux femmes, comme les ustensiles ménagers (Verger, 1984). Par exemple, en 1994, les amis de ses parents lui offrent un tablier et des équipements de cuisine ; plus tard, en 2019, elle s'offre elle-même une cocotte Le Creuset rose. Les cadeaux que le couple s'offre sont aussi très genrés : en 2007, pour la naissance de leur fille, Céline offre à Sébastien un équipement multimédia (une chaîne HiFi) et Sébastien lui offre un bijou.

Figure 15. Frise chronologique : Céline (et Sébastien)

Naissance de Sébastien, d'un père électricien et une mère au foyer.	**1974**	**-2 ans**	
Naissance de Céline à Caen, d'un père avocat et une mère infirmière.	**1976**	**0 an**	
	1987	**11 ans**	La mère de Céline lui offre un dictionnaire pour sa rentrée en 6ème ; il est toujours chez ses parents.
Céline travaille en alternance et fait la crémaillère de son premier studio à Caen, non meublé.	**1994***	**18 ans**	Des amis de ses parents lui offrent, lors de sa crémaillère, grille-pain, mixeur, batteur, torchons, paillasson, tablier… Ses parents lui donnent une grande table à manger et lui achètent un clic-clac. Elle récupère une armoire en formica et trouve un four en brocante.
Elle déménage à Clichy pour son premier boulot : elle loge d'abord chez sa tante, puis chez une amie, avant de trouver un appartement à elle.	**1996***	**20 ans**	Elle déménage toutes ses possessions de Caen, même la table, pourtant trop grande. Se fait livrer un lit inconfortable, qu'il est trop compliqué de renvoyer.
Céline change de travail, rejoint une entreprise dans l'informatique qui prépare le passage à l'an 2000. Elle change d'appartement. Elle rencontre Sébastien, son collègue et voisin.	**1999***	**23 ans**	Profite du déménagement pour rendre sa table à ses parents, en achète une à moitié prix parce qu'elle a défaut, qu'elle fait retaper par un ami. Sébastien et elle récupèrent et reformatent des ordinateurs de leur travail.
Céline se met en couple avec Sébastien.	**2001***	**25 ans**	
Ils emménagent ensemble. Puis Céline est mutée dans une entreprise en banlieue sud.	**2002**	**26 ans**	Sébastien apporte une table ronde qu'il a récupérée d'un appartement-témoin à Ikea.
Sébastien et elle déménagent pour s'installer en banlieue sud, achètent un appartement et font des travaux.	**2003**	**27 ans**	Achètent un nouveau lit, transportent la table de Sébastien. Céline récupère ensuite la table de son aïeule.
Naissance de leur fille aînée, Léanne.	**2007**	**31 ans**	Pour fêter la naissance, Céline offre une chaîne HiFi à Sébastien, et Sébastien lui offre une bague.
Ils font le projet d'un deuxième enfant et revendent leur appartement pour en trouver un plus grand. Ils se mettent temporairement en location avant de trouver leur appartement actuel.	**2010**	**34 ans**	Ils déménagent tous leurs meubles, mais achètent aussi des équipements neufs : un canapé (toujours présent), une commode en bois. La belle-sœur de Céline leur offre une table de jardin.

Naissance de leur fille cadette. Céline devient gestionnaire achats.	**2011**	I I	**35 ans**	
	2012*	I I	**36 ans**	Ils donnent leur télé cathodique et s'offrent une nouvelle à écran plat.
	2014*	I I	**38 ans**	Ils achètent un nouveau lave-linge parce que l'ancien a « rendu l'âme ».
	2016*	I I	**40 ans**	Après vingt ans, leur grille-pain tombe en panne ; ils en rachètent un autre.
	2017*	I I I	**41 ans**	Le lave-linge tombe en panne, Sébastien le répare. Ils achètent un petit aspirateur à main Lidl.
Entendent parler du Repair Café d'une commune voisine par une annonce et s'y rendent. Sébastien le rejoint comme réparateur. Ils participent tous deux à la création d'un autre Repair Café dans leur propre commune.	**2019**	I I I I I I	**43 ans**	Céline s'offre une cocotte Le Creuset rose bonbon. Ils achètent un petit mixeur Lidl.
Ils prévoient de déménager : ils ont acheté sur plan.	**2020**	I V	**44 ans**	Céline prévoit de remettre la table de l'arrière-grand-mère chez ses parents.

Céline souligne aussi la différence de milieu social d'origine entre Sébastien et elle. Si elle vient d'une famille aisée, avec un père avocat, qui possède des beaux meubles et soucie peu de faire durer, Sébastien vient d'un milieu plus modeste. Ensemble, ils confrontent deux manières de raisonner et d'agir au quotidien, par le discours : la formule de Sébastien, « on ne va pas jeter pour jeter », transforme les habitudes de Céline. Pourtant, cette dernière a déjà quelques pratiques en germe : elle fait de la récupération et achète de seconde-main lors de ses années étudiantes. En 1999, elle achète une table en promotion avec un défaut de fabrication qu'elle fait réparer par un membre de son entourage. Elle développe donc déjà des pratiques alternatives à l'achat neuf. La rencontre de Sébastien amplifie ces pratiques. Notamment, très rapidement, ils récupèrent et reformatent ensemble des ordinateurs de leur entreprise. Sébastien achète moins souvent de nouveaux objets qu'elle, et elle se fait à son rythme. Lorsqu'il s'est agi de faire l'acquisition d'un beau meuble à 2000 €, ils disposaient donc d'une épargne. Selon elle, cela n'aurait pas été le cas si elle n'avait pas été avec lui, qui a l'habitude de « mettre un petit peu de sous de côté ».

Avec l'avancée en âge vient aussi une transformation dans la manière de considérer ses objets : Jérôme, 39 ans, distingue le moment où il avait une vingtaine d'années et se procurait des objets sans réfléchir à leur longévité, et l'étape de la quarantaine. Jérôme est technicien d'exploitation et vit en couple avec une ancienne cadre sans emploi. Ils louent un appartement en Île-de-France, avec un revenu par unité de consommation de 1200 € net mensuels. Cet extrait d'entretien montre la portée statutaire de certains objets, notamment de décoration, pour exprimer et affirmer son identité et témoigner d'une forme de « bon goût », ou en tous cas d'une maîtrise de son image :

Avant c'était une considération qui me touchait moins. T'es jeune, t'as 20 ans, Ikea c'est fashion, c'est cool. Et là quand je veux acheter un truc même d'occasion, la table du salon par

exemple on a voulu l'acheter en bois plein. C'est-à-dire pas en aggloméré. C'est vraiment des planches de bois avec des fibres et tout ce qu'il faut. Parce que ça s'entretient, ça dure plus longtemps, il y avait vraiment une idée derrière de privilégier ça plutôt que des trucs avec revêtement plastique. [...] À 20 ans tu récupères les trucs de tes parents pour t'aider à emménager ; ensuite tu vas t'affirmer dans tes goûts, dans ta décoration. ***— Jérôme, 39 ans, technicien d'exploitation***

Durant l'installation en couple et en famille, les objets prennent donc de l'importance dans le foyer, et l'on investit une part de soi plus importante dans les biens matériels. Par opposition aux « décroissants », cet âge rappelle les « installés » du Chapitre 1, plus équipés, plus âgés, vivant en famille. En revanche, ces ménages ne gardent pas forcément les objets très longtemps. Les conjoints, et surtout les conjointes avec des enfants à charge, font part de leur manque de temps pour entretenir et réparer leurs biens domestiques. L'éducation des enfants au sein du foyer entraîne une surcharge de travail domestique qui repose fortement sur les femmes. Je citerai dans le Chapitre 5 l'exemple d'Anne-Laure, qui depuis qu'elle a un bébé, n'a plus le temps de nettoyer son réfrigérateur.

Enfin, durant la vieillesse, les moments libérés laissent plus de temps pour entretenir certains objets et les réparer. J'ai rencontré Geneviève à un Repair Café. Elle est l'une des 16 enquêtés âgés de plus de 60 ans que j'ai interviewés. Comme 13 autres enquêtés d'âge similaire, elle répare fréquemment. Geneviève était infirmière avant d'être à la retraite. Elle vit maintenant seule dans un appartement en banlieue parisienne dont elle est propriétaire, et son fils lui rend visite de temps en temps. Depuis qu'elle est à la retraite, elle peut davantage prendre le temps de réparer, tandis que le rythme effréné de sa vie de mère de famille et d'infirmière l'en empêchait.

Là, j'ai un aspirateur qui ne marchait plus, c'était il y a à peu près six mois. […] Je me suis dit : « Comment je vais faire pour le faire réparer ? ». Donc à Darty ils me disent : « On va regarder, ça va vous coûter 70 €, déjà, rien que pour regarder ». Après, j'ai cherché sur Internet un magasin qui faisait cette marque-là en réparation, et donc j'ai emmené l'aspirateur à Paris dans le 7ème ; je ne sais pas si vous voyez, avec ma petite charrette. Il faut avoir envie, hein ! [...] Et puis c'est parce que j'avais le temps. À la retraite on a le temps. ***— Geneviève, 70 ans, infirmière à la retraite***

Les enquêtés âgés ont de fortes pratiques de préservation des objets. Les objets remplissent en effet une fonction mémorielle importante pour les personnes âgées. Une recherche en marketing a montré que si l'individu utilise les objets pour se construire une identité dans sa jeunesse, une fois à la fin du cycle de vie, les objets jouent un rôle de souvenirs : les préserver, c'est préserver son identité (Gentry, Baker et Kraft, 1995). Les enquêtés âgés évoquent davantage des pratiques de stockage que les autres enquêtés. Ils sont dans un rapport de « contemplation » aux objets, d'après le terme employé dans sa thèse par Blandine Mortain. Ils envisagent ceux-ci dans une logique de transmission, réfléchissant à ce qu'ils vont pouvoir léguer à leur descendance (Mortain, 2000). Relevons à ce sujet l'exemple de Colette, ancienne enseignante-chercheuse de 83 ans, qui stocke dans son grand duplex

parisien de 170m^2 de nombreux objets qui servent à ses petits-enfants. Parmi ceux-ci, on compte des jouets ayant appartenu autrefois à ses enfants, et d'anciens ordinateurs sur lesquels fonctionnent les vieux CD-ROMs de ses petits-enfants. Colette figure parmi celles que j'ai appelées « *les retraitées aux objets-souvenirs* », un autre *régime de longévité* que je différencie des quatre dégagés par l'analyse des sympathisants de HOP (revoir Chapitre 1). Je présente ce régime dans le Portrait 1, en commençant par une figure qui l'incarne bien, celle d'Adélaïde.

Portrait 1. Adélaïde, la « retraitée » aux objets-souvenirs

Adélaïde a 67 ans. Elle vient d'un milieu plutôt aisé : son père était architecte à la ville de Paris, et sa mère chef de service dans une préfecture. Elle grandit dans le Val d'Oise puis, diplômée d'un CAP de couture, devient agent administratif au ministère de l'Intérieur. Elle perçoit maintenant une retraite de 1380 € par mois. Divorcée, elle a deux enfants de 30 à 40 ans, au chômage tous les deux au moment de l'entretien. Elle vit seule dans un appartement du 14ème arrondissement parisien, dans lequel elle a emménagé il y a quinze ans. C'est un HLM de 43m^2 dont elle est locataire, comportant cinq pièces (entrée, salon, cuisine, chambre, salle de bain) et une cave.

Adélaïde dit avoir eu une éducation plutôt sobre : « il n'y avait pas de superflu », « je ne suis pas née dans les appareils ménagers ». Elle associe cela à une question de génération : ses parents sont nés entre les deux guerres, « donc ils se contentaient de ce qu'ils avaient ». Dans la maison de son enfance, il n'y avait pas de réfrigérateur, pas de télévision. Elle garde toujours par habitude et achète peu d'objets. C'est lié à cette sobriété héritée de l'enfance, mais également à un effet d'âge : c'est plutôt au début de la vie adulte que les individus ont besoin de s'équiper. Adélaïde distingue les biens qu'elle juge essentiels, dont elle a dû s'équiper pour s'installer (le four ou le lave-linge, qui relevaient « de la nécessité »), et d'autres biens qu'elle juge superflus et qu'elle évite d'acheter. Par exemple, elle n'a « jamais trop dépensé [s]es sous dans les fringues ». Elle est mal à l'aise face à la « société de consommation » actuelle : « je ne me sens pas vraiment de cette époque ». Par « cette époque », elle entend une époque où l'on dépense « des sommes folles » pour acheter « des nouveaux objets qui ne sont pas utiles ». Son regard critique est aussi à mettre en relation avec ses opinions politiques : Adélaïde est sympathisante écologiste, engagée au sein de Greenpeace, et a voté Hamon aux présidentielles de 2017.

Le rapport aux objets d'Adélaïde, mais également celui des enquêtées qui partagent ce *régime de longévité*, est caractérisé par le fait qu'elle garde longtemps les objets. Elle les répare : je l'ai d'ailleurs recrutée en Repair Café, alors qu'elle s'y rendait en tant qu'apportante. Mais au-delà, une bonne partie de ses objets jouent un rôle de souvenirs. Elle garde, dans ses placards, la vaisselle qui lui a servi dans sa vie de mère au foyer (service à gâteau, grand plat…), qui lui rappelle ses enfants. À travers ses nombreux objets de décoration (photographies de ses chats et de ses enfants, tenture rapportée du Mexique), elle me raconte son histoire. L'entretien dérive beaucoup sur ces objets-souvenirs, ce qui est souvent le cas lorsque je rencontre des enquêtés âgés.

Autres enquêtées proches de ce profil : Mireille, Michèle, Geneviève, Ghyslaine, Ginette, Annie, Colette et Thierry

Huit autres enquêtées m'ont aidée à construire ce *régime de longévité*. Ce sont souvent des femmes[123] de plus de soixante ans, vivant seules. J'ai rencontré beaucoup d'entre elles dans des Repair Cafés, où elles allaient faire réparer un objet. Elles optent pour la réparation plutôt que le remplacement de leurs objets. Mais à la différence des *bricoleurs*, régime de longévité que je décrirai dans le Chapitre 6, elles ne réparent pas elles-mêmes, sauf lorsqu'il s'agit de recoudre. Elles sont ainsi inscrites dans un système d'interdépendance avec des hommes de leur entourage, qui sont soit des membres de leur famille, soit des réparateurs. Mireille, ancienne chargée d'études de 74 ans, a ainsi fait réparer une chaîne HiFi par des bénévoles de Repair Café, puis par son fils. Elle a aussi fait réparer son lave-vaisselle par un réparateur indépendant, et la lampe de bureau familiale par un artisan. Elle a du mal à se séparer des objets : elle regrette notamment un vieux canapé rouge « un peu théâtral » qu'elle avait, mais qui était « défoncé ».

Si les *retraitées* vivent souvent seules, ce n'est pas le cas de Michèle, ancienne employée d'assurance de 61 ans. Son mari, aide-technicien, répare tous les objets de la maison, sauf le tournedisque de la mère décédée de Michèle, qu'il n'a pas réussi à faire fonctionner, et qu'elle a apporté en Repair Café. Les retraitées disent souvent qu'elles font réparer parce qu'elles ont conscience de la valeur des choses. C'est le cas de Geneviève, ancienne infirmière de 70 ans. Elle a un souvenir précis de la première radio qu'elle a achetée dans sa jeunesse, à l'époque où il fallait économiser sur plusieurs mois de salaire pour se procurer ce type d'équipement. Elle relève que « maintenant on achète comme ça ». Geneviève parle ici d'une valeur financière, mais plusieurs *retraitées* valorisent aussi la qualité des vieux objets[124]. C'est le cas de Ghyslaine. Ghyslaine fait figure d'exception dans le groupe des *retraitées*, parce qu'elle ne l'est pas encore et qu'elle est encore jeune. À 57 ans, elle est ingénieure cartographe. Mais elle met l'accent, comme les autres, sur les vieux modèles d'objets particulièrement qualitatifs à ses yeux, comme son mixeur, qui date des années 1975, très puissant et résistant.

Un autre trait qui réunit la plupart des *retraitées* est leur goût pour les objets-souvenirs, qui s'accumulent parfois dans leurs foyers, transformant leurs appartements en musées. C'est le cas de Ginette, 81 ans, que j'ai citée en exergue de la thèse. Cette ex-visiteuse médicale est propriétaire de son duplex de 77m², dans lequel elle collectionne des objets chinés, qu'elle appelle ses « merveilleuses merdouilles ». Elle aime passer du temps dans les brocantes, et me raconte même une anecdote : elle aurait repéré un tableau d'Odilon Redon, en vente pour une bouchée de pain. Son appartement m'évoque aussi celui d'Annie, 83 ans, qui y entasse des souvenirs de vie et de vacances. Cette ancienne correctrice, photographe et maquettiste est « très attachée aux choses anciennes », et me raconte l'histoire de ce morceau de tête sculptée

[123] Je développe sur ce rapport genré au souvenir et cette importance de la préservation du patrimoine pour les femmes dans le Chapitre 5 et le Chapitre 6.

[124] Il s'agit alors d'une valeur fonctionnelle. Je reviens en détail sur ces différents types de valeurs (et ces différentes manières de valuer un objet) dans le Chapitre 5.

qu'elle a trouvé à Palmyre ou de ce sablier « de très mauvais goût » que lui a offert sa fille quand elle avait 7 ans.

Cette tendance à l'accumulation n'est pas présente chez toutes les enquêtées que je rattache à ce *régime de longévité*. Si les *retraitées* gardent longtemps, cela ne signifie pas forcément qu'elles collectionnent. Colette, 83 ans, remplace et déplace très peu ses objets. J'ai eu l'occasion de l'observer directement, parce que cette ex-enseignante-chercheuse fait partie des huit enquêtés de l'enquête « Suivi des ménages » (voir l'encadré consacré en Chapitre 4). Je décris, dans le Chapitre 5, son réfrigérateur qu'elle possède depuis les années 1980 et la coiffeuse de sa mère qu'elle respecte comme un objet sacré.

L'immobilisme des objets au sein du foyer est une caractéristique importante de ce régime de longévité, et c'est pourquoi je trouve des ressemblances avec un dernier profil, pourtant dissonant sur bien d'autres points. Thierry, directeur commercial à la retraite de 66 ans, est le seul homme de ce régime. À la différence des autres *retraitées*, il ne témoigne pas d'un fort attachement à ses objets : il se distingue de ses frères qui ont des « âmes de brocanteurs » tandis que lui n'a rien récupéré de l'appartement de leur mère. Mais il a en commun le fait que ses biens domestiques, notamment les meubles et les objets de décoration, bougent très peu dans son appartement. Il précise : « je suis installé ici, ça doit faire 12 ans, les trucs je les ai posés un beau jour ». Parfois, sa femme de ménage tourne sa table à manger dans l'autre sens ou bouge quelques objets pour rafraîchir un peu l'intérieur, mais sinon, ses objets restent « immuables », d'après ses termes.

Faire le portrait des *retraitées aux objets-souvenirs* m'a permis d'incarner le rapport aux biens domestiques spécifique de cet âge de la vie. Ce rapport passe par des pratiques de préservation, c'est-à-dire la conservation, l'entretien et le stockage des objets. Il oscille, selon les individus et les objets, entre attachement et détachement, mais pour beaucoup de ces femmes, se séparer d'un objet est vécu comme un moment difficile. Je creuse cette relation émotionnelle aux objets dans le Chapitre 5.

2.3.3. Des bifurcations qui sont l'occasion de questionner ses pratiques de consommation

Le rapport aux objets change donc avec l'âge : plus les individus grandissent, plus ils accordent de l'importance aux biens matériels. Mais d'autres évènements, plus rares et moins prévisibles, peuvent occasionner des changements de consommation. Je l'ai montré dans l'exemple introductif d'Alexandre, qui a changé ses pratiques de consommation en partie parce qu'il a connu une baisse de budget (2,1). La baisse de budget fait partie des bifurcations, évènements moins répandus que les transitions.

L'analyse des entretiens biographiques met en évidence trois types de bifurcations dans les parcours des enquêtés : une détérioration de la situation financière du ménage, accompagnée ou non d'un changement de situation professionnelle (présente dans six cas) ;

des voyages qui font office de révélateurs (un cas) ; des maladies, qui amènent à questionner certains aspects de la vie (deux cas). Il s'agit de moments importants pour les enquêtés, et qu'ils lient à leur rapport aux objets. Ces récits, qu'ils présentent parfois comme des « révélations » ou des « déclics », sont toutefois à replacer dans l'ensemble de la trajectoire de vie. En effet, bien des dispositions étaient déjà présentes avant qu'une bifurcation ne joue le rôle de déclencheur. Il ne s'agit pas d'accorder un poids trop fort à ces bifurcations, mais de voir comment elles accélèrent certaines transformations.

D'abord, la baisse de revenus expérimentée par certains enquêtés peut susciter de nouveaux questionnements sur la consommation, eux-mêmes générateurs de nouvelles pratiques. C'est le cas d'Alexandre, mais aussi de Bruno, dont j'ai retracé le parcours en 2.3.2. Bruno a été licencié en 2014. Auparavant, il était commercial dans une grande entreprise, avec un salaire suffisamment élevé pour s'acheter régulièrement un nouveau modèle de smartphone ou des vêtements de marque de luxe. Maintenant au RSA, il vit avec 440 euros par mois. Avec un tel budget, il lui est difficile de maintenir le même standard de vie. Il a gardé ses polos Lacoste de 2012, son Samsung Galaxy de 2014. Il se met à fréquenter les Repair Cafés en 2016, notamment pour son smartphone ou son grille-pain[125]. Le cas de Bruno montre comment la baisse de revenu change son mode de consommation. Bruno se définit aujourd'hui comme « minimaliste[126] » : il n'aime pas accumuler trop d'objets et se sent facilement encombré.

Le voyage est aussi un évènement transformateur. Baptiste, 24 ans, dont je présente le parcours en

Figure 16, a connu cette expérience. Baptiste a été élevé par un père militaire et une mère au foyer, dans un milieu qu'il qualifie de strict et de conservateur. Une fois étudiant en école de commerce, il se met à acheter de nombreux objets, principalement autour du numérique : console de jeux, ordinateur, smartphones. Il dépense l'argent qu'il obtient par des prêts, notamment pendant une série de voyages qu'il effectue en 2016. À la fin de l'année scolaire, alors qu'il part en volontariat en Indonésie, ses ressources financières sont quasiment épuisées. Il est au même moment plongé dans un univers particulier : il participe à la

[125] Ce changement de vie a coïncidé, pour Bruno, avec une quête personnelle sur le sens de sa vie. Il présente maintenant son chômage longue durée comme un choix, et trouve plus d'épanouissement dans les diverses associations où il est bénévole. Tout comme Alexandre, la baisse de ressources économiques va de pair avec l'intériorisation de discours délivrés par des organisations qui promeuvent des formes de déconsommation ; je les aborderai dans la section 2.3.4.

[126] Mon terrain est parcouru de catégories indigènes, comme la notion de « minimalisme » ou de « zéro déchet ». J'analyserai plusieurs de ces notions en relevant qu'elles sont aussi présentes dans certains discours médiatiques, associatifs, gouvernementaux ou marchands, en 2.3.4.

dépollution de lieux naturels. C'est à ce moment-là qu'il dit avoir véritablement visualisé les impacts de la consommation.

Figure 16. Frise chronologique : Baptiste

Naissance à Versailles. Son père est cadre dans l'armée et sa mère au foyer ; il a quatre frères et sœurs.	**1995**	I I I I	**0 an**	Son père dit qu'il faut mériter ce que l'on consomme et refuse des distractions (console de jeux). Sa mère, plus souple, négocie parfois des écarts.
	2009*	I I I	**14 ans**	Sous « pression » de la mère qui rêve d'une télé écran plat, le père en achète une nouvelle.
Il passe son bac, puis deux ans en école de commerce. Fait un emprunt (30 000 €), travaille en parallèle.	**2014***	I I I	**19 ans**	N'épargne pas, s'achète une console et un MacBook Pro sur un coup de tête (« maintenant je ne referais pas ça »).
	2015*	I I I I I	**20 ans**	Achète un iPhone 6S neuf qu'il casse trois jours après. Il rachète trois fois des téléphones qu'il casse en soirée, garde le dernier pendant quatre ans : c'est celui qu'il a au moment de l'entretien.
Passe une année hors de l'école : six mois en Russie, quatre comme saisonnier à la montagne, puis cinq en volontariat en Indonésie.	**2016***	I I I I	**21 ans**	Achète une caméra Sony pour filmer ses voyages, un snowboard. Lorsqu'il arrive en Indonésie, il n'a « plus d'argent » et doit ralentir les dépenses.
Rentre en Master 1. Ses parents lui prêtent de l'argent. Il travaille dans un bar pour les rembourser, vit quatre mois dans « un appartement microscopique à Versailles ».	**2017***	I I I I I	**22 ans**	
En janvier, il commence un stage et retourne vivre chez ses parents pendant six mois. Il travaille au bar tout l'été et les rembourse. En septembre, il reprend des études en alternance et s'installe en colocation.	**2018***	I I I I I I	**23 ans**	Il apporte les équipements de sa chambre d'enfance pour meubler celle de sa colocation (lit, bureau, télévision). Il achète une étagère, un cuiseur de riz, se fait offrir un mixeur par ses parents.
Baptiste quitte la colocation et emménage dans son studio actuel, qui est meublé.	**2019**	I I V	**24 ans**	Apporte télévision, ordinateur, console, enceinte, une lampe, un peu de vaisselle et un diffuseur d'huiles essentielles.

Le voyage a été une expérience socialisatrice importante dans son parcours, même si elle n'est pas la seule. Avant ce voyage, Baptiste était déjà sensible à l'écologie, puisqu'il a souhaité faire du volontariat dans une association en lien avec cette thématique. Par ailleurs, son père l'a éduqué à ne pas acheter d'objets inutiles, ne pas gaspiller, utiliser les objets jusqu'au bout. Il a ainsi hérité d'un dégoût pour le gaspillage. Ces dispositions sont réactivées et renforcées

par ce qu'il découvre. Le voyage a constitué un accélérateur de pratiques, mettant en branle des changements déjà en germe.

> *C'est là où je me suis rendu compte un peu dans quelle catastrophe on vit en fait. Dans un monde de consommation pur et dur, on ne se rend pas compte que… Aujourd'hui, les gens, ils achètent à bouffer, ils ont un sac plastique qu'ils vont utiliser cinq minutes, et ça va mettre je ne sais pas combien d'années à disparaître. Un couvert en plastique, pareil. Et moi je voyais tous ces déchets-là, et je me dis : « C'est dingue ». […] J'avais déjà un peu cette notion d'écologie-là, mais ça m'a beaucoup plus renforcé sur ça. […] Aujourd'hui, par exemple je veux acheter un truc, et je me dis : « Putain, mais en fait ça, ce n'est pas bien ».* ***— Baptiste, 24 ans, contrôleur de gestion stagiaire***

Le troisième type de bifurcations que j'ai identifié regroupe certains accidents de la vie, comme des problèmes de santé physique ou mentale. Je vais évoquer ici une expérience féminine, qui contraste avec l'expérience de voyage de Baptiste. À 36 ans, Bérangère est mère de trois enfants de 6 ans, 4 ans et 8 mois. Son mari est *community manager* d'un établissement de salles de réunion et bureaux partagés. Ils ont un niveau de vie d'environ 1460 € net par mois par unité de consommation. Un an et demi avant l'entretien, la famille a quitté un appartement qu'elle occupait près de Lyon et emménagé dans sa maison actuelle, dans un village du Rhône de 11 000 habitants. Bérangère et son mari ont revendu leurs meubles, souvent des meubles d'occasion auxquels ils ne tenaient pas. Ils achètent tout l'ameublement et l'équipement neuf, dans des grandes enseignes, à l'exception de certains donnés par des parents et amis. Puis, huit mois avant l'entretien, elle accouche de sa dernière fille. Cet accouchement est suivi d'une période de *post partum* particulièrement difficile pour elle, qui est l'occasion d'une remise en question importante. L'extrait qui suit survient alors que je viens à peine de l'appeler pour prendre rendez-vous pour un entretien. Je sens, dans le fait qu'elle me parle tout de suite de son engagement récent dans le zéro déchet, sa hâte de me partager son expérience. La notion de zéro déchet est fortement genrée, ce qui a été notamment développé dans une thèse en cours sur le sujet (Sipan, 2021). Elle est liée aux dispositions à assurer la majorité du travail domestique. Le zéro déchet consiste à éviter d'utiliser des produits jetables, ce qui implique souvent de cuisiner davantage et de fabriquer ses propres produits nettoyants et cosmétiques pour éviter les emballages. Ce temps de production domestique, qui incombe plus souvent aux femmes, est ainsi rallongé. En ce qui concerne les objets, les femmes qui promeuvent le zéro déchet passent du temps à nettoyer les objets déjà présents et revendre de seconde-main. Je développerai en Chapitre 6 cette question du genre en présentant le *régime de longévité* des *mères-poules zéro déchet*.

> *Juste après avoir accouché, avec la descente d'hormones, j'ai fait un bad trip, et c'est une prise de conscience, des trucs qu'on connaît, dont on a déjà entendu parler, qui sont dans notre… air du temps depuis au moins quinze-vingt ans […]. Et on a décidé en famille de commencer à vraiment faire attention à ce qu'on achetait, et ce qu'on n'achèterait plus. [...] Là, ma petite elle a 8 mois, on va dire que ça fait six mois qu'on est vraiment dedans. On commence à faire attention ; je rentre de moins en moins dans les supermarchés, on va acheter que dans des*

magasins en vrac ou au marché, j'achète à un Secours Catholique à côté de chez moi, mes fringues et celles des gamins là-bas et en fait c'est très bien. Il n'y a pas forcément tous les modèles, mais en fait j'ai déjà plein de fringues, tout simplement. Pas besoin d'acheter 3 jeans par an, j'en ai déjà 5 ou 10 alors ça ne sert à rien. ***— Bérangère, 36 ans, responsable d'hébergement en congé parental***

Le récit de Bérangère témoigne aussi du fait qu'un évènement ne peut pas, tout seul, transformer les pratiques de consommation. Elle parle des effets diffus du discours qui l'environne, ce qu'elle appelle « l'air du temps ». Le changement ne s'opère d'ailleurs pas seul : elle a lu le livre *Famille (presque) Zéro Déchet*[127], suivi la page Facebook qui y est liée, et a découvert ensuite le groupe du défi « Rien de Neuf ». C'est par ce biais que je l'ai recrutée. Les bifurcations peuvent être des moments de remise en question importants, amenant les individus à réviser leurs habitudes de consommation. Dans cette mesure, elles créent des changements plus profonds que les transitions. Mais j'ai montré, avec l'exemple de Bérangère, que d'autres déclencheurs peuvent accompagner ces changements de consommation : j'ai mentionné un livre et des communautés sur le web. Je reviens sur ces vecteurs de discours pro-longévité en 2.3.4.

2.3.4. Des déclencheurs exogènes qui amènent à formuler la longévité comme un problème

Le dernier type de déclencheurs que j'ai identifié renvoie aux déclencheurs exogènes, si l'on reprend la notion de Lamine (2008). Il s'agit de rencontres et d'interactions avec d'autres acteurs, humains et non-humains[128], liés à la question de la durée de vie des objets. Deux déclencheurs exogènes ressortent dans les entretiens : certaines interactions avec les objets, et la rencontre avec des organisations (médias, instances gouvernementales, acteurs marchands…) qui diffusent des discours promouvant la longévité.

Les mauvaises expériences avec les biens domestiques peuvent amener les individus à se préoccuper, par extension, de la longévité des autres objets de leur foyer. J'ai observé ce déclencheur dans deux parcours d'enquêtés. Le premier est celui de Valérie, dont la plaque de cuisson est tombée en panne il y a peu de temps. Valérie est bibliothécaire à l'université. À 55 ans, elle vit seule dans un appartement qu'elle loue dans le centre de Paris. Dans l'extrait que je cite ici, elle répond à la question que je pose en début d'entretien : a-t-elle déjà pensé à la durée de vie d'un de ses objets ? Le fait qu'elle relate immédiatement l'incident de la plaque

[127] Pichon Jérémie, Moret Bénédicte, 2016. *Famille (presque) Zéro Déchet, Ze guide*, Vergèze : Thierry Souccar Éditions, 256 pages. Ce livre a été écrit par deux parents, qui se sont essayés au zéro déchet. Il consigne leur expérience et leurs astuces, comme une sorte de manuel.

[128] Je reprends ici le programme de la théorie de l'acteur-réseau, qui est de prêter attention au rôle des acteurs non-humains (Federau, 2011 ; Houdart et Thiery, 2011) : ici, les objets domestiques.

de cuisson est important : il suppose que cet évènement, parmi d'autres, l'a amenée à réfléchir frontalement au sujet de la longévité.

Je ne sais pas si je me la suis posée, mais j'ai pu m'agacer de trucs qui me lâchaient alors que, bah ça va, ça ne faisait pas longtemps que je les avais. […] J'ai des plaques de cuisson, et la précédente [rire], elle a duré deux ans. Bon c'est une plaque à induction, c'est presque un truc d'étudiant, mais quand même ! ***— Valérie, 55 ans, bibliothécaire en bibliothèque universitaire***

Plus tard dans l'entretien, Valérie précise qu'à l'occasion de la panne de la plaque de cuisson, elle a fait un tour de son appartement pour compter l'âge de ses équipements électroménagers, comme son four ou son réfrigérateur. La panne d'un objet déclenche de la réflexivité chez Valérie, qui prend du recul sur ses objets et en fait le bilan.

Dans un deuxième cas, celui de Karl, la réflexion autour des pannes amène à visualiser le nombre d'objets qui se sont succédé dans son foyer, panne après panne, remplacement après remplacement. Karl, 59 ans, est au chômage au moment où je le rencontre. Il a travaillé comme encadrant technique d'insertion en ressourcerie. Il n'a pas de diplôme, et vit seul dans un appartement de 65m² qu'il loue à un ami dans le Val-de-Marne.

Tous les deux ans minimum j'ai changé de téléphone ; tous les trois ans j'ai changé de télévision ; tous les cinq ans, j'ai changé de frigidaire. Pareil pour les machines à laver, les congélateurs et les sèche-linges.

Enquêtrice : Ah, vous avez fait ce calcul-là.

Ouais. Et je me le suis fait parce qu'il y a à peu près 10 ans, une de mes tantes me dit : « Oh, il est encore tombé en panne, le frigidaire ». Je lui dis : « Non, attends, Solange, tu vieillis, d'accord, mais il ne peut pas être tombé en panne. Vous l'avez changé il y a un mois ». « Ah non, il est en panne ». « Ah ! Tu parles de l'autre frigidaire ! Non, mais attends, parce que vous avez combien de frigidaires à la maison ? ». […]

Enquêtrice : Du coup, vous êtes mis à réfléchir à cette question-là comme ça, par rapport à votre tante en discutant ?

Ah, non, non, non. C'est une continuité dans le cerveau. Je jette — « Ah, le dernier m'a pas duré longtemps ; finalement le dernier c'était mon préféré »… Et puis on fait un classement. […] Et tout d'un coup, je me suis dit : « Si je mettais tout dans cette pièce-là, ce que j'ai consommé dans ma vie, ça ne tiendrait pas ». Ne serait-ce que le mur de frigidaires, ça ne tiendrait pas ». C'est un peu affolant quoi. ***— Karl, 59 ans, encadrant technique au chômage***

Karl s'intéresse maintenant à la notion d'obsolescence programmée, et a signé la pétition de l'association HOP. L'évènement de la panne l'amène à s'intéresser et s'approprier ce que d'autres acteurs lui transmettent par des discours, le poussant à analyser l'occurrence de la panne, un cas *a priori* individuel, comme relevant d'un phénomène plus général et politique. Par ailleurs, si la panne a changé ses représentations autour des objets, il faut souvent d'autres

évènements pour amener à changer les pratiques. Karl, par exemple, a travaillé en ressourcerie et connaît les Repair Cafés ; autant d'instances de socialisation qui l'ont potentiellement amené à faire durer davantage. Au-delà, et la plupart du temps, les mauvaises expériences avec les objets transforment une pratique ponctuelle, sans jouer un rôle plus important. C'est le cas d'Alexandre et de ses deux aspirateurs tombés en panne coup sur coup (2,1) : il a fallu de nombreux autres évènements pour qu'il transforme peu à peu ses pratiques à long terme.

Le deuxième type de déclencheurs exogènes que j'ai identifié renvoie aux discours médiatiques, culturels, gouvernementaux, associatifs et marchands qui promeuvent la longévité des produits. La littérature a souligné l'importance des médias et de l'industrie culturelle dans les choix biographiques : les réseaux sociaux en ligne peuvent aider les parents à faire des choix scolaires alternatifs à l'école publique (Legavre et Proboeuf, 2020) ; les séries télévisées et autres médias peuvent accompagner les individus dans la découverte de leur homosexualité (Pagiusco, 2021). On peut imaginer que de tels discours affectent également les carrières de consommateurs.

Pour les identifier, j'exploite l'enquête « Discours » (voir Encadré 5), sur des sources écrites issues de différents champs : articles de journaux et documentaires, publicités, supports de communication de l'Ademe, revues et sites web d'associations consuméristes ou environnementales. Je m'inscris dans la lignée des travaux de Laurence Godin et Marlyne Sahakian (2018), qui ont analysé les discours d'une série d'institutions suisses sur l'alimentation. Les chercheuses ont proposé une cartographie de ces prescriptions, montrant la manière dont elles se recoupent ou au contraire se contredisent. Pour ce chapitre, je m'intéresse spécifiquement aux discours qui valorisent la longévité des objets, parce que ce sont ceux qui ont potentiellement amené les individus à s'intéresser à l'enjeu.

Encadré 5. Comprendre les normes diffusées sur la durée de vie des objets dans la sphère publique : l'enquête « Discours »

Comme expliqué en introduction de cette thèse, j'ai mené l'enquête « Discours » en mars 2020, pour compléter les propos recueillis durant l'enquête « Pratiques domestiques ». Mes enquêtés mentionnaient régulièrement des références issues de l'industrie culturelle ou des médias, ou utilisaient des expressions qu'il me semblait avoir croisées au détour d'une publicité ou d'une campagne associative. J'ai souhaité recenser les discours, diffusés par des organisations promouvant la longévité des produits, qui semblaient jouer sur les normes des individus.

J'ai commencé par les productions de l'Ademe, agence gouvernementale très présente sur ces sujets. Elle a commandité une série de rapports sur l'impact écologique de la durée de vie et la situation des secteurs de la réparation et du réemploi en France. En me rendant sur son site web, et en faisant des requêtes sur un moteur de recherche, j'en ai identifié une quinzaine. Leur lecture m'a permis d'appréhender son point de vue sur le sujet. L'Ademe formule des recommandations pour changer le paysage de l'offre autour de la longévité, mais produit aussi

un discours à destination des individus. En novembre 2019, elle a lancé une campagne intitulée « Nos objets ont plein d'avenirs », pour encourager les Français à utiliser plus longtemps leurs biens domestiques[129]. J'ai analysé cette campagne, composée d'affiches et de spots vidéo, qui présente aux individus des « bons » gestes à adopter et des arguments pour s'y mettre.

Je me suis intéressée aux discours marchands promouvant la durabilité. En début de thèse, j'avais fait un terrain exploratoire auprès de quelques acteurs marchands. J'avais interviewé deux réparateurs professionnels, la développeuse d'un label de durabilité et la gérante d'une ressourcerie. J'avais aussi fait quelques observations informelles, en suivant un membre de mon entourage qui se rendait dans le service de réparation d'une grande enseigne. Un proche avait également photographié les étiquettes produits présentes dans les rayons de certains magasins, mentionnant leur réparabilité. J'ai regroupé des sources écrites pour nourrir ces incursions exploratoires. Par des recherches sur le web, j'ai collecté des publicités promouvant des produits durables ou des pratiques de longévité. J'ai cherché sur les sites de grandes enseignes et identifié des initiatives plus récentes, qui dès leur création se sont positionnées sur la durée de vie. Sur le moment, je ne savais pas ce que je ferais de ces documents. Je savais simplement que cela me permettrait d'avoir une vision globale des discours marchands sur le sujet.

Figure 17. Fiche analysant un support de communication marchand

MAIF, mars 2020, publicité « Lutter contre le gaspillage : réparer avant de remplacer » Disponible sur www.youtube.com/watch?v=0EzM90XI3YU, consulté le 17 novembre 2020.

Ce spot, même si les visuels sont totalement différents, peut rappeler le spot de Darty avec la petite fille que nous avons vu : il montre, de la même manière, de nombreux objets, et un personnage féminin dessiné qui s'affole devant cette accumulation. La différence est que les objets (des télévisions, lave-linges, portières de voiture…) sont présentés sur un tapis roulant, comme en cours de distribution dans une usine. Le personnage féminin a une mine désolée en voyant ces produits fabriqués en masse.



La voix off délivre son message dès le début de la vidéo, en écho au désarroi du personnage féminin. Le choix des mots est franc et relativement critique, venant d'un acteur économique. Ceci dit, la MAIF est connue

Une diversité de discours et d'arguments étaient mobilisés par les organisations marchandes pour encourager leurs clients à faire durer les objets. J'ai observé, par exemple, comment Darty avait développé son « contrat de confiance » pour envisager la réparabilité du produit dès sa vente, comment Orange mobilisait la nostalgie pour inciter les consommateurs à lui remettre

[129] Ademe, 2019. « Dossier de presse. Campagne de mobilisation 'Nos objets ont plein d'avenirs' », disponible sur www.ecologie.gouv.fr/sites/default/files/20191126_DP_Longuevieauxobjets.pdf, consulté le 20/11/2020.

leurs anciens téléphones, ou comment Le Bon Coin mettait en avant les enjeux économiques et écologiques du seconde-main pour le rendre désirable. À chaque fois, je produisais des fiches où j'analysais les supports de communication, en termes de contenu (arguments mobilisés) comme de forme (ton employé, références visuelles, etc.). La Figure 17 montre mes notes au sujet d'un spot TV de l'assurance MAIF qui promeut la réparation des biens domestiques. J'en ai tiré une plus ample connaissance du monde économique dans lequel s'insèrent mes enquêtés.

J'ai constitué un troisième corpus, qui consistait en un relevé systématique des sommaires du magazine *Que Choisir*, produit par l'association de défense des consommateurs du même nom. Depuis le début de mon terrain, mes enquêtés et mes collègues mentionnaient les associations consuméristes comme des acteurs importants. Comprendre leur position sur la durée de vie me paraissait important pour comprendre le rôle qu'ils pourraient jouer auprès des individus. Je me suis intéressée à une des organisations les plus visibles dans ce domaine. L'autre organisation équivalente en termes de reconnaissance et d'ancienneté est l'Institut National de la Consommation (INC), qui publie la revue *60 millions de consommateurs*. Mais celle-ci étant une organisation publique, le discours que j'aurais recueilli risquait d'être proche du discours gouvernemental que j'analysais déjà dans les publications de l'Ademe. J'ai lu les sommaires du magazine *Que Choisir* de 2009 à 2019, soit 116 numéros. Ceux-ci sont disponibles en libre accès sur leur site internet. Sur un tableur, je comptais quels articles semblaient faire référence à des questions de durée de vie des produits, et comment (voir Figure 18). Par ce recensement, j'ai observé comment *Que Choisir* abordait le sujet de la longévité, quelle place la revue accordait à cet enjeu et comment cette place évoluait avec le temps.

Figure 18. Tableur des sommaires de la revue *Que Choisir*

1	Revue	N°	Mois	Année	Titre à la Une	Adresse	Nb article ddv	Nb articles total	Nb articles DDV total par an
94	Que Choisir Me	565	Janvier	2018	Vins de Bordeaux. Accros aux p	https://kiosque.q	1	29	17
95	Que Choisir Me	566	Février	2018	Nanoparticules. Attention, elle	https://kiosque.q	1	24	17
96	Que Choisir Me	567	Mars	2018	Médicaments pour enfants. Inu	https://kiosque.q	0	23	17
97	Que Choisir Me	568	Avril	2018	Conseils en pharmacie. C'est so	https://kiosque.q	3	26	17
98	Que Choisir Me	569	Mai	2018	Matelas. Bien dormir pour moi	https://kiosque.q	3	27	17
99	Que Choisir Me	570	Juin	2018	Airbnb, Abritel, Drivy, AlloVoisi	https://kiosque.q	2	25	17
100	Que Choisir Me	571	Juillet-août	2018	Les tiques attaquent ! Commer	https://kiosque.q	1	27	17
101	Que Choisir Me	572	Septembre	2018	Marchés ou grandes surfaces. L	https://kiosque.q	1	28	17
102	Que Choisir Me	573	Octobre	2018	France, ton pain fout le camp !	https://kiosque.q	3	30	17
103	Que Choisir Me	574	Novembre	2018	La vérité sur les additifs	https://kiosque.q	2	28	17
104	Que Choisir Me	575	Décembre	2018	Repas de fêtes. Notre sélection	https://kiosque.q	0	30	17
105	Que Choisir Me	576	Janvier	2019	Marques alimentaires. Ce qu'el	https://kiosque.q	1	25	15
106	Que Choisir Me	577	Février	2019	Hausse des prix. Révélations Q	https://kiosque.q	2	20	15
107	Que Choisir Me	578	Mars	2019	Lumière bleue. Nos écrans, un	https://kiosque.q	1	28	15
108	Que Choisir Me	579	Avril	2019	Smartphones reconditionés. Ur	https://kiosque.q	3	25	15
109	Que Choisir Me	580	Mai	2019	Lessives. Les moins allergisante	https://kiosque.q	2	27	15
110	Que Choisir Me	581	Juin	2019	Vélos électriques. Lequel choisi	https://kiosque.q	1	23	15
111	Que Choisir Me	582	Juillet-août	2019	Huiles d'olive. Qualité, appellat	https://kiosque.q	0	28	15
112	Que Choisir Me	583	Septembre	2019	Le bio perd-il son âme ?	https://kiosque.q	2	26	15
113	Que Choisir Me	584	Octobre	2019	Antipoux. Les produits qui mar	https://kiosque.q	2	28	15
114	Que Choisir Me	585	Novembre	2019	Cartes bancaires. Les fraudes e	https://kiosque.q	0	22	15
115	Que Choisir Me	586	Décembre	2019	Électroménager & high-tech. Le	https://kiosque.q	1	27	15
116	Que Choisir Me	587	Janvier	2020	Appareils irréparables. Il y a ur	https://kiosque.q	2	27	3

Enfin, dans un quatrième corpus, j'ai consigné des articles de presse, mais aussi — voire surtout — des documentaires que je rencontrais au fil de mes recherches et avancées sur le

terrain. Ceux-ci portent, par exemple, sur l'histoire de l'obsolescence programmée ou sur le mouvement du « minimalisme », qui consiste à consommer moins d'objets. Je n'ai pas cherché à faire une revue exhaustive des publications médiatiques sur le sujet. J'ai simplement relevé certains de ces discours pour cerner ce que m'évoquaient, en entretien, mes enquêtés.

En plus de mettre en œuvre cette enquête « Discours », j'ai aussi analysé les entretiens individuels en prêtant une attention particulière aux mentions, par les enquêtés, de contenus qu'ils avaient lus ou visionnés, mais aussi à certaines expressions ou exemples qui étaient également présents dans les sources écrites susmentionnées. C'est le cas, par exemple, de la notion de « minimalisme » dont Alexandre fait part dans l'exemple introductif de la partie 2.1 : il a entendu ce terme dans les documentaires Netflix qu'il a visionnés, et c'est une ligne de conduite qu'il tient dans ses pratiques quotidiennes. J'ai listé, dans un tableau disponible en Annexe 11, cinq termes récurrents dans les paroles des enquêtés, que je retrouve dans les supports de l'enquête « Discours » : « obsolescence programmée » (mentionné spontanément dans 30 entretiens), « zéro déchet » (16), « minimalisme » (9), « donner une seconde vie » (7) et « acheter moins, mais mieux » (4). Il indique, pour chaque expression, le profil des enquêtés chez qui je l'ai relevée, les manières dont elle est mobilisée par les enquêtés, et les sources écrites dans lesquelles je l'ai identifiée. En analysant dans quelles circonstances les individus mobilisent des termes ou exemples également présents dans la sphère publique, je note que les discours médiatiques, culturels, gouvernementaux, marchands et associatifs jouent au moins trois rôles : ils constituent des moteurs de réflexivité, des horizons d'action, et des justifications de pratiques. Je liste ces rôles dans le Tableau 14.

Tableau 14. Trois rôles des discours sur le rapport des individus à la longévité

Moteurs de réflexivité	Amènent les individus à réfléchir à la question de la longévité
Horizons d'action	Amènent les individus à adopter de nouvelles pratiques
Justifications de pratiques	Apportent des ressources discursives pour légitimer des pratiques de longévité qu'ils adoptent déjà

Je détaille maintenant ces trois rôles. Le premier est de permettre aux individus de réfléchir frontalement à la durée de vie des produits et à ses enjeux. Le concept d'« obsolescence programmée », par exemple, a amené certains individus à découvrir la notion de durée de vie, alors qu'elle était auparavant relativement absente de leurs préoccupations. On le voit chez Ghyslaine. L'extrait d'entretien se situe au tout début de l'interaction, au moment où je lui pose ma question introductive :

Enquêtrice : Comme je vous disais que je travaille sur la question de la durée de vie des objets : est-ce que c'est une question que vous vous êtes déjà posée ?

Alors moi ce qui me vient à l'esprit, c'est la durée de vie quand… Ce n'était peut-être pas un article, mais des proches m'ont parlé de la durée de vie pour des objets neufs, et qui sont programmés pour se détraquer au bout d'une certaine durée de vie, pour faire consommer. Mais après, depuis, j'ai eu plusieurs sources, c'est… Je ne sais plus si ça a commencé par ma

mère ou un ami, ou un Que Choisir, ou peut-être un documentaire, je ne sais plus du tout leurs sources. Mais la première chose qui me vient à l'esprit pour « durée de vie d'un objet », c'est cette durée de vie programmée. En plus, ce qui est programmé, c'est plutôt la fin de vie d'un objet pour faire consommer, pour qu'on rachète. Donc c'est ça qui me vient comme ça. — ***Ghyslaine, 57 ans, ingénieure cartographe***

En réponse à ma question introductive, Ghyslaine parle très rapidement de l'idée de « durée de vie programmée ». Celle-ci ne vient pas de nulle part : elle a été portée par une série de mouvements sociaux, les médias et les lois gouvernementales, surtout depuis les années 2010 (Guien, 2019). La découverte de la notion d'obsolescence programmée lui permet de gagner en réflexivité sur le sujet de la longévité, et de s'équiper d'outils discursifs pour m'en parler. Pour analyser cela, je m'inspire de la distinction que fait Anthony Giddens entre « conscience pratique » et « conscience discursive ». La « conscience pratique » désigne ce qu'un acteur sait faire, de manière inconsciente, sans être capable de l'exprimer par un discours. La « conscience discursive », par contraste, renvoie à ce que l'acteur peut exprimer, c'est-à-dire à la fois faire et dire (Giddens, 1987). Ici, Ghyslaine est passée d'une connaissance tacite de ses pratiques et de ses objets (une conscience pratique) à un discours réflexif (une conscience discursive). L'exemple de Ghyslaine montre aussi que la cause se diffuse de manière vague : elle a du mal à se souvenir où elle a entendu parler de la question. Elle fait davantage part d'un discours ambiant que d'un article précis qui l'a marquée.

Certains discours sont également sources de nouvelles pratiques. C'est souvent le cas des notions de « minimalisme » (revoir l'exemple d'Alexandre), ou de « zéro déchet ». Zero Waste France, association créée en 1997[130], promeut le zéro déchet, et le définit comme un « ensemble de pratiques que l'on peut mettre en place pour réduire les déchets (emballages, plastiques, produits à usage unique…) et le gaspillage (des objets, des ressources, alimentaire…) »[131]. Il s'agit ainsi d'une organisation qui propose un modèle de vie, faible producteur de déchets, en définissant des pratiques qu'elle juge vertueuses.

Les 16 enquêtées qui mobilisent la notion de « zéro déchet » en entretien, principalement des femmes, le font pour évoquer des pratiques qu'elles essaient d'adopter : privilégier le seconde-main, emprunter plutôt que d'acheter, garder longtemps, ne pas jeter tant que l'objet peut servir. Un extrait d'entretien montre bien comment cette notion, mais aussi d'autres sources plus précises, peuvent jouer sur les pratiques de longévité. Suivons le récit de Béatrice, 40 ans, directrice générale des services d'une commune rurale, que j'ai connue *via* le groupe Rien de Neuf. Ce groupe Facebook a été créé par l'association Zero Waste pour proposer à ses membres de remplir un défi : ne rien acheter de neuf durant une année entière.

---

[130] Elle s'appelait alors le Cniid, Centre national d'information indépendante sur les déchets, jusqu'en 2014 où elle se rattache à la fédération internationale Zero Waste. Source : Association Zero Waste, date inconnue. « Histoire et missions », Zero Waste France, disponible sur : www.zerowastefrance.org/lassociation/missions, consulté le 07/01/2022.

[131] Source : Association Zero Waste, date inconnue. « Adopter le zéro déchet », Zero Waste France, disponible sur : www.zerowastefrance.org/passer-a-laction/adopter-zero-dechet, consulté le 15/11/2021.

Béatrice vit seule dans un appartement dont elle est propriétaire, dans une commune de 5000 habitants des Alpes-de-Haute-Provence. Elle raconte comment elle a réussi à se séparer d'une robe vietnamienne qu'elle possédait et qui était pourtant son « petit objet émotionnel » :

> *[Mon compagnon] m'avait offert une robe faite sur-mesure au Vietnam, parce qu'il était dans un projet humanitaire quand on était étudiants, et donc je lui ai envoyé mes mensurations par Internet et puis il m'avait fait faire une robe. Robe que je n'ai jamais mise. Mais par contre, quand on s'est séparés, on s'est séparés en bons termes, mais cette robe c'était mon petit objet émotionnel ; je n'en avais pas forcément beaucoup, des objets émotionnels, mais cette robe l'était. […] Et je lisais de la littérature qui disait : « Il faut vider vos placards », et en même temps qui disait : « Si vous avez un truc émotionnel, gardez-le ».*
>
> ***Enquêtrice : C'était quoi ces trucs que vous lisiez ?***
>
> *Par exemple je lisais ça dans le livre de Bea Johnson[132], ou en lisant des articles sur la méthode de Marie... [elle cherche le nom, on trouve ensemble : Marie Kondo[133]]. Et de fil en aiguille, je l'ai mise en vente sur Vinted[134] il y a quelques mois et je l'ai vendue. Mais c'était le moment où j'étais prête à m'en séparer, et en fait j'étais prête à m'en séparer parce que je savais qu'elle allait avoir une deuxième vie.* ***— Béatrice, 40 ans, directrice générale des services d'une commune rurale***

L'exemple de Béatrice montre comment un livre et un documentaire peuvent inciter à adopter des pratiques de longévité. C'est le fait qu'elle ait lu qu'il était intéressant de désencombrer son foyer qui l'encourage à s'en séparer. Elle utilise également l'expression « avoir une deuxième vie » : grâce au recours à Vinted comme plateforme de revente, elle s'imagine que son objet connaîtra des usages futurs, ce qui compense l'idée de s'en débarrasser. Nathalie Ortar notait, dans son terrain sur les *garage sales* dans la baie de San Francisco, comment le don permettait aux individus de se débarrasser d'objets en évitant la « mauvaise conscience à se débarrasser des choses en état de marche » (Anstett et Ortar, 2015, p. 69). La revente joue, pour Béatrice, un rôle similaire.

Un troisième rôle des discours des organisations qui promeuvent la longévité, est d'apporter aux individus des ressources pour justifier et légitimer des pratiques de longévité qu'ils possèdent déjà. En effet, s'ils peuvent faire découvrir un nouvel enjeu, ils rencontrent plus souvent des aspirations déjà en germe. C'est le cas pour Colette, 83 ans. Enseignante-chercheuse à la retraite, elle est maintenant rédactrice bénévole dans un journal local de son arrondissement. Participer à ce journal lui fait découvrir les initiatives de son quartier, et notamment le Repair Café de son quartier. Colette a toujours fait durer ses objets, mais relève un changement dans le discours qu'elle entend dans les médias et les associations qu'elle voit

---

[132] Autrice qui a notamment écrit *Zéro Déchet. 100 astuces pour alléger sa vie*, paru aux éditions J'ai Lu en 2015.

[133] Défenseuse du minimalisme que j'ai déjà présentée dans le parcours d'Alexandre en 2,1.

[134] Plateforme en ligne d'achat-vente de vêtements d'occasion entre particuliers.

émerger. Dans l'extrait qui suit, elle prend l'exemple de son réfrigérateur qu'elle a acheté en 1975. Grâce à ce qu'elle identifie comme une évolution de la société, elle assume davantage le fait de le garder :

Ça a évolué aussi avec la société… Ce dont vous parlez vous maintenant, c'est quelque chose qui est venu petit à petit, qui s'est… On ne se serait pas posé la question il y a vingt ans. Il y a vingt ans, mon réfrigérateur, il faisait déjà du bruit. Pour le changer, il fallait le déménager de la cuisine. J'ai la même chose maintenant hein. Alors maintenant se greffe dessus : « Ah bah oui, c'est quand même idiot, il fonctionne encore ». Mais déjà à ce moment-là j'avais posé la question. Bah il fonctionne ! Je ne vais pas le foutre en l'air, quoi. Alors on est plus conscients, maintenant, je crois. […] Avant on n'en parlait pas. Moi je me disais : « Bon ben mon réfrigérateur il marche, je ne vais pas le foutre en l'air », quoi. Maintenant, je vais le dire plus facilement, ou peut-être, voilà.

Enquêtrice : Hm ! À qui, à des amis ?

Oui, à des amis par exemple, qui disent : « Ah il fait un bruit ton réfrigérateur » ; « Bah oui, oui, de toutes façons ça ne me gêne pas, quand on dort en face on ferme la porte, et puis moi là-haut je n'entends pas, alors »… Mes voisins ne se sont jamais plaints ; puis moi, en plus, je ne l'entends plus, le bruit dans la cuisine ! [rire] C'est si quelqu'un… Moi je reçois beaucoup dans ma cuisine, donc quelqu'un qui vient : « Oh dis donc, ton réfrigérateur il fait du bruit ! ». « Oh bah oui, ça c'est vrai ! Oui, mais pourquoi ? Il marche toujours ». Mais ça, je le dis ! […] Donc c'est un argument qu'on récupère pour se justifier. ***— Colette, 83 ans, enseignante-chercheure à la retraite***

Pour Colette, le fait que la durée de vie des objets soit « dans l'air du temps », selon une expression qu'elle emploie, légitime ses propres habitudes. Cela ne transforme pas tant ses pratiques que le discours qu'elle adopte à leurs égards. Les discours promouvant la longévité renforcent également son engagement vis-à-vis de ses objets en panne : elle racontera plus tard qu'elle aurait moins insisté auparavant pour qu'un professionnel lui répare sa machine à laver, et que son obstination est due au fait qu'elle voit que des initiatives comme les Repair Cafés valorisent le fait de réparer.

Les trois exemples que j'ai mobilisés, celui de Ghyslaine, de Béatrice et de Colette, mettent en scène des femmes fortement diplômées, exerçant des métiers de cadres et professions intellectuelles. Or, la littérature a relevé que les individus appartenant à ce milieu social sont particulièrement sensibles aux discours diffusés dans la sphère publique, et en particulier aux discours gouvernementaux. Les individus de classes moyennes et aisées ont plus tendance à adopter des standards cohérents avec les prescriptions publiques en matière de consommation alimentaire, notamment du fait de leur confiance vis-à-vis des experts et de leurs dispositions déjà proches des prescriptions (Barrey et al., 2016). Les discours gouvernementaux incitant à se montrer prévoyant (en termes de sécurité routière comme de consommation énergétique) répondent également à des dispositions des classes supérieures, dans le prolongement des « bonnes manières » déjà transmises par la socialisation primaire

(Comby et Grossetête, 2012). Ces déclencheurs exogènes fonctionnent donc particulièrement bien sur les enquêtés que j'ai rencontrés, appartenant en majorité à cette catégorie sociale.

Conclusion du chapitre

Ce chapitre a mis en lumière comment des changements et des expériences ponctuelles, ancrés dans le parcours de vie, peuvent amener les individus à se préoccuper de la durée de vie de leurs objets. Deux grands résultats se dégagent. Le premier est que la tendance à garder ses objets émerge, pour beaucoup, dès l'enfance. La plupart de mes enquêtés sont socialisés par leurs parents à une faible propension à posséder et/ou à des pratiques de préservation des objets. Cette socialisation primaire a surtout lieu lorsque les individus ont grandi dans un milieu modeste et rural, ou bien dans des familles plus aisées qui accordaient une valeur patrimoniale à certains objets. Mais la socialisation primaire ne suffit pas pour expliquer l'intérêt des individus pour la durée de vie des objets. Le deuxième résultat est que la préoccupation pour la durée de vie se développe souvent en grande partie dans la suite du parcours biographique. J'ai identifié trois types de déclencheurs d'évolutions dans le rapport aux objets : l'avancement dans le cycle de vie (transitions), les bouleversements de parcours imprévus (bifurcations), et les interactions avec des objets qui tombent en panne ou avec des acteurs et organisations qui font la promotion de la longévité (déclencheurs exogènes). Ces changements sont variés et ils peuvent — voire doivent — souvent être cumulés pour parvenir à un changement de pratiques. L'exemple d'Alexandre, en introduction, a montré cela. Alexandre a été atteint par le discours sur le minimalisme alors qu'il avait eu un nouvel enfant et que le budget familial avait baissé. S'articulent un déclencheur exogène (discours minimaliste), une transition (arrivée d'un enfant) et une bifurcation (baisse de revenu). Cela montre que les moments de transition et de bifurcation biographique sont des moments où les individus sont particulièrement sensibles à des déclencheurs exogènes. Cela montre aussi comment, tout comme les mangeurs intermittents de bio, les individus connaissent progressivement une série d'« inflexions » vers les pratiques de préservation des objets, plutôt qu'une « conversion » radicale (Lamine, 2008).

Les socialisations primaires et secondaires n'ont pas le même poids pour expliquer l'adoption de pratiques de longévité chez les individus. Dans son manuel sur la socialisation, Muriel Darmon défend que les socialisations secondaires sont moins engageantes que la socialisation primaire pour l'individu, notamment car elles sont plurielles. Selon elle, les normes qu'un individu intègre au moment de la socialisation secondaire sont plus fragiles, sauf dans certains cas où les effets peuvent avoir une intensité comparable (Darmon, 2016). Mon analyse a montré autre chose. Si le poids des pratiques héritées est certain, certaines socialisations secondaires apportent une plus-value : un rapport réflexif aux pratiques de consommation. Plus que les habitudes incorporées des parents, les bifurcations et les

déclencheurs exogènes aident les enquêtés à questionner leurs habitudes et en chercher le sens. Les ruptures biographiques, les mauvaises expériences avec des objets, la confrontation avec un conjoint aux habitudes différentes, ou la rencontre de discours médiatiques, culturels, gouvernementaux, marchands ou associatifs promouvant la longévité amènent les individus à s'intéresser plus frontalement à leurs propres rapports aux objets et à la consommation.

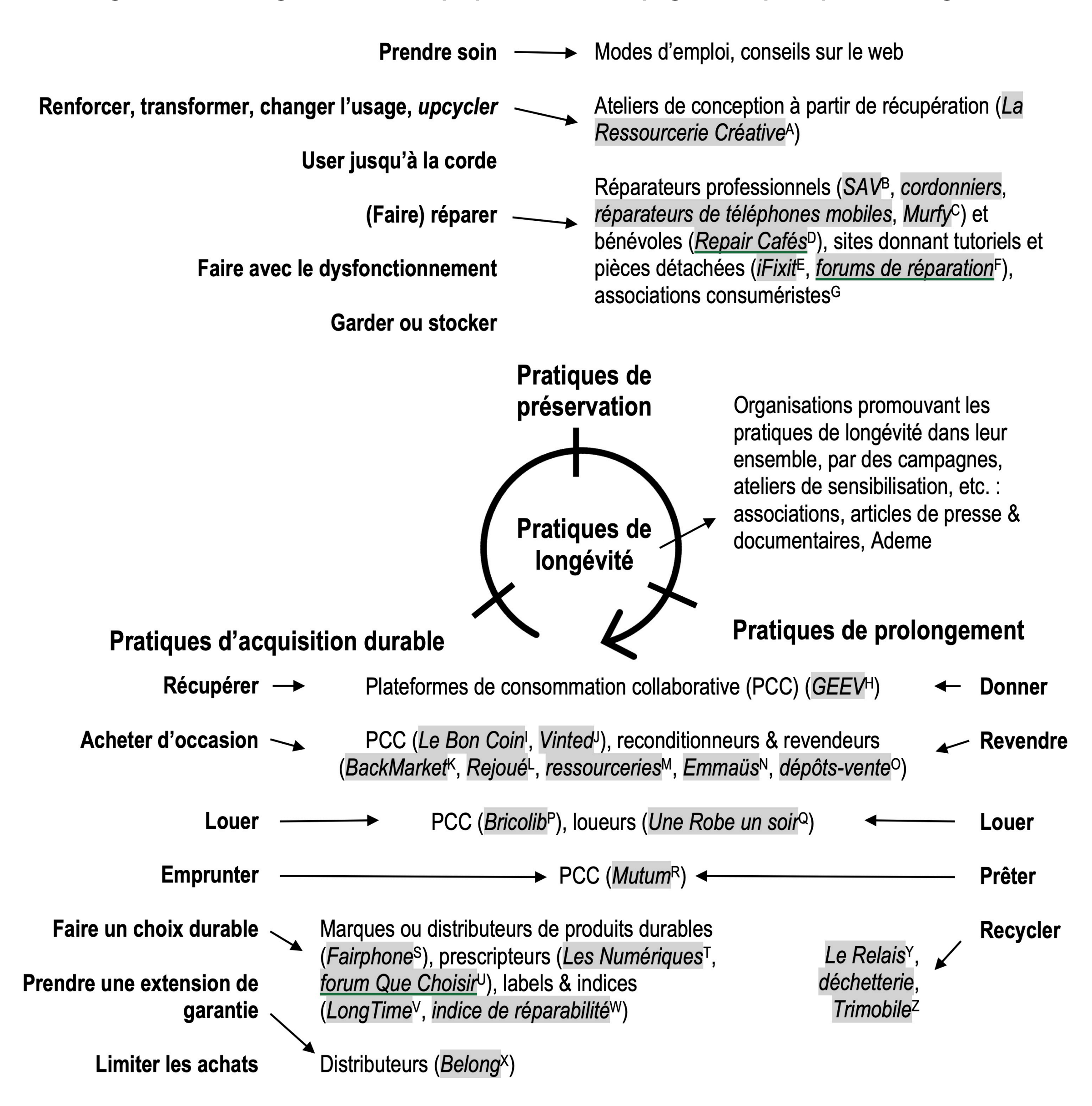
L'intérêt pour la durée de vie des objets est nourri par de nombreuses ressources extérieures et de nombreuses interactions avec des organisations qui diffusent un discours particulier sur la consommation. Si les documentaires sur le minimalisme, les structures de l'occasion comme BackMarket ou Le Bon Coin, les associations de réparation comme le Repair Café, n'avaient pas existé, Alexandre n'aurait pas amorcé tous les changements de consommation qu'il a effectués. Les discours ambiants, mais aussi les offres que les organisations proposent, jouent un rôle important pour amener les individus à adopter des pratiques de longévité. Dans le Chapitre 3, je changerai de focale pour m'intéresser à quelques-unes de ces organisations, en tant qu'instances de socialisation potentielles. L'objet sera d'observer comment celles-ci peuvent (ou non) transformer le rapport aux objets des individus qui les fréquentent. Je le ferai à travers deux terrains complémentaires : des communautés en ligne de consommateurs et bricoleurs, et des ateliers de réparation bénévole.

Chapitre 3. Les collectifs promouvant la longévité, instances de socialisation mais surtout ressources ponctuelles : Repair Cafés et forums en ligne

L'exploration des trajectoires de vie a montré l'importance des évènements personnels dans la (re)découverte de l'enjeu de la longévité, mais aussi celle des « déclencheurs exogènes », qui apportent aux enquêtés réflexivité et ressources discursives. Les individus sont constamment en interaction avec des acteurs, des organisations et des dispositifs qui influent sur leur rapport aux objets. J'ai, à la fin du Chapitre 2, approché indirectement les interactions avec des institutions médiatiques, culturelles, gouvernementales, associatives et marchandes. J'ai relevé comment les individus adoptaient des concepts et expressions issus des discours de ces institutions. Mais comment se déroulent, dans les faits, les interactions entre les individus et ces organisations ? Certaines d'entre elles peuvent-elles réellement encourager les pratiques de longévité ? Dans ce chapitre, je m'intéresse à des organisations au sein desquelles j'observe des interactions autour de la durée de vie des objets. L'objectif est de comprendre comment des structures peuvent jouer sur les pratiques individuelles.

J'ai cherché des structures qui soient le lieu de promotion ou de réalisation de pratiques de longévité. En début de thèse, lors des premiers mois de terrain, j'avais tenu une liste de ces organisations. Je les avais identifiées par divers biais : dans des articles de presse, en cherchant sur Internet, dans les discours de mes enquêtés, ou encore en puisant dans mon expérience personnelle de consommatrice. J'avais noté, par exemple, les noms de certaines marques vendant des produits à longue durée de vie ou d'associations reconditionnant ou recyclant des objets. Pour que la lectrice ou le lecteur ait une idée de ce panorama, j'en donne une vision d'ensemble. Je pars des différentes pratiques de longévité présentées en introduction de la thèse pour décliner des organisations qui les accompagnent.

Figure 19. Des organisations[135] qui peuvent accompagner les pratiques de longévité



---

[135] **Détail des exemples d'organisation mentionnés dans la Figure 19 :**

A	Association parisienne qui organise pour le grand public des ateliers où ils apprennent à concevoir, par exemple, un bijou ou un vêtement à partir de matériaux de récupération
B	Services après-vente, réparent les produits de l'enseigne gratuitement s'ils sont sous garantie
C	Start-up de réparateurs à domicile, née en 2018
D	Ateliers de réparation bénévoles et associatifs

En Figure 19, je présente les trois sous-ensembles de pratiques de longévité (pratiques d'acquisition durable, de préservation et de prolongement) sous une forme, non plus linéaire, mais circulaire. En effet, les pratiques de prolongement (don, vente, location, prêt) remettent en circulation des objets qui seront réutilisés par d'autres. Ces autres individus adoptent alors des pratiques d'acquisition durable (récupérer, acheter de seconde-main, louer, emprunter). Cette forme circulaire me permet de présenter côte à côte les pratiques d'acquisition durable et de prolongement, qui s'adossent souvent à des organisations similaires, comme les boutiques d'achat-vente. Entre les deux, les pratiques de préservation peuvent aussi être encouragées par différents dispositifs, comme un service après-vente.

Je fais aussi figurer, dans le schéma, des organisations qui n'accompagnent pas une pratique en particulier, mais plutôt, de manière diffuse, l'ensemble des pratiques de longévité, en agissant sur les représentations. Elles s'apparentent à ce que j'ai identifié à la fin du Chapitre 2 : des associations, médias et acteurs publics qui produisent un discours faisant l'éloge d'une consommation plus sobre ou critiquant l'obsolescence accélérée des produits, discours ensuite récupéré par les individus eux-mêmes.

J'identifie ainsi une série d'acteurs, marchands ou non marchands, qui peuvent encourager les individus à faire durer leurs objets à tous les stades de la carrière de l'objet au sein du foyer. J'incarne ces organisations par des exemples, pour donner à voir leur diversité. Toutefois, beaucoup d'exemples ne figurent pas dans le schéma, par souci de lisibilité, et parce que l'objectif d'exhaustivité ne serait ni atteignable, ni très utile. Lorsque je connaissais plusieurs exemples qui se ressemblaient, parce qu'ils remplissaient une même mission et/ou étaient de même nature (par exemple deux acteurs marchands, ou deux associations), je n'en

E	Plateforme web qui diffuse des tutoriels de réparation et vend des pièces détachées et outils
F	Les individus peuvent chercher ou échanger des conseils de réparation sur des forums en ligne
G	Défendent les individus dans des litiges face aux SAV des distributeurs
H	Application mobile sur laquelle les individus peuvent mettre des annonces d'objets à donner
I	Plateforme en ligne sur laquelle les individus peuvent revendre des objets
J	Comme Le Bon Coin, mais plus spécialisée dans les vêtements
K	Entreprise reconditionnant principalement des équipements numériques
L	Association d'insertion qui remet en état des jouets et jeux et les revend
M	Comme Rejoué, mais vendent une diversité d'objets (électroménager, vêtements, meubles, etc.)
N	Association fondée par l'Abbé Pierre qui propose notamment des lieux de dépôt-vente d'objets
O	Proposent le même genre de service, mais sont à but lucratif ; je pourrais ajouter les antiquaires
P	Bricolib est une plateforme où les individus peuvent louer, entre eux, des outils de bricolage
Q	Une Robe un soir est une start-up de location de vêtements
R	Application de prêt entre particuliers ; n'est plus active au moment de la rédaction de la thèse
S	Marque de téléphones mobiles modulaires, facilement réparables
T	Site web effectuant des tests produits selon plusieurs critères, dont parfois la fiabilité
U	Forum hébergé par l'association du même nom, où s'échangent des conseils d'achats
V	Label toulousain récompensant les produits durables
W	Indice national lancé en 2020, qui note les produits selon leur réparabilité
X	Plateforme de vente de produits garantis cinq ans
Y	Propose des conteneurs où déposer ses vêtements pour qu'ils soient donnés/recyclés
Z	Remorque qui récupère les petits encombrants, mise en place par la mairie de Paris

ai fait figurer qu'un. Je détaille, dans un tableau en note de bas de page, les différents exemples que j'évoque dans la Figure 19. Je rappelle que je me suis, ici, concentrée sur les organisations. Je ne fais donc pas figurer les individus que mes enquêtés fréquentent, c'est-à-dire les membres de leur entourage, qui peuvent pourtant jouer un rôle dans les pratiques de longévité. Je reviendrai sur eux dans le Chapitre 6.

Je ne pouvais pas consacrer une observation approfondie à toutes les organisations que j'ai mentionnées en Figure 19. J'ai donc choisi de me focaliser sur certaines d'entre elles. Elles devaient répondre à un critère : je voulais avoir la possibilité d'y observer des interactions entre les acteurs membres de ces organisations et leurs publics, pour voir la socialisation en train de se faire. Cela passait par deux choses. D'abord, il me fallait identifier des organisations dans lesquelles se dérouleraient des interactions plutôt riches, observables en série, pour collecter un matériau suffisamment robuste. Ensuite, il fallait que l'accès au terrain me soit ouvert. Une bonne partie de ces organisations ne répondait pas à ces critères. C'est le cas de beaucoup d'acteurs marchands, et notamment des grandes enseignes, où mon entrée sur le terrain aurait nécessité des négociations, et où les interactions me paraissaient plutôt rapides et pauvres. Par exemple, les individus qui commandent un produit sur le site de Belong ou déposent leur vêtement dans un conteneur dialoguent peu avec l'organisation. Par ailleurs, l'entrée par les individus eux-mêmes, avec les entretiens de l'enquête « Pratiques domestiques », permettait déjà d'approcher ces interactions souvent courtes.

J'ai aussi mis de côté les organisations autour de la récupération et de la réutilisation. Celles-ci ont été beaucoup abordées par la littérature, comme je l'ai d'ailleurs signalé en introduction de la thèse, par des travaux ethnographiques assez fins (Beauvisage, Beuscart et Mellet, 2018 ; Chabault, 2022 ; Corteel, 2016, 2019 ; Eden, 2017 ; Steward, 2017). Ce choix s'est aussi fait, en partie, au hasard du terrain : les accès une fois négociés, j'ai profité des terrains qui m'étaient ouverts pour produire et exploiter le plus de données possibles. Mais toutes les organisations que j'ai listées en Figure 19 seraient intéressantes à observer pour compléter ces recherches, et si je ne les ai pas enquêtées, c'est aussi en grande partie par manque de temps.

J'ai finalement observé trois organisations. J'ai souligné leurs noms dans la Figure 19 : il s'agit des Repair Cafés, d'un groupe Facebook de réparation et du forum Que Choisir. Je les ai choisies parce que j'anticipais que je pourrais y observer de nombreuses interactions en leur sein, tout en pouvant négocier assez facilement une entrée sur le terrain. L'accès aux Repair Cafés a été facilité par l'identification d'informateurs qui m'y ont introduite, comme je le détaillerai dans l'Encadré 4. J'ai choisi les deux communautés en ligne à une période où je ne pouvais plus faire d'observation en présentiel, à cause de la crise du Covid-19[136] : passer en ligne m'a garanti un accès au terrain. Les forums en ligne avaient aussi été de nombreuses fois évoqués par mes enquêtés en entretien : mon idée était donc de ne pas négliger ces ressources importantes. Après avoir identifié de nombreuses plateformes différentes, j'ai sélectionné ces

[136] J'ai parlé de cette contrainte dans la partie méthodologique de l'introduction de la thèse, en présentant les enquêtes « Discours » et « Forums ».

deux lieux d'échange que sont le forum Que Choisir et le groupe Réparation. Je détaille ces choix dans le 3.1.

Ces choix ont entraîné deux biais. D'abord, les organisations étudiées ont en commun d'être des organisations non marchandes et non gouvernementales. Ensuite, la réparation est la pratique que les structures étudiées accompagnent le plus. Toutefois, celles-ci encadrent également d'autres pratiques comme celles de l'achat ou de l'entretien des objets. L'objectif de ce chapitre est de voir comment ces organisations fonctionnent et agissent sur les pratiques individuelles. Je vais montrer que ces structures encouragent les pratiques de longévité chez les individus étudiés, en leur apportant des connaissances et en les accompagnant dans leurs recherches (dans le cas du forum Que Choisir) ou dans leurs pratiques elles-mêmes (dans le cas des groupes sur la réparation). Elles jouent un rôle de ressources ponctuelles pour accompagner la pratique à un instant t.

Dans un premier temps, je mettrai la focale sur les deux communautés en ligne (3,1). Le forum Que Choisir regroupe des internautes qui partagent conseils et déconvenues vis-à-vis d'une marque ou d'un objet. Le forum peut encourager à certaines pratiques de longévité, *via* deux actions récurrentes : le conseil d'achat, et l'aide pour recourir au service après-vente. Dans le groupe Facebook de réparation, les plus bricoleurs prodiguent des conseils ou partagent des astuces avec des individus qui cherchent de l'aide pour réparer leur objet. Ces recherches sont parfois suivies de réparations effectives. Ces deux communautés en ligne donnent ainsi des ressources concrètes aux individus au cas par cas, selon les situations. Elles n'ont pas vocation à sensibiliser à la durée de vie des produits en général, mais simplement de proposer une entraide ponctuelle. Par contraste, les Repair Cafés ont une ambition de départ plus précise (3,2) : les fondateurs espèrent que les visiteurs, à la suite de leur expérience, éviteront de jeter plutôt que de réparer, devenant plus autonomes vis-à-vis du monde marchand. Pour autant, là aussi, le collectif accompagne ponctuellement la pratique, dans ce qui s'apparente parfois à une relation de service, sans transformer du tout au tout le rapport des visiteurs à la longévité.

3.1. Mettre en commun des connaissances : l'exemple de deux communautés en ligne

3.1.1. Analyser l'action des forums sur leurs membres : une double netnographie

Dans cette partie 3.1, je m'interroge sur le rôle que jouent certaines plateformes en ligne sur les pratiques de longévité de leurs internautes. Ces plateformes sont importantes à prendre en compte. Dans leur manuel, Jean-Samuel Beuscart, Éric Dagiral et Sylvain Parasie

défendent qu'Internet « ne peut plus être envisagé comme un domaine séparé de la vie sociale », car il affecte « l'ensemble des dimensions de la vie en société » (Beuscart, Dagiral et Parasie, 2016, p. 193). La sociologie des usages d'Internet s'est en partie inspirée de la sociologie de la réception, qui a souvent évalué les effets des médias sur les individus, considérés comme des « récepteurs ». Proches du domaine qui m'intéresse, des auteurs ont par exemple montré que s'informer *via* des médias en ligne accroissait la participation politique et la consommation engagée (Kelm et Dohle, 2018 ; Keum et al., 2004 ; Shah et al., 2005 ; Zhang, 2015). Ces travaux quantitatifs mettent en relation une variable de consommation de médias en ligne (quels médias sont consommés par les individus, à quelle fréquence), et une variable d'engagement par la consommation (est-ce que les individus adoptent des pratiques de consommation engagée). Mais ils montrent peu quels sont ces médias en ligne, ni comment ils encouragent, dans les faits, ces pratiques de consommation. Ils ne disent rien de la manière dont les individus utilisent Internet, des ressources que cela leur donne et des pratiques que cela transforme.

Pour compléter ces travaux, je juge nécessaire d'adopter une approche au plus près des échanges, en prenant au sérieux ce qui se passe en ligne. Par ailleurs, plutôt que d'enquêter sur les médias, qui opèrent une transmission descendante de l'information, il me paraît plus intéressant d'observer des lieux où se tiennent des interactions. Les communautés en ligne, comme les forums ou les groupes Facebook, sont à ce titre des points d'observation privilégiés. Enquêter en ligne a un nom, dont la paternité a été attribuée à Robert Kozinets : la « netnographie » (Kozinets, 2015). Celle-ci consiste à utiliser les outils et techniques des ethnographes pour enquêter sur un milieu virtuel (Jouët et Caroff, 2013), en s'immergeant dans ces communautés et en prenant connaissance des interactions qui s'y tiennent, par l'observation directe ou participante.

Le netnographe cherche à comprendre les règles implicites et explicites de fonctionnement de la communauté qu'il étudie. Il observe ce qui s'y partage entre les différents acteurs. Un des exemples les plus complets de netnographie est donné par Tom Boellstorff, qui a enquêté sur un jeu virtuel, *Second Life*. Dans ce jeu en ligne, les individus incarnent un personnage et peuvent effectuer une infinité d'activités (construire une maison, acheter des vêtements, danser en boîte de nuit, etc.), tout en interagissant ensemble. Comme les ethnographes hors ligne, Tom Boellstorff est allé chercher les individus dans leur contexte : il s'est créé un compte et un personnage. Ici, le contexte est celui de la communauté en ligne, avec ses règles, ses spécificités, ses manières de faire. Au terme de son enquête, il a amassé des milliers de pages d'observation, mené une centaine d'entretiens, formels et informels, individuels et collectifs. Il a aussi rassemblé des contenus de blogs et de newsletters (Boellstorff, 2008).

Quand les interactions se tiennent principalement à l'écrit (commentaires de blogs, forums, réseaux sociaux), la netnographie gagne à s'inspirer des méthodes historiennes de critique des sources écrites, ou à exploiter les méthodes statistiques pour effectuer certains comptages. Les analyses quantitatives fournissent un aperçu des sujets de discussion et modalités d'interaction récurrents et brossent ainsi un portrait fidèle de la plateforme en

ligne, comme l'ont fait Catherine Bouko et Laura Calabrese sur les groupes Facebook réunissant les habitants d'une ville (Bouko et Calabrese, 2017).

Je me suis intéressée à deux forums en ligne, que je présenterai à la fin de cette section. J'opte ici pour une définition large de « forum » comme d'un espace de discussion en ligne public, où les membres s'échangent des publications écrites. Les forums ont une histoire relativement récente, car les premiers datent des années 1970 (Beaudouin, 2016). D'après Valérie Beaudouin et Julia Velkovska, ils présentent deux particularités. D'abord, ils opèrent une « segmentation de l'espace de discussion » en différentes catégories, « chacun[e] étant focalisé[e] autour d'une thématique particulière » (Beaudouin, 2016, p. 208). Je reviendrai sur l'architecture des espaces en ligne que j'étudie dans les sections 3.1.2 et 3.1.3. Un deuxième point est que les interactions qui s'y tiennent sont asynchrones. Du fait de l'asynchronie, les non-réponses sont tolérées dans le forum, car les messages s'adressent à une communauté vague de lecteurs. Cette asynchronie constitue la différence majeure avec la conversation en face à face où les locuteurs attendent une réponse de leur(s) destinataire(s) immédiat(s) (Beaudouin et Velkovska, 1999). Elle contribue aussi à faire des forums des espaces publics dotés de mémoire, puisque les discussions y sont archivées.

Ces spécificités propres aux forums sont à prendre en considération dans l'analyse des interactions qui y prennent place. Je prends soin, dans mon enquête, d'analyser le contenu des messages, mais aussi le fonctionnement du forum en tant qu'espace d'échange. Je m'inspire d'un article de Madeleine Akrich, qui a observé un forum autour du dépistage prénatal. Madeleine Akrich relève une disjonction courante dans les travaux sur les communautés en ligne. Certains traitent du forum comme support d'interaction sans prêter attention au contenu des messages. D'autres, à l'inverse, traitent uniquement du contenu (Akrich, 2019). Pour Akrich, l'étude de l'un ne va pas sans l'autre. Il faut donc prendre le temps de comprendre le fonctionnement d'une communauté en ligne, avant de chercher à en identifier les effets.

Comment la littérature a-t-elle traité l'effet des forums sur leurs internautes ? Plusieurs travaux ont exploré la manière dont ils peuvent accompagner des individus dans leur vie et leurs pratiques quotidiennes. Ils ont étudié des forums portant sur des sujets variés : santé, histoire, dispositifs techniques ou encore pratiques de consommation durable. Les thématiques des forums m'intéressent moins que les enseignements, plus généraux, que les auteurs en tirent. Ces travaux, une fois croisés, relèvent trois grands apports des forums : le partage de connaissances, l'accompagnement des pratiques et le soutien collectif. D'abord, comme l'identifie Valérie Beaudouin, les forums « parviennent, à l'écart du marché, à construire du savoir partagé et du réseau relationnel » (Beaudouin, 2016, p. 204). L'autrice s'appuie sur deux netnographies, sur un forum d'entraide technique réunissant les abonnés d'un fournisseur d'accès à Internet et sur un forum de passionnés de l'histoire de la Grande Guerre. Sur ces deux forums, une des activités principales consiste en la transmission de connaissances, passant des experts aux novices : comment ouvrir une boîte de messagerie, ou retrouver la généalogie d'un ancien combattant. Cette transmission vient, dans certains cas,

pallier l'absence d'informations disponibles. C'est ce qu'ont constaté Antonio Casilli et Paola Tubaro sur les réseaux sociaux traitant des troubles alimentaires. Certaines des jeunes femmes qui se rendent sur ces réseaux y trouvent des informations qu'elles n'obtiennent pas par ailleurs, parce qu'elles habitent dans des déserts médicaux.

Dans certains cas, ces informations entraînent des pratiques concrètes chez les individus. Vinciane Zabban a étudié un site web dédié au tricot, qui comporte un forum de discussion et une base de données de modèles. Elle note que la pratique manuelle des tricoteuses s'appuie beaucoup sur ce site web. Elles utilisent ses modèles, mais s'inspirent aussi des projets que les autres tricoteuses mettent en ligne. Le forum sert ainsi, pour certaines, de réserve d'idées, et est à la source de nouveaux projets de tricot (Zabban, 2015). On voit ici comment une communauté en ligne peut aiguiller des pratiques ordinaires. Les forums peuvent aussi jouer sur des choix en matière de santé. C'est ce que Kristin Barker a noté sur un forum en ligne réunissant des personnes atteintes d'une maladie rare. Les médecins de ces personnes sous-diagnostiquent souvent la maladie, car ils la considèrent comme psychosomatique (Barker, 2008, p. 29). Les autres membres du forum les encouragent à revendiquer et à chercher un médecin qui reconnaisse leurs maladies. Le forum transforme leurs représentations sur leur propre maladie, et les pousse à se défendre pour obtenir un traitement adéquat. De manière similaire, au sujet des choix scolaires alternatifs à l'école publique, Amélia Legavre et Pauline Proboeuf montrent que les réseaux sociaux accompagnent les parents dans leurs choix scolaires. En proposant une vitrine des possibles que les parents ne trouvent pas forcément dans leur entourage proche, les réseaux ne déterminent pas entièrement les choix éducatifs des parents, mais les renforcent (Legavre et Proboeuf, 2020).

Le troisième élément que peuvent apporter les forums, d'après ces travaux, est un soutien collectif. Les individus y trouvent des semblables, passionnés ou concernés par les mêmes sujets qu'eux. Les membres du forum sur la Grande Guerre apprécient être ensemble, faire communauté, partager des points d'intérêt. Une culture commune se crée sur ce forum, par les tutoiements, les blagues, la réputation de certains membres (Beaudouin, 2016). Les communautés en ligne sur les troubles alimentaires apportent à leurs membres un soutien émotionnel et un réseau social qui ne remplace pas les proches, mais vient nourrir une sociabilité souvent mise à mal par la maladie (Casilli et Tubaro, 2016). Dans la même veine, l'observation d'une *mailing-list* de parents d'enfants autistes montre le soutien moral et émotionnel qu'apportent ces échanges de messages chez les parents (Huws, Jones et Ingledew, 2001). Les forums sont aussi un lieu de légitimation de certaines pratiques qui peuvent être vues comme marginales par l'entourage proche. Vinciane Zabban, sur son forum de tricoteuses, a relevé comment les interactions permettaient de légitimer cette pratique du tricot parfois perçue comme ringarde. Trouver d'autres personnes qui partagent la même activité apporte un autre regard, voire des instruments discursifs de revendication (Zabban, 2015).

Comme je l'ai précisé plus haut, j'ai sélectionné deux communautés en ligne pour mon enquête. Avant cette sélection, j'ai commencé par faire un panorama de celles qui existaient

sur le web. Une diversité de forums aborde la question de la durée de vie des objets, le plus souvent sous l'angle de l'achat (conseils et avis sur les produits les plus durables) ou de la réparation (tutoriels de bricolage). J'en dresse une liste dans le Tableau 15. Je les ai classés par catégories, selon les sujets qu'ils traient et/ou les acteurs (marchands, associatifs, indépendants…) auxquels ils sont rattachés. J'ai fait le choix d'étudier des forums des deux types : un forum créé par une association consumériste, Que Choisir, et un groupe Facebook créé par un membre de la société civile. Ce sont deux espaces auxquels les individus peuvent avoir recours lorsqu'ils cherchent une information liée à la question de la longévité. Ils constituent des observatoires privilégiés pour appréhender les manières dont les individus parlent de leurs objets, et voir comment certaines ressources nourrissent et équipent leurs relations avec leurs biens domestiques.

Tableau 15. Communautés en ligne identifiées sur le web sur les enjeux de longévité

Type de communauté en ligne	Choix
Sites des fabricants ou distributeurs où figure des avis clients, qui notent les produits (Exemple : Site web de Darty)	Interactions rares, système de commentaires sans échange. J'y renonce.
Forums associés à des fabricants, où les internautes viennent décrire leur problème dans une logique de service après-vente (Exemple : Forum de la marque Bose)	Interactions courtes / stériles entre un représentant du fabricant et un consommateur. J'y renonce.
Forums associés à des revues prescriptrices (Exemple : Les Numériques)	Aborde des pratiques d'achat et de réparation. Je choisis le forum Que Choisir, particulièrement actif.
Forums et groupes Facebook sur la réparation, non affiliés à une entreprise ou un magazine, où les individus échangent des conseils de bricolage (Exemple : Réparer Facile)	Interactions longues et riches. J'en choisis un : le groupe Facebook « Réparation ».
Forums associés à des sites qui vendent des pièces détachées ou des tutoriels (Exemple : iFixit)	Redondant (en termes de sujet) avec le forum de réparation déjà choisi, je reste sur le premier.
Forums généralistes avec une section « Bricolage » (Exemple : L'Internaute)	

La revue de la littérature a montré plusieurs éléments. D'abord, elle montre que les forums peuvent *a priori* jouer trois rôles sur les pratiques des individus : les informer, encourager certaines pratiques et les soutenir. Est-ce aussi le cas pour les pratiques de longévité ? Dans mon enquête, je poursuis cette question de la portée des communautés en ligne sur les individus et leurs pratiques quotidiennes. La revue de la littérature donne aussi les outils méthodologiques pour observer les forums, en prêtant attention à la manière dont ils s'organisent. Elle invite à faire porter la focale sur leur fonctionnement, ce qui se passe dans les interactions, les ressources qui s'échangent. Dans les sections suivantes, je chercherai à savoir, en analysant les contenus des messages, si ce forum peut être source de normes et prescriptions autour de la longévité. J'analyserai comment s'organisent ces communautés dans leur ensemble, quels acteurs s'y retrouvent et quelle est la dynamique des réponses.

3.1.2. Le forum Que Choisir, lieu d'échange d'informations adossé à une association consumériste

Du fait des similitudes entre les deux terrains étudiés, je les exposerai conjointement dans les sections 3.1.4, 3.1.5 et 3.1.6, en soulignant leurs spécificités quand nécessaire. Avant cela, je les présente chacun leur tour, afin de faire le point sur leur fonctionnement, leurs membres et leur histoire. Commençons par le forum Que Choisir. J'ai décidé d'observer ce forum car il est très fréquenté, riche en interactions et en sujets évoqués. Il est le lieu de nombreux récits personnels autour de la consommation. Cette richesse se retrouvait moins dans les autres forums que j'ai identifiés, à part le forum de 60 millions de consommateurs qui aurait probablement été un équivalent.

Le forum Que Choisir a été créé par l'association du même nom, UFC – Que Choisir. Celle-ci s'inscrit dans l'univers des organisations consuméristes, qui défendent les droits des consommateurs. Si le consumérisme concerne une multitude de mouvements dès le XVIIIème siècle, il s'est structuré dans les années 1950, aux États-Unis et en Europe (Chessel, 2012a). En France, l'Union Fédérale des Consommateurs, l'UFC, est fondée en 1951. C'est une organisation privée, indépendante de l'État. Suivront différentes institutions publiques, comme le Comité national de la consommation en 1961 ou l'Institut national de la consommation (INC) en 1966 [137]. Certaines de ces organisations initient une presse spécialisée sur le sujet. L'UFC publie *Que Choisir* dès 1961, et l'INC lance *50 millions de consommateurs*.

On peut parler, à leur sujet, de « revues de prescription ». Je réutilise ici la terminologie d'Armand Hatchuel, qui définit comme « prescripteurs » des spécialistes, autres qu'un intermédiaire marchand, qui produisent un discours normatif sur les produits qu'ils testent (Hatchuel, 1995). Les revues de prescription contribuent à orienter les achats de leurs lecteurs. Elles font notamment des tests comparatifs de produits selon différents critères, pour en recommander certains (Mallard, 2000). Le premier numéro de *Que Choisir*, paru en 1961, explique ainsi les buts de la revue : « En vous aidant à mieux choisir, [cette publication] contribue à entraîner la production et le commerce dans la voie du progrès. En vous aidant à faire connaître un meilleur usage de votre argent, elle sert l'Économie entière » (Pinto, 2018, p. 98).

J'ai cherché à savoir si l'association, à travers sa revue, prenait parti sur les questions de durée de vie des produits. Pour cela, j'ai recensé les sommaires de *Que Choisir* sur dix ans, entre 2009 et 2019. La revue publie souvent des tests qu'elle effectue sur les produits, et met aussi en avant les actions menées par les antennes locales de l'association pour accompagner les consommateurs. Je me suis demandé si la durée de vie était un critère important dans ces

[137] La multiplicité des associations consuméristes est une spécificité française : en 2008, on compte 18 associations de consommateurs agréées par l'État (Chessel, 2012a). L'État agrée ces associations selon plusieurs critères, notamment leur activité effective pendant un an, et le fait qu'elles réunissent plus de 10 000 cotisants (Chatriot, Chessel et Hilton, 2004).

tests produits, et si les actions menées visaient notamment à faire en sorte que les produits vendus sur le marché durent plus longtemps. Le site de la revue donne accès à tous les sommaires des numéros, du numéro 473 (septembre 2009) au plus récent. Ayant fait l'observation en février 2020, je me suis arrêtée au numéro 588 daté de ce mois. Sur ces 116 numéros, 82 sommaires comprenaient un résumé de quelques lignes de chaque rubrique ; les 34 autres se contentaient de lister les titres des rubriques sans plus de développement. J'ai compté quels articles parlaient de durée de vie des produits, et de quelle manière. Par exemple, dans le numéro 568 d'avril 2018, j'ai repéré trois articles faisant explicitement référence à la longévité, que je résume dans le Tableau 16.

Tableau 16. Exemples d'articles de la revue *Que Choisir*[138] évoquant la longévité

« Enquête : deux ans et déjà menacée » Vérifie que la loi Hamon de 2015, qui augmente la durée de garantie légale de six à vingt-quatre mois, est mise en place dans les enseignes. Elle montre que plusieurs distributeurs ne la respectent pas, et rappelle aux lecteurs les différentes garanties auxquels ils peuvent avoir recours.
« Test de produits : les meilleurs le demeurent » Test qui évalue la « longévité » des pneus face à l'usure sur la route. « L'article donne des conseils précis pour bien prendre soin de ses pneus en étant attentif à la pression, à l'usure et à l'âge ».
« Test de produits : à chaque terrain sa machine » Test de tondeuses à gazon. Mentionne « la solidité » parmi les critères du test.

Sur 3144 articles consignés à partir des sommaires, 171 (5%) mentionnaient un enjeu lié à la durée de vie des objets. Ce sont des tests de produits qui comprennent un critère de durabilité, des récits d'abonnés qui ont eu recours à l'association pour avoir gain de cause face à un vendeur, ou des enquêtes sur la qualité et l'accessibilité des service après-vente. Quelques autres articles prodiguent des conseils pour utiliser les garanties, font la promotion des achats d'occasion ou d'une consommation plus sobre[139]. La question de la durée de vie des objets est donc principalement abordée par l'association sous l'angle du rapport au monde marchand : elle explique comment « bien » acheter et comment faire respecter ses droits à la réparation.

Je viens de situer le positionnement d'UFC – Que Choisir sur la question de la longévité. La durée de vie des produits fait partie des enjeux sur lesquels elle se positionne, soutenant que les consommateurs ont droit à des produits solides et durables. J'aborde maintenant le terrain d'enquête de ce chapitre : le forum Que Choisir. Je n'ai pas trouvé sa date de création, mais le premier message que j'ai collecté en ligne date de 2004. Le forum Que Choisir compte, au

138 Source : sommaire du Que Choisir mensuel n°568, avril 2018. Disponible sur : kiosque.quechoisir.org/magazine-mensuel-quechoisir-568-avril-2018, consulté le 20/01/2023.

139 Ces données proviennent du recodage et du comptage des articles de Que Choisir, que j'ai fait dans un tableur Excel.

moment de l'observation, 173 654 membres. Ce forum s'organise en catégories. J'entends par là que les individus étudiés y postent leurs messages dans différentes pages thématiques. En Figure 20, une capture d'écran de la page d'accueil montre l'organisation globale du forum. Le forum comporte deux types de catégories de sujets[140]. Le premier type se trouve, dans l'image, sous la bannière « L'espace de discussion ». Il s'agit de catégories généralistes, où les membres peuvent aborder leur rapport aux marques (catégorie « Les Marques et Vous »), à l'association (« Que Choisir et Vous ») ou simplement discuter (« Le Café des Consommateurs »). Le deuxième type de catégories se trouve sous la bannière « Forum ». Les internautes y postent des messages en les classant, cette fois, par type d'objet. Par exemple, la catégorie « Électroménager » comprend des rubriques appelées « aspirateur », « four », etc.

Figure 20. Page d'accueil du forum Que Choisir (capture d'écran, 23/08/2021)



Dans toutes les catégories du forum, les internautes peuvent poster un « sujet », c'est-à-dire un nouveau fil de messages, auquel d'autres peuvent répondre. Au total, au moment où

140 Un troisième type de sujets n'apparaît pas dans l'image, car j'ai fait le choix de le couper par souci de simplicité : il s'agit de sujets « à la une », liés à des sujets d'actualité qui varient dans le temps. Au moment de la capture d'écran, les sujets tournaient autour des remboursements de réservation annulée à cause du Covid-19 et des comparateurs de mutuelle santé.

j'enquête sur le forum, 69 067 sujets ont été postés. J'ai analysé 677 d'entre eux. J'ai choisi de travailler en priorité sur les sujets classés par types d'objets (four, etc.), donc sur les catégories regroupées sous la bannière « Forum » dans la Figure 20. J'explique, dans l'Encadré 6, comment j'ai procédé pour constituer ce corpus de sujets. D'après mes comptages, en moyenne, ces sujets reçoivent 4 réponses, mais ce nombre varie. Certains restent sans réponse, tandis que d'autres en obtiennent des dizaines.

Encadré 6. Comprendre les préoccupations des internautes sur leurs biens domestiques : l'enquête « Forum Que Choisir »

J'ai abordé le forum Que Choisir par une série de questions empiriques. Je me demandais si les internautes y abordaient la question de la durée de vie, et en quels termes. Se posaient-ils la question au moment de l'achat, des pannes, à d'autres moments ? Quels enjeux mettaient-ils en avant, en lien avec la longévité ? Celle-ci leur paraissait-elle importante ou en retrait par rapport à d'autres critères, comme les fonctionnalités ou le design de l'objet ? Je me demandais aussi dans quelle mesure la communauté en ligne pouvait encourager les pratiques de longévité. Donnait-on des conseils pour acheter des produits susceptibles de durer ? Les membres proposaient-ils des solutions pour la réparation ? Donnaient-ils des adresses, des contacts, des ressources pour faire face à un service après-vente récalcitrant ? Donnaient-ils aussi des astuces d'entretien, de soin porté aux objets ?

Ces questions en tête, j'ai commencé par explorer le forum. J'ai lu les premiers sujets des catégories de « L'espace de discussion », celles où les individus s'expriment sur leur rapport aux marques, à Que Choisir, ou discutent plus librement. Mais j'ai trouvé un intérêt particulièrement fort aux catégories de la deuxième partie du forum, classées par type d'objet. Avec cette entrée par les objets, je pouvais accéder à des cas précis et concrets. Les catégories étaient au nombre de quatre : « Électroménager », « High Tech – Informatique », « Maison Travaux Bricolage » et « Téléphonie – Internet ». Chacune de ces catégories comportait des sous-catégories, ou « rubriques », par exemple : « Hotte », « Fer à repasser », « Friteuse ». Certaines de ces rubriques étaient hors de mon champ de recherche, car elles ne concernaient pas des biens matériels mobiles et durables [141]. J'ai ainsi exclu, par exemple, la rubrique « Antivirus », « Chauffage » ou « Forfait Internet ».

Au total, je faisais face à 33 rubriques. J'ai envisagé l'option de scraper ces sujets et d'avoir un traitement automatisé type analyse textuelle. Mais l'analyse qualitative, par la lecture au cas par cas, apportait davantage de données sur mon sujet de la durée de vie. Cumulés, les sujets de ces rubriques étaient au nombre de 4154. Afin de rendre la collecte moins chronophage, j'ai choisi d'étudier 25 sujets maximum par rubrique. Ce nombre est arbitraire, il me permettait de fixer une limite. J'ai ensuite tiré ces 25 sujets de manière aléatoire. Au total, j'ai constitué un corpus de 677 sujets. Dans le Tableau 17, pour chaque rubrique, j'indique le nombre de sujets qu'elle comporte, le nombre de sujets que j'ai étudiés, et la part que ces sujets étudiés représentent par rapport au nombre de sujets de la rubrique.

---

[141] Pour rappel sur les objets que j'étudie, revoir le cadrage en introduction de la thèse.

Tableau 17. Liste des sujets étudiés sur le forum Que Choisir, par type d'objets

Objet	Sujets	Sujets vus	Part
Catégorie du forum : Électroménager			
Hotte	13	13	100%
Nettoyeur haute pression	14	14	100%
Fer à repasser	19	19	100%
Friteuse	20	20	100%
Sèche-linge	29	25	86%
Cafetière	35	25	71%
Machine à pain	47	25	53%
Robot multifonction	73	25	34%
Aspirateur	109	25	23%
Four	116	25	22%
Lave-vaisselle	157	25	16%
Réfrigérateur	171	25	15%
Lave-linge	274	25	9%
Catégorie du forum : High tech - Informatique			
Cadre photo	4	4	100%
Télécommande	4	4	100%
Vidéoprojecteur	7	7	100%
Lecteur mp3	13	13	100%
Home cinéma	15	15	100%
Livre électronique	19	19	100%
Écran d'ordinateur	20	20	100%
Casque audio	23	23	100%
Caméscope	28	25	89%
Lecteurs DVD & Blu-ray	42	25	60%
Appareil photo	131	25	19%
Imprimante	152	25	16%
TV	300	25	8%
Ordinateur portable	527	25	5%
Catégorie du forum : Maison Travaux Bricolage			
Barbecue	9	9	100%
Nettoyage extérieur	22	22	100%
Outillage	40	25	63%
Meuble	93	25	27%
Matelas	283	25	9%
Catégorie du forum : Téléphonie			
Téléphone mobile	1345	25	2%
Total	**4154**	**677**	**16%**

J'ai consigné chacun de ces 677 sujets dans un tableur, comportant une ligne par sujet. J'en présente un extrait en Figure 21. Les colonnes que l'on voit sur la capture d'écran indiquent, de gauche à droite, la rubrique d'où est tiré le sujet, le titre, l'auteur et la date. Je détermine ensuite si le sujet consiste plutôt en une question ou un simple partage d'expérience, puis quelle est la problématique la plus mise en avant dans le sujet. Par exemple, plusieurs internautes postent un sujet parce qu'ils ont un produit en panne et qu'ils ne savent pas comment le faire réparer, ou demandent des conseils sur un produit qu'ils souhaitent acheter. Je note ensuite si, pour les sujets où les internautes demandent des conseils, la communauté apporte une solution en leur répondant ou non. Une dernière colonne me permet de noter librement des analyses d'interactions présentes dans chaque sujet.

Figure 21. Tableur d'analyse des 677 sujets sur le forum Que Choisir

	D	F	G	H	R	X	AG	AK
1	Rubrique	Sujet	Auteur	Date publi	Type	Problématique (	Solution apportée (	Commentaire libre sur l'interaction
22	Nettoyage ext	Kerchek K6.40 :(	Kakeuk	05/04/2020	Conseil, avis,	Solidité/fragilité,	Pas besoin	Protestation parce que la marque n'a plus
23	Ecran d'ordina	comparatif et aide au choix de plu	Moxyo	16/12/2018	Question	Fonctionnalités d	Non	Mentionne sa requête pour "avant Noël"
24	Ecran d'ordina	[Au secours] SAV MSI malhonnête	Geoffrey8	31/12/2018	Question	Réparabilité, reco	Non	Exemple intéressant de gros litige avec un
25	Nettoyage ext	KARCHER K7 PREMIUM FELL CONT	reith	24/02/2020	Conseil, avis,	Solidité/fragilité,	Pas besoin	#N/A
26	Casque audio	Achat casque SteelSeries - Garant	Arkhana	31/01/2019	Question	Réparabilité, reco	Non	#N/A
27	Vidéoprojecte	EPSON TW-610 Vs EB-S05	Tblais	15/12/2018	Question	Compatibilité ave	Non	Anticipe le rôle des LED dans le vidéoproje
28	Casque audio	Problème avec Fnac	Chris_91	11/11/2019	Question	Fonctionnalités d	Non	#N/A
29	Livre électroni	Liseuse KOBO Clara HD à déconsei	Carolinett	07/02/2020	Conseil, avis,	Compatibilité ave	Non	#N/A
30	Casque audio	Problème livraison Chronopost	Vikov	29/06/2019	Question	Lieu d'achat, livrai	Non	#N/A
31	Télécommand	Télécommande BFT RCB02	LivTyler	06/07/2020	Question	Réparabilité, reco	Non	A l'intention de remplacer le modèle mais
32	Outillage	obsolescence programmée	Tigerman2	29/11/2019	Conseil, avis,	Solidité/fragilité,	Pas besoin	#N/A
33	Sèche-linge	Panne sèche linge candy	Marlodz	02/02/2020	Question	Réparabilité, reco	Non	#N/A
34	Home cinéma	Utilité des prises vidéos sur home	merlin856	19/10/2019	Question	Fonctionnalités d	Non	#N/A
35	Nettoyage ext	Mode Emploi et notice montage K	haezepoel	14/04/2013	Conseil, avis,	Lieu d'achat, livrai	Pas besoin	Passage final sur la garantie et la défiance
36	Télécommand	Logitech Harmony 650 - Télécomn	Mistraou	26/08/2019	Conseil, avis,	Compatibilité ave	Non	Pas de réponse alors qu'il aimerait de l'aic
37	Fer à repasser	Philips Perfect Care Aqua et Perfe	Laurent	19/04/2013	Demande avi	#N/A	Pas besoin	#N/A
38	Nettoyeur hau	nettoyeur haute pression LIDL PAI	Chamula	31/05/2018	Conseil, avis,	Réparabilité, reco	Pas besoin	Soupçonne de l'obsolescence programmée
39	Téléphone mc	SAV Google	MasterGo	21/06/2021	Conseil, avis,	Réparabilité, reco	Non	#N/A
40	Téléphone mc	SAV absent et possible défaut fab	NiceTea	09/09/2020	Question	Réparabilité, reco	Non	#N/A
41	Téléphone mc	Fichage préventel	PATVER	10/10/2019	Question	Autres	Non	#N/A
42	Ordinateur pc	Lenovo support	roni75002	29/05/2020	Question	Réparabilité, reco	Non	#N/A
43	TV	Aide pour choix de tv 4k	Asryan	14/08/2021	Question	Fonctionnalités d	Non	#N/A

Catégories | Sujets étudiés | Tris à plat

À partir de ce tableur, j'ai tiré deux types d'analyses. La première est qualitative : elle consiste à examiner les ressources et les prescriptions qui se partagent dans les sujets du forum. J'exploite alors les messages comme des extraits d'entretien, tout en tenant compte du fait qu'il s'agit d'une autoproduction écrite, où l'individu a conscience de se présenter face à une communauté de lecteurs et oriente potentiellement son propos en fonction de son auditoire. La deuxième analyse que je fais de ce corpus est quantitative. Elle consiste à faire des comptages, par des tris à plat, de la part de ces sujets qui est consacrée à la durée de vie, des pratiques évoquées (achat, entretien, panne…), du nombre de réponses données, etc. Les tableaux que je présente dans le développement de cette partie sont issus de cette analyse.

Je n'ai pas mené d'entretiens avec des membres du forum. Ce dernier ne comportait pas de messagerie interne, donc il n'était pas possible d'écrire aux internautes pour leur proposer. Cette absence d'entretiens laisse des zones d'ombre. Je ne connais pas grand-chose sur l'histoire

de la création du forum, la manière dont il est modéré et régulé, ni sur le contexte dans lequel les individus postent leurs messages et répondent aux autres. Je suis tributaire de ce qu'ils déclarent sur le forum. Cette limite joue un rôle important dans les analyses que je fais : je peux moins observer les effets du forum que ce qui s'y dit et s'y échange. Je reviendrai sur cette limite en conclusion de la partie 3.1.

Quels acteurs interagissent sur le forum Que Choisir ? Ce site est relativement libre d'accès. Il n'y a pas besoin d'être abonné à la revue ou d'adhérer à l'association pour créer son compte. Tout nouvel inscrit sur le forum se voit attribuer automatiquement un statut, qui apparaît en-dessous de son pseudonyme. Le premier statut, le plus courant, est celui de « consomm'acteur ». Cette terminologie n'est pas anodine. Elle réunit les deux caractéristiques de ce que l'association imagine être son public idéal : le consommateur qui achète et utilise des biens et services, mais qui reste acteur parce qu'il se renseigne et reste actif face aux industriels (Mallard, 2000). Au sein du forum, le statut de « consomm'acteur » désigne les internautes qui postent en tant qu'acheteurs et utilisateurs de produits, et viennent se renseigner sur des questions de consommation, qu'ils soient ou non abonnés à la revue *Que Choisir*.

Les participants du forum peuvent revêtir deux autres types de statuts. Je suppose que ce sont, dans ce cas, les administrateurs qui les changent manuellement, mais n'ayant pas pu en interviewer, ce n'est qu'une hypothèse. Il y a d'abord les salariés ou bénévoles que Que Choisir missionne pour répondre aux questions et modérer le forum, qui se nomment « expert Que Choisir » et « modérateur ». Ils interviennent en tant que figure d'autorité et de représentation de l'association. Le dernier type d'acteurs a pour statut « représentant d'une marque ». Il s'agit de professionnels qui se présentent comme porte-paroles d'un fabricant ou d'un distributeur pour répondre à certaines publications, souvent pour s'excuser de la gêne occasionnée par un produit dysfonctionnel.

Sur le forum Que Choisir, ce sont les « consomm'acteurs » qui interagissent le plus entre eux. Les « experts » ou « modérateurs » d'UFC-Que Choisir ne participent qu'à 14% des 677 sujets étudiés[142], tandis que dans 75% d'entre eux, au moins un « consomm'acteur » répond. Très souvent, des « consomm'acteurs » novices publient des sujets où ils demandent conseil, et des « consomm'acteurs » habitués, ayant déjà plusieurs messages à leur actif, leur répondent. Sur la Figure 22, l'auteur, Guerard66, poste son premier message, tandis que celui qui lui répond, justedroit, en a déjà posté 3455.

[142] Source : Recueil de sujets sur le forum Que Choisir, Julie Madon, données collectées entre novembre 2020 et août 2021. Population : 657 publications postées entre 2004 et 2021 sur le forum Que Choisir, demandant des conseils ou partageant une expérience, sur 677 analysées (ont été exclues 20 publications qui consistaient principalement en des appels à témoignage de la part de modérateurs de Que Choisir).

Figure 22. Sujet de la rubrique Cafetières du forum (capture d'écran, 23/08/2021)



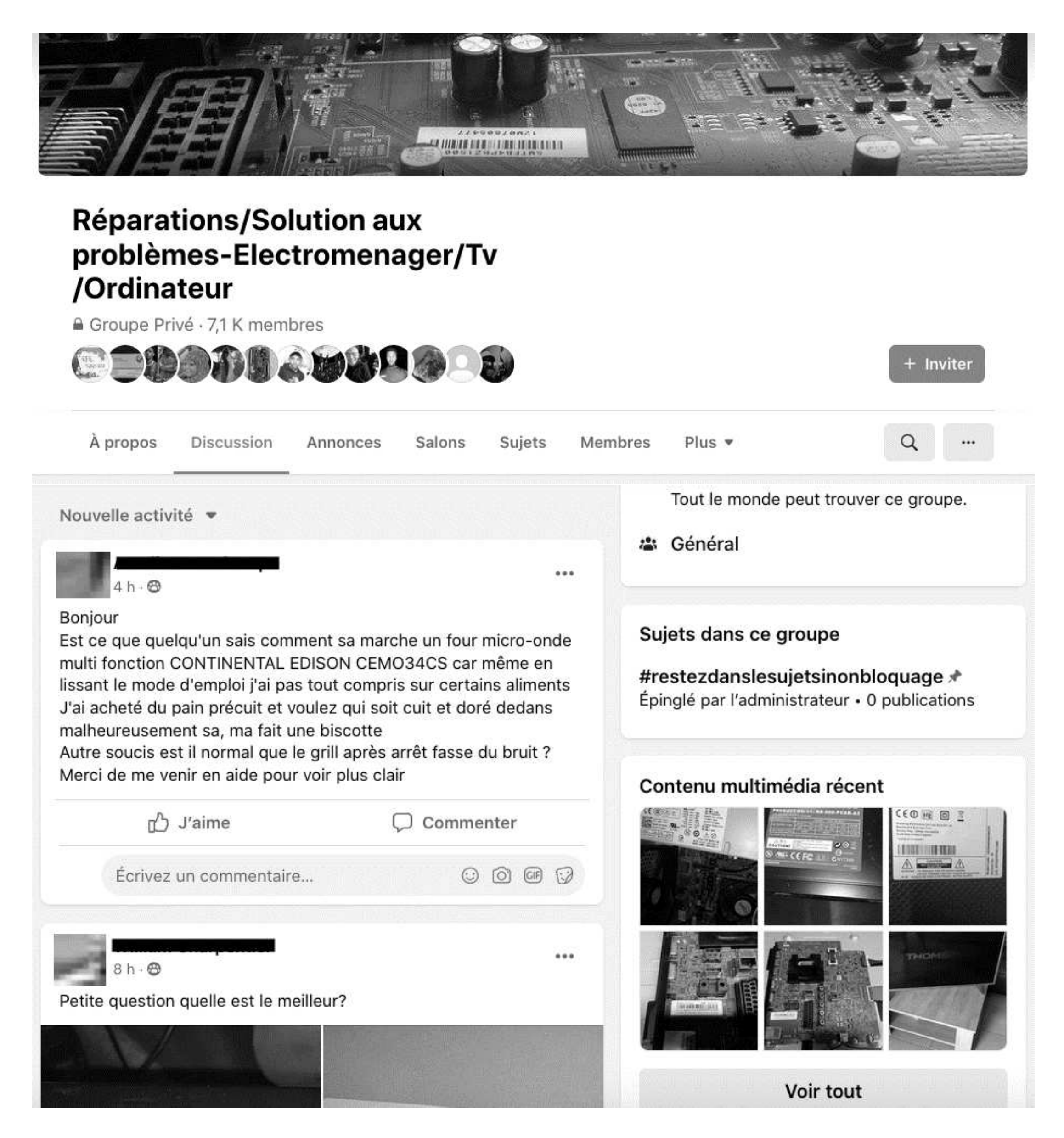
D'après les travaux sur les espaces d'interactions en ligne, cette distinction entre membres ponctuels et habitués est courante. Il arrive souvent qu'« un très petit nombre des contributeurs [soit] très actif » (Beuscart, Dagiral et Parasie, 2016, p. 19-20). Par exemple, sur le terrain de Madeleine Akrich (2019) sur un forum autour du dépistage prénatal, beaucoup de locutrices ont posté peu de messages et peu de locutrices ont posté de nombreux messages.

3.1.3. Le groupe Facebook Réparation, zone d'entraide entre bricoleurs chevronnés et novices

À l'analyse du forum Que Choisir, j'ajoute une deuxième enquête, portant sur un groupe Facebook autour de la réparation. L'idée n'est pas forcément de comparer ces deux communautés en ligne, mais surtout de compléter le matériau déjà obtenu avec un autre terrain. J'ai cherché une communauté en ligne qui porte, cette fois, sur une pratique en particulier. J'avais relevé, en faisant mon panorama en 3.1.1 (Tableau 15), qu'un forum d'entraide sur la réparation pourrait être intéressant pour voir comment des individus s'échangent des conseils et ressources pour bricoler leurs objets. J'ai trouvé ce groupe en tapant le mot-clé « répar » sur le moteur de recherche de Facebook. D'autres groupes Facebook sur le thème de la réparation existaient. Le groupe Réparation, avec ses plus de 7000 membres (voir Figure 23), faisait partie des cinq les plus fréquentés. Les quatre autres avaient tendance à se spécialiser sur une seule catégorie d'objets (exemple : les télévisions) ou étaient moins dynamiques. Par contraste, ce groupe concernait une plus grande variété

d'objets, aidant « celles et ceux qui rencontres[143] un jour, une panne quelconque sur un appareil électroménager, tv, tablette, ordinateur »[144]. Il était aussi plus actif, avec 4 à 15 sujets postés par jour, 82 durant le mois précédant l'observation, suscitant 7 réponses en moyenne.

Figure 23. En-tête de la page du groupe Réparation (capture d'écran, 23/08/2021)



Le groupe « Réparations/Solution aux problèmes-Electromenager/Tv/Ordinateur », que je renomme « groupe Réparation », a été créé en 2015. Les internautes n'ont pas besoin de

---

[143] Je prends le parti de copier/coller le nom du groupe, mais aussi par la suite les extraits de publications des internautes sans corriger leurs fautes d'orthographe.

[144] Auteur inconnu, date inconnue. Description originale du groupe Facebook « Réparations/Solution aux problèmes - Electromenager/Tv/Ordinateur », disponible sur www.facebook.com/groups/1681982148695502, consulté le 22 mars 2021.

créer un compte spécifique pour y participer, ils utilisent leur profil Facebook. Ils font ensuite une demande d'adhésion au groupe pour pouvoir poster. Les messages sont postés les uns après les autres, sans catégorie. Ils sont classés par ordre chronologique. Sur ce groupe, chaque publication est appelée un « post ». Les internautes peuvent y répondre en commentaire. J'ai analysé une centaine de posts, et mené trois entretiens avec des membres. Je développe ces aspects dans l'Encadré 7.

Encadré 7. Observer l'entraide entre des bricoleurs : l'enquête « Groupe Réparation »

Le groupe Facebook Réparation est l'un des sites web que les individus consultent lorsqu'ils cherchent à résoudre une panne. Les internautes s'y partagent des cas de panne, en espérant trouver de l'aide. Difficile, *a priori*, d'accompagner une réparation sans avoir l'objet sous les yeux et à portée de mains. Une des principales questions qui m'a guidée dans mon enquête était celle-ci : comment peut-on accompagner à distance des pratiques manuelles ? Selon quels critères la panne est-elle évaluée ? Y a-t-il des réparations qui « ne valent pas le coup », ou le coût ? Que fait le collectif, et plus spécifiquement ses membres, pour aider au diagnostic, à la résolution, à la recherche de pièces détachées ? Quelles ressources et quelles normes autour des « bonnes pratiques » sont échangées sur cette plateforme ? Au-delà, qu'y partage-t-on ?

Lors de mes premiers pas sur le groupe, j'ai fait une lecture approfondie des posts au fil de l'eau. Ensuite, comme pour le forum Que Choisir, j'ai constitué un corpus de publications sur un tableur Excel. J'ai limité la période d'observation à trois mois, du 21 juin au 29 septembre 2020. À l'époque où j'enquêtais, le 29 septembre datait de quelques mois : cette limite me permettait d'avoir des sujets *a priori* terminés, c'est-à-dire qui n'étaient plus en attente de réponse, au moment où j'observais. Sur ces trois mois, j'ai défini un échantillon aléatoire. J'ai choisi un post sur deux, sur les jours impairs du mois : les 1er, 3, 5, 7, 9, 11, 13, 15, 17, 19, 21, 23, 25, 27 et 29 de chaque mois. Cette méthode a une limite : elle ne permet pas d'observer sur un an les liens avec certains évènements, par exemple un nombre de publications plus faible durant les vacances ou plus élevé durant le confinement.

Sur mon tableur, j'ai consigné un total de 115 posts. J'y ai compté les objets les plus évoqués sur le groupe, les enjeux que les individus mentionnaient autour de la réparation (questions économiques, questions écologiques, questions de temps disponible, etc.). J'ai aussi relevé si les membres actifs encourageaient les individus à bricoler. L'idée générale était de voir si ce groupe pouvait jouer un rôle pour accompagner les individus dans leurs pratiques de réparation. J'ai réalisé, lors de l'analyse, et comme pour le forum Que Choisir, que la lecture ciblée de quelques posts était souvent plus riche que des chiffres statistiques.

À la différence du forum Que Choisir, j'ai pu contacter les membres par message privé. J'ai utilisé mon compte personnel pour contacter trois membres, qui ont répondu positivement à ma proposition d'entretien. J'ai utilisé la grille de l'enquête « Pratiques domestiques » présentée en Chapitre 2, et ajouté des questions sur leur expérience du groupe Réparation. Toutefois, trois entretiens ne sont pas suffisants pour éclairer tous les éléments que les traces écrites passent

sous silence. De plus, j'ai interviewé trois individus plutôt bricoleurs, laissant dans l'ombre les individus peu bricoleurs venus demander des conseils en matière de réparation.

Sur le groupe Réparation, je n'ai pas observé de participation de représentants d'associations ou de marques. Toutefois, les membres du groupe se distinguent entre eux de plusieurs manières. Il y a d'abord une différence de « statut » (au sens indigène) entre les simples membres et les trois « administrateurs » du groupe. Les administrateurs sont chargés de gérer les messages ou de fixer les règles de l'interaction. Une autre différence ne fait pas l'objet d'un « statut » particulier, mais se décèle dans le contenu des messages. Les membres du groupe n'ont pas le même niveau en bricolage. Il y a bien sûr toute une gradation entre bricoleurs et non-bricoleurs, mais je peux au moins relever les différences entre ces deux figures archétypales. J'ai distingué, dans mes comptages, les auteurs de posts qui semblaient bricoleurs et ceux qui n'avaient pas l'air de l'être, en regardant dans le contenu du post et dans leurs retours en commentaires s'ils avaient déjà démonté l'objet qu'ils souhaitaient réparer, s'ils proposaient un prédiagnostic et s'ils utilisaient des termes techniques. Si l'auteur possédait au moins l'un de ces trois identificateurs, je l'ai identifié comme bricoleur. Sur les posts pour lesquels j'ai des données[145], 44% ne semblent pas du tout bricoleurs et 56% ont au moins des notions de bricolage. Les bricoleurs rédigent des publications fournies, truffées de termes techniques, et indiquent souvent qu'ils ont déjà fait telle ou telle étape de démontage ou de diagnostic de la panne. Ils identifient la panne de manière précise, en mentionnant souvent un composant (« condensateur cramé »)[146]. À l'inverse, les débutants en bricolage postent des messages plus rapides, mentionnant simplement le symptôme (« écran qui ne s'allume plus »).

Généralement, les personnes qui commentent les publications ont un minimum de compétences en bricolage. À l'inverse, les non-bricoleurs adhèrent généralement au groupe pour poser leur question, puis cessent de participer. Si un bricoleur qui pose une question est capable d'interagir avec les membres qui lui répondent, en demandant des précisions techniques et en suivant les conseils délivrés par le groupe, un non-bricoleur s'arrête souvent à la première étape. Il demande si son objet est réparable, et quand il récolte des conseils techniques de la part des habitués, il coupe court à la discussion[147]. Ce genre d'interactions est très fréquent sur le groupe Facebook et ne manque pas d'étonner certains membres plus bricoleurs, à l'instar de Pascal, un des trois membres du groupe que j'ai interviewés (cf. Encadré 7). À 46 ans, diplômé d'un Bac+2, Pascal est chef de projet dans le bâtiment, apiculteur, et apithérapeute. Il vit en couple avec sa femme, dans une maison de village des

---

[145] Source : Recueil de posts sur le groupe Facebook « Réparation / Solutions aux problèmes », Julie Madon, données collectées entre novembre 2020 et août 2021. Population : 104 publications postées entre juin et septembre 2020 sur le groupe, sur 115 analysées (j'ai exclu 10 publications qui concernaient des personnes qui avaient posté sur d'autres sujets que la demande de réparation — publicité, partage d'articles etc. —, dont je ne pouvais pas définir s'ils étaient bricoleurs ou non).
[146] Parmi ces bricoleurs, certains semblent être des professionnels, utilisant le groupe comme boîte à outils pendant leur journée de travail lorsqu'ils n'arrivent pas à trouver de solution par eux-mêmes.
[147] L'exemple de Raphaël, que je présenterai en 3.1.6, en est une illustration.

Alpes-de-Haute-Provence dont ils sont propriétaires, avec un niveau de vie d'environ 1670 € net par mois par unité de consommation. Pascal a rejoint le groupe Facebook trois mois avant l'entretien, en plein confinement. Ses activités professionnelles s'étaient arrêtées, et il s'était mis à réparer des objets présents dans son garage. Selon lui, le groupe fonctionne surtout lorsqu'échangent entre eux des individus intéressés par le bricolage, prêts à mettre la main à la pâte.

J'ai été très surpris par le nombre de gens qui viennent sur le forum pour dépanner un appareil défectueux chez eux, et qui n'ont absolument aucune connaissance en électronique. J'ai été vraiment bluffé de me dire : « Mais les gens, il faut quand même avoir conscience que ce n'est pas quelque chose de simple ». Et ils arrivent là, ils n'ont aucun outil, aucun multimètre, rien du tout… ***— Pascal, 46 ans, chef de projet dans le bâtiment, apiculteur et apithérapeute***

Pour résumer, j'ai enquêté sur deux communautés en ligne, qui réunissent des individus autour de la durée de vie de leurs biens domestiques. Je fais figurer dans le Tableau 18 leurs caractéristiques, que j'ai énoncées au fil des deux dernières sections.

Tableau 18. Caractéristiques des deux communautés en ligne étudiées

Nom	Forum Que Choisir	Groupe Réparation
Support	Forum	Groupe Facebook
Création	2004 (au moins[148])	2015
Organisation	Par catégories	Par ordre chronologique
Membres	173 654	7 129
Publications	69 067 sujets	4 à 15 posts par jour, 82 le mois dernier
Réponses / publication	4 en moyenne	7 en moyenne

Source : Recueil sur le forum Que Choisir et le groupe Facebook « Réparation / Solution aux problèmes », Julie Madon, données collectées entre novembre 2020 et août 2021.
Population (dernière ligne) : 677 publications postées entre 2004 et 2021 sur le forum Que Choisir ; 115 publications postées entre juin et septembre 2020 sur le groupe Réparation.

Maintenant, je vais aborder ce qui s'échange sur ces deux plateformes autour de la durée de vie. Je situe d'abord ce que les internautes viennent y chercher, entre demandes de conseils et récits de déboires avec un objet ou une marque (3.1.4). Je montre ensuite que les forums donnent des prescriptions pour aiguiller la consommation (3.1.5), et fournissent des compétences techniques et juridiques pour faire face aux dysfonctionnements des objets (3.1.6). Plus généralement, l'activité de ces deux communautés en ligne participe à légitimer certaines pratiques de longévité, en rendant acceptable le fait de faire durer ses objets (3.1.7).

---

[148] Pour rappel, c'est la date du premier post que j'ai trouvé, mais je n'ai pas trouvé la date officielle de création du forum.

3.1.4. Des espaces de revendication et de mise en cause des offreurs

En étudiant ce qui se dit dans les communautés en ligne, on peut distinguer les sujets dont les internautes parlent d'eux-mêmes. C'est un avantage que relèvent Jean-Samuel Beuscart, Anne-Sylvie Pharabod et Valérie Peugeot. Selon eux, « l'analyse des discussions en ligne apporte un point de vue complémentaire en permettant d'identifier les sujets qui font sens pour les personnes, ceux qui occupent les conversations et ceux qui en sont absents » (Beuscart, Pharabod et Peugeot, 2023). Quelles préoccupations les internautes mettent-ils en avant sur mes forums ? J'utilise le terme générique « publications » pour regrouper, côté forum Que Choisir, les « sujets » postés, et côté groupe Réparation, les « posts ». Les sujets et les posts sont en effet équivalents : ils regroupent un premier message, rédigé par un internaute, et les réponses des autres internautes qu'il a suscitées. Je me fonde sur mes deux corpus de publications (677 sur le forum Que Choisir, 115 sur le groupe Réparation). Je montre, dans cette section, que les internautes y partagent leurs doutes de consommateurs face à leurs objets et y cherchent une écoute collective.

Mais d'abord, de quels objets parle-t-on ? Les publications postées portent sur une diversité d'objets, mais très souvent sur des équipements électriques et électroniques. Sur le forum Que Choisir, je peux les compter facilement. Je reprends le nombre de publications par catégorie, qui s'affiche sur le forum lui-même et que j'ai noté dans le Tableau 17. Les catégories que j'observe comportent un total de 4154 publications, dont, par exemple, 1345 dans la catégorie « Téléphone mobile ». Je fais le calcul : la majorité des publications sur le forum concernent les téléphones mobiles (32%), les ordinateurs portables (13%), et ensuite, à égalité, les télévisions (7%), les lave-linge (7%) et les matelas (7%). Sur le groupe Facebook de réparation, il n'existe pas de chiffres aussi faciles à utiliser. Il faut créer les données. J'ai compté, pour chacun des 115 posts, l'objet sur lequel ils portaient. Les principaux objets sur lesquels les auteurs postent dans les publications étudiées sont les télévisions (41% des posts étudiés), ordinateurs (15%), lave-vaisselle (11%), réfrigérateur (7%) et lave-linges (6%).

La plupart des publications étudiées sur le forum sont des questions posées par des internautes, qui recherchent des conseils et recommandations. J'ai effectué ce comptage en indiquant sur mes deux tableurs Excel — celui dédié au forum et celui dédié au groupe Facebook — pour chacune des publications, s'il s'agissait d'une demande d'aide explicite, comme : « Quelqu'un sait pourquoi mon bac à glaçons fait ce bruit ? ». J'ai ensuite fait un tri à plat pour afficher les pourcentages pour chacune des deux bases de données. Au total, 95% des publications étudiées sur le groupe Facebook et 61% de celles étudiées sur le forum Que Choisir sont de ce type. Le reste consiste en des retours d'expérience, dans lesquels l'auteur formule parfois des préconisations ou des avis.

Je reviendrai sur les publications de type « question » à la fin de cette section, pour montrer brièvement leur nature avant d'aborder la manière dont les communautés y répondent dans les sections suivantes. Mais d'abord, je fais un point sur les publications de type « témoignage ». Celles-ci sont intéressantes à analyser parce que les internautes en font un

usage particulier. Pour ces derniers, les deux communautés en ligne représentent des espaces où faire entendre sa voix, et où archiver publiquement son expérience. Elles permettent de mettre en avant le travail[149] qu'ils effectuent pour consommer. Ils n'attendent parfois pas de réponse particulière. Ces témoignages permettent de mettre en cause des « coupables », qui sont à chaque fois des acteurs marchands. Deux coupables sont souvent désignés sur ces plateformes : les publications du groupe Réparation s'attaquent plutôt aux concepteurs, et celles du forum Que Choisir aux distributeurs et vendeurs.

Dans le groupe Réparation, certains individus font le récit de la réparation qu'ils ont effectuée, pour montrer ce qu'ils considèrent comme une aberration technique dans la conception de l'objet. Ils reprochent aux concepteurs d'avoir fabriqué des produits peu durables. C'est le cas dans l'exemple suivant, en Figure 24. Le membre, probablement un réparateur professionnel, puisqu'il dit avoir réparé quatre lave-linges de la même marque qu'il mentionne, fait part de son indignation.

Figure 24. Post du 30/08/2020 sur le groupe Réparation (capture d'écran)



Dans le groupe Réparation, les individus parlent peu d'obsolescence programmée. Ici, le bricoleur ne suppose pas que les ingénieurs de la marque ont intentionnellement conçu le lave-linge pour qu'il ne dure pas. Il l'insinue en se demandant pourquoi ils l'ont fait. Dans le forum Que Choisir, en revanche, le terme est souvent plus utilisé. La publication d'un membre, ChanteSloubi, l'illustre. Cet individu utilise un broyeur à végétaux :

Impossible d'acheter auprès du SAV LIDL/Parkside, et son intermédiaire Grizzly Shop / Sav03.fr les lames de remplacement (pièce d'usure classique) sans son lourd disque support métallique (fait pour durer des années). C'est un scandale écologique et économique de devoir

---

[149] Je reviendrai amplement sur cette notion de travail ,et de « travail du consommateur » (Dujarier, 2014), dans le Chapitre 4, qui suit.

racheter chaque fois que les lames sont usées (ré-affûtage interdit dans le manuel) d'autres pièces en parfait état. […] Une telle pratique est-elle légale? Cela ne devrait-il pas être signalé comme une sorte d'obsolescence programmée pour cette pièce qu'on nous force à racheter malgré son bon état (le support)? Prenez vos précautions si vous acheter des produits Lidl/Parkside, vérifiez bien que les pièces d'usure sont disponibles!

Forum Que Choisir > Maison Travaux Bricolage > Outillage > « problème SAV LIDL/Parkside : pièces détachées » (ChanteSloubi, 26/11/2020, 3 réponses)

Sur le forum Que Choisir, les témoignages des internautes sont souvent l'occasion de qualifier les pratiques marchandes des distributeurs et des vendeurs de malhonnêtes. C'est le cas dans l'extrait ci-dessus : ChanteSloubi accuse la marque et le distributeur de pratiquer « une sorte d'obsolescence programmée » en incitant au renouvellement de pièces neuves. Témoigner lui permet de se sentir écouté et de voir qu'il n'est pas seul dans son cas. Après lui s'accumulent quelques récits d'expériences similaires, qui reprennent parfois ses termes. Un membre cite ainsi l'argument écologique et financier donné par l'auteur : « On peut acheter, mais pas réparer ! En effet, scandale écologique & économique ». Le forum permet, par la cumulation des expériences, de reformuler un problème rencontré par un seul consommateur en problème plus politique et collectif.

Le forum Que Choisir et le groupe Réparation jouent donc un premier rôle : celui d'un espace d'archivage des problématiques rencontrées par les consommateurs et de mise en cause de pratiques de fabrication, de vente et de service après-vente des acteurs marchands. J'en viens maintenant à ce qui constitue la plus grande masse des publications sur les deux plateformes : les demandes de conseil. Décrire rapidement les questions que les internautes posent sur les forums va me permettre ensuite d'aborder la manière dont le collectif peut les accompagner dans leurs pratiques. Ces questions portent sur une diversité de thèmes. J'ai relevé ceux-ci dans chaque publication, et j'ai ensuite fait un tri à plat que je présente dans le Tableau 19.

D'abord, les individus peuvent poster une publication parce qu'ils cherchent des conseils d'achat. Quelle marque et modèle acheter, quels critères prendre en compte ? Cela concerne une part minime des sujets abordés dans le groupe Réparation (4%), mais plus de la moitié (55%) de ceux du forum Que Choisir. Ensuite, les individus peuvent demander de l'aide parce qu'ils sont en litige avec un commerçant alors qu'ils viennent d'acheter un produit. Cela peut être un défaut de livraison (livraison trop lente ou inexistante, objet endommagé à l'arrivée ou ne correspondant pas à la description), ou de facturation (le commerçant n'effectue pas la promotion pourtant annoncée, ou fait payer un prix plus cher que celui annoncé). Cela concerne 2% des publications du forum, et aucune publication du groupe Facebook. Les internautes peuvent aussi poster des publications parce qu'ils rencontrent des problèmes lors de l'utilisation de l'objet. Ils cherchent à en avoir une utilisation optimale, par exemple en désactivant telle ou telle option sur un téléphone ou une tablette. Cela concerne 12% des publications du forum Que Choisir, et 3% sur le groupe Facebook.

Tableau 19. Questions posées par les auteurs de publications

L'auteur cherche…	Groupe Réparation	Forum Que Choisir
… des conseils d'achat	4%	55%
… comment faire face à un litige à l'achat	0%	2%
… comment avoir un usage optimal de l'objet	3%	12%
… comment entretenir l'objet	6%	1%
… comment faire face à son objet en panne	87%	28%
… à revendre ou donner	2%	0%
Autres / divers	*0%*	*2%*
Total	**100%**	**100%**

Population : 109 des 115 posts analysés sur le groupe Réparation, 416 des 677 sujets analysés sur le forum Que Choisir (ont été sélectionnées uniquement celles qui posaient une question).
Source : Recueil sur le groupe Facebook « Réparation / Solutions aux problèmes » et sur le forum Que Choisir, Julie Madon, données collectées entre novembre 2020 et août 2021.

Le forum Réparation regroupe plus de questions relatives à l'entretien des objets : 6% des posts, concernent un risque de dysfonctionnement : leurs auteurs observent leur objet et se posent des questions avant même que la panne ne survienne[150]. L'essentiel des questions posées sur le groupe Facebook concerne les pannes d'objets (87%). Les internautes demandent si leur objet est réparable, comment le réparer, quels professionnels contacter ou où se procurer des pièces détachées. Sur le forum Que Choisir, les internautes qui postent une publication à la suite d'une panne (28%) sollicitent surtout la communauté pour qu'elle les aide à régler un litige avec un service après-vente. J'y reviens dans la section 3.1.6. Enfin, dans 2% des posts du groupe Facebook, les individus souhaitent donner ou revendre leurs objets en panne pour pièces ou reconditionnement.

Les questions posées concernent donc principalement les achats (forum Que Choisir) et la réparation (groupe Facebook), mais également d'autres pratiques à d'autres étapes de la vie de l'objet. Je vais montrer, dans les sections 3.1.5 et 3.1.6, comment le collectif prend en charge ces questions, par la transmission de prescriptions et de compétences.

3.1.5. Des espaces de prescription pour aiguiller vers des produits fiables

Une première action des communautés en ligne étudiées sur les pratiques de longévité porte sur les choix de produit. Celle-ci est quasi-exclusivement présente sur le forum Que Choisir. Les internautes qui demandent des conseils d'achat ne recherchent pas forcément un produit susceptible de durer dans le temps, et les internautes qui leur répondent ne font pas toujours des conseils dans ce sens. Par exemple, il est courant que les internautes recherchent

[150] Par exemple, dans une publication datée du 29/08/2020 sur le groupe Facebook Réparation, un homme se préoccupe de son lave-vaisselle, dont le voyant du produit de rinçage reste allumé : « pourriez-vous me dire si cela peut causer une panne ? », demande-t-il.

des modèles ayant certaines fonctionnalités ou respectant un budget particulier, sans mentionner la question de la solidité ou de la fiabilité, et que d'autres leur répondent en fonction de ces critères-là. Toutefois, dans certains cas, ces questions sont abordées. Je montre ainsi, dans cette section, que les communautés en ligne peuvent aiguiller leurs membres vers des achats de produits susceptibles de durer, à travers deux actions principales. Elles peuvent leur donner des critères de choix à prendre compte ; et elles peuvent aussi leur décommander ou recommander certaines marques.

D'abord, les internautes peuvent prescrire des critères de longévité à prendre en compte lors de la recherche d'un nouveau produit. Dans une publication, Hadrien77 demande des recommandations de TV-box. Alors qu'il est sur le point de se décider pour un modèle, il demande un avis sur ce produit, en diffusant le lien vers un site de vente. Un autre membre, Unbravgars, met alors en avant un élément qui n'avait pas été abordé par Hadrien77 : le service client. Le site de vente qu'a indiqué Hadrien77 est en effet un distributeur peu connu.

Unbravgars, le 10/05/2016 : personnellement je n' achèterais pas sur ce site qui ne mentionne pas ses CGV, droits de rétractation, SAV retour, Garantie etc. Ces produits ne semblent pas faciles à trouver en France, mais à choisir il serait probablement préférable de passer par Amazon (c'est plus cher) ou un autre marchand en ligne présentant des qualités de sérieux

Forum Que Choisir > High tech – Informatique > Home cinéma > « Équiper son home cinéma avec une TV Box » (Hadrien77, 28/04/2016, 6 réponses)

Unbravgars met en avant une diversité de critères de choix du distributeur, notamment son respect des droits du consommateur, comme les droits de rétractation. Mais il mentionne aussi des questions relatives à la longévité, comme le SAV ou la garantie. Toutefois, Hadrien77 contestera ce choix, car il préfère, à Amazon, des petites plateformes qu'il juge plus éthiques. Il ne reviendra pas pour dire ce qu'il a choisi. Cet exemple montre, en tous cas, comment certains membres du forum peuvent prescrire des nouveaux critères de sélection à prendre en compte lors du choix d'un produit, liés à la longévité[151].

Une autre manière dont le forum encourage l'achat durable est les retours d'expérience négatifs par d'autres internautes. Ceux-ci évitent à d'autres d'acquérir un produit de mauvaise qualité. L'exemple suivant est un sujet posté par Pistré, qui dévalue les produits de la marque Karcher. Son message est suivi de nombreux récits d'expériences similaires de la part d'autres internautes. Quatre ans plus tard, un internaute, qui était sur le point d'acheter un produit de

[151] Le forum Que Choisir peut constituer une ressource pour avoir recours à des distributeurs et marques qui garantissent une durée de vie plus longue, mais il ne pousse pas pour autant au choix de la longévité à tout prix. Une des pratiques de longévité quasi-systématiquement découragée par les internautes est la souscription à des extensions de garantie, jugées peu nécessaires, et souvent présentées par les internautes comme des arnaques potentielles de la part du distributeur, parce qu'elles feraient payer davantage alors qu'il est peu probable que le produit tombe en panne dans le laps de temps couvert par l'extension.

cette marque, hésite à le faire après avoir pris connaissance de cette succession d'avis négatifs.

Safsup, le 26/10/2020 : Je déterre un vieux sujet d'il y a 4 ans, mais je suis étonné de voir toutes les réactions contre Karcher.Tous les échos que j'ai eu de cette marque ont toujours été très bons. Après, je sais qu on' a plus tendnace à le faire savoir quand on est mécontent que l'inverse, mais du coup, ça me fait hésiter à en acheter un

Forum Que Choisir > Maison Travaux Bricolage > Nettoyage extérieur > « avis sur Karcher » (Sujet initié par Pistré, 14/06/2016, 13 réponses)

Cet exemple montre l'effet du forum sur la décision que prennent certains individus d'acheter telle ou telle marque. C'était d'ailleurs l'objectif de Pistré, l'initiateur de ce sujet. À la fin de son message, il avait incité les autres à éviter impérativement les produits de la marque. Le retour de Safsup n'est que la partie immergée de l'iceberg. On peut imaginer que de nombreux autres internautes orientent leurs choix à la suite de la lecture de ce sujet sans prendre la peine de le signaler par un message.

3.1.6. Des espaces de diffusion de compétences techniques et juridiques

Les communautés en ligne étudiées peuvent aussi accompagner les pratiques de réparation. Dans le groupe Réparation, les individus trouvent une aide technique, avec des tutoriels pour réparer eux-mêmes. Dans le forum Que Choisir, l'accompagnement est plus juridique, portant souvent sur le recours à la garantie et au service après-vente[152].

D'abord, le groupe Réparation apporte souvent un accompagnement technique pour aider les internautes à réparer. Je me focalise sur les publications où les auteurs posent une question relative à la réparation. Celles-ci sont au nombre de 94, sur les 115 analysées. J'ai quantifié les moments où le groupe constitue une aide à la réparation, et ceux où il peut au contraire la décourager. Dans 24 de ces 94 publications[153], le groupe n'encourage pas la réparation, soit parce qu'aucun membre ne répond à la question, soit parce que les membres mettent en avant des arguments poussant l'auteur du post à abandonner la réparation. Ces derniers font alors référence à deux éléments : le coût de la pièce détachée ou de

---

[152] Il y a tout de même des exceptions. Les internautes partagent des conseils techniques de réparation sur Que Choisir, et abordent aussi le sujet des garanties sur le groupe Réparation.

[153] Source : Recueil sur le groupe Facebook « Réparation / Solutions aux problèmes », Julie Madon, données collectées entre novembre 2020 et août 2021. Population : 94 publications postées sur le groupe Réparation sur 115 analysées (ont été sélectionnées uniquement celles qui posaient une question relative à la réparation). Dans deux cas seulement, les commentaires étaient divergents sur la question, avec certains qui encourageaient la réparation et d'autres qui considéraient que la réparation était trop coûteuse pour être tentée : j'ai alors effectué un comptage du nombre de membres se positionnant plutôt « pour » et plutôt « contre » la réparation pour indiquer le discours dominant d'un point de vue quantitatif.

l'intervention par un professionnel, qu'ils évaluent comme trop élevé ; et le fait que la réparation est délicate et nécessite des compétences importantes.

En revanche, dans la grande majorité des cas (70 sur 94), les internautes encouragent à la réparation en prodiguant des conseils sur la marche à suivre pour diagnostiquer ou résoudre la panne. Ces conseils s'accompagnent parfois d'un renvoi à des ressources extérieures comme des sites de vente de pièces détachées ou des tutoriels vidéo. Dans le post suivant, l'auteur, Raphaël, cherche à savoir si sa télévision est réparable. Je reproduis les premiers commentaires, ceux d'un certain Rooliane. Rooliane apporte de nombreuses informations, comme la référence du modèle de l'objet en panne, le type de pièces détachées nécessaires et une évaluation de leur prix, la mention de l'existence de tutoriels YouTube et le degré de facilité de la réparation qu'il imagine :

Raphaël, le 30/08/2020 : Bonjour a tous, merci pour l'acceptation. J'ai un soucis avec ma tv je vous met une vidéo de ce qu'elle fait si quelqu'un peut m'aider svp Merci

Rooliane, le 30/08/2020 : C un LG référence 50lf 5610 j'ai le même problème c les barre de led hs

Raphaël, le 30/08/2020 : ok merci et donc ? Pas de solution ?

Rooliane, le 30/08/2020 : ben faut tu commande les barre de led et si tu c y faire tu les change regarde sur Youtube y a des tutoriels pour ça

Raphaël, le 30/08/2020 : oulala y a des promo a confo sinon pour les télé en ce moment :D ça ira plus vite je crois

Rooliane, le 30/08/2020 : lol oui je pense aussi . Surtout que maintenant c est les OLED . La nouveauté . Mais après sa coûte pas trop chère les barres de led . C est facilement réparable . vue la taille de l écran sa vaut le coup de la réparer et la mettre dans une chambre où salon etc

Groupe Facebook « Réparation / Solutions aux problèmes » > Raphaël, 30/08/2020, 19 commentaires

L'auteur du post semble préférer le remplacement par un produit neuf. Rooliane ne l'en dissuade pas, mais insiste tout de même sur le faible prix et la facilité de la panne. Par la suite, quatre autres bricoleurs s'emparent du sujet, proposant des diagnostics similaires. Durant tous ces échanges, l'auteur du post reste silencieux. Il finira par clore la discussion le 1er septembre 2020, deux jours plus tard, en indiquant : « Merci a tous, problème réglé. On a change la tele :D ». Malgré l'apport de soutien et d'informations, l'internaute n'a pas choisi la réparation. C'est souvent le cas, mais je compte au moins 15 récits où l'auteur du post déclare avoir entrepris la réparation, soit lui-même, soit auprès d'un professionnel. Voici un exemple où l'auteur pose des questions au fil de l'avancée de sa réparation, photos à l'appui pour illustrer l'étape où il se trouve. À la fin, il conclut :

Thierry, le 14/08/2020 : Merci énormément à vous tous !! 3eme reparations grace aux membres du groupe ,merci d'être tres actif et de prendre de votre temps !! Vraiment top Donc le problème venait de la courroie pas la bonne référence, trop longue pas assez tendue donc ne tenais pas dans son logement

Groupe Facebook « Réparation / Solutions aux problèmes » > Tierry, 11/08/2020, 64 commentaires

Les conseils techniques de réparation — et d'entretien, car le groupe Réparation accompagne cette pratique-là également — sont moins présents dans le forum Que Choisir. Dans ce dernier, la majeure partie des interactions se situe à un autre niveau : celui de la relation au fabricant et au distributeur, à travers la question du recours au service après-vente. En effet, dans un très grand nombre de sujets du forum, les membres de la communauté rappellent aux auteurs de posts, démunis face à leur panne, de contacter les industriels. Mais parfois, le service après-vente est réticent. La communauté fournit alors très souvent une aide pour avoir recours à la garantie et faire valoir ses droits, à travers des conseils juridiques. Une « consomm'actrice », Caro123, a fait appel au distributeur à qui elle a acheté un ordinateur tombé en panne. Celui-ci lui a fait un devis qu'il lui réclame de régler si elle ne fait pas la réparation. L'ordinateur est censé être sous garantie, mais le distributeur lui oppose que la panne était de sa responsabilité donc qu'il (le distributeur) n'a pas à la prendre en charge. C'est justedroit qui lui répondra, pour lui indiquer les démarches à effectuer.

justedroit, le 23/10/2020 : Votre interlocuteur est le vendeur auprès de qui vous devez faire appel à la garantie légale de conformité par laquelle il est tenu et qui est toute autre que celle éventuelle commerciale. En quoi est-t-elle différente ? Au fait que vous n'avez rien à démontrer, rien à combattre, mais seulement à invoquer l'article L217-4 suivant du Code de la consommation dés lors que le bien n'est pas propre à l'usage habituellement attendu d'un bien semblable. […] Enfin, sachez qu'en vertu de l'article L217-11 du Code de la consommation, il vous est fait droit de réclamer le remboursement du montant de ce devis et une allocations de dommages et intérêts pour privation de jouissance d'un bien acquit neuf et rétention abusive à la mise en jeu des garanties au contrat : « L'application des dispositions des articles L. 217-9 et L. 217-10 a lieu sans aucun frais pour l'acheteur. Ces mêmes dispositions ne font pas obstacle à l'allocation de dommages et intérêts ». Le tout par LRAR. Bonne soirée.

Forum Que Choisir > High tech – Informatique > Écran d'ordinateur > « Écran fissuré » (Caro123, 22/10/2020, 2 réponses)

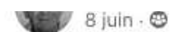
Caro123 remercie justedroit de son aide et lui dit qu'elle va appliquer ses conseils. Je ne sais pas si elle réussira à avoir gain de cause : cela fait partie des limites de ma netnographie. L'interaction avec justedroit lui fournit une série de ressources. D'abord, un soutien moral, car il appuie le fait qu'elle a raison dans ses démarches. Mais également, les contenus des lois auxquelles elle peut se référer, ainsi qu'une marche à suivre : il lui conseille d'envoyer en lettre recommandée avec accusé de réception (« LRAR »).

3.1.7. Des espaces de légitimation des pratiques de longévité

Un dernier point important à souligner est que le forum Que Choisir et groupe Réparation sont des espaces de mise en visibilité et de valorisation des pratiques de longévité. Les individus y font le récit de leurs déboires face aux pannes ou au choix d'un produit. Ces témoignages mettent en avant, sous forme de récit parfois héroïque, les efforts et les combats des individus pour « ne pas se laisser faire » par leurs objets ou par le monde marchand. Dans cette mesure, les deux communautés en ligne étudiées sont aussi des espaces où faire durer ses objets est perçu comme une préoccupation légitime.

Dans le groupe Réparation, ce sont avant tout les compétences techniques qui sont valorisées. Plusieurs membres aidés par des bricoleurs les remercient. Par ailleurs, dans plusieurs publications, les bricoleurs partagent des photographies des réparations qu'ils ont effectuées, faisant montre de leurs compétences. On le voit dans le post en Figure 25, où l'auteur se place en opposition avec les diagnostics de certains acteurs qu'il n'identifie pas clairement (peut-être d'autres bricoleurs, ou même un service après-vente).

Figure 25. Post du 08/06/2020 sur le groupe Réparation (capture d'écran)



Dalle hs qu'il disent 😂 j ai encore appris aujourd'hui , symptômes écran noire rétro éclairage ok . Carte t-con qui ce met en sécurité chute de tension quand je branché une des 2 nappes qui vont au pcb de la dalle .0.22 volt au lieu de 6,55 volt . Test des condo cms du pcb concerné. Verdict un condo en cc , remplacé et télé repartit 😊👍. Ci ca peu aidé du monde et sauvé des télé au diagnostic honteux ... voila bonne soirée tv lg49lf5400



Cette intervention suscite des commentaires : demande de conseils pour d'autres télévisions, et félicitations dont une mentionne le fait que la réparation épargne le départ inutile d'une télévision à la poubelle. Le groupe Réparation apporte de la reconnaissance aux bricoleurs. Ce soutien est important pour valoriser une pratique peu visible, habituellement consignée dans la sphère privée. Ici, ils peuvent présenter le résultat de leur travail à une audience plus large. Par ailleurs, les compétences manuelles ne sont pas valorisées de manière égale dans toutes les sphères sociales. Comme l'a bien montré le Collectif Rosa Bonheur, le travail des mécaniciens dans les garages à ciel ouvert à Roubaix n'est pas reconnu par les politiques publiques de la ville, et relégué à l'économie informelle et aux quartiers

populaires. En revanche, au sein de ces quartiers, et auprès des clients, les compétences techniques des mécaniciens sont associées à un système de bonne réputation, qui fonctionne par bouche-à-oreille, d'un bricoleur à l'autre (Collectif Rosa Bonheur et al., 2017). Cette bonne réputation, visible aussi chez les ouvriers bricoleurs étudiés par Florence Weber (Weber, 2009), fonctionne essentiellement quand les bricoleurs interagissent entre eux, ou avec un public — les clients dans le cadre des garages à ciel ouvert, les autres internautes dans le cadre du groupe Facebook Réparation.

Le forum Que Choisir est aussi un espace de légitimation des pratiques de longévité. Si, dans le groupe Réparation, la figure valorisée est celle du bricoleur, celle du forum est la figure du consommateur qui se bat pour ses droits. Sur ce forum, chercher à acheter un produit qui soit susceptible de durer longtemps est vu comme une préoccupation légitime. Je n'ai jamais observé, dans les sujets que j'ai lus, de dévalorisation de ce type de recherche, mais plutôt des réponses qui aident les individus à se repérer parmi la masse de produits à leur disposition. De même, protester contre les politiques du service après-vente est perçu comme une lutte importante pour se faire respecter en tant que consommateur et avoir gain de cause face aux commerçants. C'est aussi souvent une revendication de pouvoir d'achat : l'argument économique est présent dans les échanges, et souvent repris par d'autres internautes. Dans la publication suivante, Dom08ardennes raconte qu'il possède une perceuse dont le chargeur ne fonctionne plus. Beaucoup de réponses se plaignent du même problème. L'argument financier nourrit leur rhétorique : les vendeurs sont mis en cause comme des « arnaqueurs » dont il faut se méfier.

> *Ma perceuse a été achetée au prix de 39,9 € le 26/01/2017. Il faut savoir que le même SAV m'a dit tout de suite cela vous coûtera 28 € Monsieur ce qui correspondait à l'envoi d'un nouveau chargeur à mes frais ! Elle n'est pas belle la garantie 3 ans LIDL ?*
>
> *Plusieurs réponses, puis benjiii, le 16/09/2020 : […] ces produit sont des pur produits issus de l'obsolescence programmée , il faut que ca tombe en panne . [...] elle est belle l'arnaque. éviter lidl , faut être riche pour acheter pas chère , puisqu'on doit racheter encore et encore*
>
> ***Forum Que Choisir > Maison Travaux Bricolage > Outillage > « LIDL : Garantie 3 ans sur l'outillage PARKSIDE c'est faux ! » (Dom08ardennes, 27/04/2018, 13 réponses)***

Les deux communautés en ligne étudiées peuvent donc encourager des pratiques de longévité. Cela passe essentiellement par un mode d'action : le partage de connaissances. Elles encouragent l'acquisition d'objets durables, grâce à une mise en commun de conseils et retours d'expériences sur les produits, les marques et les distributeurs fiables et ceux à éviter. Elles encouragent la réparation à travers le partage de savoirs techniques, mais aussi juridiques. Elles contribuent également à valoriser les pratiques de longévité, par la reconnaissance des bricoleurs et la légitimation du combat pour faire durer ses objets.

3.2. Un service gratuit qui introduit des individus à la réparation : l'exemple de trois Repair Cafés

3.2.1. Étudier les Repair Cafés comme lieux de socialisation à la réparation

Durant la netnographie, j'ai dû faire avec des zones d'ombre. Comme le signalent certains travaux, la disponibilité et l'apparente transparence des données sur Internet « réduit les individus à leurs traces sans restituer le contexte et les motivations de leur production » (Jouët et Caroff, 2013, p. 148). Mon étude du rôle des forums a été limitée par la relative absence de retours, par les internautes, sur les actions qu'ils entreprennent après s'être connectés en ligne. Par ailleurs, ces deux communautés peuvent jouer sur les pratiques de nombreux individus « muets », qui ne s'expriment pas, mais utilisent les sujets publiés comme une source d'information. Comme le souligne Valérie Beaudouin, la particularité des forums est « la présence d'un vaste public invisible qui n'intervient jamais » (Beaudouin, 2016, p. 218). Cette autrice, accompagnée de Dominique Cardon et d'Alexandre Mallard, a relevé que plus de 80% des membres de l'intranet d'une entreprise qu'ils observaient ne postaient rien et se contentaient de lire. L'activité d'écriture est ainsi dérisoire par rapport à la part, invisible, que prend l'activité de lecture (Beaudouin, Cardon et Mallard, 2001). J'ai ainsi davantage observé les prescriptions de ces deux communautés que leur impact sur les pratiques en tant que telles. Les données sociographiques sont également absentes de ces analyses.

Ces limites invitent à observer un terrain moins contraint. Les Repair Cafés, ou ateliers de réparation bénévoles, réunissent dans un même espace des bénévoles et des individus apportant un objet en panne. Je peux observer les activités qui s'y déroulent, les interactions orales entre les différents acteurs, et interroger directement les participants. Pour rappel, et comme je l'ai expliqué en introduction de ce chapitre, je cherchais des organisations qui socialisent les individus à des pratiques de longévité. J'aurais pu enquêter sur une série d'autres organisations, que j'avais exposées en Figure 19. J'ai choisi les Repair Cafés car je pouvais facilement y observer un grand nombre d'interactions.

Le concept du Repair Café a été pensé par une ancienne journaliste néerlandaise, Martine Postma. Le principe est simple : réunir, dans une même salle, des individus possédant un objet en panne et des réparateurs bénévoles. Durant les sessions de Repair Cafés[154], les individus réparent, avec l'aide d'un réparateur bénévole, leur objet. L'atelier est gratuit : l'important est de rendre la réparation accessible à tous. Le premier Repair Café a eu lieu à Amsterdam en 2009[155]. Peu à peu, des initiatives similaires ont essaimé dans tous les Pays-Bas, puis en Europe. En 2011, la Repair Café Foundation a été créée par Martine Postma et d'autres pour

---

[154] J'appelle « session » une séance (ou évènement) de Repair Café : celles-ci durent souvent plusieurs heures et ont souvent lieu le week-end, par exemple le samedi après-midi.

[155] Repair Café Foundation, date inconnue. « À propos », RepairCafé.Org, disponible sur : www.repaircafe.org/fr/a-propos, consulté le 16/01/2023.

promouvoir le concept et mettre en réseau les différents Repair Cafés émergeant sur les différents continents. D'après cette fondation, les Repair Cafés répondent à une multitude d'objectifs. Le but premier est d'éviter de jeter des objets qui pourraient être réparés, pour éviter le coût environnemental du recyclage et de la production de nouveaux objets. Mais le but est également de créer des lieux de partage, où s'échangent des connaissances techniques et où se forgent des relations à l'échelle locale, entre membres d'un même quartier ou d'une même ville. Les Repair Cafés se sont progressivement développés dans le monde entier. D'après la fondation[156], il existe aujourd'hui au moins 2 500 Repair Cafés, surtout implantés dans les pays occidentaux : environ 2 200 en Europe, 190 en Amérique du Nord, 70 sur le continent océanien, et moins d'une dizaine en Afrique, en Amérique du Sud et en Asie. Le nombre de Repair Cafés s'accroît chaque année : ils n'étaient que 900 en 2016 (Charter et Keiller, 2016a). La France possède au moins 300 Repair Cafés, dont une cinquantaine en région parisienne. J'ai enquêté dans trois d'entre eux ; je les présente dans quelques lignes.

Pour la fluidité de l'histoire, j'appellerai ceux qui viennent réparer leur objet les *apportants*, en référence au fait qu'ils apportent un objet en panne. Ce terme indigène a été mentionné par un seul enquêté, et n'est pas utilisé par d'autres personnes sur le terrain. Les autres acteurs qui se réunissent dans les Repair Cafés sont les bénévoles. Dans les Repair Cafés que j'ai observés, les bénévoles pouvaient remplir trois rôles. D'abord, ils pouvaient avoir fondé l'antenne locale que j'observais : je les appelle alors des *fondateurs*. Ensuite, ils pouvaient proposer leur aide pour la réparation des objets des apportants : je les appelle les *réparateurs*. Enfin, d'autres bénévoles ne réparaient pas, mais participaient à la fluidité des évènements. Ils géraient les dates et lieux des prochaines sessions, animaient l'équipe des bénévoles et géraient la communication (réseaux sociaux, flyers, démarchage auprès de la municipalité pour obtenir une salle…). Durant la session, ils étaient souvent positionnés à l'accueil pour gérer l'arrivée des apportants. J'appelle ces bénévoles des *organisateurs*. En 3.2.2, je reviens sur ces différents rôles, qui ne s'excluent pas, mais qui, au contraire, peuvent être tous remplis par une seule et même personne. Certains Repair Cafés comptent également des salariés, qui remplissent des missions similaires à celles des bénévoles, mais de manière plus intense. Les trois Repair Cafés dans lesquels j'enquête ne comportent pas de salarié au moment du terrain.

Les apportants peuvent venir avec toutes sortes d'objets : des petits équipements électroménagers, de l'électronique, des vélos, des vêtements, des petits meubles, des jouets d'enfant. Les réparations prises en charge dépendent des spécialisations des réparateurs volontaires et des outils disponibles. Par exemple, dans les trois Repair Cafés que j'ai observés, les bénévoles réparaient peu les objets en cuir, car elles nécessitent une machine à coudre spécifique. Les sessions accueillent un nombre d'apportants variable. Dans les Repair Cafés que j'ai observés, 10 à 100 apportants venaient à chaque session. Ils ont lieu dans des espaces publics, comme des centres socio-culturels ou des salles municipales. La règle est que la réparation doit se faire en présence de l'apportant et que l'apportant doit être impliqué

[156] Repair Café Foundation, date inconnue. « Visit a Repair Café », RepairCafé.Org, disponible sur : repaircafe.org/en/visit, consulté le 16/01/2023.

dans cette réparation[157]. Ces modes d'opération sont sensiblement les mêmes dans tous les Repair Cafés déjà étudiés en Europe et aux États-Unis (Ames et Rosner, 2014 ; Charter et Keiller, 2016b ; Cole et al., 2018 ; Gnanapragasam et al., 2017 ; Graziano et Trogal, 2017 ; Kannengießer, 2018 ; Pit, 2020).

Les auteurs, nombreux et internationaux, qui ont travaillé sur les Repair Cafés, les inscrivent dans un mouvement social plus large. Valeria Graziano et de Kim Trogal (2017) utilisent le terme de « *repair movement* » pour désigner des organisations associatives ou marchandes qui promeuvent la réparation. Celles-ci peuvent le faire en luttant au niveau législatif pour rendre les produits plus réparables, comme The Repair Association, qui milite pour les droits à la réparation. Je pourrais y ajouter l'association HOP étudiée dans le Chapitre 1. Les autrices incluent également, dans ce « *repair movement* », des organisations offrant des nouveaux services de réparation comme iFixit[158] (Raihanian Mashhadi et al., 2016) ou les Repair Cafés. Selon la littérature, les Repair Cafés jouent au moins deux rôles. Pour certains auteurs, ils correspondent à une modalité de participation politique, proposant une alternative au système capitaliste (Kannengießer, 2018), dans la continuité de la contre-culture américaine des années 1960 (Rosner et Turner, 2015). D'après eux, la réparation bénévole encourage les individus à sortir du régime marchand, en les poussant à préserver leur objet plutôt qu'en racheter un. D'après d'autres travaux, les Repair Cafés œuvrent aussi pour la transition écologique. Ils contribuent au développement d'une économie circulaire qui, en préservant les ressources et en réutilisant les déchets, protège l'environnement (Ames et Rosner, 2014 ; Pit, 2020).

La question qui m'intéresse ici est celle de l'impact des Repair Cafés sur leurs apportants. Les Repair Cafés peuvent-ils amener des individus à réparer davantage ? La recherche a peu étudié l'impact que ces évènements ont sur leur public. Une enquête sur des ateliers de couture en Nouvelle-Zélande a montré que ces ateliers pouvaient apporter aux individus des nouvelles habitudes de réparation (Durrani, 2018). Une autre soutient que les apportants peuvent y acquérir des connaissances sur l'entretien ou les réparations de routine (Cole et al., 2018). D'après d'autres recherches, beaucoup de Repair Cafés ont des effets plutôt modérés sur leurs apportants, surtout parce que les réparateurs bénévoles utilisent rarement un discours pédagogique pour vulgariser et démocratiser la réparation (Ames et Rosner, 2014 ; Graziano et Trogal, 2017 ; Kannengießer, 2018). *A priori*, les impacts des Repair Cafés sont limités, mais les travaux les détaillent encore peu. Je propose de prendre à bras-le-corps cette question des effets, en m'intéressant de près à ce qui se déroule au sein des sessions de Repair Café, et en m'appuyant sur les retours d'expérience des différents acteurs en présence. Comment l'organisation traite-t-elle la question de la réparation et, plus largement, de la

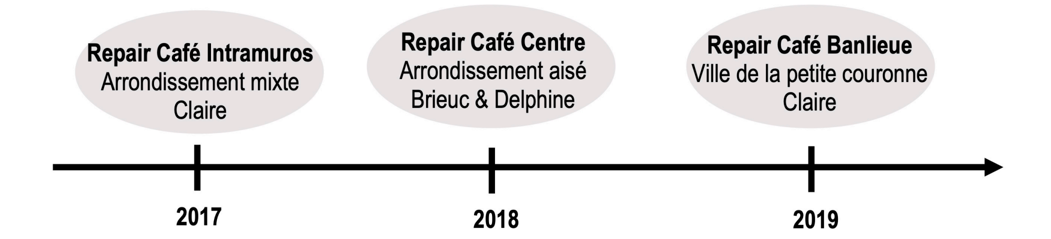
---

[157] Cette règle est mentionnée dans le règlement interne mis en ligne par la Repair Café Foundation : « Les visiteurs effectuent autant que possible eux-mêmes les réparations, si nécessaire avec l'aide des experts en réparation présents ». Source : Repair Café Foundation, date inconnue. « Règlement interne », RepairCafé.Org, disponible sur : www.repaircafe.org/fr/reglement-interne, consulté le 16/01/2023.
[158] Entreprise accompagnant, en ligne, l'autoréparation.

durée de vie des objets ? Comment et sur quoi se fait-elle prescriptrice ? Parvient-elle à socialiser les apportants à ces enjeux ?

Les trois Repair Cafés franciliens dans lesquels j'ai enquêté s'inscrivent dans un contexte particulier : le succès florissant du premier Repair Café créé à Paris, qui a essaimé ensuite un peu partout en Île-de-France. Ce premier Repair Café a été lancé en 2013, par un groupe de personnes, plutôt des cadres d'une quarantaine d'années. Ils se sont connus en contactant la Repair Café Foundation au Pays-Bas, qui les a mis en relation et leur a fourni, pour 50 €, un « kit de création de Repair Café », comportant des outils et une charte de fonctionnement. Ils ont mis en place des sessions à différents endroits, sous le nom de « Repair Café Paris ». Mais rapidement victimes de leur succès, ils n'ont plus pu accueillir tous les apportants. Ils ont alors encouragé la création de Repair Cafés locaux.

Figure 26. La création des trois Repair Cafés étudiés



J'ai enquêté dans trois de ces Repair Cafés locaux, que j'illustre en Figure 26. Je leur ai attribué des noms fictifs. Le Repair Café « Intramuros » est situé dans un arrondissement assez mixte de Paris, proche de la petite couronne. « Centre » est situé dans un quartier plus central et aisé. « Banlieue » se trouve dans une commune au Sud de Paris. Ces trois Repair Cafés ont été créés à un an d'intervalle. Le Repair Café Intramuros est le plus ancien, lancé en 2017 par Claire, une trentenaire qui cherchait à faire du bénévolat en parallèle de son métier d'assistante juridique. Claire a été accompagnée par un salarié de Repair Café Paris, qui l'a aidée à chercher un local (prêté par une association), des bénévoles, et mettre en place les premières sessions en 2017.

Le Repair Café Centre a été inauguré par Brieuc et Delphine, deux habitants du même quartier, en 2018. En-dehors de son métier d'enseignant-chercheur, Brieuc (47 ans à l'époque) était très investi dans de nombreuses associations sur le thème de la démocratie, où il a rencontré Claire, qui lui avait proposé de participer à Intramuros en tant que réparateur. En janvier 2018, il a posté une annonce sur un site de mise en relation entre voisins, à la recherche de volontaires pour développer un Repair Café dans son quartier. Delphine, 43 ans, a répondu présente. Elle connaissait le principe : quand elle ne faisait pas des contrôles qualité dans l'industrie, en tant qu'inspectrice à temps partiel, elle gravitait dans

les milieux associatifs, autour de l'écologie et du *low tech*[159]. Ensemble, ils ont distribué des tracts dans les marchés du quartier, trouvé un « tiers-lieu » susceptible de les accueillir. Les « tiers-lieux » sont des lieux situés entre l'espace de travail et l'espace domestique, où se développent des activités collectives (Oldenburg, 1999). Ici il s'agissait d'un immeuble, qui allait bientôt fermer pour travaux, temporairement occupé par des espaces de coworking. Les Repair Café Centre s'y tenaient tous les mercredis soirs. Quelques mois plus tard, Brieuc et Delphine ont été contactés par la Mairie du quartier, qui a proposé de les héberger dans une salle prêtée un samedi par mois, en plus des mercredis au tiers-lieu.

En 2019, Claire, fondatrice d'Intramuros, a lancé un nouveau Repair Café, cette fois-ci en banlieue, dans la commune où elle résidait. Une maison des associations leur a prêté une salle, et la municipalité a communiqué sur l'évènement. Claire a aussi trouvé, *via* le bouche-à-oreille et le réseau des voisins, quelques couples d'habitants qui sont également devenus organisateurs et réparateurs pour Banlieue.

Concernant la situation financière, les trois Repair Cafés n'ont pas beaucoup de ressources à gérer. Comme le dit Brieuc, « on a une activité qui ne demande pas grand-chose » : des outils pour réparer, que les réparateurs bénévoles apportent, et quelques boissons et gâteaux pour les moments conviviaux, dont se chargent bénévoles et apportants selon les moments. La plus grande dépense est celle du local. Dans le cas d'Intramuros et de Banlieue, et des Repair Cafés Centre qui se tiennent à la Mairie, la municipalité prête le local. Seul Centre doit donner un loyer pour être hébergé au Cowork, le tiers-lieu éphémère. Ce sont les fondateurs, Brieuc et Delphine, qui ont choisi de payer ce loyer, puisant sur leurs ressources financières personnelles. J'explique maintenant, dans l'Encadré 8, le terrain que j'ai effectué dans les trois Repair Cafés.

Encadré 8. Voir comment un collectif peut accompagner des pratiques privées autour des objets : l'enquête « Repair Café »

J'ai commencé à enquêter sur les Repair Cafés assez tôt dans la temporalité de la thèse, dès le deuxième mois. L'objectif de cette enquête était triple. Je cherchais d'abord à identifier les profils des apportants des Repair Cafés. Pour cela, j'ai fait passer des questionnaires auprès d'eux durant les sessions. D'autre part, je souhaitais comprendre l'expérience des bénévoles en Repair Café : quelles étaient leurs motivations, comment faisaient-ils fonctionner et vivaient-ils l'évènement ? Pour cela, j'ai fait de l'observation participante et mené des entretiens formels et informels avec eux. Enfin, je me demandais quel impact ces sessions pouvaient avoir sur les apportants. Gagnaient-ils des compétences de bricolage, une nouvelle vision de la réparation, voire un nouveau rapport aux objets ? J'ai fait de l'observation participante et des entretiens formels et informels avec les apportants, tout en notant le point de vue des bénévoles sur la

[159] La notion de *low tech* désigne le recours à des technologies « basses », ou faiblement développées, qui sont sobres en ressources matérielles et énergétiques, par opposition aux *high tech* (hautes technologiques). Un des promoteurs des *low tech* est l'ingénieur centralien Philippe Bihouix, qui a écrit *L'Âge des low tech. Vers une civilisation techniquement soutenable* (Bihouix, 2014).

question. J'ai donc observé les Repair Cafés à la fois par les gens qui apportent et par ceux qui organisent, accueillent et réparent.

Une triple monographie : choix des terrains et matériaux récoltés

Un annuaire en ligne recense une bonne partie des Repair Cafés existant en France, et indique leurs coordonnées. Comme je recherchais un terrain urbain et plutôt aisé, critère que j'ai explicité dans l'introduction de cette thèse, mon choix s'est porté sur les quartiers et communes moyennement à très aisés de la région parisienne. J'ai ensuite été guidée par mes entrées sur le terrain. J'ai commencé par contacter le Repair Café Centre. Je note, dans le Tableau 20, le niveau de vie médian des habitants de l'arrondissement et le taux de pauvreté, afin que la lectrice ou le lecteur puisse le situer. En utilisant les coordonnées indiquées sur l'annuaire, j'ai rapidement obtenu un entretien avec ses deux fondateurs, Brieuc et Delphine, qui m'ont invitée aux sessions de leur Repair Café. Brieuc m'a également fourni le contact d'une bénévole qu'il connaissait : il s'agissait de Claire, qui avait contribué à fonder deux Repair Cafés. Le premier était en phase de lancement : c'était le Repair Café Banlieue. Le deuxième, créé depuis 2017, était le Repair Café Intramuros. Dans ces trois Repair Cafés, j'ai observé un total de 25 sessions, que je détaille dans le Tableau 20. J'y indique le rythme des sessions, la période durant laquelle j'ai mené mes observations et le nombre de sessions que j'ai observées pour chaque Repair Café. J'ai complété l'observation de ces sessions par la prise de photographies et la collecte de sources écrites : prospectus, affiches, tableaux d'inscription sur place ; éléments des sites web et pages Facebook. J'ai aussi participé, en-dehors des sessions proprement dites, à des moments conviviaux (repas, apéritifs) ou plus formels (réunion) avec les bénévoles.

Tableau 20. Les trois Repair Cafés enquêtés, par ordre d'entrée sur le terrain

	Centre	Banlieue	Intramuros
Date de création	2018	2019	2017
Localisation	Paris	Petite couronne	Paris
Fondateurs	Brieuc & Delphine	Claire	Claire
Niveau de vie médian des habitants du quartier[160]	30 000 €	28 000 €	27 000 €
Taux de pauvreté[161]	10%	9%	13%
Fréquence et déroulé des sessions	Un samedi par mois 9h-12h + le mercredi 19h-22h	Un samedi par mois 13h30-17h30	Un samedi par mois 14h-18h
Temps de l'observation	10/2018 – 09/2019	03/2019 – 11/2019	03/2019 – 11/2019

[160] Source : Insee, 2019. Données de 2016, « Comparateur de territoire », *Site de l'Insee*, disponible sur : www.insee.fr/fr/statistiques/zones/1405599, consulté le 17/03/2021.
[161] Idem

Sessions observées	13 mercredis 4 samedis	4 samedis	2 samedis (+ 2 où mes questionnaires sont distribués sans que je sois présente)
Moments informels partagés	Plusieurs dîners réunissant bénévoles et apportants	Plusieurs apéritifs entre bénévoles + une réunion d'organisation	Aucun

Relation d'enquête et place d'observatrice

Dans tous les Repair Cafés, j'ai été dès mon arrivée intégrée à l'équipe. Par exemple, dès le premier Repair Café Centre auquel j'ai assisté, en octobre 2018, le fondateur m'a tendu un badge de bénévole pour y inscrire mon nom. J'ai eu des contacts privilégiés avec les fondateurs de chaque Repair Café, qui, au-delà de tolérer ma présence, m'ont très naturellement intégrée aux bénévoles. C'est au niveau du Repair Café Centre, plus familial que les deux autres car il a lieu plus fréquemment et regroupe une équipe plus restreinte, que j'ai tissé les liens les plus forts, avec des réparateurs que j'avais l'occasion de voir toutes les semaines. Par contraste, c'est avec Intramuros que j'avais le moins de familiarités, car j'avais moins de temps disponible pour les sessions. Chaque fois, je n'ai pu aider qu'en partie à l'installation de la salle, et jamais au rangement. J'ai donc moins noué de contacts avec les bénévoles. Les liens avec mon informatrice, la fondatrice d'Intramuros, se sont distendus au fur et à mesure : d'enthousiaste au départ vis-à-vis de mon travail, elle est devenue moins disponible au fil du temps. J'avais la sensation de prendre beaucoup plus que je n'apportais à ce Repair Café, surtout lorsque je percevais le contraste entre l'esprit de don de soi qui régnait parmi les bénévoles, surtout les organisateurs, qui travaillaient beaucoup en-dehors des sessions de Repair Café (site internet, organisation, etc.), et ma logique de rentabilité : je cherchais à récolter un maximum de matériau pour mon terrain dans le temps imparti.

À Intramuros, j'ai fait de l'observation directe, c'est-à-dire que j'assistais aux réparations et je prenais des notes sur le déroulement des évènements et les interactions que j'entendais. En revanche, à Banlieue, je me suis incluse dans le groupe bénévole qui s'occupait de l'accueil des apportants, effectuant une observation participante. En Repair Café Centre, mon statut variait au gré des sessions. Je prenais du temps pour observer, mais je jouais souvent le rôle de relais d'information : prendre les contacts des apportants qui souhaitaient être tenus informés des dates des prochaines sessions, transporter des outils d'une table à une autre, etc. Ma position d'observatrice était souvent hybride : j'étais à découvert pour la plupart des bénévoles, qui me connaissaient ; mais beaucoup d'apportants m'identifiaient davantage comme une bénévole connaissant bien les lieux que comme une sociologue venue observer.

Entretiens formels et informels avec les bénévoles et apportants

J'ai mené une série d'entretiens semi-directifs avec les fondateurs des trois Repair Cafés, mais également avec des organisateurs et réparateurs[162] d'autres Repair Cafés. Au total, j'en ai mené huit, que je liste dans le Tableau 21.

Tableau 21. Bénévoles de Repair Café rencontrés en entretien formel

Prénom	Rôles	Repair Café principal	Âge	Profession
Brieuc	Fondateur - Organisateur - Réparateur	Centre	48	Chercheur
Delphine	Fondatrice - Organisatrice - Réparatrice	Centre	43	Inspectrice
Claire	Fondatrice - Organisatrice - Réparatrice	Intramuros / Banlieue	36	Assistante juridique
Frédéric	Fondateur - Organisateur - Réparateur	Autre	49	Chômage
Fabrice	Salarié	Autre	49	Chômage
Céline	Organisatrice	Banlieue	43	Gestionnaire
Gilles	Réparateur	Centre / Autre	56	Électronicien
Romain	Réparateur	Centre	25	Ingénieur de recherche

S'ajoutent à cela les entretiens informels, nombreux, que j'ai menés avec des bénévoles en cours d'observation, lors des sessions ou lors des repas et apéritifs. Une partie des entretiens que j'ai menés dans l'enquête « Pratiques domestiques » s'est faite avec des apportants recrutés en Repair Cafés ; nous y avons parfois évoqué leur expérience de l'atelier. J'exploite ces récits : ils sont présents chez 27 des enquêtés de « Pratiques domestiques ». En complément, six autres enquêtés que j'avais recrutés par d'autres canaux s'était déjà rendus à un Repair Café ailleurs en France. Leurs retours d'expérience m'ont été utiles à titre de comparaison.

Cerner les motivations et profils des apportants : questionnaires distribués

J'ai conçu un questionnaire à destination des apportants. Je les y interrogeais sur les raisons de leur venue en Repair Café, l'objet qu'ils apportaient, et leur demandais quelques caractéristiques sociodémographiques. J'ai d'abord testé ce questionnaire dans les premières sessions avant de le stabiliser. Le formulaire est disponible en Annexe 12. Selon les Repair Cafés et l'affluence, les modalités de passation du questionnaire ont varié. Centre est peu fréquenté, avec sept apportants par session en moyenne, d'après mes comptages. Par contraste, Banlieue compte une moyenne de 64 apportants par session, et Intramuros 28. J'ai très souvent fait la passation en face-à-face avec les apportants en Repair Café Centre, prenant moi-même les notes. Au Repair Café Banlieue, j'avais commencé par faire une passation en face à face lors de la première session, mais cela ne me permettait de voir qu'un nombre très petit d'individus par rapport au nombre total d'apportants. J'ai décidé, à partir des sessions suivantes, de transmettre le formulaire papier aux apportants pour qu'ils le complètent eux-mêmes, dans la salle d'attente. En effet, dans les Repair Cafés à forte affluence, les individus commencent par patienter dans un espace convivial, où ils peuvent s'asseoir et déguster du café et des gâteaux. J'ai opté pour la même stratégie dans le Repair Café Intramuros.

Le Tableau 22 évalue le taux de réponse au questionnaire. Je disposais du nombre total d'apportants venus aux sessions observées, soit parce que je les ai comptés (pour Repair Café Centre), soit parce que les bénévoles de l'accueil tenaient un registre des apportants (pour Intramuros et Banlieue). Je notais ces chiffres à la fin de chaque session, puis j'ai additionné le tout. J'ai ensuite calculé le nombre moyen d'apportants pour chaque session observée des trois Repair Cafés, en divisant le nombre total des apportants venus aux sessions observées par le nombre de sessions observées. J'ai aussi compté le nombre de questionnaires collectés dans chaque Repair Café. Si le total, tous Repair Cafés confondus, est de 286 questionnaires, je ne prendrai en compte que 279 d'entre eux dans les statistiques. En effet, au moins 7 individus ont complété deux fois le questionnaire : je l'ai repéré *a posteriori*, en voyant qu'ils mettaient la même adresse email dans leurs coordonnées. Il y a peut-être même davantage de doublons, donc il faut compter une marge d'erreur.

Tableau 22. Part des apportants ayant complété le questionnaire

	Centre	Banlieue	Intramuros	Total
Nombre moyen d'apportants par session	7	64	28	-
Nombre total venus aux sessions observées	98	255	111	464
Apportants ayant complété le questionnaire	78	124	84	286
Taux de réponse aux questionnaires	80%	49%	39%	62%

Comme montré dans le Tableau 22, tous les apportants ne complètent pas le questionnaire. J'ai un taux de réponse de 80% en Repair Café Centre, 49% à Banlieue et 39% à Intramuros. Les modalités de passation choisies induisent des biais de sélection des répondants difficiles à éviter. Dans Centre, la passation en face à face me permet d'aborder les individus qui se présentent sans distinction ; en revanche, quand je propose simplement des formulaires à compléter, une sélection peut avoir lieu. Côté Banlieue et Intramuros, les non-répondants sont d'abord ceux qui ne passent pas par la salle d'attente. On peut imaginer que le fait d'attendre ou non est un hasard, mais il peut y avoir deux biais. D'abord, les personnes qui attendent moins sont potentiellement les plus averties : elles viennent au tout début du Repair Café pour éviter la queue. Elles connaissent peut-être davantage le concept. Deuxièmement, il s'agit peut-être de celles qui ont des objets plus courants et sont donc appelées plus rapidement parce que les réparateurs connaissent mieux les objets. Les non-répondants peuvent aussi être des personnes qui ont du mal à lire et écrire le français, à cause d'un faible niveau de diplôme, du fait que le français n'est pas leur langue maternelle ou d'un handicap. J'ai d'ailleurs eu recours à la passation en face à face pour une personne portugaise et une personne malvoyante, mais ces deux cas isolés ne compensent pas les potentiels autres « ratés » (Barrelet, 2017) de la distribution de questionnaires dans Banlieue et Intramuros.

Croiser les données pour appréhender l'impact des Repair Cafés

À l'issue du terrain, je disposais du matériau suivant :

[162] J'ai présenté la différence entre ces trois rôles plus haut dans cette section, et j'y reviens en 3.2.2.

1. Les notes de terrain des observations directes et participantes de 25 sessions de Repair Café et de plusieurs réunions des bénévoles avant et après les sessions.

2. Les transcriptions des entretiens semi-directifs avec huit bénévoles et 33 apportants (27 ayant fréquenté les trois Repair Cafés étudiés, six en fréquentant d'autres), sans compter les entretiens informels menés durant les observations.

3. Les 279 questionnaires complétés par les apportants, dans lesquels ils communiquaient des informations sur leur profil et les objets qu'ils venaient faire réparer.

Durant la phase d'analyse, j'ai relu intégralement mes notes de terrain et les transcriptions des entretiens menés avec les réparateurs bénévoles. J'ai rédigé, à partir de cela, une monographie des trois Repair Cafés, dans laquelle j'exposais leur fonctionnement et les interactions (relation d'apprentissage, tensions, compétition…) observées entre les différents acteurs. À partir des 33 entretiens avec les apportants, j'ai créé un tableur dont chaque ligne correspondait à un enquêté qui s'était rendu en Repair Café. J'indiquais ensuite des informations sur son profil, puis je détaillais son vécu de la session : comment avait-il découvert le Repair Café, quelles interactions avait-il eues avec les réparateurs, s'était-il impliqué dans la réparation en prenant en main des outils ? J'ajoutais des éléments qui permettaient de sonder l'impact du Repair Café *a posteriori* : avait-il gagné des compétences techniques, disait-il avoir changé de vision sur son rapport aux objets ? Je présente ce tableur en Figure 27.

Figure 27. Tableur des apportants de Repair Café enquêtés

	D	E	F	I	U	V	X	AC
1	Genre	Âge	PCS	Bricole	Venu comment	Attente et parcours	Interaction bénévoles	Impact
2	Homme	18-29 an	4_Sans e	Non	C'est parce qu'il a un ami qu	#N/A	#N/A	Il a retenu au maximum quelqu
3	Femme	60-90 an	3_Emplo	Non	Est allée à Bourg-la-Reine pu	A attendu, a observé quelques	Le tournedisque ne peut être ré	Se tâte à être bénévole à l'accu
4	Femme	60-90 an	2_Artisar	Non	#N/A	#N/A	#N/A	Sorbetière pas réparée, les rép
5	Femme	30-44 an	1_Cadres	Oui	Déplacée loin de chez elle ca	#N/A	Le réparateur manquait de tem	#N/A
6	Homme	30-44 an	2_Artisar	Oui	#N/A	#N/A	Ne se souvient pas du prénom	#N/A
7	Homme	30-44 an	1_Cadres	Oui	#N/A	#N/A	#N/A	Le Repair Café l'a encouragé à
8	Femme	30-44 an	2_Artisar	Non	Déplacée loin de chez elle ca	#N/A	Elle apprécie d'être formée par	#N/A
9	Homme	45-59 an	2_Artisar	Oui	Venu avec un ami, avait déc	A pu faire réparer un deuxième	Le manque de temps fait que le	Il a bien compris la panne, c'es
10	Homme	30-44 an	2_Artisar	Oui	Connaissait le principe du R	Arrivé à 15h mais a été pris rap	Le réparateur lui a donné le tou	Sans le Repair Café il aurait jet
11	Femme	45-59 an	4_Sans e	Oui	#N/A	Attente variable. Prise en charg	Selon les Repair Cafés où elle a	A des écouteurs dont la répara
12	Femme	18-29 an	4_Sans e	Non	#N/A	#N/A	#N/A	#N/A
13	Femme	45-59 an	1_Cadres	Non	#N/A	#N/A	#N/A	La venue en Repair Café ne cau
14	Femme	45-59 an	4_Sans e	Non	A connu par bouche-à-oreill	#N/A	#N/A	Elle pense davantage à réparer
15	Femme	60-90 an	2_Artisar	Non	Avait déjà entendu parler d	#N/A	#N/A	La découverte du RC donne l'ic
16	Femme	60-90 an	1_Cadres	Non	Souligne l'importance d'anc	#N/A	Elle ne manipule pas parce qu'e	Par respect pour le don de soi
17	Femme	60-90 an	1_Cadres	Non	Elle a tenté la réparation de	#N/A	#N/A	Maintenant qu'elle connaît cet
18	Femme	45-59 an	3_Emplo	Oui	A connu Margot dans un grc	Elle a vu parfois des gens tend	Elle ne touche jamais à la répar	N'est pas restée assez longtem
19	Femme	45-59 an	2_Artisar	Oui	C'est une habituée, connaît	#N/A	Elle vient explicitement pour qu	#N/A
20	Femme	18-29 an	4_Sans e	Oui	On n'apporte que les objets	On peut avoir de la chance ou	Apprend des conseils d'entretie	#N/A
21	Homme	18-29 an	4_Sans e	Non	Apporte un objet qui n'est p	#N/A	#N/A	#N/A
22	Femme	18-29 an	4_Sans e	Non	Comme Françoise elle a che	#N/A	#N/A	#N/A
23	Femme	45-59 an	1_Cadres	Non	#N/A	#N/A	#N/A	#N/A
24	Femme	60-90 an	3_Emplo	Non				

Ce tableur me permettait d'avoir une vue d'ensemble des enquêtés et de les comparer entre eux. J'ai ainsi observé des impacts du Repair Café selon le profil de l'apportant ou selon la

manière dont son expérience en Repair Café s'est déroulée, que je développerai dans les sections suivantes.

Enfin, à partir des données récoltées *via* le questionnaire, des tris à plat et de nombreux tris croisés m'ont permis de confronter certaines données et de proposer certaines hypothèses que j'ai retrouvées et confirmées dans le terrain qualitatif. J'ai également effectué une analyse des correspondances multiples (ACM), comme avec les données de l'enquête « HOP » (cf. Chapitre 1), mais elle apportait peu par rapport aux analyses que me permettaient les tris croisés.

Que font Repair Cafés aux apportants et à leur rapport à la durée de vie des objets ? Pour aborder cette question, je m'intéresse aux trois phases de la participation aux Repair Cafés : avant, pendant et après. Cette approche diachronique me permet de comprendre en profondeur ce sur quoi le collectif joue ou ne joue pas. Je ne peux pas comprendre l'effet des Repair Cafés sans comprendre, d'abord, l'état d'esprit et les attentes des apportants et bénévoles qui s'y rendent. J'analyse ce point en 3.2.2. En 3.2.3, 3.2.4 et 3.2.5, je porte la focale sur le moment de l'atelier lui-même. Je montre ce qui se joue et se transmet (ou échoue à se transmettre) dans les interactions entre bénévoles et apportants. J'analyse ainsi le travail de construction et de prescription qui s'opère dans les Repair Cafés autour de la durée de vie des objets. En 3.2.6, je considère ce que les apportants tirent *a posteriori* de ces échanges et de cette pratique collective, en analysant leurs retours d'expérience.

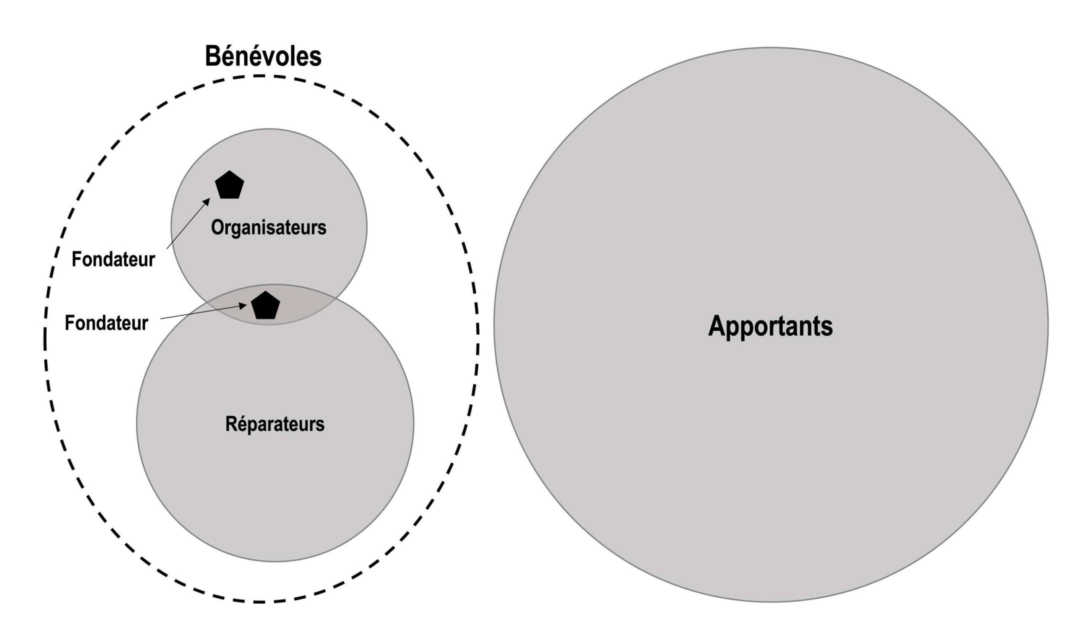
3.2.2. Le projet éducatif des organisateurs, en décalage avec les attentes des réparateurs et apportants

Avant de chercher à comprendre le rôle que les Repair Cafés peuvent jouer sur les pratiques individuelles de longévité, je fais le point sur les acteurs qui y sont impliqués et leurs attentes vis-à-vis de la session. Comme je l'ai déjà précisé, je distingue deux grandes catégories d'acteurs : les bénévoles[163] et les apportants. J'ai fait un schéma, en Figure 28, pour les présenter. Si la catégorie des apportants est homogène, la catégorie des bénévoles regroupe des individus qui exercent des responsabilités différentes. J'ai expliqué précédemment que je différenciais trois types de bénévoles : les *fondateurs* qui ont créé le Repair Café concerné, les *organisateurs* qui gèrent la communication et l'accueil, et les *réparateurs* qui réparent les objets des apportants. Ces rôles sont cumulables, et une même personne peut être à la fois fondatrice d'un Repair Café, organisatrice car elle s'occupe de la préparation des sessions et réparatrice durant l'atelier. Parfois, même, certains bénévoles jouent le rôle d'organisateur et de réparateur au cours de la même session, accueillant en même temps qu'ils réparent, comme c'est le cas dans les petites sessions de Centre.

[163] Pour rappel, il n'y a que des bénévoles dans les trois Repair Cafés dans lesquels j'ai enquêté, et aucun salarié.

La littérature relève une « division sexuée du travail et des compétences » en Repair Café (Guien, Hajek et Ollitrault, 2020, p. 114). Les réparateurs sont souvent (et quasiment exclusivement) des hommes, tandis que les femmes sont plus présentes à l'accueil. Une exception concerne les réparatrices en couture, où les femmes sont majoritaires[164]. J'observe également cette division genrée dans les Repair Cafés où j'enquête. Sur le schéma figurent également deux petites formes pentagonales, pour figurer les fondateurs. Ceux-ci sont souvent organisateurs, et parfois à la fois organisateurs et réparateurs.

Figure 28. Schéma des différents acteurs du Repair Café



Source : Terrain d'enquête mené sur trois Repair Cafés en Île-de-France. La taille des cercles représente, approximativement, le poids de chaque catégorie d'acteurs au cours d'une session. Sur les sessions que j'ai observées, je compte en moyenne 18 bénévoles pour 34 apportants, soit un ratio de 1 bénévole pour 2 apportants. La situation varie fortement selon les Repair Cafés ; j'en reparlerai en 3.2.3. J'ai fait le choix d'un schéma synthétique plutôt qu'un schéma par Repair Café pour faciliter la lecture ; trois schémas seraient trop redondants.

Avant d'expliquer le déroulement du Repair Café, il est important d'analyser les attentes de ces différents acteurs, pour comprendre ensuite les potentiels dysfonctionnements et tensions qui traversent les interactions en Repair Café. Les individus se réunissent en Repair Café pour des raisons différentes, ce qui peut apporter de l'incompréhension. Je commence par celles des organisateurs. Ceux-ci sont souvent les porte-paroles des Repair Cafés. Ils présentent régulièrement le principe et le fonctionnement de la session, soit aux apportants qu'ils accueillent lors de la session, soit sur Internet. Les trois Repair Cafés que j'étudie

---

[164] D'après les autrices, cette division genrée a lieu dans de nombreuses structures de réparation et de récupération. Elles notent, en citant Delphine Corteel, que dans les ressourceries les hommes trient souvent les matériels électroniques et électriques, les femmes prenant plutôt en charge la vaisselle, les jouets et les vêtements, faisant appel à leurs compétences d'acheteuses (« tu l'achèterais toi ça ? ») (Corteel, 2019).

disposent d'une page Facebook, et parfois d'un site web, sur lequel les organisateurs diffusent les dates des prochaines sessions et des photographies et comptes rendus des sessions passées. Ces communications en ligne expriment le projet officiel de l'organisation. Pour des raisons de confidentialité, je ne peux pas citer les sites des Repair Cafés que j'étudie. Mais ceux-ci ressemblent fortement, dans les éléments de langage qu'ils utilisent, à celui de la Repair Café Foundation :

> *Savoir réparer est une compétence qui a été perdue. La société ne valorise pas toujours les personnes qui ont ce savoir pratique, et ils sont souvent laissés sur la touche, contre leur volonté. Nous ne tirons jamais, ou quasi-jamais, parti de leur expérience. Le Repair Café change ça ! Des personnes mises de côté le reste du temps sont impliquées à nouveau. Un précieux savoir pratique est transmis. […] Le Repair Café apprend aux personnes à voir leurs possessions d'un nouvel œil. Et, à nouveau, à apprécier leur valeur*[165]*.* ***— Repair Café Foundation, 2020. « About », disponible sur : repaircafe.org/en/about, consulté le 04/11/2020***

Les bénévoles qui ont rédigé cette page web cherchent, par les Repair Cafés, à faire de la réparation une activité partagée et répandue. Les ateliers de réparation apportent une solution en acte : ici, on adopte des pratiques de réparation. En cela, on peut dire que les Repair Cafés sont des formes de « *prefigurative politics* ». Cette notion, développée dans la littérature depuis les années 1970, désigne des mouvements sociaux où les militants tentent d'incarner les fins politiques qu'ils poursuivent, par leurs actions et la création de dispositifs expérimentaux et alternatifs (Yates, 2015). Dans les sessions de Repair Cafés, on réalise déjà le changement que l'on souhaite obtenir : on répare. Mais au-delà, les organisateurs aimeraient que cette pratique devienne courante chez les apportants qui viennent en atelier. Autrement dit, ils aimeraient aussi que les apportants prennent le réflexe de davantage réparer, par exemple en réparant eux-mêmes par la suite, parce qu'ils auront gagné des compétences en Repair Café. Ils voient dans les Repair Cafés des lieux de transmission de savoirs et de savoir-faire.

J'ai trouvé des propos similaires chez les huit organisateurs que j'ai interviewés. Tous mettent l'accent sur la transmission de compétences entre réparateurs et apportants. Pour cinq d'entre eux, les Repair Cafés servent à rendre les individus plus autonomes vis-à-vis de leurs biens domestiques. Je continue de faire un pas de côté en citant ici Frédéric, fondateur d'un autre Repair Café que les trois étudiés. Claire, Brieuc et Delphine, les fondateurs d'Intramuros, Centre et Banlieue, adoptent des propos proches des siens, mais c'est Frédéric qui exprime de la manière la plus complète cette vision des Repair Cafés. À 50 ans, diplômé d'un Bac+5, Frédéric était gestionnaire de projet informatique dans une grande entreprise avant d'être au chômage. Il consacre son temps libre à un *fablab* qu'il a contribué à développer dans sa commune. Les *fablabs* sont des « tiers-lieux » (Oldenburg, 1999) où les individus acquièrent des machines et fabriquent leurs propres outils pour répondre aux problèmes posés par les fabricants (Coleman, 2012), dans une logique de mise en commun des

---

[165] Traduction personnelle depuis l'anglais.

ressources et d'apprentissage collectif (Berrebi-Hoffmann, Bureau et Lallement, 2018). Au sein de ce *fablab*, Frédéric a fondé un Repair Café, dont il est aussi organisateur et réparateur. Frédéric établit un lien causal entre le manque de connaissances qu'un individu peut avoir sur le fonctionnement technique de son objet, et sa dépendance vis-à-vis des fabricants :

> *Si on est désemparé face à un objet qu'on ne peut pas réparer, quelque part, on dépend du choix de l'industriel qui a fait qu'on ne peut pas le réparer, qui n'a pas envie qu'on le répare, et qui a bien envie qu'on en rachète un tout neuf [rire], et qu'on mette à la poubelle, rien à foutre, donc y a des enjeux politiques sur un simple truc comme réparer.* ***— Frédéric, 50 ans, ancien gestionnaire de projet en informatique au chômage***

La mission du Repair Café est, selon Frédéric, de redonner le pouvoir aux individus pour qu'ils ne soient plus des consommateurs passifs. La philosophie exprimée par Frédéric se rapproche des mouvements *makers* et *hackers* (Berrebi-Hoffmann, Bureau et Lallement, 2018), dans lesquels s'inscrivent les *fablabs*. D'après ces mouvements, l'acquisition de compétences permet aux individus de devenir indépendants et regagner du pouvoir. D'après Isabelle Hajek, ce type d'initiatives[166] valorise une figure particulière de l'acteur : « la figure du public idéal est celle d'un public mis en situation de faire lui-même les choses, voire qui les transmet à son tour » (Hajek, 2020, p. 24).

Ce projet éducatif des organisateurs peut être en décalage avec les désirs des réparateurs. Les motivations des réparateurs se fondent moins sur la formation des apportants que sur leur propre goût pour la réparation et leur volonté d'aider. Plusieurs entretiens informels et observations d'interactions en témoignent. Parmi les huit bénévoles avec lesquels je me suis entretenue, quatre sont à la fois réparateurs et organisateurs et deux sont uniquement réparateurs. Mais lors des séances d'observation, j'ai souvent mené des entretiens informels avec les réparateurs, surtout lors des moments de pause (discussions dans les couloirs, moments conviviaux en fin de session de Repair Café…). Beaucoup lient leurs trajectoires de vie à leur intérêt pour la compréhension technique des objets. Ils me font le récit de démontages d'objets qu'ils ont fait alors qu'ils n'avaient que quatre ou cinq ans. Ils mettent en avant le fait qu'ils se sont « toujours intéressés à l'électronique », qu'ils avaient la « fibre bricoleuse tout petits déjà ». Ces expressions récurrentes sur mon terrain, empreintes d'une illusion biographique certaine (Bourdieu, 1986), montrent à quel point le goût pour la technique est un fort marqueur identitaire pour eux. En Repair Café, il est de bon ton d'afficher une curiosité innée, héritée de l'enfance. J'appelle cela le mythe de l'autodidacte — j'en reparlerai davantage dans le Chapitre 6, sur les stratégies de légitimation de mes acteurs.

Les réparateurs bénévoles ont souvent poursuivi leur parcours par une formation technique. Beaucoup ont un profil d'informaticiens, d'électroniciens ou d'ingénieurs,

---

[166] Isabelle Hajek fait également figurer parmi ces initiatives des mouvements comme celui du zéro déchet, du *freeganisme* (fait de récupérer des invendus dans les poubelles) ou encore les Disco Soupes (évènements où des bénévoles cuisinent ensemble des légumes invendus récupérés). Elle approche ces terrains par un intérêt particulier : elle étudie des structures qui « militent contre le gaspillage », d'après le titre de son article.

développant des carrières liées à ce bagage technique, mais parfois peu manuelles. Plusieurs d'entre eux expriment alors une envie de remettre « les mains dans le cambouis », d'avoir un rapport concret et matériel à l'objet. Les Repair Cafés représentent cette occasion pour eux. Les entretiens informels ne me permettent pas d'avoir une vision systématique des canaux de recrutement des Repair Cafés, mais les réparateurs avec lesquels j'ai abordé la question les ont souvent découverts par une annonce ou par bouche-à-oreille. Les sessions sont aussi des occasions de recruter : plusieurs réparateurs proposent à des apportants — principalement des hommes — de revenir en Repair Café en tant que réparateurs, parce qu'ils voient chez eux une appétence technique ou des compétences qui pourraient être mises à profit.

C'est ce goût pour la technique qui guide les réparateurs jusqu'aux Repair Cafés. Les réparateurs cherchent principalement deux choses en Repair Café : le défi technique que représente la réparation, son côté « casse-tête » (terme employé par Frédéric, que j'ai déjà présenté plus haut) ; et d'autre part, une forme d'utilité sociale et de reconnaissance. Je l'observe dans leur rapport aux succès et aux échecs de réparation, qui est teinté d'émotion. Lors des moments conviviaux, beaucoup partagent leurs peines et leurs joies de la session qui vient de s'écouler. Certains, tout sourire, font le bilan (et le récit, parfois héroïque), des pannes qu'ils ont résolues. D'autres racontent, les traits tirés, l'après-midi qu'ils ont passée sur un objet sans réussir à le réparer, attirant la compassion des autres bénévoles. Les réparateurs trouvent, ainsi, dans le Repair Café une activité qui les passionne, mais aussi une forme de dépassement de soi : la confiance en soi est fortement impliquée dans ces sessions de réparation. Bien réparer crée, au-delà, des effets de réputation. Au sein du groupe des bénévoles, un réparateur qui sait répondre à des pannes compliquées est souvent sollicité par ses voisins, qui ne tarissent pas d'éloges à son sujet. Ainsi, un réparateur m'a une fois identifié, entre deux réparations, qui étaient ceux qu'il appelle les « boss », qui résolvent les pannes les plus complexes.

Les Repair Cafés regroupent donc, d'une part, des organisateurs qui voient dans le projet un lieu de sensibilisation du public, et qui ont souvent un profil moins technique que les réparateurs[167], et de l'autre, des réparateurs, au profil plus technique, qui fréquentent le Repair Café par goût pour l'activité de réparation en elle-même. Ces différences de profils et d'attentes entre les réparateurs et les organisateurs crée parfois des débats au sein de l'équipe bénévole. Une altercation entre Claire, fondatrice de Banlieue et d'Intramuros, et un réparateur montre cette opposition entre les deux visions. À Banlieue, lors d'une réunion interne juste avant l'ouverture de la session, Claire a fait a invité les réparateurs à impliquer les apportants dans la réparation, en leur confiant les outils plutôt qu'en les maniant eux-mêmes. Elle les a invités à expliquer comment réparer, citant le proverbe : « Donne à un homme qui a faim un poisson et il mangera pendant une journée ; apprends-lui à pêcher, et il mangera toute sa vie ». Mais un réparateur ne voyait pas les choses de cette manière. Il a répondu qu'il ferait ce qu'il voulait, et qu'elle ne pouvait pas lui donner des ordres. En lui

[167] Plusieurs ont des métiers plus littéraires, travaillant dans le journalisme, le cinéma ou le droit par exemple.

demandant de prêter ses outils aux apportants, l'organisatrice retirait un intérêt primordial pour ce bénévole. Elle réduisait l'aspect manuel de son activité, valorisant plutôt l'aspect relationnel et intellectuel. Cette manière de faire convient aux organisateurs davantage qu'aux réparateurs.

Les apportants, eux, ne viennent pas forcément en Repair Café pour apprendre à réparer. Leurs attentes sont bien plus diverses. Les sessions de Repair Café attirent des profils qui ne sont pas nécessairement familiers avec la réparation. L'audience des Repair Cafés est plutôt féminine (66% de femmes[168]), âgée (âge moyen de 55 ans[169], comparé à 42 pour l'ensemble de la population française[170]) et qualifiée (48% ont un Bac+5[171], contre 20% en région parisienne[172]) que la moyenne. Ces résultats sont similaires à ceux des enquêtes menées sur les profils des apportants britanniques (Charter et Keiller, 2016b ; Cole et Gnanapragasam, 2017), à une exception près : les chercheurs outre-Manche ont identifié des profils plus populaires.

Les travaux existants ont également démontré la diversité des motivations des apportants. Je commence par les synthétiser avant de m'en inspirer. En recoupant quatre recherches sur le sujet, je relève six motivations principales (Charter et Keiller, 2016b ; Guldenbrein, 2019 ; Kannengießer, 2018 ; Pit, 2020). D'après tous ces articles, les apportants tiennent très souvent un discours qui valorise l'écologie, la lutte contre le gaspillage, le fait de renoncer à la consommation. Ils expriment, deuxièmement, un désir de découvrir une initiative et rencontrer des individus de leur communauté locale. Une troisième raison est l'envie de partager autour de la réparation et d'acquérir des compétences techniques. Ils peuvent aussi venir en Repair Café pour trois autres motifs : par souci d'économiser l'achat d'un nouvel équipement, par attachement à leur objet, ou parce qu'ils estiment l'objet réparable donc souhaitent tenter l'opération. Ces raisons diverses ont été bien identifiées, mais peu hiérarchisées. Si les travaux s'accordent à dire que la motivation écologique est la plus mentionnée par les apportants[173], ils ont peu enquêté sur la place des autres attentes déclarées. Par ailleurs, pour voir comment les Repair Cafés peuvent socialiser les individus à la réparation, il est important pour moi de comprendre quelle est la part des apportants qui viennent par intérêt pour la réparation en elle-même et ses aspects techniques.

---

168 Source : Questionnaire Repair Café, Julie Madon, données collectées entre octobre 2018 et novembre 2019. Population : 278 sur les 279 répondants du questionnaire (moins de 1% de non-réponses).
169 Source : Questionnaire Repair Café, Julie Madon, données collectées entre octobre 2018 et novembre 2019. Population : 271 sur les 279 répondants du questionnaire (3% de non-réponses).
170 Source : Insee, 2019. « Âge moyen et âge médian de la population. Données annuelles de 1991 à 2021 », *Insee.fr*, disponible sur : www.insee.fr/fr/statistiques/2381476, consulté le 04/11/2020.
171 Source : Questionnaire Repair Café, Julie Madon, données collectées entre octobre 2018 et novembre 2019. Population : 256 sur les 279 répondants du questionnaire (8% de non-réponses).
172 Source : Insee, 2020. « Dossier complet. Région d'Île-de-France », *Insee.fr*, disponible sur : www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=REG-11, consulté le 04/11/2020.
173 Il y a certainement un biais de désirabilité sociale dans les réponses des apportants : le discours moral permet de légitimer cette pratique de réparation. J'y reviendrai quand j'analyserai les discours de justification des pratiques, dans le Chapitre 6.

J'ai repris ces catégories identifiées par les auteurs, en interrogeant 279 apportants sur le sujet. Après avoir éprouvé le questionnaire sur le terrain, j'effectue quelques modifications. Une enquêtée me dit venir réparer pour éviter le gaspillage, sans que ce ne soit une question d'écologie : je sépare donc les deux aspects. D'autres enquêtés viennent, non pas tant parce qu'ils sont attachés à l'objet, que parce qu'ils n'ont pas trouvé de modèle équivalent (aussi performant, par exemple, ou adapté à leur intérieur et leurs routines d'usage). Enfin, j'identifie plusieurs apportants ayant peu d'attentes, simplement parce qu'une personne de leur entourage les a encouragés à venir réparer leur objet. Sur le questionnaire que je distribuais en Repair Café, j'ai donc demandé : « Pourquoi venez-vous faire réparer cet objet plutôt que d'en racheter un autre ? ». Cette question comportait neuf modalités de réponse, non exclusives. Beaucoup d'apportants en ont coché plusieurs. Dans le Tableau 23, je reprends ces catégories, en les croisant avec la variable socioprofessionnelle. Cette variable est issue d'une autre question du formulaire. J'invitais les répondants à indiquer leur profession, ou dernière profession s'ils étaient à la retraite ou sans emploi. J'ai recodé la profession suivant les catégories de l'Insee[174].

En cohérence avec les recherches déjà menées sur le sujet, la motivation la plus mentionnée lie la réparation à la réduction de l'impact environnemental (59%). Mais une raison plus utilitaire est ensuite évoquée : certains apportants voient le fait de jeter un objet cassé comme un manque à gagner, car la réparation est peut-être simple (32%). Le tri croisé montre que la motivation environnementale augmente avec la classe sociale : 67% des cadres disent être venus pour cela, contre 58% des professions intermédiaires et 44% des ouvriers et employés. En revanche, la motivation économique, le souhait de découvrir la communauté du Repair Café, et l'attachement aux objets, sont davantage propres aux classes populaires. 33% des ouvriers et employés viennent réparer parce qu'ils ne souhaitent ou ne peuvent pas mettre de l'argent dans un autre modèle (22% des cadres), 19% viennent découvrir l'initiative ou rencontrer d'autres individus (contre 13% des cadres), et 27% mentionnent leur attachement à l'objet (contre 12% des cadres).

En ce qui concerne le rapport à la réparation, seulement 15% des répondants sont venus pour apprendre à réparer. Ce taux est plus haut parmi les professions intermédiaires que dans les autres catégories. Je sais par ailleurs que beaucoup d'apportants ne sont pas des individus qui réparent régulièrement quand ils se rendent au Repair Café. La moitié des 33 apportants que j'ai rencontrés en entretien ne bricolent jamais à la maison, et 62% des répondants du

---

174 Source : Insee, 2022. « Nomenclatures des professions et catégories socioprofessionnelles », *Insee.fr*, disponible sur : www.insee.fr/fr/information/2406153, consulté le 24/03/2022. Ces catégories sont fondées sur la dernière profession des répondants, et n'incluent donc pas de retraités ni chômeurs. J'ai ajouté une catégorie « étudiants, au foyer », regroupant les individus qui n'ont jamais travaillé, en gardant en tête que parmi les 9 répondants qui représentent cette catégorie, 8 sont des étudiants. La présence d'un pourcentage sur un si petit nombre d'individus est peu conventionnelle, mais elle permet de rendre cette population comparable aux autres catégories socioprofessionnelles.

questionnaire[175] n'avaient pas essayé de réparer ou faire réparer leur objet avant de se rendre en Repair Café.

Tableau 23. Motivations des apportants en fonction de leur profession

Pourquoi venez-vous faire réparer cet objet plutôt que d'en racheter un autre ?	**Ouvriers, employés**	**Professions intermédiaires**	**Cadres**	**Étudiants, au foyer**	**Total**
J'essaie de réduire l'impact de ma consommation sur l'environnement	44%	58%	67%	67%	**59%**
C'est peut-être une panne facile donc autant essayer de réparer	23%	33%	40%	0%	**32%**
C'est du gaspillage de jeter	23%	34%	26%	11%	**28%**
Je ne souhaite/peux pas mettre de l'argent dans un autre modèle	33%	19%	22%	22%	**23%**
Je viens découvrir l'initiative du Repair Café ou rencontrer des gens	19%	15%	13%	0%	**14%**
J'y suis attaché(e)	27%	13%	12%	0%	**15%**
Cela m'intéresse d'apprendre à réparer	8%	21%	15%	0%	**15%**
Je n'ai pas trouvé d'autre modèle aussi bien	29%	9%	11%	33%	**15%**
Je connais quelqu'un qui m'a amené ici	0%	2%	2%	22%	**3%**
Total	**18%**	**31%**	**32%**	**3%**	

Lecture : 44% des ouvriers et employés sont venus au Repair Café parce qu'ils tentent de réduire l'impact de leur consommation sur l'environnement.
Population : 234 sur les 279 répondants du questionnaire Repair Café (16% de non-réponses).
Source : Questionnaire Repair Café, Julie Madon, données collectées entre octobre 2018 et novembre 2019.

Cette approche quantitative a permis de situer davantage la place des arguments donnés par les apportants, et de montrer que l'intérêt pour la réparation est plutôt en retrait par rapport à d'autres motivations mentionnées. Les Repair Cafés peuvent donc intéresser différentes populations, parce qu'il y a des raisons variées de s'y rendre. En cela, ils rappellent les magasins de seconde-main, qui revêtent différentes significations selon les individus qui les fréquentent (Bardhi et Arnould, 2005). Ces magasins réunissent en effet les « chasseurs de bons plans » (*thrift seekers*), à revenus modestes, et les « créativistes » (*creativists*), plus aisés, qui cherchent des objets rares ou de qualité, et font de l'achat d'occasion le moyen d'expression d'un goût unique et original (Steward, 2017).

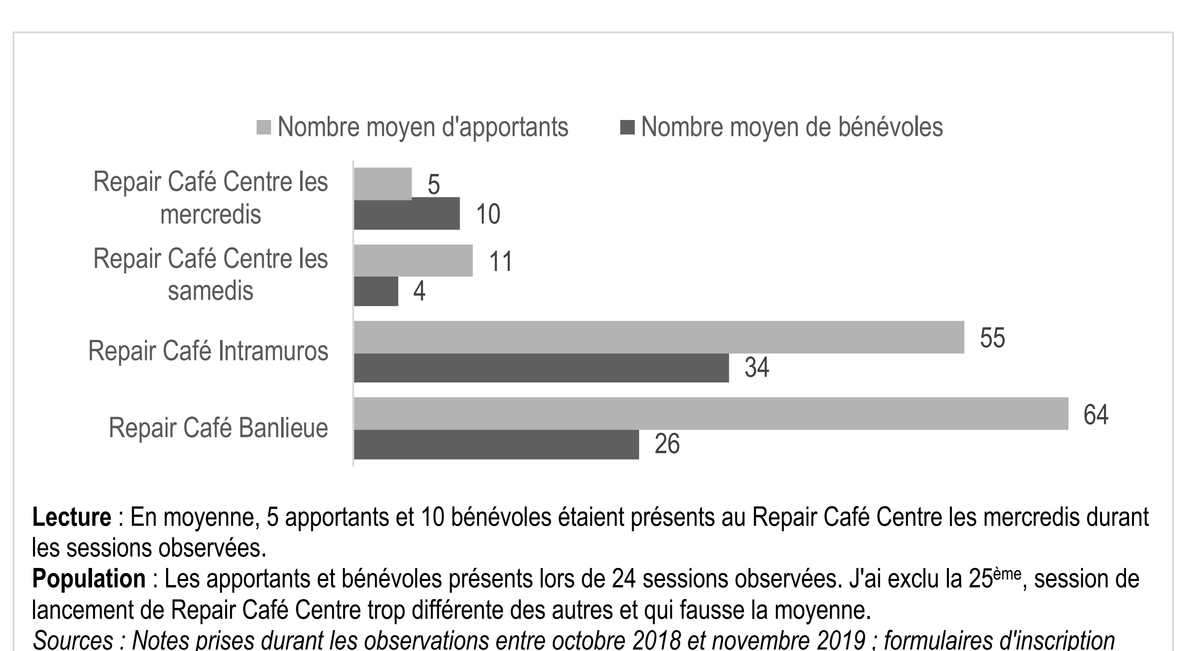
[175] Source : Questionnaire Repair Café, Julie Madon, données collectées entre octobre 2018 et novembre 2019. Population : 266 sur les 279 répondants du questionnaire Repair Café (5% de non-réponses). La question se formulait comme telle : « Avez-vous tenté d'autres choses avant le Repair Café ? ». Les répondants pouvaient opter pour les modalités suivantes : « Non », « Oui, j'ai tenté de le réparer moi-même », « J'ai demandé de l'aide à un proche », « Je l'ai amené chez un réparateur professionnel » ou « Autre ».

3.2.3. Durant la session (1) : l'affluence, frein aux échanges entre réparateur et apportant

Les Repair Cafés initient à la réparation des individus qui n'ont pas tous les mêmes motivations à venir (faire) réparer leur objet, et qui ne sont pas particulièrement bricoleurs. Une fois que les apportants sont sur place, que découvrent-ils ? Un premier constat est que selon l'affluence en Repair Café, les différents acteurs n'échangent pas de la même manière. Mon point est de montrer, ici, que plus le Repair Café est fréquenté, plus les interactions entre réparateurs et apportants sont brèves.

Pour montrer ce lien entre affluence et durée des interactions, je compare mes différents Repair Cafés. Ceux-ci sont en effet de taille variable, et j'observe que les acteurs partagent davantage dans un petit Repair Café (comme Centre) que dans un grand (comme Intramuros ou Banlieue). Le graphique en Figure 29 montre que l'affluence est plus haute à Intramuros (55 apportants en moyenne par session pour 34 réparateurs) et Banlieue (64 apportants en moyenne par session pour 26 réparateurs) qu'au Repair Café Centre. Les sessions du Centre qui se font le samedi matin dans une salle de la Mairie accueillent en moyenne 11 apportants pour 4 réparateurs. Celles du mercredi soir se font de manière bien plus intimiste. S'y retrouvent plus de réparateurs (10 en moyenne) que d'apportants (5 par session). Autrement dit, il y a souvent un bénévole pour deux à trois apportants dans les sessions du samedi des trois Repair Cafés, mais en moyenne deux bénévoles pour un apportant aux sessions Centre du mercredi.

Figure 29. Fréquentation des Repair Cafés et ratios bénévoles/apportants

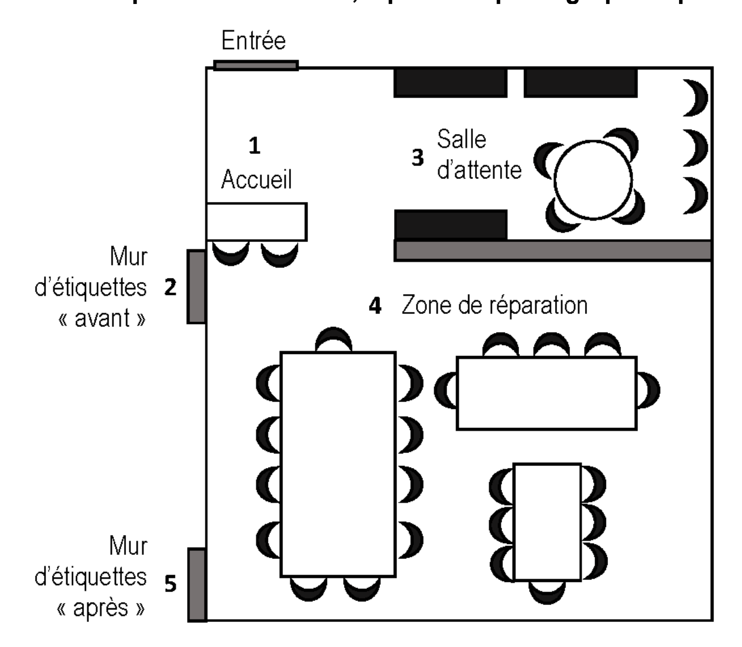


Lecture : En moyenne, 5 apportants et 10 bénévoles étaient présents au Repair Café Centre les mercredis durant les sessions observées.
Population : Les apportants et bénévoles présents lors de 24 sessions observées. J'ai exclu la 25ème, session de lancement de Repair Café Centre trop différente des autres et qui fausse la moyenne.
Sources : Notes prises durant les observations entre octobre 2018 et novembre 2019 ; formulaires d'inscription complétés sur place ; communications Facebook des Repair Cafés.

Quand l'affluence est plus forte, l'organisation des sessions de Repair Café change afin d'accueillir plus de monde et de fluidifier les échanges. Dans Intramuros et Banlieue, le

parcours des apportants est cadré par de la signalétique et des indications orales. Pour montrer comment se passe un parcours standard pour les apportants, j'ai fait un plan de la salle du Repair Café Banlieue, présentée en Figure 30. La salle se découpe en trois zones principales, que j'ai appelées respectivement l'*accueil*, la *salle d'attente* et la *zone de réparation*. Sur le schéma, j'ai modélisé les tables par des rectangles et des ronds blancs, et les chaises et les bancs par des croissants et des rectangles noirs. Les formes grises représentent des portes, des affichages sur les murs ou un rideau, tiré par les bénévoles entre la salle d'attente et la zone de réparation pour démarquer les deux espaces.

Figure 30. Plan du Repair Café Banlieue, à partir de photographies prises le 05/10/2019



Imaginons le parcours d'une apportante fictive, qui se rendrait dans le Repair Café Banlieue lors d'une session, un samedi après-midi. L'apportante entre par la porte située en haut à gauche du plan. En général, elle a fait la queue depuis le couloir extérieur (non modélisé sur le plan), et fait encore la queue pour les mètres qui la séparent de la zone d'accueil, ou zone [1]. Là, elle fait face à une table, où des organisateurs la saluent et notent quelques informations, dont son prénom et l'objet qu'elle a apporté. Ils pèsent aussi son objet. Cela permet de comptabiliser le nombre de kilos de déchets qu'ils ont économisé à la collectivité, qui correspond au nombre de kilos d'objets qu'ils ont réussi à réparer[176]. Une fois ces informations relevées, les organisateurs les notent sur une petite étiquette, qu'ils épinglent eux-mêmes sur ce que j'ai appelé le *mur d'étiquettes « avant »*, en zone [2]. Sur ce mur sont affichées quatre feuilles A3, sur lesquelles sont inscrites quatre catégories d'objets : électronique, couture, mécanique et autres. Les organisateurs accrochent l'étiquette-objet sur

[176] D'après un interviewé, cette idée a été suggérée par Zero Waste, une association promouvant le zéro déchet, au Repair Café Paris à ses débuts. Les Repair Cafés observés s'inspirent souvent de Repair Café Paris.

un fil sous la catégorie adéquate, avec une pince à linge. Ils renvoient alors l'apportante dans la salle d'attente [3] derrière les rideaux, avec des chaises, des revues, des gâteaux et du café.

Quand un réparateur bénévole est disponible, il lit le mur d'étiquettes [2] et choisit un objet. Il appelle l'apportante par son prénom dans la salle d'attente [3], et ils vont ensemble réparer dans la zone de réparation [4]. Une fois la réparation terminée, le réparateur demande à l'apportante d'accrocher l'étiquette sur ce que j'ai appelé le *mur d'étiquettes « après »* [5]. Celui-ci comporte trois catégories : « réparé », « en cours de réparation » (parce qu'il faut chercher une pièce détachée par exemple) ou « non réparé ». Je montre une photographie de ce mur en Figure 31. L'apportante repart par la même porte d'entrée.

Figure 31. Mur d'étiquettes « après » (photographie personnelle)



Si j'ai pris le temps d'expliquer le cheminement que font les apportants en Repair Café, c'est pour montrer la différence entre deux tailles de Repair Café. Lors des grands Repair Cafés, comme Intramuros ou Banlieue, les apportants attendent longuement et suivent un parcours balisé et défini. Lors des plus petits, comme les sessions du Centre le mercredi, l'attente est inexistante et l'accueil se fait de manière moins ritualisée. En effet, à Centre, les mercredis comme les samedis, les apportants s'assoient directement et s'adressent à l'un des bénévoles pour expliquer leur problème : il n'y a ni zone d'accueil prédéfinie, ni salle d'attente, ni panneau d'affichage des étiquettes.

Or, l'organisation spatiale et temporelle des sessions à forte affluence favorise, chez les apportants, un rapport de service au Repair Café. Ils ont tendance à se comporter comme des clients qui attendent d'être satisfaits, et expriment leur mécontentement quand l'attente est trop longue. Parmi les 25 observations de sessions que j'ai réalisées, j'ai noté sept épisodes où les apportants exprimaient leur impatience, exclusivement dans une session de Repair Café Banlieue et deux sessions d'Intramuros. Prenons en exemple l'une de ces interactions, qui n'est pas différente des autres que j'ai observées. Celle-ci montre clairement les mécanismes par lesquels une apportante peut augmenter le stress d'une bénévole, en

surveillant ses actions et la rendant responsable de son attente. J'ai consigné cette interaction dans mon journal de terrain :

L'incident de l'apportante au métronome

Une femme est venue avec sa belle-fille qu'elle doit amener à un anniversaire. Elle est arrivée après 16h (peut-être plus tard). Moi, je suis à la zone des étiquettes [la zone 2]. La femme a apporté un métronome qui ne se remonte plus. Elle s'est assise près de la file d'étiquettes, au lieu de se mettre dans la salle d'attente. Elle observe les allées et venues des réparateurs, probablement pour voir qui va choisir son papier. Claire arrive, regarde dans la section où est rangée l'étiquette « métronome », hésite puis choisit un autre objet. L'apportante la suit et l'interpelle : « Vous ! Pourquoi vous n'avez pas pris mon étiquette quand vous l'avez regardée ? ». Claire se retourne, bafouille et tente de s'expliquer. — ***Extrait de Journal de terrain, Repair Café Banlieue, 5 octobre 2019***

Avec ce genre de reproches, l'apportante revêt le rôle d'une cliente insatisfaite. Elle semble percevoir davantage le Repair Café comme un service gratuit que comme un lieu d'apprentissage collectif. Le mécanisme est similaire à ce qu'observe Ronan Le Velly dans les magasins de commerce équitable. Ce qui était auparavant un espace communautaire hors du monde marchand est progressivement confondu, par son public, avec un lieu de service (Le Velly, 2007). L'affluence joue également sur le comportement des réparateurs bénévoles. Conscients de la forte affluence et du nombre d'apportants qui attendent, ceux-ci ont tendance à raccourcir les échanges avec les apportants durant la réparation, pour prendre en charge le plus de personnes possible. Cette exigence de rentabilité pèse donc sur la qualité de l'interaction entre réparateurs et apportants.

Si faire la queue à Intramuros et Banlieue encourage la passivité ou l'irritation, à Centre, les bénévoles intègrent davantage les apportants dans une atmosphère communautaire. C'est ce que montre l'entretien avec Tina. Cette coach en écriture de 48 ans s'est déjà rendue plusieurs fois dans des Repair Cafés et identifie une grande différence entre le Centre et les plus gros Repair Cafés.

On avait fait la queue, et après le mec avait dit… Enfin il avait démonté déjà c'était lui qui faisait alors que j'adore faire moi-même en fait. Il démonte et là t'es debout devant lui devant la table et il y a 10 personnes derrière toi, c'était un peu ça… donc le mec forcément il n'est pas là en train de taper la discute. Mais du coup je n'avais pas trouvé ça très sympa et il nous avait dit : « Voilà, il faut acheter telle pièce et revenez. Allez, au revoir ». Mais en même temps ce n'est pas pour le charger tu vois, il essayait de faire au plus vite et il a fait ce qu'il fallait. Mais par rapport à ici où ils prennent vraiment leur temps… […] Ici c'est quand même un peu magique. […] Moi ce que je veux c'est qu'on m'explique qu'on me dise ce qui ne va pas… j'ai amené [ma liseuse] la dernière fois et Nicolas je l'ai laissé ouvrir [rire]… Il m'a dit : « C'est compliqué, parfois ça peut casser ». Je lui fais : « Écoute, je ne t'en voudrai pas, j'en achèterai une autre si tu le casses, mais je préfère que toi tu le fasses parce que t'as plus l'habitude ». Mais une fois qu'il l'a ouvert j'ai fait : « Ah non non, laisse-moi laisse-moi, c'est moi qui

dévisse ! ». Après, Bernard m'a montré comment soulever les trucs pour tirer, machin… Mais je ne veux pas qu'on fasse à ma place en fait. Je veux qu'on me montre comment faire. ***— Tina, 48 ans, coach en écriture***

Tina apprécie l'atmosphère familiale de Centre. Elle connaît les bénévoles : elle donne les prénoms des réparateurs dans son récit. Elle valorise également la tranquillité du processus de réparation (« ils prennent vraiment leur temps ») et la liberté qu'elle a de leur demander de lui confier les outils. Tina bricole elle-même par ailleurs. Elle a été socialisée par ses parents à la réparation — j'en ai parlé dans le Chapitre 2. Mais tout le monde ne cherche pas autant à apprendre à réparer que Tina. L'intérêt de l'apportant pour la réparation est un autre élément qui fait varier ce qui est transmis en Repair Café, que j'aborde dans la section suivante.

3.2.4. Durant la session (2) : une transmission variable selon les interlocuteurs

Pour comprendre ce qui se transmet entre réparateurs et apportants, étudions de plus près les interactions. Comme je l'ai anticipé dans les deux sections précédentes, le projet éducatif des organisateurs n'est pas suivi systématiquement pendant la session. Les travaux menés sur les Repair Cafés ont déjà montré que les réparateurs volontaires utilisent rarement un discours pédagogique, et se limitent souvent à prendre la réparation en main sans fournir d'explications (Graziano et Trogal, 2017). Ils réparent l'objet *pour* l'apportant, plutôt qu'*avec* lui (Ames et Rosner, 2014 ; Kannengießer, 2018). Il n'y a donc pas de transmission de savoir-faire. J'obtiens le même résultat sur mes terrains, mais l'observation de variations selon les interactions m'amène à le nuancer. La transmission de compétences diffère en effet selon l'apportant et selon le réparateur.

Le dialogue entre réparateurs et apportants dépend, d'abord, des apportants eux-mêmes. À partir des entretiens que j'ai conduits, j'ai relevé que plus l'apportant était intéressé par les aspects techniques, plus il participait. Au moins six interviewés étaient investis dans la réparation de leur objet durant le Repair Café, faisant des manipulations avec ou sans outils. Cinq d'entre eux bricolent également à la maison. Ces six individus incluent également les trois seules personnes de mon groupe d'interviewés qui disaient être venues pour apprendre à réparer.

Cette variation d'attitudes vis-à-vis de la réparation est clairement visible durant les observations. Ci-dessous, deux photographies que j'ai prises à Centre montrent deux postures différentes chez les apportantes. Dans la Figure 32, l'apportante (à droite) tient des composants de sa machine à café pour dégager l'accès au réparateur. En Figure 33, l'apportante (toujours à droite) se place en retrait de l'ordinateur qu'elle fait réparer et tricote tout en observant le bénévole de loin.

Figure 32. Réparation de machine à café à Centre (photographie personnelle, 3/04/2019)



Figure 33. Réparation d'ordinateur à Centre (photographie personnelle, 13/03/2019)



Cette différence d'implication des apportantes est probablement en partie liée au type d'objet réparé. Il est plus facile d'impliquer un non-connaisseur dans une réparation physique, en lui faisant tenir des composants ou des outils comme c'est le cas dans la Figure 32, plutôt que dans une réparation logicielle comme c'est le cas dans la Figure 33. Mais il y a autre chose. La deuxième apportante est venue avec son tricot et s'est très rapidement mise à son activité pendant la réparation. Elle ne donne pas de signes d'intérêt pour les aspects techniques de la réparation, et se place moins dans une posture d'apprentissage que dans le rôle d'une cliente qui laisse le réparateur prendre son objet en charge. Ces variations selon les apportants sont facilement observables sur le terrain. J'ai plusieurs fois vu des personnes qui s'asseyaient et sortaient rapidement leur téléphone pour écrire des messages ou jouer à des jeux, et à l'inverse des apportantes comme Tina, la coach en écriture citée plus haut, qui demandaient au réparateur de leur expliquer à chaque étape.

Enfin, ce qui est transmis en Repair Café dépend des réparateurs. J'ai noté cela à partir des récits que les apportants font de leur expérience, ainsi que de mes observations sur le terrain. Certains réparateurs sont très silencieux, tandis que d'autres sont plus démonstratifs. Comparons le déroulement de deux réparations observées lors de la même session, à Intramuros. J'ai suivi chacune d'entre elles dans sa totalité, à partir du moment où les réparateurs venaient chercher l'apportant jusqu'au moment où l'apportant partait du Repair

Café. Durant toute la durée de l'interaction, à part pour me présenter au début, j'ai évité d'intervenir pour influer le moins possible sur le thème de discussion. Je n'ai répondu que lorsqu'on me le demandait, ce qui n'est quasiment pas arrivé. Durant la première réparation, sur un lecteur DVD, les échanges entre les réparateurs, Marc et Glenn, et l'apportant, étaient quasiment absents. Les notes issues de mon carnet de terrain en font le récit :

Marc et Glenn, ou la réparation silencieuse d'un lecteur DVD

Marc va chercher un apportant qui a un lecteur DVD dont le tiroir ne s'ouvre plus, et l'amène à son poste. L'apportant et moi nous asseyons en face de Marc et de Glenn, son coéquipier. L'apportant parle un peu (à moi) du fait qu'il fait attention aux déchets, que c'est dans l'air du temps. Les réparateurs sont occupés à observer le lecteur, ils ne réagissent pas. Ils réparent seuls, sans proposer à l'apportant de participer. Pourtant, ce dernier a déjà tenté de démonter le lecteur, donc il pourrait avoir quelques compétences. Ils me sollicitent, en revanche, pour brancher et débrancher sur secteur, parce que je suis près d'une prise. La réparation est souvent interrompue par des éléments extérieurs. Marc est sollicité pour deux autres réparations en même temps. À chaque fois il va jeter un œil et revient rapidement. Une apportante voisine de notre table parle à l'apportant du lecteur DVD en disant qu'elle a eu, une fois, un problème sur son micro-ordinateur.

Marc trouve assez rapidement la panne : il manque une courroie, elle est cassée. Il cherche sur son téléphone des adresses de vendeurs de pièces détachées. Il trouve trois adresses, qu'il envoie par SMS à l'apportant, qui demande s'il n'y a pas de solutions sur place. Marc n'a pas de courroie de rechange avec lui. En revanche, il va demander de la colle à un autre réparateur pour recoller temporairement la courroie cassée — temporairement, car elle est usée à d'autres endroits. Or, l'autre réparateur a justement des courroies. Marc revient avec l'une d'elles, cherche un modèle de la bonne taille et remplace. On teste : le lecteur DVD marche. — **Extrait de Journal de terrain, Repair Café Intramuros, 30 novembre 2019**

Dans cette réparation, Marc et Glenn ont peu impliqué l'apportant. La deuxième réparation que j'ai observée apporte un contrepoint. Cette réparation, assurée par Maxime, portait sur une enceinte dont le bouton d'allumage ne fonctionnait plus.

Maxime, ou la tentative d'impliquer l'apportant dans la réparation de son enceinte

Maxime va chercher un apportant qui a un mini-baffle dont le bouton on/off ne marche plus. Je leur emboîte le pas. Une fois arrivés à la table de réparation, ils se lancent. Je suis assise à côté de Maxime, l'apportant est en face. L'apportant souligne qu'il a acheté le baffle à 25 € donc que c'est peut-être normal que ça casse. Pourtant, le baffle a des bonnes basses, son fils qui s'y connaît lui a fait remarquer, lui il n'y connaît rien. Maxime propose à l'apportant d'ouvrir lui-même l'enceinte. L'apportant a déjà essayé d'ouvrir par le passé, mais Maxime le pousse à aller au bout : il lui indique de débrancher des composants à l'intérieur pour ouvrir complètement l'objet. « Ah, d'accord, je n'étais pas allé jusque-là ! », dit-il.

En regardant à l'intérieur, Maxime remarque que l'un des interrupteurs est enfoncé et abîmé, c'est mécanique. Il demande à l'apportant s'il pourrait échanger cet interrupteur avec un autre qui marcherait. Justement, répond l'apportant, il y a un bouton qu'il n'a jamais utilisé, parce qu'il ne sait pas à quoi il sert : il peut se servir de celui-là. Clément explique beaucoup le dysfonctionnement à l'apportant, ce que l'on peut faire pour trouver une solution.

Intervient ensuite Gérard, un autre réparateur plus âgé, qui se penche par-dessus nos épaules et vient aider. Il dit à Maxime d'enlever le bout de mousse qui recouvre l'indication écrite du voltage : « Décolle-la ». Maxime tente avec les doigts. Gérard corrige : « Non, mais proprement, avec un cutteur ; Voilà, comme ça ». À la fin, après avoir passé une vingtaine de minutes sur cet objet, Maxime laisse l'enceinte entre les mains de Gérard pour qu'il échange les interrupteurs ; Gérard est connu pour être fort en soudures. ***— Extrait de Journal de terrain, Repair Café Intramuros, 30 novembre 2019***

Cette réparation est d'un autre style que la première. Maxime parle davantage avec l'apportant, l'impliquant dans la réparation. Pourquoi cette variation dans les comportements des réparateurs ? Un premier élément explicatif est à trouver dans le nombre de réparateurs impliqués dans l'échange. Dans le premier exemple, Marc et Glenn sont deux. Ils parlent entre eux, à demi-mot, oubliant quasiment l'apportant en face d'eux. Dans le deuxième exemple, Maxime est seul face à l'apportant. Comme le soulignerait Erving Goffman, il est engagé dans l'interaction, et incité à maintenir la conversation. En effet, les trop longs silences peuvent être source d'embarras. D'après la théorie de Goffman, les silences menacent de trahir le fait que les deux interlocuteurs n'ont rien en commun et sont incapables de trouver quoi se dire. Ils sont ainsi obligés de trouver au moins de petits sujets (*small talk*) pour maintenir la conversation et éviter ces silences pesants (Goffman, 1982). Expliquer la réparation peut être, dans les Repair Cafés observés, un moyen d'éviter le silence et de maintenir le lien avec l'apportant. D'ailleurs, lorsque Gérard, le réparateur expérimenté, intervient, Maxime parle davantage avec lui qu'avec l'apportant, comme Marc et Glenn dans le premier récit.

Au-delà du nombre de réparateurs présents dans la réparation, je note également une différence de profil entre Maxime, et Marc et Glenn. Contrairement à Marc et Glenn, Maxime a également fait du bénévolat auprès de l'association HOP. On peut ainsi imaginer qu'il est davantage engagé que les deux autres réparateurs dans un combat pour la durabilité des objets, et qu'il adhère ainsi davantage à l'objectif des organisateurs de Repair Cafés. Je constate, sur le terrain, que les réparateurs qui communiquent le plus avec les apportants ont souvent un profil plus engagé que les autres.

3.2.5. Durant la session (3) : des bénévoles qui prescrivent des pratiques de longévité

Dans le cas où il y a un dialogue entre le réparateur et l'apportant, qu'est-ce qui se transmet ? Pour répondre à cette question, je me fonde sur les observations et entretiens où

interviennent des réparateurs qui sont également organisateurs et fondateurs de Repair Café et/ou ayant un parcours militant particulièrement fourni.

J'ai identifié plusieurs éléments que les réparateurs transmettent au cours des sessions. D'abord, certains transmettent des informations techniques sur le fonctionnement de l'objet et sa réparation, comme je l'ai relevé avec l'exemple de Maxime. Ils le font en expliquant les étapes de la réparation et en impliquant les apportants. Ils tentent ainsi d'apprendre aux apportants quelques bases de la réparation. Au-delà, les bénévoles peuvent aussi formuler des prescriptions à destination des apportants, afin d'aiguiller leurs pratiques futures. Celles-ci ont trait à différentes pratiques de longévité. J'en ai relevé trois dans le Tableau 24. Elles concernent les gestes d'usage et d'entretien, le recours à un réparateur professionnel et l'achat de produits susceptibles de durer.

Tableau 24. Trois types de prescriptions données par les bénévoles aux apportants

1	Transmettre les gestes d'usage et d'entretien qui font durer les objets
2	Donner un regard plus avisé sur la réparation professionnelle payante
3	Donner des critères d'achat afin que les apportants se procurent des objets qui durent

D'abord, certains bénévoles apprennent aux apportants des gestes pour prendre soin de leurs objets. Ils attirent leur attention ou placent des outils techniques pour les aider à faire durer leurs objets. Par exemple, Gilles fait en sorte que les apportants arrêtent, chez eux, d'endommager le câble de leur aspirateur. À 57 ans, Gilles est diplômé d'un baccalauréat technique et est électronicien de profession. Il se dit « décroissant » et vit seul avec 600 € par mois. Il est impliqué dans plusieurs organisations environnementales, notamment autour de l'énergie (Enercoop[177], Négawatt[178]).

> *Sur les nouveaux aspirateurs, quand il reste encore un mètre de réserve, il y a une marque qui sort ; quand elle sort, normalement, on arrête de tirer. S'il y a besoin, on peut le faire une fois de temps en temps ; mais pas systématiquement. Et ça, je pense que dans le mode d'emploi (je n'ai pas lu, hein) ça doit être écrit que quand on arrive à ça on arrête. Sauf que les gens ne lisent pas les modes d'emploi ; et quand ils voient que c'est marqué ça, ils disent : « On ne sait pas à quoi ça sert », et ils vont continuer à tirer quoi ! [rire] Donc moi ce que je dis, c'est une fois que j'ai réparé, je mets la marque moi-même ou je leur fais mettre.* — ***Gilles, 57 ans, électronicien***

Gilles tente, par la parole d'abord, de transmettre aux apportants un peu de sa compréhension technique de l'objet. Selon lui, c'est cette compréhension qui va permettre aux

---

177 Fournisseur coopératif d'électricité verte, labellisé « choix très engagé et sans nucléaire » par l'Ademe. Source : Enercoop, date inconnue. « La coopérative d'électricité vraiment verte, locale et citoyenne », *Enercoop.fr*, disponible sur : www.enercoop.fr, consulté le 24/03/2022.

178 « L'Association négaWatt regroupe des professionnels de l'énergie et des citoyens. Son action et ses propositions ont pour objectif le développement d'une politique énergétique fondée sur la sobriété et l'efficacité énergétique et sur un recours plus affirmé aux énergies renouvelables ». Source : négaWatt, 2016. « Page d'accueil », *negaWatt.fr*, disponible sur negawatt.org/index.php, consulté le 24/03/2022.

apportants d'avoir des interactions qu'il juge plus raisonnées et conscientes avec l'objet[179]. Mais il reste pessimiste : il anticipe que les apportants ne se rappelleront pas ses conseils, et que l'habitude est plus forte que la connaissance technique de l'objet. Il espère ainsi que, en plus de son explication orale, la marque qu'il leur fait placer sur le câble de l'aspirateur va encourager un changement dans leurs gestes quotidiens.

Deuxième type de prescription, les réparateurs peuvent aussi promouvoir la réparation en général, qu'elle ait lieu dans les Repair Cafés ou ailleurs. Delphine, cofondatrice du Repair Café Centre, a ainsi encouragé une apportante à faire réparer un objet par un professionnel, comme on le voit dans cet extrait de journal de terrain :

Delphine, ou la revalorisation des cordonniers professionnels

Une dame est venue pour demander si on pouvait réparer une anse de panier, en cuir ; c'est le panier où elle met sa poubelle papier. On n'a pas la machine pour recoudre. Une autre solution serait d'avoir un outil pour faire les trous dans la ceinture ; un autre réparateur en a un, mais à la maison, et il n'a pas de rivets pour raccrocher les deux bouts.

Delphine lui conseille d'aller voir un cordonnier qui aura le matériel et le fera facilement. La dame est dubitative, elle a peur de se faire arnaquer et de payer 5 € pour 2 minutes de travail. Delphine lui répond que si c'est ça, elle est prête à lui donner 5 € pour qu'elle répare, car c'est de la production évitée (donc pollution aussi), et les 5 € donnés au cordonnier, c'est peut-être ses 5 € de l'heure parce qu'il n'a qu'un seul client. S'il avait plus de clients il ne ferait pas payer autant et il ferait à la chaîne, mais c'est que de moins en moins de clients viennent faire réparer.

La dame répond vivement : « Oh non, non » pour les 5 € ; elle a l'air un peu gênée que la fondatrice lui offre de l'argent (elle rit un peu fort et regarde ses pieds). C'est vrai qu'elle a de l'argent en réserve (confirmation par le questionnaire : plus de 2500 € par mois), donc n'a potentiellement pas besoin de se faire donner ces 5 €. — ***Extrait de Journal de terrain, Repair Café Centre, 22 juin 2019***

Le fait que Delphine explique le modèle économique d'un cordonnier, insiste sur son caractère honnête et propose même de payer la réparation, déstabilise l'apportante. Cet échange fait figure d'exception par rapport à ce que j'ai eu l'habitude d'observer en Repair Café, à au moins deux titres. Premièrement, il est rare que les bénévoles supposent, en creux, que l'apportant qu'ils ont en face d'eux fait preuve de pingrerie. Les prix des biens et de la réparation sont peu discutés par les réparateurs et les apportants. Deuxièmement, au-delà du geste de réparation, la bénévole diffuse ici un discours prosélyte. Elle met l'accent sur le coût environnemental de la production d'objets et de la pollution, et sur les conditions de travail

[179] Ce rapport technique de soin à l'objet dont Gilles fait part est un point commun important des réparateurs bénévoles de Repair Café, mais je le trouve aussi chez mes enquêtés masculins les plus bricoleurs. J'y reviendrai dans le Chapitre 6.

difficiles des cordonniers. On ne sait pas, pour autant, si l'apportante que Delphine a tenté de convaincre a effectivement rendu visite au cordonnier.

Un dernier point que peuvent apporter les bénévoles est d'aiguiller les apportants sur leurs prochains achats. Ce sujet survient souvent lorsque la réparation échoue, et que les apportants se résolvent à remplacer l'objet. Les bénévoles peuvent parfois recommander d'acheter de seconde-main plutôt que neuf. C'est le cas de Maxime, dont j'ai déjà parlé. Une apportante était venue avec tensiomètre qu'ils n'avaient pas réussi à remettre en état. Il lui dit qu'elle pourra en trouver un d'occasion plutôt que neuf, et elle lui répond qu'elle n'y avait même pas pensé. Les bénévoles peuvent aussi donner des conseils pour que les apportants achètent des produits susceptibles de durer. Ici, comme pour les pratiques d'usage et d'entretien, les compétences techniques des réparateurs les aident à déterminer des critères de durabilité. Claire parle par exemple de la disponibilité des pièces détachées, de la facilité de démontage et de la garantie :

> *Souvent, au Repair Café, il y a des gens qui disent : « Alors, je dois choisir quelle marque ? ». Et moi c'est toujours la même chose, c'est que je ne veux pas tout leur donner mâché dans la bouche, parce qu'après ils oublient qu'est-ce que c'est que d'aller rechercher l'information, de… se renseigner… […] Si un jour je dis : « Il faut acheter Phillips » et que Phillips change de politique, on va me dire : « Ah oui, mais on m'a dit que Phillips », non. Je leur dis : « Qu'est-ce qu'il faut regarder ? Il faut regarder si on trouve les pièces de rechange, si les pièces de rechange sont… si l'appareil est facilement démontable, si c'est des vis, si c'est collé, c'est ça qu'il faut regarder. Et est-ce qu'ils assurent des pièces détachées pendant x années ? Et la garantie, il y a des gens qui donnent des garanties beaucoup mieux que d'autres… C'est tout ça qu'il faut aller regarder, ce n'est pas se fier à une marque ».* ***— Claire, 37 ans, assistante juridique dans un cabinet d'avocats***

De manière générale, les bénévoles formulent ces prescriptions pour que les apportants aient les outils pour faire durer leurs objets. Pour autant, le principal coupable des pannes est, à leurs yeux, le monde marchand, et plus spécifiquement les fabricants et distributeurs des objets qu'ils réparent. D'ailleurs, en Repair Café, leur discours peut prendre une portée davantage critique et politique : ils font souvent porter la responsabilité des pannes et de la faible réparabilité sur ces acteurs, en s'appuyant sur des cas de pannes. Les sessions de réparation sont souvent, comme dans le groupe Facebook étudié en 3,1, l'occasion de mettre l'accent sur des pratiques de conception qu'ils jugent suspicieuses. Brieuc, par exemple, reproche à certaines marques de concevoir des objets difficiles à ouvrir :

> *Il y a des objets qui sont conçus de manière à ce qu'on ne puisse pas les démonter. Soit il y a zéro vis, soit il y a des vis d'un format tellement bizarre que… il n'y a que quelqu'un qui a acheté le coffret machin… [il sort le coffret des adaptateurs à tournevis] Ils ont inventé vraiment… sûrement pas tout ce qui est imaginable, mais… Voilà. Donc ça, c'est un moyen d'empêcher les gens de réparer.* ***— Brieuc, 49 ans, enseignant-chercheur***

D'autres bénévoles critiquent aussi les services après-vente de certaines marques, qui sont à leurs yeux des formes d'arnaque. Romain, réparateur bénévole de 26 ans, invite plutôt à avoir recours à la réparation maison :

> *Surtout pas les Apple Store, vu ce qu'ils te disent ! J'ai réparé tellement de Mac d'amis qui étaient allés chez l'Apple Store qui leur dit : « Non, ce n'est pas réparable, on ne fait plus les pièces, achetez-en un neuf ». Et à chaque fois, c'est des conneries qui leur coûtent 20 € et puis hop, c'est reparti. Et ouais, c'est... Apple Store, moi je ne leur fais pas trop confiance.* — ***Romain, 26 ans, ingénieur de recherche en géographie-cartographie***

Pour résumer, le projet éducatif des organisateurs, que j'ai décrit en section 3.2.2, est mis en pratique de manière variable. Il dépend de contraintes organisationnelles, c'est-à-dire de l'affluence, que j'ai identifiée comme un facteur important en 3.2.3. Il dépend aussi des profils des réparateurs et des apportants, et des modalités de l'interaction entre les deux (seul à seul ou à plusieurs), dont j'ai parlé en 3.2.4. Enfin, je viens de montrer qu'une partie des bénévoles transmettent des ressources pour transformer les pratiques quotidiennes d'achat (conseils pour acheter durable), d'entretien (gestes de soin aux objets) et de réparation (enseignements techniques, défense des réparateurs professionnels). Ils sensibilisent rarement les apportants par des discours sur l'importance de réparer ou sur la situation économique et écologique de nos sociétés contemporaines, mais le font en transmettant des gestes et des conseils au cas par cas.

3.2.6. Effets du Repair Café : une logique de service qui socialise les apportants à la réparation

Les apportants retirent plus ou moins de choses de leur expérience du Repair Café, mais la plupart partagent l'idée qu'ils penseront davantage à réparer à l'avenir. Parmi les 33 apportants interviewés, 19 ont fait part en entretien des impacts que les Repair Cafés avaient sur eux[180]. Ceux-ci sont de deux sortes : leur expérience en Repair Café les encourage à réparer davantage eux-mêmes, ou à faire réparer davantage.

Commençons par le premier effet, qui est d'encourager l'autoréparation. Sept interviewés disent avoir appris un savoir-faire technique en venant au Repair Café, et tous sauf une bricolaient également chez eux. Au-delà des compétences techniques, trois d'entre eux tirent du Repair Café une motivation à essayer les prochaines réparations eux-mêmes. Ils repartent avec une impression générale : on peut au moins tenter de réparer. Ce résultat a également été trouvé dans d'autres recherches sur les Repair Cafés (Charter et Keiller, 2016b ; Kannengießer, 2018 ; Pit, 2020), qui montrent que les apportants gagnent au moins le courage d'oser ouvrir la machine (Goyon, 2016). Rappelons-nous le récit de la réparation

---

[180] Les entretiens étant semi-directifs et se concentrant surtout sur leurs pratiques de longévité quotidiennes, je n'ai pas posé systématiquement cette question.

d'enceinte faite par Maxime. Celui-ci a encouragé l'apportant à aller plus loin dans l'ouverture de son objet que ce qu'il avait commencé à essayer chez lui.

Ces enquêtés ont ainsi tiré du Repair Café le pouvoir de tenter d'autres réparations ou activités de maintenance sur leurs objets eux-mêmes. C'est le cas de Gaëtan. Gaëtan a 31 ans et une formation d'ingénieur informatique, actuellement en recherche d'emploi. Il vit seul dans un appartement de 33 mètres carrés qu'il loue. Il y a quelques années, son four est tombé en panne. Il a alors craint d'intervenir sur son four, par appréhension face à la complexité de la réparation qu'il anticipait. Bien plus récemment, quelques mois avant l'entretien, il se rend à son premier Repair Café avec un grille-pain cassé. Le lendemain, un autre de ses objets, un déshumidificateur, se met à dysfonctionner :

Enquêtrice : T'as réparé le déshumidificateur [en 2019], mais pas le four [en 2013], parce que le four tu ne trouvais pas ce modèle-là précisément [sur les forums] ?

À l'époque j'avais une appréhension et je n'avais même pas cherché.

Enquêtrice : Ah, c'était une autre époque aussi.

Oui ; le déshumidificateur c'est tout récent, c'est le lendemain du jour où j'ai réparé le grille-pain, j'ai eu à nouveau l'erreur du déshumidificateur et du coup je me suis dit : « Je vais vraiment essayer de réparer le truc et on va trouver une solution », j'avais plus de confiance en moi… ***— Gaëtan, 31 ans, ingénieur informatique au chômage***

Gaëtan a un goût pour la technique. Lors de sa visite en Repair Café, les réparateurs lui ont proposé de devenir bénévole car il s'y connaît bien en informatique. Dans ce cas, les objectifs d'origine du Repair Café sur l'empouvoirement individuel par le gain de compétences techniques a fonctionné.

Plus généralement, les apportants n'acquièrent pas tous un esprit bricoleur, mais une nouvelle relation à la réparation. Ils vont considérer différemment leurs prochaines pannes, et penser davantage à les faire réparer. D'abord, les apportants retournent en Repair Café. Parmi 113 répondants au questionnaire[181], 28% avaient été à un évènement de ce type auparavant, une ou plusieurs fois. Brieuc a identifié une catégorie d'habitués en particulier : les personnes âgées.

On a typiquement des gens plutôt vieux qui n'ont jamais rien jeté de leur vie et le jour où ils apprennent que ça existe les Repair Cafés, ils viennent avec un truc puis un deuxième puis un troisième. […] C'est notamment des gens en début de retraite qui sont très actifs, sauf qu'ils ont plein leur cave des trucs qui ne marchent pas. Et ils font un peu de rangement, ou ils parlent à leur belle-fille, et paf, ils récupèrent un truc qui ne marche pas : « Attends, je connais les Repair Cafés ! ». ***— Brieuc, 49 ans, enseignant-chercheur***

---

[181] Cette question a été ajoutée en cours de route dans le questionnaire, d'où le fait qu'elle ne concerne qu'une partie des répondants.

Le Repair Café recrute de nouveaux adeptes de la réparation, qui prennent le réflexe de revenir alors qu'ils n'auraient pas fait réparer des objets auparavant. Au-delà, le fait que les Repair Cafés rendent la réparation plus visible joue sur les représentations. Au moins six interviewés mentionnent cela, et contrairement à l'acquisition de compétences techniques, cet impact joue sur des individus qui n'ont que peu d'expérience en bricolage. Cette idée est bien démontrée par Colette. J'ai déjà présenté Colette à la fin du Chapitre 2. Elle racontait que le fait de se sentir « dans l'air du temps » légitimait son habitude de garder les objets. Colette explique comment le fait de savoir que les bénévoles donnent de l'énergie à réparer des objets l'encourage à moins jeter.

> *[Le Repair Café], pour moi, ça a été quelque chose de très important. […] C'était vraiment quelque chose qui m'a permis de dire : "Ah, je pourrais apporter ça pour ne pas en changer, etc.". D'une part parce que ça fait faire des économies, d'autre part parce que c'est complètement idiot d'acheter quelque chose qui peut être réparé… Donc tout ça, ça m'a mis le doigt dessus. […] Et je me dis : « Tiens, c'est facile, je vais l'amener au Repair Café », ça marche ou ça ne marche pas, j'ai eu un aspirateur où ça n'a pas marché, bon voilà. Mais au moins, j'ai abandonné mon aspirateur… sans regrets, sans remords. Sinon je me serais dit : « Oh zut, peut-être que c'était réparable », c'est ce que je me serais dit il y a dix ans. « C'était peut-être réparable, bah oui, mais il n'y a personne alors de toutes façons… ». […] Mais c'est aussi peut-être dans un souci de… Je trouve ça tellement chouette de la part des bénévoles de passer du temps, peut-être aussi par respect pour ces gens-là. […] Pourquoi aller jeter quelque chose si par hasard ce jour-là ils pouvaient faire quelque chose ? C'est rendre hommage à leur bénévolat, enfin je ne sais pas !* ***— Colette, 83 ans, enseignante-chercheure à la retraite***

Pour résumer, les apportants n'acquièrent pas tant des compétences de réparation qu'un nouveau regard sur les pannes de leurs objets. Ils développent une vision des biens domestiques comme des biens avant tout réparables, sur lesquels il est possible d'intervenir. Le simple fait de savoir que la réparation est pratiquée dans ces Repair Cafés, de voir l'objet ouvert, de voir que des bénévoles y consacrent des heures, développe plusieurs choses : oser tenter soi-même de réparer ; retourner au Repair Café ou chez un réparateur professionnel ; se représenter les pratiques de réparation comme légitimes. L'exemple des Repair Cafés montre comment, par la pratique collective, sans diffusion d'un discours réflexif et politique, une organisation peut socialiser ses membres.

Conclusion du chapitre

Ce chapitre a montré comment certaines structures peuvent amener des individus à faire davantage durer leurs objets. J'ai observé deux communautés en ligne, le forum Que Choisir et le groupe Réparation, ainsi qu'un ensemble de trois Repair Cafés. Ces collectifs promeuvent

des pratiques de longévité, essentiellement autour de l'achat d'objets durables et de la réparation. Ils n'accompagnent pas les individus de la même manière. Dans le premier cas, ils le font à distance de manière verbale, en prodiguant des conseils pratiques (recommandations d'achat, étapes de réparation à entreprendre). Dans le deuxième, ils le font par la pratique partagée et les gestes concrets.

Ces organisations ont, pour certaines, une dimension militante (association de défense de consommateurs pour Que Choisir, association à vocation environnementale et éducative pour les Repair Cafés). Pourtant, en leur sein, les discours éthiques n'occupent qu'une place marginale. Au sein du forum Que Choisir, les internautes mettent rarement en lien leurs préoccupations sur la durée de vie avec la question de l'impact environnemental de leurs pratiques. L'idée est plutôt de lutter pour préserver son pouvoir d'achat et pouvoir continuer de consommer. De même, dans le groupe Facebook de réparation et les Repair Cafés, je n'identifie des références à l'écologie ou la notion de surconsommation que dans quelques phrases, très rares. L'interaction est centrée sur l'aspect technique de la réparation. Dans ces trois collectifs, la transmission de pratiques de longévité se fait par le partage concret de conseils. C'est très différent, par exemple, de l'éducation à l'environnement (Jacqué, 2016 ; Stevenson, 2007), qui passe par un discours de sensibilisation. L'exemple des Repair Cafés montre que le fait que beaucoup d'apportants perçoivent et se servent de l'organisation comme d'un service, plutôt que comme un lieu de formation et d'information, n'empêche pas qu'ils apprennent de leur expérience. Ils sont amenés à (ré)acquérir un réflexe de réparation.

Pour autant, ces impacts sont limités. Les collectifs étudiés n'entraînent pas une révolution des modes de vie chez les individus enquêtés. Du jour au lendemain, ces derniers n'en viennent pas à faire durer tous leurs objets. Les collectifs aiguillent quelques pratiques, de manière souvent ponctuelle, sans occasionner un bouleversement des représentations. Ils ont donc un impact volatile sur le rapport que les individus entretiennent avec leurs objets et leur durée de vie. D'autre part, ces impacts sont aussi variables : nombreux sont les moments où l'organisation échoue à amener les enquêtés à faire durer objets. Pensons à cet exemple de réparation abandonnée sur le groupe Réparation. J'ai cité Raphaël, un internaute face à sa télévision en panne, n'ayant que peu de compétences et de motivation, et qui malgré les encouragements des bricoleurs a préféré acheter un nouveau modèle en promotion. Il y a des individus qui transforment leurs pratiques de manière tangible. Et il y en a beaucoup, également, pour lesquels la fréquentation du collectif ne semble rien transformer.

Cette variabilité et cette volatilité peuvent se comprendre en changeant de focale pour prendre en compte la vie quotidienne des internautes et des apportants. Les pratiques promues par les collectifs étudiés doivent s'inscrire dans ce quotidien, fait de contraintes et de pratiques concurrentes. Difficile, en une séance de Repair Café ou en un échange de messages sur le web, de transformer des habitudes inscrites depuis des années. Cela invite à étudier de plus près les pratiques domestiques telles qu'elles se déroulent dans l'espace domestique. C'est l'objet de la deuxième partie de cette thèse.

Partie 2. Les pratiques de longévité en action : des négociations constantes pour déterminer le sort des objets

La partie précédente a abordé les socialisations aux pratiques de longévité. Les individus ne privilégient pas les mêmes pratiques et n'associent pas les mêmes significations à la durée de vie selon leurs profils (Chapitre 1). Leur tendance à faire durer leurs objets se développe au fil de leur parcours biographique. J'ai retracé, dans le Chapitre 2, les socialisations primaires et secondaires qui amènent les individus à la longévité. Puis j'ai étudié quelques instances de socialisation secondaire, en observant dans le Chapitre 3 des structures en ligne et hors-ligne qui encouragent les pratiques de longévité. L'exemple des Repair Cafés montre que, plutôt que de faire des apportants des bricoleurs à long terme, ces évènements constituent une ressource ponctuelle. Je fais alors l'hypothèse suivante : les individus n'adoptent pas systématiquement des pratiques de longévité ; cela dépend des aléas quotidiens qu'ils rencontrent.

Dans cette seconde partie, je pars des pratiques elles-mêmes pour comprendre comment elles se forgent. J'observe les pratiques en action, telles qu'elles sont réalisées ou abandonnées. Mon approche s'inspire de la théorie des pratiques, qui s'appuie sur les développements philosophiques de Theodore Schatzki et d'Andreas Reckwitz et les travaux de Pierre Bourdieu ou de Bruno Latour (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013). Cette théorie étudie, de manière longitudinale et macrosociale, la carrière des pratiques. Dans son approche la plus stricte, elle requiert un déplacement important de la focale. Les protagonistes ne sont plus les individus : ce sont les pratiques. On ne considère donc plus que ce sont les individus qui adoptent des pratiques, mais que ce sont les pratiques qui recrutent des « *practitioners* », des pratiquants (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013).

Un exemple de ces travaux est celui d'Elizabeth Shove et Mika Pantzar sur la marche nordique (Shove et Pantzar, 2005). Ceux-ci étudient cette pratique en Finlande, où elle est née, et au Royaume-Uni, où elle s'implante. Ils rencontrent des individus contribuant à produire cette pratique (promoteurs, concepteurs de matériel…) et des « *practitioners* » de ce sport. Ils montrent que la pratique a fait l'objet de réinventions successives selon les contextes où elle s'est implantée. Élargissant le spectre de leurs observations, ils notent qu'au Japon, la marche fait partie des loisirs et n'est pas pratiquée dans les rues, ou que les Américains font de la marche nordique pour pratiquer le *fitness*. Autrement dit, les individus n'adoptent pas la marche nordique pour les mêmes raisons ni de la même manière.

La théorie des pratiques montre une chose : il est intéressant de chercher des ressorts de la pratique non seulement dans les individus, mais dans des dimensions concrètes. Elle invite à prêter attention à quatre éléments : les représentations, les arrangements matériels, la temporalité et les routines. Premier point, les pratiques sont liées à des représentations (Warde, 2005). Marlyne Sahakian et Harold Wilhite (2014) ont montré le rôle des représentations dans les manières de réaliser les pratiques. Par exemple, la mairie de Londres a encouragé les restaurants à servir de l'eau du robinet plutôt que des bouteilles. Les clients demandaient très peu d'eau du robinet, jugeant cette pratique peu acceptable. La mairie a alors développé une campagne de communication pour enlever le tabou autour de cette pratique, en proposant à des restaurants de distribuer l'eau dans de belles carafes. Aux pratiques, les individus associent des règles et procédures, supposant qu'il y a des bonnes et mauvaises manières de réaliser la pratique. Ils donnent aussi un sens particulier à celles-ci, qui peuvent revêtir certaines valeurs ou remplir certains objectifs à leurs yeux. Enfin, ces pratiques sont parcourues d'affect et d'émotions, associés aux attentes qu'en a l'individu et à la manière dont il les expérimente.

Le deuxième point consiste à mettre l'accent sur l'ancrage matériel et spatial des pratiques. Si l'on a beaucoup étudié les significations symboliques de la consommation, il faut également comprendre les artefacts concrets et les aspects matériels de la pratique (Shove et Pantzar, 2005). C'est ce que propose la théorie des pratiques, en s'intéressant aux « arrangements matériels » (d'après un terme de Theodore Schatzki repris par Sophie Dubuisson-Quellier et Marie Plessz (2013)), c'est-à-dire aux objets entrant en compte dans la réalisation de la pratique et à l'espace dans lequel elle s'inscrit.

La théorie des pratiques s'est aussi intéressée à l'aspect temporel. Un article devenu classique à ce sujet est celui de Dale Southerton (2006). L'auteur a mené des entretiens auprès de vingt foyers pour voir comment s'organise leur temps journalier. Il relève que les pratiques sont associées à des normes sur le temps qu'elles devraient prendre, qui varient selon les groupes sociaux. Certaines d'entre elles requièrent aussi une coordination avec d'autres personnes. Si je prends un exemple dans le cas qui m'intéresse, réparer suppose souvent de faire appel à des boutiques de pièces détachées. Il faut alors qu'elles soient ouvertes si ce sont des boutiques physiques, ou attendre qu'elles livrent les pièces détachées si ce sont des boutiques en ligne. Southerton note aussi que les pratiques sont liées à d'autres pratiques,

donc qu'elles se déroulent parfois obligatoirement après ou avant, voire en même temps que d'autres pratiques. Par exemple, manger un repas suggère que quelqu'un ait cuisiné auparavant. Les journées sont donc rythmées par des pratiques qui y occupent une position fixe. Ce sont prioritairement celles qui se font avec d'autres acteurs, ce qui nécessite une synchronisation et est encadré par une contrainte horaire. Autour de cela s'ajoutent des pratiques qui ont une position plus malléable et peuvent remplir les espaces vides dans la journée. Dans un article programmatique, sur les pratiques des consommateurs liées à l'économie circulaire[182], plusieurs chercheurs défendent l'utilité d'étudier la manière dont les pratiques s'articulent entre elles (Hobson et al., 2021). D'après eux, les travaux ont souvent tendance à se focaliser sur une seule pratique à la fois, alors qu'elle s'ancre dans un ensemble d'autres activités. Il s'agit de voir comment le travail de consommation se coordonne avec ces autres activités quotidiennes, quelles pratiques s'articulent entre elles et quelles pratiques, inversement, s'excluent les unes les autres, créant des conflits potentiels.

Le quatrième élément est de considérer les routines. Ces pratiques peu réflexives allègent la charge mentale. Les tentatives de conversion dans les pratiques de consommation s'attachent à défaire des routines et réinstaurer des formes de réflexivité chez les individus ; il s'agit pour ces nouveaux modes de consommation de parvenir à se routiniser ensuite (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013). Représentations, arrangements matériels et temporels, routines : je combinerai l'étude de ces quatre éléments pour comprendre les conditions de réalisation des pratiques de longévité chez les individus enquêtés.

Dans cette partie, je défends que si le milieu d'origine et les discours publics aident à construire un rapport aux objets spécifique, les pratiques quotidiennes sont guidées au jour le jour par des arrangements matériels et temporels concrets. Les trois prochains chapitres vont montrer comment les individus oscillent entre préservation et non-préservation des objets, et comment ces oscillations sont déterminées par des contraintes très pratiques. Les pratiques de longévité sont souvent le résultat d'une triple-négociation avec un contexte qui ne les permet pas forcément. Il s'agit d'une négociation de l'individu avec soi-même, d'abord, que je développerai dans le Chapitre 4. J'y montrerai les ressources (cognitives, matérielles, temporelles…) que requièrent les pratiques de longévité et les efforts mis en place par les individus pour les réaliser, ou les moments où, au contraire, ils renoncent. Les pratiques de longévité font aussi l'objet d'une négociation avec le temps qui passe, dimension centrale de la question de la durée de vie. Le Chapitre 5 explorera comment la carrière des objets au sein du foyer est soumise aux évènements personnels et à l'évolution du regard que les individus portent sur eux. Enfin, les individus doivent également négocier avec de nombreux autres acteurs, humains et non-humains. Dans le Chapitre 6, je montrerai comment les individus doivent se positionner vis-à-vis des acteurs marchands et de leur entourage qui produisent des normes qui encadrent les pratiques autour des objets.

---

[182] Celles-ci se rapprochent beaucoup des pratiques de longévité telles que je les définis. Les auteurs y incluent le fait de trier, maintenir, réparer, participer à l'économie du partage et rechercher des produits durables.

Chapitre 4. Négocier avec soi-même : des oscillations intérieures entre travail du consommateur et renonciations

Les individus enquêtés ont acquis, au fil de leur parcours de vie, une tendance à faire durer les objets. Comment cette tendance se concrétise-t-elle ? Comment, dans les faits, est-elle *mise en pratique(s)* ? Après la partie précédente, je cherche à voir comment se déroulent les pratiques de longévité au quotidien. Ce chapitre, comme les deux suivants, se fonde sur deux enquêtes. La première est l'enquête « Pratiques domestiques », que j'ai présentée en détail dans l'encadré du Chapitre 2. Pour rappel, elle consiste en un entretien auprès d'une soixantaine d'individus qui cherchent à faire durer leurs objets. En plus de les questionner sur leur parcours biographique[183], je les interrogeais sur les pratiques de longévité qu'ils adoptaient. Comment les mettaient-ils en place, selon les objets, selon les moments ? Quelles ressources et astuces mobilisaient-ils ? Quelles difficultés rencontraient-ils ? La deuxième enquête que j'exploite est l'enquête « Suivi des ménages » (voir Encadré 9). J'y ai suivi huit ménages durant au moins six mois.

Encadré 9. Observer les objets de manière diachronique : l'enquête « Suivi des ménages »

Cette enquête développe une approche diachronique, en suivant huit ménages dans le temps. L'objectif était d'étudier les arbitrages quotidiens autour des pratiques de longévité, et

[183] Il s'agit de la partie des entretiens sur laquelle j'ai fondé mon Chapitre 2.

la manière dont les objets évoluent et se déplacent dans un foyer. J'ai envisagé de faire de l'observation au sein des familles, comme Annette Lareau l'avait fait pour observer les pratiques éducatives au jour le jour (Lareau, 2003). Mais habiter chez des familles pour observer les pratiques autour des objets n'aurait pas forcément été le plus efficace. J'aurais pu observer la manière dont les individus entretiennent les objets au quotidien, mais le fait d'acquérir et de se séparer d'objets a généralement lieu de manière plus ponctuelle ; de même pour les pannes éventuelles. J'ai donc opté pour un point mensuel sur six mois, pour observer des changements à moyen terme. Après un premier entretien adoptant la même grille que l'enquête « Pratiques domestiques », j'ai recontacté certains enquêtés pour les revoir cinq fois, une fois par mois.

Nota bene : Dans les faits, la durée du suivi a varié d'un ménage à l'autre. Il y a eu, pour chacun, six rendez-vous, que j'ai faits à intervalles plus ou moins longs. C'est lié à trois raisons : j'ai recontacté certains enquêtés des mois après, parce qu'à l'époque je n'avais pas encore le protocole d'enquête « Suivi des ménages ». Deuxièmement, certains ménages étaient moins disponibles que d'autres, et selon les conflits de calendrier nous sommes parfois convenus d'une date plus lointaine pour le rendez-vous suivant. Enfin, pour ceux dont je continuais encore le suivi en mars 2020, le confinement a espacé nos rendez-vous. La durée de suivi a donc pu s'étendre jusqu'à treize mois. Le Tableau 25 présente les caractéristiques des huit ménages enquêtés. J'y indique, pour chacun, les dates de début et de fin de suivi.

Recruter des ménages pour l'enquête

J'ai recruté huit enquêtés de l'enquête « Pratiques domestiques ». Je les appelle les « enquêtés-référents » : ce sont ceux que j'ai interviewés en premier et qui m'ont ensuite donné accès, pendant le suivi, aux autres membres de leur ménage. Les huit ménages sont donc issus de canaux que j'ai explicités dans l'encadré sur l'enquête « Pratiques domestiques » : Repair Cafés, HOP, groupe Facebook Rien de Neuf, ou boule de neige. L'objectif était, comme dans toute enquête qualitative, de réunir des ménages contrastés sur plusieurs aspects. J'ai cherché des individus susceptibles d'avoir des rapports aux objets différents. Or, les chapitres précédents ont fait ressortir le rôle de certaines caractéristiques dans le rapport aux objets :

1. *L'âge de l'enquêté-référent, la taille et le type de ménage*. D'après le Chapitre 2, le rapport aux objets varie au fil du parcours de vie. La diversité du groupe d'enquêtés est très importante sur ce point. Les ménages vont du jeune couple de trentenaires à la recherche de leur premier emploi, à la veuve retraitée de 83 ans. J'ai également des familles, notamment un couple dont le premier enfant naît en cours d'enquête.

2. *Le niveau de revenu* : comme montré dans le Chapitre 1, il influe sur les choix de consommation. J'ai choisi des ménages dont le revenu par unité de consommation va du simple (1000 € net par mois) au triple (3300 €).

3. *L'origine sociale :* j'ai relevé son rôle dans le Chapitre 2. Le groupe d'enquêtés comprend des individus d'origine modeste, comme Christophe, dont les parents sont employés, et d'autres d'origine plus aisée, comme Erika, dont le père est ingénieur-agronome et la mère professeure d'Anglais au collège.

J'ai également fait des hypothèses sur d'autres variables. Au fil du terrain et de mes réflexions, j'ai supposé qu'il serait intéressant de varier la taille du logement, la date d'entrée dans celui-ci, le fait d'en être propriétaire ou locataire, et le genre de l'enquêté-référent. J'explicite ici la manière dont j'imaginais que ces variables joueraient :

4. *La surface par habitant dans le logement et le nombre de pièces* : j'ai supposé que plus l'espace disponible serait grand, plus les individus pourraient bricoler et stocker.

5. *La date d'entrée dans le logement* : un individu qui vient d'emménager dans son appartement a potentiellement un autre rapport à ses objets qu'un individu qui habite chez lui depuis des années. J'ai réuni des ménages qui vivaient depuis trois mois dans leur logement, tandis que d'autres y habitaient depuis cinquante-sept ans.

6. *Le fait d'être propriétaire ou locataire, et notamment d'être locataire en meublé* : le fait d'avoir des meubles et équipements qui n'appartiennent pas à soi peut influencer la manière dont on traite ses objets. La moitié des ménages de l'enquête sont propriétaires, deux sont locataires en non-meublé et deux en meublé.

7. *Le genre* : cette variable joue sur les pratiques domestiques (Ferrand, 2006). Pour observer les phénomènes de genre qui ont lieu au sein des ménages autour des objets, j'ai aussi interviewé le ou la conjointe, en même temps ou séparément.

Le groupe d'enquêtés présente tout de même une homogénéité sur deux points. D'abord, les habitants de la rive gauche parisienne et de la banlieue sud sont surreprésentés. Ce regroupement géographique n'est pas intentionnel ; il s'est fait par hasard au moment du recrutement. Le deuxième point est une limite plus importante : il s'agit d'individus fortement diplômés (souvent au-delà du Baccalauréat), et ayant souvent un emploi du temps assez libre (congé sabbatique, recherche d'emploi, intermittence, retraite…). Ces spécificités sont liées au biais du recrutement. Le dispositif d'enquête « Suivi des ménages » est en effet contraignant et engageant pour les enquêtés. Il nécessite qu'ils soient disponibles durant les six mois à venir, pour un entretien régulier durant une à quatre heures. Une double-sélection s'est opérée, à la fois une auto-sélection par les enquêtés eux-mêmes (ceux qui ne se disaient pas disponibles pour l'enquête), et une sélection par moi-même. J'ai en effet davantage proposé un suivi aux enquêtés qui étaient les « bons clients » du premier entretien, c'est-à-dire avec lesquels l'échange m'avait paru assez riche. Je n'ai pas proposé, par exemple, de suivi à des enquêtés difficiles à cadrer, qui dérivaient sans cesse sur d'autres sujets que les pratiques de longévité, ou bien qui semblaient parfaitement désintéressés. J'ai eu davantage tendance à proposer un suivi à des enquêtés qui comprenaient rapidement les questions, racontaient directement des expériences concrètes que je pouvais creuser en profondeur. *A posteriori*, le fait que les individus suivis pour l'enquête disposent d'un capital scolaire et culturel assez fort n'est pas anodin. C'est une population avec laquelle la parole était relativement simple, qui avait des facilités à comprendre les attentes du sujet. De même, pour accepter un suivi aussi long, il fallait aussi que les individus puissent se projeter à moyen terme. Tous ces paramètres font de mon groupe d'enquêtés un groupe un peu particulier, disposant d'une bonne disponibilité, d'une certaine stabilité et d'une compétence pour l'expression de soi et des détails du quotidien.

Tableau 25. Caractéristiques des huit ménages de l'enquête « Suivi des ménages »

Nom	Flavia & Marc	Christophe	Colette	Florence & Samuel	Guillaume	Alexandre & Marion	Anne-Laure & Florian	Erika & Adrien
Recruté	HOP	Repair Café	Repair Café	Boule de neige	Repair Café	Repair Café	Rien de Neuf	Rien de Neuf
Début	11/2018	04/2019	04/2019	05/2019	05/2019	11/2019	11/2019	12/2019
Fin	10/2019	05/2020	01/2020	03/2020	03/2020	05/2020	07/2020	06/2020
Séances	6	6	6	7	6	6	6	6
Durée	11 mois	13 mois	9 mois	10 mois	10 mois	6 mois	8 mois	6 mois
Lieu	Malakoff	Longjumeau	Paris 14	Paris 5	Paris 4	Châtillon	Paris 14	Paris 14
Logement	Maison	Appart	Duplex	Appart	Studio	Appart	Appart	Appart
Depuis	11 ans	12 ans	57 ans	10 ans	1 an	3 ans	9 mois	3 mois
Propriété	Propriétaire	Locataire	Propriétaire	Propriétaire	Locataire	Propriétaire	Locataire	Locataire
Meublé	Non meublé	Non meublé	Non meublé	Non meublé	Meublé	Non meublé	Non meublé	Meublé
Surface	35m²/habitant	40m²/hab.	170m²/hab.	17m²/hab.	22m²/hab.	21m²/hab.	19m²/hab.	9m²/hab.
Habitants	3	1	1	5	1	4	3	2
Ménage	Famille	Seul	Seule	Famille	Seul	Famille	Famille	Couple
Enfants	1 fils, 18 ans	Non	Non	2 filles, 1 fils, 9-16 ans	Non	1 fils, 1 fille, 4-7 ans	1 fils, bébé	Non
Enfants hors foyer	1 fils, 21 ans	Non	2 filles, 2 fils, 49-59 ans	1 fils, 19 ans	Non	Non	Non	Non
Âge référent	49 ans	44 ans	83 ans	52 ans	28 ans	35 ans	36 ans	29 ans
Genre réf.	Femme	Homme	Femme	Femme	Homme	Homme	Femme	Femme
Père réf.	Artisan	Employé	Cadre	Cadre	Artisan	Artisan	Intermédiaire	Cadre
Mère réf.	Au foyer	Employée	Employée	Au foyer	Intermédiaire	Cadre	Intermédiaire	Intermédiaire
Diplôme réf.	Bac+2	Bac	Bac+5 et +	Bac+5 et +	Bac	Bac+2	Bac+5 et +	Bac+5 et +
Métier réf.	Secrétaire administrative en reconversion	Animateur en école maternelle	Enseignante-chercheuse retraitée	Mère au foyer	Comédien	Technicien audiovisuel	Mère au foyer	Ingénieure diplômée en recherche d'emploi
Métier conjoint	Ingénieur informatique dans l'automobile	-	-	Documentariste	-	Infirmière	Physicien dans une start-up	Ingénieur diplômé en recherche d'emploi
Revenu	2800 €/UC	1550 €/UC	3300 €/UC	1880 €/UC	1300 €/UC	1950 €/UC	1920 €/UC	1000 €/UC
Vote 2017	Macron	Pas voté	Mélenchon	Hamon	Pas voté	Mélenchon	Mélenchon	Mélenchon

Le Tableau 25 ci-dessus résume les caractéristiques principales des huit ménages enquêtés. Je les présente de manière plus développée ici.

Ménage 1. La maison derrière les bambous : Flavia & Marc

Flavia et Marc forment un couple de quadragénaires, auquel je consacre un portrait dans ce chapitre (Portrait 3). Ils ont deux fils, âgés de 19 et 21 ans. Le fils aîné, Diego, a récemment quitté le domicile familial pour ses études en école d'ingénieur. J'ai rencontré Flavia par HOP dont elle est adhérente. Flavia est secrétaire administrative en reconversion pour devenir assistante sociale. Son mari, Marc, est ingénieur dans une grande entreprise de construction automobile. Flavia, Marc et leur fils cadet Rafaël habitent depuis onze ans dans une maison de 105m² à Malakoff. Pour y accéder, je traverse une cour intérieure agrémentée d'une forêt de bambous. Au centre, un petit chemin mène à une porte vitrée, qui ouvre sur un salon coloré. Marc a vécu quelques années en Côte d'Ivoire, et a rencontré Flavia au Brésil.

Figure 34. Salon et cuisine de Flavia & Marc (photographies personnelles)




Ce goût pour les voyages et la bi-nationalité du couple (française pour Marc, brésilienne pour Flavia) se retrouvent dans la décoration « ethnique » de la maison, que l'on voit dans les photographies en Figure 34 : tissus multicolores, objets décoratifs rapportés d'Afrique ou du Brésil, meubles en bois brut… La musique, très présente au sein de la famille (chaque membre joue d'un instrument ou sait chanter), se retrouve à travers les nombreux instruments disséminés dans toutes les pièces, les nombreux systèmes audio et une grande collection de CDs rangée dans une bibliothèque.

Ménage 2. Street-art et bricolage : Christophe

Christophe est animateur en école maternelle. À 44 ans, il vit seul depuis douze ans dans un T2 de 40m² à Longjumeau. La porte d'entrée donne directement sur le salon, qu'il appelle « la salle à manger » (voir Figure 35), et qui donne au fond sur la chambre et la salle de bain. Le plafond de la salle à manger est mansardé et les poutres apparentes, peintes en vert anis. Autour d'une table basse sont répartis quelques coussins, face à la télévision. Une bibliothèque basse est remplie de bande-dessinées. De grands tableaux, faits par un ami ou par des *street-artists*,

sont accrochés ou posés contre les murs. Des figurines de motos et des peluches sont disposées sur des présentoirs. Juste à gauche de l'entrée, un bar délimite la cuisine.

Figure 35. Salon et chambre de Christophe (photographies personnelles)




Après un premier entretien chez lui, nous convenons de nous voir directement à l'école où il travaille pendant ses pauses, car il rentre tard de ses journées de travail. Il dit d'ailleurs souvent qu'il n'a pas le temps de faire des projets de bricolage le soir, mais qu'il les fait le week-end. Il a un établi qu'il déplie parfois dans le salon, pour faire des objets décoratifs, comme un présentoir à épices ou une figurine.

Ménage 3. Meubles anciens et jouets des petits-enfants : Colette

Colette, 83 ans, est enseignante-chercheuse à la retraite. Au cœur du 14ème, elle habite le même appartement depuis 57 ans. C'est un appartement sur deux étages, totalisant 170m² et comprenant un salon, une cuisine, un bureau, une salle de jeux, quatre chambres, une buanderie et deux salles de bains. Elle l'a d'abord occupé avec son mari, maintenant décédé, et ses quatre enfants, âgés d'une cinquantaine d'années. Elle a fait le choix de conserver ce grand espace pour accueillir ses petits-enfants pendant les vacances.

Figure 36. Cuisine et salon de Colette (photographies personnelles)




L'appartement, parquet au sol et lustres au plafond (cf. Figure 36), contient beaucoup de meubles et objets anciens, avec une dominante de matières nobles comme le bois brut, le cuir, la faïence. Les objets semblent figés dans le temps, bougeant peu d'un rendez-vous à l'autre.

Ménage 4. Faire de la place au milieu des objets chinés : Florence & Samuel

Florence et Samuel ont quatre enfants, issus de plusieurs mariages. Sacha, le fils aîné, est parti habiter seul pour ses études, mais Florence s'occupe des trois plus petits, âgés de 9 à 16 ans. Après avoir été enseignante en école Montessori, Florence est en congé sabbatique. Elle participe à une association de réinsertion et au jardin partagé du quartier. Elle s'intéresse aussi au zéro déchet. Samuel, lui, fait des documentaires et part souvent dans le reste du monde pour ses tournages. La famille habite depuis dix ans dans un appartement de 87m², dans le 5ème.

Figure 37. Pièce à vivre de Florence & Samuel (photographies personnelles)





À droite du couloir de l'entrée, des portes donnent sur les chambres, décorées de tapis et guirlandes multicolores. À gauche, la pièce à vivre (cf. Figure 37) se structure autour d'une grande table en bois. Le long d'un mur, des étagères basses supportent des séries de livres pour enfants. Au fond, des fenêtres bordées de plantes donnent sur les toits parisiens. Durant le suivi, beaucoup d'objets entrent et sortent de la maison. Florence aime chiner en brocante, mais se débarrasse aussi des objets qui l'encombrent, faisant régulièrement des grands ménages.

Ménage 5. Clic-clac et propreté : Guillaume

Guillaume a 28 ans et est comédien. Suisse, il est arrivé en France pour ses études. Il loue, depuis un an et demi, un studio de 22m² sous les combles, dans le Marais (voir Figure 38). Les fenêtres donnent sur sa cour intérieure : colombages, pavés au sol et plantes verdoyantes. C'est un studio meublé : mis à part le lave-linge et le piano qu'il a achetés neufs, ainsi qu'une grosse malle, un micro-ondes et une armoire qu'il a récupérés dans la rue, les meubles et électroménagers appartiennent au propriétaire. Guillaume a aussi apporté des robots culinaires de chez sa grand-mère.

Guillaume se démarque par son très fort intérêt pour les objets, et sa détermination à les faire durer le plus possible. C'est le « bon élève » du groupe d'enquêtés, celui qui explicite avec le plus de détails ses gestes du quotidien, avec passion et enthousiasme. C'est à lier à son goût pour le ménage et la propreté, qu'il hérite de sa famille. À la fin du suivi, il quitte son studio pour emménager avec son conjoint.

Figure 38. Cuisine et salon/chambre de Guillaume (photographies personnelles)





Ménage 6. Cafetière chromée et derniers iPhones : Alexandre & Marion

Alexandre et Marion habitent depuis trois ans dans T4 de 85m² à Châtillon, dont ils sont propriétaires. Le couple a deux enfants de 4 et 7 ans. J’ai détaillé la biographie d’Alexandre au début du Chapitre 2. Alexandre est technicien audiovisuel, Marion infirmière. L’appartement comprend une entrée, qui mène à gauche aux deux chambres des enfants, et à droite à la salle d’eau et à la chambre des parents. Au fond, l’entrée débouche sur un grand salon avec cuisine américaine (cf. Figure 39), équipée et moderne, avec des électroménagers flambant neufs (four chromé, cafetière brillante…). La partie salon comprend un clic-clac et une télévision.



Figure 39. Cuisine et salon d’Alexandre & Marion (photographies personnelles)





Alexandre a ceci d’intéressant que, contrairement aux autres, et même s’il tient tout de même un discours écologique, il ne cherche pas à tout prix à déconsommer. Alexandre commande souvent sur Amazon et aime le *high tech*, comme les iPhones, la marque Dyson ou les ampoules connectées.

Ménage 7. Où installer le lit à barreaux : Anne-Laure & Florian

Anne-Laure et Florian, trentenaires, sont arrivés il y a neuf mois dans un appartement de 58m², situé dans le 14ème. L’appartement est composé d’une cuisine fermée, d’un grand salon (cf. Figure 40), d’une seule chambre et d’une salle de bain. Florian est chercheur en physique dans une start-up, tandis qu’Anne-Laure est en période de réflexion pour son futur métier,

autour du coaching. Ils ont un enfant pendant l'enquête, ce qui les amène à se questionner sur l'agencement de l'espace : comment faire de la place au nouveau-né ?

Figure 40. Salon et cuisine d'Anne-Laure & Florian (photographies personnelles)





Le couple projette de déménager, car la start-up de Florian doit se délocaliser dans le Nord, mais ce projet prend du retard. Pour Anne-Laure, ce retard est particulièrement difficile à vivre, notamment parce qu'elle se sent à l'étroit dans l'appartement, surtout depuis l'arrivée du bébé. Anne-Laure est une adepte de réseaux de seconde-main. Elle est bricoleuse, dans tous les domaines (couture, tricot, mécanique, bois, électroménager…) et n'hésite pas à démonter un objet et chercher la pièce détachée manquante. Florian, lui, a des compétences en informatique pour réparer.

Ménage 8. Un studio dans l'entre-deux : Erika & Adrien

Erika et Adrien sont un jeune couple de vingtenaires. Il s'agit du couple ayant les ressources les plus limitées du groupe, avec 1000 € par unité de consommation. Au moment où je les rencontre, Erika et Adrien se sont à peine remis de leurs années de voyage à travers la Mongolie (pour Erika), puis aux États-Unis. Cela fait trois mois qu'ils sont rentrés en France. Jeunes diplômés d'école d'ingénieur et d'agronomie, ils cherchent un métier à impact écologique ou social positif. Ils sont très sensibles aux enjeux environnementaux, suivent plusieurs associations sur la thématique.

Figure 41. Chambre/séjour et cuisine d'Erika & Adrien (photographies personnelles)





Erika et Adrien ont atterri dans un deux-pièces meublé de 18m², à la frontière du 14ème et du 15ème, qui appartient à la famille. L'espace comprend une cuisine et une chambre/salon (voir Figure 41). Comme pour Anne-Laure et Florian, le couple ne comptait pas rester longtemps dans cet appartement, et déménager dès qu'il trouverait du travail. Hélas, ils prennent du temps à trouver un emploi. Ils aménagent petit à petit l'espace, mais gardent sans cesse en tête la perspective de leur départ.

Différences de participation des membres du ménage

Durant le suivi, j'ai rencontré les autres membres du ménage. Le Tableau 26 synthétise la qualité de la parole que j'ai recueillie auprès de chacun. Je n'y fais pas figurer les trois ménages (Christophe, Colette et Guillaume) composés d'un seul membre.

Tableau 26. Répartition de la parole collectée au sein des ménages

Ménage	Membre[184]	Seul à seul	Participation sporadique	Pas participé
Flavia & Marc	Flavia	✓	✓	✗
	Marc	✓	✓	✗
	Rafael (19 ans)	✗	✓	✗
Florence & Samuel	Florence	✓	✗	✗
	Samuel	✗	✓	✗
	Solenn (16 ans)	✗	✓	✗
	Raphaël (12 ans)	✓	✓	✗
	Hermine (9 ans)	✗	✓	✗
Alexandre & Marion	Alexandre	✓	✗	✗
	Marion	✗	✓	✗
	Enzo (7 ans)	✗	✗	✓
	Maya (4 ans)	✗	✗	✓
Anne-Laure & Florian	Anne-Laure	✓	✗	✗
	Florian	✗	✗	✓
	Barthélémy (0 an)	✗	✗	✓
Erika & Adrien	Erika	✓	✓	✗
	Adrien	✓	✓	✗

Je différencie les moments où j'ai pu faire un entretien seul à seul, et les moments de « participation sporadique », où le conjoint ou l'enfant de l'enquêté-référent participait à la conversation sans être l'interlocuteur principal, se plaçant en arrière-plan pour corriger ou compléter ce qui se disait. Enfin, il y a certains membres du ménage que j'ai seulement rencontrés sans m'entretenir avec eux. J'aurais pu chercher à rencontrer chaque membre un par un, mais le protocole aurait été alourdi. J'ai toutefois invité les conjoints à participer dès que je les voyais, pour recueillir des précisions sur certains objets et des détails sur leur parcours personnel ou susciter des débats et discussions.

[184] Je ne mentionne pas Diego (21 ans), le fils aîné de Flavia, ni Sacha (19 ans), celui de Florence, car ils ne font plus partie du ménage, ayant emménagé dans leur propre appartement.

Le déroulement de l'enquête : méthodes et matériaux récoltés

J'ai abordé deux sujets principaux avec les ménages pendant le suivi. Mes entretiens se rapprochent de ce que Sophie Woodward (2019) a appelé les « *object interviews* », qui demandent aux enquêtés de produire des récits autour de leurs objets, et qui relèvent de ce que Sophie Woodward appelle les « *material methods* ». Cette sociologue emploie ce terme pour désigner les diverses manières de faire de la recherche sur la culture matérielle et la matérialité. D'abord, je faisais le point sur les objets qui s'étaient déplacés dans le foyer (cassés, réparés, jetés, achetés, donnés, vendus, stockés…) depuis le dernier rendez-vous.

Je craignais que six mois ne soient pas suffisants pour observer des changements notables, mais durant le suivi, plusieurs enquêtés ont connu des changements d'assez grande ampleur, comme un long épisode de panne de lave-linge pour Colette (cf. 4.2.2). Les objets se sont beaucoup plus déplacés que je ne l'anticipais. Chaque mois, les enquêtés me parlaient en moyenne d'une dizaine d'objets (1 à 20 par foyer) qui avaient bougé ou qu'ils projetaient de faire bouger. Fonder ces questions sur du déclaratif a d'ailleurs pu occasionner des oublis : il leur était parfois difficile de se souvenir de tous les objets, d'autant plus lorsque le ménage comportait plusieurs personnes. Il y a donc une potentielle sous-estimation des mouvements d'objets. J'ai consigné ces derniers dans un tableur, visible en Figure 42. Chaque ligne représente un mouvement d'objet qui a eu lieu entre deux séances. J'y renseigne le foyer concerné, le numéro de séance de suivi où le mouvement est évoqué, la période durant laquelle ce mouvement a eu lieu. Je note ensuite l'objet concerné, le type de mouvement, la raison et le récit qu'en ont fait les enquêtés.

Figure 42. Tableur des mouvements d'objets (enquête « Suivi des ménages »)

	FAMILLE	B	F	H	I	M	R
1	FAMILLE	ENTRETIEN	PÉRIODE	OBJET	TYPE DE CHANGEMENT	POURQUOI	RÉCIT
2	Christophe	Séance 1	Avril-décemb	Plusieurs livres	Acheté	En prévision des vacances, lit pendant les va	Oui, si, après la Fnac si, j'
3	Christophe	Séance 1	Avril-décemb	Paire de baskets	Acheté	Pour l'été, paire pas trop chère qu'il se disai	cf. 11 objets
4	Christophe	Séance 2	Avril-décemb	Plat tajine miniature	Reçu en cadeau	Souvenir de son voyage au Maroc, rapporté	Deuxième objet (et pour
5	Christophe	Séance 2	Avril-décemb	Sac de voyage	Acheté neuf	L'ancien était "défoncé"	Du coup, dans la chambr
6	Christophe	Séance 1	Avril-décemb	Aspirateur (nouveau)	Reçu en cadeau	Le sien ne marche plus, et son père voulait	cf. 11 objets
7	Christophe	Séance 4	Avril-décemb	Peluche Loup	Acheté neuf	Pour les enfants car il a un projet sur le lou	En début d'année scolair
8	Christophe	Séance 2	Avril-décemb	Déshumidificateur	Acheté	Son appart' est humide	Il y a cet objet-là que j'ai
9	Christophe	Séance 1	Avril-décemb	Cadre	Reçu en cadeau	Il l'avait demandé	Et il y a un nouveau cadr
10	Christophe	Séance 1	Avril-décemb	Ponceuse	Offert	Pour offrir à son amie, remplacer celle qui s	Ah si, ponceuse, regarde,
11	Christophe	Séance 1	Avril-décemb	Pied de lampe en LEGO	Offert	Pour offrir à un ami en échange d'un cadre	J'ai fabriqué un serre-livr
12	Christophe	Séance 1	Avril-décemb	Montres	Déplacé / Réparé	A plusieurs montres, pour en changer et po	Ouais, les seuls objets, m
13	Christophe	Séance 1	Avril-décemb	Établi	Déplacé	Faire du bricolage, construire un pied de la	Le seul truc qui bouge, m
14	Christophe	Séance 1	Avril-décemb	Aspirateur (ancien)	Jeté	A tiré trop fort sur le câble	cf. 11 objets. "Un jour, je
15	Christophe	Séance 1	Avril-décemb	Enceinte Bluetooth	Cassé, tenté de réparer	A mis une connectique un peu brutalement	Tu demandes à mon dire
16	Christophe	Séance 1	Avril-décemb	Mixeur	Réparé	Dysfonctionnement pendant qu'il faisait la	La semaine dernière j'ai f
17	Christophe	Séance 1	Avril-décemb	Deux lithographies	Réparé (en cours)	Lithographies qu'il a encadrées mais le cadr	J'avais acheté à une expo
18	Alexandre	Séance 1	Novembre-d	Sapin de Noël	Acheté neuf	Noël	ALE: C'est des branches d
19	Alexandre	Séance 1	Novembre-d	Vêtements, jeux	Acheté	Noël, Calendrier de l'Avent	MAR : Rose, elle a des jeu
20	Alexandre	Séance 1	Novembre-d	Corbeille pour le vélo de	Acheté neuf	Ça faisait longtemps qu'elle en voulait, c'est	ALE: Pareil pour le panier
21	Alexandre	Séance 1	Novembre-d	Baskets d'enfant	Acheté neuf	Il n'avait que des chaussures de course et p	ALE: On a acheté des nou
22	Alexandre	Séance 1	Novembre-d	Étagère de livres	Acheté d'occasion	Plein de livres qu'il fallait ranger	ALE: Parce qu'en fait il a
23	Alexandre	Séance 1	Novembre-d	Machine à café	Acheté d'occasion	Pour avoir un autre look ou simplement po	Le détail est dans les 11 c

Consigner les changements autour des objets mentionnés par les ménages m'a permis, d'abord, d'effectuer quelques comparaisons chiffrées entre les ménages, qui ont plus ou moins tendance à consommer, à se débarrasser, à réparer. Mais j'ai surtout situé ces évolutions dans le temps. J'ai conçu, à partir de ce tableur, des frises chronologiques, où j'ai fait figurer chaque déplacement d'objets que je constatais d'un mois sur l'autre en parallèle des évènements personnels que vivaient les enquêtés au fil des mois : l'arrivée d'un enfant, les fêtes de Noël, la rentrée des classes, etc. Cela permettait de voir le lien entre certains parcours d'objets et la vie des enquêtés. Je donnerai des exemples de ces frises dans le Chapitre 5.

Le deuxième objectif du suivi était de faire le portrait détaillé de onze objets. Ceux-ci étaient toujours les mêmes quels que soient les ménages enquêtés. J'ai fait varier les catégories d'objets (électronique, électroménager, habillement…), les types d'usage (décoration, tâches domestiques, communication…) et l'ordre de prix. Je sélectionne également, dans toutes ces possibilités, les objets les plus susceptibles d'être possédés dans un foyer. Le questionnaire distribué aux sympathisants de l'enquête « HOP », qui leur demandait de lister les équipements qu'ils possédaient, a aidé à déterminer la liste de ces objets répandus. Les onze objets sont les suivants : réfrigérateur, lave-linge, aspirateur, cafetière, poêle, ordinateur, téléphone mobile, canapé, lampe, paire de chaussures, et un objet laissé au choix de l'enquêté. Ces objets sont présents dans tous les ménages suivis, à l'exception de deux : une cafetière (absente de chez Florence et Samuel) et un lave-linge (absent de chez Erika et Adrien). À l'issue du suivi, je dispose du portrait détaillé de 86 objets, réunissant pour chacun les données suivantes :

- Trajectoire, âge et raison de se séparer du modèle ayant précédé l'objet actuel (ex : ancien réfrigérateur, etc.)
- Évènement ayant amené à l'acquisition, date d'acquisition, lieu d'achat, personne responsable de l'achat, critères de choix, temps passé à choisir et ressources équipant le choix, jugements portés sur d'autres modèles
- Marque, référence, prix, avis donné par l'enquêté sur le prix, prix originel de l'objet quand il a été acquis de seconde-main, options (promotion, extension de garantie, livraison, avec ou sans débarrassage de l'ancien modèle)
- Pièce où se trouve l'objet, usage de l'objet, autres objets de la même catégorie présents dans la maison (ex : poêles supplémentaires)
- Pratiques d'entretien, réparations et modifications éventuelles
- Durée de vie théorique (celle que vise l'enquêté), critères d'usure qui amèneraient l'enquêté à s'en débarrasser, avis sur l'état actuel de l'objet, projets futurs

Ces informations reconstituent la « carrière » (Appadurai, 1986) de ces objets et mettent en lumière les opérations, acteurs, organisations en lien avec eux : quelles décisions ont été prises autour d'eux, comment, par qui ? À l'issue du terrain, j'ai construit un tableau regroupant ces

données, comprenant une ligne par objet. J'en montre un extrait en Figure 43. On voit seulement, dans cette capture d'écran, quelques colonnes parmi les dizaines que j'ai créées.

Figure 43. Tableur des caractéristiques des onze objets par ménage

	B	C	G	K	N	Y	AE	AO	BE	BH	BK	BV	BW
1	FAMILLE	OBJET	MARQUE	DATE	ÂGE	ACQUISITION ((	CRITÈRES DE CHOIX	RESSOURCES	LIVRÉ	EXTENSION	PRIX	USAGE	ENTRETIEN
2	Alexandre	Téléphone	Apple	2019	1	Achat d'occasion	"J'avais choisi parce que	#N/A	Oui	Non (garantie p	570,1	WhatsApp, textos,	Comme Alexandre sur l
3	Alexandre	Chaussure	Adidas	2018	2	Offre ou don	Sa femme râle parce que	Expérience préc	Oui	Non	80	Les porte forcémen	Moins les porter pour le
4	Alexandre	Cafetière	Rocket (fabr	2019	1	Achat d'occasion	Le look (métal plus joli qu	Forum Expresso.	Non, hist	#N/A	750€ (va	"J.M.: Il y a le moul	Un entretien très techn
5	Alexandre	Poêle	Tefal	2019	1	Achat neuf	"ALE: On s'est dit qu'on a	#N/A	Oui	Non	21,41	Petite taille pour fa	Ils ont des sortes de gra
6	Alexandre	Ordinateu	Apple	2019	1	Achat neuf	Budget : ne pouvaient pr	#N/A	Oui	Non	1547	Utilisé par Marion e	Font les mises à jour. L'
7	Alexandre	Aspirateur	Dyson	2008	12	Achat neuf	Durée de vie (car les pré	#N/A	#N/A	Non	250	Tout le monde pass	Vider le bac (sans sac),
8	Alexandre	Réfrigérate	Faure	2012	8	Achat neuf	#N/A	#N/A	Oui	Non	412	#N/A	Mettent un chiffon abs
9	Alexandre	Lave-linge	Candy	2018	2	Achat neuf	Qu'il soit séchant. "ALE:	#N/A	Oui	Non	389	C'est Marion qui fai	Marion enlève les fibres
10	Alexandre	Lampe	#N/A	2016	4	Achat neuf	Couleur (rouge) pour fair	#N/A	Oui	#N/A	#N/A	#N/A	#N/A
11	Alexandre	Canapé	#N/A	2007	13	Achat neuf	#N/A	#N/A	#N/A	#N/A	Pas plus	"Au départ c'était r	N'empêche pas les enfa
12	Alexandre	Objet qui t	Leica	2014	3	Achat d'occasion	#N/A	Forum + a pu tes	Oui (env	Non	2200	"En fait, j'aurais bie	"Les entretenir, après il
13	Erika	Chaussure	#N/A	2015	5	Achat neuf	"ERI: C'est des chaussure	#N/A	Non	Non	30-40€	Les a mises quelqu	Sont en daim, Adrien "a
14	Erika	Téléphone	Nexdit	2019	1	Offre ou don	Son père lui ramène un N	#N/A	Non	Non	0	"ALE: Assez souven	Essayer de ne pas le fai
15	Erika	Lampe	#N/A	2020	0	Achat d'occasion	Pas vraiment pensé com	Aucune	Non	Non	15€ ave	Par celui qui est du	Aucun, sauf changer l'a
16	Erika	Aspirateur	BlueSky	2019	1	Offre ou don	#N/A	#N/A	#N/A	#N/A	#N/A	S'en servent tous le	Erika n'a pas du tout le
17	Erika	Cafetière	Indéchiffrab	2019	1	Offre ou don	Le père d'Erika ne s'est p	#N/A	Non	Non	Moins d	Comme ils en ont d	Rincer tout simplement
18	Erika	Canapé	#N/A	2019	1	#N/A	#N/A	#N/A	#N/A	#N/A	600-700	"ERI: L'usage, en vr	Mettre une housse pou
19	Erika	Réfrigérate	#N/A	2019	1	#N/A	#N/A	#N/A	#N/A	#N/A	#N/A	#N/A	Nettoyer, dégivrer, pas
20	Erika	Poêle	Lodge	2019	1	Achat neuf	Aurait aimé avoir d'occa	#N/A	Non	Non	60$	Ne l'utilisent pas da	"ADR: c'est des poêles,
21	Erika	Objet qui t	Fait main	2012	8	Achat neuf	Beauté de la toile ("je la	#N/A	Non	Non	30	Stockée en ce mom	"ERI: Là j'étais un peu i
22	Erika	Ordinateu	ThinkPad	2015	5	Achat d'occasion	"ALE: Le truc que j'aime	Erika a demandé	Non	Non	314,50€	Pour chercher du tr	Non, pas nettoyage ("il

J'ai fait trois lectures de ce tableur. Par une première lecture, linéaire, je retraçais la carrière des objets un par un. Par une deuxième, je comparais entre eux les différents types d'objets, notant s'il y en avait que les individus s'engageaient à garder plus longtemps que les autres, s'il certains étaient plus difficiles à réparer que d'autres, etc. Enfin, par une troisième lecture, par type d'objets, je comparais les différentes pratiques et représentations qui les accompagnaient selon les ménages, et analysais ces variations. J'ai aussi travaillé à des représentations graphiques des « carrières » de ces objets ; je détaille cela dans le Chapitre 5.

Comment ne pas influencer les pratiques des ménages en les suivant ?

Un biais méthodologique m'a beaucoup préoccupée : le potentiel désir par les enquêtés de « bien » répondre au sujet. Le risque était qu'en entretien, les enquêtés se sentent obligés de montrer qu'ils se préoccupaient de la durée de vie des objets, et de l'illustrer avec des exemples allant uniquement dans ce sens. Les enquêtés étaient parfois heureux de me montrer des pratiques qu'ils jugeaient cohérentes avec cette recherche. Colette, lorsqu'elle m'a présenté son micro-ondes datant de 1982, a ajouté : « Vous n'allez pas me dire que je ne garde pas mes affaires, hein ! ». C'est ce type de phrases, pourtant rares dans les entretiens, que je redoutais. Elles montraient que l'enquêté était dans une posture de démonstration. Je me suis alors attachée à interroger les enquêtés sur les moments où ils ne faisaient pas durer leurs objets, pour aborder les contre-exemples.

Ce biais de désirabilité aurait pu avoir un effet décuplé par le suivi des ménages. En invitant régulièrement les enquêtés à parler de leurs routines, je leur demandais d'organiser une description de pratiques habituellement désordonnées, erratiques, peu conscientes (voir encadré sur l'enquête « Pratiques domestiques » dans le Chapitre 2). Je les incitais ainsi à acquérir de la réflexivité vis-à-vis de leurs habitudes. Même s'ils ne pensaient pas systématiquement à la durée de vie de leurs objets auparavant, le fait que je me rende régulièrement à leur domicile pour observer ces pratiques risquait de les influencer. Je craignais qu'ils ne se mettent à contrôler leurs pratiques d'un mois sur l'autre, pour aller dans le sens de ce qu'ils imaginaient être des pratiques valorisées. Le risque était qu'ils limitent leurs achats ou réparent davantage, sachant que j'allais faire le compte le mois suivant. Parler davantage d'objets risquait aussi de leur donner envie d'aménager leur intérieur, qu'ils observaient alors d'un œil neuf, et donc d'accélérer des achats ou séparations d'objets. Le suivi aurait alors un important impact sur la pratique, qu'il fallait à tout prix objectiver.

J'ai mis en place plusieurs techniques pour contrôler l'influence des entretiens sur les enquêtés. D'abord, et de manière classique en entretien qualitatif, je me suis appliquée à éviter toute normativité dans mes questions et mes réactions, dans une posture compréhensive (Kaufmann, 2011). Certains enquêtés ont relevé cette absence de jugement dans ma façon d'aborder les choses, comme Guillaume, au moment où je lui demandais s'il pensait avoir changé certaines pratiques durant le suivi :

> *Tu n'as jamais été incitative. […] Tu n'as jamais jugé… Heureusement parce que je ne pense pas que tu sois là pour ça… Mais pareil dans l'autre sens, tu ne m'as jamais dit : « Ah, génial, bravo de recycler ». Je vois qu'apparemment on est dans le même trip d'objets, mais mis à part ça, tu n'as jamais validé ou pas validé quelque chose. T'as juste dit : « Je pose des questions, je note, c'est fini ». Du coup moi je ne me suis jamais dit : « Ah, ça va plaire à Julie ». Et pareil dans l'autre sens, des fois je me dis : « Mince, aujourd'hui elle va me demander ce qui a changé, mince j'aurais dû faire ma liste avant », mais je ne me préparais pas assez pour les rendez-vous. Au pire, on a oublié des objets, au mieux je ne suis pas influencé.* ***— Guillaume, 28 ans, comédien***

J'ai constaté au fil des entretiens, par la manière détendue dont les enquêtés parlaient de leurs objets, qu'ils ne ressentaient pas une pression particulière à « rendre des comptes ». Il n'est arrivé qu'une ou deux fois que les enquêtés me devancent et abordent d'eux-mêmes la question routinière des « objets qui ont bougé dans la maison ». La plupart oubliaient cette question d'un mois sur l'autre. Par ailleurs, ils n'émettaient quasiment jamais de jugement sur leurs propres pratiques. J'ai rarement entendu des enquêtés me dire : « Cet objet s'est cassé, je l'ai jeté alors que j'aurais pu le réparer, ce n'est pas bien ». Il leur arrivait souvent de me montrer, sans remords, mais au contraire avec enthousiasme, un objet qu'ils avaient commandé neuf sur Amazon, ou de me parler d'un objet dont ils s'étaient enfin débarrassés.

L'autre technique que j'ai mise en place pour contrôler ce biais a été de donner une large place au bilan réflexif en fin de suivi. Lors de la dernière séance, je posais une série de questions aux enquêtés. Avaient-ils perçu une évolution de leurs pratiques au fil des mois ? Pensaient-ils que la période durant laquelle je les avais observés était une période particulière pour eux, ou plutôt représentative de leurs pratiques habituelles ? J'ai aussi posé frontalement la question

de ce que le suivi avait pu leur faire. Avaient-ils changé certaines pratiques en lien avec nos rendez-vous mensuels ? Avaient-ils changé de regard sur leurs objets ? J'ai relevé, lors de ces moments de bilan, deux cas où le contexte de l'entretien avait eu une influence sur les pratiques. Le premier vient de Florence, qui a perçu les entretiens comme un outil pour réfléchir à ses habitudes : « C'est aussi pour ça que je trouvais ça bien que tu viennes et qu'on discute… Ça fait partie, pour moi, de l'évolution dans laquelle j'aimerais bien continuer. Moins consommer, moins acheter… ». La famille de Florence est probablement celle sur laquelle les entretiens ont eu le plus d'impact, parce que Florence cherchait à s'inscrire dans une démarche zéro déchet. C'est la seule parmi mon groupe d'enquêtés qui portait un jugement sévère sur ses propres pratiques. C'est la seule, aussi, qui s'est empêchée d'acheter un objet parce que j'allais venir : un paillasson, qu'elle ne souhaitait pas remplacer. Le paillasson est le seul exemple qu'elle m'a donné, et il a fini par être remplacé par son mari Samuel. Mais je garde en tête qu'il y a peut-être eu d'autres cas de ce type, qu'elle a oubliés. L'autre cas est celui d'Alexandre, chez qui les entretiens ont pu accélérer le fait de se débarrasser d'un objet. Alexandre a jeté son casse-noix parce que nous en avions parlé à la séance précédente. Pour lui, le lien ne fait pas de doute (« je me rappelle très bien »). C'est le seul objet qui, d'après lui, a subi les conséquences du suivi[185].

Mis à part ces deux exemples le suivi a eu peu d'influence sur les pratiques. En fait, la plupart des enquêtés ont souligné qu'ils regardent maintenant différemment leurs objets, sans pour autant avoir amorcé des changements de pratiques, comme le dit Christophe :

> *Le fait d'en avoir parlé avec toi, que tu poses des questions, forcément… Déjà tu prends le temps de réfléchir à tes objets, l'usage que t'en fais, et te dire : « Est-ce que je ne peux pas faire autrement ? », ou : « Est-ce que j'ai besoin de ça réellement ? ». Pour l'instant il n'y a pas eu de gros changement par rapport à un de nos entretiens où du jour au lendemain je me suis dit : « Ça je n'en ai plus du tout besoin », ou : « Tiens par contre j'aurais besoin de ça ». [...] Je me suis remis à observer mon intérieur ce genre de choses. Mais je n'ai pas pris le temps de me poser, d'avoir une réflexion globale, générale, tu vois, ne serait-ce que sur la manière dont je veux vivre avec les objets chez moi. […] Pour l'instant le rapport à l'objet il n'a pas foncièrement changé.*
> ***— Christophe, 44 ans, animateur en école maternelle***

Les six mois ou plus d'entretien constituaient un moment pour faire le point, mais n'ont pas entraîné des changements radicaux. Peut-être ont-ils eu, en revanche, des incidences à plus long terme sur les habitudes des enquêtés, que je n'ai pas observées. Cela étant, mon travail de thèse montre que le rapport aux objets et à leur durée de vie est encadré par des séries de dispositions

---

185 Notons une dernière chose, qui a été une surprise sur mon terrain. Beaucoup d'enquêtés, pas seulement en suivi, mais plus largement dans l'enquête « Pratiques domestiques », m'ont offert ou proposé des cadeaux en entretien : nourriture faite maison (confiture, cookies) ou créations (petite poterie faite maison), mais aussi beaucoup d'objets : coque d'iPad pour remplacer la mienne, horloge en double, râpe à fromage en double, sac en tissu, casque dont une oreille ne fonctionne pas. Je lie ces dons au fait que parler des objets les amenait à affûter leur regard sur leur intérieur. Parler d'encombrement et d'envie de se débarrasser a pu donner à certains l'envie de passer à l'acte. Les enquêtés liaient aussi ces dons à mon statut d'étudiante, qu'ils avaient envie d'aider, ou à l'appréciation de la situation d'entretien, les cadeaux jouant alors un rôle de contre-don pour me remercier.

et de dispositifs. À côté de ces cadres collectifs, qui contraignent les pratiques, mon intervention est probablement trop ponctuelle pour avoir des effets structurants.

Après le terrain, j'ai repris les transcriptions des entretiens, en prêtant attention aux idées qui revenaient d'un enquêté à l'autre. C'est ce que Jean-Claude Kaufmann (2011) appelle des « phrases récurrentes » : il invite à s'interroger sur ce qui fait que des individus qui ne se connaissent pas entre eux adoptent les mêmes points de vue, connaissent des expériences similaires ou utilisent les mêmes expressions. Avec cette méthode inductive, j'ai procédé à un codage progressif des entretiens. Une récurrence me paraît importante, et fait l'objet de ce Chapitre 4. Quasiment tous les entretiens mettent en lumière les efforts que nécessitent les pratiques de longévité. Pour faire durer leurs objets, les enquêtés font face à des contraintes, jouent sur leurs propres représentations et priorités, fournissent des ressources (financières, cognitives, temporelles, logistiques…) parfois nombreuses. J'ai fait l'hypothèse, à partir de ces observations, que les pratiques de longévité requièrent un *travail* de la part des individus, pour les réaliser. Ce Chapitre 4 vise à comprendre quelles activités et opérations cela suppose.

Je propose de parler de « travail » dans la continuité des recherches sur le « travail du consommateur ». Celles-ci ont pour origine les travaux d'Alvin Toffler, publiés dans les années 1980 (Ducourant et Perrin-Heredia, 2019). La notion de « *prosumer* », qu'il développe, mêle les mots « *producer* » et « *consumer* ». Elle désigne un individu qui produit en même temps qu'il consomme (Toffler, 1980). D'après l'auteur, les pratiques d'achat et de consommation ont toujours nécessité un travail, mais c'est davantage le cas dans nos sociétés contemporaines. Depuis les années 1970, les entreprises se seraient mises à déléguer des tâches à leurs clients.

En 2014, Marie-Anne Dujarier reprend cette thèse. Caisses automatiques où les clients enregistrent leurs achats, meubles qu'ils montent eux-mêmes chez eux… Ces activités sont des moments où « le consommateur coproduit » sa consommation (Dujarier, 2014, p. 16). D'après l'autrice, l'activité-même de sélection d'un produit requiert déjà un travail. Ce dernier passe par un repérage des modèles à disposition, et parfois l'appui sur des comparatifs fournis par des prescripteurs. Acheter, « dans une société d'hyperchoix » (Dujarier, 2014, p. 156) telle que les sociétés occidentales contemporaines, est devenu une activité complexe et chronophage. Les consommateurs doivent également agir face aux pannes des biens qu'ils consomment. L'autrice souligne que, de nos jours, les boutiques ne déplacent plus un réparateur au domicile du consommateur, mais font de l'assistance téléphonique. L'individu doit alors davantage participer à la réparation, en intervenant suivant les instructions du conseiller en ligne. Avec Internet se sont également développés les *chats* et *foires aux questions* qui fournissent des réponses écrites aux consommateurs selon des situations-types. Les individus doivent alors s'y retrouver parmi les catégories de problèmes listées sur ces plateformes (Dujarier, 2014, p. 41).

Dans ce chapitre, je mets à l'épreuve cette hypothèse d'un travail du consommateur dans les pratiques de longévité. J'analyse aussi une autre dimension de ces pratiques : la dimension

émotionnelle. Je m'inspire, pour cela, des travaux de la sociologie des émotions. Ces dernières ont été abordées par plusieurs auteurs classiques, comme Émile Durkheim (1895, 1912) ou Marcel Mauss (1921), qui ont montré comment elles sont façonnées par la société. Aux États-Unis, une chercheuse a particulièrement travaillé sur ces questions. Arlie R. Hochschild a publié, dans les années 1980, un ouvrage traduit en France en 2017 sous le titre « *Le prix des sentiments* ». Dans cet ouvrage comme dans ses travaux ultérieurs, elle montre que les individus effectuent un « travail émotionnel » pour gérer l'expression de leurs émotions, car ils ont en tête des « règles de sentiments » sur ce qu'il est acceptable ou non de ressentir. L'autrice défend que ce travail émotionnel a lieu dans les sphères privées comme professionnelles (Hochschild, 1983, 2003).

Dans un article sur « les voies d'approche des émotions », Julien Bernard relève que les sociologues ont deux manières principales de les aborder. La première est d'expliquer les logiques sociales qui produisent les émotions : elle étudie comment les individus sont socialisés à ressentir et à exprimer leurs émotions d'une certaine manière. La deuxième est d'insérer les émotions dans l'explication de l'action, en les voyant comme des forces autonomes (Bernard, 2015). Il est possible de combiner ces deux approches. C'est ce que défend Jean-Hugues Déchaux. Cet auteur propose d'étudier comment les individus sont formés à ressentir certaines émotions et comment ces émotions orientent ensuite leurs actions (Déchaux, 2015). Des auteurs ont ainsi pris en compte les émotions dans l'analyse de divers milieux sociaux. En sociologie de la santé, Isabelle Mallon et Blanche Le Bihan-Youinou ont pris en compte les émotions pour analyser l'aide apportée par les proches aux malades d'Alzheimer. Elles relèvent que la dimension émotionnelle du lien entre les malades et leurs proches, ainsi qu'entre les proches et les intervenants (professionnels ou non), joue sur l'intensité de l'aide que les proches apportent au malade (Mallon et Le Bihan-Youinou, 2017). En sociologie du militantisme, Christophe Traïni a relevé que les émotions jouent un rôle dans la manière dont les individus en viennent à se mobiliser et dans leurs supports de sensibilisation — par exemple, les militants pour la cause animale montrent des vidéos d'abattoirs pour susciter la colère ou le dégoût (Traïni, 2017).

Dans ce Chapitre 4, je défends que la manière dont les individus s'investissent ou se désinvestissent des pratiques de longévité est profondément liée au travail qu'ils doivent fournir et aux émotions que cela leur procure. Face à leurs biens domestiques, les enquêtés sont en proie à de nombreuses négociations intérieures. À certains moments, ils cherchent activement à adopter des pratiques de longévité, en fournissant le travail nécessaire. À d'autres moments, ils y renoncent, parce que d'autres objectifs leur font concurrence ou parce qu'ils jugent les pratiques de longévité trop coûteuses. C'est cette oscillation que je vais analyser au fil de ces pages. Pour exposer le travail et les émotions impliqués dans ces négociations, je fais le choix de présenter les pratiques de longévité en deux temps : les *pratiques d'acquisition durable* d'abord, et les *pratiques de préservation* et *de prolongement* ensuite (se référer à la Figure 1 présentée en introduction de la thèse).

La première partie (4,1) aborde les pratiques d'acquisition durable. J'y montre que les individus enquêtés cherchent à limiter leurs achats à des objets qu'ils vont vraiment utiliser par la suite. Ils travaillent sur leurs représentations du nécessaire et du superflu et sur des routines pour éviter d'acheter « trop » à leurs yeux. Je décris aussi comment ils s'évertuent à consommer d'occasion, mais doivent alors contourner certains obstacles : contraintes logistiques, déconvenues face à certains biens qui ne fonctionnent pas. Enfin, je mets en lumière les ressources cognitives que les enquêtés mobilisent pour choisir un produit qui leur paraisse durable. Pour rappel, et comme précisé dans le Chapitre 3, j'emploie le terme « durable » pour désigner un produit susceptible de durer longtemps. « Durable » peut, dans une autre acception que je n'adopte pas ici, renvoyer aux caractéristiques écologiques des produits. J'évoquerai ces caractéristiques comme des critères d'achat indépendants, et parfois même concurrents de la durabilité au sens où je l'utilise. Les individus enquêtés tiennent en effet compte d'autres critères parfois prioritaires, comme le prix ou l'esthétique.

Dans un deuxième temps (4,2), je traite ensemble des pratiques de préservation et de prolongement des objets. Je montre que les enquêtés évitent de remplacer un objet par effet de mode ou lassitude, mais le font plutôt quand il devient dysfonctionnel. Ils travaillent d'ailleurs sur leurs représentations de ce qui est usé, ce qu'il est « acceptable » de garder ou non. La plupart des expériences de pannes sont source d'émotions négatives. Je décris la fatigue et l'agacement qu'éprouvent les individus interviewés face à l'obsolescence non-désirée de leurs objets. La réparation n'est pas la seule solution qu'ils adoptent face à la panne. Elle est fortement liée à l'offre existante de services après-vente et de professionnels indépendants. D'autre part, les enquêtés considèrent parfois des pratiques comme celles de réparer ou de revendre soi-même ses objets comme trop coûteuses en temps et en efforts, les abandonnant alors.

4.1. Les pratiques d'acquisition durable, entre bonne volonté et autres priorités

4.1.1. Élaborer des pratiques d'autolimitation pour acheter moins et « utile »

Parmi les pratiques d'acquisition durable, le fait d'acheter moins n'est pas forcément chose aisée. En entretien, les enquêtés décrivent la manière dont ils développent des astuces et des routines pour repenser leur rapport à la consommation et diminuer le flux d'objets qui entrent chez eux. Ils sont au moins trois à avoir développé des tactiques pour ralentir la décision d'achat. Gaëtan, 31 ans, était apportant au Repair Café Intramuros quand je l'ai rencontré. Il raconte comment il a ralenti ses achats sur Amazon.

Je le faisais beaucoup, avant, d'être très spontané. Syndrome achat compulsif même. Et là maintenant je vais même laisser le truc dormir dans mon panier […] puis voir plus tard… La prochaine fois que j'y retourne pour une autre envie, je reprendrai : « Bon alors ça, est-ce que j'en ai besoin, est-ce que ça a évolué ? ». ***— Gaëtan, 31 ans, ingénieur informatique au chômage***

Gaëtan ne lie pas cette tactique à sa gestion de budget. Même s'il aurait les moyens d'acheter ce qu'il souhaite (ses allocations chômage sont de 2500 € par mois), il préfère que l'objet qu'il acquiert réponde à ce qu'il identifie comme un besoin important.

De son côté, Claire, fondatrice du Repair Café où j'ai rencontré Gaëtan, achetait beaucoup d'objets avant. Cette assistante juridique de 37 ans vit en colocation avec son frère dans un appartement en banlieue parisienne. Plus jeune, elle rachetait chaque année des décorations différentes pour les fêtes. Pour freiner cette consommation, elle formule une règle stricte : quand un objet lui fait envie dans un magasin, elle s'astreint à deux semaines d'attente avant d'y retourner.

Si pendant deux semaines j'y repense, si j'y retourne et qu'il est là c'est qu'il était pour moi, s'il n'était pas là c'est que tant pis. Et souvent, c'est ça. Et si au bout de deux semaines je n'y pense plus, c'est peut-être que finalement c'était… ***— Claire, 37 ans, assistante juridique dans un cabinet d'avocats***

Cette volonté de consommer moins, présente chez Claire comme chez Gaëtan, est liée à un système de normes et de principes que partagent beaucoup d'enquêtés : l'aversion pour le gaspillage. La littérature en marketing s'est particulièrement intéressée à cette notion. D'après Valérie Guillard, le sentiment de gaspillage renvoie au fait d'estimer que l'on n'a pas assez exploité l'« utilité » d'un objet. Elle emploie le mot « utilité » dans son acception économique : il s'agit de la satisfaction ou du profit que tire le consommateur d'un produit (Guillard, 2019). L'aversion pour le gaspillage amène plusieurs de mes enquêtés à culpabiliser de ne pas s'être assez servies d'un objet. Dans une perspective de sociologie des émotions, ce sentiment est intéressant à analyser (Bernard, 2015 ; Déchaux, 2015). Cette culpabilité que ressentent mes enquêtés est un construit social : elle vient, pour beaucoup, de la socialisation familiale que j'ai décrite en Chapitre 2. Certains se sont vu reprocher, par le passé, de « gaspiller ». Ils ont ainsi intériorisé ce sentiment de culpabilité. En retour, la culpabilité oriente leur action sur les objets, en créant l'envie de ne pas trop consommer, d'utiliser son objet longtemps et de ne pas le jeter. Valérie, bibliothécaire de 55 ans, regrette son achat de machine à coudre.

Je me suis acheté il y a 4-5 ans, sur un coup de tête, une machine à coudre. […] Cette machine est arrivée, et en fait elle dormait le long du placard [rire]. Et il y a deux ans je me suis dit : « Bon, maintenant ça suffit Dupond [son nom de famille], de deux choses l'une : soit tu apprends à t'en servir, soit tu la donnes, tu la vends, mais ça ne sert à rien de s'encombrer de trucs dont on n'a pas besoin (moi c'est quand même mon truc) ». J'avais fait de la couture au

lycée, mais c'était vieux. Et finalement pendant l'été, j'ai pris des cours de couture. **— Valérie, 55 ans, bibliothécaire en bibliothèque universitaire**

Valérie utilise son propre nom de famille pour s'interpeler mentalement, d'un ton de reproche. Le fait qu'elle se parle à elle-même témoigne d'une forme de dissociation de soi. Valérie est dans une situation de dissonance entre le modèle d'action idéal qu'elle aimerait avoir adopté, et son action effective. C'est ce qui cause, d'après Jean-Claude Kaufmann, ces « agacements » que peuvent éprouver les individus (Kaufmann, 2007).

C'est cette même aversion pour le gaspillage qui peut amener les individus enquêtés à s'interroger dès l'achat sur la « nécessité » (subjective, car propre à chacun) de se procurer un nouvel objet. Les astuces que Gaëtan et Claire ont mises en place relèvent de cela. Les propos de Jérémie, 25 ans, éclairent cette idée. Jérémie cherche à « mériter » certains objets. Il prend l'exemple de la musique. Il a longtemps joué sur une guitare « toute pourrie à 100 balles », et ne s'est autorisé à acheter une bonne guitare que lorsqu'il considérait avoir des projets musicaux sérieux.

C'est seulement quand j'ai été pris dans un groupe… […] J'ai été repéré, mais on n'a vraiment rien fait de fou, 3 concerts dans des MJC. C'est seulement quand les gens étaient vraiment déter' pour sortir des sons, produire vraiment et sortir des albums, à ce moment-là je me suis dit : « Là, je vais économiser, et je vais mettre 500 balles pour ma belle gratte ». Pareil pour ma platine. Ou mon matos que je viens de te montrer, au début je jouais, je me suis dit : « Là, j'ai atteint mes limites, je me sens bloqué, et là seulement je mérite d'acheter du matos parce que je vais vraiment pouvoir l'exploiter ». **— Jérémie, 25 ans, jeune diplômé d'école de commerce en recherche d'emploi**

L'aversion de Jérémie pour le gaspillage est aussi liée à une question financière. Jeune diplômé d'école de commerce en recherche d'emploi, il dispose de 1500 € net de chômage par mois environ. Toutefois, il cherche un travail qui lui assure une stabilité à long terme. En attendant, il s'impose une forme d'austérité. À un autre moment de l'entretien, il explique qu'il ne « mérite » pas de s'acheter des objets luxueux, comme un smartphone de marque, parce qu'il n'a pas encore de travail stable. Pour Jérémie, « mériter » renvoie donc également au fait d'être en capacité financière de se procurer un objet.

Cette section a montré à quel point les pratiques d'achat sont parcourues de normes, et comment les enquêtés tentent de travailler sur leurs représentations de leurs propres désirs et besoins. Ils tentent de réduire leur consommation en exerçant un auto-contrôle sur leurs pratiques, et ressentent des émotions négatives quand ils n'y parviennent pas.

4.1.2. Tenter l'occasion : arbitrages logistiques, déconvenues et effets-rebonds

En plus de limiter les achats, une partie des enquêtés s'efforce de changer de lieux d'acquisition, troquant la grande enseigne pour des réseaux de seconde-main. Se tourner vers

l'occasion requiert des ressources et des efforts. Cela se voit dans le Portrait 2 en encadré. Celui-ci présente le régime de longévité[186] des « récupératrices », qu'incarne l'exemple de Valérie, que j'ai citée tout à l'heure au sujet de sa machine à coudre.

Portrait 2. Valérie, la « récupératrice »

Valérie m'a été recommandée par une autre enquêtée, Pauline, que j'ai rencontrée en Repair Café. À la fin de l'entretien, Pauline m'avait dit : « il faudra que tu interviewes ma glaneuse », et m'avait donné le contact de Valérie. Pauline et Valérie se sont rencontrées dans le jardin partagé du quartier. En entretien, je découvrirai que Valérie a répondu, quelques mois auparavant, au questionnaire que j'avais envoyé aux sympathisants de HOP. Elle suit en effet beaucoup de collectifs sur l'écologie et l'obsolescence programmée. Elle lit de nombreux articles sur le sujet, a rejoint un groupe Facebook « modes de vie alternatifs », a participé à une manifestation pour le climat. Elle se positionne comme plutôt militante sur ces sujets.

Âgée de 55 ans, Valérie est bibliothécaire et travaille en « BU », en bibliothèque universitaire. Elle gagne entre 1800 et 2000 € nets par mois. Elle vit seule dans un appartement du 5ème arrondissement, dont elle est locataire depuis plus de vingt ans. Le salon, où nous faisons l'entretien, comprend peu de meubles : une petite table de jardin, un canapé face à une commode sur laquelle repose une chaîne HiFi, et une table basse, près de la fenêtre, couverte de plantes. À côté de cette table basse sont posés au sol des sacs de courses remplis d'objets que Valérie a récupérés, qui attendent d'être donnés à son entourage. La décoration est quasiment absente : aucun tapis au sol, une seule affiche sur l'un des grands murs blancs. Valérie affirme qu'elle n'aime pas s'encombrer et vise le minimalisme. Cela ne l'empêche pas d'être quotidiennement en contact avec beaucoup d'objets. Au contraire, elle passe son temps à « glaner » (récupérer des objets et des ressources alimentaires (Guillard et Roux, 2015)) et à donner.

Les parents de Valérie aiment les objets. Sa mère, caissière en supermarché, et son père, qui a fini cadre dans une compagnie aérienne, ont changé plusieurs fois de canapé ou de cuisine équipée, pour rafraîchir leur intérieur. Par contraste, Valérie renouvelle peu. Son réfrigérateur et son four ont plus de dix ans. « Comme je ne m'en lasse pas je n'ai pas besoin de changer », précise-t-elle. Ses parents aimaient aussi « faire les magasins de meubles »,

---

[186] Pour rappel, j'avais annoncé au Chapitre 1 que je développerais d'autres *régimes de longévité*, ces ensembles de pratiques et représentations, que j'ai identifiés dans les enquêtes par entretien (« Pratiques domestiques » et « Suivi des familles ») en plus de l'enquête « HOP ». Ces régimes étoffent la liste, non-exhaustive, des manières d'aborder la question de la durée de vie. Je les ai construits en recoupant les entretiens entre eux, et en faisant des associations : certains enquêtés se ressemblent beaucoup dans mon corpus. Ils privilégient des pratiques de longévité similaires, ont le même type de discours et/ou ont des caractéristiques sociographiques similaires. Ces régimes de longévité ne sont pas exhaustifs, mais donnent à voir la diversité des profils enquêtés et des manières de faire liées à la longévité. Je choisis, à chaque fois, de faire le portrait développé d'une ou d'un des enquêtés qui représente bien ce régime, avant de décrire les autres enquêtées de l'enquête « Pratiques domestiques » qui s'apparentent aussi à ce régime, pour en montrer quelques subtilités et variations. La lectrice ou le lecteur pourra retrouver en conclusion un tableau synthétique synthétisant les dix régimes de longévité que j'aurai identifiés tout au long de la thèse.

tandis que Valérie a « horreur de ça ». Elle apprécie, en revanche, chiner dans la rue ou *via* des groupes de récupération. En 2008, elle a découvert la liste électronique de dons « *Freecycle* », qui permet par un simple mail de signaler un objet que l'on souhaite donner. C'est à ce moment-là qu'elle a commencé à récupérer.

Petit à petit, récupérant plus d'objets et de nourriture que ce dont elle a besoin, elle s'est mise à donner ce qu'elle trouvait à son entourage, ou aux membres de la liste *Freecycle*. Elle récupère des bocaux au magasin bio où elle fait ses courses, pour un couple qui part s'installer dans la Creuse et vise l'autonomie alimentaire. Une collègue à elle, qui sait qu'elle récupère pour redistribuer, lui donne un sac de jeans. Pour s'en débarrasser, Valérie se rend « d'un coup de bus » à la boutique sans argent, une boutique de dons et trocs où tout est gratuit. Parfois, le fait que son entourage lui apporte autant d'objets l'embête un peu : « ça m'encombre », précise-t-elle. Elle assume parfois un travail du consommateur que les autres ne veulent pas faire. Pourquoi l'assume-t-elle ? Parce qu'à ses yeux, « c'est trop con » de laisser des objets qui risquent de « finir à l'incinérateur ». Elle le fait dans une visée militante : celle de préserver des ressources qui sont limitées sur la planète. Valérie fait ainsi partie de la troisième catégorie des glaneurs identifiés par Valérie Guillard et Dominique Roux (2016). Les autrices ont noté que le don dans la rue est perçu de trois manières différentes selon les individus : don charitable (le glaneur est redevable), réciprocité équilibrée (le glaneur aide aussi le donateur en le débarrassant), et réciprocité généralisée (le glaneur donne à d'autres pour éviter le gaspillage, dans une forme de mission écologique). C'est le cas de Valérie, qui se perçoit comme un rouage du système de don.

Les récupératrices sont souvent des femmes, qui fréquentent les réseaux de seconde-main pour consommer. Chez elles, les objets se relaient et changent rapidement de place. Valérie est un cas extrême de ces récupératrices, puisqu'elle récupère moins pour elle que pour donner à d'autres. Son appartement est une sorte de plaque tournante où les objets circulent d'un foyer ou d'une structure de récupération à l'autre. Les autres enquêtés correspondant à ce régime pratiquent plutôt le seconde-main pour eux-mêmes, achetant, récupérant, revendant et donnant régulièrement, dans une logique de la débrouille parfois liée à un faible revenu.

Autres enquêtées proches de ce profil : Amandine, Bintou, Dominique, Chantal, Manuela

Pour construire ce régime de longévité, je me suis aussi inspirée de cinq autres enquêtés qui ressemblent, sur de nombreux traits, à Valérie. Il s'agit également de femmes, dont la position dans le cycle de vie est variée. Amandine, à 30 ans, vit chez sa mère avec sa sœur. Bintou, 34 ans, et Dominique, 54 ans, sont mères célibataires : Bintou a quatre enfants, Dominique une fille. Chantal vit en couple et a trois enfants. Enfin, Manuela est la plus âgée du groupe : à 76 ans, elle vit seule et a deux enfants qui viennent la voir de temps en temps. Les cinq femmes ont aussi en commun d'être issues de classes moyennes ou populaires, avec souvent un père technicien ou ouvrier et une mère au foyer. Elles exercent aujourd'hui des professions qui les classent parmi les employées (Dominique était assistante maternelle et

est maintenant au chômage ; Chantal cumule des petits boulots, dont des ménages) ou les professions intermédiaires (Bintou est éducatrice spécialisée, et Manuela était traductrice avant d'être à la retraite). Enfin, on compte une cadre, Amandine, qui est aussi la plus diplômée avec un Bac+5 et est ingénieure chargée d'affaires, mais occupe un poste peu stable. Les cinq femmes ont des revenus moins élevés que Valérie : leurs ménages ont un niveau de vie de 960 € à 1300 € mensuels nets par unité de consommation.

Les récupératrices ont en commun leur inscription dans de nombreux réseaux de consommation, qui les mettent en lien avec des vendeurs, des donneurs, des acheteurs et des récupérateurs. Pour Chantal, qui a connu une baisse drastique de niveau de vie lors du licenciement de son mari, la découverte de la consommation de seconde-main est salutaire : l'occasion lui permet de continuer à consommer et de rester ainsi, selon ses termes, intégrée à la société. Je reviendrai sur son cas dans le Chapitre 6. De toutes, c'est peut-être Amandine qui mobilise le plus grand nombre de réseaux. Pour trouver des objets d'occasion, principalement des chaussures ou des vêtements, elle se rend sur des sites de revente ou récupère auprès d'amies à elle. Pour se débarrasser, elle revend sur Le Bon Coin ou Facebook, mais elle préfère donner ses objets pour aller plus vite : ainsi, elle « passe [s]on temps » au Emmaüs de sa commune.

Ce temps passé à mobiliser des réseaux et à échanger des biens matériels se retrouve aussi dans le glanage, activité incarnée par deux enquêtées, Dominique et Manuela. Ces deux femmes ont du temps libre, puisque l'une est au chômage et l'autre est retraitée. Elles emploient une partie de ce temps à faire des promenades en ville, lors desquelles elles repèrent des objets intéressants. Elles sont parfois en concurrence avec ceux qu'elles appellent « les Roms », qui récupèrent avant elles : j'en parle plus bas à la suite de l'encadré. Enfin, Bintou est l'enquêtée qui incarne ce régime de longévité de la manière la plus faible et la plus souple. Elle achète les meubles d'occasion parce que, selon elle, un meuble ancien est de meilleure qualité. Elle est ainsi ravie du bureau de sa fille qu'elle a trouvé de seconde-main. Elle donne aussi les vêtements de ses enfants à de la famille ou des voisins. Pour autant, elle se procure tout son électroménager neuf, par souci d'hygiène.

Comme je le relève dans le portrait de Valérie, la récupération et l'achat de seconde-main requièrent un travail important. Il faut prendre du temps pour dénicher les offres et transporter des objets parfois encombrants. Si les grandes enseignes de vente de neuf proposent souvent un service de livraison (gratuit ou payant) pour le gros électroménager et les meubles, les individus doivent souvent assurer eux-mêmes le transport pour les achats d'occasion. Pauline passe du temps en brocante, à Emmaüs ou sur Vinted à se procurer des

objets d'occasion. À 47 ans, cette mère de deux adolescents est anesthésiste[187] à mi-temps. D'après elle, c'est grâce à ce temps partiel qu'elle peut consommer d'occasion. Dans l'extrait qui suit, elle évoque ces deux ressources, temporelles et logistiques, que requiert le remplacement de sa plaque de cuisson.

> *La plaque vitrocéramique est tombée en rade, je l'ai achetée sur Le Bon Coin, aussi, la nôtre. C'est pareil, je n'ai pas de voiture, donc j'ai traversé Paris en Autolib pour aller chercher mon truc ! [rire] C'est pour ça que quand je te dis que j'ai beaucoup de temps, en fait, ça me prend énormément de temps !* ***— Pauline, 47 ans, anesthésiste***

Le seconde-main requiert aussi de s'adapter à certains horaires. La théorie des pratiques a montré comment les horaires d'ouverture des magasins contraignent la pratique des courses (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013). De manière plus générale, les individus organisent leur journée en fonction des exigences de coordination entre les différentes activités, mais aussi des horaires imposés par d'autres acteurs (Southerton, 2006). Je prends ici l'exemple du glanage. Les habitants des villes laissent souvent des objets dont ils ne se servent plus dans la rue, afin qu'ils soient récupérés par les encombrants ou par d'autres personnes intéressées. Au moins huit enquêtés dans mon groupe d'interviewés, tous âges, genre et niveaux de revenus confondus, pratiquent de temps en temps cette récupération d'objets dans la rue. Manuela, que j'ai citée dans le Portrait 2, a déjà récupéré plusieurs meubles : quatre chaises, un tabouret, un meuble télé, un porte-magazine. Elle fait le tour du quartier un jour par mois, le jour des encombrants[188]. À cette contrainte de jour s'ajoute une contrainte horaire : il faut qu'elle s'y rende tôt pour trouver des objets avant que d'autres intéressés ne les prennent.

Les pratiques de récupération d'objets de seconde-main requièrent un effort d'adaptation, mais peuvent parfois se routiniser. Cela fonctionne d'ailleurs mieux quand elles s'ancrent dans l'emploi du temps, entre d'autres pratiques. Si Manuela dédie un moment particulier à cette pratique de glanage, sortant dans le quartier avec pour objectif de repérer des objets à récupérer, d'autres, plus nombreux, articulent ce moment de repérage à des trajets quotidiens. C'est le cas d'Alba. Cette étudiante a trouvé lors de son trajet de retour du travail une palette, qu'elle utilise comme étagère pour ses plantes.

> *Je voulais vraiment trouver une palette parce que j'avais récupéré des plantes, et du coup là quand je rentrais, je prenais dix minutes pour faire le tour du pâté, parce que sinon à*

---

[187] Cette profession d'anesthésiste est surprenante, car très rare dans le groupe d'enquêtés. Pauline dit d'ailleurs se sentir en fort décalage avec ses collègues médecins, et échange davantage autour de ses pratiques de consommation avec ses collègues infirmières ou aides-soignantes, dont elle est plus proche. L'explication est à trouver dans son milieu d'origine, moins aisé et plus doté en capital culturel : son père était décorateur, et sa mère professeure. Elle a été principalement élevée par sa mère, son père s'étant séparé d'elle. Or, sa mère a longtemps été « précaire », d'après ses termes, car son père ne payait pas la pension alimentaire. Elle se souvient d'une consommation limitée étant enfant, et de sorties régulières « aux puces » avec sa mère pour se procurer des objets à bas coût.

[188] Il s'agit d'un jour où passe un camion de la Mairie, qui récupère les objets mis sur le trottoir pour les amener en centre de tri.

trimballer ce n'est pas pratique. Et comme là t'as la Butte-aux-Cailles, là t'as plein plein plein de choses. ***— Alba, 25 ans, étudiante en Master Développement durable***

Le temps nécessaire à la consommation d'occasion peut décourager les individus enquêtés, qui reportent alors leur choix sur un distributeur classique. Prenons l'exemple de Claudie, enseignante en arts plastiques et histoire de l'art au lycée. À 60 ans, Claudie habite seule dans un appartement de 78m² au cœur du 5ème arrondissement de Paris. Pour l'équipement de la maison, elle cherche souvent des meubles pour leur qualité esthétique et patrimoniale. Elle fait la promotion du seconde-main, critiquant les grandes enseignes qui vendent des objets en série, peu personnalisés. Elle recherche aussi, dans l'idéal, des meubles en bois de forêt éco-gérée, pour qu'ils soient « dans les normes de respect de l'environnement ». Pour autant, quand elle est arrivée dans son appartement et qu'il a fallu le meubler, elle est « allée chez Ikea ». Elle avance une raison simple : « je ne voulais pas me prendre la tête ». Autrement dit, il lui est plus simple de se rendre dans une grande enseigne de vente de neuf, que de chiner dans des brocantes ou rechercher des marques écoresponsables.

Un autre élément peut décourager l'occasion : il n'est pas garanti que les objets fonctionnent. Flavia, enquêtée du « Suivi des ménages », a essuyé des déconvenues :

Je suis allée acheter un appareil électronique à la ressourcerie ; en fait il est rentré, il est sorti ! […] Un lecteur de CD, qui commence à disparaître en fait, il n'y en a plus tellement. […] Je suis tombée un jour où il y en avait un, j'ai dit : « Ah, je prends ! ». Donc 10 €. J'arrive ici, j'étais toute contente, on installe… ! [rire] Et après, une fois sur deux, ça ne fonctionnait pas, ça bloquait. Et du coup, j'étais déçue, et je suis allée samedi le rendre… Ce n'était pas… comment dire… ils testent une fois, donc c'est vrai que s'ils ont mis un CD une fois et qu'il a fonctionné, ils ont dit : « Celui-là, il est bon ». Et sur la durée ça ne marchait pas. Du coup ils m'ont fait un avoir. ***— Flavia, 49 ans, secrétaire administrative en reconversion***

Flavia n'a toujours pas utilisé l'avoir donné par la ressourcerie. Elle précise qu'elle ne sait plus quoi acheter, car maintenant elle se méfie de l'état des objets. D'après une étude menée pour le compte de l'Ademe (Ademe et Credoc, 2015), l'incertitude quant à l'état des objets acquis constitue un frein à la consommation de seconde-main. Cette incertitude est plus ou moins grande selon le type d'objet (voir Encadré 10). Pour la compenser, les individus interviewés valorisent parfois les plateformes de reconditionnement, comme BackMarket, qui jouent les intermédiaires et offrent des assurances. Pascal Chantelat et Bénédicte Vignal ont montré, au sujet de la vente d'occasion de matériel de sport par une grande enseigne, que « la présence d'un agent intermédiaire vient alors pallier le défaut de confiance » entre acheteur et vendeur (Chantelat et Vignal, 2002, p. 320).

Encadré 10. Privilégier le seconde-main, un choix qui varie selon les objets

Les enquêtés ne se procurent pas tous les objets en seconde-main. Certains posent des interdits vis-à-vis de certains objets, qu'ils n'achètent que neufs. Ces interdits sont propres à chacun, mais j'ai noté dans les entretiens des critères récurrents. D'abord, et en lien avec

l'expérience de Flavia mentionnée ci-dessus, certains enquêtés renoncent à se procurer d'occasion des objets dont ils peinent à évaluer la qualité. Gaëtan a du mal à acheter d'occasion un lave-linge, parce qu'il n'est jamais sûr de l'état. Il prend seulement des objets « mécaniques où tu peux juger de visu », comme des ciseaux de couture. Les individus que j'ai interviewés achètent donc plutôt les objets électroniques et l'électroménager neufs, à moins qu'ils ne soient bricoleurs et sachent vérifier leur état et/ou les réparer le cas échéant.

Le deuxième élément qui ressort fortement dans mes entretiens est le souci de l'hygiène. Il concerne principalement la literie (matelas), des meubles (fauteuils et canapés), vêtements (sous-vêtements) et chaussures (sandales). Les enquêtés redoutent la présence de punaises de lit ou la présence d'odeurs. Pour beaucoup, c'est aussi « psychologique », d'après l'expression d'une enquêtée. Savoir que quelqu'un a porté ou utilisé ces objets avant eux les rebute. Certains enquêtés rejettent également les chaussures pour une autre raison que l'hygiène : celle de la santé. Samuel, documentariste et mari de Florence, mère au foyer, mentionne qu'une amie podologue lui a décommandé de « porter des chaussures déformées », parce qu'elles risquent d'influencer sa démarche.

Globalement, les éléments qui éloignent certains enquêtés du seconde-main sont liés aux traces d'usage et d'usure par les anciens propriétaires. Certains biens, en revanche, gagnent en valeur parce qu'ils sont datés. C'est le cas des vêtements « *vintage* ». Avec ceux-ci, Jérémie, 25 ans, jeune diplômé d'école de commerce, affiche un côté « original » et « décalé » et exprime sa « personnalité ». C'est également le cas des meubles et de certains objets de décoration recherchés pour leur design ancien. Plusieurs enquêtées, souvent des femmes, développent un goût pour les brocantes et vide-greniers où elles peuvent les « chiner ». Elles recherchent la « patine » du temps sur les objets, comme c'était également le cas au sein de la bourgeoisie du XIXème siècle étudiée par Manuel Charpy (2010). Je reviendrai sur ce regain de valeur dans le Chapitre 5.

Acquérir des objets d'occasion a un avantage financier pour les individus. Mais le gain économique peut causer ce que la littérature grise appelle un « effet-rebond » (Gaspard et Martin, 2016). L'effet-rebond désigne le fait que les individus consomment davantage d'objets car ces objets leur coûtent moins cher (Bardhi et Arnould, 2005), ce qui *in fine* compense le gain environnemental de la diminution de la consommation de neuf[189]. Pauline mentionne cette problématique. Lors d'un week-end avec sa fille à Marseille, elle a exploré un Emmaüs dans un quartier plutôt chic, et a été enthousiasmée par la qualité des produits. Les vêtements étaient souvent des modèles de marques connues, peu portés et à petit prix. Sa fille et elle

[189] Les structures de l'occasion elles-mêmes encouragent parfois cette « sur- »consommation. BackMarket, par exemple, pousse les individus à revendre leur produit pour acheter un nouveau plus récent : « Si vous avez l'intention de renouveler prochainement votre iPhone, il est largement temps de vous séparer de votre compagnon actuel, avant que sa valeur ne prenne du plomb dans l'aile. […] En revendant rapidement votre téléphone, vous récupérerez un pécule qui vous permettra d'investir dans un nouvel appareil, plus moderne, que vous visiez du neuf ou du reconditionné ». Source : Pauline, 3 septembre 2018. « Est-ce le moment de revendre votre iPhone ? », blog de BackMarket, disponible sur : story.backmarket.fr/est-ce-le-moment-de-revendre-iphone/4873, consulté le 18/11/2020.

trouvent tellement d'articles qu'elles achètent également une valise pour les rapporter à Paris.

> *[Prend un ton plus bas], Mais moi je suis une consommatrice, hein. Quand j'allais à Emmaüs et que… là on revient avec ma fille, on n'avait besoin de rien dans le fond. Ma cousine, qui elle est très dans le zéro déchet (elle, elle va vers le « sans frigo », quand même), elle me dit : « En fait, tu consommes du zéro déchet ». Elle a raison. Mais bon, il vaut mieux consommer du zéro déchet que du Chinois.* ***— Pauline, 47 ans, anesthésiste***

Pauline associe des jugements de valeur à sa pratique. Comme l'a théorisé Theodore Schatzki, cité par Sophie Dubuisson-Quellier et Marie Plessz dans leur article sur la théorie des pratiques, les pratiques sont associées à des structures téléoaffectives — les sentiments liés aux bonnes et aux mauvaises façons de faire — qui recouvrent les objectifs et les émotions jugées acceptables par les acteurs (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013). Pauline considère le fait d'acheter beaucoup d'objets d'occasion comme une « mauvaise » manière de faire, car elle renonce alors à son vœu de limitation de la consommation (cf. 4.1.1). Mais elle le place plus haut, dans sa hiérarchie mentale, que le fait d'acheter « du Chinois ».

J'ai mis l'accent, dans cette section, sur le temps et les efforts logistiques nécessaires à la consommation d'occasion. Celle-ci peut susciter certaines émotions négatives, comme la déception de ne pas avoir un objet fonctionnel ou la culpabilité d'avoir « trop » consommé.

4.1.3. Mobiliser des ressources cognitives pour trouver un objet qui dure

Les enquêtés valorisent une troisième pratique d'acquisition durable : rechercher des produits qui durent. Ils doivent mobiliser des « ressources cognitives » (Dubuisson-Quellier, 2006) pour établir si un produit est susceptible de durer davantage qu'un autre. La sociologie économique a montré que les connaissances sont omniprésentes sur le marché. Les individus mobilisent nombre d'entre elles pour évaluer la valeur d'un bien, bien que celles-ci soient souvent instables et hétérogènes (Le Velly, Goulet et Mallard, 2015). De quelles ressources cognitives mes enquêtés s'équipent-ils pour choisir un produit à forte longévité ?

Il n'existe pas encore, au moment de la rédaction de cette thèse, un indice unique qui indique le nombre d'années que devrait durer chaque produit. Les individus ne peuvent donc pas comparer des données chiffrées. Ils doivent pallier la carence du nombre par des estimations de la qualité. Lucien Karpik a justement décortiqué les techniques par lesquelles l'individu tente de se repérer parmi des produits opaques et incommensurables (Karpik, 2007). Il relève quatre catégories de jugement qui outillent ces individus : le bouche-à-oreille, les classements, les labels et les guides (Karpik, 1996). Dans la même veine, Franck Cochoy liste des indices de qualité, comme la marque, les caractéristiques, les avis des vendeurs ou des proches, la garantie, les comparatifs, les labels, etc. Sa notion de « qualcul » (Cochoy, 2002, p. 207) désigne ce type d'opération cognitive, tout aussi économique et rationnelle que le calcul au sens strict, par laquelle les consommateurs appréhendent la qualité d'un produit.

Claire Lamine, en s'inspirant des travaux des pragmatistes (Chateauraynaud et Debaz, 2017 ; Dodier, 1993 ; Thévenot, 2006), désigne par « points d'appui » ces éléments qui permettent aux individus de se décider pour un produit. Elle utilise cette notion sur le terrain des aliments issus de l'agriculture biologique. Grâce à ces points d'appui, les consommateurs de bio déterminent s'ils peuvent avoir confiance en un produit. « Avoir confiance, c'est avoir répondu positivement à la question : puis-je manger cet aliment ? » (Lamine, 2008, p. 250). Pour la longévité, la question de la confiance se pose également. Les consommateurs ne peuvent pas être certains qu'un produit va leur durer longtemps. Ils mobilisent des points d'appui pour construire cette confiance, c'est-à-dire pour supposer que le produit est durable.

Je découpe ces points d'appui en trois groupes, que je liste dans le Tableau 27. Je m'inspire librement de la catégorisation faite par Claire Lamine[190], en l'articulant avec ce que j'ai identifié dans mes entretiens. J'appelle *connaissances*[191] les ressources cognitives que possède le consommateur : compétences techniques, manipulation du produit, expérience précédente. Les *prescriptions* regroupent les avis et recommandations que d'autres acteurs (vendeur, revues consuméristes, autres clients, entourage) fournissent. Enfin, parmi les *repères*, je fais figurer des informations que donnent les acteurs marchands (et parfois gouvernementaux) : nom du distributeur, marque du produit, labels et étiquetage, et prix.

Tableau 27. Points d'appui des individus enquêtés pour repérer les achats durables

Catégorie	Exemples de points d'appui	Acteur(s) à l'origine de ce(s) point(s) d'appui
Connaissances	— Compétences techniques — Observation et/ou manipulation du produit — Expérience précédente	Consommateur
Prescriptions	— Conseils du vendeur — Revues consuméristes — Avis clients & forums — Bouche-à-oreille	Acteurs marchands et consuméristes, autres consommateurs
Repères	— Marque et lieu de fabrication — Distributeur — Label et étiquetage — Prix	Acteurs marchands et gouvernementaux

[190] Claire Lamine (2008, p. 252) répartit ses points d'appui en cinq catégories : (1) les « repères portés par le produit (et le lieu de vente) », comprenant les marques, labels, informations sur le mode de production, emballage, prix… ; (2) les « informations livrées par le vendeur » ; (3) les « connaissances et compétences introduites par le consommateur » comprenant les informations qu'il a tirées de lectures, ses expériences antérieures, ses compétences personnelles en matière de nutrition ; (4) les « indices sensoriels » donnés par le produit, comme son odeur ou son toucher ; et (5) les « relations interpersonnelles » avec le vendeur ou le producteur, l'affichage dans le lieu de vente de certaines valeurs (Lamine, 2008, p. 252). Les *connaissances* regroupent partiellement les points d'appui 3 et 4. Les *prescriptions* recoupent légèrement les points 2 et 5. Les *repères* correspondent au point 1.

[191] J'emploie ici une acception moins large du terme « connaissances » que ce qu'en font Ronan Le Velly, Frédéric Goulet et Alexandre Mallard (2015).

Premier type de points d'appui, les *connaissances* se répartissent de manière inégale chez les enquêtés. Certains disposent de compétences techniques, qui leur permettent de statuer sur la qualité d'un produit à partir d'informations précises, comme le fait qu'ils sont démontables ou que les pièces détachées se réparent facilement. Cette compétence est présente chez les plus bricoleurs. C'est le cas de Romain, un ingénieur de recherche de 26 ans que j'ai rencontré en Repair Café. Romain répare en tant que bénévole lors de ce type d'évènements, mais prend aussi en charge des objets que ses amis lui confient, qu'il stocke et bricole chez lui. Il songe à remplacer son ordinateur, et cherche un modèle qui soit réparable et qu'il peut entretenir lui-même :

> *Souvent je recherche des avis en ligne et des gens qui les ont ouverts, et je regarde qu'est-ce qui est changeable, si tu peux faire ta maintenance toi-même… Du coup, tu peux vraiment le faire durer toi-même. Parce qu'un ordi, normalement, ça se maintient : tous les deux ou trois ans, il faut que tu changes la pâte thermique, que tu nettoies…* ***— Romain, 26 ans, ingénieur de recherche en géographie-cartographie***

Il est plus difficile pour des individus n'ayant pas d'expertise technique de produire un tel jugement. Mais ces enquêtés plus profanes peuvent aussi statuer de la solidité d'objets moins complexes, se fondant sur un autre point d'appui : l'observation et la manipulation. C'est le cas d'Anne-Laure, mère au foyer de 36 ans, qui repère les jouets solides pour son bébé. Elle se fait testeuse du produit qui l'intéresse, le mettant à l'épreuve, observant comment il résiste. Dans ce processus, la vue et le toucher sont deux sens importants :

> *[Ce jouet] je l'ai passé au lave-vaisselle pour être sûre qu'il soit vraiment propre, mais le plastique est vraiment hyper résistant. […] La couleur n'a pas changé, déjà, donc comme il n'est pas tout neuf, ça compte. Quand on emboîte les pièces ça fait un gros « clac », et on sent que ça a été réfléchi. Ce n'est pas le truc qui va casser en deux secondes. Tu peux le laisser à un enfant de trois ans, il n'y a pas de risque.* ***— Anne-Laure, 36 ans, mère au foyer pour le moment***

Un troisième et dernier élément des *connaissances* est l'expérience précédente des individus. Une bonne expérience avec un produit peut les amener à racheter le même modèle, ou consommer des produits de la même marque. Je détaille cette question des marques dans la troisième catégorie de points d'appui. À l'inverse, une panne peut aussi guider le futur achat. J'avais mentionné en Chapitre 2 qu'Alexandre avait investi un Dyson après deux pannes d'aspirateur bon marché.

La deuxième catégorie de points d'appui renvoie aux *prescriptions* que d'autres acteurs font aux consommateurs. Patrice et Sylvie, couple de quinquagénaires résidant en banlieue sud de Paris, aiment se renseigner auprès des vendeurs. Ils préfèrent se rendre en magasin plutôt qu'acheter sur Internet, pour pouvoir recueillir des conseils et avis. Par exemple, s'ils se rendent chez un fournisseur d'électroménager, ils peuvent passer une demi-heure à échanger avec un vendeur, en le questionnant sur la puissance, la solidité et la fiabilité des modèles à disposition.

Les revues et sites web consuméristes peuvent aussi aiguiller les individus dans leurs achats. Ces « prescripteurs » conseillent à leurs publics les modèles qu'il faut ou ne faut pas acheter (Hatchuel, 1995). La référence que les enquêtés mentionnent le plus est *Que Choisir*, que j'ai abordée en Chapitre 3. Les plus jeunes évoquent aussi des sites web comme Les Numériques[192] ou Audiofanzine[193]. Colette, retraitée de 83 ans, est abonnée depuis plusieurs années à la revue papier *Que Choisir*. Elle ne lit pas chaque numéro en entier, mais seulement des passages qui l'intéressent, selon les thématiques. Ensuite, elle « garde toujours deux ans » chaque numéro. Lorsqu'elle prévoit d'acheter un objet, et qu'elle a envie d'un modèle en particulier, elle vérifie avant d'aller en magasin le classement que lui donne *Que Choisir*. L'ancienneté du magazine est un gage de fiabilité à ses yeux. Celui-ci a au moins 40 ans, évalue-t-elle, donc ce sont « des gens qui sont sérieux ». Pour autant, Colette ne suit pas à la lettre les recommandations, mais se les approprie :

> *Bon, ce n'est pas la Bible hein, mais ça donne une idée. Il y a des comparaisons, des classements, des critères… Les critères en particulier ça peut servir, quand vous achetez autre chose. Même sans choisir la marque qu'ils vous ont indiquée, selon votre budget, ne serait-ce que la forme, l'endroit où vous allez le ranger, tout ça ça joue, et ça aide… après leurs critères aident.* ***— Colette, 83 ans, enseignante-chercheuse à la retraite***

Un troisième type de *prescriptions* auquel se réfère une partie des enquêtés est les avis clients sur Internet. Le système qui permet aux clients de noter et commenter un produit sur Internet a été popularisé par Amazon dès les années 1990 (Beauvisage et al., 2013). Beaucoup de mes enquêtés passent du temps sur Internet pour choisir un produit, mobilisant les avis en ligne. Mais toutes les plateformes ne sont pas égales aux yeux de certains. Au moins deux enquêtés se méfient des avis clients présents sur les sites de distributeurs. Ils identifient alors des plateformes qui leur paraissent plus authentiques, comme Guillaume pour le choix de son lave-linge :

> *Je suis allé voir les avis sur des forums séparés, parce que les avis de la page [sur le site de vente de Darty ou Boulanger], tu te dis : « À quel point ils sont mis en avant ? à quel point ils ont été enlevés ou pas ? ». Vu que c'est un site commercial, tu ne sais jamais à quel point la démocratie est respectée. Par contre, les forums un peu miteux, mal mis en page, avec des fautes d'orthographe et des vieux smileys et des « lol », c'est des gens lambda qui ont mis ça, parce que peut-être qu'ils ont vraiment envie de gossiper sur leur machine à laver. […] Quand c'est tout joli, mis en page, ça veut dire qu'il y a de l'argent derrière ; donc des pubs, donc les marques ont payé le site pour mettre leur avis en premier. Mais quand le truc c'est limite un Skyrock, tu te dis : « Il n'y a pas d'argent derrière, et personne n'a vu ces avis-là », c'est*

---

[192] Site web qui compare une diversité de biens de consommation, à la fois informatique, smartphone, TV & son, mais aussi petit et gros électroménager, véhicules, biens de loisir comme les appareils photographiques ou les consoles de jeu. Disponible sur : www.lesnumeriques.com, consulté le 31/01/2022.

[193] Site web spécialisé sur la musique, proposant un volet « Test » qui donne des avis sur certains modèles d'instruments et/ou autres équipements de son (amplis, micros, etc.). Disponible sur : fr.audiofanzine.com/editorial/tests, consulté le 31/01/2022.

vraiment du brut de mon voisin. Et là, j'ai vu des gens qui disaient : « Ah, il est bien pour ça, ah la porte je ne l'utilise jamais, mais »…, c'est vraiment des vrais avis. ***— Guillaume, 28 ans, comédien***

En plus des vendeurs, revues consuméristes et avis clients, certains enquêtés se réfèrent aussi aux membres de leur entourage (amis, famille, collègues…) qui leur conseillent ou déconseillent certaines marques et modèles. Nombreux sont donc les prescripteurs auxquels ils peuvent se référer, en fournissant un travail de recherche, de consultation et de tri des informations.

Un dernier type de points d'appui est les *repères*. En entretien, les individus indiquent souvent qu'ils font confiance à des marques plus qu'à d'autres : ce sont « des marques qui sonnent », selon l'expression de Colette. Ils valorisent souvent des marques en lien avec le lieu où elles sont implantées. Ils apprécient les marques européennes, notamment allemandes ou françaises, mais dévalorisent très souvent les marques chinoises, qu'ils jugent peu fiables. L'ancienneté joue également dans leur perception : selon eux, une marque historique, qui existe depuis longtemps, est plus fiable. S'appuyer sur une marque ne nécessite pas forcément, pour les individus enquêtés, d'être au fait de l'origine de sa réputation. Ils peuvent avoir mis en boîte noire les arguments, et ne reste alors plus que le repère. Par exemple, Geneviève, infirmière à la retraite, considère que les Macintosh sont des ordinateurs plus robustes que les Windows. Elle a une image positive de la marque, sans pour autant avoir des arguments précis en tête. De la même manière que les marques, une enseigne de distribution peut inspirer confiance car elle offre certaines garanties. Flavia et Marc, que je présente en Portrait 3, ont une bonne image du groupe Fnac-Darty. Ils voient ces deux enseignes comme des distributeurs fiables.

Portrait 3. Flavia, Marc et leurs deux fils, les « classiques »

Flavia (49 ans) et Marc (55 ans) vivent dans la banlieue sud de Paris, dans une maison de 105m² dont ils sont propriétaires. Flavia est secrétaire administrative dans une association d'usagers des transports. Au moment de l'entretien, elle est en reconversion pour devenir assistante sociale. Marc est ingénieur informaticien dans une grande entreprise de construction automobile. Ils ont deux enfants. L'aîné, Diego (21 ans), est parti dans une autre ville étudier en école d'ingénieur. Le cadet, Rafael (18 ans), est étudiant en classes préparatoires scientifiques. Il loge encore à la maison. Le foyer dispose de 2800 € net par mois par unité de consommation.

Si j'ai appelé ce régime de longévité les « classiques », c'est parce que les enquêtés qui le représentent ont souvent recours à des structures traditionnelles pour se procurer les objets. Ils achètent leur électroménager très souvent neuf, dans de grandes enseignes en lesquelles ils ont confiance : Darty et la Fnac notamment. D'après Marc « peut-être que tu y payes un petit peu plus » qu'ailleurs, mais « le service » rendu est « vachement bien ». Par « service », le couple entend notamment le fait que les vendeurs sont de bon conseil, et le fait d'avoir deux semaines pour retourner le produit s'il ne leur plaît pas. S'ils apprécient ces enseignes, c'est

aussi parce qu'elles sont anciennes et créées en France. Ils notent que Darty est une « entreprise familiale » à l'origine, et que la famille a revendu aux employés. Ils apprécient l'histoire et cela leur inspire confiance. Ils considèrent que « c'est des magasins plutôt sérieux », qui ne font pas « d'embrouilles ».

Flavia a signé la pétition de HOP et est adhérente au moment de l'entretien. Elle se souvient avoir vu un documentaire sur l'obsolescence programmée il y a quelques années. Dans les locaux de l'association où elle travaille, elle reçoit souvent des magazines *Que Choisir* et *60 millions de consommateurs*. Flavia dit avoir tiré un attachement aux objets qui est proche de celui de sa mère et de sa sœur, qui ont tendance à tout garder, même les sacs plastiques. Elle vient d'une famille brésilienne et a grandi en Amazonie, où les biens de consommation étaient plutôt rares. Aujourd'hui, Flavia continue d'avoir du mal à se débarrasser des objets. Elle a gardé, par exemple, la boîte d'une bouteille de vin que des amis lui ont offert, parce qu'elle la trouve belle, mais se plaint de ne pas en trouver l'utilité et se dit qu'il faudrait qu'elle la jette. L'attachement de Marc aux objets est différent. Il porte sur des biens très précis, ceux qui d'après lui ne sont « pas standard », des biens qu'il juge uniques : les meubles de famille, sa basse électrique, le siège africain ramené d'un voyage.

Marc et Flavia sont souvent confrontés à des objets qui tombent en panne. Marc partage sa lassitude face aux ampoules qui grillent régulièrement : « c'est pénible », précise-t-il, de devoir toujours les changer. Ils font également le récit de la panne d'un lave-linge survenue récemment. Flavia a fait venir un réparateur, qui a pris du retard. Pendant plusieurs semaines, ils ont dû faire les lessives à la main ou au Lavomatic, et ont fini par remplacer la machine.

Autres enquêtés proches de ce profil : Alexandre, Céline, Christophe

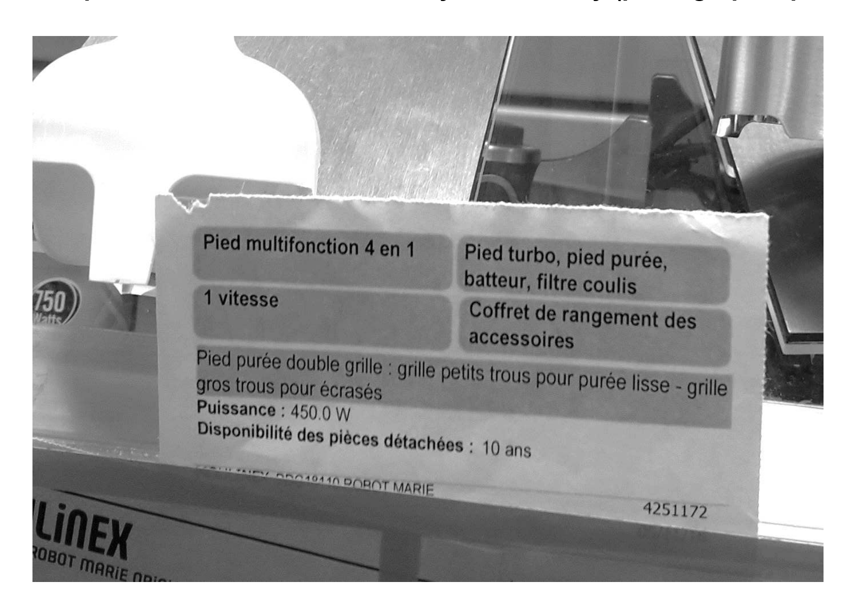
Les autres enquêtés que j'associe à ce régime de longévité ont en commun d'acheter souvent leurs objets neufs dans les grandes enseignes. Alexandre a un compte Amazon *via* lequel il commande régulièrement des nouveaux produits. Christophe passe du temps dans les centres commerciaux durant ses moments de pause journalière, où il achète des vêtements ou des CD. Céline trouve des électroménagers chez Lidl, qui fonctionnent bien à faible coût, et investit dans un beau meuble chez Alinéa. Ces trois enquêtés ont en commun d'avoir un âge plutôt moyen, autour de la quarantaine (Alexandre a 35 ans, Céline 43 et Christophe 44), et un niveau de diplôme autour du Bac+2. Ils habitent tous en banlieue parisienne, où ils ont la place d'accumuler des biens de consommation. Alexandre et Céline ont des enfants plutôt jeunes, mais Christophe habite seul.

Tous les trois partagent un certain goût pour la consommation, et un certain bonheur à acquérir de nouveaux objets. Alexandre peut parler longuement de son dernier achat de machine à café, Christophe apprécie le temps passé à flâner à la Fnac, et Céline fait un long récit du jour où elle a acheté la cocotte Le Creuset rose bonbon dont elle rêvait. Les effets de genre sont d'ailleurs très nets en ce qui concerne la répartition des objets préférés et des pratiques autour des objets : j'y reviendrai dans le Chapitre 6. En ce qui concerne la réparation, si certains hommes ont quelques compétences, comme le mari de Céline, les

autres ont plus classiquement recours aux services après-vente des enseignes où ils ont acheté leurs biens domestiques. Christophe a même certains objets qui sont sous extension de garantie.

Parmi les *repères* se trouve un troisième point d'appui : les labels et les étiquetages. Au moment de l'enquête, aucun label grand public sur la durabilité n'était développé. L'entreprise Ethikis était en train de développer une offre de labellisation, appelé Label Longtime[194], qui n'en était qu'à ses débuts. Du côté des étiquetages, le gouvernement avait rendu obligatoire l'affichage de la durée de disponibilité des pièces détachées depuis 2014, et celui-ci était visible dans certains magasins. La photographie en Figure 44 montre l'exemple d'un de ces étiquetages, présent dans les rayons de Darty. Aucun enquêté n'a fait référence à ce type d'indicateurs pour expliquer ses choix d'achat. Enfin, en 2019, l'Assemblée nationale a voté le projet de loi relatif à la lutte contre le gaspillage et à l'économie circulaire, qui rend obligatoire la publication d'un indice de réparabilité des appareils pour 2021, et d'un indice de durabilité pour 2024. J'ai terminé mon terrain avant la sortie de ces indices. Je n'ai donc pas pu observer de cas d'utilisation de ceux-ci.

Figure 44. Étiquette d'un mixeur dans les rayons de Darty (photographie personnelle)



J'ai fait figurer, parmi les *repères*, un dernier point d'appui : le prix. Le prix joue un rôle ambigu. Il peut constituer un point d'appui, car il est pour certains enquêtés un indicateur de la qualité du produit. Mais il peut aussi être un critère concurrent à la recherche de durabilité, qui contraint l'achat et empêche les individus de choisir l'objet le plus durable. Il mérite un développement particulier, que je ferai dans la section 6.1.4.

Dans les faits, il arrive souvent que les enquêtés articulent entre eux différents points d'appui, ce qui peut compliquer le choix. À partir d'un terrain d'observation auprès de consommateurs faisant leurs courses en grande surface, Sophie Dubuisson-Quellier a

[194] Source : longtimelabel.com, consulté le 31/01/2022.

distingué trois types d'arbitrages que font les individus lors de l'achat. La « routine » cristallise des expériences passées et est la moins anxiogène pour les individus. Ceux-ci se contentent par exemple de prendre la même marque de chocolat que ce qu'ils prennent habituellement. La « sélection » consiste à faire une comparaison rapide sous l'angle du rapport coût/avantage. La « délibération » est l'arbitrage le plus long et complexe. Les individus y mobilisent un nombre toujours croissant de ressources, de manière très ouverte et sans les hiérarchiser (Dubuisson-Quellier, 2006). Les achats de biens domestiques étant souvent bien plus rares que les achats alimentaires, les enquêtés de mon terrain se trouvent rarement dans le régime de la routine. Ils opèrent plutôt soit une sélection, soit une délibération. Colette explique comment elle a choisi son lave-vaisselle :

> *Alors déjà, vous demandez autour de vous : « Tiens, t'as un lave-vaisselle toi ? Qu'est-ce que t'as ? T'es contente ? »… Après vous regardez dans Que Choisir, pour savoir eux qu'est-ce qu'ils préconisent [petit rire]… Après vous allez dans les magasins pour voir le look, comparer, etc. Vous regardez le prix bien entendu… […] En ce qui me concerne, j'élimine si possible ce qui est fait en Chine. [rire] Et puis après ça, on regarde : où est-ce que c'est fait, combien ça coûte, si la copine était contente, etc., et puis finalement un jour vous vous lancez parce que vous en avez marre de penser à votre lave-vaisselle et de faire les magasins… Vous vous dites : « Allez, celui-là, je commande, et puis zut ».*
>
> ***Enquêtrice : Et éviter ce qui est fait en Chine, c'était pour quelle raison ?***
>
> *Parce que souvent c'est du toc. […] Ça se voit même quand vous allez comparer sur le terrain.*
>
> ***Enquêtrice : Vous le voyez comment ?***
>
> *Le matériau, c'est… Enfin, la plupart du temps, je ne vais pas généraliser hein, je parle du lave-vaisselle justement parce que j'ai eu l'occasion de le changer, mais ça se voyait, quoi. Incontestablement. Alors c'était moins cher ; ça c'est sûr. C'est peut-être un mauvais choix hein ! Il vaut peut-être mieux choisir un pas cher et changer tous les 5-6 ans… je ne sais pas.*
> ***— Colette, 83 ans, enseignante-chercheuse à la retraite***

Colette évoque trois critères pour son nouveau lave-vaisselle. Il faut qu'il dure (qu'il ne soit pas « du toc »), mais elle compare aussi le « look » et les « prix ». L'articulation de ces trois critères requiert d'autant plus de points d'appui. Elle mentionne d'abord des prescriptions, de l'entourage et d'une revue consumériste. Entrent ensuite en compte des connaissances, passant par l'observation en magasin (« voir le look, comparer »). Enfin, elle mobilise également un repère, qui est le lieu de fabrication. Colette mobilise une diversité de points d'appui opérant une véritable délibération qu'elle finit par écourter, par fatigue et lassitude. Cette accélération de la décision a aussi lieu chez les clients de supermarché observés par Sophie Dubuisson-Quellier (2006) : certains d'entre eux, par fatigue, se résolvent à choisir un produit presque au hasard. Sur le terrain des prescriptions alimentaires, Laurence Godin et Marlyne Sahakian (2018) relèvent que le manque de temps amène les individus à faire des choix par défaut, ou des approximations : plusieurs de leurs enquêtés utilisent les labels parce qu'ils sont simples à identifier, sans pour autant leur faire totalement confiance.

Chercher à acquérir un objet durable nécessite donc des ressources cognitives, passant par la mobilisation de points d'appui parfois nombreux. Certains enquêtés abandonnent parfois cette recherche quand ils la jugent trop coûteuse en temps. La théorie des pratiques a noté que certaines normes sociales rendent acceptable le fait de passer plus de temps sur certaines activités que d'autres (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013). Ici, Colette a jugé que le temps « acceptable » passé sur son choix de lave-linge était dépassé.

4.1.4. La durabilité au second plan face à d'autres critères

La durabilité n'est pas le seul critère de choix d'un produit. En reprenant le terme de Claire Lamine sur la consommation de bio, je peux dire qu'acheter un objet durable est une pratique « non-exclusive ». Claire Lamine utilise ce concept pour expliquer que « le bio n'entre pas seul en ligne de compte » dans les choix alimentaires (Lamine, 2008, p. 19). Les individus, en magasin, prêtent attention à d'autres labels, ou d'autres critères comme le goût ou l'aspect, qui viennent en concurrence avec la recherche du bio. De la même manière, pour le choix d'un objet, la durabilité entre en concurrence avec d'autres critères parfois prioritaires pour mes enquêtés.

Au fil de l'enquête « Suivi des ménages », j'ai pu relever les critères de choix pour 57 objets. J'en avais étudié 86 au total (onze par ménage, deux étant absents au sein de deux ménages), mais je n'avais pas posé la question des critères d'achat de manière systématique. Les individus exprimaient leurs critères d'achat spontanément, sans faire référence à une liste de critères que je leur aurais imposée. Cela permettait de voir ceux qu'ils valorisaient d'eux-mêmes. J'ai groupé ces verbatims en cinq catégories, visibles dans le Tableau 28. La première catégorie renvoie aux fonctionnalités propres à l'objet. Elles sont liées à l'usage que les enquêtés envisagent d'en faire. Certains cherchaient un aspirateur qui aspire bien, un canapé ou des chaussures qui soient confortables, un lave-linge qui fasse aussi sèche-linge, un réfrigérateur qui rentre dans leur cuisine. La majorité des critères de choix évoqués (33 sur 57) se rapportent à ces fonctionnalités.

La deuxième catégorie renvoie à la durabilité de l'objet. Elle regroupe les moments où les enquêtés évoquaient la capacité du produit à résister au temps et aux usages. Ceux-ci utilisaient souvent les termes de « qualité », « solidité » ou « robustesse ». Ce critère joue pour 17 objets [195]. La troisième catégorie regroupe tous les moments où les enquêtés mentionnaient le prix de l'objet comme critère de choix. Le prix est un critère important pour les enquêtés : 16 objets sont concernés, presque autant que pour la durabilité. La quatrième catégorie renvoie à des considérations esthétiques. Elle concerne 12 objets. Il s'agit souvent de biens d'habillement (une paire de chaussures, qu'Anne-Laure ou Christophe choisissent pour aller avec les vêtements qu'ils ont déjà) ou de décoration (une lampe, dont Alexandre et

---

[195] Il s'agit surtout de poêles (6), d'aspirateurs (2), de canapés (2) et de lave-linges (2). Ces chiffres sont toutefois trop faibles pour dégager un résultat sur les variations selon les catégories d'objets.

Colette aiment la couleur ou le motif). Mais il peut aussi s'agir de biens *high tech* (ordinateur, qu'Anne-Laure aimerait « chromé » ; téléphone portable pour lequel Christophe a « regardé un peu le design, qu'il me plaise ») ou de petit électroménager (cafetière, dont Alexandre aime le « style » tout en métal). Enfin, j'ai regroupé dans la catégorie « écologie » les moments où les enquêtés faisaient référence à la consommation énergétique ou la provenance des matériaux. Les enquêtés ont mentionné ce critère pour 8 objets.

Tableau 28. Critères d'achat des biens domestiques chez huit ménages

	Objets pour lesquels le critère est…		
Critères de choix	Mentionné	Pas mentionné	Total
Fonctionnalités	33	24	57
Durabilité	17	40	57
Prix	16	41	57
Esthétique	12	45	57
Écologie	8	49	57

Source : Enquête « Suivi des ménages » auprès de 8 ménages résidant en Île-de-France, Julie Madon, données 2019-2020. Objets étudiés (11 par ménage, sauf 2) : aspirateur, cafetière, canapé, chaussures, lampe, lave-linge, ordinateur, poêle, réfrigérateur, téléphone mobile, et un objet au choix de l'enquêté. Non-réponses sur 29 des 86 objets étudiés.

Un autre élément ne se voit pas dans le Tableau 28. Dans 7 des 17 cas où la durabilité était un critère d'acquisition, elle n'était pas le seul que les enquêtés prenaient en compte. Les enquêtés faisaient des compromis pour avoir un objet qui soit durable, mais qui leur plaise aussi esthétiquement, par exemple. On compte donc seulement dix cas où la durée de vie est l'unique critère de choix. L'articulation entre l'enjeu de la durée de vie et d'autres enjeux est particulièrement intéressante à étudier dans un cas précis : le lien entre durabilité et prix. Le prix est à la fois un critère qui se place parfois en concurrence de la durabilité, et un point d'appui pour évaluer celle-ci. En effet, les enquêtés considèrent souvent le prix comme un indicateur de la durabilité. L'idée qui fait le plus consensus dans les entretiens est que si l'on achète un objet neuf à très faible coût, il durera peu. Beaucoup d'enquêtés, comme Sylvie, jugent qu'il faut payer plus cher pour avoir un objet de qualité :

> *[Mon mari et moi] on préfère mettre un peu plus cher et avoir des marques qui, on sait, même s'il n'y a plus beaucoup de garanties maintenant, mais qui quand même… durent plus longtemps que… voilà, un lave-vaisselle acheté à 200 € et qui, on le sait, au bout de deux ans, va nous claquer dans les doigts, c'est sûr. Parce que franchement… Je vois que le lave-vaisselle c'est une marque qui est super, il nous a fait très longtemps… nos machines à laver aussi… enfin voilà, les objets, on préfère acheter du solide et un peu plus cher…* ***— Sylvie, 58 ans, assistante commerciale dans une société d'agro-alimentaire***

Le lien entre prix et qualité a beaucoup été mis en valeur par le mouvement consumériste ; la manière dont Sylvie pense le prix comme un investissement « pour durer » s'inscrit dans l'héritage de ces discours. Mais ce principe institutionnalisé est discuté et remis en cause par l'expérience. Plusieurs enquêtés soutiennent que les objets plus chers ne sont pas forcément

les plus qualitatifs. À leurs yeux, le lien entre prix et qualité n'est pas systématique. Par ailleurs, le critère du budget est également important pour eux. Pour ces deux raisons, beaucoup recherchent un « juste milieu », c'est-à-dire un objet qui ne paraisse pas trop fragile ou mal conçu, sans pour autant dépenser un budget trop important. Claudie recherche le meilleur « rapport qualité-prix ». Les revues consuméristes mettent cette notion en avant depuis plusieurs décennies (Mallard, 2000). Claudie fait d'ailleurs référence à la revue *Que Choisir*.

Enquêtrice : Tu te souviens combien tu l'as achetée cette [machine à laver] ?

Pas très cher ; enfin, il y a beaucoup moins cher et beaucoup plus cher. Ça doit être dans l'ordre de 600 €. Mais ça aussi, tu vois, c'est toujours… je me rends compte que dans Que Choisir, ce n'est pas les… c'est les meilleurs rapports qualité-prix. Parce qu'il y a toujours le meilleur choix, t'as Miele, mais ça coûte beaucoup plus cher, et après t'as le meilleur rapport… et moi je vais plutôt prendre ça. ***— Claudie, 60 ans, professeure d'arts plastiques et histoire de l'art en lycée***

Quand les enquêtés recherchent un objet qui leur paraisse durable, ils ne le font donc pas « à tout prix » — au sens propre comme au sens figuré. La méfiance vis-à-vis des pratiques des fabricants et distributeurs, ainsi que l'absence d'information claire sur la qualité du produit qu'ils achètent, les découragent d'acheter le plus cher. Par un mécanisme de défiance similaire, les enquêtés doutent très souvent de l'utilité de prendre les extensions de garantie qu'offrent certaines grandes enseignes. C'est un résultat surprenant de l'enquête. On pourrait s'imaginer que les individus qui s'intéressent à la durée de vie des objets soient de bons clients des extensions de garantie, qu'ils adopteraient pour avoir l'assurance que l'objet dure quelques années supplémentaires. Or, cette pratique est très peu répandue parmi mes enquêtés. D'abord, parce que beaucoup considèrent les extensions insuffisantes. Généralement, elles se terminent au bout de cinq ans, ce qui n'est pas une durée satisfaisante pour eux. D'autre part, beaucoup craignent que les extensions de garantie ne soient une arnaque des distributeurs pour faire payer plus cher sans que le consommateur n'y gagne. Catherine a constaté que l'obsolescence programmée pouvait même devenir un argument de vente pour les extensions de garantie. Cette mère au foyer de trois enfants, âgée de 55 ans, vit dans un appartement d'un quartier central de Paris dont elle est propriétaire avec son conjoint. Ils disposent d'environ 2000 € net par mois par unité de consommation, et d'une surface d'environ 13m^2 par personne. Le discours d'un vendeur d'une grande enseigne sur les extensions de garantie l'a désarçonnée et rendue méfiante vis-à-vis de l'enseigne :

[L'obsolescence programmée,] même les marchands vous en parlent. […] « Vous savez bien, avec l'obsolescence programmée, les machines, elles vont tomber en panne, ou elles vont se casser au bout de tel…, prenez l'assurance en plus des deux ans, + cinq ans ». Tout le monde le sait. Mais en plus c'est un argument de vente, pour vendre des assurances.

Enquêtrice : Donc, mais c'était des vendeurs, qui te disaient : « Est-ce que vous voulez prendre la garantie supplémentaire ? ».

Oui. « Parce que vous savez, maintenant, les machines, nin-nin-nin »… Je suis tellement choquée quand j'entends ça. ***— Catherine, 55 ans, chargée d'études devenue mère au foyer***

Les enquêtés ont donc en tête d'autres critères d'achat que la durabilité. Notamment, le prix encadre la qualité des objets qu'ils pourraient se procurer. Les enquêtés, dans leur rapport à l'acquisition de nouveaux objets, sont très semblables aux membres des mouvements consuméristes : ils valorisent un rapport fonctionnel aux objets et témoignent d'une forme de méfiance vis-à-vis des vendeurs des produits qu'ils achètent.

4.2. Les pratiques de préservation et de prolongement, de la lutte pour retarder l'obsolescence au souci d'efficacité

4.2.1. Penser à prendre soin : la routinisation de l'entretien des objets

Les enquêtés mettent donc en place des pratiques d'acquisition durable, qu'ils abandonnent par moments. Ils tentent d'acheter moins en élaborant des nouvelles routines et quand ils n'y parviennent pas, ils ont le sentiment de gaspiller. Ils tentent les réseaux d'occasion, mais sont parfois découragés par les arbitrages logistiques et certaines déconvenues. Enfin, ils mobilisent des ressources cognitives pour trouver des produits durables, renonçant toutefois face à la complexité du choix ou à d'autres critères d'achat. Ces oscillations ont aussi lieu pour les pratiques de préservation et de prolongement, que j'aborde dans cette partie 4.1.

Je commence, dans cette section, par mettre en avant le travail mobilisé dans une première pratique : l'entretien des objets. Jérôme Denis et David Pontille (2020b) ont défendu l'intérêt d'étudier ces pratiques, qu'ils appellent la maintenance. D'après eux, il est important de ne pas se focaliser uniquement sur les objets parfaitement fonctionnels et rutilants et sur les objets en panne : il s'agit ici de regarder les interstices entre routine et panne. Dans leur ouvrage *Le soin des choses*, ils distinguent différentes formes de maintenance. Certaines permettent de remonter dans le temps : c'est le cas lorsque des agents nettoient les murs taggués pour faire disparaître les traces et leur redonner leur apparence antérieure. Mais la forme de maintenance la plus récurrente est celle de la « prolongation », une forme d'« entretien courant » (Denis et Pontille, 2022, p. 185) par lequel les individus font en sorte que leur objet dure un petit peu plus, en changeant l'huile, remplaçant des petits composants, en nettoyant. Il s'agit de la forme de maintenance la plus banale que les auteurs ont identifiée.

Si les auteurs ont largement analysé et décrit comment se déroulent ces pratiques, par l'observation minutieuse de ses aspects matériels, une question réside encore. Quand

l'entretien courant a-t-il lieu ? Comment s'ancre-t-il dans l'emploi du temps quotidien des individus ? Je montre, dans cette section, que la routinisation des pratiques d'entretien n'a rien d'évident. J'ai cherché, surtout à partir de l'enquête « Suivi des ménages », à identifier les moments où les individus pensaient à entretenir leurs objets. J'ai identifié trois cas de figure : l'entretien déclenché par l'observation de l'objet ; l'entretien routinisé ; et l'entretien déclenché par des évènements particuliers.

Les enquêtés pensent rarement l'entretien de leurs objets comme une activité à part entière, à faire à intervalle régulier. Par exemple, ils ne vont pas, chaque dimanche, vider le sac de l'aspirateur ou nettoyer le filtre du lave-linge. Souvent, c'est lors de l'usage de l'objet qu'ils pensent à le faire. En utilisant l'objet, ils l'observent et statuent sur leur état. Guillaume change le filtre de son aspirateur lorsque celui-ci se met à faire du bruit.

> *Le filtre au bout d'un moment il se bouche, et ça réduit la puissance d'aspiration. Mais il est tellement puissant, le jour où il fait genre « Mvvvvmm !! », là je vais… Mais tant qu'il ne fait pas « Meuuuuh », je ne change pas le filtre* ***— Guillaume, 28 ans, comédien***

Plusieurs travaux ont montré le rôle que jouent les perceptions dans le travail de maintenance (Dant, 2000, 2008). Ici, c'est en faisant appel à ses sens que Guillaume détecte un problème. Il est mobilisé dans une activité particulière, qui consiste à « prêter attention » aux choses (Denis et Pontille, 2022, p. 107), pour déceler des traces d'usure. S'il mobilise l'ouïe pour l'aspirateur, il se réfère au toucher pour un autre objet comme l'ordinateur. Il sent lorsque ce dernier est en surchauffe, à cause de la température du clavier. Il juge alors que c'est le moment de supprimer les fichiers susceptibles de le ralentir et de nettoyer les poussières coincées dans le ventilateur. Cette observation fine est liée à une habitude de l'objet, que son propriétaire a apprivoisé au fil des années, construisant avec lui une « relation matérielle intime » (Denis et Pontille, 2022, p. 134).

Si Guillaume prend le temps d'observer ses objets, certains enquêtés ont des pratiques d'entretien moins réflexives. Elles sont déclenchées, cette fois, non plus par l'observation, mais par les pratiques d'usage elles-mêmes, de manière routinisée. Christophe essuie le joint de son lave-linge à chaque fois qu'il fait une machine, pour éviter que l'humidité ne s'accumule. Cet animateur d'école maternelle de 44 ans a pris cette habitude, et continue à le faire de manière régulière. La pratique de soin, chez Christophe, devient un réflexe quasiment inconscient. Le fait que l'action ne découle pas de l'observation, mais d'un automatisme, permet d'alléger la charge mentale. C'est ce qu'ont noté Laurence Godin, Senja Laakso et Marlyne Sahakian (2020) sur les pratiques de lessive. Beaucoup des enquêtés des trois autrices lavent des vêtements non pas parce qu'ils leur paraissent particulièrement sales, mais parce qu'ils ont l'habitude de les « mettre au sale » au bout d'un jour. Cette pratique est ancrée dans une routine qui ne nécessite pas de réflexivité.

Le troisième déclencheur des pratiques d'entretien courant que j'ai identifié renvoie à certains évènements particuliers. Certains gestes ont lieu plus rarement que le changement de filtre d'aspirateur ou le séchage du joint du lave-linge. Par exemple, dégivrer le congélateur

ou nettoyer le filtre du lave-linge sont des pratiques que mes enquêtés font une fois tous les ans, ou moins. Ces pratiques d'entretien annuelles s'adossent parfois à certains évènements rituels de l'année, comme la rentrée scolaire ou l'arrivée du printemps. Flavia et Geneviève nettoient et dégivrent leur réfrigérateur avant de partir en vacances, chose qu'elles ne font pas (ou peu) le reste de l'année. Cela requiert de vider et débrancher le réfrigérateur, donc le moment d'absence prolongée leur paraît opportun. J'explore cela dans le Chapitre 5, qui porte sur les évènements qui jouent sur la carrière des objets au sein du foyer.

Les enquêtés déclarent des manières de maintenir très différentes. Les pratiques varient selon l'individu, son degré de compétence, l'intérêt qu'il porte à tel ou tel objet, le type d'objet concerné et la complexité du modèle. Il n'y a qu'à voir la diversité des gestes déclarés par les différents enquêtés du « Suivi des ménages », lorsque je leur demandais quelles pratiques ils adoptaient pour entretenir leur ordinateur personnel. Je les ai reportés dans le Tableau 29. Ceux-ci portent à la fois sur le *software* de l'ordinateur, c'est-à-dire son aspect logiciel (tri des fichiers, mises à jour…), et le *hardware*, donc son aspect matériel (protection de la coque, nettoyage du clavier…).

Tableau 29. Pratiques d'entretien de l'ordinateur déclarées par les enquêtés

Alexandre	• Faire les mises à jour • Passer le chiffon sur l'écran
Erika	• Logiciel de défragmentage automatique
Anne-Laure	• Transporter dans une housse • « Faire un peu de ménage » dans les fichiers
Colette	• Faire les mises à jour • « Faire comme il faut pour l'ouvrir et le fermer » • Mettre un antivirus
Flavia	• Enlever les fichiers temporaires • Dé/réinstaller Chrome pour éviter « les hackers »
Guillaume	• Trier les fichiers, a un logiciel, mais fait directement depuis le Terminal • Aspirer la poussière du clavier • Poser sur une surface plane pour ne pas boucher la ventilation • Charger seulement quand nécessaire, débrancher l'accumulateur • Éteindre régulièrement
Florence	• Nettoyer de temps en temps quand « ça colle »
Christophe	• Transporter dans une housse • Éviter de s'énerver ou le jeter sur le lit • Logiciels de nettoyage au début, mais n'a pas continué

Des individus, comme Florence ou Christophe, manifestent une forme de détachement vis-à-vis de leur ordinateur. En entretien, ils me disent qu'ils n'ont pas envie de passer trop de temps sur leur ordinateur, et sont peu familiers avec son fonctionnement. Leurs gestes *a minima* sont liés à cela : il s'agit surtout d'éviter de taper sur son ordinateur lorsqu'il ne fonctionne pas ou de le nettoyer seulement quand il « colle ». À l'inverse, un enquêté comme Guillaume énumère une série de routines avec précision. Son ordinateur est très important

pour lui car il est, dit-il, son « outil de travail ». Il dispose de compétences techniques (nettoyer « depuis le Terminal », qui est une interface qui fournit un accès au système d'exploitation, moyennant la maîtrise du langage informatique) et connaissances (il sait que la surchauffe vient souvent du fait que la ventilation est bouchée). Par contraste, d'autres témoignent d'une bonne volonté, mais utilisent des termes beaucoup plus vagues pour décrire leurs pratiques d'entretien, à l'instar de Colette qui dit « faire comme il faut pour l'ouvrir et le fermer », sans préciser davantage.

Les pratiques d'entretien sont donc très variées d'un individu à l'autre pour un même type d'objet. Mais dans tous les cas, les individus doivent investir de l'attention ou mettre en place des routines pour penser à entretenir leurs objets.

4.2.2. « Même s'il y a un trou » : tolérer l'usure, ignorer les effets de mode

Les enquêtés travaillent souvent sur les représentations qu'ils ont de l'obsolescence de leurs biens domestiques. Ils tentent d'ignorer la vieillesse de leur objet, pour retarder le moment où ils le remplaceront. C'est ce travail que j'aborde dans cette section. Les enquêtés se séparent de leurs objets majoritairement quand ils sont en panne, donc difficiles à utiliser. Qualifier les pannes des objets n'est pas chose aisée : elles peuvent être totales ou partielles. Je fais ce point sémantique dans l'Encadré 11. Mais quoiqu'il en soit, je relève que le non-fonctionnement ou le dysfonctionnement de leurs objets est la raison majeure qu'ils ont de le renouveler ou d'en acheter un autre qui s'y additionne.

Encadré 11. Pannes totales et pannes partielles

J'utilise le terme de *pannes totales* pour parler des objets en état de non-fonctionnement : cela peut être un équipement qui ne s'allume plus (exemple : ordinateur qui ne démarre pas) ou un objet qui n'effectue plus du tout la tâche demandée (exemples : aspirateur qui n'aspire plus rien, lave-linge qui marque un message d'erreur au moment du démarrage). Par souci de simplicité, j'utilise le terme « panne » pour parler aussi des objets cassés (exemples : lampe à l'interrupteur arraché, chaise qui a perdu un pied). Mais beaucoup d'objets connaissent aussi des *pannes partielles*, ou *dysfonctionnements*, c'est-à-dire qu'ils fonctionnent en partie, leur usage étant rendu plus compliqué et moins efficace. Les objets causent des problèmes à l'usage : ordinateur qui fonctionne au ralenti, aspirateur qui aspire mal, lave-linge qui fait uniquement des cycles à froid ou sans essorage, lampe qui éclaire par intermittence, chaise au pied branlant. Ces équipements marchent encore, mais sous certaines conditions que les enquêtés jugent parfois trop contraignantes. Je donne une série d'exemples pour illustrer ces différences.

Cette qualification est plus complexe qu'il n'y paraît : en réalité, la frontière est floue entre une panne partielle et une panne totale. C'est une question de gradation et d'intensité, qui est jugée par les enquêtés. Elle se pose d'autant plus lorsque les pannes arrivent de manière progressive : si certains objets se cassent brutalement, d'autres s'érodent au fil du temps, amenant l'enquêté à questionner la limite jusqu'à laquelle ils veulent aller. Par exemple, des

chaussures avec une semelle trouée peuvent être portées, mais elles sont inconfortables et perméables à l'eau. Certains enquêtés, comme Christophe que je citerai plus bas, continuent de les utiliser malgré ce dysfonctionnement, tandis que d'autres qualifient ces chaussures d'« importables » et s'en débarrassent à ce moment-là. Ma posture, ici, n'est pas de juger moi-même si la panne est partielle ou totale : j'analyse l'évaluation individuelle, par les enquêtés eux-mêmes, de l'état de leur objet. Ce qui m'intéresse, c'est justement où les enquêtés placent la frontière.

Sur les huit ménages que j'ai suivis pendant six mois ou plus, la panne (partielle ou totale) est leur principale raison d'avoir remplacé leurs anciens objets. Dans le Tableau 30, j'ai listé les raisons que donnent les interviewés pour avoir remplacé leur ancien objet par l'actuel, en me fondant sur les portraits qu'ils font de dix de leurs objets. Je les ai classées en trois catégories, en recodant leurs réponses. La première renvoie aux pannes : 32 des objets remplacés l'ont été parce qu'ils étaient en panne totale ou partielle (lave-linges qu'ils ne parvenaient pas à rallumer, aspirateurs au flexible cassé, chaussures dont la semelle était usée jusqu'à la corde…).

Tableau 30. Dix objets remplacés et les raisons de leurs propriétaires

	Raison de remplacer l'ancien modèle (ou d'en acquérir un en plus de l'ancien)				
Objet	L'objet ne fonctionne pas ou mal	Lassitude, mode, évolution technologique	Évènement personnel (déménagement, nouveaux usages)	*Non-réponse* [196]	**Total**
Aspirateur	7	0	1	*0*	**8**
Ordinateur	6	0	0	*2*	**8**
Poêle	4	0	1	*3*	**8**
Téléphone	4	3	0	*1*	**8**
Canapé	3	2	1	*2*	**8**
Réfrigérateur	2	0	3	*3*	**8**
Lave-linge	2	1	2	*3*	**8**
Cafetière	1	2	2	*3*	**8**
Chaussures	2	5	0	*1*	**8**
Lampe	1	2	1	*4*	**8**
Total	**32**	**15**	**11**	***22***	**80**

Source : Enquête « Suivi des ménages » auprès de 8 ménages résidant en Île-de-France, Julie Madon, données 2019-2020. Objets étudiés (10 par ménage) : aspirateur, cafetière, canapé, chaussures, lampe, lave-linge, ordinateur, poêle, réfrigérateur, téléphone mobile. NB : Les non-réponses incluent les cas où l'objet ne vient pas en remplacement ou en ajout, mais est le premier objet de ce type acquis par le ménage.

[196] Les non-réponses sont dues, soit au fait que nous n'avons pas abordé le sujet avec l'enquêté, soit (plus courant) au fait que les enquêtés ne possédaient pas d'ancien modèle (par exemple, il s'agit de leur premier réfrigérateur).

La deuxième catégorie renvoie à des moments où l'objet n'était pas en panne, mais où son propriétaire s'en était lassé, parce qu'il voulait changer ou recherchait de nouvelles fonctions. 15 objets sont dans ce cas : les enquêtés ont souhaité changer de style de chaussures, ont vu sur le marché une offre de smartphones faisant des photographies de meilleure qualité, ou ont découvert qu'ils n'aimaient pas le goût du café d'une cafetière qu'ils ont achetée. La troisième catégorie, celle du remplacement à la suite d'un évènement personnel, comporte 11 objets : un déménagement où l'on ne prend pas la peine de transporter les gros meubles, une famille qui s'agrandit et nécessite un réfrigérateur plus grand.

On voit aussi dans le Tableau 30 que les raisons de remplacer diffèrent selon le type d'objet. Comme le disent Laetitia Vasseur, Samuel Sauvage et Anne-Sophie Novel dans le livre *Du Jetable au durable*, « tous les biens n'ont pas la même valeur symbolique et cette dimension peut expliquer l'envie d'en renouveler plus facilement certains que d'autres. Les smartphones ou les vêtements ont une valeur identitaire plus forte qu'un aspirateur ou un lave-vaisselle, que l'on conçoit de manière plus fonctionnelle » (Vasseur, Sauvage et Novel, 2017, p. 62). Cette idée se retrouve sur mon terrain. Les enquêtés remplacent souvent les chaussures et les lampes par lassitude ou effet de mode, et souvent les aspirateurs, ordinateurs et poêles quand ils sont dysfonctionnels[197]. Ce comptage, mais aussi plusieurs entretiens où les individus expriment des différences de traitement entre leurs objets, confirment que les pratiques de longévité sont, comme les pratiques de consommation du bio étudiées par Claire Lamine, « éclatées », c'est-à-dire qu'elles ne concernent pas tous les biens domestiques de la même manière (Lamine, 2008, p. 19).

Figure 45. Le nouvel épilateur de Tina (photographie de l'enquêtée)



Mes enquêtés ont donc plus tendance à remplacer leurs objets une fois qu'ils sont dysfonctionnels ou en panne. Ils tentent de rester insensibles aux effets de mode ou de lassitude. Ce que l'on entrevoit dans le Tableau 30 se confirme dans les entretiens. À 48 ans, Tina est coach en écriture. L'exemple de son épilateur (Figure 45) montre comment elle évite de remplacer un objet fonctionnel même s'il ne lui convient pas tout à fait, en attendant plutôt la panne.

Ça c'est mon épilateur. En plus il date d'il n'y a pas longtemps. Genre six mois. Celui d'avant était un peu vieux et je l'ai démonté, il ne marchait plus ; une fois j'ai réussi à le réparer, il y avait un problème dans la roulette crantée qui n'attrapait plus les trucs et j'ai réussi à la nettoyer. Et puis en fait là j'étais

[197] Une exception est celle des canapés et téléphones portables. Ces biens auraient dû, si l'on suit la littérature, être plutôt remplacés pour raisons psychologiques que technique (d'après une enquête quantitative, 88% des téléphones portables fonctionnaient encore au moment où les Français interrogés les ont remplacés (Ademe et al., 2017)). Toutefois, chez les huit ménages enquêtés, le résultat n'est pas aussi clair. Les individus ont plutôt eu tendance à remplacer leur téléphone ou leur canapé pour obsolescence technique.

un peu de mauvaise foi parce que je le trouvais vieux et j'avais envie d'un nouveau ! [rire] J'en ai conscience, quoi ! Donc je l'ai ouvert un peu comme un bourrin, et j'ai fait : [ton clownesque faussement embêté] « Oh, je l'ai cassé ! J'ai cassé le plastique !! ». Donc j'ai été obligée d'en racheter un autre [rire]. ***— Tina, 48 ans, coach en écriture***

Chez Tina, le fait que la réparation ne fonctionne pas ôte un peu de la culpabilité qu'elle aurait éprouvée à remplacer sans réparer. En effet, le geste de se débarrasser ne se fait pas sans anxiété (Gregson, Metcalfe et Crewe, 2007b ; Hebrok, 2016). Les travaux en marketing ont noté comment l'aversion pour le gaspillage peut amener les consommateurs à faire des choix non plus pour la maximisation de leur « utilité » (au sens économique), mais pour la maximisation de l'utilisation du produit (Brough et Isaac, 2010). Autrement dit, ils continuent d'utiliser leur objet alors même qu'il ne leur procure plus de satisfaction à l'usage (définition économique de l'utilité).

Une partie des enquêtés ne se sépare de leur objet qu'en cas de panne. Mais certains changent aussi la perception qu'ils ont de l'usure pour continuer à utiliser l'objet. Je me concentre ici sur le point le plus ambigu de l'obsolescence : les moments de panne partielle ou totale (cf. Encadré 11). Beaucoup d'enquêtés présentent un même raisonnement : théoriquement, ils pourraient changer, parce que leur objet est usé, élimé, dysfonctionnel ; mais celui-ci leur convient en l'état. C'est le cas de Christophe, au sujet des chaussures, qu'il éprouve au maximum.

Quand il commence à y avoir des trous pour les baskets, je me dis : « C'est usé », mais ça ne m'empêche pas de l'utiliser. Après, je fais attention à l'esthétisme un peu, les couleurs, il y a un côté affectif, mais ça reste une paire de baskets, ça me sert à ne pas marcher pieds nus, et je ne suis pas à idolâtrer les trucs comme les collectionneurs qui ont 300 paires, ils ont des boîtes… Tu déménages, il faut avoir la place pour mettre tes boîtes, tes baskets… Dès qu'il y a un petit trou : « Ahhh ! Non !!! ». Ou t'as un pli : « Ah, c'est bon, il faut que j'en change ! ». Non. Je sais à quoi sert l'objet à la base, ça reste… Quand je commence à avoir les pieds qui dépassent ou à marcher de travers, à avoir bien la semelle défoncée, je me dis : « Ça va peut-être jouer sur ma posture ». Mais ça ne m'empêche pas de les mettre ! [rire] « Ah, si je suis bossu plus tard ce n'est pas grave ! J'aurai apprécié mes belles baskets ! » [rire] ***— Christophe, 44 ans, animateur en école maternelle***

Dans cet extrait d'entretien ressortent une série d'émotions, que Christophe s'attache à gérer. Il parle du « côté affectif » de ses chaussures, mais tente tout de même de le contrôler et de le minimiser : « ça reste une paire de baskets ». D'ailleurs, il ajoute qu'il ne va pas jusqu'à les « idolâtrer », et se distingue par là d'une figure particulière, celle des « collectionneurs » de chaussures. Ici, le « travail émotionnel » (Hochschild, 2003) dont il fait preuve pour réguler l'expression de ses sentiments, va de pair avec une norme selon laquelle il ne faut pas s'attacher outre mesure à un bien matériel. Cette norme rappelle l'agacement qu'Erika ressent face à son père qui accumule ce qu'elle considère comme des « gadgets » : je l'ai citée dans le Chapitre 2, en 2.2.2. Elle y critiquait le fait que son père possède des moules à empanadas dont il ne se servait jamais, mais qu'il chérissait. Erika, comme Christophe ici, prône une forme de

détachement, par opposition à son père qu'elle qualifie, de manière péjorative, de « matérialiste ». On voit, dans l'extrait, comment Christophe cherche un juste milieu, dans sa manière de s'exprimer, entre l'attachement à trouver des baskets qui lui plaisent et les faire durer, et la mise à distance de toute forme de « matérialisme », pour paraître raisonné et nuancé. Christophe a recours à une astuce pour masquer l'usure de ses chaussures : mettre des chaussettes de la même couleur qu'elles. J'exploite cet exemple dans le Chapitre 6.

Cet effort pour garder « jusqu'au bout » est à mettre en lien avec certaines dispositions. Tina, comme Christophe, viennent d'une famille qui les a socialisés à prendre soin de leurs affaires, à reconnaître la valeur des biens matériels, à peu consommer. Ils ont ainsi développé un dégoût du « gaspillage » et des dispositions à faire durer. Mais un discours, issu des sphères associatives et médiatiques, structure aussi les représentations de certains enquêtés. Celui-ci consiste à différencier deux formes d'obsolescence. La thèse de Jeanne Guien (2019) fait une synthèse des nombreuses catégorisations de la notion d'obsolescence par des journalistes, essayistes, acteurs associatifs et gouvernementaux. La division la plus courante, notamment utilisée par les responsables de l'association HOP (Vasseur, Sauvage et Novel, 2017), oppose obsolescence « technique » (ou de fonctionnement, structurelle…) et obsolescence « psychologique » (ou esthétique, culturelle…). L'obsolescence technique désigne un moment où l'objet ne remplit plus ses fonctions, car il est usé ou en panne. L'obsolescence psychologique est liée à la perception de son propriétaire, même si le marché peut l'encourager en rendant, par la publicité, les vieux objets indésirables (Spinney et al., 2012).

Sur le terrain, les enquêtés n'utilisent pas ces termes d'obsolescence psychologique et technique. Mais ils différencient le fait de remplacer par effet de mode et le fait de remplacer un objet véritablement dysfonctionnel. Ils partagent l'objectif de garder les objets le plus longtemps possible en résistant à l'envie de s'en débarrasser par lassitude. Ils lient parfois cela à un combat écologique, comme c'est le cas de Valérie, qui énonce ses phrases avec détermination, en les répétant comme des principes de vie.

> *Ce qui est électroménager, jusqu'à ce que ça tombe en panne, je ne changerai pas. Je ne change pas pour le plaisir de la nouveauté. Ce n'est pas du tout mon truc. Et aujourd'hui je trouve ça criminel de faire ça ! Alors moi je suis très branchée collapsologie, donc depuis quasiment 2 ans, donc je pense quand même qu'on est super mal barrés là, il faut arrêter, quoi !* ***— Valérie, 55 ans, bibliothécaire en bibliothèque universitaire***

Je réaborderai cette résistance consciente à la mode dans le Chapitre 6, en évoquant l'argumentation de Claudie, qui fait de la « ringardise » une source de distinction esthétique et politique. Retenons, en tous cas, que les individus travaillent leurs représentations afin de continuer d'utiliser leurs objets. Ils peuvent aussi intervenir physiquement sur ceux-ci, par exemple en les réparant, ce que j'aborde maintenant.

4.2.3. Faire face aux pannes : émotions négatives et travail des consommateurs

Les enquêtés vivent souvent l'obsolescence d'un objet de manière négative, car la plupart du temps, ils n'avaient ni prévu ni envie de le remplacer. Cette section fait état des émotions et du travail impliqués face à une panne. Quand ils font le choix de réparer leur objet, les enquêtés investissent un temps et une énergie mentale parfois très importants. Au fil des enquêtes « Pratiques domestiques » et « Suivi des ménages », j'ai collecté de nombreux récits de réparations, plus ou moins complexes et coûteuses. La temporalité des réparations varie, allant du simple tour de vis pour remonter un meuble, à la remise en état qui prend parfois plusieurs mois. Je vais mettre ici l'accent sur deux récits où les interviewés s'investissent particulièrement et rencontrent des obstacles dans leur parcours de réparation.

Le premier récit montre que la panne, mais aussi l'expérience de réparation qui s'ensuit, peuvent causer de fortes émotions négatives, entre colère et détresse, liées à leur coût en argent et en énergie mentale. Andrej, technicien audiovisuel, est passionné de photographie qu'il pratique durant son temps libre. En 2013, il achète un ordinateur portable, un MacBook, à un particulier qu'il a rencontré sur un forum de passionnés de photo. Mais au bout d'une quinzaine de jours, l'ordinateur commence à fumer. S'ensuit tout un parcours où il tente différentes approches. Il contacte l'ancien propriétaire :

Je lui ai envoyé un message en disant : « Voilà, ton ordi il a cramé », et il a dit : « Bon ben je suis désolé, mais c'est de l'occasion donc il n'y a pas de garantie », quoi. Et du coup… j'ai démonté le Mac. J'ai vu qu'il y avait un condenseur qui avait cramé. Du coup j'ai passé des heures, des heures, des nuits entières à chercher sur des forums pour voir si les gens n'avaient pas eu ce problème-là. Parce qu'en fait l'ordi, je l'avais payé 900 €, c'était quand même cher. C'était un modèle qui valait 2500 € neuf. J'avais payé 900 balles donc c'était quand même, ça piquait quoi ! Et en fait, j'ai cherché partout, sans trouver. […] J'ai appelé plein de réparateurs indépendants, à Paris et banlieue, et t'en as qui disaient « Non », et c'est un mec qui m'a dit : « Oui pas de problème », je lui ai ramené, c'était à Paris 7ème, c'était un magasin de branquignoles [rire], le mec me l'a pris, puis après il l'a démonté, il ne m'a pas rappelé donc je l'ai rappelé plusieurs fois pour lui demander s'il l'avait fait puis finalement il m'a dit : « Non, je n'ai pas eu le temps, venez le chercher ». Du coup je suis venu le chercher, il était encore démonté, il manquait des vis, il a fallu que je le paye quand même 30 € pour les frais quoi. J'étais écœuré. Écœuré. Après j'ai creusé, sur eBay j'ai trouvé un réparateur. […] C'était un mec qui était basé à Hong Kong et qui avait genre 5000 notes, en fait, tu vois, qui était à 100%, donc je me suis dit : « Waou ! C'est un mec qui touche », tu vois. Du coup il propose de le payer 200 €, pour la réparation. […] J'ai essuyé 50 € de frais de port pour Hong Kong… Quelle horreur [rire], et donc le mec l'a fait, et donc je l'avais payé par PayPal. Je le récupère 3 semaines après. Et puis je l'ouvre, l'ordi marche, et après je le rallume et là il se remet à cramer. […] Du coup j'ai un ordi qui me revient à 1300 balles pratiquement, qui ne marche pas. Qui ne marche pas. Donc moi j'étais… écœuré, quoi. Cramer presque un mois de salaire… J'ai porté plainte sur PayPal, et le mec m'a dit : « Est-ce que l'ordi marchait quand vous l'avez

reçu ? », et effectivement quand je l'ai reçu il marchait. Ça, ça a suffi à PayPal pour lui filer raison. Je n'avais plus aucun ressort. ***— Andrej, 41 ans, technicien audiovisuel***

On voit dans ce récit le temps qu'Andrej investit dans ses recherches, et l'importance des ressources financières qu'il consacre à la réparation. Ses mots expriment bien son ressenti, allant de l'agacement (« ça piquait ») à la détresse (« j'étais écœuré », « quelle horreur »). Le calcul économique de la somme d'argent investie dans la réparation est une source de stress pour Andrej. Pour autant, il raconte son expérience sur le ton du rire. Comme je l'ai montré pour Christophe, sa manière d'exprimer ses émotions est cadrée par des « règles de sentiments » (Hochschild, 2003) : il fait part de son angoisse et de sa colère, mais tente aussi de la mettre à distance. Il ne s'agirait pas, pour lui, d'en faire trop devant moi et de montrer qu'on peut être à ce point atteint par une question matérielle.

Figure 46. Le lave-linge de Colette (photographie personnelle)



Pour faire face aux pannes et remettre en état leurs objets, les individus mobilisent des ressources souvent importantes. Le deuxième récit de réparation que je développe permet de montrer le travail du consommateur investi dans la réparation, brouillant la frontière entre consommation et production. Il met aussi en avant le coût temporel et mental de l'attente de la réparation. Colette, enseignante-chercheuse à la retraite dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises, fait partie des huit enquêtés que j'ai suivis durant plusieurs mois. Durant le suivi, son lave-linge (Figure 46), qu'elle avait acheté en 2000, s'est mis à dysfonctionner. Il avait du mal à se remplir d'eau, donc le cycle s'interrompait rapidement après le lancement de la machine, sans laver le linge. C'est, en tous cas, ce que Colette a déduit en écoutant le bruit qu'il faisait. « C'est tout doux, on n'entend plus le bruit d'avant », précise-t-elle. Elle met alors de l'eau manuellement dans le réservoir. Elle verse quatre bouteilles de deux litres, et la machine redémarre. Elle adopte cette pratique pendant plusieurs mois. Entre la quatrième et la cinquième séance de suivi, l'un de ses fils passe chez elle, et elle lui demande d'examiner sa machine. Il la tire de son emplacement, la démonte, l'observe durant deux heures. Il diagnostique que cela doit être une panne d'électrovanne, la pièce qui régule l'entrée d'eau. Il commande une pièce sur Internet, pour 15 €. Colette attend que la pièce lui soit livrée et que son fils[198] revienne chez elle pour les vacances de Noël, pour lui installer. En attendant, il lui a remonté la machine, et elle continue ses lessives en portant ses bouteilles d'eau. Son fils finit par passer à Noël, l'électrovanne est compatible et sa machine fonctionne à nouveau. En tout, Colette a passé quatre mois avec sa machine à laver

[198] Ce fils bricoleur est une ressource importante : je reviendrai en Chapitre 6 sur l'importance, pour les enquêtés, de savoir mobiliser leur entourage pour réaliser leurs pratiques de longévité.

dysfonctionnelle. Elle est satisfaite, mais signale : « Vous voyez, ce n'est pas si facile que ça de faire durer les choses ! ».

Le cas de Colette montre l'acharnement et le temps nécessaires pour faire perdurer un objet. J'identifie deux phases dans cette expérience de la panne : la phase où Colette s'adapte à son lave-linge, et la phase de réparation proprement dite. Ce découpage s'inspire du travail des chercheurs en marketing Matthew Godfrey, Linda Price et Robert Lush (2021), qui différencient « calibrage » (*calibration*) et « réalignement » (*realignment*). Durant la phase de calibrage, les capacités de l'objet déclinent, et le propriétaire de l'objet adapte ses pratiques et usages en fonction de ces capacités déclinantes. Lors du réalignement, le propriétaire ne s'adapte plus à l'objet, mais réadapte l'objet à lui pour que les usages routiniers puissent se dérouler comme avant.

J'apporte un nouvel élément à ces travaux : je montre que la phase de calibrage et la phase de réalignement mobilisent toutes deux des ressources chez les individus. Durant la phase de calibrage, Colette a continué d'utiliser son lave-linge, en fournissant un nouveau travail : celui de remplir et vider les bouteilles dans la machine pour la faire fonctionner. Ce travail a mobilisé des compétences techniques pour faire un prédiagnostic de la panne et identifier comment elle pouvait pallier le problème pendant un temps. Il s'appuie aussi sur des ressources temporelles, puisqu'elle passe du temps à faire ces nouvelles manœuvres. Une fois dans la phase de réalignement, Colette mobilise à nouveau des ressources : du temps, des compétences techniques (celles de son fils bricoleur) et des ressources matérielles et financières (par la commande de pièces détachées).

Au terme de cette réparation, Colette exprime des émotions positives : elle est satisfaite d'avoir eu gain de cause et réussi à remettre en état son lave-linge. Dans d'autres cas de réparation réussie, les enquêtés expriment aussi de la joie ou du contentement : rappelons-nous des réparateurs bénévoles de Repair Café ou des bricoleurs du groupe Facebook Réparation qui tirent du bonheur et de la fierté d'avoir réussi (Chapitre 3). Mais dans la majorité, les réparations sont source de fatigue voire de stress.

De même, quand les individus enquêtés choisissent de remplacer leur objet en panne par un autre, ils expriment rarement des émotions positives. Certains sont heureux de pouvoir renouveler un objet qui ne satisfaisait pas leurs attentes : je l'ai montré par l'exemple de Tina et de son épilateur en 4.2.2. Mais la plupart du temps, voir son objet tomber en panne et devoir le remplacer suscite de l'agacement. C'est lié à une chose : le remplacement n'apporte souvent pas d'avantage aux enquêtés. Valentine, étudiante en droit de 24 ans, rachète toujours le même modèle de chaussures quand les anciennes sont usées. La fin de vie d'une paire de chaussures n'est pas l'occasion, pour elle, de se procurer un modèle qui serait plus en accord avec ses goûts actuels ou avec la mode.

Enquêtrice : En fait ça sous-entend que si elles ne s'usaient jamais, tu serais contente.

Ah oui, je les garderais… Parce que c'est toujours des trucs classiques, c'est des chaussures pour aller avec tout, donc ce n'est jamais des trucs hyper démodés. C'est des petites chaussures

noires pour le travail, enfin voilà […] [Quand elles sont usées] je me dis : « Oh merde, ça va ressortir 100 € de mon budget ». Parce qu'au final ça ne va pas faire de l'effet parce que c'est un peu les mêmes donc tout le monde ne va pas être là : « Oh, trop belles tes nouvelles chaussures ! ». ***— Valentine, 24 ans, étudiante en stage de droit dans un cabinet d'avocats***

Les enquêtés rencontrent parfois une autre émotion : de l'appréhension. En changeant leur objet pour un autre, ils doivent s'adapter à un nouveau modèle, qui a un fonctionnement parfois différent de l'objet dont ils avaient l'habitude. Certains enquêtés évoquent notamment le changement d'ordinateur ou de smartphone qui demande souvent d'apprendre à se servir d'un nouveau système d'exploitation. Gaëtan, lui, évoque le coût mental que peut constituer le changement de son grille-pain :

J'ai agencé ma cuisine, ça rentre pile-poil ; si je dois remplacer le grille-pain qui ne fonctionne plus, il faut que je cherche un grille-pain qui soit à peu près dans les mêmes dimensions. [...] Il y a l'appréhension, est-ce que le modèle va être pareil… Le grille-pain je l'avais depuis 5 ans, j'avais mes habitudes, je sais comment il fonctionne exactement, c'est me rééduquer si je dois acheter un autre grille-pain. Et ça c'est un coût que je valorise très très haut. ***— Gaëtan, 31 ans, ingénieur informatique au chômage***

Les pannes se vivent de manière plus ou moins sereine : certains, comme Colette ou Valentine, expriment peu d'émotions, tandis qu'Andrej en éprouve beaucoup, en lien avec l'incertitude dans lequel l'a plongée sa réparation d'ordinateur. Mais tous ces exemples montrent le travail investi et le temps passé à faire face à ces pannes.

4.2.4. Renonciations : la réparation perméable à l'offre et à la recherche d'efficacité

L'aspect périlleux et coûteux de certaines réparations décourage parfois les individus de les entreprendre. Les barrières à la réparation sont bien renseignées par la littérature grise. Des études menées pour le compte de l'Ademe montrent que si 85% des Français envisagent de réparer lors d'une panne, seuls 36% le font tandis que 54% remplacent l'objet, et les 10% restants ne font ni l'un ni l'autre (Ademe et Harris Interactive, 2020). D'après Dominique Roux (2016), qui a produit un rapport sur la question, le fait de réparer soi-même son objet dépend des compétences et outils disponibles au sein du foyer, que les individus sont peu nombreux à posséder. D'ailleurs, seuls 19% des Français pratiquent l'autoréparation (Ademe et Harris Interactive, 2020).

Les individus renoncent aussi parfois à faire appel à des professionnels pour faire réparer leurs biens domestiques. Leurs choix de réparation sont fortement perméables à la facilité d'accès à un réparateur, qu'ils ont souvent du mal à identifier (Roux, 2016). De fait, les réparateurs professionnels se répartissent inégalement sur le territoire français (Ademe, Moringa & Philgea, et al., 2018). Plusieurs petits réparateurs indépendants sont en voie de

disparition, notamment sur le petit et gros électroménager, les téléviseurs, la cordonnerie. Il s'agit d'une profession vieillissante, peu attractive et peu reprise par les jeunes (Ademe et Moringa & Philgea, 2016). Les réparateurs professionnels, quand ils existent, sont également peu visibles auprès des consommateurs (Ademe, Hervier-Collas et Ifop, 2014).

Dominique Roux identifie deux autres raisons[199] de renoncer à la réparation, qui sont des raisons logistiques. Le fait de devoir faire de longues distances pour trouver un réseau de réparation décourage parfois les individus. Et quand les objets sont lourds et encombrants, ils ne peuvent parfois pas les transporter. En effet, souvent, la réparation demande soit de déplacer soi-même son objet, soit de faire venir un réparateur qui facture le déplacement. À l'inverse, les grandes enseignes livrent souvent gratuitement les équipements neufs. Enfin, le coût de la réparation (réel ou estimé par les enquêtés) est également un facteur important de la prise de décision. Les consommateurs font la comparaison entre le prix de la réparation et le prix du bien neuf, le deuxième étant souvent moins cher que le premier (Roux, 2016).

Je retrouve tous ces freins à la réparation dans mes entretiens. Mais je découvre aussi un dénominateur commun à tous ces facteurs, qu'il est intéressant de développer : les individus évitent souvent les pratiques de longévité parce qu'elles sont coûteuses en temps et en énergie mentale. Les auteurs de la théorie des pratiques, comme Alan Warde (2005), ont relevé que les individus recherchent souvent une forme d'efficacité dans leurs pratiques quotidiennes. Warde défend que la plupart du temps, les individus ne consomment pas pour communiquer vers les autres (fonction identitaire bien analysée dans la littérature), mais pour satisfaire des projets personnels. Sur le terrain, j'observe aussi cette logique d'efficacité. Les enquêtés voudraient prolonger la vie de leurs objets, mais ils sont aussi tentés de « faire au plus vite » (selon l'expression d'une interviewée), ou au plus facile. On l'a vu au sujet des pratiques d'acquisition durable, avec l'exemple de Colette, en 4.1.3, qui a fini par écourter sa recherche du lave-vaisselle idéal parce que le temps qu'elle jugeait acceptable d'y consacrer était déjà dépassé. Ce souci de l'efficacité se retrouve dans les pratiques de préservation et de prolongement.

Les enquêtés peuvent renoncer aux pratiques de réparation parce qu'ils n'ont pas le temps de les faire. S'ils considèrent qu'ils n'ont pas le temps, c'est parce que d'autres pratiques, concurrentes, occupent déjà leur quotidien. En effet, les pratiques quotidiennes contribuent à fabriquer et organiser le temps des individus (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013). Avec cette idée, développée par la théorie des pratiques, j'envisage la question du temps d'une autre manière : pour avoir lieu, les pratiques de longévité doivent se coordonner avec d'autres pratiques quotidiennes qu'ils adoptent en parallèle.

Les pratiques de longévité peuvent entrer en concurrence avec certaines pratiques. Le temps de travail, dont d'autres travaux ont montré qu'il s'articulait parfois mal avec le temps

---

[199] Une autre raison de la non-réparation est aussi que les réparateurs professionnels eux-mêmes peuvent décourager la réparation en disant que cela coûtera trop cher et/ou que ce n'est pas réparable. Je développe ce point dans le Chapitre 6.

familial (Sinigaglia-Amadio et Sinigaglia, 2015), peut contraindre les pratiques domestiques. Plusieurs de mes enquêtés doivent gérer leurs objets en rentrant du travail parce qu'ils ne peuvent pas le faire pendant leur temps professionnel. Ils prennent alors sur leur temps de repos. Le dimanche ressort dans plusieurs entretiens comme un jour particulier. Ce jour libéré leur laisse du temps pour faire du bricolage, donc des réparations ou des fabrications d'objets, ou des vide-greniers, donc de l'achat d'occasion. Certains enquêtés mobilisent aussi des soirs de semaine. C'est le cas de Romain, que j'ai rencontré alors qu'il était réparateur bénévole en Repair Café. Romain travaille à temps plein comme ingénieur de recherche dans un laboratoire. Comme il est bricoleur et passionné, il prend en charge les objets en panne de ses amis et connaissances. Il vit seul, et a souvent réparé le soir quand il rentrait chez lui, avant d'être trop épuisé pour continuer à ce rythme.

> *Pendant un moment, je faisais mon boulot ici, et le soir j'avais mon second boulot où je réparais des trucs. Et je passais des nuits, je me couchais tard, je me réveillais tôt, et ça encore ça m'a crevé. Et en fait, j'ai beaucoup de mal à m'arrêter, j'enchaîne, jusqu'à ne plus en pouvoir et dire : « Ok, j'arrête » pendant trois jours, et après ça repart.* ***— Romain, 26 ans, ingénieur de recherche en géographie-cartographie***

L'arbitrage en faveur ou en défaveur de la réparation d'un objet se fait aussi souvent en fonction de la facilité anticipée de celle-ci. Quand ils jugent leur objet trop cassé ou usé, les enquêtés ont tendance à ne pas tenter la réparation. L'exemple-type est celui des chaussures, que l'on considère trop abîmées pour que le cordonnier puisse faire quelque chose. J'ai recruté Mireille dans un Repair Café. À 74 ans, cette ancienne chargée d'études perçoit une retraite de 5100 € par mois. En entretien, elle me parle de ses baskets usées. Je lui demande si elle compte les faire réparer :

> *Alors là, je pense que c'est peine perdue. […] Toutes ces semelles, je ne sais pas ce que vous portez comme chaussures, mais une fois que les semelles sont abîmées, le cordonnier ne peut rien faire ! Je pense.* ***— Mireille, 74 ans, chargée d'études à la retraite***

Plus finement encore, certains enquêtés évaluent aussi le gain de durée de vie de l'objet que la réparation peut leur apporter. Certains s'inquiètent que, malgré une réparation, leur objet tombe en panne rapidement après car il est déjà vieux. Rachel, 41 ans, répare ses chaussures, mais pas son lave-linge. Au moment où intervient l'extrait, elle explique pourquoi elle n'a pas fait réparer ce dernier. Comme, plus tôt dans l'entretien, elle avait expliqué qu'elle allait systématiquement réparer ses chaussures chez le cordonnier, je l'ai amenée à comparer ces deux cas.

> *Peut-être que si j'avais juste changé la pièce, ça m'aurait coûté genre 300 €. Et autant peut-être que six mois ou un an après, il y aurait eu un autre problème sur la machine. […] [Les chaussures] c'est moins imprévisible qu'une machine à laver ! Tu les vois qui s'abîment, tu peux aller les faire réparer… Alors que la machine elle te pète dans les doigts sans avoir crié gare avant.* ***— Rachel, 41 ans, professeure de flûte traversière***

Cette logique de l'efficacité se retrouve aussi dans le « besoin » que les enquêtés estiment avoir de leur objet en panne. Dans plusieurs cas, ceux-ci jugent qu'ils ont besoin d'un objet urgemment et abandonnent la réparation, chronophage par rapport à un rachat. Ghyslaine fait la différence entre son gros électroménager qu'elle considère qu'il faut réparer d'urgence, et le mixeur qu'elle avait apporté en Repair Café la fois où je l'ai rencontrée. Cet exemple montre que lorsque l'objet est impliqué dans des routines quotidiennes très ancrées (laver son linge toutes les semaines, travailler ou regarder des films dans la journée…), les enquêtés ont tendance à le remplacer plus qu'à le réparer.

Le lave-linge, le frigo, ça c'est des trucs… obligatoires. Et c'est vrai que je ne suis pas coincée, je n'ai pas besoin de me dire : « Je vais commencer à mettre un peu de côté ou demander un crédit sur un an pour renouveler ce genre d'électroménager ». Et comme c'est obligatoire, je ne vais pas me galérer… Le mixeur, de toute manière je ne m'en suis pas servie pendant… ***— Ghyslaine, 57 ans, ingénieure cartographe***

Certains enquêtés renoncent à des pratiques de prolongement pour la même question de l'efficacité. Pour rappel, les pratiques de prolongement consistent à chercher un débouché pour que son objet soit réutilisé, quand on souhaite s'en séparer. La littérature montre que se débarrasser d'objets est une forme de *prosumption* (Hetherington, 2004). Mais cela l'est encore plus lorsqu'il s'agit d'identifier des individus ou structures qui pourraient les récupérer, comme l'a montré Sally Eden (2017) sur les groupes de don d'objets de seconde main. Sur mon terrain, un échange avec Amandine met au jour le travail du consommateur que demandent de telles pratiques. Amandine se débarrasse souvent d'objets dans l'appartement qu'elle occupe avec sa sœur et sa mère. Quand elle s'en débarrasse, elle préfère donner plutôt que revendre.

J'ai essayé une fois de vendre sur Le Bon Coin. Mais en fait, j'avoue, je n'y ai pas mis toute mon énergie parce qu'aussi je n'aime pas ça. Je n'aime pas prendre des photos, vendre… et en fait c'est le stockage. Moi, les chaussures, je voulais m'en débarrasser pour gagner de la place. Donc qu'elles restent deux ans là, à attendre d'être achetées, non. […] Je n'ai pas envie de faire des brocantes, de m'investir à vendre. Je trouve que ça prend trop de temps. […] C'est pour ça qu'on va à Emmaüs, hop, on emmène tout chez Emmaüs, on sait qu'ils vont en faire quelque chose de bien, donc on donne, et c'est tout. ***— Amandine, 30 ans, ingénieure chargée d'affaires « Installation Classée pour la Protection de l'Environnement »***

Le Bon Coin, comme beaucoup de plateformes de consommation collaborative, exige un « travail à-côté » de la part de ses membres. Ces derniers peuvent être motivés à le faire soit pour en faire une activité professionnelle, soit parce qu'ils se passionnent pour l'activité en elle-même, soit par motivation pécuniaire (Beauvisage, Beuscart et Mellet, 2018). Mais pour Amandine, aucune de ces motivations n'est suffisante. Amandine identifie bien le travail que requiert le fait de vendre sur Vinted. Cela exige des efforts de présentation (prendre des photographies, mettre une description) et un temps d'attente durant lequel il faut stocker les objets en cours de vente. Amandine donne quand même ses objets, parce qu'elle connaît une structure, Emmaüs, qui lui paraît facile d'accès. D'autres enquêtés, qui ne connaissent pas ce

type de structures de don ou n'en ont pas à proximité, se résolvent à mettre leurs objets en déchetterie.

Les enquêtés cités dans cette section ont bien souligné que la réparation requérait un temps qu'ils n'étaient parfois pas prêts à lui consacrer. Ils arbitrent ainsi en défaveur de la réparation quand ils considèrent qu'elle va leur demander trop d'efforts et de temps pour un résultat qui « ne vaut pas le coup », ou qui ne coïncide pas avec l'urgence de disposer de l'objet pour un usage quotidien.

Conclusion du chapitre

À travers l'exploration des pratiques d'acquisition durable, puis des pratiques de préservation et de prolongement, j'ai montré comment les enquêtés oscillent entre adopter et ne pas adopter ces pratiques. Cela dépend des ressources cognitives, logistiques et temporelles qu'ils peuvent (et sont prêts à) investir. J'ai parlé de ressources cognitives pour choisir un objet qui dure, en 4.1.3, et de ressources logistiques pour le transport d'objets achetés d'occasion (4.1.2) et à réparer (4.2.4). Les ressources temporelles, enfin, sont mobilisées pour quasiment toutes les pratiques de longévité. J'ai souligné le temps que prenait le fait de consommer d'occasion (recherche du vendeur et du produit, déplacement chez le vendeur) en 4.1.2, le temps passé à choisir un objet qui soit durable en 4.1.3, à s'adapter à son objet en panne en 4.2.3, à réparer, à revendre ou à donner en 4.2.4. J'ai aussi regardé comment les individus s'attachaient à routiniser certaines pratiques en les inscrivant dans leur emploi du temps, comme l'entretien de leurs objets (4.2.1). La réalisation des pratiques de longévité dépend aussi des offres disponibles, comme on l'a vu à travers l'exemple du recours à la réparation. Elle dépend, enfin, de la concurrence de la durabilité avec d'autres critères que valorisent les enquêtés, comme celui du budget ou celui de l'efficacité. Les individus enquêtés ne font pas durer systématiquement leurs objets. Cette non-adoption peut se faire en réaction à des expériences (renoncer à réparer après plusieurs tentatives) ou en amont-même de la pratique, parce que les enquêtés anticipent sa difficulté ou ont d'autres priorités.

Au fil de ce chapitre, j'ai exploré les représentations auxquelles les individus associent les pratiques. Comme je l'ai évoqué en introduction de la Partie 2, les pratiques sont parcourues de jugements de valeur et d'affect. Cette dimension se retrouve dans la manière dont les individus enquêtés se forcent souvent à adopter des pratiques de longévité. Celles-ci font l'objet de négociations intérieures parfois intenses, où ils tentent de contrôler leurs envies. Ils s'empêchent d'acheter sur un coup de tête, essaient de ne pas se fier aux effets de mode et de tolérer l'usure, ou culpabilisent quand ils ont le sentiment de gaspiller. Les enquêtés développent des sentiments liés à ce qu'ils considèrent comme des « bonnes » ou des

« mauvaises » manières de faire (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013). Ces négociations intérieures pour se forcer à agir d'une certaine manière, et se punir quand on ne le fait pas, évoquent la notion d'« autocontrainte » développée par Norbert Elias. D'après l'auteur, l'autocontrainte est le résultat de l'intériorisation d'injonctions à la maîtrise des comportements individuels (Elias, 1939). Comme je l'ai montré dans le Chapitre 2, cette aversion pour le gaspillage et ce désir de sobriété sont liés à des socialisations antérieures. Ces produits de la socialisation sont réactivés au moment de la pratique.

En plus des jugements de valeur, j'ai exploré les émotions qu'éprouvent les individus face à leurs objets. Les enquêtés vivent certaines pratiques de manière positive. Ils éprouvent par exemple du plaisir à dénicher la bonne affaire de seconde-main. D'autres sont plus ambigües, comme l'attachement aux objets, source de réconfort mais aussi de mélancolie. Pour insister sur le coût des pratiques de longévité, j'ai évoqué des émotions négatives : l'agacement face aux pannes, la fatigue lors des réparations compliquées, la culpabilité de gaspiller. Les pratiques de longévité constituent une charge pour les interviewés. Ces derniers soulignent souvent le poids qu'occupent les objets dans leur quotidien. Ils éprouvent une sensation d'encombrement, qui est d'abord physique : particulièrement dans les espaces urbains étudiés, ils sont nombreux à chercher à faire de la place. Mais cette sensation d'encombrement rejoint aussi celle, plus générale, de charge mentale. Les propos de Bruno, 56 ans, synthétisent bien cette question. J'ai déjà présenté Bruno dans le Chapitre 2 : cet ancien commercial dans une grande entreprise a quitté son travail il y a quelques années et changé son mode de vie. Bruno a fait le vide dans son appartement en se débarrassant de nombreux objets, et continue de voir les biens domestiques comme une charge mentale :

> *Des fois, il y a des objets qui rentrent, mais [ma compagne et moi] on cherche plutôt à s'en débarrasser. Parce qu'on croule sous les objets, on ne sait pas quoi en faire, et ça encombre. Ça encombre l'esprit, ça encombre… […] L'énergie qu'on met dans le fait de récupérer des objets, de l'entretenir, de stocker, de s'en débarrasser, c'est juste l'enfer ! […] Le temps qu'on passe pour aller chercher l'objet, pour le choisir, pour le déplacement, après pour l'ouvrir, savoir comment ça fonctionne, l'utiliser, après éventuellement pour le réparer ou pour le jeter… —* ***Bruno, 56 ans, ancien commercial au chômage***

En plus de la charge physique et mentale que constituent les objets, ces derniers requièrent du temps pour s'en occuper. Les enquêtés qui ne souhaitent ou ne parviennent pas à consacrer du temps à ces pratiques renoncent généralement à celles-ci. L'adoption des pratiques de longévité dépend aussi de la manière dont celles-ci parviennent, ou ne parviennent pas, à s'ancrer dans l'emploi du temps quotidien des enquêtés. Le temps est aussi une dimension sur laquelle les individus peuvent travailler. Ils étalent leurs achats dans le temps en les reportant pour éviter d'acheter trop. Ils retardent leur perception de l'obsolescence. Faire durer, c'est ralentir sa consommation pour passer plus de temps avec les biens que l'on possède déjà. Cette dimension temporelle, au cœur des pratiques de longévité, mérite un développement particulier. Dans le Chapitre 5, qui suit, je propose d'explorer comment ces pratiques s'articulent dans le rythme quotidien de mes enquêtés.

Chapitre 5. Négocier avec le temps : comment les évènements personnels jouent sur la carrière des objets

Dans le chapitre précédent, j'ai montré comment les individus enquêtés oscillent entre adopter des pratiques de longévité et y renoncer. Cette oscillation est liée aux priorités que les individus se donnent, aux ressources qu'ils peuvent investir et à l'accès à des offres de réparation, de seconde-main, etc. Ces éléments peuvent varier dans le temps : les individus peuvent changer de critères de choix, se doter en ressources, les offres peuvent s'élargir ou s'appauvrir. Même des individus qui ont tendance à faire durer leurs objets ont des pratiques perméables aux contraintes ponctuelles qui rythment leur quotidien. Cette « réversibilité » (Lamine, 2008, p. 19) invite à adopter une approche diachronique. Comment le temps qui passe joue-t-il sur les pratiques de longévité ? Pour répondre à cette question, je regarde comment le rapport d'un individu à un objet, ainsi que les pratiques qu'il adopte vis-à-vis de lui, varient au fil du temps. Je mobilise les entretiens de l'enquête « Pratiques domestiques », et j'exploite ceux de l'enquête « Suivi des ménages » : j'ai listé les évènements que traversaient les huit ménages durant l'enquête et les trajectoires que parcouraient leurs objets dans le même laps de temps.

Pour introduire le propos (5,1), je restitue le cas d'un enquêté, Guillaume. Alors qu'il était fortement attaché à son lave-linge, il finit par s'en débarrasser au bout de deux ans. Comment est-il passé de l'affection au détachement ? Les deux parties suivantes, 5,2 et 5,3, éclairent ce récit. Je propose d'appréhender la temporalité de deux points de vue complémentaires : celui de l'individu et celui de l'objet. D'abord, je m'intéresse au point de vue de l'individu (5,2). Les évènements qui rythment la vie des individus enquêtés ont des effets sur le sort de leurs objets. Ils jouent un rôle différent de ceux du Chapitre 2 : ici, je me concentre sur des

évènements qui jouent sur leur sort dans le foyer, sans qu'ils ne soient porteurs d'une réflexivité et d'une tendance générale à faire durer les objets.

Ensuite, je m'intéresse à la « carrière » (Appadurai, 1986) que parcourt l'objet au sein du foyer (5,3). Celle-ci est liée à la valeur que ses propriétaires lui accordent. Je montre la manière dont les individus valuent leurs objets au fil des interactions avec ceux-ci. Je distingue ensuite des étapes récurrentes dans les trajectoires des objets, allant de l'*adaptation* des débuts au *détachement* de l'objet lors de la séparation. Je décèle, enfin, trois types de carrières que parcourent les objets au sein du foyer, que j'appelle successivement des trajectoires de *dévaluation*, de *bonification* et d'*oscillation*. J'illustre ces carrières-types par des exemples, dont je propose une modélisation graphique.

5.1. Un exemple introductif du passage du temps : le lave-linge de Guillaume

5.1.1. « J'adore les lessives » : installation et lune de miel

Pour introduire ce chapitre, je retrace la carrière d'un objet en particulier : le lave-linge de Guillaume. Guillaume est un comédien de 28 ans. Il fait partie des huit enquêtés du « Suivi des ménages » (revoir l'encadré méthodologique du Chapitre 4). Guillaume a passé son enfance en Suisse, élevé par sa mère formatrice de sage-femmes. En 2010, à 19 ans, il déménage à Paris. Il est admis dans une école de comédie musicale. Il habite plusieurs appartements avant de s'installer, en janvier 2018, dans un studio au cœur du Marais. Ce studio est celui où je me rends de mai 2019 à mars 2020[200]. Guillaume a un conjoint, Romain, ingénieur-chimiste dans une entreprise de cosmétiques, mais ils n'habitent pas ensemble. Le studio est meublé, sans lave-linge : Guillaume décide d'en acheter un.

> *Je voulais mon lave-linge. Pour moi c'était la marque de mon sédentarisme parisien ; je voulais investir dans mon appartement et mon lave-linge.* **— Guillaume, 28 ans, comédien**

Guillaume prête attention à plusieurs critères : il choisit une machine peu consommatrice d'énergie et de lessive, au design esthétique, et susceptible de durer « toute [s]a vie ». Pour ce dernier point, il s'appuie sur deux ressources : les prescriptions des avis clients sur Internet et ses compétences techniques. Il trouve une machine « facile à entretenir », parce que le tiroir

---

[200] Revoir l'encadré de l'enquête « Suivi des ménages » en introduction du Chapitre 4 pour la présentation du studio et quelques photographies. Je donne ici les dates des différents entretiens :

Séance 1 : 23 mai 2019	Séance 3 : 16 octobre 2019	Séance 5 : 16 janvier 2020
Séance 2 : 6 septembre 2019	Séance 4 : 12 décembre 2019	Séance 6 : 10 mars 2020

pour faire la vidange est très accessible, et relève que le système d'aimant avec lequel elle fonctionne lui permet de moins s'user mécaniquement. Sa recherche a pris du temps : installé dans son studio en janvier, il n'a commandé le lave-linge qu'un mois plus tard, en février. « J'ai passé des semaines et des semaines avant de l'acheter », mentionne-t-il. Il le commande sur le site de Darty (450 €), se le fait livrer gratuitement, et paie l'installation de l'arrivée d'eau (300 €). Guillaume prend grand soin de sa machine. Il a lu le manuel pour savoir s'en occuper. Il adopte trois pratiques d'entretien : laisser le tiroir et le tambour ouverts (on le voit sur la Figure 47), nettoyer le filtre et faire une lessive à vide.

Figure 47. Le lave-linge de Guillaume (photographie personnelle)



Un été, Guillaume se fait une frayeur. Son lave-linge n'essore plus. Il pense à une panne, à cause de la canicule qui aurait fait chauffer la machine. Mais c'est une fausse alerte :

> *J'ai appelé Darty j'ai fait : « Bonjour mon lave-linge ne veut pas essorer, je m'inquiète !!! ». Elle fait : « Monsieur. Calmez-vous. Ce n'est pas un problème. C'est lui-même qui se met en sécurité ». [...] Elle m'a rassuré, on a discuté lave-linge [...] : « Vous êtes un garçon, vous les lessives... », j'étais là : [ton suraigu] « Non, j'adore les lessives, je suis professionnel, c'est la première fois qu'il fait ça et tout ! ». — **Guillaume***

Guillaume tient à son lave-linge. Il en parle avec enthousiasme, de manière dramatique, exagérant son amour pour cet objet. Il aime bien regarder le linge tourner dans le hublot, et précise que c'est son objet préféré. Il ajoute qu'il « compte la trimballer toute [s]a vie :

> *N'importe où que je vais aller... Je l'ai payée cher, mais pour le coup, [...] je suis prêt à l'avoir le plus longtemps possible. Ils sont très précis dans leur manuel pour expliquer comment l'entretenir, etc. — **Guillaume***

5.1.2. Le projet de déménagement, entre attente et inquiétude

Le projet de Guillaume va toutefois évoluer au fil du temps. En cours de suivi, apparaît un changement dans la vie personnelle de Guillaume. Romain, son compagnon, souhaite acheter un appartement pour eux deux. Cela implique qu'ils déménagent vers le nouveau logement. Cette discussion a lieu durant les trois mois qui ont séparé la première de la deuxième séance, entre mai et septembre 2019. Dès la deuxième séance, Guillaume pense à la logistique du déménagement, même si Romain n'a pas encore trouvé d'appartement.

Je ne vais rien prendre, à part ma machine à laver, qui viendra avec moi. C'est ma machine à laver, je m'en fous, lui il vend la sienne moi je vais garder la mienne ! [...] La sienne on va peut-être trouver à la revendre pour 50 €. Parce qu'il l'a achetée 250 € il y a trois ans. Elle marche bien, elle fait son boulot, mais elle est moins éco que celle-là. Et il n'y a pas question, c'est celle-là [rire]. C'est mon bébé, on ne touche pas… ***— Guillaume***

À la séance 3, en octobre 2019, Guillaume n'a pas de nouvelles du projet immobilier. Les recherches sont plus longues que prévu. Guillaume veut toujours y emporter son lave-linge. Il souhaite aussi demander à son propriétaire s'il peut participer financièrement à l'installation d'eau qu'il a payée à ses frais. La situation s'inverse deux mois plus tard, à partir de la séance 4 en décembre 2019. Les recherches d'appartement se prolongent encore, et Guillaume aimerait emménager dans le logement actuel de Romain en attendant l'achat, afin d'économiser en loyer. Mais il y a un problème : le lave-linge ne rentre pas dans la cuisine actuelle de Romain. Guillaume pourrait le stocker dans un coin du salon sans le raccorder ni l'utiliser. À la séance 5, en janvier 2020, il devient plus pragmatique. Le déplacement et le stockage du lave-linge lui paraissent très coûteux.

En plus si c'est pour six mois parce qu'après on part… Du coup, la grosse question, vraiment il y a des jours où j'ai envie de pleurer, des jours où je dis : « C'est un objet, ça va ! ». Je me dis : « Est-ce que je loue une cave, ou une pièce en plus, à Saint-Ouen, juste d'un mètre cube tu vois, pour la mettre dedans, le temps d'aller dans l'appartement où elle sera à une autre place ? Ou est-ce que je la vends ? ». ***— Guillaume***

5.1.3. Du désespoir à la renonciation

La dernière séance du suivi a lieu le 10 mars 2020. Ce jour-là, Guillaume a abandonné l'idée de prendre un garde-meubles, et il juge peu raisonnable l'option de prendre le lave-linge avec lui. Il envisage trois canaux de revente : Darty, Le Bon Coin, ou son propriétaire.

Ce que je vais lui proposer [au propriétaire], d'ailleurs il faut que je l'appelle aujourd'hui, c'est un truc du style : « Je pars, j'ai une super machine, est-ce que vous pour donner plus de valeur à votre appartement […] ça vous intéresse de l'acheter ? Et est-ce que vous êtes d'accord pour faire un petit coup de pouce pour l'installation que j'ai faite […] ? ». À savoir allez, 700 € en tout. S'il dit oui, c'est le truc le plus simple, et je sais au moins que la machine sera réutilisée plus tard, qu'elle continue de vivre, et ça va me faire mal au cœur, mais au moins, je n'y perds pas niveau argent. ***— Guillaume***

Survient alors le premier confinement dû à la crise sanitaire. Je prends des nouvelles de Guillaume par mail. Celui-ci s'est réfugié chez Romain. Il a revendu des objets à son propriétaire, dont son lave-linge. Voici un extrait de son message :

Je n'ai théoriquement pas le droit de déménager, vu que l'attestation[201] ne couvre pas cette éventualité... Et mon agence est en hibernation donc je suis un peu coincé ! Par contre j'ai réussi à revendre ma machine à mon propriétaire ! Ainsi que l'aspirateur. Et je lui laisse le micro-ondes, étagère miroir. Ça me fait tout ça en moins à déplacer... ! ***— Guillaume***

Guillaume voit la revente de la machine à laver comme une aubaine. Il semble s'être détaché d'elle. En témoigne sa phrase, portée sur la logistique plutôt que sur l'aspect sentimental : « ça me fait tout ça en moins à déplacer ». Il inclut la machine parmi d'autres objets encombrants, pour lesquels il fallait trouver une solution rapide.

L'exemple du lave-linge de Guillaume montre que la relation à un objet peut fortement évoluer entre le début et la fin de sa carrière au sein du foyer. Elle soulève plusieurs questions. Quels liens peut-on faire entre les évènements que vivent les individus et la trajectoire de leurs objets ? Comment le regard qu'un individu porte sur un objet, ainsi que les pratiques qu'il adopte à son égard, peuvent-ils changer ? Observer l'évolution des objets dans le temps, en prenant au sérieux leurs carrières, éclaire autrement la question des conditions d'adoption des pratiques de longévité. Que peut-on dire de ces trajectoires ? Connaissent-elles des étapes, des points de basculement, des phases de stabilité et de répit ? Qu'est-ce qui les détermine ? Je vais aborder ces questions dans la suite du chapitre. Je commence, dans la partie 5.2, par m'interroger sur le lien entre évènements personnels et carrières d'objets.

5.2. Au fil des évènements : l'influence de la trajectoire personnelle sur les objets

5.2.1. L'adieu au vaisselier : des évènements déclencheurs d'achats ou de séparations

Comment les évènements que vivent les individus influent-ils sur la durée de vie de leurs objets ? Dans l'exemple de Guillaume, un moment explique son changement de relation à son lave-linge : son déménagement. La littérature en sciences sociales a identifié des évènements qui entraînent, comme pour Guillaume, des séparations d'objets, mais aussi des acquisitions. Des travaux en marketing et en design proposent des modèles pour analyser le cycle de vie des individus, découpant celui-ci en différentes situations, de la période où ils habitent chez leurs parents à celle où leurs enfants partent (Bauer et Auer-Srnka, 2012). Ces évolutions rendent les individus plus poreux à des changements d'habitudes de consommation (Andreasen, 1984). Une autre discipline s'est plus particulièrement intéressée au lien entre

---

[201] Attestation de sortie, que chaque Français devait remplir durant le premier confinement pour sortir de chez lui.

les objets et les évènements vécus par les individus : l'anthropologie. Elle montre comment la biographie des individus est en partie contenue dans leurs objets, et comment le fait de se séparer d'un objet revient souvent à faire le deuil d'un souvenir (Debary et Turgeon, 2007).

Toutefois, les travaux ont souvent exploré le lien entre trajectoires des individus et des objets de manière parcellaire. D'abord, chacun se concentre sur quelques évènements seulement. L'ambition de cette première section (5.2.1) est de proposer une synthèse des résultats de ces travaux, en ajoutant d'autres éléments identifiés sur le terrain. Ensuite, cette littérature s'est focalisée sur les évènements qui entraînent des acquisitions ou des séparations, mettant l'accent sur le début ou la fin de la carrière de l'objet dans le foyer. J'aborde en 5.2.2 les impacts des évènements sur d'autres aspects : les pratiques d'usage et de préservation[202]. Enfin, l'articulation et les effets conjoints des évènements n'a pas été assez étudiée. J'explore cet aspect-là en 5.2.3.

Quels évènements provoquent des entrées ou sorties d'objets au sein des ménages ? Durant les enquêtes « Pratiques domestiques » et « Suivi des ménages », j'en ai relevé une série. Je liste, dans le Tableau 31, ces évènements dont les enquêtés m'ont parlé. Une partie d'entre eux sont les mêmes que ceux identifiés par la littérature : je les signale par un astérisque. L'objet de ce tableau est de proposer une synthèse de tous les évènements que la littérature et que mon terrain ont permis d'identifier. Je les classe en trois catégories, selon leur influence sur les objets. Il y a ceux qui provoquent principalement l'acquisition d'objets, ceux qui provoquent à la fois des acquisitions et des séparations, et ceux qui provoquent principalement des séparations. Je précise « principalement » parce que, dans l'absolu, tout évènement peut causer à la fois des acquisitions et des séparations. Un anniversaire cause l'arrivée d'objets au sein du foyer (les cadeaux), mais il peut aussi amener l'individu à jeter des objets que ces cadeaux remplacent. J'ai toutefois choisi de résumer les principales conséquences de chaque évènement.

Tableau 31. Évènements causant l'entrée ou la sortie d'objets du foyer

Entrées d'objets	Entrées et sorties d'objets	Sorties d'objets
Fêtes (mariage*, Noël, anniversaire…)	Changements de saison	Départ d'un enfant
Récompense (école, premier salaire…)	Déménagement*, travaux	Départ à la retraite
Rentrée des classes, nouveau travail*	Installation en couple*	
Vacances	Séparation, divorce*	
Héritage	Arrivée & évolution d'un enfant*	

Source : Expériences des enquêtés interviewés lors des enquêtes « Pratiques domestiques » et « Suivi des ménages ».
** = Évènements que la littérature a aussi mis en avant (cf. 5.2.1).*

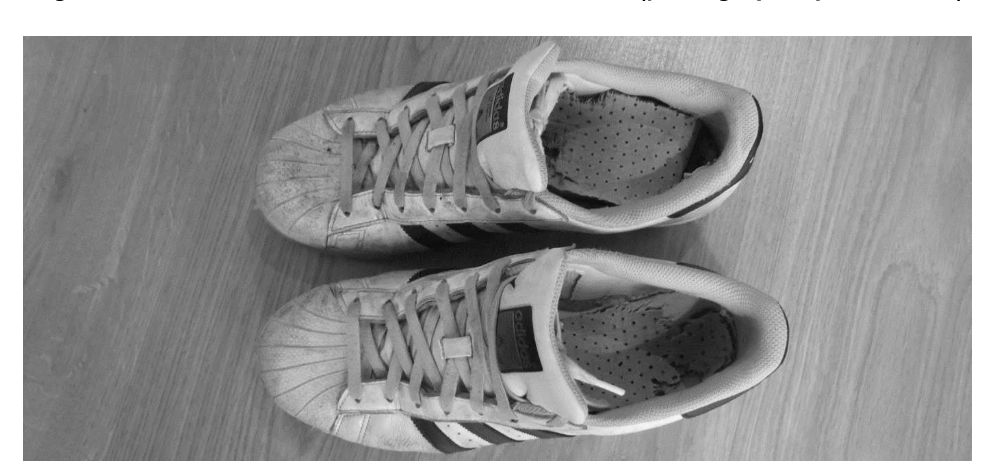
D'abord, des évènements provoquent souvent des acquisitions d'objets. C'est le cas des fêtes. Nicole Van Nes, chercheuse en design, donne l'exemple de la fête du mariage qui

[202] Pour rappel, les pratiques de préservation sont celles qui ont lieu pendant que l'objet est présent dans le foyer : entretien, réparation, etc.

occasionne de nombreux achats et cadeaux (Van Nes, 2010, p. 119). C'est le cas aussi de Noël ou des anniversaires. Les objets concernés sont souvent des biens de loisir ou culturels, des vêtements et chaussures et des équipements électroniques (ordinateur, smartphone). Parfois, un rituel s'installe autour des cadeaux. Alexandre renouvelle sa paire de baskets uniquement lors de son anniversaire. Il s'agit d'une paire de marque, qu'il porte souvent (voir Figure 48), et que sa femme lui rachète toujours à cette même occasion.

Ces chaussures-là, ça ne me viendrait pas à l'idée de les acheter comme ça. [...] C'est les chaussures de l'anniversaire ! [...] Du coup je trouverais ça trop bizarre de les avoir genre au milieu du mois de mars. ***— Alexandre, 35 ans, technicien audiovisuel***

Figure 48. Les baskets d'anniversaire d'Alexandre (photographie personnelle)



Les enquêtés reçoivent ou s'achètent aussi des cadeaux en récompense, pour saluer une réussite. C'est à cette occasion que Patrice s'est acheté des enceintes :

Ça nous ramène à une époque lointaine. C'est mon premier mois de salaire quand j'ai fait de la couverture, enfin des toitures, chez un oncle en Bretagne. Donc j'avais 18 ans. ***— Patrice, 54 ans, chef de projet évènementiel dans un centre de congrès***

Certaines acquisitions d'objets sont aussi déclenchées en prévision d'activités, comme le début d'un nouvel emploi ou la rentrée scolaire (Andreasen, 1984). D'autres sont déclenchées parce que les individus ont accès à certaines boutiques à certaines époques de l'année. Les enquêtés rapportent parfois des objets de leurs vacances. Il s'agit souvent de petits objets de décoration, de vaisselle achetée chez des artisans ou dans des boutiques de souvenirs, de vêtements ou bijoux. Plusieurs prennent même l'habitude d'acquérir des objets aux mêmes endroits, où ils séjournent régulièrement. C'est le cas de Christophe, qui achetait des teeshirts près du chalet de ses parents à la montagne.

T'avais deux magasins où en général je repartais toujours avec masse de teeshirts. C'est-à-dire que j'allais en acheter 2 ou 3 en magasin, et il y avait un mec en plus sur le marché qui ne fait que du teeshirt, et qui lui il fait sa saison à la montagne, il doit faire l'été stations balnéaires dans le Sud et tout, et il ne fait que des teeshirts. Et lui c'était moins cher. Et du

> *coup à chaque fois que j'y allais, j'avais pris mes habitudes, je me fournissais.* ***— Christophe, 44 ans, animateur en école maternelle***

Un évènement d'une autre nature cause l'entrée d'objets au sein du ménage : hériter de sa famille. Certains enquêtés m'ont mentionné les maisons et appartements de leurs parents ou grands-parents qu'il ont vidées à leur décès. Les enquêtés héritent souvent de tous les objets d'une maison, qu'ils se partagent entre frères et sœurs, mais récupèrent surtout des objets chargés de souvenirs et marqués par le temps, comme des meubles de famille ou des objets de décoration. S'ils n'en sont pas déjà équipés, ils récupèrent parfois des objets plus utilitaires, comme de l'électroménager ou des ustensiles de cuisine.

La deuxième catégorie d'évènements du Tableau 31 entraîne à la fois des entrées et sorties d'objets. Les changements de saison sont l'occasion d'acquérir de nouveaux objets, mais aussi d'en trier certains que l'on a « en trop », comme des livres ou des vêtements, comme pour Florence, mère au foyer de quatre enfants :

> *Quand je rentre de vacances j'aime bien faire le ménage, et j'ai envie de tout enlever. Donc il y a pas mal de choses qu'on a mis de côté en nous disant : « On les vendra à la prochaine brocante ». Ça peut être des vêtements un peu petits… Et là hier j'ai nettoyé mon vaisselier, je ne sais pas si t'as vu dans le couloir, j'ai mis un peu de vaisselle, je le mettrai à la brocante.* ***— Florence, 52 ans, professeure de écoles maintenant mère au foyer***

Deuxièmement, les déménagements provoquent des transformations : un produit peut ne pas rentrer dans le nouvel espace, par manque de place (Van Nes, 2010). Mais déménager vers un espace plus grand amène aussi à changer d'objets. Juliette, étudiante de 23 ans, vit chez ses parents. Sa famille a habité pendant quelques années en Inde, puis a changé de canapé en emménageant dans l'appartement actuel :

> *[L'ancien canapé] on l'a ramené ici, et venus ici mes parents ont dit qu'ils en avaient marre. Et là ils ont changé. En plus c'était un truc rouge, parce qu'on était très « rouge » à l'époque. […] Puis il était plus petit aussi. Et là c'est vrai que dans cette pièce, on a quand même de la place.* ***— Juliette, 23 ans, étudiante en Master Développement durable***

D'autres évènements qui causent à la fois des entrées et des sorties d'objets sont liés aux changements de taille du ménage. Marie Hebrok a relevé que la fin des études et l'installation entraînent un processus de « dé-domestication » (*dis-domestication*), durant lequel les individus utilisent de moins en moins un produit jusqu'à s'en séparer (Hebrok, 2014, p. 204). Un de ses enquêtés lui a expliqué que sa nouvelle femme n'aimait pas ses meubles, d'où le fait qu'il s'en débarrasse. L'emménagement avec un conjoint occasionne aussi souvent de nouveaux achats. En s'équipant d'objets en commun, les membres du couple développent un « soi partagé » (*shared self*) (Wong, Hogg et Vanharanta, 2017). En retour, le divorce qui peut survenir entraîne une nouvelle répartition des objets. Les individus se débarrassent d'objets pour mettre de côté les souvenirs dont ils sont chargés (Dassié, 2010 ; McAlexander, 1991). C'est le cas de Florence, qui a abandonné un vaisselier chez son conjoint parce que la séparation était douloureuse, alors même qu'elle aimait ce meuble. Mais le divorce entraîne

aussi de nouvelles acquisitions. Une fois les objets répartis, les individus qui s'installent seuls doivent compléter leur équipement. Dernier évènement dans cette catégorie, l'arrivée d'un enfant dans le foyer entraîne l'acquisition d'un nouvel équipement : meubles avec le lit pour bébé, vêtements, jouets pour enfants, équipements de cuisine avec les biberons ou encore des robots pour faire des soupes et des purées. Au fil de la croissance de l'enfant, les parents acquièrent de nouveaux objets (vêtements plus grands, nouveaux jouets) et se débarrassent de ceux qui ne correspondent plus à l'enfant. Nicky Gregson, Alan Metcalfe et Louise Crewe (2007a) ont ainsi montré comment le fait que les enfants grandissent occasionne des séparations d'objets. Leurs enquêtés avaient transformé le grenier en chambre pour un de leurs enfants. Ils ont à ce moment-là décidé de débarrasser les vêtements et livres qui encombraient le grenier, et dont leurs enfants ne se servaient plus.

Enfin, certains évènements entraînent surtout des sorties d'objets. C'est le cas des départs des enfants, sauf si les parents ont la place pour stocker. Pour les parents de Béatrice, 40 ans, il n'était pas question de garder ses affaires :

> *Mes parents se sont séparés, remis ensemble, ont pas mal déménagé, puis en fait, très vite, j'étais encore étudiante, ils m'ont dit : « Béatrice, chacun est responsable de ses objets, donc nous on ne va pas garder tes trucs. Si tu veux garder des choses de ton enfance, tu les tries et tu les gères ».* ***— Béatrice, 40 ans, directrice générale des services d'une commune rurale***

Un dernier évènement entraîne des sorties d'objets : le départ à la retraite. Pour Thierry, ne plus travailler a fait disparaître les obligations vestimentaires :

> *Avant, je m'achetais souvent de très beaux costards, mais parce que c'est dans un rôle de représentation aussi. Là, je n'ai pas besoin d'aller m'acheter des cravates Hermès et d'avoir trois cravates Hermès qui traînent dans mon placard. […] J'ai viré tous les costards.* ***— Thierry, 66 ans, ancien directeur commercial retraité***

Dans cette section, j'ai identifié des évènements qui entraînent l'entrée et la sortie des objets du foyer. Ils sont de natures diverses et concernent une variété d'objets. Si les évènements plutôt rituels, récurrents au fil des années, sont l'occasion d'acquérir des petits objets, les changements de vie que constituent l'agrandissement ou le rétrécissement du ménage ou les déménagements chamboulent souvent l'ensemble des biens domestiques. En retour, tous ces mouvements d'objets actent des changements de vie. La littérature a relevé le rôle symbolique du fait d'acquérir des objets communs pour faire couple, ou de s'en débarrasser pour effacer les souvenirs après une séparation. Mais même les évènements rituels opèrent comme des marqueurs d'étapes. Les enquêtés célèbrent leur entrée dans la vie professionnelle par l'achat d'un cadeau, ou marquent le renouveau de la rentrée scolaire en faisant du rangement.

5.2.2. La yaourtière du confinement : un usage dépendant des activités et projets

Au-delà de jouer sur les entrées et sorties d'objets, les évènements vécus par les individus peuvent-ils avoir d'autres impacts ? Les entretiens que j'ai menés dans les enquêtes « Pratiques domestiques » et « Suivi des ménages » permettent d'aller plus loin dans l'analyse des impacts des trajectoires. Ils montrent que celles-ci jouent aussi sur d'autres moments de la carrière des objets, en orientant certaines pratiques d'usage et de préservation. En regroupant des récits des enquêtés, j'aboutis à une liste de cas différents. Certains ont trait au temps que les individus consacrent aux pratiques de longévité. Plusieurs enquêtés voient ce temps réduit ou libéré par un changement de vie. D'autres ont trait à la temporalité de la fin de vie de l'objet, parfois ralentie par les aléas de la vie de leurs propriétaires. Enfin, les usages des objets peuvent changer au fil des périodes de vie des individus. J'ai donc trois types de cas, dont je dresse la liste dans le Tableau 32. Je vais mobiliser un exemple pour chacun de ces points. J'étudierai ensuite un cas particulier qui a influé sur l'ensemble de ces trois points : le premier confinement français lié à la crise sanitaire du Covid-19, qui a eu lieu au printemps 2020.

Tableau 32. Évènements ayant un effet sur les objets hors acquisition et séparation

	Effet de l'évènement	Exemples d'évènements
1	Fait varier le temps consacré aux pratiques de longévité	Retraite ; Arrivée d'un enfant
2	Retarde la fin de vie et le renouvellement	Déménagement à venir
3	Réduit ou augmente les usages de l'objet	Périodes de l'année (vacances…)

Premièrement, certains évènements ralentissent ou accélèrent le rythme de vie des individus. Ils influent ainsi sur leur réalisation des pratiques de longévité coûteuses en temps, comme le fait d'acheter durable, de réparer, d'entretenir ou de revendre. J'ai parlé de plusieurs de ces évènements dans le Chapitre 2, alors que j'évoquais les différents âges de la vie. Je relevais que le départ à la retraite libérait du temps pour réparer ses objets. Je mobilise ici un autre exemple, qui a un impact direct sur la carrière d'un objet. Il s'agit de l'arrivée d'un enfant, évènement qui occasionne des entrées et sorties d'objets (5.2.1), mais qui diminue aussi souvent le temps disponible pour les pratiques de longévité. Anne-Laure, jeune maman, consacre tout son temps aux activités domestiques et d'éducation. Malgré cela, elle note qu'elle ne peut plus tout faire depuis l'arrivée de son bébé. Par exemple, elle n'entretient plus son réfrigérateur :

> *Il faudrait que je le lave, mais je ne le fais pas souvent, je passe un coup d'éponge. […] Ça fait partie des choses à faire à fond, mais là juste je n'ai pas le temps et pas l'énergie.* ***— Anne-Laure, 36 ans, mère au foyer pour le moment***

Deuxièmement, certains moments biographiques peuvent retarder la fin de vie d'un objet. Il s'agit moins d'évènements que de projections. Les déménagements jouent très tôt sur le rapport des enquêtés à leurs objets, avant même qu'ils aient lieu. Au moins trois enquêtées,

au moment de l'interview, sont dans l'attente d'un déménagement futur : Bintou, Amandine, et Anne-Laure. Je parlerai d'Anne-Laure en 5.3.4, et me concentre ici sur Bintou et Amandine. Dans leurs deux cas, l'attente d'un nouveau logement empêche certaines acquisitions. Bintou, éducatrice spécialisée, habite depuis six ans avec ses quatre enfants dans un habitat à loyer modéré (HLM) de 90m². Elle a demandé un appartement plus grand et attend la réponse. Elle a un petit réfrigérateur d'occasion et rêve d'un réfrigérateur américain, mais ne veut pas l'acheter tant qu'elle n'a pas déménagé. Amandine a un vécu similaire, et exprime bien cette sensation de situation temporaire. Cette jeune ingénieure vit chez sa mère ; elle rêve d'avoir une situation financière qui lui permette d'emménager seule.

> *Je garde de côté parce qu'il faut que j'investisse sur un autre logement. Donc ce logement-là [chez ma mère], moi, il n'existe déjà plus dans ma tête. Donc tant que t'es pas dans un logement, tu ne vas pas investir dans des meubles. Je n'ai pas envie d'investir sur un lit, sur une chaise, sur un truc… Parce que je me dis : « De toutes façons, ça, c'est temporaire ».* ***— Amandine, 30 ans, ingénieure chargée d'affaires environnement***

D'autres évènements réactivent l'usage de certains objets. Par exemple, les enquêtés utilisent des objets à des occasions ponctuelles, comme l'appareil à raclette ou le matériel de camping. C'est le cas pour Colette, qui regarde peu la télévision chez elle, mais regarde celle de la maison de ses parents dans laquelle elle passe ses vacances.

> *[La télévision] on l'utilise plus dans la maison de mes parents, je ne sais pas pourquoi ; si, je sais pourquoi. Je pense que mes parents la regardaient beaucoup plus, la télé. Et donc, je ne sais pas, il y a une espèce d'inconscient. […] Ça fait partie de l'atmosphère de la maison.* ***— Colette, 83 ans, enseignante-chercheuse à la retraite***

Les évènements peuvent donc avoir au moins trois effets sur la carrière des objets, autres que des acquisitions et des séparations : diminuer ou accroître les pratiques de longévité, retarder le renouvellement, et réactiver des usages. Un évènement a eu ces trois effets en même temps : le premier confinement, survenu au printemps 2020. Avec la crise du Covid-19, la majorité de la population française a été confrontée à une assignation à domicile à temps plein. J'explique dans l'Encadré 12 sur quel matériau je me fonde pour évoquer cet évènement. Les contraintes de déplacement qui ont pesé sur les individus résidant en France ont eu des effets concrets et directs : le confinement a ralenti la consommation car les boutiques étaient fermées et les déplacements limités. En revanche, il a encouragé les individus enquêtés à redécouvrir et préserver leurs objets.

Encadré 12. Enquêter par temps de confinement : la poursuite des enquêtes « Pratiques domestiques » et « Suivi des ménages »

Alors que la crise sanitaire survenait en mars 2020, j'ai continué mon terrain d'enquête « Suivi des ménages ». Certains des suivis étaient terminés, mais je devais poursuivre ceux de quatre ménages enquêtés, par visioconférence ou par téléphone :

1. Celui de Christophe, animateur en école maternelle de 44 ans
2. Celui d'Alexandre, technicien audiovisuel de 35 ans, marié, père de deux enfants
3. Celui d'Anne-Laure, 36 ans, mariée et mère au foyer d'un bébé
4. Celui d'Erika, 29 ans, serveuse à temps partiel vivant avec son conjoint Adrien

J'ai également envoyé un mail à tous les enquêtés de l'enquête « Pratiques domestiques » pour prendre de leurs nouvelles. Je les incitais à s'exprimer le plus longuement possible, dans leur réponse écrite, sur leur vécu du confinement, ajoutant quelques questions pour aiguiller leur propos. Je leur demandais où et avec qui ils étaient confinés, comment se passait leur travail, leurs relations avec leur entourage. Je leur posais aussi des questions sur leurs objets :

> *Est-ce que vous continuez à acheter de nouveaux objets ? Est-ce que vous avez fait du rangement, du tri dans votre maison ? Vous retrouvez certains objets que vous n'aviez plus l'habitude d'utiliser ? Vous avez peut-être davantage de temps pour coudre, bricoler, réparer, reprendre des projets que vous n'aviez jamais pu faire ?* **— Extrait du mail envoyé aux enquêtés de « Pratiques domestiques »**

Douze parmi la soixantaine d'enquêtés que j'ai contactée m'ont répondu. C'est sur ce matériau, fait de ces douze mails et des entretiens de suivi, que je me fonde.

D'abord, le confinement a amplifié des pratiques de déconsommation souvent en germe chez les interviewés. Les magasins sont fermés, les livraisons à domicile ralenties. Les évènements habituels permettant l'achat ou le don (brocantes, *gratiferias*…) sont annulés. Le confinement signe, pour la plupart, l'arrêt total des achats habituels. Par exemple, Erika et Adrien ne font l'acquisition d'aucun objet en mars-avril. Pour les enquêtés qui avaient déjà l'habitude de peu consommer, le confinement n'a rien changé à leurs pratiques. Gilles, électricien et réparateur bénévole en Repair Café, se définit comme décroissant. Quand je lui demande par mail s'il continue d'acheter de nouveaux objets pendant le confinement, il rectifie : « Je continue à NE PAS en acheter ». Le confinement empêche aussi certaines sorties d'objets. Les ressourceries, déchetteries, et autres structures de seconde-main et de recyclage étant fermées, les enquêtés débarrassent peu d'objets. Par mail, Bruno, ancien commercial au chômage de 56 ans, me dit qu'il aimerait faire du tri dans ses affaires, mais qu'il n'y a « plus de moyens de jeter nulle part ».

Avec le recentrement involontaire sur la sphère domestique, beaucoup d'enquêtés ont porté un regard nouveau sur leur chez-soi. Christophe teste d'autres emplacements pour ses meubles, en mettant son pouf près de la fenêtre pour profiter du soleil. Il profite aussi du confinement pour repeindre ses murs et fixer des lampes de chevet achetées des années auparavant. La situation et les nouvelles activités impliquent aussi de nouveaux usages, comme l'évoque Claudie, professeure d'arts plastiques en lycée. Claudie est en télétravail pendant le confinement, chargée de donner des cours à distance à ses élèves. En-dehors de ses cours, elle maintient un emploi du temps régulier. Elle fait du yoga, de la lecture, de la

peinture, de la couture, et plus de ménage et rangement que d'habitude. Elle s'initie aussi à la conception de pain et de yaourts. Ceci est un extrait de sa réponse à mon mail. Elle l'a accompagnée de photographies, dont je montre certaines en Figure 49.

> *Certains objets ont soudain pris beaucoup plus d'importance. Vitaux : les moyens de communication (smartphone, PC, tablette, radio). Objets sortis des fonds de placard et remis en service [photographie de gauche]. Espace couture [photographie du milieu] : la machine à coudre avait été achetée deux semaines avant le confinement (un hasard). J'ai pu essayer tous les points et pieds de biche. Couturière débutante, j'ai eu le temps d'améliorer mon niveau, j'ai même réalisé une boutonnière ! Le nouveau tapis, acheté peu de temps avant le confinement, s'est avéré impeccable pour le yoga [photographie de droite].* ***— Claudie, 60 ans, professeure d'arts plastiques et histoire de l'art en lycée***

Figure 49. Les objets du confinement de Claudie : petit électroménager (yaourtière, presse-agrumes), machine à coudre et tapis (photographie de l'enquêtée)



Enfin, selon que la situation a libéré ou non du temps[203], les enquêtés ont abandonné ou entrepris des travaux de réparation, bricolage ou couture. Pour les familles qui doivent gérer des enfants habituellement scolarisés, ces projets sont remis à plus tard. Pour d'autres, comme Claudie, le confinement encourage l'autoproduction, mais aussi des petites réparations, faute de pouvoir se déplacer. Par exemple, elle répare tant bien que mal ses lunettes de soleil avec un trombone. Certaines structures associatives de réparation sont maintenues à distance : Gilles et Brieuc, réparateurs bénévoles au Repair Café Centre, continuent de proposer des accompagnements par téléphone.

Les effets du confinement sur la consommation pourraient être étudiés à plus long terme et plus large échelle. Je n'ai enquêté que sur certains cas de mon groupe d'enquêtés, pendant

---

[203] D'une manière générale, la question du temps libre est importante pour comprendre l'adoption ou la non-adoption des pratiques de longévité. J'ai montré dans le Chapitre 4 qui précède que les pratiques de longévité requièrent des ressources temporelles assez conséquentes. Les individus que j'ai interviewés sont nombreux à avoir un rythme de vie plutôt libéré du temps de travail, en-dehors du contexte particulier du confinement. Sur les soixante personnes que j'ai interviewées, seules 24 travaillent à temps plein, 10 sont à temps partiel, et 24 sont retraitées, au chômage ou au foyer.

la période même du confinement. Mais cela a permis d'entrevoir le rôle d'un évènement aussi macrosocial sur des pratiques très quotidiennes de consommation.

5.2.3. Huit mois d'objets : le suivi d'Anne-Laure et Florian

Comment les évènements biographiques vécus par les individus s'articulent-ils entre eux ? Leurs effets sur les objets peuvent-ils se conjuguer, ou à l'inverse entrer en concurrence ? Pour répondre à ces questions, j'explore la trajectoire d'un ménage sur quelques mois. Cette approche me permet de voir comment les évènements peuvent survenir et se combiner pour influer sur la durée de vie des objets. Je choisis l'exemple de la famille d'Anne-Laure, Florian et leur bébé Barthélémy. Ce cas est particulièrement riche pour montrer le lien entre les évènements personnels et la trajectoire des objets dans le foyer. Le ménage a connu beaucoup de changements durant le suivi : naissance du bébé, baptême, projets de déménagement, confinement. Cela me permet de montrer quatre choses. Les évènements peuvent cumuler leurs effets ; ils peuvent entrer en concurrence quand ils ont des effets contraires ; ils peuvent jouer sur l'un ou sur l'autre. Enfin, les mouvements d'objets se font de manière plus ou moins rapide et progressive.

Anne-Laure (36 ans) est mère au foyer, et son mari Florian (33 ans) est chercheur en physique dans une start-up. J'ai suivi ce ménage pendant huit mois, entre novembre 2019 et juillet 2020. À chaque rendez-vous, j'ai relevé les objets qui, d'après Anne-Laure, avaient bougé dans la maison[204]. Je les ai notés sur un tableur Excel. En regardant les différents exemples donnés par Anne-Laure et les autres ménages suivis, j'ai créé six catégories pour décrire ces mouvements d'objets. Je les définis dans le Tableau 33.

Tableau 33. Types de mouvements d'objets observés au sein des ménages étudiés

Catégorie	Signification
Arrivées	Objets acquis, car achetés, récupérés ou reçus en cadeau
Départs	Objets sortis du foyer, car jetés, donnés ou vendus
Réparations	Objets qu'un membre du ménage a réparé ou fait réparer
Circulations	Objets restés dans le foyer, mais qui ont changé d'état (fonctionnent moins bien qu'avant…) ou de place (stockés, ressortis du placard…)
Projets	Mouvements d'objets que les enquêtés prévoient, sans les avoir encore concrétisés
Cadeaux	Objets que les enquêtés se sont procurés pour les offrir à des individus hors ménage (ceux qu'ils font à un membre du ménage entrent dans la catégorie « Arrivées »).

Afin de visualiser les mouvements d'objets dont les enquêtés m'ont fait part, j'ai représenté les données collectées sur des frises chronologiques, une par ménage. Dans la Figure 50, je présente celle que j'ai faite pour Anne-Laure, Florian et Barthélémy.

[204] Comme je l'ai relevé dans l'encadré de présentation de l'enquête « Suivi des ménages », en introduction du Chapitre 4, Anne-Laure a été l'unique interlocutrice durant ce suivi.

Figure 50. Suivi des objets d'Anne-Laure, Florian et Barthélémy sur huit mois

Évènements notables / **Dates**	Début du suivi **11/2019**	Barthélémy naît + Noël **12/2019**	Déménagement prévu en juillet **01/2020**	Baptême Barthélémy **02/2020**	Confinement. Report du déménagement **03/2020**	Confinement. Envisagent un déménagement à côté **04/2020**	Déconfinement. Abandon décision de déménagement **05/2020**	**06/2020**	Déménagement prévu en septembre **07/2020**

Dates entretiens	**21 novembre 2019 Séance 1**	**15 janvier 2020 Séance 2**	**26 février 2020 Séance 3**	**19 mars 2020 Séance 4**	**24 avril 2020 Séance 5**	**1er juillet 2020 Séance 6**
	• **Arrivées** (7) : Équipements bébé d'occasion (table à langer + vêtements Barthélémy + vêtements post-grossesse Anne-Laure) + cadeaux de Noël (jean pour Florian + jeux de société + baskets Barthélémy) + matériel de développement photo Florian • **Départs** (2) : Meuble de salle de bains vendu 20 € pour faire de la place pour la table à langer + assiette cassée jetée • **Réparations** (2) : Lave-vaisselle marchait moins bien, décrassé avec des produits + robot Kenwood disque abîmé, retrouvé à 5 € d'occasion • **Circulations** (6) : Écran d'ordinateur qui faisait office de télévision passé dans la chambre + échangé contre la télévision qu'ils voulaient vendre et finalement non + desserte déplacée près du fauteuil pour qu'Anne-Laure ait des choses à portée de main quand elle allaite + lit Kododo + transat bébé sorti (avait été acheté avant d'occasion) + des chaises remontées de la cave pour la venue des parents • **Projets** (3) : Bodum cassée qu'elle cherche à réparer + elle veut remplir son meuble à tiroirs de DVDs et changer sa fonction (avant il servait juste à stocker « plein de petites merdouilles ») + elle veut vendre un carton d'objets divers **Total** : 20 (projets de) mouvements d'objets	• **Arrivées** (7) : Cadeaux Barthélémy (carton de vêtements + lunchbox + boîte en bois) + achats Barthélémy (chaise haute + pyjama + commode à vêtements) + achat hauts d'allaitement • **Départs** (2) : Jean offert à Florian retourné en magasin (mauvaise coupe) + pull de Florian (mauvais programme de machine, laine feutrée) • **Réparations** (2) : Remplacement carafe Bodum + pâte à bois sur le meuble à DVD (peut le faire maintenant qu'elle n'est plus enceinte) • **Circulations** (2) : Rangement du meuble à DVD + carton d'objets divers stocké sur le balcon car pas encore parti • **Projets** (2) : Réparation jean Anne-Laure (poche à recoudre) + réparation blender du robot Kenwood en panne • **Cadeaux** (1) : Sachets de baptême cousus par Anne-Laure, offerts aux invités **Total** : 16 mouvements	• **Arrivées** (4) : Livres pour Barthélémy pour occuper pendant le confinement + jean Anne-Laure car l'ancien a cassé + bibliothèque d'occasion plus pratique que l'ancienne bibli du salon • **Départs** (1) : Bibliothèque du salon vendue 20 € • **Réparations** (1) : Florian répare lui-même son ancien smartphone • **Circulations** (2) : Ancien jean Anne-Laure trouée stocké pour pièces + tri dans le carton de vêtements pour Barthélémy car tout ne lui va pas • **Projets** (4) : Acheter vêtements 3 mois pour Barthélémy + acheter lit plus grand que Kododo + réparer Kenwood (pièce blender réservée d'occasion) + l'upgrader (repère une centrifugeuse d'occasion). Dans les 4 cas le confinement ralentit le processus. **Total** : 12 mouvements	• **Arrivées** (5) : Vêtements 3 mois (occasion) + biberons, tétines, timbale (neuf) + lit bébé + cuillère en caoutchouc apportés par la mère d'Anne-Laure + arrivée de la centrifugeuse pour le Kenwood • **Départs** (2) : Tables de nuit rendues à sa mère + vaisselle vendue • **Réparations** (1) : Pyjamas et jeans cousus ou retouchés • **Circulations** (2) : Table à manger + vaisselier déplacés pour mieux circuler dans l'appartement • **Projets** (7) : Kenwood toujours pas reçu la pièce blender car livraisons interrompues + prévoit de revendre d'autres pièces arrivées avec la centrifugeuse pour le Kenwood + vendre un buffet pour faire de la place + acheter d'occasion un bureau + jeter le matériel de loisirs créatifs dont elle ne se sert plus + changer de téléphone portable car le sien bug + lampe qui ne se resserre plus, attendent que les magasins de bricolage rouvrent pour réparer **Total** : 17 mouvements	• **Arrivées** (13) : BabyCook emprunté à son frère + achats d'occasion (achète un autre BabyCook car elle a apprécié le test avec celui de son frère + sandales argentées + sandales noires pour l'arrivée de l'été + lit parapluie + vêtements Anne-Laure et Barthélémy + jouets) + achats neuf (rideaux thermiques + ventilateur pour la chaleur + tapis d'éveil + d'autres vêtements) + bureau acheté d'occasion, mais pas bonnes dimensions donc + bureau acheté neuf • **Départs** (5) : BabyCook rendu à son frère + bureau aux mauvaises dimensions rendu (acheté 50 € et la vendeuse a accepté de le récupérer contre 20 €) + bocaux en verre donnés + buffet vendu 70 € + vêtements de Barthélémy vendus • **Circulations** (2) : Sandales de grossesse stockées maintenant qu'elle en a de nouvelles + four et lave-linge entretien en profondeur (le four c'est en prévision du projet de le donner à sa sœur) • **Projets** (2) : Se débarrasser de la lampe difficile à réparer et qui ne va pas s'adapter à leur nouveau logement + vendre le carton de vêtements pour Barthélémy **Total** : 22 mouvements

La Figure 50 se lit comme suit. Au-dessus de la flèche, qui représente le temps qui passe, j'ai inscrit les mois de l'année couverts par le suivi (de novembre à juillet). J'ai ajouté les évènements personnels dont Anne-Laure m'a fait part durant ces mois-là. En-dessous de la flèche, je fais figurer les dates des rendez-vous que j'ai pris avec Anne-Laure, pour les entretiens réguliers. À chaque entretien, nous évoquions les objets qui avaient bougé le(s) mois précédent(s). Par exemple, lors de la séance 2, le 15 janvier 2020, nous avons évoqué les objets qui ont bougé entre le 21 novembre 2019 (date de la séance 1) et le 15 janvier. En-dessous de la frise, j'ai noté les mouvements d'objets qu'Anne-Laure a évoqués avec moi. Afin de faciliter la lecture, je les présente groupés par catégorie : Arrivées, Départs, Réparations, Circulations, Projets et Cadeaux. J'écris aussi en couleur certains objets qui reviennent au fil des mois, pour les identifier d'une fois sur l'autre.

J'ai compté 87 mouvements, ou projets de mouvements d'objets dans le ménage d'Anne-Laure et Florian durant le suivi. J'ai relevé, pour chacun de ces mouvements, les raisons qu'Anne-Laure mobilisait pour les expliquer. Dans 54 cas, ces raisons étaient en lien avec des évènements qu'elle vivait. Arrivée d'un enfant, festivités, projet de déménagement, confinement et changement de saison… Les évènements qu'ont vécu Anne-Laure, Florian et Barthélémy au cours de ces huit mois de suivi ont eu de nombreux impacts sur les objets. Je prends d'abord le temps de décrire ces changements de manière chronologique, avant de dégager quelques points d'analyse en fin de section.

Entre les deux premières séances d'entretien, de novembre à janvier, naît Barthélémy. Cette naissance occasionne, et occasionnera au fil des mois, l'arrivée de nouveaux objets au sein du foyer : des vêtements, des jouets et des livres, de nouveaux meubles (lit Kododo), et même des équipements ménagers (le BabyCook). Anne-Laure et Florian se débarrassant d'objets pour faire de la place. Par exemple, ils vendent le meuble de la salle de bains pour le remplacer par une table à langer. Anne-Laure se procure des équipements qui s'adaptent à sa vie de jeune mère, comme les hauts d'allaitement. Dans ces mêmes mois surviennent les vacances de Noël, avec des cadeaux : un jean pour Florian, des jeux de société pour la famille et des baskets pour Barthélémy. En séance 3, nous faisons le point sur les changements qui ont eu lieu en janvier et février. Le baptême de Barthélémy a entraîné son lot de cadeaux : vêtements, lunchbox et boîte en bois. À cette occasion, Anne-Laure a offert à ses proches des sachets de baptême qu'elle a cousus main. Elle reprend certaines activités qu'elle n'avait pas faites étant enceinte, comme réparer un meuble à DVD. Durant cet entretien du 26 février, elle me fait part de leur projet de déménager d'ici juillet. Ils se sentent à l'étroit dans leur 58m^2, disposant d'une seule chambre. En outre, la start-up de Florian prévoit de déménager dans une autre ville. Anne-Laure se projette sur le tri des meubles pour vider l'appartement.

La séance 4 a lieu le 19 mars, trois jours après le début du confinement. Anne-Laure doit acheter des vêtements de taille 3 mois, parce que Bathélémy grandit. Elle veut aussi remplacer le Kododo par un lit plus grand, car il ne rentrera bientôt plus dedans. Le confinement ralentit ces projets d'équipement, puisqu'elle ne peut pas se rendre en magasin faire ces courses. En revanche, juste avant le confinement, elle a trouvé des livres pour avoir des histoires à

raconter à Barthélémy, en prévision des semaines à venir. En séance 5, le 24 avril, Anne-Laure et sa famille sont confinés depuis plus d'un mois. Ils laissent en attente le projet de déménagement. Anne-Laure tente de rendre l'appartement plus confortable. Elle déplace la table à manger et le vaisselier pour rendre la circulation plus fluide. À cause du confinement, la famille interrompt certaines activités, qui restent à l'état de projet. Anne-Laure a commandé une pièce blender pour son robot Kenwood qui est tombé en panne, mais les livraisons sont interrompues. Ils ont aussi une lampe dont le pied est desserré, mais doivent attendre que les magasins de bricolage rouvrent pour la réparer. L'arrivée d'objets continue tout de même. La mère d'Anne-Laure leur rend visite, bravant le confinement, pour leur fournir un lit de bébé qui remplace le Kododo. Anne-Laure achète aussi une centrifugeuse pour son robot Kenwood d'occasion, s'arrangeant pour rencontrer la vendeuse en extérieur, lors d'une sortie autorisée. Le dernier rendez-vous a lieu le 1er juillet. Le déménagement est remis à l'ordre du jour : la start-up de Florian projette une délocalisation en septembre. Anne-Laure fait un entretien de son four en profondeur, car elle prévoit de le donner à sa sœur. Ils prévoient aussi de se débarrasser de leur lampe qu'ils ne parviennent pas à réparer, car Anne-Laure juge qu'elle ne s'adaptera pas à la décoration de leur nouveau logement. Un dernier évènement occasionne des changements : l'arrivée de l'été. Anne-Laure achète des sandales, des rideaux thermiques et un ventilateur pour contrer les premières chaleurs.

Avec l'exemple d'Anne-Laure, j'observe comment différents évènements surviennent dans la vie d'un ménage et comment leurs effets sur les objets se combinent. D'abord, ces effets peuvent se cumuler. Dans les premiers mois, trois évènements occasionnent coup sur coup des arrivées d'objets : l'arrivée d'un enfant, le baptême et les fêtes de Noël. Deuxièmement, des évènements aux effets contraires peuvent entrer en concurrence. Chez Anne-Laure, le confinement survient après l'arrivée du bébé. Le confinement restreint la consommation pour certains biens. Mais le fait d'avoir un enfant en bas âge amène Anne-Laure à contourner certaines règles du confinement pour se procurer un lit Kododo malgré la fermeture des magasins. Anne-Laure juge cet équipement plus urgent que les restrictions sanitaires. Troisièmement, les évènements peuvent avoir un effet l'un sur l'autre, et occasionner de nouvelles situations qui ont un impact sur les objets. C'est le cas pour le confinement, qui ralentit les projets de déménagement, ce qui amène Anne-Laure à réaménager son intérieur.

Enfin, j'observe que les mouvements d'objets se font de manière plus ou moins rapide. Le rythme auquel les individus acquièrent, se séparent, utilisent ou réparent leurs objets varie selon les cas. Pour illustrer cela, je prends l'exemple de deux réparations. La première est celle de la cafetière Bodum. Florian avait cassé le contenant en verre. Anne-Laure l'a remplacé le mois d'après, en demandant à sa mère de le commander sur Amazon, car il lui en fallait un d'urgence pour le baptême. À l'inverse, elle met plus de temps à réparer son blender Kenwood. Elle prévoyait déjà de le réparer en février, mais la livraison de la pièce détachée a été interrompue pendant le confinement et en avril, elle ne l'a toujours pas reçue. Les temporalités des objets ne sont donc pas les mêmes.

En proposant une approche par la trajectoire du ménage d'Anne-Laure sur huit mois, j'ai montré que le contexte était très important pour comprendre le sort de certains biens domestiques. Certains évènements s'articulent entre eux, et conjuguent leurs effets sur les carrières des objets. Ils peuvent aussi entrer en concurrence, ou découler d'autres changements de vie. Enfin, les mouvements d'objets se font de manière plus ou moins rapide. Les objets connaissent des phases d'inertie, durant lesquelles ils sont en attente d'être réutilisés, réparés ou supprimés du foyer. Ce dernier constat invite à changer de point de vue pour étudier la carrière des objets dans leur entièreté, en se focalisant sur les objets eux-mêmes : par quelles phases passent les objets au fil de leur carrière ?

5.3. Au fil de la carrière : évolutions du rapport à l'objet durant sa vie dans le foyer

5.3.1. « C'est moche, mais c'est pratique » : analyser la valuation des biens domestiques

Dans la section précédente, j'ai montré que mes enquêtés pouvaient se désintéresser de leurs objets, ou au contraire les redécouvrir, par exemple pendant le confinement (5.2.3). Les variations de la relation entre l'individu et son objet au fil du temps méritent un éclairage particulier. Je propose, dans cette partie 5.3, de me focaliser non plus sur la trajectoire de l'individu, mais sur celle de l'objet. Comment, au fil de sa carrière au sein d'un foyer, l'objet perd-t-il ou gagne-t-il en valeur aux yeux de son propriétaire ? Comment cela influe-t-il sur les pratiques que son propriétaire adopte à son égard ?

Une série de travaux ont relevé l'intérêt d'étudier la valuation comme pratique sociale. La valuation peut renvoyer à la manière dont on augmente la valeur (valorise) d'une chose, mais renvoie aussi aux pratiques par lesquelles des individus déterminent la valeur (évaluent) d'une chose (Vatin, 2009). J'utilise, pour ce chapitre, la deuxième acception. Étudier la valuation revient à étudier toute pratique par laquelle la valeur de quelque chose est établie, attestée, négociée, questionnée (Doganova et al., 2014, p. 87). Des courants divers (sociologie des pratiques culturelles, sociologie économique, sociologie des sciences, etc.) étudient la valuation depuis des années (Lamont, 2012). La sociologie de la valuation s'est ensuite constituée en champ, avec l'avènement de la revue *Valuation Studies* en 2013.

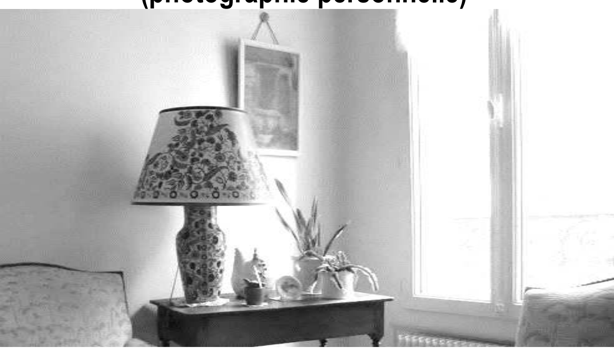
Les recherches ont montré comment se construisent les valeurs, très souvent dans des espaces d'échange. Par exemple, Michèle Lamont a étudié les pratiques d'évaluation qui ont lieu lors du *peer reviewing* dans le milieu académique. Elle relève que ces pratiques reposent sur une série d'éléments : des technologies d'évaluation, des critères, des règles, etc. (Lamont, 2012). De même, plusieurs articles ont abordé la question de la valuation des objets : un

numéro de *Valuation Studies* aborde la valuation des déchets, enquêtant sur des déchetteries (Laser, 2020), des groupes d'individus qui récupèrent dans les poubelles (Lehtonen et Pyyhtinen, 2020) ou le marché des livres d'occasion (Greeson, 2020). Par contraste avec ces travaux, je m'intéresse à une valuation qui a lieu dans une sphère qui n'est pas un espace d'échange : des foyers individuels. Cette valuation semble moins collective, organisée et outillée. Je vais toutefois m'attacher à déceler les critères avec lesquels les individus attribuent des valeurs à leurs biens domestiques, et la manière dont cette valuation varie.

Mais d'abord, je m'interroge sur ce que « valeur » veut dire. Quand les individus disent qu'ils accordent de la valeur à un objet, cette valeur peut avoir plusieurs dimensions. Je fais cette hypothèse à partir des travaux en sociologie de l'art. Ceux-ci montrent qu'on peut évaluer un film à l'aune de sa moralité (« ce film est indécent ») ou de son aspect esthétique (Heinich, 2017b, 2017a). Les individus accordent aussi différentes valeurs aux monuments. Certains accordent une « valeur historique » à ceux qui leur paraissent « représenter des étapes particulièrement marquantes dans l'évolution d'une branche déterminée de l'activité humaine » (Riegl, 1984, p. 37). D'autres valorisent plutôt une « valeur d'ancienneté », c'est-à-dire la trace physique du temps (patine de l'objet, dégradation progressive). L'observation du travail des restaurateurs et conservateurs d'art a montré que ces deux types de valeur pouvaient être mis en concurrence (Hénaut, 2011a, 2011b).

Quid des biens domestiques ordinaires ? Sur mon terrain, les individus n'évaluent pas leurs objets de la même manière. Prenons deux exemples d'une même catégorie d'objets, les lampes. Colette met en avant l'aspect esthétique de sa lampe de salon, qu'elle a achetée auprès d'une artisane (voir Figure 51). Guillaume, lui, valorise l'aspect fonctionnel de sa lampe de chevet (voir Figure 52). L'essentiel est qu'elle soit « pratique ». Deux valeurs sont mises en avant dans ces extraits : une valeur de beauté et une valeur de fonctionnalité.

Figure 51. La lampe du salon de Colette (photographie personnelle)



La dame, elle faisait ça à la main. […] Comme je suis assez sensible aux choses qui ont demandé beaucoup de travail, d'attention… ça m'a séduite. […] Une finesse incroyable. **— Colette, 83 ans, enseignante-chercheuse à la retraite**

Figure 52. La lampe de chevet de Guillaume (photographie personnelle)



Tu peux la pincer à un meuble ou à un bout de planche. Elle est bleue, avec une tige modulable, c'est-à-dire que tu peux l'orienter où tu veux. C'est assez moche, mais c'est pratique ! **— Guillaume, 28 ans, comédien**

La valeur que les individus accordent aux objets ordinaires a été beaucoup étudiée par d'autres disciplines que la sociologie. Un travail en sciences de gestion appelle cette valeur la

« valeur perçue » (*perceived value*) (Shi, Huang et Sarigöllü, 2022), et la décline en trois composantes. La « valeur fonctionnelle » renvoie à la manière dont l'objet satisfait les envies et besoins de son propriétaire. La « valeur sociale » est la manière dont l'objet permet à son propriétaire d'exprimer un statut. La « valeur émotionnelle » renvoie aux états émotionnels auxquels le propriétaire associe l'usage de l'objet, comme la joie, l'agacement ou l'attachement. La valeur perçue de l'objet, somme de ces trois composantes, évolue au fil du temps. D'après les auteurs, durant les premiers usages de l'objet, la valeur perçue ne décline pas, sauf si l'objet s'avère dysfonctionnel ou décevant (valeur fonctionnelle), si la mode autour de l'objet se termine vite (valeur sociale), ou si le consommateur est frustré de ne pas avoir acheté un autre produit (valeur émotionnelle). Durant les usages courants, la valeur fonctionnelle décroît progressivement, ainsi que la valeur sociale au fil de l'arrivée des traces d'usure. En revanche, la valeur émotionnelle se développe au fil du temps, à travers l'une de ses dimensions : l'attachement[205]. Lorsque le propriétaire répare ou transforme son objet, la valeur fonctionnelle augmente : il récupère les fonctions de l'objet ou de nouvelles fonctions. La valeur sociale augmente si l'individu et son entourage associent à la réparation une image de sobriété et d'écologie, mais peut baisser si ces pratiques renvoient plutôt à une image de pauvreté. Enfin, la valeur émotionnelle augmente car ces pratiques créent de la fierté chez le propriétaire. Au fil de la carrière de l'objet, les valeurs fonctionnelle et sociale décroissent souvent, et la valeur émotionnelle augmente avec l'attachement.

L'attachement est une dimension de la valeur émotionnelle bien étayée par la littérature. En sociologie, cette notion renvoie souvent aux travaux d'Antoine Hennion (2004, 2009)[206] sur les pratiques sportives et culturelles amateurs. Selon lui, l'attachement pour un objet est lié à la passion pour le domaine que représente l'objet. Toutefois, comme le souligne Valérie Sacriste, beaucoup d'individus sont attachés à certains objets sans qu'ils soient liés à des centres d'intérêt. Ce sont souvent des objets d'affect, intimes (Sacriste, 2018, p. 322). L'anthropologie a aussi beaucoup travaillé cette notion. Thierry Bonnot montre comment un objet contient « l'ensemble de ses liaisons avec des individus » (Bonnot, 2014, p. 188). Véronique Dassié a travaillé sur les « objets souvenir », qui contiennent « une mémoire, individuelle ou collective, qui circule et se transmet », et dont les propriétaires réactivent le souvenir en les regardant et les touchant (Dassié, 2010, p. 16). Les objets servent ainsi d'aide-mémoire, rappelant les lieux, les personnes, les évènements. La manière dont les individus les expose et les places dans leur maison, les classant ou les cachant (dans des armoires, des caves), révèle une part de leur rapport à cette mémoire (Debary et Turgeon, 2007). Les travaux de design et de marketing soulignent, dans cette lignée, que l'attachement est un lien émotionnel entre le propriétaire et son objet (Chapman, 2015 ; Mugge, Schifferstein et Schoormans, 2006) qui se développe à travers les expériences vécues avec l'objet (Mittal, 2006). Il rend l'objet non-interchangeable (Belk, 1992 ; Kleine et Baker, 2004), puisque celui-

[205] Je consacrerai un développement à cette notion d'attachement dans la prochaine section, en 5.3.2.
[206] Elle peut renvoyer aussi aux travaux de Michel Callon, Cécile Méadel et Vololona Rabeharisoa sur les attachements marchands (Callon, Méadel et Rabeharisoa, 2000). J'aborderai cette deuxième définition dans la section 5.3.5.

ci contient des souvenirs et des identités passées de l'individu (Belk, 1990, 1991). Toutefois, cette littérature n'approche pas complètement la manière dont l'attachement se construit dans le rapport quotidien avec les objets ordinaires. Je traite cet aspect dans la section 5.3.2.

En plus des valeurs fonctionnelle, sociale et émotionnelle, un travail met en avant une autre valeur. Valérie Guillard et Christian Pinson (2012) ont étudié des individus qui ont tendance à « tout garder ». Leurs enquêtés mettent en avant trois raisons pour expliquer le fait qu'ils gardent un objet. D'abord, ils tiennent à cet objet : cela se rapproche de la « valeur émotionnelle » identifiée par Shi, Huang et Sarigöllü (2022). Ensuite, ils en auront peut-être besoin plus tard : cette raison rappelle la « valeur fonctionnelle ». Mais la troisième est différente : il s'agit d'une raison économique. Les individus étudiés par Guillard et Pinson restent conscients de la valeur d'origine de l'objet. Pour eux, s'en débarrasser reviendrait à « jeter de l'argent par les fenêtres ».

Les valeurs fonctionnelle, sociale, émotionnelle et économique sont-elles les seules composantes de la valeur perçue des objets ? Comment varient-elles selon les objets considérés, mais aussi selon les individus ? Sur mon terrain, je vois que mes enquêtés valorisent (au moins) six caractéristiques différentes dans un objet. J'en ajoute deux à la liste de celles déjà identifiées par la littérature : les valeurs esthétique et écologique. Je liste, dans le Tableau 34, ces six formes de valeur. Ce tableau présente leurs noms, définitions, et les manières dont elles peuvent évoluer au fil du temps. Ces résultats sont issus des cas que j'ai étudiés sur mon terrain. Ils peuvent être complétés par d'autres terrains futurs, sur d'autres individus avec d'autres objets et dans d'autres contextes.

Tableau 34. Différentes composantes de la valeur perçue d'un objet

Valeur	Définition	Évolutions possibles
Valeur fonctionnelle	Réponse de l'objet aux attentes (état de marche, fonctions, taille)	S'accroît quand l'individu s'y habitue. Décroît avec l'usure et les pannes. Peut varier selon les attentes de l'individu.
Valeur émotionnelle	Émotions suscitées (dont attachement) par l'objet	Diverses émotions peuvent survenir au fil du temps. L'attachement, lui, peut augmenter, rester inexistant, ou décroître.
Valeur sociale	Prestige symbolique apporté par l'objet	Baisse ou augmente au fil des modes. L'usure peut la faire baisser, sauf effet patrimonial de la « patine ».
Valeur économique	Argent représenté par l'objet	Reste stable si l'individu garde en tête le coût initial de l'objet. Peut décroître au fil de l'usure et du cours estimé de l'objet, ou augmenter si l'objet devient « *vintage* ».
Valeur esthétique	Aspect matériel, beauté accordée à l'objet	Peut diminuer ou augmenter, notamment si l'on aime ou non les traces d'usure.
Valeur écologique	Coût de production, consommation d'énergie	L'individu peut accorder une forte valeur à l'objet parce qu'il a demandé des ressources pour être fabriqué. Il peut en revanche le dévaluer s'il consomme trop.

Je vais développer les opérations réalisées par les individus pour accorder telle ou telle valeur aux objets. J'aborde d'abord ensemble les valeurs fonctionnelle et émotionnelle, très fortement façonnées par les interactions entre l'individu et son objet (5.3.2). Je développe ensuite les valeurs sociale et économique, montrant comment les variations de ces deux formes de valeur sont fortement liées au contexte et aux effets de mode (5.3.4). Les valeurs esthétique et écologique sont quant à elles fortement construites par la manière dont le goût et l'engagement de l'individu s'est développé au fil des socialisations successives (5.3.5). Je montre ensuite les effets qu'ont ces opérations de valuation sur la relation à l'objet et sur les pratiques de longévité. J'identifie des étapes récurrentes dans la trajectoire des objets (5.3.6), ainsi que certaines trajectoires qu'ils peuvent parcourir, gagnant ou perdant de la valeur aux yeux de leurs propriétaires (5.3.7).

5.3.2. Des valeurs fonctionnelle et émotionnelle façonnées par les interactions avec l'objet

Comment les individus en viennent-ils à accorder une valeur fonctionnelle ou émotionnelle à leurs objets ? Je traite ces deux valeurs ensemble parce que la manière dont les individus les attribuent à leurs objets est similaire. Les individus enquêtés donnent de la valeur fonctionnelle ou de la valeur émotionnelle à leurs objets au fil de leurs interactions directes avec eux. Commençons par la valeur fonctionnelle. Celle-ci renvoie à la manière dont l'objet satisfait les envies de son propriétaire (Shi, Huang et Sarigöllü, 2022). Comment cette valeur se construit-elle et varie-t-elle avec le temps ?

Lorsqu'un individu fait l'acquisition d'un nouvel objet qui répond à ses attentes et envies, la valeur fonctionnelle qu'il accorde à celui-ci est souvent forte. Toutefois, certains enquêtés ne sont pas tout de suite complètement satisfaits de leur objet. Ils doivent d'abord se familiariser avec lui pour en avoir un usage qu'ils considèrent optimal. Certains objets peuvent ainsi gagner en valeur fonctionnelle aux yeux de leurs propriétaires quand ces derniers apprennent à interagir avec lui. C'est ce que je note en écoutant Catherine, 55 ans, épouse d'un architecte et mère de trois enfants. Catherine a remplacé son téléphone et doit s'adapter à son nouveau modèle. Lors des premières prises en main, la valeur fonctionnelle de son téléphone est basse à ses yeux : elle a du mal à le faire marcher.

> *Il y a sans cesse une adaptation de moi à faire pour les logiciels. C'est une espèce de lutte, pour réapprendre à chaque fois les trucs, avec plein de choses qui ne me servent pas et dont je ne vais jamais me servir, mais qui embrouillent les fonctions simples que je veux utiliser. […] Je n'ai pas un doigt digital. Donc mes enfants me disent : « Il faut mettre toute la pulpe sur le truc » ; après, il y a plein de fenêtres qui s'ouvrent, tu ne leur as rien demandé… ! [rire]*
> ***— Catherine, 55 ans, chargée d'études devenue mère au foyer***

Cet épisode rappelle la notion de « familiarisation » développée par Laurent Thévenot, dans son article sur le « régime de familiarité ». L'auteur relève que quand l'individu découvre

un objet, il passe par une phase de domestication. Il identifie des « points de contact » (Thévenot, 1994, p. 85) qui sont souvent des boutons ou des manettes, qu'il expérimente, en faisant attention aux réactions de l'objet à ses gestes. Au fur et à mesure, l'individu apprend à manier l'objet et développe une « expertise » sur l'objet. Catherine, mais aussi d'autres enquêtés expérimentent ce processus au fil duquel leur usage de l'objet devient plus confortable, plus fluide.

La valeur fonctionnelle peut donc augmenter au fil des usages de l'objet, parce que les individus *se font* à leurs objets. Mais inversement, les usages peuvent amener les objets à *se faire* aux individus. Adrien, jeune diplômé d'école d'ingénieur de 29 ans, m'a parlé d'une poêle qu'il a acheté avec sa compagne Erika quand ils étaient partis habiter aux États-Unis. Ils y étaient pendant un an, pour le travail, et résidaient dans la ville d'Athens. Là-bas, leurs voisins possédaient des poêles en fonte, non traitées, dont ils fabriquaient le revêtement au fur et à mesure. Ils appelaient ce procédé le « *seasoning* », en anglais. Chez Adrien, l'utilisation de la poêle se confond avec son entretien : les usages se succèdent pour en fabriquer, couche après couche, le revêtement. Cet exemple, ainsi que celui de Catherine, montre que la valeur fonctionnelle n'augmente pas seulement parce que le temps passe, mais aussi au fil des pratiques d'usage et de soin des individus.

> *Ce qu'il faut faire, c'est vachement l'utiliser, brûler des graisses de temps en temps dedans, pour la seasoner, et qu'elle reste vivante. En gros, que le revêtement se fasse… Avant l'invention du téflon, les poêles de grand-mère c'était ça. […]*
>
> ***Enquêtrice : Mais donc comme tu l'as achetée neuve, il faut le temps qu'elle se fasse.***
>
> *Ouais. Il faut la faire toi-même… En plus ça marche mieux avec des graisses animales. Du coup, on était déjà végétariens, mais on a quand même acheté du lard pour… !* ***— Adrien, 29 ans, jeune diplômé d'école d'ingénieur en recherche d'emploi***

Mais les individus enquêtés dévaluent aussi parfois leurs objets du point de vue de leur valeur fonctionnelle. J'observe plusieurs moments où l'objet perd de l'intérêt aux yeux de son propriétaire, parce que celui-ci n'en trouve plus un usage qu'il juge optimal. Il laisse alors de côté l'objet, l'utilisant de moins en moins, le stockant ou s'en débarrassant. Un exemple de cette perte de valeur fonctionnelle est celui du lave-linge de Guillaume, que j'ai donné en 5,1. Lorsque Guillaume déménage et que son lave-linge ne rentre pas dans le nouvel appartement, la valeur fonctionnelle qu'il lui accorde baisse. Le lave-linge ne peut plus s'intégrer dans l'espace de vie de son propriétaire ; il devient dérangeant, encombrant. La valeur fonctionnelle que les individus attribuent à un objet peut donc varier au fil de leurs attentes, qui évoluent elles-mêmes au fil des situations personnelles.

La valeur fonctionnelle peut aussi décroître avec l'usure et les pannes. Souvent, les sens jouent dans la manière dont les individus valuent leurs biens. L'importance des sens dans la valuation a été relevée sur le terrain des individus qui récupèrent des invendus. L'odeur, la texture et le visuel des produits alimentaires leur permettent de déterminer s'ils valent la peine d'être récupérés (Lehtonen et Pyyhtinen, 2020). Ici, la vue joue un rôle : j'ai cité, dans le

Chapitre 4, Colette qui observait l'usure du tissu de son canapé. L'odorat ou le toucher sont aussi importants : on peut sentir le brûlé ou la surchauffe d'un équipement électrique. Cela peut aussi être l'ouïe, comme pour Michèle, 61 ans. Son mari, aide-technicien, a longtemps entretenu leur lave-linge, mais a fini par abandonner :

> *Là, la machine à laver, elle n'était même pas en panne, mais elle faisait des bruits. Elle avait presque 30 ans. Il y avait sûrement des roulements ou quelque chose à changer, puis mon mari était décidé à rechanger, donc c'est lui qui a fait l'achat d'une machine à laver neuve.* — ***Michèle, 61 ans, employée d'assurance à la retraite***

La valuation des biens par les individus dépend aussi de leurs outils et de leurs compétences. C'est un autre point relevé sur le terrain des invendus alimentaires (Lehtonen et Pyyhtinen, 2020) : la valuation de certains aliments dépend de ce que les gens savent qu'ils pourront en faire. Par exemple, les individus qui possèdent un blender envisagent plus facilement de récupérer et d'utiliser des fruits vieillis. Sans blender, ils accordent moins de valeur à l'aliment parce qu'ils peuvent moins le transformer. De même, sans compétences de réparation ou de bricolage, mais aussi sans idées d'usages alternatifs d'un objet, les individus accordent moins de valeur à un objet en panne.

La valeur émotionnelle renvoie, d'après Shi, Huang et Sarigöllü (2022), aux sentiments que l'objet procure à son propriétaire. Les auteurs mentionnent la joie que peut procurer un objet ou les agacements qu'il peut susciter. Cette définition est à mon sens trop large et trop complexe pour bien appréhender la valuation à l'œuvre autour des biens domestiques. En regroupant les émotions positives et négatives que peut procurer l'objet, elle brouille l'analyse. De plus, dans le sens commun et dans le discours de mes enquêtés, lorsqu'ils parlent de « valeur sentimentale » d'un objet, ils évoquent toujours l'attachement qui les lient à lui. Je propose donc de simplifier et réduire la valeur émotionnelle à la notion d'attachement, qui en est la dimension la plus structurante. Les individus n'accordent pas toujours une valeur émotionnelle à leur objet. Par exemple, Thierry reste assez hermétique à l'attachement que pourrait lui procurer son smartphone. Il le met à distance en soulignant son côté utilitaire et fonctionnel, loin de toute émotion.

> *C'est un outil pratique. Google Maps ça me rend service ; Google ça me rend service aussi ; l'Agenda, je mets tout dans l'Agenda. […] C'est un outil de bureautique. Mais c'est tout. Je ne prends pas de selfie, je ne prends pas de photos… Je suis tout à fait détaché de cet objet-là.* ***— Thierry, 66 ans, ancien directeur commercial retraité***

Comment se construit l'attachement au fil du temps ? Véronique Dassié montre que les objets accèdent au statut de souvenirs quand ils commencent à contenir une absence : époque désormais révolue, être disparu, etc. (Dassié, 2010). Ce résultat se retrouve sur mon terrain, mais j'y observe aussi autre chose. Comme pour la valeur fonctionnelle, les individus enquêtés accordent une valeur émotionnelle à l'objet au fil de leurs interactions avec celui-ci. Les individus s'attachent à leurs objets au fil des usages qu'ils en font. Ces objets n'ont pas besoin d'être des modèles uniques ou rares pour que leurs propriétaires y tiennent. Christophe, 44

ans, a choisi deux objets très différents pour illustrer le thème de photo-élicitation suivant : « Un objet auquel tu tiens »[207].

> *« Auquel tu tiens ». […] Mon iPod. Celui-là, ça a été mon compagnon de… ! Quoi qu'il y en a deux, d'objets. En le posant, je vois : le plateau. C'est un plateau que j'ai récupéré de ma grand-mère, qui vient d'Algérie, qu'elle avait depuis des années. Elle est décédée, elle avait son appart et du coup on a été vider pour le vendre. Il y avait le plateau, j'ai demandé si je pouvais le récupérer, on m'a dit « oui », donc… il a une valeur sentimentale.* ***— Christophe, 44 ans, animateur en école maternelle***



Figure 53. « Un objet auquel tu tiens », l'iPod et le plateau de Christophe (photographie de l'enquêté)

Le premier objet auquel Christophe tient est un iPod (voir Figure 53), qu'il a mis du temps à acheter à la Fnac, et auquel il a d'abord (il l'explique dans le reste de l'entretien) tenu pour sa fonction. Il pouvait transporter sa musique avec lui et il le trouvait pratique. L'iPod s'est chargé de souvenirs au fil des ans, dans un processus lent et progressif. Un objet produit en masse peut ainsi susciter de l'attachement au fil des expériences. Cet objet n'encapsule pas forcément des évènements marquants ou des figures familiales : il encapsule du quotidien, une période de la vie. Sur le terrain des biens culturels, Quentin Gilliotte avait aussi relevé comment un individu pouvait investir du symbolique dans un objet produit à des milliers d'exemplaires. « Un livre qui a vieilli, un CD dont le livret de paroles et légèrement corné, un vinyle qui était possédé par ses parents ou ses grands-parents, sont autant de cas où le bien lui-même acquiert une singularité, le rendant progressivement moins standardisé » (Gilliotte, 2019, p. 165). Quentin Gilliotte appelle « singularisation » le processus par lequel les biens produits à la chaîne deviennent uniques et se chargent « d'un attachement signifiant » (Gilliotte, 2021, p. 15). Le deuxième objet est un objet chargé d'histoire : le plateau de sa grand-mère, rapporté d'Algérie. Cet objet contient une mémoire familiale, rappelle un membre de l'entourage, ce qui est l'un des moteurs de la valeur émotionnelle que l'on peut placer dans un objet (Mortain, 2000). Ce mécanisme a été fortement étudié dans le cas des jouets, qui constituent à la fois des liens familiaux (ils rappellent le membre de la famille qui

[207] Pour rappel, dans l'enquête « Pratiques domestiques » (voir encadré du Chapitre 2), j'ai proposé à certains enquêtés de faire des photographies sur des thèmes que je leur indiquais.

les a offerts) et des réservoirs de mémoire, d'où la difficulté de certains à s'en débarrasser (Vincent, 2001).

Les individus peuvent donc développer un attachement aux objets par leurs usages de l'objet. Cette valeur émotionnelle se crée, concrètement, par la fréquentation physique de l'objet. Quentin Gilliotte met justement l'accent sur le « rapport sensible » de ses enquêtés avec leurs biens culturels, qui passe « par le toucher, l'odeur, la place prise au sein de l'espace domestique » (Gilliotte, 2021, p. 8). À mon sens, ce rapport sensible contribue à construire et à nourrir l'attachement à l'objet. Je relève cela au fil d'un échange avec Alexandre au sujet des objets qu'il aime bien. Alexandre a trois grandes passions : le café, la photographie et le cinéma. Une hypothèse que j'ai faite durant l'entretien, dans la lignée des travaux sur l'attachement, étaient qu'il s'attachait aux objets qui lui permettaient de réaliser ces passions (Hennion, 2004). Pour autant, si Alexandre a développé un attachement fort pour des objets liés à ces deux premiers hobbies, c'est moins le cas pour le troisième. D'après lui, c'est surtout le contact physique et mécanique avec l'objet qui crée l'attachement, plutôt que les activités auxquels sont liés les objets.

La télé tu vois ça fait douze ans qu'on l'a, je ne suis pas plus attaché que ça.

Enquêtrice : C'est en fonction des activités qui te tiennent à cœur.

Après, j'adore le cinéma, j'adore regarder des films et tout ça…

Enquêtrice : D'accord, mon hypothèse ne marchait pas très bien. [rire général] […]

Mais la télé c'est différent parce que c'est vachement passif comme activité. Alors que… le grille-pain, je ne sais pas pourquoi, mais toute cette mécanique, le mixeur, le café pareil tu fais le… C'est une machine à levier, tu fais comme ça et t'appuies pour extraire le café.

Enquêtrice : Il y a un côté très manuel.

Ouais. — ***Alexandre, 35 ans, technicien audiovisuel***

La valeur émotionnelle qu'un individu attribue à un objet peut aussi découler des pratiques de soin qu'il adopte à son égard, comme pour la valeur fonctionnelle. J'ai observé, dans un exemple de réparation, la construction de l'attachement. Tina a passé un week-end à réparer son lave-linge avec son compagnon. Elle avait décidé de déjouer les pronostics pessimistes de son service-après-vente ; je détaillerai cet exemple dans le Chapitre 6, en section 6.1.3. Tina a un souvenir positif de ce week-end : son compagnon et elles se complétaient bien, l'un prenant le relais de l'autre quand ils peinaient sur une étape de la réparation. Ils ont passé un bon moment, et ce moment s'inscrit dans les souvenirs qu'elle a avec cette machine à laver. Elle tire aussi beaucoup de fierté du succès de la réparation : elle a réussi à résister aux pronostics du SAV. Après la réparation, un nouvel attachement s'est créé autour de la machine. Tina et son compagnon lui ont donné « un petit nom » qui la personnifie : ils l'ont appelée « Bernadette ». Ils changent aussi la manière dont ils la perçoivent, puisque lors du redémarrage de la machine, ils se mettent à lui parler comme à un être vivant :

Les premières machines qu'on a relancées on était là : « Aïe, Bernadette… tu ne nous lâches pas, t'es repartie, on est fiers de toi, tu vas y arriver !! ». On lui disait merci à la fin des machines… […] La grosse angoisse quand [mon compagnon] a déménagé c'était : « Est-ce que Bernadette va rentrer ? ». Parce qu'il a un loft c'est un peu des trucs, il faut exactement la bonne hauteur, il ne pouvait pas avoir n'importe quel réfrigérateur… Et donc j'étais là : « Non alors si tu ne peux pas prendre Bernadette ça va être horrible de nous en séparer alors qu'on a fait tant de choses pour elle ». Et heureusement c'est rentré. ***— Tina, 48 ans, coach en écriture***

La valuation émotionnelle des objets est régie, contrôlée et nourrie par les relations entre proches. La littérature a montré que certains objets ont pour principal rôle de maintenir le lien avec les proches et la famille (Woodward, 2021). J'ai observé, sur le terrain, plusieurs cas où des enquêtées étaient même contraintes, par d'autres membres de la famille, de garder certains objets. Il s'agissait toujours de femmes. Colette est veuve et vit seule dans son appartement, mais accueille régulièrement ses enfants et petits-enfants. Elle a dédié une salle de son appartement à son bureau, mais celle-ci est aussi remplie d'objets destinés à ses petits-enfants : des caisses de jouets dont ils ne se servent plus et un vieil ordinateur fixe qui lit encore les anciens CD-ROM (voir Figure 54). Colette aimerait faire de la place dans cette pièce, qu'elle juge encombrée. Or, ses petits-enfants ne veulent pas qu'elle s'en débarrasse : ce sont des souvenirs pour eux. Des individus comme Colette sont ainsi contraints de garder un objet parce qu'il revêt une valeur émotionnelle pour certains proches.

Figure 54. Un coin du bureau / salle de jeux de Colette (photographie personnelle)



L'exemple de Colette permet de montrer autre chose : la gestion des objets chargés de valeur émotionnelle est très genrée. Sibylle Gollac a enquêté sur les maisons de famille, à travers une ethnographie fournie d'une dizaine d'années au sein d'une famille. Elle relève que

les maisons de famille suscitent deux questions chez leurs usagers : « comment maintenir un usage partagé de ce logement et comment le transmettre aux générations suivantes ? » (Billaud et al., 2015, p. 27). Le rôle des hommes et des femmes autour des maisons de famille est très différent. Aux hommes le rôle de « bâtisseurs » : l'accumulation du patrimoine, la fondation d'une famille, la transmission. Aux femmes, le rôle de « gardiennes », celui de l'entretien et de la conservation des espaces domestiques. Les femmes sont garantes de l'ordre et de la stabilité. L'attachement aux objets est sujet à une assignation de rôle : les femmes sont socialisées à valoriser leur relation émotionnelle à l'objet. Quand bien même elles ne sont pas elles-mêmes attachées, comme c'est le cas de Colette, elles sont sommées de garder, préserver, conserver — d'autant plus lorsque leur maison est un lieu de retrouvailles familiales et de mémoire.

Les individus peuvent aussi chercher à se détacher de certains objets. La forte valeur émotionnelle qu'ils accordent à certains objets est parfois pesante. L'envie de faire du tri fait partie de ce désir d'être allégé du poids de ses objets, parfois physiquement et émotionnellement encombrants. Flavia, comme sa mère et sa sœur, a tendance à tout garder. Flavia est originaire du Brésil, d'une région qui avait peu accès à la consommation. Sa mère et sa sœur y accumulent des sacs d'objets comme des pierres précieuses. Elle-même a gardé cette tendance, conservant par exemple des boîtes en fer blanc pour en faire quelque chose un jour, sans savoir quoi. Mais elle tente de changer.

> *Parfois c'est difficile, oui, de ne pas s'attacher aux objets, et de dire : « Ah oui, mince, là il va falloir que je choisisse entre ça et ça », et du coup c'est un peu difficile, mais bon, je me force et je garde vraiment… Ouais. […] Les livres, tu vois [elle montre la bibliothèque où toutes les couvertures des livres sont défraîchies par le soleil]. Les livres, ça m'embête qu'ils soient en train de perdre la couleur, avec la lumière. Il y a des vêtements ici, que je garde depuis longtemps et qui commencent à être vieux. Je dis : « Ah, zut, ça va finir », tu vois. Ça va être fini.* ***— Flavia, 49 ans, secrétaire administrative en reconversion***

Le cheminement de Flavia vers le détachement est amorcé, mais ne semble pas encore terminé. Anne-Laure, dont j'ai présenté la chronologie en section 5.2.4, se demande explicitement si elle a envie d'être confrontée à des objets aussi chargés d'histoire. Pour une fois dans cette thèse, j'évoque un objet hors de mon champ : une voiture. Je choisis de citer cet exemple pour la manière dont il explicite la complexité du rapport émotionnel que les individus peuvent avoir avec un objet. Anne-Laure a récupéré la voiture de sa grand-mère, qui s'est installée en EHPAD. Or, cette voiture a quelque chose de particulier :

> *La vitre conducteur, [ma grand-mère] elle avait la manie de faire comme ça, pour nettoyer sa vitre… Dans ce sens-là, donc pas paume contre la vitre, mais de le faire avec le dos de sa main. Donc avec sa bague en diamant qui vient rayer le verre. Donc du coup, la vitre conducteur est complètement rayée de sa bague en diamant ! Je m'étais dit qu'un jour, le jour où le carreau a un pet ou quoi, je le ferais changer. Mais bon, rien d'urgent, c'est juste esthétique. Ça je n'aime pas, donc à chaque fois que je vois ça je pense à ma grand-mère, et à chaque fois que*

je nettoie la vitre moi je mets la paume contre la vitre, du coup je pense à elle ! ***— Anne-Laure, 36 ans, mère au foyer pour le moment***

L'exemple d'Anne-Laure montre bien comment l'histoire de l'objet peut se matérialiser à travers une trace visible. L'ancien usage de l'objet laisse une trace, qui rappelle des souvenirs et des émotions. Anne-Laure n'a pas l'air d'apprécier particulièrement ce détail. À un autre moment de l'entretien, où elle se demande : « Est-ce que cette histoire je veux la garder sous les yeux tous les jours ou pas ? ». Elle ajoute que le jour où sa grand-mère mourra, voir cette vitre rayée risque de la rendre très triste. C'est pour cela qu'elle envisage de la faire remplacer — pour effacer le souvenir. La littérature anthropologique a montré comment certains construisent autour de l'absence, à l'image des parisiens qui se réunissent autour d'une plage sans mer, l'évènement « Paris-Plage ». Elle traite de l'oubli comme phénomène mémoriel et de la manière dont l'absence se construit et s'entretient (Debary et Turgeon, 2007). Certains individus font ainsi le choix d'ignorer des objets qui pourraient revêtir une trop forte valeur émotionnelle à leurs yeux, pour éviter de s'encombrer des histoires qu'ils contiennent.

5.3.3. Des valeurs sociale et économique soumises aux effets de mode

Dans cette section, j'analyse la manière dont les individus attribuent une valeur sociale ou économique à leurs objets. Les individus évaluent souvent les valeurs sociale et économique de leurs objets en lien avec le cours de la mode et l'innovation technologique. Pour ces deux types de valeurs, la valuation est très dépendante de la manière dont les autres, c'est-à-dire l'entourage des enquêtés ou la société en général, perçoivent les objets. La valuation résulte aussi de la mise en relation de l'objet avec un réseau d'autres objets qui existent sur le marché ou qui appartiennent à leur entourage. Les individus estiment la valeur sociale et économique de leur objet en fonction de ce qui existe ailleurs, de plus ou moins moderne, plus ou moins performant, plus ou moins cher.

La valeur sociale renvoie au prestige symbolique dont les acteurs estiment bénéficier grâce à l'objet (Shi, Huang et Sarigöllü, 2022). Les auteurs lient souvent ce prestige au fait d'être à la mode ou au fait d'être perçu comme « pouvant se permettre » de se procurer des biens de luxe. Une surprise sur mon terrain a été de ne pas trouver ce raisonnement chez mes enquêtés. Les individus que j'interviewe ont cette particularité de souhaiter faire durer leurs objets. En lien avec cela, et même s'ils sont pourtant loin d'être isolés de toute forme de consommation, ils rejettent ce discours-là et mettent un point d'honneur, à l'inverse, à dévaloriser la mode. Cette dévalorisation est omniprésente dans leur rhétorique. Je n'ai pas trouvé, dans les 112 entretiens que j'ai menés au total, d'exemple où les individus valorisent un de leurs objets parce qu'il est à la mode. Lorsque que je recherche les termes « tendance », « high-tech », « à la mode » ou « dernier cri » dans les entretiens, je n'obtiens que des extraits où les individus critiquent ces notions. Ils se distinguent fortement, dans leurs discours, de ceux qui rechercheraient des objets qui remplissent ces critères de prestige symbolique. En réalité, ici, le prestige symbolique de l'objet semble parfois venir justement du fait qu'il est

vieux et que les individus l'ont fait durer. L'âge de l'objet permet de témoigner du fait que l'on n'est pas sujet à la mode. Je développe cette forme de distinction dans le Chapitre 6, en 6.2.4.

Toutefois, j'observe certains cas où les individus revoient à la baisse la valeur sociale d'un objet parce qu'il a l'air usé. Certains ont notamment du mal à porter des vêtements vieux, fortement dévalués par l'entourage. Chez Baptiste, étudiant en école de commerce et stagiaire en contrôle de gestion, l'usure de ses pantalons provoque de la gêne :

> *À un moment je ne portais que des pantalons troués. Parce que je ne voulais pas consacrer d'argent à ça ! Et du coup, même ma mère elle m'engueulait, elle disait : « Ouais, mais Baptiste, il faut que t'achètes des pantalons ! ». Du coup, je m'en suis acheté 4 d'un coup. Mais c'est des trucs qui s'usent beaucoup, je trouve, les pantalons. […] Surtout que je les porte en slim, donc ils ont tendance à se… [il désigne l'entrejambe, sous-entendant que ça craque toujours à cet endroit]. Du coup je préfère croiser les jambes… ! [rire] En plus, là où j'étais vraiment gêné, c'est quand j'étais à mon travail, on me faisait la remarque : « Eh, Baptiste, t'as ton pantalon troué », je fais : « Ah bon ? ». Au bout de quelques fois, ça ne marchait plus, quoi !* ***— Baptiste, 24 ans, contrôleur de gestion stagiaire***

La valeur sociale de l'objet peut varier en fonction des signes d'usure, mais aussi de la mode. C'est ce qui est arrivé à Céline, gestionnaire achats de 43 ans. Céline vit en couple avec son mari informaticien et leurs deux filles, dans une maison en banlieue. Elle relève comment ils ont eu l'air « dépassés » aux yeux de leur entourage quand ils avaient encore une télévision cathodique, à l'heure des écrans plats. Si dans le cas de Baptiste, la dévaluation de ses pantalons par sa mère et ses collègues l'a amené à s'en séparer, Céline et son mari ne cèdent pas aux discours de leur entourage. Je développerai cette question du rôle de l'entourage sur les pratiques de longévité dans le Chapitre 6, section 6.2.3.

> *On avait une télé cathodique, énorme… […] Et tout le monde commençait à avoir des écrans plats. À chaque fois qu'on venait chez nous : « Oh, dis donc, vous êtes pas encore passés aux écrans plats ? ». « Ben non : on ira jusqu'au bout ». […] Du coup elle était jusqu'au bout, où l'écran était tout vert, ça ne marchait plus… Et puis là, on a racheté cette télé…* ***— Céline, 43 ans, gestionnaire achats***

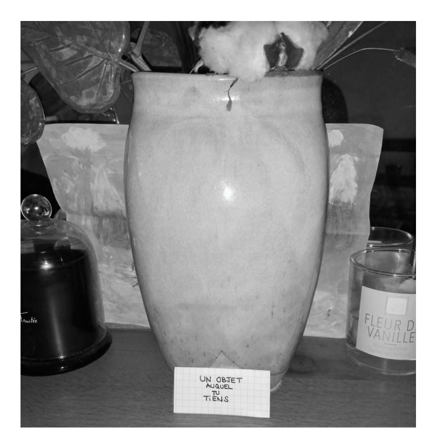
Je remarque, sur mon terrain, que les individus peuvent aussi accorder plus de valeur sociale à un objet rare, porteur de symboles et d'histoire. Cela peut concerner des meubles, des vêtements, mais aussi des équipements électriques et électroniques, comme une console de jeux « collector » (terme utilisé par Jérémie, 25 ans, jeune diplômé d'école de commerce). Arnaud, 47 ans, me présente sa montre qui a plusieurs années. Lorsqu'il l'a achetée, Arnaud a surtout évalué sa qualité (valeur fonctionnelle) et son prix (valeur économique). Mais il lui accorde une valeur sociale au fil du temps, heureux que cette montre ait gagné en prestige symbolique au fil du temps.

> *J'ai du nez parce que j'avais acheté la montre, c'était parmi les meilleurs rapports qualité-prix. Maintenant elles sont* vintage*.* ***— Arnaud, 47 ans, chômeur et essaie de déposer des brevets d'inventions***

La valeur sociale peut croître au fil des effets de mode, mais l'usure peut aussi apporter un surplus de prestige symbolique à l'objet. C'est ce qu'a montré Manuel Charpy au sujet de la bourgeoisie du XIXème siècle, qui valorisait les meubles anciens au point d'acheter de « faux » vieux meubles, dont la patine était fabriquée par les artisans (Charpy, 2010). Les vieux instruments de musique jouent un rôle similaire : une guitare qui porte les traces de son usage par un musicien connu (vernis écaillé, éraflures) se vend parfois plusieurs millions d'euros[208]. Les travaux de Luc Boltanski et Arnaud Esquerre ont d'ailleurs montré comment certains individus (historiens, journalistes, publicitaires…) s'attachent à mettre en valeur des biens pourtant anciens, en les entourant d'une narration. Ces biens regagnent ainsi de la valeur parce qu'ils revêtent une forme d'exceptionnalité et de charme, qu'ils peuvent s'insérer dans des collections ou qu'ils revêtent l'aura de certains de leurs (ex-)propriétaires (Boltanski et Esquerre, 2017). Les individus valorisent alors l'ancienneté de ces objets, comme Aloïs Riegl le décrivait au sujet de la « valeur d'ancienneté » des monuments (Riegl, 1984).

La dernière valeur mise en avant par la revue de la littérature est la valeur économique. Les enquêtés perçoivent souvent leurs objets en relation avec prix qu'ils leur ont coûté. Pour certains, un objet qui a coûté cher, même il y a longtemps, continue d'avoir un rayonnement particulier. C'est le cas du vase de Céline. Alors que je lui fais prendre des photos, durant l'entretien, elle choisit ce vase pour illustrer un objet auquel elle tient. Dans ce vase se confondent plusieurs valeurs. Céline lui attribue une forte valeur émotionnelle, puisqu'il symbolise sa meilleure amie et son mariage. Elle met aussi en avant sa valeur économique, parce que son amie l'a « acheté très cher ». Enfin, elle lui donne, à demi-mot, une valeur esthétique, évoquant la « galerie d'art » dont il est issu, sans pour autant dire qu'elle le trouve beau. J'aborde la valeur esthétique dans la section suivante.

Figure 55. Le vase de Céline (photographie de l'enquêtée)



Cet objet, c'est un vase que mon amie d'enfance m'a offert, Géraldine, pour notre mariage. Et c'est un vase qu'elle a acheté très cher, dans une galerie d'art. Une galerie d'art ou un artiste, quelque chose comme ça. ***— Céline, 43 ans, gestionnaire achats***

Pour certains enquêtés, accorder une faible valeur économique aux objets les amène aussi à dévaluer d'autres aspects de l'objet, comme sa valeur fonctionnelle ou sa valeur esthétique, et à souhaiter s'en séparer. C'est le cas de Bintou, 34 ans, éducatrice spécialisée et mère célibataire de quatre enfants :

---

[208] Narlian Laure, 21 juin 2019. « 21 millions de dollars : la vente des guitares de David Gilmour bat des records », *France TV Info*, disponible sur : www.francetvinfo.fr/culture/musique/rock/21-millions-de-dollars-la-vente-des-guitares-de-david-gilmour-bat-des-records_3500587.html, consulté le 2/08/2022.

> *Les meubles que j'ai achetés récemment, j'ai plus regardé le prix et ce n'est pas des meubles de si bonne qualité que ça je trouve. […] C'est vrai que moi j'avais payé pas très cher, mais on le voit à la qualité. Et même en termes de déco ce n'était pas trop ça. Et du coup voilà, j'aimerais bien investir, acheter des bons trucs et rendre quelque chose d'harmonieux aussi. Un peu de déco et tout ça quoi.* ***— Bintou, 34 ans, éducatrice spécialisée***

À l'inverse, accorder une forte valeur économique à un objet peut amener l'individu à le conserver ou le réparer, comme l'ont montré des travaux (McCollough, 2009). On le voit à travers l'exemple de Clémence. Clémence était, comme Bintou, éducatrice spécialisée, avant d'entamer une reconversion professionnelle dans la formation pour adultes. Elle a une approche comptable de sa paire de sandales : c'était un « investissement » de les acheter donc cela « valait le coup » de prolonger leur durée de vie.

> *C'était une paire toute en cuir, artisanale… En l'occurrence j'étais sûre que le cordonnier allait pouvoir faire quelque chose. Et puis ça valait le coup ; c'était une paire qui avait coûté un peu de sous, pour le coup, c'était un vrai investissement, quoi. Du coup, ouais, je les avais fait ressemeler.* ***— Clémence, 37 ans, ancienne éducatrice spécialisée en reprise d'études dans la formation pour adultes***

Les enquêtés peuvent aussi, à différents moments de la carrière de leur objet, estimer à la hausse ou à la baisse leur valeur économique. La valeur qu'ils lui attribuent peut baisser en fonction de l'usure de l'objet. Valentine est étudiante en droit, en stage dans un cabinet d'avocats. Elle a revendu un pull de marque à bas prix, parce qu'elle a jugé qu'il était usé. D'autres objets, en revanche, gagnent en valeur économique, parce qu'ils deviennent justement « *vintage* » ou « *collector* ». Cyril collectionne, dans son garage, des œuvres de la pop-culture, comme des maquettes Star Wars ou des livres de science-fiction. Le prix de revente de certains de ces biens l'a encouragé à s'en séparer.

> *Je me suis débarrassé de quelques livres, de mes collections de science-fiction, qui se sont vendus comme des petits pains parce qu'apparemment en ce moment c'est la folie. J'ai dû revendre 4 livres, 200 balles. Non, mais il y a des fous, « 50 balles le livre ce n'est pas cher ! », « Ouais ok d'accord, si tu veux ! ».* ***— Cyril, 39 ans, auto-entrepreneur dans le nettoyage de moquettes et de vitres***

La valeur économique joue ainsi dans deux sens sur les pratiques de longévité. Si l'objet a coûté cher, les enquêtés sont enclins à le garder. En même temps, s'ils estiment qu'il peut se revendre pour un bon prix, ils s'en débarrassent plus facilement.

5.3.4. Des valeurs esthétique et écologique tributaires des socialisations au goût et à l'engagement

En étudiant les moments, en entretien, où mes enquêtés valorisent leurs objets, j'ai identifié deux autres valeurs. Je les appelle la valeur *esthétique* et la valeur *écologique*. Ces

deux manières de valoriser un objet étaient déjà présentes dans les critères de choix d'achat des objets que j'avais présentés dans le Chapitre 4, en 4.1.3. Comment les individus en viennent-ils à valoriser l'aspect esthétique ou le coût écologique de leurs objets ? Ces deux types de valeur ont ceci de particulier que, de manière plus visible que les précédentes, elles dépendent de la manière dont les individus ont été socialisés au goût et à l'engagement.

Je commence par la valeur esthétique. L'individu accorde de la valeur esthétique à l'objet quand il le trouve beau et à son goût. Plusieurs enquêtés valorisent cette dimension dans leurs objets. Parfois, c'est un critère qui est très important pour eux, et ils le mettent très souvent en avant. J'en ai même fait un régime de longévité, celui des « amatrices de beaux objets ». Le Portrait 4 ci-dessous décrit ce régime. Il montre l'importance de la socialisation primaire dans la création du goût. J'y retrace notamment la trajectoire de Tatiana, élevée en Bulgarie, à une époque où les Bulgares avaient seulement accès à des biens standardisés et identiques. Elle développe, en réaction à cela, et tout comme ses parents qui parviennent à faire importer des meubles originaux, un goût pour la diversité et l'originalité des objets. J'évoque aussi l'exemple de Patrice et Sylvie, qui disent avoir hérité d'un rapport « provincial » aux objets par leur enfance en milieu rural, qui passe par un goût pour les objets anciens et populaires, et notamment les outils de la ferme.

Portrait 4. Tatiana, l'« amatrice de beaux objets »

J'ai rencontré Tatiana au Repair Café Centre. L'entretien se déroule chez elle, dans un studio de 23m² coloré et décoré qu'elle loue dans le 5ème arrondissement. Elle y vit seule depuis treize ans. Le studio se compose de deux pièces : la pièce principale, qui fait à la fois cuisine, salon et chambre ; et la salle de bains. Tatiana a également un petit cagibi sur le palier. Tatiana a 40 ans et a grandi en Bulgarie jusqu'à la fin de son adolescence. Ses origines influent sur sa façon de percevoir les objets. Dans l'appartement de son enfance, ses parents dormaient dans le salon et elle partageait l'unique chambre avec sa sœur. Ses parents étaient pourtant aisés : son père travaillait dans le commerce et sa mère était inspectrice dans l'éducation nationale sur l'apprentissage de la langue française, et est maintenant professeure de langue française. Du fait du régime communiste, la diversité des modèles trouvables sur le marché était très faible, mais la famille de Tatiana avait assez de ressources pour pouvoir personnaliser son intérieur. Ses parents avaient aussi réussi à se procurer des meubles en chêne chez un artisan et sa mère, qui avait des amis diplomates, avait fait venir un secrétaire de France pour Tatiana. Tatiana se souvient aussi que « les gens s'habillaient pareil » car il y avait peu d'offre. Une amie à elle cousait pour avoir des vêtements originaux, et Tatiana personnalisait ses vêtements à la main.

Cette question de la personnalisation et de l'esthétique des intérieurs et des objets est centrale chez Tatiana. Elle est liée à une recherche de liberté et d'expression personnelle. Tatiana arrive en France à 20 ans, alternant entre différentes villes de France (Lyon, Lille, puis Paris), avec un passage en Angleterre. Diplômée d'un Master franco-anglais, elle commence par travailler dans un cabinet de conseil avant de devenir coach en orientation professionnelle. Elle perçoit environ 2000 € par mois. Tatiana aurait aimé faire des études

d'art appliqué. Elle a « une forte appétence pour tout ce qui est manuel ». Chez elle se trouvent plusieurs objets qu'elle a faits elle-même : des collages, une lampe. Nous évoquons aussi de nombreux objets artisanaux. Tatiana a un goût particulier pour ces objets faits main. Elle « aime bien les matières nobles », comme « le bois, le cuir ». Elle a plus de mal à parler des objets techniques et modernes (électroménager, électronique) qui ne la passionnent pas. C'est un point récurrent dans les entretiens, commun avec le régime de longévité des « retraitées » que j'ai présenté dans le Chapitre 2.

L'esthétique occupe une place importante dans les choix d'achat de Tatiana. Quand elle a dû s'acheter un nouvel ordinateur portable, elle est allée en magasin avec un ami qui s'y connaît en informatique. Celui-ci lui a conseillé des modèles, mais elle en a pris un qu'il ne recommandait pas, parce qu'il était blanc et qu'elle trouvait cela plus joli. De même, elle a mis deux ans à trouver un peignoir parce qu'elle cherchait un modèle à motif, aux couleurs vives. Parmi les objets dont elle me parle, elle évoque une version du *Petit Prince* qu'elle a trouvée magnifique, ou encore ses rééditions illustrées d'*Alice au Pays des Merveilles*. Elle me montre aussi un vêtement cousu main qu'elle a acheté sur un marché artisanal, ou encore une grande poupée de Pinocchio en bois et en tissu. Le régime de longévité qu'incarne Tatiana se caractérise par son goût pour les objets esthétiques, porteurs d'histoire et d'un savoir-faire. Il regroupe des personnes qui achètent souvent d'occasion et/ou de qualité, chez des petits producteurs, et qui gardent longtemps les objets, dans une logique quasi-patrimoniale.

Autres enquêtées proches de ce profil : Catherine, Claudie, Patrice & Sylvie

Je rattache d'autres enquêtées, principalement des femmes, à ce régime de longévité. Elles sont plus âgées, ayant plutôt la cinquantaine ou la soixantaine. Catherine a 55 ans. Elle était chargée d'études et est devenue mère au foyer de trois enfants. En parallèle, elle suit des cours de sculpture. Elle et son mari, architecte, sont propriétaires de leur appartement dans le 5ème arrondissement parisien. Chez eux, je relève la présence de nombreuses sculptures qu'elle a faites elle-même, et également celle, imposante, d'une grande banquette ancienne dont elle a hérité de sa grand-mère suédoise. C'est une banquette très belle, mais très inconfortable : elle la garde pour le souvenir, car elle lui rappelle le salon de son aïeule. Catherine et son mari ont aussi deux résidences secondaires (maisons de famille) où ils stockent des « belles choses », des meubles et objets décoratifs. Ce régime de longévité décrit aussi bien le rapport aux objets de Claudie, 60 ans, que j'ai citée plus haut. Claudie est professeure d'arts plastiques et histoire de l'art en lycée, et vit seule dans un appartement voisin, dans le 5ème arrondissement. Elle parle beaucoup de ses goûts en matière de décoration, que je lie à sa passion pour l'art et l'esthétique. Comme Catherine, et comme Tatiana, Claudie fait des choses de ses mains : elle peint. Claudie habite dans une maison qui appartenait à une cousine éloignée, et s'est efforcée de ne pas changer les meubles ou les luminaires déjà présents. Elle ne les trouve pas particulièrement beaux, mais elle préfère leur originalité et leur histoire à des meubles qui seraient produits en masse.

Les derniers enquêtés que je regroupe dans ce régime de longévité sont Patrice et Sylvie. Patrice et Sylvie vivent en couple dans une maison à Châtillon. Patrice a 54 ans et est chef de

projet évènementiel dans un centre de congrès. Sylvie, 58 ans, est assistante commerciale dans une société d'agro-alimentaire. Ils développent un goût pour les objets anciens : ils les trouvent chaleureux, apprécient les matériaux bruts et nobles. Ils ont récupéré de nombreux objets de leurs familles, qui ont une « trace émotionnelle » (leur terme). Ils disent avoir un rapport « provincial » aux objets, valorisant leurs origines rurales. Patrice se souvient de la ferme de ses grands-parents et des outils qu'ils possédaient pour l'agriculture. La grand-mère de Sylvie, elle, gardait des objets anciens dans son grenier, qu'elle étiquetait ; elle avait fait don d'une partie à des musées ethnographiques. Sylvie et Patrice possèdent plusieurs objets de famille (une horloge, un buffet, un coffre) dont ils soulignent qu'ils ont été faits localement, par des artisans. Ils les ont restaurés, en les traitant contre les vers et en les apportant chez le menuisier. Ils aiment aussi rapporter des objets de leurs voyages, comme une statue ou un miroir issu de leur séjour au Mexique.

Le Portrait 4 montre aussi ce que les individus valorisent quand ils accordent de la valeur esthétique à l'objet. Les « amatrices de beaux objets » mettent en avant les objets issus d'un artisanat, d'un savoir-faire. Elles valorisent le fait main et le travail contenu dans l'objet. Les objets auxquels les enquêtés accordent le plus de valeur esthétique sont très souvent ceux qui ont été chinés en brocante et/ou trouvés en édition limitée. En plus des ressources cognitives, les individus mobilisent des sens dans la valuation de l'objet : essentiellement la vue, mais aussi parfois le toucher. Les matières jouent un rôle important chez Geneviève. Cette infirmière à la retraite de 70 ans vit seule dans un appartement en banlieue parisienne. Elle me parle de sa commode en bois, et me dit que c'est « un beau meuble », par rapport à ses autres meubles. Lorsque je lui demande pourquoi, elle m'explique que c'est parce que c'est en bois exotique, plutôt qu'en pin.

Toutefois, tous les enquêtés qui valuent l'esthétique de leurs objets ne le font pas selon ces mêmes critères d'ancienneté, de matériaux nobles et d'originalité. André, 76 ans, a une autre approche. Cet ancien éditeur de magazines professionnels à la retraite a refait sa cuisine quand il a acheté la maison, parce qu'elle avait un aspect « vieillot ». Quand je lui ai demandé à quoi cet adjectif renvoyait, il m'a dit : « C'était un peu, c'était du… comment dit-on ? Du classique bois peint. Des trucs de vieux, de 70 ans ». Par contraste, il refait tout dans des meubles blancs en plastique. Ils ont une allure immaculée, épurée, moderne. André aime cette esthétique. Il précise : « par goût je suis plutôt hyper design ». Une clé possible d'interprétation de cette différence se trouve dans la socialisation professionnelle et la socialisation de genre. En effet, dans mes entretiens, ce sont souvent des femmes qui valorisent les objets anciens, à histoire. Les hommes valuent davantage un design épuré. Mais ces femmes qui valorisent les objets anciens ont souvent une formation littéraire et/ou artistique : les objets anciens, porteurs d'histoire et de compétences artistiques, leur parlent particulièrement. En revanche, les hommes qui valuent, en entretien, l'esthétique des objets, ont souvent des profils bien plus techniques : André bricole beaucoup et retape des voitures ; Alexandre, qui aime le high tech, est technicien audiovisuel ; Gaëtan, qui trouve le design des derniers modèles d'ordinateur Apple « attrayant », a un profil d'ingénieur. Ce rapport plus

technique aux objets peut expliquer le relatif désintérêt qu'ils ont vis-à-vis de certains objets à histoire, au profit de la valorisation de l'objet bien conçu, bien designé.

Figure 56. La cafetière d'Alexandre (photographie personnelle)



Quid des dévaluations ? L'esthétique des objets a à voir avec l'envie de renouvellement. Parfois, l'individu peut accorder moins de valeur esthétique à l'objet au fil du temps, jusqu'à ce que celle-ci supplante les autres valeurs et l'amène à changer d'objet. C'est le cas d'Alexandre justement. Alexandre a remplacé sa cafetière uniquement pour « le look », parce qu'il ne la trouvait pas belle. Par contraste, il possède maintenant un nouveau modèle en métal chromé (Figure 56). On retrouve, dans son discours, la distinction entre des matières nobles et pas nobles.

C'était surtout le look en fait. Au niveau des matériaux c'est un peu plus haut de gamme, l'autre était en plastique… […] Elle était bien, mais… elle n'était pas très belle, elle était imposante… […] Quand même je l'aimais bien. Après, c'était un truc en plastique noir moche, avec des boutons en plastique gris, du coup elle faisait… Enfin, le café était super bon, mais juste au bout d'un moment… ouais, puis je ne sais pas, j'avais envie de changer. ***— Alexandre, 35 ans, technicien audiovisuel***

De manière similaire à la valeur esthétique, la valeur écologique que les individus accordent à leurs objets est liée à la manière dont ils ont été socialisés. Les individus qui, en entretien, me parlent du coût environnemental de leurs objets, ont été sensibilisés à ces enjeux au cours de leur vie. J'ai montré, dans le Chapitre 2, le poids des discours médiatiques, gouvernementaux, associatifs et marchands sur les représentations et les pratiques des individus. Ces socialisations secondaires amènent, concrètement, mes enquêtés à questionner et déterminer la valeur écologique de leurs objets. Les paroles de Juliette, 23 ans, sont utiles pour illustrer cela. Lorsque je la rencontre, elle est étudiante en Master de développement durable. Elle mentionne des publications sur les réseaux sociaux, issues de médias écologistes, qui l'amènent à chiffrer le coût écologique des vêtements parce qu'ils expliquent : « un vêtement il est porté un certain nombre de fois et il met un certain nombre de temps à se dégrader, ou il a mis un certain nombre de tonnes de CO2 à produire ». La valeur écologique que les individus accordent à leurs objets renvoie à la pollution qu'ils représenteraient en tant que déchets ou aux ressources nécessaires à leur production, parfois mises en équivalence dans les discours médiatiques, associatifs et gouvernementaux avec d'autres unités — ici, les tonnes de CO2. Cette valuation écologique peut amener les enquêtés à consommer d'occasion. C'est le cas de Pauline, qui achète des téléphones reconditionnés :

Quand t'achètes sur BackMarket, quand même, il n'y a pas le bilan carbone de la fabrication. Et pour le téléphone, c'est très très cher en coût écologique, à cause des minerais qui sont en quantité infime … ***— Pauline, 47 ans, anesthésiste***

Accorder de la valeur écologique à ses objets amène aussi certains à garder et utiliser leur objet le plus possible. Dans une approche quasi-comptable, Guillaume émet l'idée d'exploiter l'objet au maximum pour rentabiliser son coût de production. Il emploie le mot « optimiser ». Guillaume a récupéré les équipements électroménagers de sa grand-mère. Je lui ai demandé s'il n'aurait pas aimé avoir des objets neufs :

> *Je n'étais pas contre un truc neuf, mais ce qui m'intéresse le plus, moi, j'ai toujours aimé, comme on dit, finir le tube de dentifrice. De façon un peu obsessionnelle, sans devenir un névrosé, mais… […] En plus on arrive dans une époque où on nous assomme d'écologie, ou d'économie-écologie, alors ça va parfaitement pour moi ; dans le sens où j'aime me dire : « J'utilise à fond, ou j'optimise totalement un objet, un habit, un aliment »… C'est me dire que j'utilise pleinement l'objet.* — ***Guillaume, 28 ans, comédien***

A priori, la valeur écologique que les individus accordent à un objet ne varie pas une fois qu'ils ont chiffré son coût de production, sauf si d'autres sources viennent démentir ou préciser leur valuation. Mais en réalité, une autre donnée peut entrer en compte dans la valuation écologique, pour les équipements électriques et électroniques : la consommation énergétique. Celle-ci peut augmenter avec le temps, si l'objet devient moins performant ; les individus peuvent aussi la mettre en regard de la consommation énergétique d'autres équipements plus efficaces sur le marché. Béatrice, 40 ans, met en avant ce débat quand elle explicite ses critères d'achat d'électroménager :

> *Pourrait rentrer dans mon choix la consommation énergétique ; si à un moment j'ai un appareil vieux qui va beaucoup consommer, je pourrais être amenée, mais je ne l'ai pas fait, c'est un exemple théorique, à le remplacer, pour un équivalent moins consommateur.* — ***Béatrice, 40 ans, directrice générale des services d'une commune rurale***

Les six formes de valeur que j'ai détaillées au fil des sections 5.3.2, 5.3.3 et 5.3.4 ne sont pas hermétiques. Elles peuvent, d'abord, se recouper. Par exemple, la valeur fonctionnelle peut se confondre avec la valeur esthétique, si la fonctionnalité principale d'un objet est d'être beau. C'est le cas pour un tableau, ou un autre objet de décoration. D'autre part, certaines valeurs peuvent s'influer l'une l'autre. Par exemple, puisque la valeur sociale est en partie liée à la mode, les individus peuvent percevoir certains vêtements comme moins beaux (valeur esthétique) parce qu'ils sont peu source de prestige (valeur sociale).

Ces valeurs dépendent de deux autres paramètres : les individus et les objets. Les individus accordent plus ou moins d'importance aux différentes valeurs. Le portrait des *amatrices de beaux objets* montre que certaines valorisent beaucoup l'aspect esthétique. D'autre part, les individus accordent certaines valeurs à des objets plus qu'à d'autres. Ils évoquent souvent la valeur fonctionnelle pour de l'électroménager et de l'électronique, qu'ils voient comme des outils qui doivent être en bon état de marche. Ils évoquent davantage la valeur émotionnelle pour les meubles et bibelots ; la valeur esthétique pour les meubles et les vêtements ; la valeur économique pour des objets qui leur ont coûté cher et dans lesquels ils investissent, comme le lave-linge. La valeur écologique pour des objets fortement médiatisés sur la question,

comme les smartphones ou les vêtements. Enfin, la valeur sociale est présente pour les biens visibles auprès de l'entourage, comme les vêtements, chaussures et smartphones[209].

5.3.5. De la « lune de miel » au « couloir de la mort » : des étapes récurrentes

Les individus peuvent accorder différentes valeurs à leurs objets au fil du temps et des pratiques d'usage et de préservation qu'ils développent avec eux. Comment, à l'inverse, la valeur que les individus accordent à leurs objets influe-t-elle sur les pratiques ? Les individus traitent-ils leur objet différemment au début, au milieu et à la fin de sa vie ? Plusieurs chercheurs en design, marketing et sociologie ont travaillé sur l'évolution des usages des objets sur le temps long. Dans cette section, je propose de dégager des phases dans les carrières des objets, à partir de la littérature et de mon terrain. Au cours des entretiens, les individus m'ont parfois parlé de moments où leurs pratiques autour d'un objet avaient changé, ou où leur rapport à l'objet évoluait. J'ai décelé différentes étapes récurrentes. Ces étapes sont courantes, mais un objet ne les parcourt pas forcément toutes. J'en ai identifié huit. Je les liste, avant de les détailler, dans le Tableau 35. La première colonne décline les noms que je leur ai donné, et la deuxième, le moment où elles interviennent au fil de la carrière de l'objet. Seules deux étapes sont faciles à situer, au début et à la fin de la carrière de l'objet au sein du foyer. Les autres peuvent arriver à tout moment, et dans le désordre. Enfin, la troisième colonne montre le rapport à l'objet ou les pratiques qui caractérisent ces étapes.

Tableau 35. Étapes récurrentes dans la carrière des objets

Étape	Moment	Changements dans le rapport à l'objet et/ou les pratiques
Adaptation	Début	L'individu ajuste ses routines (d'usage, de rangement…) autour du nouvel objet et en prend particulièrement soin
Familiarisation	Milieu	L'individu appréhende l'objet de manière sensorielle et de nouvelles routines (d'usage, de soin) se créent autour de lui
Banalisation	Milieu	L'attention de l'individu à l'égard de l'objet baisse, entraînant souvent une baisse des pratiques de soin
Basculement	Milieu	L'objet change d'état, ou son propriétaire change de situation, ce qui transforme le regard qu'il porte sur l'objet : il le considère à nouveau et réfléchit à son sort
Équilibre	Milieu	L'individu est en harmonie avec son objet, qu'il utilise et préserve sans heurts ; son rapport à l'objet est stable et constant.
Inertie	Milieu	Le propriétaire dévalue son objet (parce qu'il est en panne, parce qu'il ne lui convient plus…) sans pour autant agir : il continue de le stocker, voire de l'utiliser sans en être pleinement satisfait
Muséification	Milieu	L'individu fait un usage uniquement contemplatif de l'objet, qui s'accompagne parfois de fortes pratiques de soin et d'entretien
Détachement	Fin	L'individu se sépare de l'objet, qu'il y tienne encore ou non

[209] J'évoquerai, dans le Chapitre 6 (6.2.4), des exemples d'objets source de moqueries quand ils sont anciens, ou dont les individus revendiquent l'âge face à leur entourage. Parmi ceux-ci figurent les baskets et le pantalon de Baptiste, le smartphone de Patrice ou l'absence de portable de Gilles.

La première phase que j'ai identifiée dans la littérature a lieu juste après l'acquisition d'un nouvel objet. Cette dernière perturbe souvent les habitudes individuelles. D'après Sophie Chevalier, elle chamboule le système que forment les objets déjà présents dans le foyer. Les propriétaires de l'objet cherchent alors à recréer une harmonie autour du nouvel objet (Chevalier, 1995). Comme le dit Hans Kjellberg, les individus s'adaptent souvent plus à l'objet que l'objet ne s'adapte à eux. Dans un ouvrage qu'il a écrit à partir d'une auto-ethnographie, Kjellberg raconte son achat d'une voiture de collection, qui a entraîné l'achat d'objets corrélés (teeshirt de la marque, pièces détachées), ainsi que de nouvelles activités qu'il n'avait pas prévues, comme le fait de faire un tour en voiture juste pour en profiter (Kjellberg, 2012). J'ai également relevé cette phase sur mon terrain. Je propose de l'appeler la phase d'*adaptation*. L'individu y adapte souvent ses pratiques et prend très soin de l'objet. C'est ce que j'ai repéré chez Adrien, 29 ans, jeune diplômé d'école d'ingénieur en recherche d'emploi. Les parents d'Adrien lui ont offert, pour son anniversaire, un vélo de course d'une valeur de 2500 €. Adrien et sa compagne possèdent déjà deux vélos, dont ils ont une utilisation courante. Ceux-ci sont « en bas », dans le garage de leur immeuble. Mais le vélo de course est si précieux aux yeux d'Adrien, qu'il préfère le garder chez lui, de peur qu'il soit volé ou abîmé : « je ne peux pas le laisser en bas », dit-il. Adrien doit donc, chaque fois qu'il l'utilise, le descendre (cinq étages sans ascenseur), puis le remonter et le stocker dans leur appartement de $18m^2$. Adrien développe ainsi une nouvelle routine pour prendre soin de son vélo, adaptant ses pratiques de stockage et de rangement à cet objet.

Peu d'objets transforment autant les pratiques quotidiennes que le vélo de course d'Adrien ou la voiture de collection de Hans Kjellberg. Il s'agit d'objets rares, de passion, auquel leurs propriétaires consacrent une attention particulière. Mais l'acquisition d'un objet provoque généralement une phase, même minime, durant laquelle mes enquêtés lui accordent des soins particuliers. Diego, documentariste *freelance* de 27 ans, utilise une expression imagée pour l'évoquer : il parle de « lune de miel ». Diego raconte comment ses ordinateurs traversent une première phase où ils sont totalement intacts, et où il en prend particulièrement soin pour qu'ils restent comme neufs.

> *Avec les ordis il y a une lune de miel au début où tu veux qu'ils soient vierges et purs et parfaits, et là tu veux vraiment, comme un bébé, que rien ne lui arrive. […] Au bout d'un moment, il faut accepter que ça va avoir des coups* ***— Diego, 27 ans, assistant-réalisateur, scénariste et journaliste freelance***

Après la phase particulière des premières semaines au sein du foyer, le nouvel objet entre progressivement dans les routines, dans une phase de *familiarisation*. J'ai cité, en 5.3.2, les propos de Catherine, 55 ans, sur les téléphones portables. Elle expliquait les efforts que demandait l'utilisation d'un nouveau téléphone : la technologie s'apprivoise, elle apprend à faire avec les nouvelles touches et les nouveaux réglages. Je m'étais référée aux travaux de Laurent Thévenot. L'auteur explique comment les individus se font à leurs objets, par une appréhension sensorielle. Ils s'inscrivent ensuite dans un « régime de familiarité », où ils connaissent leurs objets sur le bout des doigts. Dans ce régime de familiarité, « l'usager "se

fait" aux défauts qui cessent de ressortir comme des points saillants et admet que l'objet n'est plus intact. Il accepte, au fil de l'usage, les petits travers de la chose qui l'amènent à réajuster sa conduite à son égard » (Thévenot, 1994, p. 89-90). J'observe cette relation de familiarité à l'objet chez plusieurs de mes enquêtés. Un exemple est celui de Mireille et de son bureau. À 74 ans, Mireille vit seule dans un appartement à Saint-Germain-en-Laye de 90m². Lorsqu'elle me fait faire le tour de son appartement, elle me montre une table qui lui a été offerte il y a des années. Cette table lui sert de bureau. Je relève qu'il manque une poignée pour ouvrir le tiroir. Mireille a un geste spécifique pour l'ouvrir sans poignée. Elle a développé ce geste au fil des interactions avec le meuble. Cette familiarité rend souvent difficile la séparation avec l'objet, dont les dysfonctionnements et la « patine » (Charpy, 2010) le rendent unique et attachant aux yeux de sa propriétaire.

> *Ce n'est pas la poignée, ça fermait à clé, il manque la clé. C'est une serrure. Il y a une clé qui servait de poignée je pense, mais on l'a perdue. [Mireille met sa main en-dessous du tiroir pour le faire coulisser, parvenant sans problème à l'ouvrir sans clé]* ***— Mireille, 74 ans, chargée d'études à la retraite***

L'objet, en s'ancrant dans des routines d'usage, peut toutefois faire l'objet de moins d'attentions qu'au début de sa carrière au sein du foyer. Il parcourt alors ce que je propose d'appeler la phase de *banalisation*. Durant cette phase, il s'invisibilise progressivement. C'est ce qu'a relevé Jean-Claude Kaufmann : peu à peu, l'objet devient le support d'automatismes corporels et apparaît à son propriétaire comme un prolongement de son corps. Cette idée ressemble à celle évoquée par Laurent Thévenot, mais Kaufmann lui donne un autre sens. Il relève que ces automatismes entraînent une diminution de l'attention portée à l'objet : l'objet devient tellement banal que son propriétaire finit par ne plus le voir (Kaufmann, 1997). Cette notion de banalisation permet de décrire la manière dont les individus perdent en réflexivité au fil de la carrière d'un objet. Notamment, j'ai observé que les enquêtés sont loin de penser tous les jours à la durée de vie de leurs objets. Ils y pensent souvent lors de l'acquisition d'un objet, et lorsqu'il tombe en panne, mais pas au quotidien. L'entretien de Flavia illustre cette alternance de phases de forte réflexivité et de phases de *banalisation*.

> *Je pense un peu quand je fais l'achat, et après j'oublie, et je dis : « On passe à autre chose ». […] Dire : « Quand celui-là va être cassé, s'il casse dans 5 ans, comment je vais faire ? », je ne vais pas jusque-là !* ***— Flavia, 49 ans, secrétaire administrative en reconversion***

Cette baisse de l'attention au fil de la carrière de l'objet peut s'accompagner d'une baisse des pratiques de soin à son égard. Comme le montre Sofian Beldgerd, les individus ont tendance à moins mettre en valeur leurs objets quand ils s'habituent à eux. Une enquêtée de Beldgerd avait acquis une nouvelle table basse qu'elle décorait et rangeait régulièrement, faisant « le beau chez soi » pour intégrer l'objet. Puis la quête de l'aisance a pris le dessus : cette enquêtée s'était habituée à sa nouvelle table basse et laissait les objets s'y accumuler (Beldjerd, 2011). Plusieurs de mes enquêtés abandonnent ou ralentissent certaines pratiques de soin au fil du vieillissement de leur objet. Ils peuvent avoir des gestes moins précautionneux, soit parce qu'ils ont éprouvé la solidité de l'objet, soit parce que l'objet est

déjà un peu usé et qu'ils abandonnent l'espoir de le maintenir dans son état initial. C'est le cas d'Alexandre au sujet des poêles. Il sait qu'il vaut mieux éviter d'utiliser des ustensiles susceptibles d'abîmer le revêtement, mais il finit par céder. Alexandre évoque bien ce point de bascule où la poêle devient trop usée à ses yeux et où il abandonne ses gestes du début. Il accorde de moins en moins de valeur fonctionnelle à sa poêle, car elle accroche de plus en plus. Il la considère peu à peu comme un problème dont il lui faudra se débarrasser. On voit ici la « réversibilité » des pratiques de préservation, pour employer le terme de Claire Lamine sur les mangeurs de bio (2008).

Je crois que celle d'avant c'était une marque, mais ça n'avait pas… Enfin je ne sais pas si ça n'avait pas bien tenu ou si c'est nous, avec notre utilisation… tu sais, au bout d'un moment, quand ça commence à accrocher un peu, tu te dis : « Bon ben tant pis, je prends le côté vert de la[210] »… ! [rire général]

Enquêtrice : C'est ça, t'as commencé à prendre la mauvaise pente, tu fais : « Allez, foutu pour foutu »…

« … je prends le grattoir », bim ! Et là : c'est fini ! Tu te tires une balle dans le pied. — ***Alexandre, 35 ans, technicien audiovisuel***

Comme je l'ai mentionné, mes enquêtés sont loin de penser tout le temps à la longévité. Cette conscience disparaît pour faire place aux routines, moins réflexives. C'est ce que décrit Claire Lamine : « dans la vie quotidienne, notre rapport à la nourriture oscille entre des moments de routine, où s'enchaînent des situations alimentaires ne posant pas question et des moments, heureusement plus rares, où ces situations deviennent problématiques » (Lamine, 2008, p. 20). Lamine appelle ces situations problématiques des « basculements », terme que je réutilise ici. « Lors d'un basculement, une forme de souci qui était en arrière-plan devient prioritaire pour le mangeur, une autre propriété de l'aliment devenant pertinente pour faire écho à cette nouvelle hiérarchie » (Lamine, 2008, p. 20). Dans les pratiques autour des objets, des moments problématiques peuvent aussi émerger. Les *basculements* surviennent souvent lors de l'achat d'un nouvel objet, d'une panne et de la prise de décision de se séparer d'un objet. Jérôme Denis et David Pontille ont analysé ces moments où les individus se mettent à prêter une attention nouvelle et particulière à leurs biens domestiques. Ils emploient une terminologie précise pour les décrire. Ils parlent d'« objets » pour désigner le moment où ils sont utilisés sans être questionnés et servent à effectuer les tâches habituelles : par exemple, ouvrir et fermer le robinet pour faire couler l'eau. Mais parfois, un individu commence à tendre l'oreille parce qu'il entend que le robinet goutte ou force un peu sur la poignée pour tester la fermeture. Le robinet devient alors une « chose », c'est-à-dire qu'il ne va plus de soi et se retrouve au cœur de préoccupations (Denis et Pontille, 2022). Cette distinction entre « objet » et « chose » est intéressante ici pour comprendre la manière dont

[210] Sous-entendu : le côté vert de l'éponge, celui qui gratte et qui est plus abrasif pour le revêtement, ce qui le détériore, mais est plus efficace au lavage pour enlever les restes de nourriture qui accrochent.

la perception de leurs biens domestiques par les individus peut varier au fil du temps et de leur état.

Jusqu'à présent, j'ai mis l'accent sur des mouvements. Durant ces phases d'adaptation, de familiarisation, de banalisation et de basculement, la relation de l'individu à son objet évolue. Il en prend plus ou moins soin, l'utilise de manière plus ou moins routinière, lui prête plus ou moins d'attention. Or, la carrière des objets comporte souvent de nombreuses phases où le rapport à l'objet et les pratiques ne changent pas. Il y a, d'abord, de longues périodes où les enquêtés utilisent leurs objets sans encombre. J'appelle cela les phases d'*équilibre*. L'individu est en harmonie avec son objet, en fait des usages routiniers qui le satisfont.

Mon corpus d'entretiens regorge aussi d'exemples où les individus utilisent peu leurs objets, soit parce qu'ils sont en panne partielle ou totale[211], soit parce qu'ils n'en ont plus l'usage, mais où ces objets restent dans une situation d'attente. Il se passe parfois des jours voire des années avant qu'ils ne réparent ou se séparent de l'objet. J'ai décidé d'appeler ces phases les phases d'*inertie*. Cette inertie est surtout due au fait que les pratiques sont prises dans une temporalité quotidienne, dans des routines et des gestes familiers. Si les individus ne font rien de leurs objets, c'est souvent parce qu'ils ne prennent pas le temps. Sophie Woodward utilise l'expression « *to-be-dealt-with-later* », que je traduis par : « dont il faudrait s'occuper à un moment », pour désigner ces objets en suspens (Woodward, 2021, p. 9). Elle parle de cela au sujet d'objets que les individus stockent sans les utiliser : vieilles piles, factures à organiser, dessins d'enfant, objets à réparer.

Les objets entrent aussi en phase d'*inertie* quand ils sont dysfonctionnels, mais qu'ils restent ancrés des routines. Les enquêtés continuent alors de les utiliser alors qu'ils envisagent de s'en séparer. Alexandre, qui fait partie des huit ménages de l'enquête « Suivi des ménages », a un couteau tordu, qui coupe mal et qu'il projette de jeter. Sa femme Marion et lui ont néanmoins continuer de l'utiliser pendant plusieurs mois, par réflexe. Si Alexandre ne s'en sépare pas, ce n'est pas parce qu'il lui accorde de la valeur, mais pour des raisons bien plus pratiques. Son couteau est ancré dans un circuit routinier. Marion et lui continuent de l'utiliser, s'agaçant à chaque fois du fait qu'il coupe mal. Mais au lieu de s'occuper de son sort, ils le remettent dans le lave-vaisselle. Durant cette phase transitoire, le couteau fait l'objet de moments de réflexivité et de questionnements, puis retourne dans le monde invisible de la routine.

Certains objets restent aussi dans cette *inertie* parce que leurs propriétaires ont du mal à s'en débarrasser, leur accordant encore de la valeur émotionnelle. Colette a hérité de chaises en cuir, qui se trouvent dans son appartement parisien (voir Figure 57). Deux d'entre elles se sont abîmées. Elle juge les coûts trop élevés pour les faire retapisser, mais a du mal à s'en débarrasser. Elle a donc entreposé ces deux chaises dans sa maison de campagne. La maison

---

[211] Dans le Chapitre 4, j'ai fait la distinction entre panne partielle (ou dysfonctionnement), où l'individu peut encore utiliser l'objet, mais avec des fonctions amoindries, et panne totale, où l'objet devient inutilisable dans ses fonctions habituellement mobilisées par son propriétaire.

de campagne constitue, d'après elle, « l'étape avant la condamnation ». Dans un chapitre du livre d'Elisabeth Anstett et Nathalie Ortar sur la deuxième vie des objets, Valérie Guillard parle d'espaces « transitionnels » de stockage (Anstett et Ortar, 2015, p. 80). Ses enquêtés trouvent souvent une place nouvelle pour les objets dont ils n'ont pas envie de se débarrasser tout de suite, comme dans une résidence secondaire ou au travail. Ces espaces permettent de retarder l'élimination de certains objets chargés en souvenirs.

Figure 57. Une des chaises en cuir appartenant à Colette (photographie personnelle)



Les individus enquêtés peuvent rester longtemps avec des objets qu'ils projettent de réparer ou jeter. Mais il y a aussi de nombreux cas où les enquêtés conservent les objets sans les utiliser, mais ont pour projet de les garder à long terme. Les objets entrent alors dans une phase de *muséification*. Ces objets font partie du décor et sont présents exclusivement pour leur fonction mémorielle. Parfois, c'est le fait même que ces objets soient chargés de souvenirs qui empêche leurs propriétaires de les utiliser. Sur la Figure 57, à côté de la chaise en cuir, se tient une coiffeuse. Colette en a hérité de sa mère, et ne l'a pas ouverte depuis des années. Elle sait qu'elle contient les affaires de couture de sa mère, mais elle-même ne s'en sert pas. Elle dit qu'elle a « du mal » à l'ouvrir et à fouiller les tiroirs. La coiffeuse joue un rôle de conteneur de souvenirs, que l'on regarde de loin sans y toucher. Véronique Dassié (2014) a montré que certains objets domestiques opèrent un « retournement affectif », progressivement réduits à leur seule fonction de souvenirs. La coiffeuse de Colette a également perdu sa fonction initiale de boîte à couture. Elle prend une dimension « sacrée » (Aria et Dei, 2020), devenant une relique contenant un pan de l'histoire personnelle de sa propriétaire.

Comment, malgré le lien qui se crée entre les individus et leurs objets, en vient-on à se séparer d'un bien ? Je choisis d'employer le terme de *détachement* pour nommer cette dernière phase, où l'individu se sépare d'un objet, en m'inspirant de travaux qui ont exploré cette notion. Cette notion de *détachement* est celle des travaux sur l'innovation par retrait, qui s'inscrivent dans la continuité des travaux de Michel Callon, Cécile Méadel et Vololona Rabeharisoa sur les attachements marchands. Selon cette définition, l'attachement est une forme de lien qui relie les consommateurs aux marques qu'ils consomment, et les amènent à

racheter des objets de la même marque par routine (Callon, Méadel et Rabeharisoa, 2000). Le détachement, au contraire, renvoie à la manière dont l'individu se désassocie et se sépare d'un produit. Ce détachement ne signifie pas qu'il ne lui accorde plus de valeur émotionnelle.

Les travaux sur l'innovation par retrait éclairent ce processus de détachement. Dans un article de 2012, Frédéric Goulet et Dominique Vinck relèvent que beaucoup de recherches se sont intéressées à l'innovation par l'introduction de nouveaux artefacts, techniques, services, mais que peu d'entre elles ont réfléchi à l'innovation par le retrait de ceux-ci. Ils donnent l'exemple de l'agriculture sans labour. Cette méthode est une innovation, et elle passe par le retrait de la technique du labour. Quatre mécanismes ont permis le détachement des agriculteurs vis-à-vis de la technique du labour. D'abord, l'entité mise en retrait (le labour) a été associée à de nouveaux concepts, négatifs, rendant l'entité problématique aux yeux des agriculteurs. Le labour est par exemple associé à un déclin écologique. Deuxièmement, certaines entités importantes pour le non-labour ont été rendues visibles, comme le sol (qui se débrouille tout seul sans labour) ou les connaissances de l'agriculteur (qui devient plus autonome). Ensuite ont été introduites de nouvelles entités, comme les herbicides qui permettent l'agriculture sans labour. Enfin, certaines associations d'idées ont disparu, comme celle associant herbicides et pollution (Goulet et Vinck, 2012). Dix ans plus tard, Frédéric Goulet et Dominique Vinck ont dirigé un ouvrage collectif développant ce concept d'innovation par retrait. Intitulé *Faire sans, faire avec moins*, il capitalise sur les nombreux travaux produits entretemps sur ce thème, et qui témoignent de la vivacité de ce champ de recherche (Goulet et Vinck, 2022). Dans l'introduction, les auteurs reviennent sur les quatre étapes du détachement qu'ils ont dégagées : d'autres travaux ont identifié seulement une partie de ces étapes sur leurs terrains. Ils assouplissent alors ces principes : si les quatre étapes éclairent avec finesse le processus de détachement, elles n'ont pas toutes lieu quel que soit l'objet observé.

Ces résultats sur l'innovation par retrait peuvent être transposés pour comprendre comment les individus renoncent à un objet. Je reprends ici l'exemple introductif de Guillaume et de son lave-linge. Le détachement progressif du comédien vis-à-vis de sa machine passe aussi par les quatre mécanismes détaillés dans l'article de 2012. D'abord, Guillaume associe son lave-linge à des concepts négatifs qui le rendent problématique : la place qu'il va occuper dans le nouvel espace. Sa valeur fonctionnelle en pâtit : s'il ne s'intègre pas bien dans l'espace de vie, et qu'il ne peut même pas se brancher, il n'a plus d'utilité et l'encombre plus qu'autre chose. Deuxièmement, d'autres entités émergent et deviennent importantes pour lui. Avec le contexte du confinement se pose la question de la facilité de déplacement du lave-linge. S'il n'avait pas envisagé cette question avant, celle-ci apparaît alors qu'il envisage les détails logistiques de son déménagement. Troisièmement, il associe au fait de ne plus avoir ce lave-linge de nouvelles entités : le revendre représente un gain économique, et logistique puisqu'il n'y a pas à le déplacer. Enfin, certaines associations sont mises en sourdine. C'est le cas de la valeur émotionnelle que Guillaume accorde à son lave-linge, qu'il oublie au profit de la question logistique.

Accorder de la valeur à son objet quand on s'en sépare joue sur les pratiques de prolongement : les entretiens montrent que les individus donnent et vendent plus qu'ils ne jettent quand ils valuent fortement l'objet. L'arbitrage qu'ils font entre vendre et donner peut aussi être liée à valuation qu'ils font de l'objet. Ghyslaine est ingénieure cartographe et habite depuis un an dans un deux-pièces de 43m². Son lave-vaisselle est tombé en panne, et elle l'a donné sur un site d'échanges entre voisins. Ghyslaine a envisagé plusieurs solutions quand son lave-vaisselle est tombé en panne : elle pouvait tenter de le réparer, le jeter, le revendre ou le donner. Analyser le processus de détachement permet de comprendre comment elle en est venue à choisir la dernière option. Elle a d'abord associé à son lave-vaisselle des concepts négatifs, qui rendaient sa présence problématique. Le lave-vaisselle était en panne, donc il renvoyait, pour elle, à de l'inefficacité et des embêtements. Elle sentait toutefois qu'il pourrait marcher en étant réparé. La valeur fonctionnelle qu'elle lui accordait était donc faible, mais non nulle. Or, réparer l'objet lui paraissait coûteux, risqué et incertain. Elle a donc renoncé à le faire elle-même, et cherché plutôt à se débarrasser. D'autres entités émergent alors et deviennent importantes pour elle : comme pour Guillaume et son lave-linge, l'aspect logistique jouait un rôle. Elle voulait pouvoir s'en débarrasser facilement, sans avoir à le déplacer elle-même. La solution de la revente lui paraissait peu envisageable : elle le trouvait en trop mauvais état et n'osait donc pas l'échanger contre de l'argent. En revanche, le fait de le donner remplissait cette fonction de la débarrasser sans qu'elle ait à gérer le transport.

> *J'ai averti, j'ai dit : « Moi je pense qu'il marche, voilà les conditions pour que ce soit sûr que ça marche ; là moi je n'ai pas envie de m'emmerder à tester la hauteur, le bazar »... [...] Je ne voulais pas le vendre si après ça ne marchait pas. Et puis il avait 15 ans, je me dis : « Bon, ce n'est pas grave, autant faire profiter quelqu'un parce que je pense qu'il marche », mais au cas où il ne marche pas je ne me sentais pas de lui vendre.* ***— Ghyslaine, 57 ans, ingénieure cartographe***

D'autre part, cela lui permettait d'oublier l'association qu'elle faisait entre le fait de se débarrasser et le fait de gaspiller. Elle mentionne ainsi, dans l'extrait, l'âge de l'objet, comme un argument pour s'autoriser à s'en séparer. Donner l'objet lui permet de faire profiter à d'autres, ce qu'elle valorise.

L'étude des processus de détachement dans mon corpus d'entretien montre deux choses. La manière dont se déroule le processus de détachement influe sur le sort que les enquêtés réservent à leurs objets, entre jeter, donner et revendre. D'autre part, les individus peuvent se séparer d'un objet alors qu'il revêt encore de la valeur à leurs yeux. Parfois, ces arbitrages suscitent des regrets *a posteriori*. Les enquêtés me partagent plusieurs cas d'objets qu'ils auraient aimé garder. Kevin Hetherington a aussi relevé que beaucoup d'objets restent à l'esprit des anciens propriétaires après leur départ, et qu'ils en parlent en entretien (Hetherington, 2004).

5.3.6. Carrières d'objets : des trajectoires de dévaluation, de bonification et d'oscillation

Dans les sections 5.3.2, 5.3.3 et 5.3.4, j'ai exploré la manière dont les individus valuent leurs objets. Cette valuation est liée à la manière dont ils ont été socialisés par le passé, mais découle aussi des pratiques qu'ils adoptent et du lien qu'ils développent avec leurs biens domestiques. Dans la section 5.3.5, j'ai identifié des étapes récurrentes de la carrière des objets, à partir des analyses de mes entretiens. Je propose, ici, de prendre du recul pour appréhender la carrière d'un objet au sein d'un foyer dans son ensemble. Peut-on faire un modèle général qui permet de visualiser les trajectoires des biens domestiques, en lien avec la valuation dont ils font l'objet et les changements de pratiques que leurs propriétaires adoptent à leur égard ? Peut-on aussi y intégrer, pour faire le lien avec ce que j'ai exploré dans la partie précédente (5,2), les évènements personnels que vivent les individus et qui jouent sur la valuation et les pratiques d'usage et de longévité ?

Je développe, dans cette dernière section, des trajectoires d'objets, en étudiant les variations de leur valeur perçue[212]. À partir des récits que les enquêtés m'ont donné de leurs objets, et particulièrement du portrait que ceux de l'enquête « Suivi des ménages » m'ont fait de 86 objets[213] de leurs foyers, j'ai identifié trois types de carrières d'objets. La première est une carrière où la valeur perçue de l'objet décroît, que j'ai appelée *trajectoire de dévaluation*. Ces objets s'invisibilisent au regard de leurs propriétaires, et avec eux, les usages et les pratiques de préservation. La deuxième est une carrière où la valeur perçue augmente. Il s'agit d'objets qui suscitent un attachement progressif, ou qui deviennent plus fonctionnels avec le temps, par exemple. J'appelle cela des *trajectoires de bonification*. Mais très souvent, la valeur perçue des objets augmente et diminue successivement. J'appelle cela une *trajectoire d'oscillation*. J'illustre chaque trajectoire avec un ou plusieurs exemples d'objets, tirés de mon terrain. Pour chacun de ces objets, je propose des schémas qui résument leur carrière. J'y fais figurer des variations de valeur, des étapes et des évènements personnels qui jouent sur leur carrière.

La première trajectoire que j'ai identifiée est ce que je propose d'appeler une trajectoire de *dévaluation*, où l'objet perd en valeur aux yeux de son ou ses propriétaire(s). Pour illustrer cette trajectoire, je prends l'exemple du canapé d'Alexandre et Marion. C'est le seul canapé qu'ils possèdent, et il trône dans le salon en face de la télévision. C'est un clic-clac, qu'ils ont recouvert d'un drap-housse gris, comme on le voit dans la Figure 58. Alexandre et Marion l'ont acheté en 2007, lorsqu'ils se sont installés ensemble pour la première fois. Il ne se souvient plus du prix, mais c'était « pas plus de 400 € ».

---

[212] Pour rappel, il s'agit de la valeur que les individus leur donnent, somme des différentes formes de valeur que j'ai identifiées.

[213] Revoir l'encadré méthodologique du Chapitre 4 si besoin. J'ai retracé, avec les enquêtés, la carrière de 11 de leurs objets. La liste des objets que j'étudiais était toujours la même d'un ménage à l'autre, sauf le onzième, qui était un objet-bonus qu'ils choisissaient.

Figure 58. Le canapé d'Alexandre et Marion (photographie personnelle)



L'année suivante, ils emménagent dans un appartement plus grand, avec une chambre en plus. La carrière du canapé connaît un *basculement :* elle est chamboulée par le déménagement. Le couple transporte le canapé, mais en achète aussi un autre qu'il met dans le salon. Le premier canapé sert alors de lit d'appoint, dans la chambre d'amis. Quatre ans plus tard, en 2012, naît leur fils aîné. La chambre d'amis doit être transformée en chambre d'enfants : c'est un autre *basculement*. Alexandre et Marion descendent le clic-clac dans la cave. Ils n'en ont plus d'usage : la valeur fonctionnelle du canapé baisse. En 2015 naît leur fille cadette, et ils déménagent l'année suivante, en 2016, pour un appartement plus grand encore. À ce moment-là — troisième *basculement* —, ils se débarrassent du nouveau canapé et déménagent celui de la cave, qu'ils remettent dans le salon. Il est ainsi réhabilité vers sa fonction première, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il a regagné en valeur fonctionnelle aux yeux d'Alexandre. Ce dernier prédit en effet qu'il ne fera pas long feu. D'après lui, son état est « de pire en pire » :

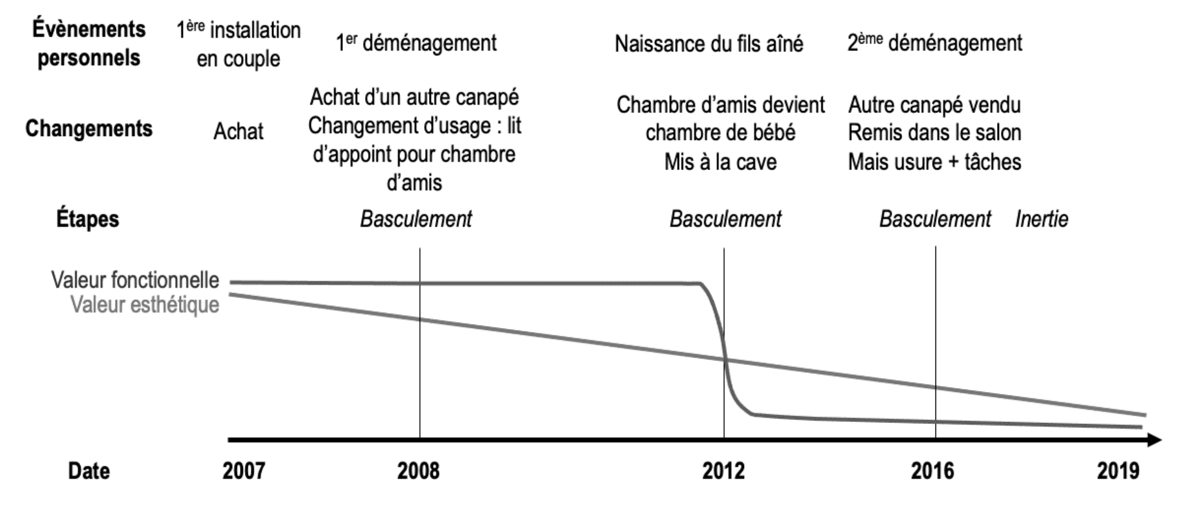
> *Au milieu il s'affaisse, du coup maintenant je me mets sur le bord, c'est un coin inconfortable. Et en-dessous il y a un coffre, sous l'assise, où on met les trucs, et en fait la planche d'en bas elle commence à se défaire. Elle est tenue par les clous, et en fait ça commence à s'enlever. Et puis les enfants sautent dessus…* ***— Alexandre, 35 ans, technicien audiovisuel***

Alexandre n'accorde actuellement que très peu de valeur fonctionnelle à son canapé. Celui-ci joue son rôle, mais ne le satisfait pas. Marion, la compagne d'Alexandre, met en avant un autre argument : elle « en a marre » de l'apparence du canapé, et « il a quelques tâches ». La valeur esthétique que Marion accorde au canapé est donc faible. Le couple a un projet précis en tête. Il espère pouvoir le remplacer par un canapé plus confortable et de meilleure qualité, celui de la mère d'Alexandre. Ce canapé a plein de choses en plus que le clic-clac actuel : il est plus grand, il a un confort « incroyable » (il donne « l'impression de [s]'asseoir dans un nuage »), et il a coûté plus d'un millier d'euros, mais ils pourraient le récupérer gratuitement.

En attendant que sa mère se sépare de son canapé, Alexandre garde celui-là. Mais cette posture d'attente, cette phase d'*inertie* dans laquelle est rentré le canapé est visible à la manière dont son propriétaire en parle. Quand je lui demande si le canapé a déjà nécessité des réparations, Alexandre répond : « Peut-être une latte qui se déboîte à un moment quoi, mais… à part ça non. On laisse pourrir ». Notons que, dans ce récit, le couple met en avant deux dimensions de la valeur qu'il accorde à son canapé : la valeur fonctionnelle et la valeur esthétique. Si celles-ci ont été importantes au début, elles sont maintenant au plus bas. La valeur écologique, sociale, financière et émotionnelle ne sont pas évoquées.

Je propose une modélisation graphique de la trajectoire de ce canapé en Figure 59. J'y inscris les évènements personnels déterminants et les changements (changement d'état, déplacements dans l'espace…) que connaît le canapé. J'ajoute également les étapes que j'identifie : ici, trois moments de *basculement*, ainsi qu'une période d'*inertie* qui n'est pas encore résolue au moment du terrain. Enfin, je dessine les variations de la valeur qu'accorde le couple à ce meuble. Je fais figurer les valeurs fonctionnelle et esthétique, les deux visibles dans le discours d'Alexandre et de Marion. Les variations sont en partie supposées. Par exemple, pour la valeur esthétique, je suppose que Marion a progressivement trouvé le canapé moins à son goût. Mais peut-être que certains évènements, qui ont été oubliés par les enquêtés, ont fait brusquement décroître la valeur esthétique qu'ils accordent au canapé. L'idée est, ici, d'approcher les variations du mieux possibles, sans viser une précision que les enquêtés eux-mêmes n'ont pas.

Figure 59. Trajectoire du canapé de Marion et d'Alexandre



À l'inverse des trajectoires de *dévaluation*, les individus accordent de plus en plus de valeur à certains objets au fil du temps. Je donne, ici, un exemple de trajectoire de *bonification :* celle du lecteur CD de Guillaume, en Figure 60. Je lui avais proposé de me parler d'un objet qui lui tenait à cœur, dont il avait envie de me faire le portrait. C'est celui-ci qu'il a choisi. Guillaume possède ce lecteur CD depuis une vingtaine d'années. Son grand frère l'a gagné à une tombola, quand il avait une dizaine d'années. Environ deux ans après, la famille a déménagé. Ils installent alors le lecteur CD dans la salle de bains commune. Guillaume se met à utiliser ce

lecteur quotidiennement. Je reconnais ici une phase de *familiarisation*, où Guillaume s'approprie l'objet et une routine d'usage s'installe.

> *C'est devenu mon réflexe… on avait genre 3 CD qui tournaient, on met dedans, on met « PLAY », et la musique c'était le matin, pour aller se doucher, se brosser les dents… Et depuis il me faut de la musique, un truc allumé quand je vais dans la salle de bains. Sinon j'ai l'impression que la salle de bains elle est morbide.* — ***Guillaume, 28 ans, comédien***

Entretemps, les parents de Guillaume offrent à son frère et à lui deux chaînes HiFi. Chacun a sa chaîne dans sa chambre. L'arrivée des deux chaînes entraîne un *basculement* pour le lecteur CD. Le grand frère de Guillaume s'en désintéresse, s'en détache et le délaisse. Guillaume se l'approprier davantage. En effet, quand des années plus tard, en 2011, Guillaume quitte sa Suisse natale pour emménager dans un studio parisien, il l'emporte avec lui. C'est un deuxième *basculement* dans sa carrière, où Guillaume réévalue l'objet et le juge digne d'être déménagé. Son frère, détaché de ce lecteur, n'en revendique pas la propriété. Quant à Guillaume, il le préfère à sa chaîne HiFi pour sa transportabilité.

Figure 60. Le lecteur CD de Guillaume (photographie personnelle)



Le lecteur CD suit Guillaume au fil de ses déménagements. Il a tellement fait partie de son quotidien qu'il s'est peu à peu invisibilisé : j'identifie ici un processus de *banalisation*. Lorsqu'il évalue l'âge du lecteur en entretien, Guillaume est surpris de penser qu'il a vingt ans : « on ne dirait pas ! », ajoute-t-il. L'entretien est l'occasion de prendre conscience du temps qui a passé et de reconsidérer pleinement cet objet. Aujourd'hui, et comme pendant longtemps, l'objet est arrivé à une phase d'*équilibre*. L'usage qu'en fait Guillaume le satisfait pleinement. La valeur fonctionnelle qu'il accorde à l'objet est toujours haute. Le lecteur « marche très bien » et son état « ne bouge pas ». Comme il le relève : « ça ne se salit pas, il ne bug pas, il ne saute pas les CD… J'ai vraiment l'impression que c'est une bonne marque… ». D'autre part, l'objet est ancré dans ses routines d'usage. Il n'est pas concurrencé par les dispositifs plus récents, comme la musique en ligne. Guillaume a un compte Spotify, mais il dit lui-même qu'il n'a pas le réflexe de l'utiliser. Par contraste, il s'inscrit dans un « régime de familiarité » (Thévenot, 1994) fort avec son lecteur, qu'il connaît bien et qui fait partie de ses gestes quotidiens : « les CD, hop, je mets le CD, *play*, et j'aime bien écouter un CD en entier, qui s'arrête… C'est un rituel que j'ai ».

D’autre part, Guillaume accorde maintenant une forte valeur émotionnelle à cet objet. Des souvenirs se sont créés au fil des usages. Guillaume associe son attachement au lecteur CD à son attachement à certaines musiques qui ont marqué son enfance et son adolescence. Il a emporté avec lui, en même temps que ce lecteur, tous ses CD préférés, à la pochette usée par le temps. Il me montre un CD de Céline Dion (« le CD de ma vie […], je l’écoute tout le temps ») et de la Star Academy. Un autre aspect de la valeur émotionnelle est lié aux souvenirs personnels qu’il associe à ce lecteur CD. Ces souvenirs sont une des raisons pour lesquelles il prévoit de transporter son lecteur partout avec lui.

Elle a non seulement une valeur parce qu’elle fonctionne, et une valeur… sentimentale, parce que c’est des souvenirs, c’est des objets que j’ai pu récupérer de la maison que je n’ai plus en fait. Parce que moi je m’attache beaucoup aux lieux où j’habite. Et finalement je remarque que la maison où j’ai vécu toute mon adolescence, de mes 12 ans à mes 19, mine de rien, je ne l’ai plus. — ***Guillaume, 28 ans, comédien***

Je propose, dans la Figure 61, une modélisation de la trajectoire du lecteur CD de Guillaume. On y voit l’augmentation des valeurs fonctionnelle et émotionnelle au fil du temps. Là encore, la modélisation de ces variations est imprécise. Je ne sais pas si la valeur émotionnelle a augmenté de manière aussi constante au fil du temps ; je sais simplement qu’elle a plus augmenté que la valeur fonctionnelle. Guillaume était en effet moins attaché au lecteur au début qu’il ne l’est maintenant, tandis qu’il accordait dès le début une forte valeur fonctionnelle au lecteur CD.

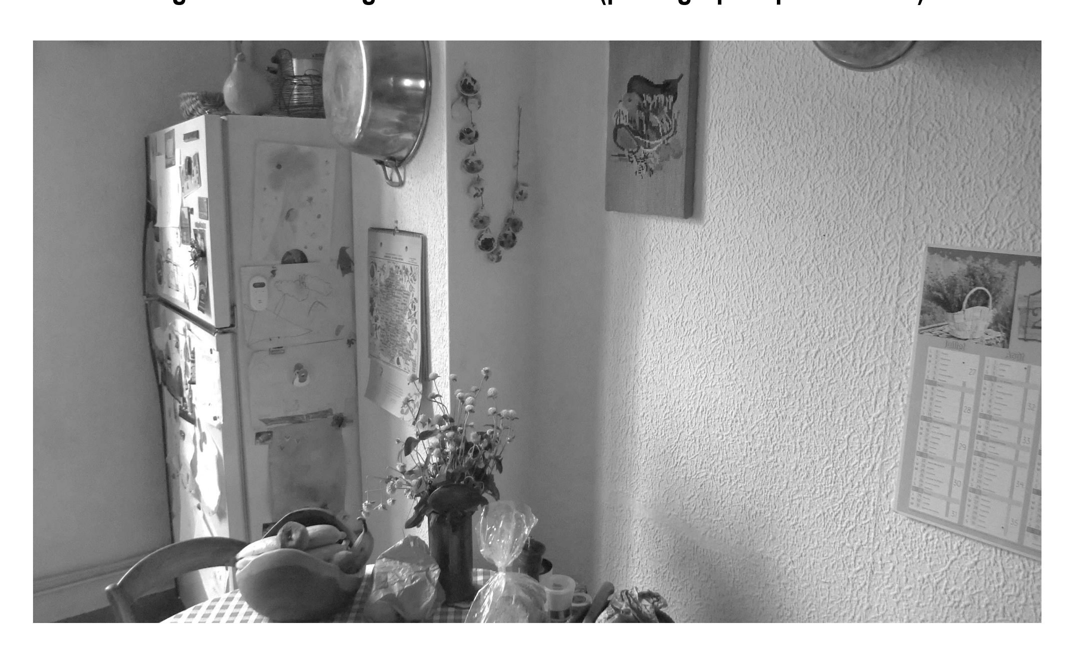
Figure 61. Trajectoire du lecteur CD de Guillaume

Évènements personnels
Tombola
Déménagement
2ème déménagement
Changements
Gagné par son frère
Bougé dans la salle de bains commune
Arrivée chaînes HiFi
Désintérêt du frère
Appropriation Guillaume
Guillaume l'emporte avec lui à Paris
Étapes
Familiarisation
Basculement
Basculement
Banalisation
Équilibre
Valeur fonctionnelle
Valeur émotionnelle
Date
2001
2003
?
2011

J’ai évoqué deux trajectoires assez linéaires pour décrire l’évolution de la valeur perçue des objets dans le temps. Mais les objets peuvent connaître des périodes de *dévaluation* et de *bonification* successives dans leur carrière, selon la manière dont leurs propriétaires les valuent. J’ai choisi un exemple pour illustrer la trajectoire d’*oscillation* : le réfrigérateur de Colette. Colette vit depuis 57 ans dans un duplex. Maintenant veuve, elle y habite seule, mais auparavant elle y a vécu avec son mari et quatre enfants. Lorsqu’elle avait tous ses enfants à la maison, elle a cherché à acheter un réfrigérateur de la bonne taille. Elle a trouvé un

réfrigérateur américain dans une enseigne du quartier, pour environ 5400 Francs. Le réfrigérateur (voir Figure 62) arrive dans l'appartement en 1975.

Figure 62. Le réfrigérateur de Colette (photographie personnelle)



Au cours de ses plus de quarante ans de carrière, le réfrigérateur connaît deux pannes, qui sont deux moments de *basculement*, où la valeur fonctionnelle chute drastiquement. Chaque fois, Colette fait appel à la boutique qui lui a vendu ce modèle, qui lui envoie un réparateur. Les réparations sont payantes. La dernière, il y a une dizaine d'années, lui a coûté environ 90 €. Ce prix lui paraît juste au regard du temps que le réparateur lui a consacré. De plus, il avait valorisé le réfrigérateur qu'elle possédait, argumentant que cela valait le coup de le réparer. Il contribuait, en cela, à la valuation positive de l'objet.

> *Il y avait un monsieur d'un certain âge qui avait l'habitude. […] Il m'a dit : « Oh, Madame, il vaut mieux que vous le répariez », parce que lui il connaissait. Maintenant, j'appellerais quelqu'un : « Mais attendez Madame, ça fait combien de temps que vous l'avez ? » ; j'aurais presque honte de lui dire que c'était en 1978*[214] *[rire] ! […]*
>
> ***Enquêtrice : Et vous préfériez le réparer plutôt que de le jeter à ce moment-là ?***
>
> *Ben, le monsieur m'a vraiment incitée, il m'a dit : « Madame, moi je peux le réparer, vous faites comme vous voulez, mais vous n'en aurez jamais un pareil maintenant ». —* ***Colette, 83 ans, enseignante-chercheure à la retraite***

Une fois réparé, le réfrigérateur rentre dans une phase d'*équilibre*. Colette en fait un usage qui lui convient, qui s'inscrit dans des routines confortables. Cependant, un autre élément entre en compte depuis quelque temps, au moment où je la vois en entretien. Elle a commencé

[214] Colette s'est trompée de trois ans : nous avons vu sur la facture que le réfrigérateur avait bien été acheté en 1975.

à envisager le coût écologique du réfrigérateur. Mais elle oscille entre les deux acceptions de la valeur écologique dont j'ai déjà parlé : le coût de production et la consommation énergétique. Elle a remarqué que son réfrigérateur faisait du bruit, et ses enfants lui ont notifié qu'il devait avoir une consommation très forte.

> *Vous voyez, là, je suis prise entre… changer parce que ce n'est plus du tout valable du point de vue énergétique, et puis pas changer parce qu'il marche encore.* — ***Colette, 83 ans, enseignante-chercheure à la retraite***

D'autre part, un problème entre en ligne de compte : se débarrasser de son réfrigérateur est compliqué, car il ne passe pas par la porte. Colette entre ainsi dans une phase d'*inertie*.

> *Ça pose beaucoup de problèmes, à un moment ils me disaient qu'il fallait qu'on le sorte par la fenêtre. Alors vous vous rendez compte, le prix que ça fait quand même ; donc je recule, je recule. Il va bien falloir un jour que je me décide, mais pour l'instant, je me dis…* — ***Colette***

J'ai tenté, en Figure 63, une représentation graphique de la trajectoire du réfrigérateur. Celle-ci met en évidence les périodes d'oscillation de la valeur fonctionnelle, au moment des pannes. J'y fais aussi figurer l'hésitation autour de la valeur écologique, qui arrive au cours des dernières années. Les sinusoïdes représentent la manière dont Colette envisage cet enjeu : les deux volets de la valeur écologique (coût de production et consommation d'énergie) perturbent ses choix, et elle ne sait pas comment arbitrer entre les deux.

Figure 63. Trajectoire du réfrigérateur de Colette

Évènements personnels — Enfants nombreux
Changements — Achat — Panne et réparation — Panne et réparation — Fait du bruit
Étapes — *Basculement* — *Équilibre* — *Basculement* — *Inertie*
Valeur fonctionnelle
Valeur écologique
Date — **1975** — **?** — **2009**

Les carrières des objets au sein du foyer sont loin d'être linéaires. Ils peuvent gagner en intérêt après en avoir perdu aux yeux des individus ; ils peuvent rester immobiles durant des années. D'autre part, les variations de valuation sont plus ou moins rapides. Par exemple, si les *basculements* occasionnent souvent des variations brusques, une valeur peut croître lentement tout au long de la carrière. Les représentations graphiques soulignent aussi le lien entre évènements biographiques et valuation. La sociologie de la valuation a bien montré comment la situation spatiale, temporelle et sociale jouait dans la valuation (Greeson, 2020). Ces schémas montrent ces impacts de manière synthétique.

Conclusion du chapitre

Dans ce chapitre, j'ai approché les carrières que les objets parcourent dans les foyers des ménages. J'ai montré que le rapport à un objet peut être lié à des évènements personnels vécus par son propriétaire. J'ai ensuite étudié la manière dont les activités que les individus adoptent avec leurs objets jouent dans la valeur qu'ils lui accordent. Là où la littérature étudie souvent la valuation qui a lieu lors d'échanges marchands et non-marchands (Greeson, 2020 ; Laser, 2020 ; Lehtonen et Pyyhtinen, 2020 ; Vatin, 2009), j'ai montré comment différentes valeurs sont accordées à un même objet au fil du temps sans pour autant que l'objet ne passe de main en main. En observant simplement la relation entre l'objet et son propriétaire, on peut observer la valuation comme un processus évolutif. Cette valuation est fortement liée aux pratiques qu'adopte l'individu vis-à-vis de son objet. Les pratiques d'usage, de réparation, d'entretien contribuent à construire la valeur que l'individu accorde à son objet. En retour, la valuation joue sur les pratiques : une dévaluation incite à stocker ou à se débarrasser, tandis que les individus qui valuent fortement leurs objets ont plus tendance à en prendre soin et les préserver.

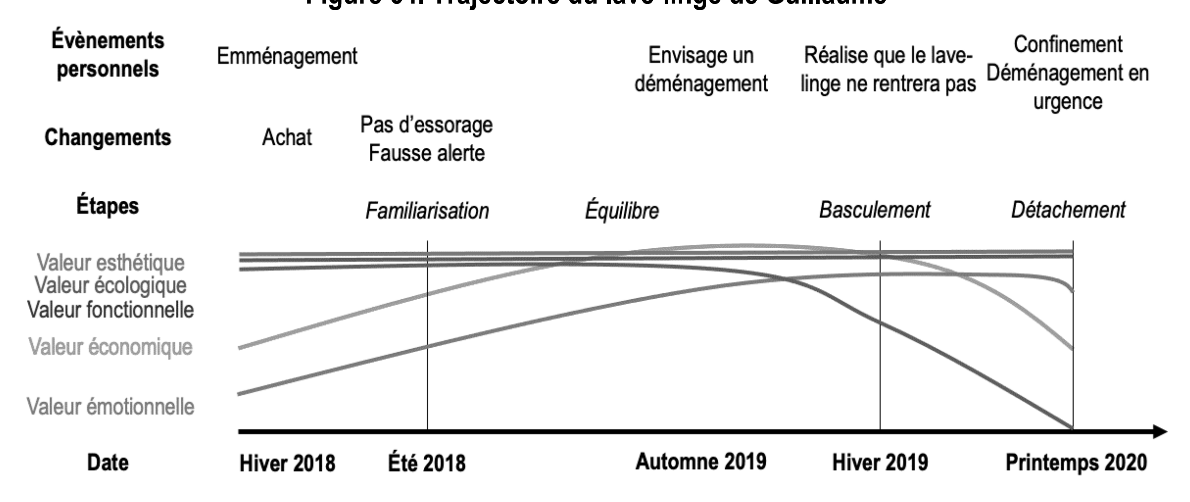
J'ai montré que les individus investissent au moins six formes de valeur dans les objets. La valeur perçue est composite, et l'analyser comme telle permet d'appréhender avec davantage de finesse la manière dont les individus valuent leurs objets. D'autre part, j'ai relevé que la valuation qu'ils font de leurs objets est ancrée dans un réseau d'autres entités. J'ai suivi, en cela, le programme d'Emma Greeson, qui défend l'intérêt d'une approche écologique de la valuation (Greeson, 2020). Les individus valuent parfois leurs objets en relation avec d'autres objets, présents dans l'entourage ou sur le marché, ou bien dans le foyer lui-même. L'exemple d'Alexandre et de son canapé ou de Guillaume et de son lecteur CD (5.3.6) évoque des objets qui font potentiellement concurrence et menacent la carrière du bien étudié. D'autre part, les individus valuent aussi leurs objets en lien avec d'autres individus de leur entourage. J'ai montré, en 5.3.2, comment la valeur émotionnelle des objets pouvait être fortement dépendante du lien à la famille, qui passe (et parfois se matérialise) par l'objet. D'autre part, les individus que j'ai enquêtés ne sont pas les seuls à valuer leurs objets : leur entourage peut aussi participer à cette valuation ou proposer des valeurs concurrentes. J'étudierai, dans le Chapitre 6, comment l'entourage joue aussi sur le sort des biens domestiques des enquêtés.

À la lumière de ce que j'ai vu dans ce chapitre, je propose une réinterprétation du récit de Guillaume et de son lave-linge, en montrant comment les évènements personnels et les variations de valeur perçue ont joué dans ses décisions. Je fais ressortir, comme pour les objets de la section 5.3.6, quelques étapes de sa carrière, qui s'apparente à une trajectoire de *dévaluation*. Je résume le tout dans un schéma en Figure 64. L'arrivée du lave-linge, en février 2018, se fait en concordance avec un évènement personnel : un emménagement. Elle a une fonction symbolique pour l'enquêté : elle acte un ancrage dans un lieu qui lui est propre. À son arrivée dans le foyer, le lave-linge a une forte valeur aux yeux de son propriétaire. Il marche très bien et répond à ses attentes : sa valeur fonctionnelle est haute. Sa valeur économique également : c'est un « luxe » que Guillaume s'est « payé », dit-il. La machine est

« belle » et « écolo au possible », selon ses termes : deux indicateurs d'une forte valeur esthétique et écologique. La valeur sociale n'est, en revanche, pas importante dans la manière dont Guillaume considère sa machine. Cette dernière ne semble pas être source de prestige ou, au contraire, de dévaluations de la part de ses proches. À l'été, Guillaume a une frayeur : il pense que son lave-linge est en panne parce qu'il n'essore pas. Le service après-vente l'informe que c'est parce qu'il n'a pas assez chargé le tambour. Cette discussion participe du processus de *familiarisation* par lequel, petit à petit, il apprend à maîtriser son lave-linge.

Le lave-linge passe ensuite par une période d'*équilibre*, où tout fonctionne pour le mieux. Guillaume l'investit d'une valeur émotionnelle : le lave-linge encapsule le souvenir du premier appartement dans lequel il s'est véritablement installé et équipé, et de la période de vie qui y est associée. Mais la valeur émotionnelle que Guillaume accorde à son lave-linge commence à dépasser la valeur fonctionnelle quand il se rend compte que le lave-linge est trop grand pour l'appartement de son conjoint, chez qui il projette d'emménager. Cette anticipation du déménagement constitue un point de *basculement* pour la carrière du lave-linge. Guillaume réalise qu'il ne lui serait pas utile, voire encombrant, dans ce nouveau logement. Mais la relation de Guillaume à son lave-linge évolue au fil des mois en lien avec la progression de son projet de déménagement. Le processus qui mène au renoncement est relativement long, et passe par des étapes successives par lesquelles il associe à son objet davantage d'idées négatives que d'idées positives. Le lave-linge va prendre de la place, être inutilisable, être difficile à déménager, tandis qu'il pourrait gagner de l'argent en le revendant à un bon prix. S'il continue à y tenir émotionnellement, il s'en détache petit à petit. On voit bien comment sa relation au lave-linge évolue au fil des mois, au fur et à mesure qu'il prend en compte de nouveaux paramètres et qu'il se fait à l'idée qu'il peut ne plus en être propriétaire.

Figure 64. Trajectoire du lave-linge de Guillaume



Le temps passe, et Guillaume envisage de revendre son lave-linge. Quelques mois auparavant, la valeur économique de l'objet était à ses yeux inestimable, puisqu'il ne souhaitait s'en débarrasser à aucun prix. Cette valeur devient dénombrable : Guillaume se met à penser l'objet en termes monétaires, évaluant à combien il pourrait le revendre. En envisageant cette revente, Guillaume pourrait préserver au moins une partie de la valeur

économique de son lave-linge. Guillaume accorde aussi beaucoup d'importance à la valeur écologique de son lave-linge, aux ressources qu'il a nécessité pour être produit. Faire perdurer son usage chez le prochain locataire du studio le tranquillise. Le confinement apporte une accélération drastique, Guillaume emménageant en urgence chez son conjoint. Les complications logistiques apportées par le contexte du Covid-19 jouent sur la valeur émotionnelle du lave-linge : alors que Guillaume adorait cet objet, il en parle de manière plus détachée, mettant en avant la facilité de la vente qu'il a conclue avec le propriétaire du studio qu'il a quitté. Autrement dit, la valeur émotionnelle compte moins au regard des détails logistiques.

Les résultats et concepts dégagés dans ce chapitre permettent d'éclairer la trajectoire du lave-linge du Guillaume. Ce retour sur l'exemple de Guillaume est l'occasion, pour moi, de faire un constat méthodologique. Selon le(s) moment(s) où j'enquête chez les individus, la carrière des objets que je retrace est plus ou moins détaillée. Par exemple, le schéma que j'ai proposé pour le lave-linge de Guillaume fait ressortir en détail les arbitrages anticipant le déménagement. Par contraste, pour les carrières présentées en 5.3.6, mes enquêtés n'avaient souvent plus en tête ce niveau de détail. Si je reprends le cas de Guillaume, cette fois-ci au sujet de son lecteur CD, il ne m'a pas évoqué aussi précisément l'impact de ses déménagements sur la vie de son objet. Ceux-ci datent trop pour que Guillaume s'en souvienne précisément. D'autre part, il ne m'a pas détaillé le rôle de certains de ses déménagements parisiens sur la carrière de son lecteur CD. Peut-être, par exemple, que son départ en voyage pendant quelques mois en 2018 a entraîné des questionnements sur le sort à réserver à son lecteur pendant qu'il était sans domicile fixe. Mais il a omis de me le mentionner. Sauf à suivre jour après jour la carrière des objets, comme je l'ai fait partiellement avec le suivi de l'enquête « Suivi des ménages », la manière dont le ou la sociologue retrace les trajectoires des objets est donc fortement tributaire de la mémoire de leurs propriétaires. Potentiellement, elle n'échappe pas à une forme d'« illusion biographique » (Bourdieu, 1986). Quand un évènement du passé n'a pas eu d'impact à long terme sur le sort de l'objet, l'enquêté ne le mentionnera probablement pas, alors qu'il a pu être source de valuations alternatives sur le moment.

Finalement, ce chapitre montre à quel point la question de la durée de vie des objets est soumise aux aléas du quotidien. Le rythme de vie des individus rend souvent difficiles les pratiques de longévité. On pourrait alors avoir l'impression que les individus que j'ai enquêtés sont totalement passifs face à leurs objets. Ce n'est pas le cas. J'ai montré en Chapitre 4 qu'ils luttaient souvent pour effectuer le travail des pratiques de longévité. Dans le Chapitre 6 qui va suivre, je vais notamment faire état des cas où les enquêtés réparent leur objet malgré les embûches posées par les producteurs. Je vais y rendre justice aux nombreuses pratiques dont ils font preuve pour résister à l'obsolescence, en négociant cette fois-ci, non plus avec eux-mêmes, ni avec le temps, mais avec les autres acteurs avec lesquels ils interagissent.

Chapitre 6. Négocier avec les autres : les individus face aux prescriptions du monde marchand et de l'entourage

Pour faire durer leurs objets, les individus que j'ai interviewés doivent opérer d'importantes négociations. J'ai défendu, dans le Chapitre 4, qu'ils devaient négocier avec eux-mêmes pour se contraindre au « travail du consommateur » que requièrent les pratiques de longévité, coûteuses en ressources temporelles, financières et cognitives. Mais les individus sont rarement seuls à prendre des décisions autour de leurs objets. Ils rencontrent souvent des prescriptions émises par d'autres acteurs et organisations. J'ai identifié, sur le terrain, deux types d'acteurs avec lesquels les enquêtés interagissent couramment quand il s'agit de prendre des décisions sur leurs objets. Je me fonde, pour dire cela et pour tout le Chapitre 6, sur les enquêtes « Pratiques domestiques » et « Suivi des ménages ». En entretien, les enquêtés mentionnaient souvent, d'une part, les distributeurs et fabricants de l'objet, et de l'autre, leur entourage personnel. Le monde marchand qui a conçu et vendu l'objet peut faciliter les pratiques de longévité ou les encourager, tout comme il peut les entraver, en rendant par exemple la réparabilité difficile. Les enquêtés tentent de faire le tri entre ces prescriptions. D'autre part, l'entourage personnel, composé des membres du ménage, de leurs amis, famille, voisins, collègues et autres connaissances, peut soutenir ou au contraire délégitimer les pratiques de longévité qu'ils adoptent.

Ce chapitre montre comment des individus mettent en place des tactiques pour adopter leurs pratiques de longévité, face à des acteurs qui leur résistent parfois. Les enquêtés font face à des discours discordants. Les acteurs marchands et l'entourage peuvent à la fois, selon le contexte, les encourager à adopter des pratiques de longévité ou les en décourager. Comment font-ils pour faire durer leurs objets face à ces séries de prescriptions

contradictoires ? Je vais montrer, dans ce chapitre, que faire durer revient à rediscuter des normes diffusées par la sphère marchande (6,1) et à construire des relations sociales particulières qui accompagnent, ou du moins n'entravent pas les pratiques de longévité (6,2).

Les littératures que je mobilise pour parler des acteurs marchands et de l'entourage des individus sont très différentes. Je mobilise la sociologie des relations marchandes et la socio-anthropologie des techniques pour les premiers ; la sociologie du genre et de la famille, la sociologie interactionniste et la sociologie pragmatiste pour le deuxième. Ces champs de littérature ont en commun de montrer que ces acteurs peuvent jouer sur la carrière des biens possédés par les individus.

D'abord, les individus qui utilisent un objet se retrouvent liés aux acteurs marchands qui l'ont conçu et vendu. C'est ce que Michel Callon, Cécile Méadel et Vololona Rabeharisoa appellent l'« attachement » marchand, qui relie les consommateurs aux marques qu'ils consomment, et les amènent à racheter des objets de la même marque par routine (Callon, Méadel et Rabeharisoa, 2000). Dans son livre sur les « liens marchands », Frank Cochoy montre comment, quand un consommateur achète un bien, il se trouve imbriqué dans une série de liens qui l'attache au marché. « Partout communautés de clients, sites de rencontre, régulations marchandes, cartes de fidélité, cadeaux d'entreprise, associations professionnelles, outils du marketing viral, réseaux sociaux électriques, contrats commerciaux (etc.) inventent et font proliférer des formes de liens inédites à partir de la rencontre entre les partenaires de l'échange économique » (Cochoy, 2012, p. 12). Mais les liens entre producteurs et consommateurs sont aussi inscrits dans la matérialité de l'objet lui-même, *via* le « script » qu'il contient (Akrich, 1987) — je développerai cette idée dans la revue de la littérature en 6.1.1. Comment ces attachements encadrent-ils les pratiques que les individus adoptent vis-à-vis de leurs objets ? Dans le reste de la partie 6.1, j'aborderai la négociation que les individus enquêtés opèrent avec le marché et ses produits. Je montrerai comment le monde industriel et marchand produit des scénarios qui aiguillent les interventions des consommateurs sur leurs objets, et comment ceux-ci dévient de ce qui est prévu. En effet, les individus que j'ai enquêtés réparent, entretiennent et modifient leurs objets en allant souvent à l'encontre de ce que recommandent les vendeurs, les réparateurs ou les modes d'emploi. Ils forcent parfois même le dispositif technique et matériel que constitue l'objet, qui ne se laisse pas ouvrir ou modifier facilement, ou qui est conçu pour un usage précis.

Le deuxième ensemble de littératures que je mobilise aborde les relations sociales qu'entretiennent les individus avec leurs proches. Je montrerai, en deuxième partie de ce chapitre (6,2), que le rôle de l'entourage dans les pratiques de longévité est varié. Les décisions prises au sein du ménage autour des objets sont parfois débattues et sont liées à la répartition des rôles familiaux. L'entourage peut constituer une ressource pour les pratiques de longévité, mais peut aussi, à l'inverse, délégitimer ces pratiques. Je mobiliserai la littérature interactionniste sur la déviance pour mieux parler de cette délégitimation. Certaines pratiques peuvent en effet amener les enquêtés à revêtir une forme de stigmate au sens

goffmanien. Le stigmate est une étiquette qui catégorise les individus en fonction d'un ou plusieurs attribut(s) spécifique(s). Ces attributs sont de trois types : difformités du corps, signes tribaux (ethnie, religion…) ou « tares de caractère » (être « alcoolique, homosexuel, chômeur, suicidaire ou d'extrême-gauche ») (Goffman, 1975, p. 14). Garder ses objets longtemps, alors qu'ils sont parfois usés et, pour reprendre les termes d'un enquêté, « insortables », amène parfois les enquêtés à revêtir ces « tares de caractère » aux yeux de leurs proches. Ils sont parfois perçus comme « radins » (Coulter et Ligas, 2003), ou comme désorganisés et incapables de bien gérer leur foyer (Woodward, 2021). Pour comprendre comment les enquêtés font face à ces jugements, je m'inspirerai de l'approche pragmatiste, qui analyse les sens ordinaires mobilisés par les personnes dans leur action, notamment dans les situations de dispute, où se confrontent des régimes de justification différents. Au sujet des actions en justice, Luc Boltanski et Laurent Thévenot ont ainsi étudié l'ensemble des raisons invoquées par les acteurs : arguments politiques, mais aussi motifs personnels, éthiques, matériels, etc. (Boltanski et Thévenot, 1987). Les « épreuves », au sens des pragmatistes, sont des moments où les individus explicitent les critères de validation de leurs jugements (Martuccelli, 2015). J'étudierai ainsi les arguments que mobilisent mes enquêtés pour justifier et requalifier leurs pratiques de longévité.

6.1. Face au marché, face à l'objet technique : les ruses pour résister à l'obsolescence

6.1.1. Comprendre les interactions entre les usagers et leurs objets : état de l'art

Les individus que j'enquête présentent souvent les acteurs marchands comme des adversaires quand il s'agit de faire durer les objets. Dans le Chapitre 3, j'ai identifié de nombreux discours dans lesquels ils reprochent aux fabricants et vendeurs d'entraver certaines de leurs pratiques, essentiellement sur la réparation. Sur le forum Que Choisir, ils étaient nombreux à témoigner de mauvaises expériences face à des services après-vente qui ne respectaient pas la garantie légale de conformité. C'est la politique d'offre marchande des vendeurs qui est désignée ici. Sur le groupe Facebook de réparation, tout comme dans les Repair Cafés, les revendications touchaient surtout à la manière dont les objets étaient conçus. Les bricoleurs reprochaient aux concepteurs de l'objet d'avoir *designé*, intentionnellement ou non, des produits de mauvaise qualité. Comment ces interactions avec le monde marchand jouent-elles, concrètement, sur les pratiques de longévité ?

La littérature sur les objets et leurs usages éclaire mon terrain. Elle montre, d'abord, que les acteurs marchands qui conçoivent et vendent les objets découragent parfois les individus

de les faire durer. Des travaux issus de la sociologie, de l'économie et de la psychologie ont montré comment certains, par la publicité, rendent désirable le fait de renouveler son équipement (Spinney et al., 2012). D'autres développent une offre commerciale qui aiguille les choix des individus, adoptant par exemple une politique de coûts qui décourage les usagers de faire réparer leurs produits, parce que le prix des produits est inférieur à celui de la réparation en service après-vente (McCollough, 2009). Mais au-delà, les obstacles aux pratiques de longévité s'inscrivent dans la matérialité des produits. Quand les individus tentent de les réparer ou de les bricoler, les objets peuvent résister à leurs interventions : ils ne se laissent pas ouvrir, ou la pièce à changer est difficile à retirer. Prendre soin d'un objet est parfois une « affaire de corps-à-corps qui peuvent se transformer en échanges rugueux » (Denis et Pontille, 2022, p. 139).

Pour interpréter ces interactions entre les individus et leurs objets, je m'inspire de l'approche de l'anthropologie des techniques. Cet ensemble de travaux met en lumière l'agentivité non-humaine, c'est-à-dire la capacité d'action des objets. Certains objets effectuent un travail à la place des individus. C'est ce que souligne, dans un chapitre un peu humoristique de l'ouvrage *Petites leçons de sociologie des sciences*, Bruno Latour, en montrant comment nous déléguons aux portes le travail de nous faire traverser les murs. Sans porte, nous devrions faire un trou dans chaque mur, puis le reboucher une fois que nous l'avons franchi. Mais en déléguant cette tâche, nous laissons aussi à la porte le soin de prescrire certaines conduites chez nous, comme le fait de tourner la poignée, de refermer ou non derrière soi. Certaines stratégies ont été mises en place pour assurer ces tâches (ouvrir, fermer), en substituant aux usagers un autre personnage délégué, dont la seule fonction est d'ouvrir et fermer la porte. C'est le travail que fait un portier, mais aussi le travail qu'assurent certains non-humains : les grooms. Ces objets, fixés sur le haut de la porte, referment celle-ci à l'aide d'un ressort. Ils remplacent ainsi les humains dans ce travail (Latour, 2007).

Les objets peuvent aussi cadrer les pratiques de leurs usagers. Dans un terrain mené dans les années 1990 sur les réseaux de télécommunication, Madeleine Akrich étudie des usagers ayant souscrit à un abonnement télévisuel. Elle note que le boîtier de l'abonnement ne peut pas se brancher au magnétoscope, parce que cela n'a pas été prévu comme tel. Certains abonnés avaient l'habitude d'enregistrer des émissions sur le magnétoscope ; ils cessent alors de le faire (Akrich, 1991). Chaque objet contient un « scénario », ou « script », c'est-à-dire que leur concepteur inscrit dans l'objet des usages qu'il souhaiterait prescrire, faisant implicitement des hypothèses sur le monde dans lequel l'objet va s'insérer (Akrich, 1987). Akrich propose ainsi d'analyser la figure que les concepteurs se font du futur usager de l'objet (ce qu'elle appelle « l'actant ») et la place de l'acteur dans un réseau (« la position »), défendant une analyse symétrique. Lorsque l'usager ne réalise pas le scénario prévu et intégré dans l'objet, on ne peut pas l'attribuer à son incompétence ou au fait que l'objet serait mal conçu, mais plutôt à un décalage entre l'« actant » et la « position ». Le fait que les abonnés qu'elle étudie aient du mal à relier leur coffret d'abonnement à leur magnétoscope résulte de ce décalage (Akrich, 1991).

Le travail d'Akrich montre comment l'objet contraint des comportements, mais aussi comment les individus peuvent s'échapper (volontairement ou non) des scénarios inscrits dans l'objet. Madeleine Akrich montre comment le script de l'objet contient déjà une image de l'usager, mais défend aussi « qu'il ne faut pas se contenter d'un usager imaginé, mais s'intéresser également à l'usager réel » (Flichy, 2008, p. 151). Cette dernière invitation fait écho aux travaux de Michel De Certeau, que j'ai présentés en introduction de la thèse. De Certeau propose d'étudier les usages que les individus font des objets. Ceux-ci les utilisent de manière parfois imprévue et originale, usant de « ruses » et de « braconnages », opérant dans la « clandestinité » (De Certeau, 1990, p. 53).

Je tire trois enseignements de la littérature que je viens de présenter. Le premier est qu'il est intéressant de prêter attention aux discours que les acteurs marchands servent aux individus, et à la manière dont ceux-ci aiguillent les pratiques de longévité. Je montre en 6.1.2 et 6.1.3 qu'ils sont contradictoires : certains encouragent ces pratiques, et d'autres les découragent. Il faut aussi prendre au sérieux le dispositif matériel même de l'objet : les matériaux, les propriétés physiques, les gestes effectués. Enfin, les travaux de De Certeau invitent à considérer les usages imprévus que les individus font de leurs biens domestiques. Comment contournent-ils parfois les scripts inscrits dans leurs objets ? Quels usages en font-ils ? Au-delà de la vocation descriptive chère à De Certeau, enquêter sur les contournements des scripts a un autre apport pour ma question. Elle permet de montrer que ces contournements permettent aux individus de faire durer l'objet, donc d'en tirer parti plus longtemps. À travers les pratiques de réparation (6.1.4), et celles d'entretien et de transformation des objets (6.1.5), je montrerai comment les enquêtés braconnent leurs objets pour résister au scénario de l'obsolescence. De nouveau ici, la frontière entre consommation et production se brouille. Les individus, en prolongeant sa durée de vie, participent à la co-production de l'objet lui-même.

6.1.2. Des discours marchands qui invitent les consommateurs à faire durer

J'ai montré dans le Chapitre 2 comment les discours gouvernementaux, médiatiques et issus de l'industrie culturelle pouvaient jouer sur les représentations des enquêtés, donnant envie d'adopter davantage de pratiques de longévité et fournissant des ressources discursives pour justifier celles qu'ils avaient déjà. Je relève aussi, dans la sphère marchande, la présence de discours et d'offres qui encouragent les pratiques de longévité. Ceux-ci sont formulés par plusieurs fabricants, distributeurs et réparateurs. J'en ai listé en début de Chapitre 3, alors que je faisais un panorama des structures que j'avais pu identifier, en Figure 19. Dans les entretiens de l'enquête « Pratiques domestiques », les enquêtés m'ont parlé d'offres ou de discours marchands qui les aidaient à faire durer. Isabelle, mère au foyer, souhaite tester une boutique en ligne qui ne vend que des objets garantis à vie, dont elle a entendu parler. Beaucoup fréquentent des enseignes qui permettent de consommer d'occasion ou en reconditionné. J'avais présenté un régime de longévité qui s'appuyait sur le seconde-main, dans le Chapitre 4 : les *récupératrices*.

Certains enquêtés me font aussi le récit d'interactions durant lesquelles les acteurs marchands leur ont donné des conseils pour faire durer davantage leurs objets. C'est le cas des installateurs du lave-vaisselle de Colette :

Ils ont conseillé de… d'entretenir entre guillemets la machine, en faisant des tours à vide avec du vinaigre, etc. Ce que je n'ai pas encore fait, mais… Je l'ai eue pour le mois de juin, ou je ne sais plus quand. Mais le technicien, qui était très bien, d'ailleurs, il a conseillé ça, il a dit : « Je vous conseille de faire… » […] pour le tartre, le calcaire. — ***Colette, 83 ans, enseignante-chercheure à la retraite***

Certains acteurs marchands diffusent un discours pro-déconsommation, valorisant le fait de garder ses objets longtemps. C'est le cas du réparateur de Mireille, 74 ans, encore au sujet d'un lave-vaisselle. Ce dernier avait une douzaine d'années quand elle l'a fait réparer. Son interlocuteur, en plus de le remettre en état, lui a déconseillé d'en racheter un nouveau :

Il m'a dit : « De toutes façons, vous n'en aurez plus un qui va durer autant d'années que celui-là, c'est sûr. Avec l'obsolescence programmée, vous avez intérêt à garder celui-là ». […] D'après lui, la qualité maintenant, ça n'allait plus être ça. — ***Mireille, 74 ans, chargée d'études à la retraite***

Le réparateur a lui-même mentionné la question de l'obsolescence programmée, contribuant à sensibiliser voire à politiser sa cliente. Or, cet argument de l'obsolescence programmée, quand il est mobilisé au sein de la sphère marchande, peut amener à des résultats surprenants. Dans l'exemple que je viens de citer, cette expression est utilisée par un réparateur indépendant, c'est-à-dire un artisan non affilié à un distributeur ou à un fabricant : on peut imaginer qu'il se positionne lui aussi en marge du monde de la vente de produits. En revanche, le terme « obsolescence programmée » a déjà été employé par des commerçants pour vendre un service. C'est ce qu'avait expérimenté Catherine, mère au foyer de 55 ans : elle racontait, dans le Chapitre 4 (section 4.1.4) qu'un vendeur lui avait recommandé de prendre l'extension de garantie parce que de nos jours, avec l'obsolescence programmée, les appareils étaient plus susceptibles de tomber en panne.

Le discours des acteurs marchands est donc assez ambigu : il est souvent adossé à une offre concrète qui aide les individus à faire durer (réparation pour Mireille, extension de garantie pour Catherine), mais il met dans le même temps l'accent sur la responsabilité du consommateur, comme si c'était à lui de se prémunir de l'obsolescence programmée, cette dernière étant inévitable. La dizaine de campagnes publicitaires que j'ai analysées durant l'enquête « Discours » (voir encadré dans le Chapitre 2) emploient de nombreux arguments pour valoriser la longévité. Toutes ces publicités mettent l'accent sur le rôle du consommateur, qui est invité à jouer le jeu de la durabilité. Pour l'illustrer, je prends l'exemple de la communication de Darty, particulièrement active sur le sujet. Darty a mis en place, en octobre 2019, un « nouveau contrat de confiance »[215]. L'enseigne, lors de sa création en 1957,

[215] Source : Darty, date inconnue. « A vos côtés pour durer », site de Darty, onglet « Durabilité », disponible sur : www.darty.com/achat/services/durabilite/index.html, consulté le 17/11/2020.

partageait déjà la volonté de produire un service avant et après-vente fiable[216]. Plusieurs mesures étaient déjà présentes depuis le début de l'histoire du distributeur pour garantir les produits achetés[217]. D'après l'enseigne, le « nouveau contrat de confiance » consiste à mettre la durabilité au cœur de leurs exigences[218]. Cela passe par trois volets : accompagner l'achat en conseillant aux clients des marques durables, avec l'élaboration d'un label « Le Choix Durable »[219] ; encourager la réparation en mettant en ligne des tutoriels de réparation, et en proposant un abonnement qui assure tous les gros électroménagers ; et prendre en charge de manière accrue le recyclage des anciens appareils des consommateurs. Darty a produit des affiches, mais aussi des spots publicitaires pour faire la promotion de son action en matière de durée de vie des produits. L'analyse de l'une d'entre elles permet de voir que la rhétorique de l'enseigne met l'accent sur la responsabilité des consommateurs vis-à-vis des générations futures, en mettant en avant l'argument écologique.

Cette publicité, réalisée par Publicis Conseil pour Darty et diffusée en 2019[220], a pour personnage principal une petite fille, portant un sac à dos jaune. Celle-ci circule à vélo dans la rue : autour d'elle, des piles d'électroménagers usés envahissent la ville (voir Figure 65). En fond est diffusée une chanson, un dialogue entre une voix masculine et une voix féminine qui pourrait évoquer un enfant, par exemple cette petite fille au vélo :

Figure 65. Capture d'écran n°1 de la publicité Darty



Musique : « HOMME : Des millions de micro-ondes ! FILLE : Pourquoi, pourquoi ? HOMME : Des milliers de machines à laver ! FILLE : Pourquoi, pourquoi ? HOMME : Et plus encore de réfrigérateurs… FILLE : Par terre, par terre, par terre ! ».

L'enfant est utilisée comme symbole des générations futures. C'est d'ailleurs celle qui est présentée comme la plus engagée dans ce spot : tandis qu'elle croise des adultes dans la rue qui vivent avec cette accumulation (un homme rabat une porte de micro-ondes qui le gêne

---

216 Source : Fnac-Darty, 2017. « Notre histoire », site du groupe, disponible sur : www.fnacdarty.com/notre-groupe/notre-histoire, consulté le 17/11/2020.

217 On le voit sur le document original du « contrat de confiance », un document qui était donné au client lors de son achat chez Darty, dont une copie est diffusée dans l'article suivant : Véronique YVERNAULT, 2011. « Darty, le succès sur contrat », LSA, disponible sur : www.lsa-conso.fr/darty-le-succes-sur-contrat,122364, consulté le 17/11/2020.

218 Source : Léa, 25 octobre 2019. « Le nouveau Contrat de Confiance, en phase avec la planète », site de Darty, blog Darty & Vous. Les conseils, disponible sur : www.darty.com/darty-et-vous/de-vous-nous/le-nouveau-contrat-de-confiance-darty-en-phase-avec-la-planete, consulté le 17/11/2020.

219 Source : Léa, 22 octobre 2020. « Avec Darty, choisissez le durable ! », site de Darty, blog Darty & Vous. Les conseils, disponible sur : www.darty.com/darty-et-vous/de-vous-nous/avec-darty-choisissez-le-durable, consulté le 17/11/2020.

220 Source : Darty, octobre 2019, publicité « Le nouveau contrat de confiance », réalisée par Publicis Conseil. Disponible sur cutt.ly/Tg4G1qK, consulté le 17/11/2020.

sans regarder autour de lui), elle se rend au service après-vente de Darty. Elle dévoile alors le contenu de son sac à dos jaune : un blender, qu'elle vient faire réparer. L'employée du service lui sourit et la petite fille repart satisfaite. La voix off conclut alors le spot publicitaire pour expliciter son message :

Figure 66. Capture d'écran n°2 de la publicité Darty



Voix off : « Plus de 6 millions d'appareils électroménagers seront jetés en France cette année. Nous n'avons plus les moyens de jeter. Réparons ! Darty s'engage pour vous aider à choisir des produits plus durables et à les réparer. C'est ça, le nouveau contrat de confiance. »

L'utilisation de l'expression « avoir les moyens » est intéressante : elle pourrait évoquer son usage premier, celui qui pose la question du budget. Jeter serait alors présenté comme une activité dépensière et superflue par rapport à des budgets qu'il faut contrôler. Mais, en relation avec l'image présentée sur le spot, cette interprétation paraît lointaine. Le point mis en avant dans la publicité est davantage le fait que l'humanité ne peut plus jeter parce que la planète est saturée de déchets. La publicité fait valoir des valeurs, qui sont le questionnement sur le sort de la planète et l'avenir des générations futures. L'engagement en faveur de la durabilité est utilisé comme un argument marketing, pour inciter les consommateurs sensibles à la question à se rendre chez Darty.

Les discours marchands que j'ai identifiés sur le terrain, tels qu'ils me sont rapportés dans l'enquête « Pratiques domestiques » ou tels que je les analyse dans les sources écrites de l'enquête « Discours », donnent des clés pour faire durer les objets. Ils donnent aux consommateurs des conseils et des encouragements, et sont souvent accompagnés d'offres concrètes (réparation, extensions de garantie…). Mais ces discours ont aussi en commun de responsabiliser fortement les consommateurs. Darty mobilise ainsi la rhétorique du devoir moral, qui fait appel à certains ressorts émotionnels (le désir de protéger la petite fille), pour souligner que c'est au consommateur de faire le bon choix. Or, les consommateurs doivent faire avec les contraintes qui sont les leurs, que j'ai particulièrement détaillées dans le Chapitre 4 ; mais aussi avec d'autres injonctions contradictoires, que je vais maintenant aborder.

6.1.3. Des producteurs qui freinent l'intervention technique des usagers sur les objets

Bien qu'il existe des offres et des discours marchands qui encouragent les pratiques de longévité, les individus sont aussi souvent confrontés à l'inverse. Les discours se cristallisent alors autour d'une pratique en particulier : la réparation. Je regroupe, dans cette section, des

récits d'interactions entre mes enquêtés et les vendeurs, responsables et employés de services après-vente. Les enquêtés sont aussi confrontés au « script » des concepteurs des objets *via* des supports textuels (comme le mode d'emploi) ou matériels (la manière dont l'objet est conçu). Dans la manière dont ils me font part de leur expérience, ils s'attachent à témoigner de ce qu'ils considèrent comme des entraves à la réparation de la part des fabricants. Tout au long de cette section, je note que les récits qu'ils font de leurs pannes sont souvent l'occasion de mettre en cause les concepteurs et les vendeurs de leurs biens domestiques.

De nombreux enquêtés se sont rendus dans un service après-vente (SAV) avec un produit en panne. Dans plusieurs cas, les employés du SAV les ont découragés de faire réparer leur produit. Le premier argument est celui du prix, lorsque le produit n'est plus sous garantie. J'ai dit, dans le Chapitre 4 (section 4.2.3), que les enquêtés renonçaient souvent à réparer à cause du prix de la réparation. Mais ici, j'insiste sur les cas, nombreux, où les employés de grandes enseignes déconseillent eux-mêmes la réparation en insistant sur son coût. J'ai rencontré Geneviève, 70 ans, au Repair Café Banlieue, alors qu'elle y apportait une imprimante. Avant de venir au Repair Café, cette infirmière à la retraite avait tenté de la faire réparer par la grande enseigne où elle l'avait achetée.

> *Ça me coûtait déjà 70 € rien que pour qu'ils me disent que ça ne marche pas. Donc évidemment, le coût, pff… une imprimante, ça coûte… vous voyez ? [...] Maintenant c'est le truc de consommation maximum hein… pff… d'ailleurs […] ils vous disent carrément : « Pff, changez. Ça ne vaut pas le coup de réparer ». Bah déjà, 70 € pour voir ce qui ne va pas… [...] Ils poussent à la consommation, hein. Forcément, ils ont des intérêts alors…* ***— Geneviève, 70 ans, infirmière à la retraite***

Ce récit est, pour Geneviève, l'occasion de critiquer l'enseigne qui pratique cette politique de prix. Elle leur reproche, d'abord, de « pouss[er] à la consommation ». Par cette expression, ainsi que celle, plus haut, de « truc de consommation maximum », elle remet en question ce modèle économique en servant un discours politique — certes minimal, réduit à une simple allusion — qui critique le fait de trop consommer. Elle met ensuite en cause directement la volonté du distributeur, en précisant qu'« ils ont des intérêts ». Elle mobilise ici une rhétorique du soupçon, qui met l'accent sur la recherche de profit dont ferait preuve l'enseigne, au détriment du consommateur. Ces deux critiques, celle de la surconsommation et celle de l'arnaque, rappellent les discours identifiés chez les sympathisants de HOP pour parler d'obsolescence programmée, que j'avais analysés dans un nuage de mots dans le Chapitre 1, section 1.2.2.

En plus d'argumenter sur le prix, certains employés de SAV mobilisent d'autres arguments pour décourager les enquêtés de leur apporter leur objet en panne. Christophe avait un ordinateur portable qui dysfonctionnait. Il était très lent et nécessitait beaucoup de temps pour recharger sa batterie. Un jour, il se rend au SAV d'un distributeur chez qui il n'avait pas acheté son ordinateur, mais qui vendait exactement le même modèle.

Le gars, après, il a été honnête, hein. Il m'a dit : « Ce n'est même pas la peine de nous l'amener monsieur, ces ordis, c'était de la merde au final, il avait un problème de batterie, on ne trouve même plus les pièces pour les remplacer (enfin, eux au final ils ne le font même plus). En plus, si vous nous l'amenez juste pour qu'on vous fasse un devis, même si on vous rend l'ordi comme ça sans avoir rien fait dessus, le devis au final il est à 50 ou 60 balles ». Je me suis dit : « Ouais. Je ne vais pas l'amener alors que le gars il vient de me dire : "Il y a peu de chances que vous le sauviez". Je vais l'amener, ça va me coûter 50 ou 60 balles pour que vous me disiez : "Votre ordi, ben il est mort" ». ***— Christophe, 44 ans, animateur en école maternelle***

Le réparateur du SAV mobilise une série d'arguments pour décourager Christophe de réparer : dévaluation du produit qui ne donne pas envie de le garder (« ces ordis, c'était de la merde »), prix (« le devis il est à 50 balles »), difficulté de la réparation (« il y a peu de chances que vous le sauviez »), coût en temps et en efforts (« ce n'est pas la peine » de mettre de l'énergie ou de se déplacer, car la réparation va échouer). Cette interaction suscite de la méfiance chez Christophe. Il parlera, au sujet de cette expérience, d'obsolescence programmée : là aussi et comme pour Geneviève, son interaction avec le réparateur est l'occasion de remettre en question l'honnêteté de l'enseigne qu'il représente, et du monde marchand en général. Cette rhétorique n'est pas sans rappeler, outre celle des sympathisants de HOP, celle des internautes du forum Que Choisir étudiés dans le Chapitre 3. J'ai montré en section 3.1.4 que ce forum constituait un espace de revendication et de mise en cause des offreurs.

Parfois, les enquêtés ont le sentiment que les fabricants souhaitent aussi les décourager d'intervenir sur leurs propres objets. C'est l'impression qu'a Guillaume en lisant les modes d'emploi des produits. Guillaume a réparé un tourne-disque qu'il avait acheté en brocante. Il suffisait de remplacer la courroie, une action mécanique qu'il jugeait assez facile à faire. En revanche, il me dit en entretien qu'il a plus de mal à s'attaquer aux circuits électriques. Il a peur de trop « trafiquer » l'objet (c'est son terme), et que l'objet court-circuite ou dysfonctionne davantage. À cela s'ajoutent les avertissements du mode d'emploi :

Tu regarderas, sur les notices il y a toujours écrit : « Si vous ouvrez le capot de l'ordinateur, il n'est plus sous garantie ». […] Ils ont toujours un côté : « On considère que le client est totalement con, et du coup on lui fait bien peur en lui disant : "Il ne faut pas toucher aux vis et à l'intérieur du mécanisme ou de l'électronique, parce que c'est pour le service de réparation, qui va vous dire qu'il faut en racheter un nouveau" » [rire]. […] Et des fois, selon les appareils, si ce n'est pas de l'électronique, avec un minimum de logique mécanique qu'on a tous quasiment du système scolaire qu'on a, tu peux sans vraiment tout casser, au moins observer. ***— Guillaume, 28 ans, comédien***

Au-delà du discours des modes d'emploi, le dispositif technique de l'objet lui-même peut décourager la réparation. Un exemple récurrent est celui des machines qui ne s'ouvrent pas, ou difficilement. C'est un problème qu'a rencontré Rachel, 41 ans. J'ai recruté Rachel *via* le groupe Facebook du défi « Rien de Neuf » : elle tente d'éviter d'acheter neuf pendant un an. Rachel habite dans un village des Bouches-du-Rhône, à proximité d'Aix-en-Provence. Elle vit

seule avec ses deux enfants, et est professeure de flûte traversière. Lorsque sa machine à pain, de vingt ans d'âge, est tombée en panne, elle l'a apportée en Repair Café.

Quelqu'un l'a regardé, et si tu connais un peu l'obsolescence programmée, tu dois savoir ça, que les parties, de plus en plus, elles ne sont plus vissées mais soudées entre elles. Ce qui fait qu'on ne peut plus accéder au corps de l'appareil à l'intérieur, et du coup quand le truc est cassé, tu n'as pas de solution, parce que tu ne peux pas aller ouvrir la bête pour voir ce qui se passe dedans. ***— Rachel, 41 ans, professeure de flûte traversière***

Rachel emploie, comme Christophe plus haut, le terme « obsolescence programmée » pour parler de sa situation. En faisant cela, elle associe sa difficulté à ouvrir l'objet à une stratégie mise en place par le fabricant. On devine en filigrane le poids de l'action collective menée par les associations consuméristes et environnementales, mais aussi les médias, pour démocratiser ce terme et faire connaître des cas au grand public. Elle suppose que je connais la problématique des parties soudées et non vissées : cela montre qu'elle sait que ce cas est récurrent et qu'elle n'est pas la seule à l'expérimenter. Sa venue en Repair Café a manifestement joué dans la construction de cette interprétation.

D'après de nombreux réparateurs bénévoles avec qui j'ai échangé durant mes observations de Repair Café, certaines marques utilisent des têtes de vis personnalisées, qui nécessitent des tournevis spécifiques. Les boîtes contenant des dizaines d'embouts de tournevis font partie de l'arsenal standard des réparateurs. Beaucoup s'échangent des embouts pour faire face à des objets récalcitrants, et certains en construisent à partir de clous. Les vis spécifiques rendent les objets difficilement réparables par d'autres acteurs que leurs concepteurs et leurs partenaires. En ajoutant ce type de dispositifs techniques, les fabricants renforcent le lien avec leurs acheteurs, et gardent leur clientèle captive. De même, certains réservent les pièces détachées et les schémas techniques à leurs réparateurs agréés, ce qu'a relevé l'association HOP[221]. Sans que je ne puisse statuer sur l'objectif de ces fabricants, puisque je n'ai pas enquêté auprès d'eux, je relève plusieurs exemples de réparations freinées pour cette raison. Romain, réparateur bénévole de Repair Café, explique que certaines pièces détachées doivent être de la même marque pour être compatibles, et qu'il ne peut pas tout réparer lui-même.

Il y a juste aujourd'hui certains trucs où il faut aller chez Apple quand même. Par exemple, si tu achètes sur les nouveaux iPhones avec les puces ID avec les empreintes digitales, si tu la changes, il faut qu'Apple le reprogramme et le rematche avec ta carte mère. Du coup, il faut que t'ailles les voir et là c'est eux qui le font.

Enquêtrice : Tu ne peux pas le faire autrement ?

---

[221] Halte à l'Obsolescence Programmée (HOP), 2021. « Microsoft et Apple en guerre contre les lois sur le "droit à la réparation" aux Etats-Unis », site web de l'association HOP, disponible sur : www.halteobsolescence.org/microsoft-et-apple-en-guerre-contre-les-lois-sur-le-droit-de-reparer-aux-etats-unis, consulté le 28 avril 2022.

Non. Parce qu'il y a une petite puce dedans qui est associée à ta carte mère. Et si t'en mets un autre, ça ne marche plus. Donc il faut que t'ailles chez Apple qui a les codes pour pouvoir remettre le truc. ***— Romain, 26 ans, ingénieur de recherche en géographie-cartographie***

Les objets peuvent aussi résister du fait de la complexité de leur conception. L'intégration de l'électronique dans les équipements rend plus difficile la réparation. Plusieurs enquêtés m'en font part en entretien. Lucien a contacté un réparateur professionnel quand son lave-linge est tombé en panne. Cet économiste de 44 ans vivait alors avec son ex-compagne. Le problème de leur lave-linge venait du bloc électronique (une carte à puces), qui permet de faire démarrer le cycle plusieurs heures plus tard.

Le réparateur est venu, il a dit : « Je suis vraiment désolé, mais je suis obligé de changer le bloc ». Et en fait, ça coûtait 200 € [sur 700 € de prix d'achat], ce qui est quand même beaucoup. [...] Il nous disait, le réparateur, que c'était ça qui posait le plus de problèmes aujourd'hui, et que tu ne peux pas réparer. [...] C'est un composant électronique, et donc quand tu as un truc qui ne marche pas, tu ne peux pas le réparer comme tu connectes des fils. Parce que c'est des circuits…

Enquêtrice : Donc là, soit il pouvait remplacer tout le bloc, soit... Il ne pouvait pas remplacer une partie du bloc.

Exactement, il ne pouvait pas réparer le machin, donc… On a remplacé quand même le bloc, parce que 200 ça fait quand même moins que 700. ***— Lucien, 44 ans, économiste***

Je viens d'illustrer, par une série de récits, comment les acteurs industriels et marchands peuvent décourager la réparation, par des discours ou à travers la conception-même de l'objet. Les récits qu'en font les enquêtés incriminent ces acteurs, mobilisant des notions comme l'obsolescence programmée, tentant d'en administrer la preuve par la manipulation et l'observation des objets, ou par l'identification de cas récurrents de pannes et de réparations difficiles. En incriminant les acteurs marchands, ils rediscutent les normes de renouvellement des objets qu'ils perçoivent, leur opposant d'autres logiques : celle du ralentissement des achats, du soin porté aux objets, du bricolage et de la débrouille face aux pannes. J'ai aussi commencé à montrer, avec l'exemple de Gilles fabriquant ses propres embouts de tournevis, comment certains individus tentent de résister à ce scénario de la panne irréparable. Je développe cela dans la section suivante.

6.1.4. Défier le SAV : des réseaux et compétences pour résister au scénario de la panne

Plusieurs enquêtés se sont lancés dans des réparations que les distributeurs disaient perdues d'avance. Pour Tina, coach en écriture de 48 ans, le refus d'un employé du SAV a sonné comme un défi. Il y a quelques années, son lave-linge est tombé en panne : le tambour

ne marchait plus. J'en ai parlé dans le Chapitre 5, dévoilant la fin de l'histoire : après l'avoir réparé, elle a donné un nom à son lave-linge, l'appelant Bernadette. Revenons un instant sur la manière dont elle a fait face à la panne. Elle vivait alors avec son compagnon, sans enfant.

> *J'ai appelé Darty et le mec m'a ri au nez en disant : « Ah pff ! » quand je lui ai dit le modèle. Il a dit : « Non, il faut en acheter une nouvelle Madame ».*
>
> ***Enquêtrice : Je n'aime pas quand ils te parlent comme ça avec le « Madame » derrière !***
>
> *Ouais, « va te faire foutre ». Et je pense que j'avais commencé à regarder sur Internet (maintenant il y a des tutos sur tout, c'est hallucinant) : « Le tambour de votre machine ne tourne plus ». J'avais vu qu'il y avait des magasins avec des pièces et tout, et donc le mec de Darty je lui avais dit : « Mais il y a des magasins en ligne qui vendent des pièces pour machine à laver ». Il a fait [ton goguenard] : « Ouais bah c'est ça bah allez acheter vos pièces ». Je te jure, sur ce ton-là. Genre : « Oui, sur Internet on trouve tout et n'importe quoi, bah si vous pensez que vous pouvez acheter vos pièces achetez vos pièces Madame ». Là j'ai fait [ton rageur] : « Ok ! C'est ce que je vais faire ! Tu ne me connais pas mec ! T'as pas à me lancer des défis en fait !!! ».* ***— Tina, 48 ans, coach en écriture***

Tina insiste sur le fait que l'employé du SAV ne la prend pas au sérieux, la jugeant incapable d'estimer la faisabilité de la réparation. Il fait de la réparation une affaire d'experts, renvoyant à Tina son image de cliente profane. En réaction, Tina a contourné ce diagnostic et a réparé elle-même. Tina a été fortement socialisée au bricolage par ses parents : son père bricolait des meubles, sa mère cousait[222]. Cela joue certainement dans sa prise de décision. Son compagnon était également partant pour tenter une réparation maison. Cette activité réunit les deux membres du couple, qui y passent un week-end. Le problème se trouvait au niveau des charbons moteur, qu'il fallait remplacer. Ils les commandent sur un site de pièces détachées, pour 40 €. Au bilan, Tina s'étonne de la facilité de la réparation, par rapport à ce que le service après-vente lui avait annoncé.

Selon les interlocuteurs auxquels les enquêtés s'adressent, l'objet leur paraît plus ou moins réparable. Cette différence de diagnostic a été constatée par André, retraité de 76 ans, face à un réparateur indépendant. Le four d'André ne pouvait plus faire de pyrolyse : il indiquait que la porte n'était pas fermée, alors qu'elle l'était. Il est allé voir un réparateur « du coin », qui lui a dit qu'il ne pouvait rien faire et qu'il fallait changer le four. André a tout de même fait des recherches sur Internet. Cet ancien éditeur de magazines professionnels a, comme Tina, un goût certain pour le bricolage. Son oncle, qui était artisan bijoutier et horloger, lui a transmis des compétences de mécanique : ils ont réparé et conçu des motos ensemble. Sur Internet, André trouve deux tutoriels. Un premier comporte « deux pages entières avec 15 photos », proposant un protocole de réparation long et complexe, consistant à démonter toute la porte. Le deuxième est bien plus simple :

[222] J'avais donné son exemple dans le Chapitre 2.

Il y avait 4 lignes. Il disait : « Alors, c'est extrêmement simple : les fours maintenant, la tôle émaillée est tellement peu épaisse que ces dames, quand elles ouvrent la porte, forcent un peu, donc ça ne fait plus contact quand vous la refermez, donc avec la chauffe du four, la tôle se déforme un petit peu, les palpeurs ne font plus contact, donc vous prenez un tasseau de bois, un maillet, toc, toc, et ça marche ». Je me suis dit : « Je ne risque rien ». J'y suis allé, j'ai mis le four en pyrolyse, j'ai fait : « toc, toc », et c'était bon ! ***— André, 76 ans, ancien éditeur de magazines professionnels à la retraite***

Tous les individus que j'ai interviewés n'ont pas les mêmes compétences pour résister au scénario de la panne irréparable. Certains, par exemple, peuvent bricoler un meuble, mais pas des équipements électriques et électroniques. Mais il est intéressant de voir que les enquêtés qui tentent des réparations, comme Tina, André et Guillaume, ne sont pas pour autant des experts. Aucun n'exerce un métier technique : Tina est coach en écriture, André était rédacteur de journaux spécialisés et Guillaume est comédien. Certes, Tina et André ont tous deux été socialisés par des membres bricoleurs de leur famille : les parents pour Tina, l'oncle pour André. Mais dans les trois cas, ils ne savaient pas quelle était la marche à suivre pour réparer. Ils se sont tous appuyés sur des tutoriels sur Internet.

La mise en relation avec d'autres bricoleurs plus expérimentés ou ayant connu une panne similaire joue un rôle important pour équiper ces enquêtés. Cette mise en relation peut passer par le réseau de connaissances, mais aussi par des forums ou des tutoriels en ligne. Delphine Corteel insiste « sur le caractère relationnel de l'activité de bricolage » (Corteel, 2020, p. 62). Cette chercheuse a enquêté dans une ressourcerie en Île-de-France, et observe comment ses employés remettent en état les objets qu'ils récupèrent pour les revendre. Elle note que « bricoler s'apprend, pas tant par la formation que par l'expérience — le corps-à-corps répété avec les rebuts, les matières et les outils — et par la pratique en commun avec des collègues, des amis, des parents, parmi lesquels des aînés plus expérimentés qu'Internet et les tutoriels peuvent partiellement remplacer » (Corteel, 2020, p. 75). Cyril, que j'ai recruté sur le groupe Facebook de Réparation[223], illustre bien ce résultat. Cyril aime comprendre la conception technique d'un objet, le démonter et le réparer. Ce rapport technique aux objets est la caractéristique principale de ce que j'appelle le *régime de longévité* du « bricoleur ». En le présentant dans le Portrait 5, je montre que Cyril s'appuie sur sa formation en mécanique, mais aussi sur de nombreuses ressources (groupes en ligne, réseau amical et tutoriels vidéo) pour bricoler.

Portrait 5. Cyril, le « bricoleur »

Cyril naît à Roubaix en 1980. Son père est artisan dans le nettoyage industriel. Sa mère est comptable dans la sous-traitance de la vente par correspondance chez La Redoute. Il fait un bac génie mécanique et productique, ce qui lui donne « un minimum de bagage » technique. Après un temps en tant qu'employé dans un centre d'appels, il devient conducteur de cars. Il exerce ce métier durant une douzaine d'années. À la naissance de son fils en 2014, il cherche

[223] Revoir Chapitre 4.

un emploi qui le rapproche de sa famille. Deux ans après, en 2016, il devient autoentrepreneur dans le nettoyage de moquettes, de tapis et de vitres chez des particuliers et des entreprises. Sa compagne, elle, est commerciale dans les cartouches d'encre. Ils vivent avec environ 1670 € mensuels par unité de consommation, dans une maison de 90m² au nord de Lille dont ils sont propriétaires. Ils vont bientôt déménager : ils ont trouvé une nouvelle maison. Celle-ci fait la même taille, mais s'y ajoute un jardin de 250m². Cyril a commencé à faire les cartons. Ils font attention à leur budget pour investir dans des travaux, mais ce n'est pas un souci : ils ne sont « pas dépensiers », sa femme est « économe » et il garde longtemps ses affaires.

Cyril a rejoint le groupe Facebook de réparation « par curiosité » il y a quelques mois, sur l'invitation d'amis bricoleurs. Il aide les autres internautes sur l'informatique, surtout sur le *hardware*, c'est-à-dire l'aspect matériel et non logiciel. Par exemple, il a résolu un problème d'un internaute dont le port HDMI ne marchait plus. Cyril est aussi, depuis plusieurs années, sur des groupes de réparation de voiture. Il a développé ses compétences en mécanique au cours de son ancien métier de conducteur de car, où il devait parfois résoudre les pannes de son propre véhicule. Il fréquente aussi d'autres groupes en ligne sur le « HiFi *vintage* » ou la réparation d'anciens matériels.

Cyril a un profil de collectionneur. Il collectionne des figurines, maquettes de films Star Wars et livres de science-fiction, mais aussi un type spécifique d'objets : les vieilles enceintes. Il en possède plusieurs, qu'il doit parfois remettre en état. Par exemple, il prévoit de repeindre et venir le bois des enceintes qu'il a récupérées chez son père, qui datent de 1976. Il a aussi récemment retapé une voiture de collection, qu'il a revendue en vue de l'achat de la nouvelle maison. Il rénove aussi des meubles, comme un bureau d'écolier qu'il a récupéré pour son fils, et dont il a remplacé le placage. Cyril a aussi du mal à jeter. Avec le déménagement en cours, il a vendu des livres de sa collection de science-fiction et donné des vêtements, mais a gardé la plupart des objets. Il lui arrive également de recycler des matériaux pour en faire un autre usage. Il utilise des vieux tissus qu'il découpe pour en faire des chiffons ; il garde ses chaussettes trouées pour cirer ses chaussures.

Cyril répare souvent. Quand un électroménager est en panne, il essaie de « toujours vérifier, démonter, regarder si ce n'est pas une bricole. Un filtre bouché, un tuyau débranché… ». D'après lui, « tout peut se réparer » et « il y a toujours une solution ». La seule limite est le budget. Il a parfois abandonné certaines réparations. Par exemple, lorsqu'un vieux réfrigérateur, qui était déjà dans sa maison quand il l'a achetée, est tombé en panne, il a jugé qu'il valait mieux changer. D'autre part, il n'avait pas lui-même les compétences, car la réfrigération est un domaine particulier. Il savait qu'il y avait du gaz à l'intérieur et qu'intervenir pouvait être dangereux. Cyril a deux lieux principaux pour bricoler : un bureau pour faire ses soudures et des petits bricolages, et le garage pour les chantiers plus massifs et salissants.

Cyril « adore les objets » et a une « curiosité » vis-à-vis de la manière dont ils sont conçus. Il s'intéresse aussi bien à « un compteur Linky » qu'à un « objet qui fait de la musique en tournant la manivelle ». Ses connaissances techniques et son réseau de connaissances lui

permettent de choisir des objets qui soient durables. Par exemple, pour le choix d'une perceuse, il a consulté un ami mécanicien en maintenance industrielle, qui lui a conseillé un modèle professionnel. Cyril possède en effet tout un réseau d'amis, datant du lycée, qui partagent des compétences techniques. Il peut discuter de ses réparations d'enceintes avec ceux qui s'y connaissent en réparation HiFi. Un autre travaille chez Boulanger et connaît les fournisseurs de pièces détachées ; un autre, encore, travaille « dans les réparations d'objets du quotidien ». Il a aussi un ami qui a une société de vente d'informatique d'occasion, qui récupère des pièces d'occasion et forme des ordinateurs avec, les vendant à bas coût. Pour ses bricolages, Cyril regarde aussi des tutoriels en ligne, « des petits jeunes qui font des chaînes YouTube ».

Autres enquêtés proches de ce profil : Pascal, Andrej, André, Bernard et Karl

Plusieurs enquêtés partagent avec Cyril une formation technique, une curiosité pour le fonctionnement des objets, des pratiques de retape et de réparation, et cette tendance à l'accumulation des composants. J'ai recruté Pascal, 46 ans, dans le même groupe Facebook. Formé en électronique, il exerce une triple-profession : chef de projet dans le bâtiment, apiculteur et apithérapeute. Il habite une maison de village avec un grand garage où il a son atelier. Il s'est fabriqué une alimentation de laboratoire à partir du chargeur d'un ordinateur, pour pouvoir bricoler. Il a réparé des écrans d'ordinateur, une radio, un téléviseur. Il récupère aussi des pièces (par exemple, des courroies et ressorts d'une imprimante qu'il ne parvient pas à réparer). Il répare même pour donner : il avait changé de micro-ondes pour avoir une minuterie plus précise, et a réparé son ancien en panne avant de le donner à la ressourcerie du coin. Je fais aussi figurer ici un autre enquêté : Andrej, 41 ans. J'ai recruté ce technicien audiovisuel par boule-de-neige *via* son collègue, Alexandre, dont j'ai retracé le parcours biographique en Chapitre 2. Andrej a une formation de niveau Bac, mais non technique. En revanche, il a développé une curiosité pour le fonctionnement des objets : il raconte qu'il aimait démonter ses jouets étant petit, et qu'aujourd'hui encore il « aime bien [s]e creuser un peu la tête pour voir ce qui ne marche pas ».

Je regroupe parmi les « bricoleurs » plusieurs profils d'hommes plutôt âgés (la soixantaine passée), recrutés par HOP. J'ai déjà parlé d'André, 76 ans, dans cette section 6.1.3 : il restaure des voitures dans son grand garage, a un rapport très fort aux objets, a réparé son four avec un tutoriel sur Internet. Il aborde le problème de l'obsolescence programmée du point de vue du consommateur à défendre, s'agaçant des pratiques commerciales abusives (il parle d'« escrocs ») et de l'incompétence des réparateurs. Son discours ressemble beaucoup à celui de Bernard, 60 ans. Après des études de physique, Bernard est devenu ingénieur système avant d'être au chômage. Bernard s'indigne contre les mauvaises conceptions de produits, critiquant son modèle d'aspirateur dont une pièce se casse systématiquement au bout d'un mois car elle n'est pas adaptée à l'usage. En entretien, il met en avant sa compétence d'ingénieur et sa compréhension du fonctionnement technique des objets, montrant comment elles l'aident à prendre soin des objets. Enfin, Karl, 58 ans, était encadrant technique d'insertion en ressourcerie avant d'être au chômage. Il récupère des objets (enceintes,

lampes…) qu'il remet en état, a déjà réparé de la mécanique (vélos, voitures), et note qu'il « n'arrive pas à jeter ».

Pour une version plus militante, investis dans des associations environnementales et des Repair Cafés : Jean-Pierre, Lucien, Jérôme, Claire, Brieuc, Delphine, Gilles, Romain, Tina et Gaëtan

Correspondent aussi à ce régime de longévité des individus bricoleurs, davantage impliqués dans des associations et sensibles à l'environnement que les profils précédents. Jean-Pierre, 72 ans, était enseignant-chercheur « Informatique et Société » avant d'être à la retraite. Il dit qu'il ne supporte pas de jeter : son appartement est rempli de pièces détachées qui peuvent être utiles : il a notamment désossé deux aspirateurs en panne, gardant moteur, tube et fils électriques. Pour Jean-Pierre, l'obsolescence programmée est le fruit du capitalisme, qu'il critique. Jean-Pierre vote Mélenchon, signe des pétitions, est contre le nucléaire, et s'investit dans deux associations : un café associatif et une association critique sur l'informatisation de la société, notamment les enjeux de surveillance. Autre profil recruté *via* HOP, Lucien, 44 ans, est économiste. Il répare dès qu'il peut et fréquente plusieurs associations (la fondation écologiste Good Planet, le collectif Roosevelt qui réfléchit à réduire le temps de travail). Je fais également figurer parmi ces profils celui de Jérôme, recruté *via* le groupe Facebook de réparation, mais qui est plus militant et sensible à l'environnement que les deux membres du groupe que j'ai mentionnés précédemment (Cyril et Pascal). À 39 ans, ce technicien d'exploitation vise l'autonomie alimentaire, énergétique et matérielle, face à l'effondrement qui s'annonce et qui l'inquiète. Avec sa compagne Malaïka, ancienne cadre en Afrique du Sud sans emploi en France, ils retapent et transforment, récupérant les matières premières d'objets pour en fabriquer d'autres de toutes pièces. Je reparlerai de Jérôme en 6.1.4, au sujet des pratiques d'« *upcycling* ».

Enfin, j'identifie de nombreux individus partageant le régime de longévité du « bricoleur » parmi ceux qui fréquentent des Repair Cafés, à commencer par leurs fondateurs. Ceux-ci sont à la fois passionnés de réparation et militants. Claire, 37 ans, assistante juridique dans un cabinet d'avocats, a fondé les Repair Cafés Intramuros et Banlieue. Elle a une caisse à outils chez elle, mais fait le plus souvent des réparations (et des créations) de couture. Elle s'est investie auparavant dans l'humanitaire, puis dans des associations politiques promouvant la démocratie participative. C'est par ce dernier biais qu'elle a rencontré Brieuc, 49 ans, chercheur en physique, et co-fondateur du Repair Café Centre. Brieuc est également investi dans ces associations. Au Repair Café, il aborde la réparation comme une pratique à enseigner. Dans une démarche pédagogique, il alimente des sites web et pages Wikipédia sur la manière dont on peut prendre soin des objets. Le bricolage est fortement présent dans son appartement : des câbles qu'il rallonge ou raccourcit, un casque auquel il met une attelle, un fer à souder sous la table basse. Delphine, 44 ans, a co-fondé le Repair Café Centre avec lui. Inspectrice contrôle qualité dans l'industrie, elle est à son compte et dispose de temps libre pour ses nombreux engagements associatifs : associations d'aide aux sans-papiers, de soutien scolaire, jardins partagés, etc. Elle est moins bricoleuse que les autres représentants de ce

régime de longévité, mais apprend au fil des Repair Cafés et s'intéresse à la conception technique des objets.

En plus des fondateurs, certains réparateurs bénévoles partagent ce régime du « bricoleur ». Gilles, 57 ans, électronicien, se dit décroissant et fréquente de nombreuses associations dont négaWatt qui promeut la réduction de la consommation d'énergie. Il vit sans téléphone portable et sans frigo, mais entouré d'objets qu'il répare pour des clients ou amis. Romain, ingénieur de recherche et réparateur bénévole de 26 ans, accumule également chez lui de nombreux objets qu'il répare pour des amis ou des connaissances. Enfin, je compte dans ce régime deux apportants qui sont les plus bricoleurs de mon groupe d'enquêtés. Ils figurent parmi ceux qui ont le plus appris à réparer en Repair Café (revoir Chapitre 3) : Tina, que je viens de mentionner dans le développement de cette section 6.1.3, et Gaëtan, 31 ans, ingénieur informatique au chômage, qui a depuis été recruté dans le Repair Café où il était apportant. Les deux bricolent chez eux leurs propres objets, et sont investis dans des associations ou s'indignent des pratiques de « surconsommation ».

Faire durer ses objets, c'est donc parfois résister au scénario de la panne. Des individus ayant un goût et un intérêt pour la réparation sont susceptibles d'opérer ce contournement. Les réseaux de bricoleurs et le partage d'informations jouent un rôle primordial dans cette résistance aux diagnostics pessimistes. Les enquêtés mettent en avant l'autonomie et les compétences gagnées grâce à ces expériences de réparation domestique. Ces dernières améliorent parfois la relation qu'ils entretiennent avec leur objet, qui devient plus forte et plus personnelle.

6.1.5. Dévier des modes d'emploi : contournements, améliorations et upcycling

J'ai cité, en section 6.1.1, les travaux de Michel De Certeau sur les usages inattendus que les individus font de leurs biens domestiques (De Certeau, 1990 ; De Certeau, Giard et Mayol, 1990). Certains de ces usages permettent-ils de prolonger la durée de vie de ces biens ? Dans la lignée de ces travaux, j'observe que les enquêtés peuvent aussi opérer d'autres négociations avec leurs objets, non plus pour les réparer cette fois, mais pour les entretenir ou utiliser plus longtemps que ce qui semble prévu dans le script de l'objet. Le script entend prescrire une certaine utilisation de l'objet : des activités auxquels il sert, des manières de s'en servir, des gestes pour l'entretenir. D'autre part, l'objet contient en lui-même certaines propriétés : une apparence physique, un certain degré de solidité et de performance. Les enquêtés peuvent parfois intervenir sur l'objet pour modifier ces éléments. Sur le terrain, j'ai observé quatre types d'interventions. Cette liste n'est pas exhaustive, et d'autres exemples sur d'autres terrains pourraient certainement la nourrir davantage. Je la décline dans le Tableau 36. Toutes ces interventions permettent de faire durer l'objet alors qu'il est déjà présent au sein du foyer : il s'agit ainsi, si l'on suit la typologie des pratiques de longévité que j'ai proposée dès l'introduction, de pratiques de *préservation*.

Tableau 36. Actions et interventions des enquêtés sur leurs objets

	Type d'action	Description de l'action
1	Contournements du mode d'emploi	Ne pas suivre les recommandations d'entretien de l'objet, trouver des alternatives pour faire durer
2	Détournements d'usage	Avoir un autre usage de l'objet que ce que son script prévoit
3	Adaptations matérielles	Bricoler certains aspects de l'objet, pour changer des propriétés (esthétique, solidité, performance), ou l'adapter à l'usage qu'on en fait
4	Transformations totales	Récupérer les matières premières de l'objet pour en faire autre chose

Le premier type d'intervention listé dans le tableau renvoie à ce que j'appelle les *contournements de mode d'emploi*. Dans plusieurs cas rencontrés sur le terrain, les individus interviewés tentaient de faire durer leurs objets en ne respectant pas les recommandations officielles d'entretien. Par exemple, au moins six enquêtés ne font pas les mises à jour proposées par leurs équipements électroniques, parce qu'ils s'en méfient. Valentine a entendu plusieurs avis invitant à la prudence vis-à-vis des mises à jour. Cette étudiante en droit a longtemps retardé celle de son ordinateur.

Là j'ai mis à jour Windows. J'appuie toujours sur le truc « Masquer, non merci, pas tout de suite », ça fait peut-être un an qu'elle doit se faire et que je ne l'ai jamais fait tu vois !

Enquêtrice : Justement parce que tu te dis : « Bon, j'ai la flemme » ou…

Ouais, ben j'ai un peu essayé, il n'y avait pas de stockage et tout, je n'ai pas forcément persévéré et j'ai vu pas mal de gens, quand ils installaient la mise à jour, ça buggait plus après… Donc je me suis dit : « On n'est peut-être pas plus mal comme ça ». Tant que ça marche… ***— Valentine, 24 ans, étudiante en stage de droit dans un cabinet d'avocats***

En plus du refus de certaines mises à jour, certains enquêtés trouvent d'autres manières de remplacer les consommables dont a besoin l'objet : filtres et sacs d'aspirateur, cartouches d'encre, etc. Les consommables sont un sujet de méfiance : ils craignent que les marques ne cessent de les produire au bout d'un certain temps. Ils cherchent alors à ne plus dépendre de la marque pour s'en procurer. C'est ce que note Manuela au sujet des aspirateurs. Manuela a 76 ans et était traductrice avant de partir à la retraite. Son fils a acheté un aspirateur sans sac récemment. Ce type d'aspirateurs élimine la question du renouvellement des sacs, mais dépend d'un autre consommable, encore plus complexe : le filtre.

Il y a une cassette électronique comme filtre. Une fois par an, il faut que tu rachètes. J'ai dit : « Hm-hm. Le jour où ils n'en auront plus, qu'est-ce que je vais faire ? ». Tandis que le mien, avec sac, même si j'achète n'importe quoi comme sac, je découpe, je force un peu à rentrer, puis j'arrive à les utiliser. Justement, je trouve des sacs à aspirateur dans la rue souvent, tout neufs, parce que les gens changent d'aspirateur, alors les anciens sacs ne marchent pas. Je dis : « Ça doit marcher ». ***— Manuela, 76 ans, traductrice à la retraite***

Dans les deux exemples que j'ai mentionnés, Valentine et Manuela contournent le script contenu dans l'objet. Dans le cas de Valentine, le script est visible et concret. Il passe par des

messages écrits visuels, en l'occurrence des fenêtres qui s'ouvrent sur l'ordinateur, et que Valentine a masquées pendant un an. Dans le cas de Manuela, le script se manifeste dans la conception matérielle de l'objet. Les compartiments d'aspirateur ont des formes et des tailles différentes, qui incitent à acheter un sac conçu par la marque pour le modèle possédé. Manuela trouve une astuce pour ne pas dépendre de cela. En résistant à ce que ses concepteurs lui demandent indirectement de faire, elle s'approprie l'objet.

Le deuxième type d'actions que j'ai rencontré sur le terrain est les *détournements d'usages d'objets*. Certains utilisent des objets pour d'autres usages que ceux auxquels ils servaient au départ. Patrice et Sylvie, par exemple, ont acheté un grand réservoir cylindrique de bobines de fil, autrefois utilisé dans une filature du Nord. Le couple de quinquagénaires a trouvé l'objet à la brasserie de Lille. Il l'a acheté pour s'en servir comme vase décoratif. Détourner l'usage permet aux enquêtés de garder plus longtemps l'objet, en continuant de l'utiliser autrement.

Le troisième type d'actions est ce que j'ai appelé les *adaptations matérielles*. Il renvoie à des moments où les enquêtés modifient physiquement certains aspects d'un objet. Ce peut être une modification esthétique, pour le personnaliser ou rafraîchir son allure. Anne-Laure a fait coudre par sa mère une housse pour recouvrir son canapé, parce que sa couleur ne lui convenait pas (Figure 67 : la housse est grise, et en-dessous, le canapé est violet). En ajoutant simplement une housse, elle change l'aspect esthétique du canapé sans avoir à le renouveler.

Figure 67. Le canapé d'Anne-Laure (photographie personnelle)



En fait il est violet. Du coup je l'ai utilisé violet au début, pendant un certain temps. Ce n'était pas forcément la couleur que je voulais ; je voulais du rouge ou du gris, donc je me suis dit : « Bon, violet, admettons ». En fait, assez vite, je l'ai recouvert avec un plaid rouge-rose pour essayer de moins être avec le violet. Et quand même, quand je suis arrivée dans mon dernier appart' à Angers, je ne pouvais plus voir le violet en peinture, vraiment, et du coup je n'arrêtais pas de le recouvrir. [...] J'en ai parlé avec maman, parce que moi mon niveau en couture est quand même vraiment limité, mais maman elle coud très bien. Et elle m'a dit : « Écoute, ça va être un peu chiant, mais on doit pouvoir faire une housse sur mesure ». [...] Elle a donné une deuxième jeunesse à mon canapé, et on n'a pas l'impression que c'est le même. ***— Anne-Laure, 36 ans, mère au foyer pour le moment***

Les enquêtés peuvent aussi apporter des modifications plus techniques, pour accroître la performance ou la solidité de leurs objets. Certains ont remplacé des composants de leur ordinateur pour améliorer sa puissance ou avoir davantage de stockage, ou bien ont changé de système d'exploitation pour Linux, un système libre. J'ai aussi vu des enquêtés adapter les

objets à leurs usages pour éviter qu’ils ne s’usent davantage. Rafaël, le fils cadet de Flavia et Marc, a cousu des sangles sur les côtés de son sac à dos pour le renforcer (voir Figure 68). Sa mère lui avait appris à coudre[224], et il a trouvé les aiguilles lui-même pendant que ses parents étaient partis en vacances. C’est un sac que ses parents lui ont acheté alors qu’il rentrait au collège et qu’il a toujours, huit ans après, en classes préparatoires. Progressivement, il s’est distendu. Rafaël en était agacé : le sac « tapait » tout le temps contre les murs quand il se retournait, et il le trouvait « moche ». Il décide alors de coudre ses fameuses sangles, pour le retenir et éviter qu’il ne parte vers l’arrière.

Figure 68. Le sac renforcé de Rafaël, fils de Flavia et Marc (photographie personnelle)



Le quatrième et dernier type d’actions dont les enquêtés m’ont fait part renvoie à ce que j’appelle des *transformations totales*. Celles-ci consistent à récupérer les matériaux d’un ou plusieurs objet(s), et à en fabriquer un autre à partir de cela. Certains acteurs emploient le terme « *upcycling* » pour désigner cette pratique[225]. Jérôme, par exemple, a acheté des étagères à Emmaüs et en a fait un arbre à chat. Ce technicien d’exploitation de 39 ans parle de « réincarnation » au sujet des objets qu’il transforme. Avec sa compagne, ils sont impliqués dans le « *do it yourself* », le fait de fabriquer soi-même des objets. Patrice, lui, a transformé l’ancienne mezzanine de sa fille, qui a quitté la maison qu’il occupe maintenant seul avec sa femme Sylvie. Par cette transformation, il prolonge la durée de vie des pièces qui composent la mezzanine, plutôt que de les jeter.

> *J’ai recoupé le bureau, retaillé, repeint, etc. pour le réinstaller dans la chambre de notre fille, mais en bureau séparé, donc il fallait le dissocier, enfin il y avait des trucs à faire. J’ai récupéré*

---

[224] On voit ici le rôle de la socialisation des parents aux compétences manuelles, que j’évoquais dans le Chapitre 2. En l’occurrence, chose peu courante, la compétence de couture s’est transmise de mère en fils, alors que j’avais relevé dans le Chapitre 2 un effet de genre dans la transmission des compétences techniques, entre bricolage de père en fils et couture de mère en fille, à certaines exceptions près.

[225] J’en ai donné une définition en introduction, lorsque je présente les *pratiques de préservation*. Au-delà des discours trouvés sur Internet, diffusés par les médias ou des acteurs marchands, j’ai entendu de nombreux artisans et créateurs de start-ups utiliser également ce terme-là pour définir leur activité lors d’un marché de Noël artisanal organisé par l’association HOP, le 1er décembre 2018.

le lit… j'ai refait des pieds, des machins, pour le remettre en place. Il restait tout un paquet de bois, de pièces détachées, c'est devenu une étagère dans le sous-sol [rire] ! […] L'escalier a été séparé, c'est devenu une étagère à livres. Elle a été optimisée ! ***— Patrice, 54 ans, chef de projet évènementiel dans un centre de congrès***

Ces pratiques de contournement des modes d'emploi, détournement d'usage, adaptations matérielles et transformations totales permettent aux enquêtés de garder plus longtemps les objets, alors qu'ils auraient probablement moins duré s'ils s'étaient contentés de suivre les scripts initiaux.

6.2. Des pratiques de longévité en tension dans l'entourage

6.2.1. Construire des relations sociales qui équipent les pratiques de longévité

En plus de négocier avec le monde marchand, les individus enquêtés négocient parfois avec les membres de leur entourage. La sociologie de la famille a montré que les objets ne sont pas neutres, mais incorporent des liens familiaux. Lorsqu'ils sont partagés, ils peuvent matérialiser des relations d'entraide (Mortain, 2003, 2008, 2011). Les objets transmis sont des moyens de renouveler son appartenance à la famille, mais ils sont aussi parcourus de tensions et de rapports de domination (Billaud et al., 2015). Dans quelle mesure ces liens familiaux, et plus globalement ces relations avec l'entourage, jouent-ils sur les pratiques de longévité des individus ? Je parle d'entourage au sens large. Cela regroupe les membres du ménage (les habitants d'un même foyer), les membres de la famille (y compris non-cohabitante), mais aussi les amis, voisins, collègues face à qui les enquêtés sont susceptibles de rendre visibles leurs pratiques de longévité. Tous n'adoptent pas forcément des pratiques de longévité, ou les réalisent autrement, entraînant des tensions et remises en question.

Je m'inspire, pour cette partie 6.2, des travaux de Geneviève Pruvost sur les « modes de vie alternatifs, qui vont de la maison équipée de toilettes sèches à la maison en paille, de l'écohameau à la yourte, de la location avec jardin potager à la cabane en forêt » (Pruvost, 2013, p. 37). À partir de ses terrains ethnographiques, Geneviève Pruvost montre à quel point le réseau de proches et de moins proches qui entoure les individus joue un rôle important sur leurs pratiques quotidiennes. Les individus qui s'installent dans un écovillage ou lancent leur activité de néo-paysans s'investissent dans un réseau dense de relations et tissent des liens qui les aident à développer leurs pratiques alternatives. Ces liens se font avec leurs proches, avec les réseaux alternatifs existants, mais aussi avec les individus non engagés et certaines institutions comme la mairie locale. Adopter ces modes de vie oblige à s'engager très fortement dans des relations sociales, pour partager des ressources et compétences, obtenir de l'aide pour s'installer, se faire accepter dans les villages avoisinants, etc. (Pruvost, 2016).

Geneviève Pruvost préfère ainsi parler, plutôt que d'autoproduction, de pratiques d'« entre-subsistance » pour mettre l'accent sur la dimension collective de la production (Pruvost, 2021). De même, mes enquêtés, pour réaliser leurs pratiques de longévité, doivent construire des relations sociales avec leur entourage qui accompagnent ces pratiques.

Ils s'investissent, d'abord, au sein de leur propre ménage, pour négocier certaines pratiques. J'interroge, dans la section 6.2.2, la manière dont se répartissent les rôles face aux objets à l'échelle du ménage et de la famille (et surtout au sein du couple cohabitant). Les autres sections traitent des membres de l'entourage au sens plus large. Les individus parviennent à adopter leurs pratiques de longévité en tirant parti de leur entourage, qui leur fournit certaines ressources (6.2.3). Ils s'investissent aussi dans leurs relations sociales pour convaincre leurs proches réfractaires aux pratiques de longévité. Ces derniers délégitiment parfois leurs pratiques (6.2.4). Les enquêtés doivent alors mettre en œuvre des stratégies pour les justifier auprès d'eux. Ils peuvent aussi adopter des discours pour rendre leurs pratiques distinctives (6.2.5). Enfin, plusieurs enquêtés tentent de transmettre leurs pratiques de longévité à leur entourage (6.2.6).

6.2.2. Scènes de ménage et rôles familiaux : la longévité, surtout assurée par les femmes

Dans les ménages étudiés composés d'un couple hétérosexuel, et d'un ou plusieurs enfants, le genre occupe une place importante dans la répartition des rôles autour des objets[226]. D'abord, certains objets ou domaines sont réservés à des membres de la famille. C'est un constat classique dans la littérature. Des travaux de sociologie de la consommation et de gestion ont étudié les décisions d'achat au sein des couples hétérosexuels (Davis, 1970). Ils ont montré que les femmes prennent plus en charge le choix des ustensiles de cuisine, de la vaisselle, de l'ameublement et de certains biens de décoration. Les hommes se chargent davantage de la voiture. Certains achats font aussi l'objet d'une décision conjointe, comme les gros appareils électroménagers (Khemakhem, 2005). Cette répartition est liée à la différenciation genrée de l'usage des objets. Statistiquement, certains biens sont plus utilisés par les femmes, comme les ustensiles ménagers, et d'autres sont plus utilisés par les hommes, comme le matériel de bricolage[227] (Verger, 1984). Plus récemment, une série de travaux anthropologiques s'est intéressée au « genre des objets » (Guilbert, 2014). Anne Monjaret en fait une revue exhaustive, montrant que les objets ne sont jamais neutres, mais qu'ils sont

---

[226] Chez les enquêtés célibataires (avec ou sans enfants), la répartition des tâches n'a pas lieu : les hommes et les femmes prennent en charge les pratiques qui incombent aux deux genres. Notamment en ce qui concerne la réparation, les femmes célibataires (notamment Tina, 48 ans, coach en écriture, Claire, 37 ans, assistante juridique, et Claudie, 60 ans, professeure d'arts plastiques au lycée) tentent souvent d'apprendre par elles-mêmes et de bricoler ; quand elles n'y parviennent pas, elles font souvent appel à une relation personnelle ou un réparateur professionnel ou bénévole. Cela explique que j'ai recruté beaucoup de femmes célibataires parmi les apportants du Repair Café.

[227] Je reviendrai là-dessus lorsque j'aborderai les pratiques de réparation, qui sont souvent assumées par les hommes au sein du couple.

parcourus de normes de genre (Monjaret, 2014). Le genre participe à sexualiser les objets, et en retour, les objets contribuent à construire les identités sexuées (Anstett et Gélard, 2012).

Je retrouve cette division genrée des objets sur mes terrains de recherche. J'y ai observé deux catégories d'objets plutôt gérées par les femmes. La première renvoie aux équipements de la cuisine. Amandine, 30 ans, ingénieure, a noté que la cuisine était le « fief » de sa mère, chez qui elle vit toujours. Pour Florence, mère au foyer de quatre enfants, la cuisine est « [s]on espace ». Florence reproduit d'ailleurs ce que faisait sa mère, qui aimait passer du temps dans la cuisine, mais n'appréciait pas que ses enfants ou son mari circulent « dans ses pattes ». Florence, comme la mère d'Amandine, est celle qui prend les décisions autour des équipements électroménagers qui occupent la cuisine, choisissant les objets qui y sont présents.

En plus des électroménagers de la cuisine, les femmes sont souvent investies dans une deuxième catégorie d'objets : celle du linge, regroupant le lave-linge et le textile. La prise en charge du linge par les femmes est le fruit d'une socialisation genrée qui a lieu dès l'enfance (Kaufmann, 1992). Sur mes terrains, ce sont souvent les femmes au sein des couples qui s'occupent de la lessive, mais aussi souvent elles qui ont des compétences en couture pour faire des retouches ou des réparations. Anne-Laure, mère au foyer de 36 ans, reprise les jeans de son mari ; Pauline, anesthésiste de 47 ans, ceux de son fils. Les femmes renouvellent aussi plus souvent leurs vêtements que leurs conjoints. C'est ce que relève Juliette, qui vit chez ses parents dans le 1er arrondissement parisien. Son père est consultant en fusion-acquisition dans la finance, et sa mère sculptrice.

> *Mon père il n'achète rien comme sapes, tant que ce n'est pas défoncé, ça horripile ma mère, il met toujours les mêmes teeshirts depuis vingt ans ! Ma mère a tendance à faire : « Oh tiens, c'est les ventes privées chez je ne sais pas quoi », elle achète plus.* ***— Juliette, 23 ans, étudiante en Master développement durable à Dauphine***

Les femmes prennent souvent en charge l'achat, l'utilisation et l'entretien du lave-linge. André, 76 ans, m'a signalé qu'il ne se souvenait pas de l'âge du lave-linge de la maison. Pour cela, il fallait « demander à Régine », sa femme, car c'est elle qui s'en occupe. Chez Flavia et Marc, Flavia se charge souvent du linge. D'après Marc, c'est celui qui utilise l'objet qui le choisit au moment de l'acheter, de le réparer ou de s'en débarrasser. Par exemple, lorsque le lave-linge est tombé en panne, Flavia a tenté de le réparer. Marc n'était pas de cet avis, mais l'a laissée faire.

> *On n'était pas d'accord sur le truc parce que je me disais : « Vu l'âge qu'il a, ça va être difficile, puis on va galérer », et elle voulait faire l'expérience, machin truc. Je dis : « Pourquoi pas ? », puis après tu dis, en fin de compte, comme c'est elle qui pilote le linge, elle va voir les effets du truc, et ça je trouve ça bien, parce que si ça avait été quelqu'un d'autre, elle aurait dit : « Mais attends, peut-être qu'on va regarder un autre endroit pour réparer la machine ». Oui, mais la personne qui fait le linge, elle va galérer. Et là je trouve ça vachement sain d'avoir un effet de*

boucle ; c'est-à-dire que du coup, ça revient vers la personne qui fait le truc. ***— Marc, 55 ans, ingénieur informaticien dans une grande entreprise de construction automobile***

Marc, en revanche, se spécialise dans les biens culturels comme les CD, les DVD et les instruments de musique (notamment sa basse). C'est lui qui les achète, qui les range, qui m'en parle en entretien. Dans plusieurs entretiens menés avec des couples hétérosexuels, les hommes s'occupaient davantage de ces biens de loisirs et de passion.

En plus de ces divisions par catégories d'objets, je note une division des tâches. Les pratiques de longévité sont souvent genrées. Cette idée a été amorcée par Jeanne Guien, Isabelle Hajek et Sylvie Ollitrault. Elles ont mené des enquêtes de terrain sur ce qu'elles désignent comme des collectifs anti-gaspillage, notamment des associations promouvant le zéro déchet. Selon elles, les pratiques d'évitement du gaspillage (récupérer, entretenir les objets, raccommoder, recycler) incombaient déjà aux femmes depuis le XIXème siècle, présentées dans les manuels de ménagères comme un gage de bonne gestion du ménage. Aujourd'hui remises au premier plan par les enjeux environnementaux, elles continuent d'être des pratiques « déqualifiées » et féminines. Une seule fait exception : la pratique de réparation, davantage prise en charge par les hommes (Guien, Hajek et Ollitrault, 2020). Leurs résultats font écho à ce que j'ai observé aux domiciles des individus que j'ai interviewés. Je vais davantage développer la manière dont les femmes et les hommes enquêtés se sentent contraintes et contraints, au sein de leur ménage et/ou de leur famille, d'assumer certaines pratiques.

De manière classique, et fortement illustrée dans la littérature, le bricolage, comprenant la réparation et la fabrication de biens domestiques, est le fait des hommes. Comme le montre Steven Gelber, en miroir de la cuisine comme lieu spécifiquement féminin, l'atelier est un lieu spécifiquement masculin. Le bricolage est une activité qui renforce son identité virile, et permet de revendiquer une partie de la maison pour en faire son espace (Gelber, 1997). Ce trait est présent au sein du couple que forment André et Régine. André consacre un étage, le sous-sol, à ses activités de bricolage. Dans ce sous-sol, mi-garage, mi-atelier, il retape des voitures de collection, fabrique et répare des objets. La division des tâches se voit de manière très nette lorsqu'André raconte comment il a construit une cuisine pour sa femme. Au bricolage, activité fortement masculine, s'oppose la cuisine, activité associée aux femmes (Ferrand, 2006). Le projet de cuisine cristallise un rapport de domination entre André et sa femme. André dit s'être « laissé faire » par le désir de sa femme d'avoir une cuisine flambant neuve, et présente la construction comme une activité qu'il a faite sous sa contrainte. Or, il a fortement intérêt à la lui construire : c'est sa femme qui s'occupe de cuisiner tous les repas, et c'est finalement elle qui est victime de cette subordination.

Je me suis laissé faire par mon épouse, elle voulait sa cuisine… parce qu'on avait une autre cuisine, qui était de très bonne qualité, mais qui était nulle. C'était mal disposé parce que les gens avant faisaient n'importe quoi… […] Donc j'ai bien compris, je lui ai refait un truc, comme ça elle me fout la paix, elle me fait de la bonne cuisine et je suis tranquille. ***— André, 76 ans, ancien éditeur de magazines professionnels à la retraite***

Je constate enfin des définitions genrées du soin porté aux objets : des gestes de « *care* » chez les femmes, une compréhension technique de l'objet chez les hommes. C'est une opposition que j'observe sur le terrain, et l'appel à deux littératures différentes (sociologie du genre et des frontières symboliques) me permet de le conceptualiser. Certaines enquêtées reprochent à leur conjoint de ne pas manipuler certains objets avec assez de délicatesse. Anne-Laure, mère au foyer de 36 ans, dit que son mari a cassé sa cafetière à piston, tandis qu'elle ne l'a jamais fait tomber. Les travaux sur le *care*, nourris des théories du genre, ont éclairé cette dimension de l'activité sociale très associée aux femmes, supposées attentionnées et dévouées (Plumauzille et Rossigneux-Méheust, 2019). Les femmes effectuent souvent ce « travail du *care* » (Molinier, 2013), qui englobe toutes les pratiques, même quotidiennes, par lesquelles les femmes perpétuent et maintiennent le monde tel qu'il est (Tronto, 1993 ; Tronto et Fisher, 1990). Ce travail passe par des gestes spécifiques, souvent qualifiés de délicats et de doux, qui sont transmis aux femmes dès la socialisation primaire. En effet, les filles sont jugées dès l'enfance comme plus soigneuses et éduquées comme telles. Au sein de leur famille, elles se voient davantage confier des objets fragiles, parce que les adultes supposent qu'elles vont les traiter avec plus de délicatesse que les garçons. C'est l'analyse que fait Sylvie Octobre, en notant que les filles obtiennent souvent plus tôt un ordinateur que les garçons (Octobre, 2010). Dans son article sur « La Domination masculine », Pierre Bourdieu a relevé comment les différences sociales entre femmes et hommes étaient inscrites « dans les *hexis* corporelles, sous la forme de deux classes opposées et complémentaires de postures, de démarches, de maintiens, de gestes » (Bourdieu, 1990, p. 8). D'après lui, la socialisation opère une « somatisation » des rapports de domination, qui passe par la mise au diapason des corps.

Par opposition, les enquêtés masculins mettent en avant un rapport technique aux objets. Certains reprochent à leurs conjointes de ne pas assez comprendre le fonctionnement de certaines machines. Bernard, ancien ingénieur système au chômage, a des tactiques pour éviter d'user la batterie de sa voiture, que sa femme n'adopte pas parce qu'« elle est juriste, pas ingénieure », donc elle ne comprend pas[228]. En racontant cette anecdote centrée sur l'automobile, objet longtemps réservé aux hommes (Demoli, 2014), et en s'opposant à sa femme qui ne sait pas utiliser correctement l'objet dont elle est propriétaire, Bernard réactive des stéréotypes de genre et fait de la maîtrise technique un trait masculin. Ce rapport expert aux objets est un moyen de tracer une « frontière symbolique » (Lamont, 1992 ; Lamont, Pendergrass et Pachucki, 2015) entre lui et sa femme, et plus largement, entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. La mise en valeur des compétences techniques va souvent de pair avec le récit d'un parcours précoce d'apprentissage de la réparation. Non sans une forme d'illusion biographique (Bourdieu, 1986), ils racontent souvent avoir tout appris en autodidactes, poussés par une curiosité innée et un don pour la technique. L'image d'eux-mêmes ainsi donnée apparaît d'autant plus cohérente et distinctive : les « vrais » sont ceux qui sont nés avec la fibre bricoleuse. Bernard met aussi l'accent sur les risques que comportaient

[228] Je fais un portrait plus ample de Bernard dans le Chapitre 1. L'extrait où il parle de sa femme est présent dans la section 1.4.3.

de telles opérations ; cette valorisation de la prise de risque est un trait traditionnellement associé à la virilité, comme l'a montré l'historienne Lucile Peytavin (2021) :

*Je vais vous expliquer, les premières choses que j'ai démontées, je me souviens à peine, mais j'ai commencé à 4 ans. […] J'ai failli m'électrocuter à 9 ans, sur un THT de téléviseur, je me suis retrouvé à moitié dans les pommes. C'est un très haute tension, les anciens tubes, il y avait du 1500 volts… **— Bernard, 60 ans, ancien ingénieur système au chômage***

Cette différence genrée de pratiques de soin se ressent dans un entretien mené avec Erika et Adrien, un couple de jeunes diplômés en recherche d'emploi. Ceux-ci ont deux définitions de l'adjectif « soigneux ». Chez eux se confrontent deux « capitaux de manières » (Kaufmann, 1992, p. 201). Un capital de manières renvoie à un ensemble de gestes incorporées depuis l'enfance, souvent différent d'un individu à l'autre et d'un genre à l'autre. Cela fait que les deux membres du couple ne vont pas utiliser ou s'occuper de la même manière d'un objet ou d'une tâche domestique donnée.

Erika : Moi je pense que je suis hyper soigneuse, non ? [Elle regarde Adrien]

Adrien : [silence] Je ne sais pas.

Erika : En fait, on n'a pas du tout la même définition… […] Des fois, mes objets qui traînent sur le canapé il s'assoit dessus sans n'en avoir rien à faire par exemple. Ça c'est un truc qui m'énerve, et moi je me dis : « Je ne le ferais jamais ! Je le vois, je le mets à côté et tout ». Et toi tu dis que…

*Adrien : Moi je dis que tu n'es pas soigneuse sur d'autres trucs. Comme je bricole, je sais ce qui casse les choses. Et donc, je sais, par exemple… déplacer un ordinateur avec un truc branché dessus, c'est un truc qui va casser forcément. Genre t'as une souris branchée sur un ordinateur portable, il faut toujours débrancher, parce que tu vas le ranger ou tu vas le mettre dans un sac, et ça va forcer dessus. […] Je dis tout le temps à Erika, et elle le fait quand même ! **— Erika, 29 ans, serveuse à temps partiel, vit en couple avec Adrien, 29 ans, jeune diplômé d'école d'ingénieur en recherche d'emploi***

Le rapport technique aux objets est plus présent chez les enquêtés masculins. En témoigne le fait que le régime de longévité des *bricoleurs* est principalement composé d'hommes. Toutefois, tous les hommes que j'ai enquêtés ne sont pas forcément bricoleurs, et certaines femmes prennent en charge les pratiques de réparation et de fabrication. D'autre part, ce rôle de bricoleur peut parfois être vécu de manière négative. Flavia m'a expliqué une fois qu'un meuble s'était cassé et qu'elle avait demandé à Marc, son mari ingénieur, de le réparer, même s'il n'aimait pas bricoler. Il s'était efforcé de le faire, mais n'aimait pas l'expérience. Certains hommes vivent ainsi parfois ce rôle de réparateur comme une contrainte, plus que comme un moyen de tenir leur rôle social masculin.

À part pour la réparation et pour certains objets, les femmes s'investissent souvent plus dans les pratiques de longévité que les hommes dans les couples hétérosexuels. Il peut,

d'abord, arriver que les femmes prennent en charge certaines tâches pour des objets qui appartiennent à leur conjoint, comme c'est le cas de Bérangère pour la montre de son mari, qui est *community manager* pour une grande entreprise de location de locaux.

> *L'autre fois j'ai vendu sur Le Bon Coin et ça m'a vachement surpris. Mon mari avait une montre de sportif, un peu connectée, qui fait les pulsations, les km/h… […] Et en fait, il arrive à avoir du matériel de sport gratuitement, du coup un an après on lui a offert une mieux. Du coup il a voulu la revendre, donc je l'ai mise sur Le Bon Coin, je l'ai vendue.* ***— Bérangère, 36 ans, responsable d'hébergement dans un hôtel en congé parental***

Le fait que la gestion des biens du ménage soit davantage assurée par les femmes n'est pas surprenant. Le travail domestique a été analysé, depuis les textes féministes des années 1970, comme le résultat d'une domination masculine sur les femmes, qui invisibilise, en évitant de le rémunérer, la charge que cela représente (Delphy, 1970). Même lorsqu'elles exercent un métier, elles passent plus de temps sur les tâches domestiques que leurs conjoints : c'est ce qu'Arlie Hochschild a appelé le « *second shift* », que l'on pourrait traduire par « deuxième journée de travail » (Hochschild et Machung, 1989). Si l'écart de temps consacré aux tâches domestiques s'est progressivement réduit entre les hommes et les femmes depuis 1966, ce n'est pas tant parce que les hommes s'investissent plus dans les tâches au sein du couple que parce que le temps domestique des femmes a diminué, du fait de la généralisation des équipements électroménagers qui a rendu les tâches plus rapides à effectuer (Blöss, 2016). Plus récemment, des enquêtes ont montré que les femmes adoptent davantage de pratiques de consommation durable que les hommes. Elles endossent le surtravail domestique qu'engendrent ces pratiques, ce qui alourdit leur charge déjà forte (Murphy et Parry, 2021 ; Vinz, 2009). Dans les milieux où les individus choisissent d'adopter un mode de vie alternatif, les phases de travail productif et reproductif s'entremêlent davantage : Fanny Hugues (2021) l'a montré au sujet d'une cueilleuse, mère célibataire. D'après les travaux écoféministes, militer par son mode de vie peut être source d'émancipation, à condition que le surplus de charge domestique soit partagé équitablement (Pruvost, 2021). La différence d'investissement dans les pratiques de longévité s'observe dans la relation entre Isabelle et son mari, que je décris en Portrait 2.

Portrait 6. Isabelle, la « mère-poule zéro déchet »

Issue d'un milieu aisé, avec un père ingénieur et une mère infirmière, Isabelle a grandi en Bretagne. Après un DEA de physique, elle a travaillé dans l'informatique, puis s'est arrêtée pour s'occuper de ses deux filles, maintenant âgées de 15 et 19 ans. À 48 ans, elle est mère au foyer. Son mari, Ludovic, est ingénieur technico-commercial dans la branche française d'une entreprise de taille moyenne. Il gagne environ 3500 € nets par mois, pour toute la famille. La famille habite depuis dix-huit ans à Courbevoie, dans un appartement dont Isabelle et Ludovic sont propriétaires.

J'ai rencontré Isabelle par le groupe Facebook du défi « Rien de Neuf ». Isabelle dit avoir « commencé les associations » à la naissance de sa fille aînée, au début des années 2000. Elle

a d’abord rejoint, pendant une dizaine d’années, une association de soutien à l’allaitement maternel. Elle y a découvert qu’« il y avait des alternatives beaucoup plus enthousiasmantes que la pensée dominante ». Elle rencontre, dans cette association, beaucoup d’individus qui s’inscrivent dans la mouvance écologiste et participent à des associations sur cette thématique. Elle « rejoint les écolos » en 2006 après avoir vu le film d’Al Gore, *Une Vérité qui dérange*. Elle fréquente aussi une association de défense du vélo, puis adhère à l’association Zero Waste. C’est par ce biais qu’elle découvre le défi « Rien de Neuf », auquel elle s’inscrit en 2018, puis en 2019. Elle tient aussi, depuis 2015-2016, un blog où elle partage ses astuces et questionnements de nouvelle adepte du « mode de vie zéro déchet » (ses termes). Ce blog, ainsi que la participation à des témoignages auprès de Zero Waste, lui ont valu d’être interviewée par des étudiants en journalisme ou la presse locale.

Isabelle revoit ainsi ses manières d’acheter et de consommer des biens domestiques. Elle a un « site fétiche », Le Bon Coin, pour se procurer les objets d’occasion afin d’éviter le neuf, et donne souvent à Emmaüs. En cela, elle ressemble, ainsi que les autres enquêtées du profil « mère-poule », à un autre profil que j’ai décrit précédemment : celui des « récupératrices ». En plus du Bon Coin et d’Emmaüs, elle connaît les ressourceries et les Repair Cafés. Isabelle a à cœur de faire durer ses objets, mais surtout de les réparer. Elle a entendu parler d’une gamme de produits garantis à vie. Elle est très intéressée par ce principe, et se dit prête à investir financièrement dans ce type de produits. Elle ne compte pas quand il s’agit de payer une réparation : « la logique économique, moi je ne supporte pas… Un objet je le fais prolonger le plus que je peux, et je cherche des solutions de réparation ». Isabelle fait appel à de nombreux réparateurs. Elle a déjà fait réparer un fer à repasser et une bouilloire en Repair Café, un vélo dans un atelier de réparation de vélos, et va faire réparer ses chaussures chez le cordonnier. Elle fait aussi régulièrement venir un technicien quand elle constate des ralentissements sur l’ordinateur fixe familial. Elle ne supporte pas l’idée qu’un ordinateur ne dure « que cinq ans ». Isabelle s’est aussi mise à apprendre la couture en 2015. Elle a quelques fois reprisé ses chaussettes et remaillé ses pulls en laine. Elle a aussi recousu ses housses de couette en atelier couture, ce qui lui vaut quelques réflexions que je mentionne en 6.2.4.

Si Isabelle assure les réparations de couture, les professionnels assument les réparations des autres objets de la maison. Elle aimerait se reposer sur son mari, mais il est moins impliqué qu’elle dans cette démarche. Elle assume parfois les tâches de bricolage à sa place, avec son appui. Par exemple, alors qu’il était en déplacement, le lave-linge s’est mis à fuir. Celui-ci l’a guidée par téléphone, lui expliquant les choses à vérifier et les gestes à faire. Un coton démaquillant s’était coincé dans un tuyau : elle a réussi à régler le problème. Si son mari lui a apporté son aide sur cette réparation, il intervient peu de lui-même, voire pousse plutôt au remplacement. Il a par exemple mis à la déchetterie un congélateur qui était tombé en panne, alors qu’elle était en train de chercher des solutions pour le faire réparer.

Autres enquêtées proches de ce profil : Florence, Anne-Laure, Bérangère, Pauline, Gwenaëlle, Rachel, Béatrice, Guillaume

Les autres enquêtées que je regroupe dans ce régime de longévité sont quasiment toutes mères de famille. Une partie d'entre elles ont du temps libéré pour les activités domestiques, car elles sont au foyer, en congé parental ou à temps partiel. Florence, 52 ans, que j'ai recrutée par boule de neige, était professeure des écoles avant d'être mère au foyer. Elle vit en couple avec quatre enfants. Anne-Laure, 36 ans, que j'ai recrutée *via* Rien de Neuf, est également mère au foyer et vient d'avoir un bébé avec son mari. Bérangère, 36 ans, recrutée par Rien de Neuf, était responsable d'hébergement dans un hôtel avant de se mettre en congé parental. Elle vit en couple avec trois enfants. Enfin, Pauline, 47 ans, recrutée en Repair Café, est anesthésiste à temps partiel. Elle vit en couple avec deux enfants. Mais j'y regroupe aussi des femmes ayant une charge professionnelle plus forte, comme Gwenaëlle, 46 ans, recrutée *via* Rien de Neuf. Cette professeure d'espagnol en collège vit avec son mari et son fils. Je fais également figurer dans ce régime de longévité une mère célibataire : Rachel, 41 ans, professeure de flûte traversière. Rachel vit seule avec deux enfants, à qui elle tente de transmettre des pratiques de zéro déchet et de déconsommation — je la citerai à ce sujet dans la section 6.2.6. Est également proche de ce profil une autre enquêtée recrutée par Rien de Neuf, mais qui vit seule et sans enfant. Béatrice, 40 ans, est directrice générale des services d'une commune rurale. Toutes ces enquêtées passent du temps à prendre soin de leurs objets. En entretien, elles peuvent développer longtemps sur les pratiques de rangement et d'entretien qu'elles adoptent. Elles hésitent aussi rarement à investir de l'argent dans des produits de qualité, des extensions de garantie et des réparations.

Le dernier enquêté que je fais figurer parmi le régime de longévité des « mères-poules », comme je les appelle, peut surprendre, car il a un profil sociographique différent. Il s'agit de Guillaume, un homme de 28 ans, comédien, qui vit seul dans son studio. Si je le juge proche des autres enquêtés que j'ai regroupés dans ce régime, c'est parce que la manière dont il s'exprime en entretien est similaire. Guillaume a un rapport aux objets fortement caractérisé par le *care*. Dans le Chapitre 4, lorsque je présentais les huit ménages du « Suivi des ménages » en encadré, je notais que Guillaume apporte un soin particulier à ses objets, qu'il relie à son origine. Il note que sa mère et sa grand-mère accordent beaucoup d'importance à l'aménagement et la propreté du logement. Guillaume nettoie ses électroménagers pour qu'ils soient pleinement fonctionnels : par exemple, il nettoie le tiroir à lessive de son lave-linge et le laisse ouvert après chaque usage, pour qu'il sèche bien. Il dit chercher à exploiter les objets jusqu'à la fin de leur vie. Il passe ainsi du temps à surveiller l'état des objets quand il s'en sert : écouter le son que fait son aspirateur, faire reposer son ordinateur sur une surface plane pour éviter la surchauffe. Au besoin, par moments, il tente des réparations maison ou s'adresse à un professionnel.

Les membres d'un ménage ou d'une famille se différencient dans leurs objets de prédilection et dans leurs pratiques. Une dernière dimension apparaît très fortement liée au genre : la manière d'appréhender, de se représenter et de parler des objets. En entretien, sauf exception, les femmes prêtent une plus grande attention aux pratiques concrètes. Elles se souviennent mieux des dates d'acquisition des objets, parlent plus en détails de leurs pratiques domestiques quotidiennes. Un échange avec Patrice et Sylvie est symptomatique de

cela. Le degré de précision du souvenir n'est pas le même entre elle et lui : Patrice a moins en tête les détails qu'elle. Ce genre d'extrait survient à plusieurs reprises dans l'entretien, ainsi que dans d'autres entretiens menés avec des couples.

> ***Enquêtrice : Et donc pour revenir à ce lave-vaisselle par exemple, lui il était là depuis le début-début ?***
>
> *Sylvie : Non, pas dès le début-début, mais il a bien 15 ans, hein, facile !*
>
> *Patrice : Ah bon ? Je n'ai aucune idée moi.*
>
> *Sylvie : Ah si si si !*
>
> *Patrice : Ce n'est pas un truc qui me marque ! [rire]* ***— Patrice, 54 ans, chef de projet évènementiel dans un centre de congrès, vit en couple avec Véronique, 58 ans, assistante commerciale dans une société d'agro-alimentaire***

Cette différence de discours peut être éclairée par les travaux féministes. Ceux-ci notent que les femmes sont socialisées à adopter un discours particulariste, qui porte sur les détails concrets de la vie quotidienne, et moins habituées que les hommes à parler au nom d'un « tout » universel. Le système patriarcal les présente comme dotées d'une intelligence pratique, prise dans le monde des choses, opératoire seulement dans ce domaine (Guillaumin, 1992). Dans son terrain sur ce qu'elle appelle les « objets d'affection », Véronique Dassié note que les femmes ont aussi plus de mémoire des objets, savent raconter plus longuement, en lien avec leur rôle de préservation du patrimoine. À l'inverse, elle souligne les « syncopes du discours masculin » (Dassié, 2010, p. 301) sur les objets, discours plus sélectif et incertain.

Les hommes adoptent plus aisément des discours politiques et généralisants (Gagnon, 1995). Je retrouve ce dernier aspect dans mes entretiens. Mes enquêtés masculins y développent davantage sur leurs principes de vie et leurs valeurs, plutôt que sur des pratiques quotidiennes concrètes. Quand Samuel, le mari de Florence, intervient en entretien, c'est souvent pour parler de grandes tendances qu'il identifie dans la société, se préoccupant d'enjeux globaux comme l'« ubérisation » ou l'« impact environnemental de la fabrication textile » (ce sont ses termes). Samuel réalise des documentaires sur le sujet, donc il est très au fait de ces questions. D'autres tiennent ces discours, comme Marc (55 ans, ingénieur informaticien), Bernard (60 ans, ingénieur système au chômage), Jean-Pierre (72 ans, enseignant-chercheur en informatique à la retraite), Thierry (66 ans, directeur commercial à la retraite), Gilles (57 ans, électronicien), Diego (27 ans, assistant-réalisateur, scénariste et journaliste) ou encore Karl (59 ans, encadrant technique de ressourcerie au chômage). En entretien, je dois insister pour qu'ils donnent des exemples de pratiques concrètes.

Quand ils parlent de leurs pratiques, ces hommes prêtent souvent attention à la présentation de soi, à l'image qu'ils donnent de leur mode de vie. Marc explique que s'ils ont autant d'instruments de musique dans le salon, c'est parce que leur *credo* est « de mettre la musique au cœur de la vie quotidienne ». Ils font attention aussi à donner une cohérence à

leurs pratiques, justifiant celles qui vont en contradiction avec les principes qu'ils établissent. En témoigne l'extrait d'entretien ci-dessous avec Samuel, le mari de Florence. Samuel dit qu'ils n'ont pas de lecteur DVD, mais plus tard Florence sortira un lecteur DVD de l'armoire, le contredisant. Il s'explique à ce sujet.

> *Ce qui est marrant c'est que je te disais tout à l'heure qu'on essaye de ne pas trop consommer, réfléchir à la manière dont on consomme et faire en fonction de nos moyens ; aussi parce que malheureusement, c'est le porte-monnaie qui dicte aussi les achats, bien qu'on essaie d'avoir une conscience un peu militante ou écologique par rapport à tout ça et à l'impact que ça a sur l'environnement, sur les travailleurs, etc. Et je te dis : « On n'achète pas de lecteur DVD », puis elle sort un lecteur DVD de l'armoire. Ça fait un peu bizarre. Ce lecteur DVD, c'est celui qu'on a acheté il y a 4-5 ans, c'est un de voyage.* ***— Samuel, âge inconnu, documentariste***

Toutefois, si le genre est une dimension forte de la répartition des rôles, des pratiques et des discours au sein des ménages, il ne la détermine pas. De nombreux autres paramètres entrent en compte, comme la socialisation de chacun des membres du ménage ou l'attachement particulier à un objet du fait de son histoire. Marc, le mari de Flavia, est particulièrement attaché à une table en bois qu'il a récupérée de sa famille, et développe un rapport de *care* avec elle : il veut la protéger par des gestes délicats. Cette table (voir Figure 69) crée un débat au sein du couple, comme le raconte Flavia.

> *Je dis : « Mais il faut la mettre dans un musée, alors, si tu ne veux pas l'utiliser ! ». Un objet comme ça, pour moi, je ne vais pas couper avec un couteau comme ça, mais s'il y a une petite marque en plus, pour moi c'est normal, c'est un objet ; ça va vivre sa vie. […] L'autre jour, on en a discuté avec mon mari. J'aimerais bien pouvoir voir le bois de la table, parce que c'est ça qui est beau, et si tu mets toujours une nappe, un truc qui protège, tu ne vois jamais le bois.*
> ***— Flavia, 49 ans, secrétaire administrative en reconversion***

Figure 69. La table en bois de Flavia et Marc (photographie personnelle)



Cette différence de traitement est liée à l'attachement que Marc confère à la table en bois. Il la perçoit comme un conteneur de mémoire familiale, tandis que Flavia en voit plutôt son

usage contemporain. Des effets de genre sont donc à l'œuvre dans la manière dont les pratiques de longévité sont réalisées, sans qu'ils en soient l'unique dynamique.

6.2.3. Le « gendre bricolo » et la cafetière de Mamie : l'entourage comme ressource

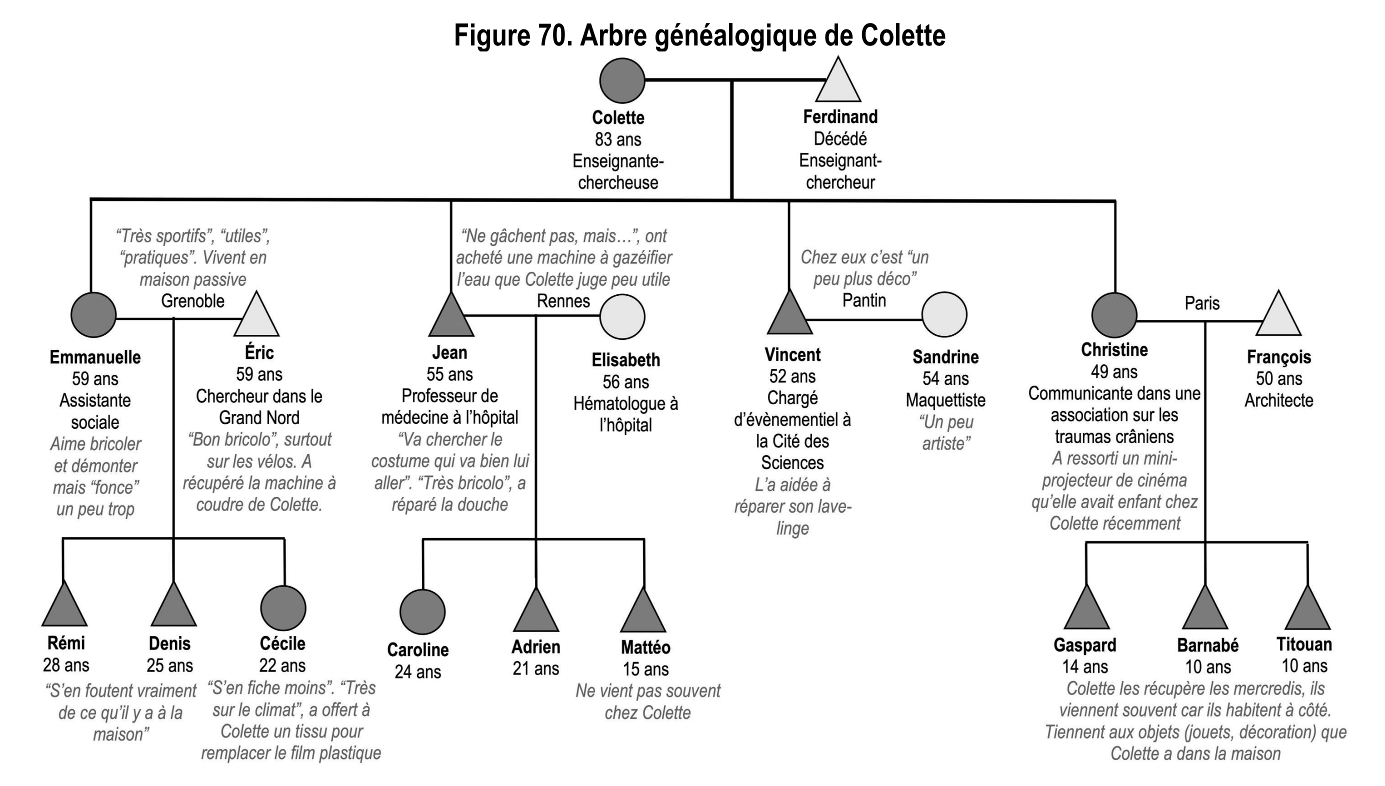
L'analyse des entretiens montre que les membres du ménage, amis, famille, voisins, collègues peuvent constituer une ressource pour les pratiques de longévité. J'ai identifié trois manières dont ils aident les enquêtés à faire durer les objets : les encouragements, l'apport de compétences techniques et le don d'objets de seconde main. Ces trois manières sont aussi associées à des membres de l'entourage ayant des propriétés sociales particulières, qui les disposent à être sensibles à la longévité. Je les décline au fil du texte. La plupart des membres de l'entourage que je vais citer dans cette section auraient pu faire partie de mes enquêtés, car ils adoptent eux aussi certaines pratiques de longévité. Les enquêtés apprennent alors à tirer parti de ces individus pour faire durer leurs objets.

D'abord, des membres de l'entourage peuvent soutenir les pratiques de longévité parce qu'ils font aussi durer leurs objets, et encouragent les individus étudiés à faire de même. Ces encouragements passent principalement par la parole orale, avec la diffusion de conseils et recommandations. Ils sont souvent l'œuvre d'individus à fort capital culturel, se déclarant sensibles à l'écologie, c'est-à-dire semblables à la majorité des sympathisants de HOP que j'ai interrogés dans le Chapitre 1. Ces individus s'apparentent ainsi aux professions intellectuelles ascétiques (Bourdieu, 1979), développant un « éco-habitus » (Carfagna et al., 2014) qui les amène à adopter des pratiques de consommation engagée. Ginette a un fils engagé en politique dans le parti des Verts, qui la conseille sur ce qui est réparable ou non. Dès qu'elle a une panne ou un objet cassé, elle en parle avec lui, et il l'encourage souvent à faire réparer. Un copain d'Alexandre lui a appris qu'il valait mieux vider l'eau de sa bouilloire après utilisation, pour éviter que le calcaire ne se dépose. Anne-Laure a découvert une marque de smartphone durable, le Fairphone, parce qu'une amie lui en a parlé et lui a fait un retour d'expérience positif. Ces exemples montrent bien comment les pratiques se transmettent de proche en proche, entre individus appartenant à des milieux sociaux similaires. Ces échanges informels transmettent aux enquêtés des réflexes à avoir face aux objets (réparer plutôt que jeter, vider l'eau pour préserver) et des ressources pour faire durer (connaître une marque durable).

Des membres de l'entourage peuvent également prendre en charge certaines réparations. J'ai montré en 6.2.1 que c'était souvent la tâche des hommes du ménage, mais parfois c'est à un ami, un voisin ou à un membre plus éloigné de la famille que l'on fait appel. L'apport de compétences techniques vient souvent d'hommes, qui correspondent au régime de longévité des « bricoleurs » que j'ai décrits en Portrait 5. Il s'agit d'individus ayant connu une socialisation masculine, ayant des dispositions à s'intéresser aux aspects techniques des objets et des compétences manuelles. Au fil des entretiens que je mène avec Colette, je peux relever les compétences qu'elle trouve auprès de ses enfants. Colette est bricoleuse, mais elle

a parfois trop mal aux mains pour réparer. Elle a quatre enfants : une fille aînée, deux fils cadets et une benjamine. Lorsque son lave-linge est tombé en panne (voir Chapitre 4), c'est son troisième enfant, Vincent, qui l'a aidée à le réparer. Son fils cadet, Jean, qu'elle juge « très bricolo », lui a aussi réparé l'installation de sa douche. Sa fille aînée, Emmanuelle, aime aussi bricoler et démonte facilement les objets, mais Colette juge qu'elle fait les choses approximativement, qu'elle « fonce » dans la réparation. En revanche, son conjoint Éric est un « bon bricolo », incollable sur les vélos. Ces informations figurent sur l'arbre généalogique (voir Figure 70) que j'ai reconstruit à partir des données qu'elle m'a fournies en entretien. J'y fais figurer, en bleu, des propos ou des exemples donnés par Colette pour décrire le rapport aux objets de ses descendants.

Figure 70. Arbre généalogique de Colette



Les enquêtés peuvent aussi récupérer des objets de leur entourage, ce qui leur évite de les acheter neufs. Les objets circulent beaucoup au sein des familles. Les générations précédentes en donnent souvent aux enquêtés, surtout lorsqu'ils sont jeunes. Erika et Adrien, la trentaine, sont dans une situation relativement précaire. Ils sont tous les deux en recherche d'emploi, et viennent de s'installer dans un studio peu équipé. La grand-mère d'Erika leur offre des objets qu'elle possède en double, comme une cafetière ou un mixeur. Les personnes âgées sont les premières à donner leurs objets à leurs proches. Ces personnes pourraient être rapprochées du régime de longévité des « retraitées » que j'ai décrites en portrait dans le Chapitre 2 : souvent des femmes, âgées, socialisées à une époque où les biens de consommation de masse n'étaient pas encore monnaie courante. Ces femmes gardent et stockent de nombreux objets et se positionnent dans une logique de transmission vers leur descendance.

Toutefois, dans cet échange, ce sont parfois les enquêtés qui peuvent être considérés comme des ressources pour leur entourage. En récupérant, ils contentent des personnes de leur entourage qui n'aiment pas jeter, et qui trouvent chez eux un débouché possible. C'est le cas de la grand-mère de la belle-fille de Manuela, que Manuela appelle sa « co-grand-mère ». Cette traductrice à la retraite de 76 ans décrit sa co-grand-mère comme venant d'un milieu plutôt pauvre : fille d'un charpentier et d'une blanchisseuse, elle n'a pas toujours eu les moyens financiers de consommer. Alors que sa co-grand-mère souhaitait refaire sa cuisine à neuf, elle a eu des scrupules à jeter l'ancienne. Manuela a récupéré sa cuisinière et son lave-linge. Ce souhait de trouver repreneur pour un objet en état de marche a été observé sur d'autres terrains : les « *garage sales* » (vide-greniers) aux États-Unis (Anstett et Ortar, 2015) ou les *loppis* en Suède (Debary, 2013), où les individus revendent des objets à prix modique, laissant aux acheteurs le soin de les faire perdurer.

J'analyse même cette récupération d'objets comme un travail qu'effectuent les enquêtés à la place de leur entourage. Ceux-ci assument ce travail parce qu'il leur est insupportable de voir leurs proches « gaspiller », selon leurs termes. C'est le cas de Christophe. Alors qu'il cherche une télévision pour remplacer la sienne en panne, son ami lui en propose une. Cet ami est différent du profil des retraitées que je viens d'évoquer ; il ne fait d'ailleurs pas partie des individus qui cherchent à faire durer leurs biens domestiques. Christophe le décrit comme consumériste, aimant renouveler ses objets.

> *Il me dit : « Écoute, si tu veux, moi j'ai un petit écran, je ne m'en sers plus, parce que je m'en suis acheté un plus gros, si tu le veux en attendant tu le récupères ». Je lui dis « Ok d'accord ». Il me le prête… [...] Je regarde la télé, et au bout de quelque temps, le truc il déconne, je dis : « Putain, il déconne ton truc ». [...] Et là il me dit : « Bon, ben si tu veux j'en ai une deuxième [...] L'autre, benne-la ». Je dis : « Attends, je vais la regarder, voir s'il n'y a pas moyen de la faire réparer, si ça se trouve c'est un truc tout con, limite même toi après tu le revends, mais aller le jeter direct… ». Lui il était prêt à le jeter, il s'en foutait.* ***— Christophe, 44 ans, animateur en école maternelle***

Christophe ne se contente pas de bénéficier des dons de cet ami : il se fait presque un devoir d'éviter que ces objets ne soient jetés. L'entourage a ici un statut de ressource, mais aussi de cible : l'enquête cherche à corriger ses pratiques. Je développerai en 6.2.6 comment certains enquêtés vont jusqu'à prendre en charge certaines pratiques de longévité à la place de leur entourage, pour ce genre de raison.

6.2.4. Figure du « radin » et cadeaux « inutiles » : des pratiques délégitimées

Les individus enquêtés tirent parti des conseils, compétences et ressources matérielles de leur entourage. Ces interactions ont lieu principalement avec les membres de l'entourage qui sont également sensibles à la longévité, ayant des profils qui se rapprochent des enquêtés : individus à fort capital culturel engagés en faveur de l'écologie ; bricoleurs à fortes compétences manuelles ; femmes des générations plus anciennes, socialisées à garder

longtemps. L'homophilie sociale explique la transmission de pratiques de proche en proche. En revanche, d'autres membres de l'entourage, au lieu d'encourager les pratiques de longévité, y font obstacle, et ce d'autant plus quand ils font partie d'un milieu social très éloigné de celui de mes enquêtés. Ceux que j'identifie dans les récits des enquêtés ont souvent un plus faible capital culturel, sont moins sensibles à l'écologie et peu socialisés à la longévité, et voient la consommation de biens matériels comme un symbole de réussite.

J'ai décelé, dans les entretiens, au moins quatre manières par lesquelles les membres de l'entourage incitent au renouvellement des objets. Je les liste dans le Tableau 37. Mis à part la première, qui est principalement le fait des membres du ménage qui sont en mesure de décider du sort des objets dans le foyer, les trois autres concernent des membres de l'entourage au sens large (amis, collègues, voisins…).

Tableau 37. Manières dont l'entourage incite les enquêtés au renouvellement des objets

1	Décider du sort des objets dans le foyer
2	Transformer les représentations des enquêtés sur la durée de vie
3	Délégitimer les pratiques des enquêtés et l'ancienneté de leurs objets
4	Offrir des objets non désirés par les enquêtés

Premièrement, il arrive souvent qu'un autre membre du ménage se lasse d'un objet avant l'enquêté et insiste pour le renouveler. J'ai relevé ces désaccords au sein de couples, mais aussi avec les enfants, dont les goûts changent rapidement. Céline, 43 ans, vit avec son mari, informaticien, et ses deux filles, dans une maison en banlieue parisienne. Sa fille aînée, Léanne, a 12 ans. Elle m'en parle alors qu'elle me fait visiter sa chambre.

> *Tout ça [les meubles], on l'a acheté neuf. Ses tiroirs et tout ça ; tout ça c'est Ikea. Mais ça, c'est pareil, ça fait des années qu'on l'a, quoi. Et là, tu vois, typiquement, les tiroirs roses, Léanne elle n'en veut plus parce qu'elle n'aime plus le rose, c'est pour les bébés. Et je lui dis : « Oui, mais moi je ne veux pas jeter ces bacs, donc il va falloir trouver une solution ». Alors soit on en trouve d'autres dans une brocante ou un truc comme ça, voilà, il va falloir qu'on trouve un truc.* ***— Céline, 43 ans, gestionnaire achats***

Céline, en tant que figure parentale, a l'autorité pour trancher sur le sort des objets de la maison. Dans d'autres cas, les enquêtés ont moins de marge de manœuvre. L'exemple de Guillaume montre la difficulté pour le locataire d'un meublé de se faire entendre sur les questions de la longévité. Guillaume a demandé à son propriétaire de remplacer le clic-clac de son studio, qui était cassé. Il l'avait réparé plusieurs fois en resserrant des vis, mais le canapé a fini par ne plus se replier. Il n'a pas les mêmes priorités que son propriétaire pour l'achat du canapé. Il recherche la qualité, tandis que son propriétaire privilégie un prix faible. D'après les informations que m'en a donné Guillaume, son propriétaire, qui exerce le métier d'artiste joailler, habite dans une autre région de France et a hérité de ce studio, qu'il voit comme une source de revenus qu'il cherche à rentabiliser. Il envisage ainsi la gestion des biens domestiques d'un point de vue essentiellement comptable.

Si tu prends le truc à 20 balles, pas pour le canapé, mais le premier prix, il va te durer 3 semaines, deux mois, un an, puis il casse, puis tu re-consommes le matériel. Je me dis : « Je vais peut-être lui demander de cracher 400-600 €, mais si c'est un bon truc avec un matelas Bultex ou ce genre de trucs — déjà, un bon matelas pour moi parce que je dors dessus tout le temps, et avec un bon mécanisme et pas l'espèce de vieux truc aluminium, peut-être que ça va lui durer dix-quinze ans. Et il va éviter de racheter un canapé comme ça à 200 balles dans six-dix ans ou au prochain locataire ». Du coup, je lui fais des propositions de 400, 800, à 900 € ; des trucs qui étaient tous très bien. […] Quand je lui envoie le mail, il me fait : « Ah moi j'ai trouvé celui-là ». Je dis [petit rire] : « Mais pourquoi tu veux que je cherche ? ». « Voici, ils le vendent à Conforama, à 200 € », puis c'était un truc tout pourri […], un vieux machin en mousse… genre, dur comme de la pierre, enfin ça va, là il est en train de s'amollir. Et le bois, dessous, c'est un vieux bois, tu sais, recyclé, compact, ces espèces de bois premier prix. ***— Guillaume, 28 ans, comédien***

Deuxièmement, les membres de l'entourage peuvent transformer les représentations des enquêtés sur la longévité. Certains diffusent des normes sur les objets qu'il faudrait posséder, poussant à la consommation. D'autres rendent les enquêtés plus pessimistes vis-à-vis de la durée de vie de leurs objets. Flavia, en discutant avec quelqu'un, a réduit ses espérances de trouver un lave-linge à durée de vie infinie.

Je me souviens que j'ai discuté avec une fille qui allait se marier, et elle parlait de l'aménagement de sa maison, et c'est la première fois que j'ai entendu quelqu'un parler de ça. Ça fait déjà un petit moment. Elle disait : « Oui, de toutes façons, tu sais très bien qu'au bout de cinq-six ans tu dois changer tel tel tel électroménager ». Je lui ai dit : « Mais pourquoi ? ». « Parce qu'ils sont faits pour durer cinq-six ans ». […] C'était vraiment une conversation anodine, et c'est resté dans ma tête. […] Et du coup, j'ai pris ça comme repère. ***— Flavia, 49 ans, secrétaire administrative en reconversion***

Troisièmement, certains membres de l'entourage délégitiment les pratiques de longévité que les enquêtés adoptent. Jugeant trop élevé le coût temporel et financier de ces pratiques, ils les perçoivent comme illogiques et inutiles. Isabelle, mère de famille que j'ai présentée dans le Portrait 2, répare elle-même ses housses de couette, suscitant la stupéfaction de sa professeure de couture.

Au cours de couture, j'étais avec ma grosse couette en train de la réparer. Et elle m'a dit : « Tu dois avoir les moyens de t'en racheter une neuve. Et pourtant, tu prends du temps à réparer… ». Alors que c'est des gens qui savent coudre. Mais comme c'est quand même une réparation assez fastidieuse… c'est laborieux [...].

Enquêtrice : Les personnes de l'atelier couture quand elles disaient ça, ça n'avait pas l'air : « Arrête de faire ça, c'est totalement inutile », c'est juste un étonnement ?

Ouais… quand même, une stupéfaction. « Quand c'est trop pénible ou trop laborieux, il ne faut pas s'embêter dans la vie ». C'est peut-être ça, en en parlant je me dis que c'était… Réparer oui, mais si c'est fastidieux, non. ***— Isabelle, 48 ans, mère au foyer***

Dans ce récit se confrontent des définitions concurrentes et situées dans l'espace social. La professeure de couture et Isabelle ne produisent pas les mêmes évaluations de la valeur du temps passé et du travail investi. Pour Isabelle, passer du temps à repriser sa housse est légitime, parce que repriser s'inscrit dans un combat plus large pour la déconsommation et la limitation des déchets. La sociologie de la valuation a ainsi montré que certaines pratiques *a priori* socialement dévaluées, pouvaient être revalorisées dans certains groupes sociaux. Par exemple, la récupération alimentaire dans les poubelles (*dumpster diving*), souvent perçue comme honteuse dans la société, est valorisée par les *divers*, qui la brandissent comme une pratique militante de lutte contre le gaspillage et la surconsommation (Lehtonen et Pyyhtinen, 2020). Chez Isabelle aussi, on perçoit ce décalage : elle valorise sa pratique de réparation, parce qu'elle a par ailleurs été socialisée par des associations écologistes (revoir Portrait 2). En revanche, sa professeure ne connaît pas ce milieu-là, et la pratique ne revêt pas ces significations à ses yeux. Pour elle, ce travail investi pourrait être consacré à autre chose de plus important ; l'arbitrage devrait se faire sur le degré de pénibilité de la tâche, plutôt que sur la durée de vie supplémentaire apportée par la réparation. Elle délégitime ainsi le choix fait par Isabelle, puisqu'elle le considère absurde et irrationnel.

Dans d'autres récits, les remarques ciblent l'état d'usure des objets que les enquêtés possèdent, comprenant parfois des injonctions à changer. Ces remarques portent souvent sur les vêtements, *a fortiori* dans le cadre du travail qui établit des normes de présentation de soi. Baptiste, 24 ans, est en stage de contrôle de gestion. Par le passé, il a été barman en parallèle de ses études. Il refusait de renouveler trop souvent ses chaussures parce qu'il n'avait pas envie d'y consacrer du budget. Sa définition d'une bonne utilisation de son argent entre en concurrence avec les considérations de son patron :

Mon patron il m'a fait (bon c'est un pote tu vois, il a 24-25 ans) : « Par contre, Baptiste, si tu reviens demain avec cette paire de baskets-là, de merde »… parce qu'on me critiquait tout le temps là-dessus. Je fais : « Ouais, mais je n'ai pas envie de consacrer mon argent à une paire de pompes ». Il m'a dit : « Si tu reviens avec la même paire de pompes demain, tu ne travailles pas ». J'ai fait : « Ok ! ». Du coup le lendemain je suis quand même venu avec cette paire de pompes-là, mais c'est parce que j'avais commandé des autres pompes. ***— Baptiste, 24 ans, contrôleur de gestion stagiaire***

Quatrièmement, l'entourage peut imposer la consommation d'objets par les actes, plus que par les discours. En entretien, au moins neuf enquêtés évoquent des cadeaux indésirables. Ceux-ci ne souhaitaient pas posséder ou renouveler un objet, et leur entourage le leur a tout de même offert. C'est le cas de Gaëlle. Cette potière de 34 ans vit avec sa sœur et sa mère à Longjumeau. Elle a eu pendant des années un Nokia 3310, un téléphone portable classique, et ne voulait pas changer. Sa sœur Amandine et sa mère lui ont offert un smartphone. Amandine en fait le récit :

Ma sœur, elle, elle a toujours dit [rire], qu'elle ne voulait pas de smartphone, parce que pour elle c'était ridicule, que ça ne servait à rien, qu'on ne l'aurait pas avec ce genre de choses. Elle l'a répété pendant peut-être deux-trois ans. Et puis jusqu'à ce qu'elle n'ait plus d'ordinateur…

[...] Et là on s'est dit : « Elle est carrément hors de toute connexion qui existe, à part la télévision », donc on lui a offert un smartphone. [...] En plus c'était au moment de son anniversaire : « Vous n'avez pas intérêt à m'offrir un téléphone ! ». Et nous on s'est dit : « On s'en fout, on lui offre ». ***— Amandine, 30 ans, ingénieure chargée d'affaires « Installation Classée pour la Protection de l'Environnement »***

Jusqu'à présent, j'ai présenté les membres de l'entourage qui ne soutenaient pas les pratiques de longévité comme ayant des profils consuméristes et étant peu sensibles à l'environnement. Mais Amandine, la sœur de Gaëlle, en est un contre-exemple. Amandine exerce un métier en lien avec l'écologie et adopte elle-même de nombreuses pratiques de déconsommation et de seconde-main ; mais elle pousse tout de même sa sœur à avoir un smartphone alors qu'elle n'en veut pas. On voit ici que la diversité des manières d'interpréter la durée de vie, que je rends visible en élaborant les régimes de longévité, amène des débats sur les pratiques à prioriser ou à abandonner. Cet exemple montre aussi, à l'œuvre, une série de disqualifications et de requalifications. Gaëlle disqualifiait l'usage du smartphone, jugeant cet objet inutile. Or, son choix de ne pas avoir de smartphone a été lui-même disqualifié par sa famille, qui l'a ignoré (« on s'en fout, on lui offre »). Alors que cette disqualification pourrait être reçue par Gaëlle avec violence, cette dernière est finalement contente de son cadeau. Elle utilise maintenant couramment son téléphone et le requalifie : maintenant, elle ne le juge plus inutile, mais considère qu'il joue un rôle primordial dans son quotidien.

Dans d'autres cas, des cadeaux non désirés peuvent rester indésirables au sein du foyer pendant toute leur durée de détention[229]. Plusieurs enquêtés évoquent des objets présents dans leur maison, qu'ils n'utilisent jamais et ne sont pas heureux d'avoir, mais qu'ils gardent par sentiment d'obligation. Des normes parcourent en effet les systèmes de don. Comme le disait Marcel Mauss dans son *Essai sur le don*, le don comporte une double obligation pour le destinataire : celle de rendre, par un contre-don, mais avant cela, celle de recevoir le don (Mauss et Weber, 2012). Claudie ressent cette obligation de recevoir. Elle me montre cela à l'occasion d'un moment de photo-élicitation[230]. Je lui avais proposé de prendre en photo des objets autour de plusieurs thèmes, dont le suivant :

Figure 71. « Un objet auquel tu ne tiens pas particulièrement » : bougies, chandelier et vase de Claudie (photographie de l'enquêtée)



« Celui auquel je ne tiens pas particulièrement »... Ouais. Tu sais, c'est le truc qu'on t'offre, et tu n'oses pas le jeter parce que tu ne veux pas vexer. J'en ai, alors c'est un peu caché [rire]. C'est le compromis, tu vois !

---

[229] Pour rappel, la durée de détention est le temps que l'objet passe dans le foyer (Ademe et BIO Intelligence Service, 2012).

[230] Revoir l'encadré méthodologique du Chapitre 3 pour plus de détails sur cette méthode.

[Elle sort de derrière un fauteuil deux bougies et un chandelier (voir Figure 71)] Ce n'est pas complètement inutile ce genre de trucs ? […] Et ça [elle montre un vase rempli d'étoiles transparentes en plastique], c'est mon petit voisin qui m'a offert ça, parce que l'été je lui avais offert la possibilité d'aller là, et il a renversé du café sur le canapé, il offre ça en échange ; merci, ça fait deux trucs chiants, en fait ! ***— Claudie, 60 ans, professeure d'arts plastiques et histoire de l'art en lycée***

Le sujet des cadeaux non désirés est d'autant plus présent que les individus que j'enquête ont des pratiques tournées vers la sobriété. J'ai montré dans le Chapitre 4 qu'ils sont beaucoup à chercher à moins posséder ou à posséder des objets dont ils se servent vraiment, et qu'ils achètent des objets durables et/ou de seconde-main. Leurs proches n'ont pas forcément ces exigences en tête lorsqu'ils choisissent un cadeau. Cette distance entre les pratiques des uns et des autres peut être source de tensions, voire de stress. Ces émotions face au cadeau, plutôt inattendues, sont liées aux valeurs de non-gaspillage très présentes chez ces individus, que j'ai aussi développées dans le Chapitre 4.

En particulier, chez les enquêtés qui expriment une forte sensibilité aux enjeux écologiques, le sentiment d'encombrement lors de la réception d'un cadeau se double d'une dimension supplémentaire : la sensation désagréable de gâcher des ressources naturelles et de créer des déchets inutiles. C'est le cas chez Erika, investie dans plusieurs associations environnementales et très préoccupée par ces questions. Erika a un père qui aime particulièrement consommer. J'ai parlé au Chapitre 2 de son goût pour les « gadgets », selon le terme d'Erika. Lors d'un des entretiens du suivi, elle m'a raconté son expérience des fêtes de fin d'année qui s'étaient déroulées quelques semaines auparavant. Elle avait dit à son père qu'elle ne voulait rien à Noël. Elle me montre une photo du sapin : toute la première rangée de cadeaux, six au total, sont des cadeaux offerts par son père à elle et à Adrien, son conjoint. Parmi eux, une cafetière, alors qu'ils en avaient une, ou encore une lampe pour faire pousser les plantes en intérieur. Elle n'aurait pas acheté cette lampe : l'idée de remplacer une ressource renouvelable comme le soleil par de l'électronique lui paraît contreproductif. La tante d'Erika offre aussi à Adrien un teeshirt avec un logo d'avion, flanqué du mot « *Departure* » (« départ » en anglais), alors qu'ils évitent de consommer des vêtements neufs et ne prennent plus l'avion.

Enquêtrice : À chaque fois vous avez réagi comment à tout ça, vous vous êtes dit : « Bon, allez, c'est marrant, c'est Noël machin… ».

Ah ! J'ai un petit peu honte de le dire… [rire] En fait j'étais tellement blasée, de cette… je savais que ça allait se passer comme ça dans ma famille, que c'est toujours une… comment on dit ? [Adrien propose le mot : « surenchère »] C'est encore plus que la surenchère, c'est une orgie de, de cadeaux, et de nourriture… […] Je l'avais vraiment mauvaise quand j'ai vu le… sapin, quoi. Et tu dis : « Mais je ne comprends pas, mon frère et moi, on lui en parle [à mon père] tout le temps, etc. », et donc bref, le premier cadeau que j'ai ouvert, c'est la lampe que je t'ai montrée là. Et je n'ai pas compris ce que c'était… ! [rire] Et j'ai fait : « Putain, mais en fait il

> *ne comprend rien à ce que je veux ! », et ça m'a fait pleurer !* **— Erika, 29 ans, serveuse à temps partiel**

Dans la suite de l'entretien, Erika me confie qu'elle est sortie dehors lorsqu'elle s'est mise à pleurer, pour se cacher du reste de la famille. Elle me dit aussi, au début de l'anecdote, qu'elle a « un petit peu honte » de me la raconter. Ce sont deux signes qu'Erika souhaite dissimuler sa réaction. Les travaux de sociologie des émotions ont montré comment, entre le stimulus et la réponse, s'intercalent des processus d'évaluation et de gestion de l'émotion, pour la rendre plus appropriée aux yeux des autres. Ces processus relèvent de ce que Arlie R. Hochschild appelle le « travail émotionnel ». Celui-ci peut avoir lieu dans la sphère privée — se calmer pour maintenir une bonne ambiance lors d'un repas de famille —, comme dans la sphère professionnelle — se forcer à être aimable avec un client agaçant — (Hochschild, 1983). La chercheuse définit le travail émotionnel comme « l'acte par lequel on essaie de changer le degré ou la qualité d'une émotion ou d'un sentiment » (Hochschild, 2003, p. 32). Si le travail émotionnel a lieu, c'est parce que les individus ont en tête des « règles de sentiment » sociales, qui encadrent ce qu'ils devraient et ne devraient pas ressentir. Ils travaillent alors à éprouver une émotion qui est attendue par ceux avec lesquels ils interagissent (travail d'évocation), ou bien à minimiser une émotion risquant d'être peu acceptée socialement (travail de suppression). Erika effectue un travail de suppression : elle masque son désarroi en sortant du salon. Avoir une réaction positive face au cadeau est une réaction attendue, voire même une forme de contre-don (Mauss et Weber, 2012). À l'inverse, ne pas exprimer une surprise enthousiaste risque de ne pas être considéré par l'entourage comme une réaction légitime. Ici, Erika tente de gérer la concurrence des sentiments, entre l'idée qu'elle devrait être contente pour le cadeau, et le fait qu'elle ne l'est pas car elle connaît les conséquences écologiques d'une telle consommation.

Face à ces déconvenues, et pour anticiper les prochaines, une astuce des enquêtés est de demander des biens immatériels, des objets d'occasion, ou de l'argent pour s'acheter eux-mêmes ce qui leur correspond. C'est ce que fait Anne-Laure pour son mariage.

> *On n'avait pas fait de liste, on avait plutôt dit : « En fait, nous on privilégie beaucoup les achats d'occasion, donc on n'a pas besoin de beaucoup de choses, mais les choses dont on a besoin on les achètera plutôt d'occase, adaptées à nos besoins, donc si vous voulez nous soutenir dans la démarche, on vous demande plutôt des sous ».* **— Anne-Laure, 36 ans, mère au foyer pour le moment**

Les enquêtés adoptent des stratégies pour déjouer les normes sociales qui valorisent le renouvellement : aiguiller les cadeaux pour Anne-Laure permet de proposer des pratiques alternatives et compatibles avec son mode de vie. Dans la section suivante, je vais explorer les discours qu'ils adoptent pour justifier leurs pratiques et se défendre face aux remarques de leur entourage.

6.2.5. Légitimer ses pratiques de longévité : de la justification à la distinction

Certains enquêtés adoptent des stratégies pour légitimer leurs pratiques auprès de leur entourage. La légitimation renvoie, d'après les travaux de Michèle Lamont (2012), au fait de faire reconnaître aux autres la valeur de quelque chose (une œuvre d'art, une théorie scientifique). Ici, les enquêtés tentent de faire reconnaître la valeur de leurs pratiques de longévité et/ou des objets qu'ils gardent depuis des années. Ils s'engagent alors parfois dans des négociations pour justifier leurs pratiques aux yeux des autres. Ils luttent, d'abord, contre deux « figures-repoussoirs » (Clair, 2012) qu'ils risquent de revêtir. J'emploie des termes issus du terrain pour les nommer : il s'agit de la figure du « radin » et de celle du « ringard ».

La première figure a été identifiée par des chercheurs américains. Ils ont relevé que les individus qui gardent longtemps sont parfois vus comme des personnes radines (« *cheap persons* ») (Coulter et Ligas, 2003). En entretien, sur mon terrain, certains se défendent justement de faire durer les objets par souci d'économie. « Je ne suis pas rapiat », dit ainsi Gwenaëlle, 46 ans, professeure d'Espagnol en collège. Pour éviter de revêtir ce stigmate du « radin », certains enquêtés mettent en place des stratégies de « faux-semblants » (Goffman, 1975), c'est-à-dire qu'ils tentent d'invisibiliser certaines de leurs pratiques de longévité pour éviter d'être étiquetés à cause de ces actes « potentiellement déviants » (Becker, 1985, p. 205). On le voit bien dans un exemple donné par Christophe. Cet animateur en école maternelle explique que les chaussures qu'il achète ne durent pas assez longtemps à son goût, et qu'il continue à les porter même quand elles sont trouées. Il a trouvé une astuce pour que les trous soient moins visibles : il porte des chaussettes de la couleur de la chaussure. En effaçant ces signes d'usure, il espère ainsi rester « secrètement déviant » et éviter de passer de « discréditable » à « discrédité » (Goffman, 1975, p. 14). Mais face aux enfants qu'il encadre, cela ne fonctionne pas :

> *Le plus, c'est quand il y a des trous ; t'as le doigt de pied qui sort ; je suis capable de les mettre hein, c'est juste des fois tu te dis : « Putain, ça fait un peu… ». J'en suis même venu, pour le coup elle n'a pas duré longtemps, une paire de baskets que j'avais achetée pour courir. […] Normalement celles-là je ne les mets pas pour le boulot, je les mets vraiment pour le sport. Mercredi dernier je me dis : « Ouais, vas-y, je vais mettre ça, je suis confort ». Je les mets avec mes chaussettes noires. Il y a un gamin quand même qui a cramé que j'avais un trou, il me dit : « Eh, t'as un trou dans tes baskets ! », je dis : « Oui, je sais que j'ai un trou ! ». […] Ce n'est même pas de la radinerie, hein, mais je peux l'utiliser, pourquoi je vais aller la jeter, quoi !* — ***Christophe, 44 ans, animateur en école maternelle***

On voit bien dans l'extrait comment Christophe a intériorisé cette norme qui discrédite les objets usés. Son récit évoque davantage des craintes de jugement de sa part que de réelles interactions stigmatisantes : il anticipe que ses baskets trouées puissent être jugées (« ça fait un peu… »). Cette crainte ne vient pas de nulle part : Christophe me signale ailleurs en entretien que les enfants auxquels il a affaire à l'école maternelle sont souvent issus de familles plutôt aisées, qui ont les moyens de leur offrir des trottinettes et des baskets de

marque. Autrement dit, l'observation qu'il fait du milieu d'origine des enfants l'amène à anticiper des jugements potentiels portés sur ses vieilles chaussures. Christophe imagine aussi que garder ses objets puisse être interprété comme une marque de radinerie. À la fin de l'extrait, il tente de se démarquer de ce stigmate. Il donne plutôt un autre argument pour justifier sa pratique : celui du gaspillage et du bon sens.

D'autres enquêtés mobilisent des arguments alternatifs à la question financière pour expliquer leurs pratiques. Flavia, par exemple, donne un argument éducatif. Sa planche à repasser ne se dépliait plus. Elle a envoyé son fils cadet, Rafaël, à un ami bricoleur pour qu'ils la réparent ensemble. L'ami a renvoyé Rafaël, lui disant qu'il n'avait pas le temps de le faire. Après cet épisode, Flavia l'a revu et lui a expliqué sa démarche.

> *Je lui ai dit : « Tu sais, ce n'est pas pour économiser quelques sous, pour ne pas acheter une nouvelle table ». Parce qu'il a dit à Rafaël : « Ah, une table comme ça, ce n'est pas cher hein, achetez une autre ! ». [...] Et donc je lui dis : « Non, le but ce n'était pas ça, c'est juste que Rafaël il répare lui-même, qu'il apprenne, et aussi il l'a cassé, il le répare ! » [rire]. Et il me dit : « Oui, mais c'était compliqué, c'était perdre trop de temps pour un truc qui ne vaut pas la peine ». Et du coup, je dis : « Oui, non, mais je voulais juste que tu saches que ce n'était pas pour juste économiser ; c'était plus dans un but un peu éducatif ».* ***— Flavia, 49 ans, secrétaire administrative en reconversion***

L'interaction que décrit Flavia peut s'analyser comme une « épreuve », au sens pragmatiste (Boltanski et Thévenot, 1987 ; Martuccelli, 2015). Dans cette épreuve s'affrontent deux visions de la pratique de réparation : une vision, celle de l'ami, qui donne à la réparation un sens purement économique. À ses yeux, réparer est une action qui permet d'économiser l'achat d'une table neuve, mais en l'occurrence ce ne serait pas rentable ici, parce que le coût d'une table est évalué comme faible par l'ami. L'ami dévalue ainsi la pratique de réparation, la jugeant inefficace et donc illégitime. La vision de Flavia, elle, valorise la réparation pour les compétences manuelles qu'elle permet de développer. Le fait qu'elle insiste sur un argument alternatif à l'économie a un double-sens ici. On pourrait penser qu'elle le fait pour que son ami accepte de réparer la planche, en lui donnant un argument qu'il jugerait plus recevable que celui de l'économie. Mais au-delà, elle semble soucieuse de l'image qu'elle donne à son ami. Flavia répète deux fois la phrase « ce n'est pas pour économiser », la deuxième fois en insistant sur le fait que c'était pour l'en informer (« je voulais juste que tu saches »). Cette répétition laisse supposer qu'elle tente de se distinguer de cet argument économique, qu'elle juge moins noble.

En plus de l'argument éducatif, certains enquêtés mobilisent aussi l'argument écologique. Cet argument a été identifié comme un régime de justification à part entière par Claudette Lafaye et Laurent Thévenot. Ces auteurs parlent de « cité verte » pour évoquer ce régime où « est grand ce qui est écologique, est écologique celui qui, par ses actions, prouve son souci de l'environnement et concourt à sa protection » (Lafaye et Thévenot, 1993, p. 512). Gilles, réparateur bénévole en Repair Café, relève que les apportants mentionnent bien plus aisément la raison environnementale que la question financière, parce qu'ils jugent la

première plus légitime. La littérature a montré que des mêmes pratiques à faible impact écologique peuvent être délégitimées quand elles sont pratiquées par des individus pour une raison économique, comme c'est le cas des classes populaires qui sont contraintes dans leur consommation, mais fortement valorisées quand ce sont des individus aisés qui les adoptent et qu'ils leur associent un discours écologique (Kennedy et Horne, 2020).

La plupart du temps, ils disent qu'il faut arrêter les déchets. […] Maintenant, c'est clair qu'il y en a qui aimeraient dépenser le moins possible, donc c'est peut-être la première raison, mais ils n'annoncent pas celle-là en premier ! [...] La désirabilité sociale fait qu'ils ne vont pas dire : « Je suis près de mes sous », quoi ! [rire] ***— Gilles, 57 ans, électronicien***

Dans certains cas extrêmes, le discours écologique permet parfois aux enquêtés de maintenir leur intégration dans la société « malgré » leurs pratiques de longévité. Cette idée ressort explicitement dans un entretien. Chantal, 53 ans, est mère de cinq enfants. Son mari était longtemps commercial dans une entreprise, et gagnait 8000 à 10 000 € par mois. Son mari et elle sont fortunés, peu diplômés et se positionnent de droite, à rebours des profils-types des individus qui font durer les objets que j'ai identifiés en Chapitre 1. Ils sont aussi entourés de personnes à hauts revenus, dans la région près de la Suisse où ils vivent, où les loyers sont chers et où leurs amis exercent des professions à fort capital économique (traders, financiers…). Dans ces cercles sociaux, la consommation joue un rôle statutaire. Or, Chantal voit son niveau de vie chuter lors du licenciement de son mari en 2012. Le ménage passe à un revenu total de 3000 € par mois, revenu en partie rapporté par Chantal, qui s'est mise à faire des petits boulots. Avec leur loyer de 2000 € à payer tous les mois et leurs dettes, ils vivent sur les découverts de leurs différents comptes en banque. À la contrainte financière fait écho un autre enjeu que Chantal découvre, par des conférences et les réseaux sociaux : le zéro déchet.

J'ai écouté une conférence de Jérémy Pichon, « La famille presque zéro déchet », et là ça m'a parlé cette « hyperconsommation », comme il en parlait. Et je me suis dit : « Tiens, c'est une bonne façon de faire des économies et en même temps de se faire bonne conscience, et du coup de continuer d'exister un petit peu malgré qu'on ne puisse pas consommer », parce que… ça fait depuis 2012 qu'on est avec des galères, et avec le recul je me suis aperçue qu'il y a beaucoup de gens autour de moi, s'ils ne peuvent pas consommer, ils ne sont pas. Ce qui m'a donné envie de prendre le micro[231]. Il y a des gens qui, parce qu'ils ont des petits salaires, parce qu'ils ont des accidents de la vie, ils ne sortent plus de chez eux. Et moi je me suis dit : « Je ne veux pas m'arrêter de sortir de chez moi ». Mon mari était dans la même dynamique, et ça s'est fait intuitivement. Mais on a eu ce réflexe de survie, de continuer d'exister dans la société bien que nous n'avions plus de pouvoir d'achat. — ***Chantal, 53 ans, cumule des***

---

[231] En parallèle de ses petits boulots, Chantal commence à se reconvertir en montant une activité autour du zéro déchet : elle crée un blog, propose des formations en tant que « coach en zéro déchet », et donne des conférences pour diffuser ce qu'elle a appris. C'est ce qu'elle sous-entend quand elle parle, dans l'extrait, de « prendre le micro ». Le zéro déchet est ainsi source d'un revenu supplémentaire.

petits boulots (ménage, repassage, employée en agence immobilière, coach en zéro déchet et en rangement)

En donnant un autre sens qu'un sens économique aux pratiques de longévité, Chantal transforme un « déclassement subi » en « déclassement choisi » (Lacroix, 2006). Pour elle, l'enjeu est de continuer à « exister un petit peu », autrement dit de rester intégré dans la société. En continuant de consommer, par le seconde-main, Chantal trouve une place, en tissant des liens avec de nouveaux réseaux, associatifs et alternatifs. Sa parole est sans équivoque : elle n'adopte pas, au départ, les pratiques de longévité pour la question environnementale. Comme elle le dit, « c'est une bonne façon de faire des économies et en même temps de se faire bonne conscience ». Par cette phrase, Chantal exprime le rôle utilitaire de la sphère « zéro déchet ». L'enjeu écologique vient légitimer les pratiques en les accompagnant d'un discours qu'elle peut tenir à ses proches et à elle-même.

La deuxième figure-repoussoir formulée par les enquêtés est celle du « ringard ». L'entourage reproche parfois à certains enquêtés de ne « pas être à la mode ». Le monde marchand promeut en effet le renouvellement régulier des équipements pour suivre les offres qu'il propose. Il crée et nourrit chez les consommateurs des dispositions à valoriser la nouveauté (Dubuisson-Quellier, 2022 ; Trentmann, 2016). Cette valorisation de la nouveauté devient une norme sociale largement partagée dans nos sociétés occidentales. J'ai remarqué, dans les entretiens, que les enquêtés qui se positionnent en décalage avec cette norme sociale se réappropriaient souvent cette figure du ringard. Ne pas répondre à ces normes peut être source de distinction pour eux, qui mettent en avant un goût alternatif à la majorité de leur entourage. Claudie a un grille-pain depuis des années. Son fils lui a demandé pourquoi elle n'achetait pas un modèle plus moderne, mais elle lui a répondu : « Je l'assume, tu vois il est démodé, eh bien tant pis ». Plus tôt dans l'entretien, elle donne un autre exemple : celui de son papier peint. Cet élément de décoration l'amène à évoquer des enjeux qui expliquent son attitude vis-à-vis de ses objets. Son papier peint est vieux, elle le trouve laid, mais elle prend le parti de ne pas le changer. Cette lutte contre les normes esthétiques met en lumière, chez Claudie, un rejet plus global du consumérisme. Elle passe à un registre plus éthique dans son argumentation :

> *C'est une façon de résister à toutes ces injonctions… Et là on n'est plus dans les meubles, c'est dans la décoration, où tout d'un coup, il y a des choses, il faut s'en débarrasser, elles sont moches, il faut passer à autre chose. Non. Moi, je résiste à ça. Tant que ce papier résiste, on le garde, il est comme ça, et je l'assume.*
>
> ***Enquêtrice : Mais quand vous parlez d'injonctions, c'est des injonctions qui vous viennent d'où ? Des gens qui vous le disent, ou des magazines… ?***
>
> *Oui, voilà, toutes ces émissions, moi je regarde par curiosité… […] C'est des émissions, « La Maison à Vendre »… C'est intéressant parce que quand on veut vendre sa maison, il faut la rendre la plus neutre, mais au goût du jour, c'est-à-dire qu'il faut qu'elle soit la plus attirante pour le plus grand nombre. Donc c'est bien parce qu'on a le goût, vraiment… Et c'est*

intéressant parce que… J'apprends que ça c'est ringard [elle montre la cuisine du doigt]. **— *Claudie, 60 ans, professeure d'arts plastiques et histoire de l'art en lycée***

Le discours de lutte aide Claudie à justifier et renforcer son action. Claudie parle beaucoup de résistance, et la résistance (tangible, physique) du papier peint sur son mur est un écho à la résistance morale et politique qu'elle opère. Le petit acte matériel et domestique devient une remise en cause politique. Je lie cette attention qu'elle porte à l'esthétique et aux effets de mode à son profil de professeure d'arts plastiques, pour qui le goût est une donnée importante, ainsi que la créativité et la recherche d'originalité. Claudie opère ici une « inversion du stigmate » (Goffman, 1975), par laquelle elle tire profit de cette attitude marginale.

Les enquêtés valorisent un autre aspect de la résistance à la mode : le détachement vis-à-vis des biens matériels. Dans l'extrait suivant, Patrice met en scène le désintérêt qu'il éprouve vis-à-vis de son téléphone portable. Il répète qu'il se fiche d'avoir un smartphone haut-de-gamme, ne se souvient pas de la marque du sien et dénigre sa performance (« plus *phone* que *smart* »). Il exprime, tout comme Claudie, un rejet des injonctions et normes valorisant l'achat des modèles qui viennent d'être mis sur le marché.

Patrice : J'ai changé mon téléphone à clapet machin, et j'ai un… quoi ?

Sylvie : Huawei.

Patrice : Un Huawei à 39 € hein.

Enquêtrice : C'est un smartphone quand même ?

Sylvie : Oui. Quand même.

Patrice : Plus phone que smart, mais… ! [rire] Il n'a pas toutes les options, mais c'est le premier prix, enfin là moi je m'en fous. […]

Sylvie : Donc vous voyez qu'on n'est pas dans cette consommation d'avoir le dernier cri, la dernière chaîne, le dernier téléphone, non ! **— *Patrice, 54 ans, chef de projet évènementiel dans un centre de congrès, vit en couple avec Sylvie, 58 ans, assistante commerciale dans une société d'agro-alimentaire***

L'usage du « on n'est pas » pour se qualifier et se situer dans l'espace des pratiques, ainsi que celui du « vous voyez », montrent que Sylvie est dans une logique de démonstration et d'explicitation de leur mode de vie. Patrice et Sylvie mobilisent le téléphone premier prix comme un objet incarnant leurs valeurs. Ils se détachent des formes de distinction par le matériel, de manière similaire à ce que feraient les classes intellectuelles ascétiques, valorisant plutôt la frugalité et l'immatériel (Bourdieu, 1979). Ils effectuent un travail de traçage de frontières symboliques (Lamont, 1992 ; Lamont, Pendergrass et Pachucki, 2015) entre ceux qui consomment « pour l'apparence », selon leurs termes, et ceux qui comme eux

ne cèdent pas à la nouveauté. Autrement dit, de manière paradoxale, ils se distinguent par le fait qu'ils ne cherchent pas à se distinguer.

Dans cette section, j'ai commencé par donner des exemples d'enquêtés qui tentent d'éviter de revêtir le stigmate du « radin », soit en masquant certaines de leurs pratiques (comme Christophe et ses chaussures trouées), soit en adoptant des stratégies de justification (par l'argument éducatif ou environnemental) pour légitimer leurs pratiques. Puis j'ai évoqué des enquêtés pour lesquels les pratiques de longévité peuvent revêtir des significations positives, et qu'ils peuvent faire valoir aux yeux de leur entourage ou de l'enquêtrice elle-même. À partir de quand les enquêtés passent-ils de la justification à la distinction ? Les moments de justification ont lieu auprès des membres de l'entourage qui ont un habitus très différent de ceux des enquêtés : des membres qui — comme je le disais plus haut — considèrent que la réussite sociale passe par un accès important à la consommation, à l'instar de l'entourage de Chantal, fait de traders et autres financiers.

En revanche, les individus peuvent faire de leurs pratiques de longévité des sources de distinction lorsqu'ils sont en interaction avec des individus *a priori* plus compatibles avec leurs modes de vie. Claudie, par exemple, fréquente essentiellement ses collègues professeurs en lycée, qui du fait de leur position dans l'espace social sont susceptibles de valoriser des pratiques de consommation ascétiques. Selon les profils (plus ou moins susceptibles d'être ralliés à la cause), les enquêtés vont se situer dans une posture de justification ou tirer des formes de distinction de leurs pratiques de longévité.

6.2.6. Transmettre aux autres : quand les pratiques se diffusent

Jusqu'à présent, j'ai parlé du rôle de l'entourage sur les pratiques des enquêtés. Or, en retour, ces derniers peuvent aussi tenter de transmettre des pratiques de longévité à leur entourage. Ils le font essentiellement auprès de leurs enfants, et parfois auprès des adultes de leur entourage.

Les enquêtés qui partagent une préoccupation environnementale forte sont ceux qui cherchent le plus à transmettre des pratiques à leur entourage. Les exemples que je vais donner renvoient tous à des femmes qui s'intéressent au zéro déchet, dont j'ai recruté la plupart *via* le groupe Facebook « Défi Rien de Neuf »[232]. Parmi elles, Béatrice, 40 ans, a fait découvrir à plusieurs de ses collègues ses pratiques de seconde-main. Béatrice est directrice générale des services dans la mairie d'une commune rurale. Auprès de ses collègues, elle « passe pour une martienne » quand elle parle de l'engagement qu'elle a pris avec le défi Rien de Neuf. En revanche, quand elle a commencé à échanger des vêtements avec une collègue, ses pratiques de troc au travail se sont peu à peu généralisées. Si j'ai dit que les individus mobilisaient plus volontiers des arguments alternatifs à l'argument financier pour éviter le

[232] Groupe Facebook réunissant des individus qui s'engagent à ne rien acheter de neuf pendant un an. Revoir l'encadré consacré à l'enquête « Pratiques domestiques » en Chapitre 3 pour plus de précisions.

stigmate du « radin », ici l'argument financier a une portée positive : il joue un rôle important pour donner envie.

Sur l'année écoulée il y a des changements dans mon entourage, des collègues qui se sont mises sur Vinted… Et aussi, il y a des sujets que je n'abordais pas, et maintenant on s'échange des recettes sur les produits d'entretien, les cosmétiques… parce que je pense que je n'avais pas envie d'être donneuse de leçons, déjà que je suis à la direction…

Enquêtrice : Mais finalement c'est en passant par une amie avec qui vous échangiez des trucs, d'autres personnes ont vu vos échanges et…

Oui, par la démonstration : « Ah, mais elle est jolie ta robe ! » ; « Je l'ai achetée 4 € sur Vinted ! ». Et du coup, « Ah ben ouais ? Parle-m'en, comment ça fonctionne ? ». ***— Béatrice, 40 ans, directrice générale des services d'une commune rurale***

La socialisation passe par la pratique collective : c'est parce que Béatrice échange des vêtements avec une collègue que d'autres s'y mettent. À une échelle plus officielle, Gwenaëlle a contribué à organiser une « bourse aux vêtements » dans le collège où elle travaille. À 46 ans, Gwenaëlle est professeure d'espagnol. Le collège où elle enseigne a un écolabel, donc favorise les actions de sensibilisation à l'écologie auprès des élèves.

On a demandé aux gamins de ramener des vêtements pour les échanger. Et ça marche. Ça marche ! […] J'ai fait une boîte avec des vêtements dedans, pour savoir ce qu'il y avait comme matière dans les vêtements. Donc ils ont été surpris parce qu'évidemment, on a mis un vêtement en soie, et le reste, ce n'était que des vêtements synthétiques ou en partie synthétiques. Donc eux étaient persuadés qu'ils avaient du 100% coton, de la laine, et que dalle. Et les gamins, finalement dans la bourse aux vêtements ce qu'ils ont préféré c'est cette boîte, et les tawashi[233]. Quand j'ai dit que c'était les chaussettes de la maison, ils ont adoré ! Donc je me dis que rien n'est perdu et que les gamins sont tellement curieux… ***— Gwenaëlle, 46 ans, professeure d'espagnol en collège***

Certains enquêtés se chargent aussi de prendre en main certaines pratiques de leur entourage pour prolonger la durée de vie des objets. J'ai mentionné en 6.2.3, que beaucoup d'entre eux récupéraient des objets que leurs amis et famille s'apprêtaient à jeter. Certains, aussi, tentent de sauver des objets en prenant en charge leur réparation. Cinq de mes enquêtés sont des bricoleurs qui réparent de nombreux objets de leur entourage. Il s'agit d'enquêtés qui sont réparateurs, soit bénévoles soit professionnels. Leurs proches les sollicitent souvent pour des réparations, qu'ils font gratuitement. D'autres enquêtés prennent en charge des réparations de manière plus ponctuelle. C'est le cas de Florence, avec la cafetière en panne de sa nièce. Sa nièce voulait la jeter, et Florence la lui prend pour l'emporter en Repair Café. Après avoir échoué à la faire réparer, elle la remplace par une cafetière à piston qu'elle offre à sa nièce, en lui disant : « C'est très bien, arrête d'acheter des machines à café ! ». Par cette phrase,

---

[233] Éponges fabriquées manuellement à partir de vieux collants ou chaussettes.

Florence fait référence au fait que ce modèle, totalement mécanique, ne peut pas tomber en panne, donc qu'elle n'aura jamais à la remplacer par une nouvelle machine.

Comme on le voit avec ce dernier exemple, certains cherchent à transmettre des pratiques de longévité à leur entourage. Cela se solde parfois par des victoires : des enquêtés relèvent des changements parmi leurs proches. Rachel, 41 ans, professeure de flûte traversière, a des amis qui se rendent maintenant régulièrement dans la ressourcerie qu'elle leur a fait découvrir. La femme de Pascal, 46 ans, que j'ai recruté par le groupe Facebook Réparation, s'est mise à la couture à force de le voir bricoler. Je note ainsi le potentiel socialisateur des individus qui cherchent à faire durer leurs objets, par la diffusion de ressources ou pratiques dans leur entourage.

Il faut toutefois relativiser ce constat. La plupart du temps, les enquêtés ne socialisent pas les autres à la longévité. Ils émettent souvent des réserves à ce sujet. Pour Colette, « ce n'est pas le rôle de la belle-mère » de critiquer l'achat d'une Sodastream[234] par sa belle-fille, Elisabeth. Gilles, lui, « évite de débattre » avec les personnes de son entourage peu sensibles à la durée de vie, parce qu'il n'a « pas envie de les embêter avec ça ». Cette raison évoque celle mentionnée par certains écologistes pour expliquer leur relative absence de prosélytisme. À partir de deux terrains issus de mon mémoire de Master, dans un écovillage et dans un mouvement de jeunes écologistes, j'avais souligné comment certains individus engagés adaptaient leurs pratiques et leurs discours afin de conserver leurs relations habituelles avec leurs proches et de rallier des individus en montrant la faisabilité et l'accessibilité de leur engagement (Madon, 2023). Si l'on revient aux individus qui font durer leurs objets, une autre raison explique le fait qu'ils parlent peu de leurs pratiques de longévité à leur entourage : la plupart du temps, ils n'y pensent pas. Béatrice, que j'ai citée plus haut, « parle rarement machine à laver avec les gens ». L'invisibilité des objets et des pratiques quotidiennes (cf. encadré sur l'enquête « Pratiques domestiques » du Chapitre 2) fait que le sujet est abordé de manière limitée dans les conversations familiales, amicales, professionnelles ou de voisinage.

Un domaine fait exception à la règle : l'éducation des enfants. Les parents évoquent facilement l'idée d'une transmission d'un certain rapport aux objets. Ils tentent, à leur tour, de socialiser leurs enfants à des pratiques de longévité. Rachel explicite bien cette idée. Rachel est mère célibataire de deux enfants : un fils de 15 ans et une fille de 10 ans. Cette professeure de flûte traversière de 41 ans habite une maison dans une petite commune des Bouches-du-Rhône. Elle cherche à transmettre à son fils adolescent la notion de valeur des objets. Cette transmission passe, pour elle, par l'explication : elle raconte parfois à ses enfants l'impact de la production de tel ou tel objet. Cela passe également par des règles : elle a limité le nombre de paires de baskets pour son fils à une par an, et ne lui achète que des smartphones d'occasion. Elle corrige aussi certaines pratiques au jour le jour, comme lorsque son fils a oublié sa gourde.

---

[234] Machine gazéifiant des boissons, qu'elle juge inutile.

Il fait du hand, et il n'y a pas très longtemps, je lui ai acheté une gourde en inox, et il l'a oubliée à la fin de l'entraînement. Il a dit : « Oh, mais c'est juste une gourde », je dis : « Attends, c'est une gourde en inox, ça coûte 20 €, tu peux la garder toute ta vie. Donc non, la gourde tu vas retourner la chercher parce que je ne veux pas qu'elle reste là-bas et qu'elle soit récupérée par quelqu'un d'autre ». Donc il est allé chercher sa gourde, parce que ça a une valeur. Ce n'est pas que je suis à 20 € près, si demain il faut en acheter une autre je peux en acheter une autre, mais c'est plus par rapport au fait de faire attention à ses affaires, et de ne pas prendre avec nonchalance et désinvolture les choses qu'on possède. ***— Rachel, 41 ans, professeure de flûte traversière***

Les enquêtés apprennent ainsi à leurs enfants à faire attention aux objets, à prendre soin — tout comme certains de leurs propres parents, durant la socialisation primaire (voir Chapitre 2), leur ont transmis des pratiques de préservation. Céline, gestionnaire achats de 43 ans, dit à sa fille de ne pas mettre les pieds sur le canapé. Anne-Laure formule un projet à destination de son bébé, né il y a peu.

Quand j'étais petite, j'avais un lit superposé, on avait collé des autocollants dessus, quand il a fallu enlever les autocollants ça a enlevé le vernis avec, il y avait des traces, des décolorations du soleil… c'était horrible. Donc typiquement lui apprendre : on peut décorer, mais on fait attention à ne pas abîmer. Ça fait partie des choses que moi j'ai envie de lui apprendre. ***— Anne-Laure, 36 ans, mère au foyer pour le moment***

Les enfants réagissent parfois négativement aux pratiques éducatives de leurs parents. D'après les discussions en entretien, la majorité des complications avec les enfants autour des objets survient lorsqu'ils sont adolescents et qu'ils remettent en cause le modèle familial. Une recherche en gestion corrobore ce résultat. Elle a noté que certains biens, comme les vêtements, pouvaient être des objets de conflit entre les adolescents et leurs parents, notamment parce que le groupe de pairs influence les choix en matière d'habillement (El Aoud et Affi, 2013). Le cas de Bintou et de sa fille en est une illustration. Bintou est mère célibataire de quatre enfants. Dans les conversations qu'elle a avec son aînée de 15 ans, son principe de déconsommation s'oppose à un autre principe : la recherche d'intégration sociale. Bintou est ainsi prise dans une tension interne entre deux principes d'action. Comme elle le dit elle-même, « c'est compliqué à gérer » :

À un moment donné [ma fille] je l'ai reprise sévèrement parce qu'elle commençait à être sur des trucs de consommation, genre elle voulait acheter deux-trois paires de baskets à 100 balles, 150 balles et tout. Je dis : « Stop ». Après c'est bien qu'elle ait un truc pour ne pas être stigmatisée, mais c'est compliqué à gérer. […] Je lui faisais plaisir parce qu'elle a des super notes à l'école, elle est très mature et tout, mais à un moment donné elle commençait à ne plus voir la réalité. Donc j'ai commencé à un peu calmer et canaliser ça. Là ça va mieux. Mais c'est surtout à la rentrée scolaire, on a 400 balles par enfant ; je lui ai tout donné, je lui ai dit, comme ça elle achète elle-même. Elle me dit : « Ça ne suffit pas ». Alors là… ! J'ai dit : « À un moment donné il faut arrêter ». Elle ne se rend même pas compte de la valeur de l'argent… ***— Bintou, 34 ans, éducatrice spécialisée***

Certaines enquêtées renoncent d'ailleurs parfois à transmettre des pratiques à leur enfant. Isabelle veut laisser ses deux filles de 19 et 15 ans « libres ». Mais à force de ne pas les contraindre, elle rencontre des situations compliquées :

> *Petites, [pour Noël,] elles demandaient des choses, genre… une fois c'était un appareil photo, et c'était gadget quoi, on voyait bien que ça ne va pas durer. On prenait, hein. Des DS [consoles de jeu] aussi… [Ma fille] avait marqué « blanche ou noire », elle avait fait une liste au père Noël, donc j'avais pris une blanche. Et en fait c'était blanche ET noire [qu'elle voulait]. Et elle a fait une crise le jour de Noël parce que ce n'était pas celle qu'elle voulait. […] Elle n'a jamais voulu l'utiliser. Après on avait essayé de l'échanger contre la blanche et noire, mais ils n'en avaient plus. Et ils n'ont pas repris, l'autre. Et elle n'a jamais servi.* ***— Isabelle, 48 ans, mère au foyer***

L'argument d'Isabelle pour expliquer le fait qu'elle ne sensibilise pas ses filles est qu'elle ne veut pas « leur imposer [s]on mode de vie ». Isabelle est prise en tension entre le souci de déconsommer, et le souci de ne pas dégoûter ses filles, ce qui aurait selon elle un effet contre-productif puisqu'elles pourraient se construire en opposition à elle. Cette tension entraîne un désajustement entre la pratique qu'elle adopte et le jugement qu'elle porte sur la pratique. Ce décalage entre les principes d'action et la pratique en elle-même entraîne chez Isabelle la transmission d'un message contradictoire.

Conclusion du chapitre

Ce chapitre a exploré les manières dont les individus enquêtés négocient avec les prescriptions d'autres acteurs pour adopter leurs pratiques de longévité. J'ai d'abord montré comment ils doivent parfois contourner le scénario contenu dans leurs objets pour en prolonger l'usage. Certains fabricants et distributeurs découragent la réparation, soit par des discours, soit directement par la conception technique de l'objet qui est difficile à ouvrir et à réparer. Mais les enquêtés ayant le plus de goût pour les défis techniques résistent à ces discours et obstacles, et réparent eux-mêmes. Les échanges de ressources collectives, comme les tutoriels ou les communautés de bricoleurs sur Internet, jouent un rôle important pour proposer des scénarios alternatifs à celui de la panne irréparable. En-dehors de la réparation, les individus enquêtés développent aussi beaucoup de pratiques qui contournent le scénario initial contenu dans les objets, pour prolonger leur usage. J'ai identifié quatre opérations différentes : contourner le mode d'emploi pour entretenir l'objet autrement ; détourner l'usage de l'objet ; faire des « adaptations matérielles », c'est-à-dire changer certaines propriétés de l'objet pour le faire durer ; et enfin, récupérer les matières premières de l'objet pour en faire autre chose.

J'ai ensuite montré comment les enquêtés négocient avec leur entourage pour faire durer leurs objets. Ils adoptent des pratiques de longévité à la condition de réussir à construire des relations sociales qui peuvent les équiper ou, *a minima*, les tolérer. J'ai d'abord analysé la répartition des rôles autour des objets au sein du ménage dans les couples hétérosexuels (avec ou sans enfants). Ce sont souvent les femmes qui assument la charge des pratiques de longévité (récupérer, entretenir, conserver, raccommoder, revendre), à l'exception du bricolage. L'entourage joue un rôle ambigu sur les pratiques de longévité, pouvant les encourager ou les empêcher. Les individus enquêtés parviennent à rendre leurs pratiques acceptables, voire à les valoriser, quand ils sont en situation d'homophilie sociale. Ils tirent alors de leur entourage des ressources pour adopter des pratiques de longévité : des conseils, la prise en charge de certaines réparations, ou même certains objets de seconde-main. À l'inverse, l'entourage peut aussi délégitimer les pratiques de longévité que les enquêtés adoptent. Prendre au sérieux les « épreuves », c'est-à-dire les sens et argumentaires mobilisés par les enquêtés, a permis de voir que certaines justifications (éducative, écologique, ou esthético-politique) permettent aux enquêtés de légitimer leurs pratiques. Certains font même de leurs pratiques une marque de distinction, voire cherchent à les transmettre aux autres *via* des initiatives collectives, la prise en charge du travail des pratiques de longévité, et la socialisation de leurs propres enfants.

Ce chapitre a contribué à mettre en lumière les mécanismes qui orientent les pratiques de longévité, et les tactiques des enquêtés pour en tirer parti ou pour les déjouer. J'ai insisté sur la manière dont les individus qui cherchent à faire durer leurs objets s'inscrivent au cœur d'un réseau complexe au sein duquel ils doivent naviguer, constitué d'organisations, de biens matériels et d'autres individus.

Conclusion. Investiguer un sujet émergent : la longévité des objets comme pratique sociale

Depuis le XVème siècle, l'accès aux biens domestiques et leur renouvellement accéléré se sont généralisés en France (Albert, 2021 ; Chessel, 2012a ; Daumas, 2018 ; Trentmann, 2016). Aujourd'hui, les individus sont confrontés à une série de discours contradictoires sur la durée de vie des objets, entre incitation à la consommation et critique de l'obsolescence. Certains acteurs marchands adoptent des pratiques de fabrication et de promotion qui les incitent à renouveler, et développent chez eux un goût pour la nouveauté (Dubuisson-Quellier, 2022). Des acteurs politiques promeuvent, depuis des décennies, la consommation comme un effort national pour la croissance économique (Packard, 1960), et associent la sobriété matérielle à des pratiques de pauvreté (Pan Ké Shon, 2015). Les consommateurs eux-mêmes se font le relais de ces discours, faisant de la possession une source de prestige social (Veblen, 1970). Ils sont plongés dans une société de l'accélération, où leur rapport aux objets est affaibli par le manque de temps passé à les manipuler et à s'y attacher (Rosa, 2014).

Dans le même temps, des discours alternatifs critiquent la « société de consommation » et le renouvellement des biens. Ceux-ci sont développés dès les années 1960 par des intellectuels (Baudrillard, 1968, 1974 ; Gorz et Bosquet, 1978 ; Illich, 1973 ; Lefebvre, 1961). Des associations s'emparent de cet enjeu, soulignant l'impact écologique du renouvellement des biens matériels, défendant les consommateurs face aux pratiques des industriels ou militant pour le droit à la réparation (Graziano et Trogal, 2017). Des instances gouvernementales comme l'Ademe produisent dans les années 2010 une série de rapports sur le sujet et tentent de diffuser, auprès des consommateurs, des pratiques à adopter (Ademe, 2015, 2016 ; Ademe, Lhotellier, et al., 2018), mettant l'accent sur la responsabilité individuelle dans la lutte contre le dérèglement climatique (Comby, 2015, 2017). Les médias

contribuent à problématiser la question de la durée de vie des produits, autour de la thématique de l'obsolescence programmée (Guien, 2019 ; Packard, 1960 ; Slade, 2007). Certains acteurs marchands adaptent leurs arguments pour développer une offre de seconde-main, de partage ou de produits durables.

Les individus font alors face à des prescriptions contradictoires et incohérentes, qu'ils doivent démêler. Comme l'ont montré Florence Godin et Marlyne Sahakian (2018) au sujet de l'alimentation, ces discours incompatibles sont source de charge mentale : les individus passent leur temps à trier entre les prescriptions et arbitrer entre différentes manières de réaliser les pratiques. Comment fait-on, dans ce contexte divergent, pour garder longtemps ses biens domestiques ? Comment fait-on durer ses objets dans un monde qui ne l'encourage pas forcément, mais fait tout de même peser une partie de la responsabilité sur les épaules des consommateurs ? Les injonctions contradictoires que rencontrent les individus jouent un rôle dans la manière dont ils font (ou non) durer leurs objets. Au-delà des discours, des offres concrètes et des configurations matérielles encadrent aussi leur rapport aux objets et les pratiques qu'ils peuvent adopter vis-à-vis d'eux. Il s'agit de comprendre quels sont ces éléments qui les contraignent ou les encouragent. La thèse visait à éclairer cette question. Pour cela, elle a cherché à savoir qui sont les individus qui font durer leurs objets aujourd'hui, et comment, où et quand se matérialisent et se déroulent leurs pratiques de longévité.

Cette thèse questionne le rapport que les individus tissent avec leurs objets sur le temps long. La durée de vie des objets étant un thème émergent, son ambition était d'abord empirique. La littérature n'a pas encore brossé un portrait méthodique des pratiques par lesquelles les individus font durer les objets. J'ai effectué, dans cette thèse, un travail de « défrichage », de mise en lumière des enjeux et de cadrage du problème. Ce travail a commencé par l'identification et l'organisation de ces pratiques. Je leur ai donné un nom : les *pratiques de longévité*. Les années de terrain m'ont amenée à conceptualiser trois ensembles de pratiques de longévité. Les *pratiques d'acquisition durable* renvoient au fait de réfléchir dès l'acquisition d'un objet à sa durée de vie. Les *pratiques de préservation* sont celles par lesquelles les individus prolongent sa durée de vie au sein de leur foyer. Par les *pratiques de prolongement* (revente, don, etc.), ils allongent la vie de l'objet lorsqu'ils s'en séparent.

À quelles conditions sociales les individus adoptent-ils des pratiques de longévité ? Dès l'introduction, j'ai donné des pistes de réponse à cette question, en puisant dans la littérature sur les stratifications sociales. Cette sociologie montre que les individus font plus souvent durer leurs objets lorsqu'ils sont économiquement contraints (Caplovitz, 1963 ; Hoggart, 1957b ; Schwartz, 1990), qu'ils habitent en milieu rural ou périurbain (Cartier et al., 2008 ; Laferté, 2019a ; Renahy, 2010 ; Weber, 2009) et/ou qu'ils tentent de moraliser leur consommation (Carfagna et al., 2014 ; Sherman, 2017 ; Weber, 1904). Elle laisse penser que c'est le milieu social qui amène les individus à faire durer leurs objets. Mais elle ne met pas bien au jour ce processus. M'appuyant sur un cadre théorique alliant sociologie des dispositions et des dispositifs (Beuscart, Giraud et Trespeuch, 2017 ; Dubuisson-Quellier, Gojard et Plessz, 2019), j'ai formulé deux hypothèses. La première était que les individus sont

socialisés au fil de leur vie à un certain rapport aux objets. La deuxième est qu'ils sont aussi confrontés, au jour le jour, à des contraintes concrètes et matérielles qui empêchent ou favorisent des pratiques de longévité. Je me suis alors attachée à voir comment les individus acquièrent des dispositions à faire durer, et comment celles-ci s'actualisent au jour le jour.

Pour ce faire, j'ai développé une série de six enquêtes, qui examinent chacune un aspect différent de la question de recherche. L'enquête « HOP » m'a permis, par un questionnaire auprès des sympathisants de l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, de connaître les profils et les variations d'une partie des individus qui s'intéressent à la durée de vie. Grâce à l'analyse des sources écrites de l'enquête « Discours », j'ai vu que le gouvernement, les associations de défense des consommateurs, les acteurs marchands et les médias adoptaient une variété d'arguments pour convaincre les individus de faire durer. Avec les « netnographies » (Jouët et Caroff, 2013) du forum Que Choisir et du groupe Facebook de réparation (enquête « Forums »), ainsi que les observations, questionnaires et entretiens passés dans des ateliers bénévoles de réparation (enquête « Repair Cafés »), j'ai observé des espaces d'interactions qui encouragent les individus à faire durer. Enfin, j'ai exploré plus finement la manière dont les individus adoptent les pratiques de longévité au fil de leur vie et au jour le jour, grâce aux soixante entretiens à domicile de l'enquête « Pratiques domestiques ». J'ai complété le tout par des entretiens mensuels auprès de huit ménages pendant six mois (enquête « Suivi des ménages »), pour une approche diachronique des mouvements d'objets au sein des foyers.

À partir de ce terrain, j'aboutis à la thèse suivante. Je montre que les individus développent une tendance à faire durer leurs objets au fil des socialisations primaire et secondaire. Leur milieu social et les évènements qu'ils vivent structurent, construisent et nourrissent leurs dispositions à la longévité. Mais cette tendance est fortement perméable aux contraintes quotidiennes et aux normes sociales qui encadrent leur consommation, comme le manque de temps, la résistance de l'objet aux interventions techniques ou la délégitimation par l'entourage. Les individus doivent souvent fournir des efforts pour préserver leurs objets. Ils doivent réunir les conditions matérielles et temporelles, mais aussi travailler leur réseau de relations personnelles pour le rendre favorable aux pratiques de longévité. Faire durer nécessite ainsi un véritable « travail du consommateur » (Dujarier, 2014). Je vais maintenant revenir sur les contributions de la thèse, en retraçant ma démarche chapitre par chapitre. Je terminerai par des pistes de réflexion plus transversales.

Pour comprendre les effets de la socialisation sur le rapport aux objets, j'ai voulu avoir une vision globale des profils des individus concernés et des milieux sociaux dans lesquels ils évoluent. Pour cela, j'ai exploité, dans le Chapitre 1, les résultats du questionnaire de l'enquête HOP. J'ai relevé que, selon l'âge, le lieu de résidence, l'origine et la classe sociale, les individus ont des représentations et des manières de faire durer différentes. Ce Chapitre 1 a ainsi un apport empirique important : celui de proposer une première cartographie des individus qui s'intéressent à la durée de vie des objets. Les méthodes statistiques (ACM et CAH) que j'ai employées différencient quatre figures — quatre *régimes de longévité*, comme j'ai choisi de

les appeler. J'ai conceptualisé ces quatre régimes : ce sont les *consuméristes*, les *installés*, les *citadins* et les *décroissants*.

Par la suite, à partir de mes données qualitatives, j'ai identifié d'autres régimes de longévité. Il s'agissait d'individus qui avaient des manières similaires de faire durer leurs objets, encore différentes des quatre régimes du Chapitre 1. J'ai réparti tout au long de la thèse des portraits d'enquêtées et enquêtés, qui représentaient ces régimes. J'en ai ajouté six : les *retraitées*, les *récupératrices*, les *classiques*, les *amatrices de beaux objets*, les *bricoleurs* et les *mères-poules zéro déchet*. Je propose, dans le Tableau 38, une présentation synthétique des dix régimes de longévité que j'ai conceptualisés. Dans la première colonne, j'indique, sous leur nom, le chapitre auquel se référer pour en avoir une présentation complète. La deuxième colonne montre les caractéristiques fréquentes des individus qui adoptent ce régime, et la troisième résume leur rapport aux objets. Enfin, une dernière colonne, à vocation illustrative, incarne ces régimes par des objets emblématiques.

1. Pour les *consuméristes*, j'ai choisi la montre connectée : le Chapitre 1 montrait qu'ils avaient tendance à la posséder plus que les autres. Les consuméristes se caractérisent en effet par une forte appétence pour la consommation de neuf et le *high tech*.
2. Le lave-vaisselle des années 2000 incarne le régime des *installés*, qui possèdent un fort équipement depuis longtemps et ne ressentent pas le besoin de le renouveler. Il évoque aussi deux éléments forts de ce régime : il est plus souvent possédé par ceux qui ont une famille et de l'espace.
3. Les *citadins* se caractérisent davantage par ce qu'ils ne possèdent pas, faute de place dans leurs logements urbains : le four combiné, remplissant les fonctions du four et du micro-ondes en très peu d'espace, est emblématique de ce régime.
4. Pour les *décroissants*, j'ai pensé au Nokia 3310, ce téléphone à clavier numérique symbole d'une résistance militante à l'objet de consommation contemporain par excellence, le smartphone.
5. Les *retraitées* m'ont beaucoup parlé d'objets chargés de souvenirs, notamment de bibelots familiaux.
6. Les *récupératrices*, elles, sont bien représentées par les vêtements d'occasion, chinés sur des plateformes en ligne comme Vinted, qui vont et viennent au gré des modes et de leurs goûts.
7. L'aspirateur acheté chez Darty résume le profil des *classiques*, qui suivent souvent le parcours balisé par les grandes enseignes.
8. La lampe d'artisan d'art incarne le goût des *amatrices de beaux objets* pour l'originalité et le savoir-faire.
9. Les objets privilégiés par les *bricoleurs* sont les équipements électriques et électroniques : la figure de la cafetière en cours de réparation l'illustre parfaitement.
10. Enfin, la housse de couette reprisée traduit le travail domestique qu'assument les *mères-poules zéro déchet* pour éviter de jeter.

Tableau 38. Dix manières de faire durer ses objets

Régime de longévité	Profil-type	Rapport aux objets	Objet emblématique
Les consuméristes *Chapitre 1*	Individus peu sensibles à l'écologie, de droite	Aiment renouveler et acheter neuf, cherchent les bons plans et promotions, voient dans la longévité une question de défense des consommateurs	La montre connectée
Les installés *Chapitre 1*	Familles rurales avec enfants, peu diplômées / politisées	Fortement équipés, ne cherchent plus à renouveler, préservent l'existant (soin, réparation)	Le lave-vaisselle des années 2000
Les citadins *Chapitre 1*	Célibataires urbains d'âge moyen	Peu équipés à cause des contraintes d'espace, soigneux et peu bricoleurs	Le four combiné
Les décroissants *Chapitre 1*	Jeunes diplômés écolo, à faible revenu	Ralentissent leur consommation par militantisme (seconde-main, réparation)	Le Nokia 3310
Les retraitées *Chapitre 2*	Femmes âgées vivant seules	Gardent beaucoup, font peu d'acquisitions et se séparent peu de leurs objets	Le bibelot de famille
Les récupératrices *Chapitre 4*	Femmes jeunes, tous revenus	S'inscrivent dans des réseaux de seconde-main, les objets vont et viennent dans leur logement	Le vêtement chiné sur Vinted
Les classiques *Chapitre 4*	Hommes d'âge moyen, en famille avec enfants	Ont recours aux grandes enseignes et en suivent le parcours balisé : achat neuf, livraison gratuite, garantie et SAV, remplacement	L'aspirateur acheté chez Darty
Les amatrices de beaux objets *Chapitre 5*	Femmes exerçant des professions artistiques	Manifestent un goût pour les objets anciens et uniques, fabriqués dans des matériaux nobles avec un savoir-faire	La lampe d'artisan d'art
Les bricoleurs *Chapitre 6*	Hommes de 50 ans et plus, ayant une formation technique	Récupèrent et stockent des objets en panne et pièces détachées, goût pour le casse-tête, promeuvent l'autonomie face au marché	La cafetière démontée
Les mères-poules zéro déchet *Chapitre 6*	Mères au foyer de classes moyennes	Assument les tâches domestiques d'entretien et de réparation des objets, parfois à la place du mari	La housse de couette reprisée

Le Chapitre 1 m'a laissée sur un questionnement. J'y ai observé des effets de la position dans le cycle de vie (âge, taille du ménage) et du milieu social sur le rapport aux objets. Par exemple, les *décroissants* sont jeunes, parfois étudiants, souvent célibataires. Ils sont encore peu équipés, parce qu'ils n'ont pas encore le revenu qui le leur permet ou qu'ils n'ont pas encore de lieu de vie stable dans lequel se projeter. Leur haut niveau de diplôme et leur origine aisée les rapprochent des « intellectuels ascétiques » (Bourdieu, 1979), dont l'« éco-habitus » (Carfagna et al., 2014) les amène à adopter des pratiques de consommation engagée en lien avec leur sensibilité écologique. Par contraste, les *installés* sont souvent parents ou grands-parents : au fil des années, ils se sont équipés et ne ressentent plus le besoin d'acheter de

nouveaux biens. Ils sont souvent issus des classes populaires, peu diplômés et vivent à la campagne. Ces conditions sociales sont à mettre en lien avec leurs fortes compétences manuelles et leur propension à réparer et bricoler. Cette importance de l'âge et du milieu social m'a invitée à adopter une approche plus diachronique, en suivant l'évolution des individus au fil de leur trajectoire. J'espérais ainsi dégager des moments-clés où ils avaient développé leur tendance à faire durer leurs biens domestiques. Dans le Chapitre 2, j'ai analysé les biographies des personnes interviewées durant l'enquête « Pratiques domestiques », mobilisant des frises chronologiques que j'avais produites à partir des données collectées. Les parents des enquêtés jouent un rôle central : ils ont socialisé la majeure partie d'entre eux à une faible propension à posséder et à des pratiques de préservation. C'est d'autant plus le cas qu'ils disposaient d'un revenu contraint ou vivaient en milieu rural. Pourtant, une minorité s'est aussi construite en opposition à son éducation qu'elle juge souvent « consumériste ».

La socialisation primaire n'expliquait donc pas tout. Je me suis alors penchée sur la suite du parcours des individus. D'autres évènements biographiques déclenchaient une évolution du rapport aux objets. En m'inspirant de deux travaux, celui de Claire Bidart sur les parcours d'orientation des jeunes, et celui de Claire Lamine sur la manière dont les individus en viennent à manger bio, j'ai différencié trois types d'évènements biographiques aux impacts différents. Les « transitions » (Bidart, 2006) sont des phases rituelles du cycle de vie, comme l'installation en couple ou le moment de la retraite. À ces moments-là, le rapport des individus à la longévité peut se transformer, mais cela se fait de manière peu réflexive. Les « bifurcations » (Bidart, 2006) sont des moments de ruptures plus inattendus, comme les divorces ou les licenciements : ils sont l'occasion, pour les individus, de remettre en question leur mode de vie, et entraînent des transformations de pratiques plus réflexives et plus profondes. Enfin, certaines interactions entre les individus et d'autres acteurs, humains ou non-humains (objets en panne, discours publics, entourage), transforment leur vision de la consommation — c'est ce que Claire Lamine appelle les « déclencheurs exogènes » (Lamine, 2008). Ces déclencheurs apportent des ressources discursives aux individus, qui en viennent à formuler la question de la durée de vie des objets comme un problème.

Je montre, dans ce chapitre, le rôle différent des socialisations successives. La socialisation primaire donne aux enquêtés des habitudes de consommation très ancrées, mais peu conscientes. En revanche, les moments de bifurcation (baisse drastique de revenu, maladie, voyage…) et les déclencheurs exogènes (pannes d'objets, visionnage de documentaires…) apportent de la réflexivité. Par exemple, l'argument écologique entendu dans les médias amène les individus à voir la longévité comme un enjeu politique.

Les individus enquêtés développent des dispositions à faire durer les objets durant leur enfance, mais ils sont aussi pris dans des organisations qui les socialisent à la question. Nombre d'entre elles font la promotion de la durée de vie des objets. Quel rôle peuvent-elles jouer dans la socialisation secondaire des individus ? Le Chapitre 3 s'est appuyé sur des enquêtes au sein de certaines d'entre elles. Beaucoup de mes enquêtés disaient qu'ils trouvaient des informations en ligne sur des forums, lorsque leurs objets tombaient en panne

ou qu'ils cherchaient des avis sur un modèle. Je me suis orientée vers ces espaces d'interaction en ligne et me suis intéressée à deux espaces particulièrement actifs sur le sujet : le forum Que Choisir et un groupe Facebook consacré à la réparation. Mon objectif était de voir comment le numérique, et plus précisément les internautes, pouvaient accompagner des pratiques de longévité à distance. Les membres du forum Que Choisir et du groupe Facebook de réparation réclament souvent des conseils pour certaines pratiques : quel modèle d'aspirateur acheter, comment entretenir son lave-linge, comment réparer son téléviseur tombé en panne ? Ceux qui répondaient à ces questions diffusaient rarement un discours qui argumentait sur l'intérêt de faire durer, mais fournissaient essentiellement des ressources : compétences techniques, sites web de pièces détachées, retours d'expérience sur une marque, droits et lois auxquelles faire appel, etc. Autrement dit, même sur ces plateformes qui mobilisent du discours plutôt que des gestes, on se partage du concret.

En observant ces espaces d'interaction en ligne, cependant, j'ai gardé une frustration : je ne pouvais pas appréhender l'impact de ces espaces sur les pratiques effectives des individus. Peu d'entre eux revenaient sur les forums pour dire ce qu'ils avaient fini par faire, en suivant les conseils de la communauté. L'enquête dans les Repair Cafés m'a permis d'observer, en temps réel et en présentiel, les interactions entre les apportants et les bénévoles qui les aidaient. De plus, grâce aux entretiens que j'ai menés auprès de 33 apportants et 8 organisateurs et réparateurs, j'ai compris ce qui s'échangeait durant ces évènements et ce que les différents acteurs en retiraient. Les bénévoles et les apportants ont des raisons différentes de venir à ces évènements. Le projet pédagogique des fondateurs et organisateurs (le Repair Café comme lieu de transmission d'un savoir-faire technique) est peu suivi par les réparateurs, qui y voient surtout un moment de loisir où s'amuser à résoudre des pannes, et par les apportants, dont une partie infime vient pour apprendre à réparer. Ces décalages de motivations entraînent à la situation suivante : les interactions entre apportants et réparateurs sont davantage apparentées à des relations de service qu'à des relations d'apprentissage. On vient en Repair Café pour « faire » réparer, davantage que pour apprendre. Toutefois, les apportants en tirent de nombreux enseignements, le premier étant que beaucoup de leurs objets sont plus réparables qu'ils ne le croient. L'essentiel de leur apport est de jouer un rôle d'offres gratuites, disponibles et à proximité. Ce résultat m'a invitée à donner un rôle plus spécifique aux socialisations successives : celles-ci jouent sur un goût général pour la longévité, des dispositions à faire durer. Mais à l'instant t, ces dispositions se confrontent à des obstacles ou des tremplins concrets et des dispositifs qui encouragent ou découragent leurs pratiques de longévité. Les chapitres suivants montrent que tout — ou presque — se joue dans le quotidien.

À partir du Chapitre 4, j'ai décidé d'aborder de front les pratiques de longévité. Dans une perspective inspirée de la théorie des pratiques (Dubuisson-Quellier et Plessz, 2013 ; Sahakian et Wilhite, 2014 ; Shove et Pantzar, 2005 ; Warde, 2005), je jugeais important de comprendre les arrangements matériels et temporels qui permettaient à ces pratiques de se réaliser. J'ai exploité les entretiens que j'avais faits durant les enquêtes « Pratiques domestiques » et « Suivi des ménages ». Un premier point fort est ressorti : de nombreuses

contraintes encadrent les pratiques, et les individus doivent souvent fournir un « travail » (Dujarier, 2014) et des ressources, parfois considérables, pour faire durer malgré tout. Du fait de ce coût des pratiques de longévité, même des individus qui ont tendance à faire durer leurs objets ne le font pas tout le temps. J'ai mis en valeur, dans le Chapitre 4, ces oscillations et ces arbitrages, entre efforts et renonciations.

Le Chapitre 4 a montré à quel point les pratiques de longévité sont coûteuses. Celles-ci requièrent de l'auto-contrainte et des changements de représentations pour se retenir d'acheter, pour penser à entretenir ses objets, pour ne pas remplacer par effet de mode. Elles requièrent d'importantes ressources temporelles, logistiques et cognitives — ces dernières consistent en la mobilisation de « points d'appui » (Lamine, 2008) pour trouver un objet qui dure ou de compétences techniques pour réparer. Parfois, les individus manquent de ressources et abandonnent ces pratiques. Parfois aussi, l'offre marchande entraîne des déconvenues (un objet d'occasion ne fonctionne pas, il n'y a pas de réparateur professionnel à proximité) ou provoque des « effets-rebonds » (les enquêtés achètent davantage d'objets de seconde-main car ils sont moins chers). Enfin, les individus peuvent renoncer parce qu'ils ont d'autres critères plus prioritaires en tête : leur budget limité les empêche d'investir des sommes trop élevées pour l'achat ou la réparation, ou leur envie de se faciliter le quotidien les amène à remplacer plutôt qu'à réparer. Tous ces arbitrages et interactions avec les objets ne laissent pas les individus indifférents. De nombreuses émotions (Bernard, 2015 ; Hochschild, 1983) sont d'ailleurs procurées par les pratiques de longévité : un mélange de fatigue, de stress, de déception, ou au contraire de fierté et de joie.

J'ai donc vu que les individus pouvaient osciller, adoptant des pratiques de longévité à certains moments et non à d'autres. Il m'a alors paru intéressant de comprendre comment ces pratiques variaient au fil du temps. J'ai adopté, dans le Chapitre 5, une approche diachronique, pour voir comment le rapport aux objets évoluait au fil de la « carrière » de ceux-ci. Je m'inspirais alors de la littérature sur la vie sociale des objets (Appadurai, 1986). Les principales contributions que j'ai proposées à cette littérature sont méthodologiques. J'ai approché la carrière des objets au sein des foyers par deux moyens. Le premier était le suivi mensuel, qui m'a permis de voir les objets évoluer dans les foyers quasiment en temps réel. Le deuxième était les portraits d'objets, qui retraçaient les différentes étapes parcourues par les biens domestiques depuis leur arrivée. Ces deux méthodes sont complémentaires : la deuxième permet d'appréhender la carrière[235] dans son ensemble, mais la première fait ressortir les variations et évènements parfois infimes, souvent oubliés par la suite par leurs propriétaires.

Ce Chapitre 5 contribue aussi à la sociologie de la valuation (Doganova et al., 2014 ; Lamont, 2012 ; Vatin, 2009). Je me suis intéressée, non pas à la valuation en situation d'échange, c'est-à-dire aux moments où les individus achètent ou mettent leurs objets sur le marché (Greeson, 2020 ; Laser, 2020 ; Lehtonen et Pyyhtinen, 2020), mais à ces moments intermédiaires où l'objet reste au sein du foyer. En m'inspirant d'autres travaux, j'ai dégagé

[235] Je parle toujours ici de la carrière de l'objet au sein d'un seul foyer.

six formes de valeurs que les individus accordaient à leurs objets. Quatre sont issues de la littérature : « valeur fonctionnelle », « émotionnelle » et « sociale » (Shi, Huang et Sarigöllü, 2022) et « valeur économique » (Guillard, 2019). J'y ai ajouté les valeurs *esthétique* et *écologique*, que mettaient en avant mes enquêtés. Décliner des formes de valeurs m'a permis d'entrer plus en finesse dans le processus de valuation des objets. J'ai montré, notamment, que les individus accordaient souvent de la valeur à leurs objets au fil des interactions qu'ils avaient avec eux : plus ils développaient des pratiques de longévité et d'usage avec eux, plus ils les valorisaient.

À partir de mon terrain et de la littérature, j'ai aussi identifié des étapes récurrentes de la vie des objets. Elles ne surviennent pas toutes dans chaque carrière, mais je les ai observées plusieurs fois d'un objet à l'autre. J'en ai trouvé huit, que j'ai listées dans un tableau en 5.3.5 : la période d'*adaptation* où l'individu s'ajuste à l'objet, la période de *familiarisation* où des routines sensorielles se créent, la *banalisation* où l'attention et les soins baissent. L'objet alterne aussi entre des phases de *basculement* (moments un peu brusques, comme des déménagements, ou des pannes, où le propriétaire regagne de la réflexivité à son égard), d'*équilibre* (où l'objet est utilisé sans heurts) et d'*inertie* (où le propriétaire n'a pas un usage de l'objet qu'il considère optimal, mais continue de l'utiliser comme tel). L'objet peut aussi rentrer dans une phase de *muséification*, restant immobile dans le foyer, servant uniquement de conteneur de mémoire. Enfin, j'ai appelé la période où l'individu se séparait de l'objet la période de *renoncement*. J'ai alors eu recours aux travaux sur l'« innovation par retrait » (Goulet et Vinck, 2012, 2022) pour comprendre comment mes enquêtés se détachaient d'un bien. Ces huit périodes sont autant de moments où le rapport des individus à l'objet change, et où les pratiques de longévité évoluent. Dans un dernier temps, j'ai proposé des modélisations graphiques de ces trajectoires, qui intégraient les variations de la valeur qu'accordait l'individu à l'objet et les différentes phases que j'avais conceptualisées. J'ai relevé que les objets pouvaient parcourir des trajectoires de *dévaluation*, de *bonification* ou d'*oscillation*.

Si j'avais, jusqu'à présent, traité les individus surtout en tant que personnes isolées (Chapitre 1, Chapitre 2, Chapitre 4, Chapitre 5), ou en lien avec des organisations promouvant la durée de vie des objets (Chapitre 3), il me restait à interroger leur lien avec des acteurs qui pouvaient, à l'inverse, entraver leurs pratiques de longévité. Ceux-ci étaient souvent mentionnés dans les entretiens, et les individus m'évoquaient essentiellement deux figures : les acteurs marchands et leur entourage personnel. Dans le Chapitre 6, j'ai exploré la manière dont ces deux types d'acteurs pouvaient contraindre les pratiques des individus. Les acteurs marchands cadrent les pratiques de longévité par les discours qu'ils délivrent, et par la conception matérielle de l'objet — son « script » (Akrich, 1987, 1991). J'ai alors mis en lumière les « ruses » (De Certeau, 1990) par lesquelles les enquêtés résistaient au scénario de la fin de vie, en réparant malgré les diagnostics pessimistes du service-après-vente, en contournant les modes d'emploi ou en transformant les objets et leurs usages.

En ce qui concerne les interactions des individus avec leur entourage, j'ai relevé que les pratiques de longévité étaient fortement genrées. Au-delà de la répartition femmes-couture, hommes-bricolage, bien identifiée par la littérature (Ferrand, 2006 ; Gelber, 1997), j'ai noté que les femmes avaient un rapport de « *care* » (Molinier, 2013 ; Octobre, 2010 ; Plumauzille et Rossigneux-Méheust, 2019 ; Tronto, 1993) aux objets, passant par des pratiques de soin, tandis que les hommes valorisaient la connaissance technique des objets. Les femmes se chargeaient souvent plus des pratiques de longévité, effectuant un surplus de travail domestique. Enfin, j'ai analysé les points de confrontation entre les enquêtés et leur entourage. Les pratiques de longévité peuvent être porteuses de stigmates (Goffman, 1975), renvoyant à des « figures-repoussoirs » (Clair, 2012) comme celle du « radin ». Les individus parviennent alors, par la mobilisation d'arguments notamment écologiques, à légitimer leurs pratiques, voire à en faire des sources de distinction. J'ai noté, dans une ultime partie, que certains tentaient de transmettre leurs pratiques, mais uniquement à leurs enfants, par souci de ne pas déranger leurs proches.

Durant cette thèse, je me suis attachée à comprendre les conditions d'adoption des pratiques de longévité. Ce travail était d'autant plus ardu que ces pratiques oscillent souvent. Pour reprendre les propos de Claire Lamine sur ses mangeurs « intermittents » de bio, les pratiques de longévité sont « irrégulières », « réversibles » et « non-exclusives » (Lamine, 2008). Elles ne sont pas adoptées par les individus pour tous les objets, ni à tous les moments, et elles entrent en concurrence avec d'autres priorités. Comme pour Claire Lamine, l'enjeu était double. Il fallait éviter de réduire la variabilité de ces situations en formulant des règles intangibles, mais aussi éviter de dire que tout était inintelligible et imprévisible.

Maintenant, je peux expliquer à quelles conditions sociales les individus font durer leurs objets. Ceux-ci peuvent développer une tendance à la longévité s'ils viennent de milieux modestes, ruraux ou à fort capital culturel. Les organisations qui les entourent peuvent leur apporter des ressources discursives, des représentations alternatives, mais au-delà, certaines remplissent surtout un rôle de ressources à l'instant t pour réaliser leurs pratiques. L'essentiel se joue en effet dans le quotidien. Les individus effectuent un travail pour faire durer, mais renoncent parfois devant la difficulté ou parce qu'ils ont d'autres priorités. Les pratiques sont aussi fortement perméables au temps qui passe. Les individus font souvent plus durer quand ils accordent de la valeur à l'objet, ou quand ceux-ci sont ancrés dans des habitudes et des routines d'usage. Mais cette valeur et ces routines varient au fil de la carrière de l'objet au sein du foyer, et d'autre part, des évènements personnels peuvent écourter sa vie. Enfin, les individus peuvent renoncer aux pratiques de longévité sous la pression des acteurs marchands et de l'entourage, mais ils cherchent souvent à résister à cette pression par des contournements et des justifications.

Cette thèse pose, en creux, une question plus théorique. En s'interrogeant sur les conditions d'adoption et de réalisation des pratiques de longévité, elle s'inscrit dans un débat classique en sociologie. Qu'est-ce qui relève de la volonté propre de l'individu, et qu'est-ce qui relève des dispositions et dispositifs qui le contraignent ? Elle questionne ainsi l'*agency* des

individus qui cherchent à faire durer leurs objets, c'est-à-dire leur « capacité à agir par-delà les déterminismes » et leur conscience d'agir (Haicault, 2012, p. 12). La frontière entre *agency* et déterminismes est difficile à discerner. Comme l'exprime si bien Monique Haicault, « d'un côté, nos actes relevant d'automatismes sont des réponses à des stimulations de toute nature produisant des réponses apprises et incorporées, de l'autre, l'humain est doté d'une capacité de conscience pour agir et d'une conscience réflexive pour se positionner en témoin de ses propres actes » (Haicault, 2012, p. 15). J'ai beaucoup fait état de l'oscillation des individus entre faire durer et ne pas faire durer ; entre résister aux injonctions à remplacer et céder aux contraintes pratiques.

Le « travail du consommateur » qu'implique la majorité des pratiques de longévité témoigne de l'*agency* des acteurs que j'étudie. Aborder les pratiques de longévité, c'est insister sur les marges, sur les interstices que les individus peuvent négocier et exploiter. Dans son ouvrage, Marie-Anne Dujarier (2014) supposait que le « travail du consommateur » était un travail contraint, imposé aux individus par la sphère marchande. Je montre comment ce travail, sans lui retirer ses aspects onéreux et éprouvants, peut aussi être source d'indépendance. Dans le cas que j'étudie, les enquêtés effectuent un travail non prescrit par la sphère marchande. Il s'agit même plutôt d'un travail de résistance à la sphère marchande. Or, par ces « ruses » et « braconnages », les enquêtés gagnent en autonomie vis-à-vis des concepteurs des objets qu'ils utilisent (De Certeau, 1990). Ils comprennent mieux l'objet qu'ils ont entre les mains, ainsi que son fonctionnement. En faisant durer leurs objets, ils se les réapproprient.

Toutefois, un certain nombre de pratiques de longévité sont bien plus passives. Elles ne requièrent pas de travail ou d'efforts particuliers, voire nécessitent justement une forme d'inaction de la part des individus. Beaucoup gardent longtemps leurs objets par habitude : le réfrigérateur de Colette est là depuis des décennies et elle ne remarque même plus le bruit qu'il fait ; Christophe avait oublié qu'il avait des lampes remisées dans son placard depuis une dizaine d'années ; les affaires des enfants de Patrice et Sylvie sont dans la cave depuis leur départ du foyer familial. Aucune de ces pratiques n'est active. Certaines consistent à garder des objets sans s'en servir, comme les lampes ou les affaires des enfants ; d'autres consistent à toujours se servir de son objet (le réfrigérateur), sans que cela nécessite un effort particulier. Dans tous ces cas, c'est *agir* qui demanderait un effort. Il faudrait prendre le temps de choisir un nouveau réfrigérateur et trouver un moyen de déménager celui-là ; il faudrait sortir les outils pour fixer les lampes neuves au mur ; il faudrait avoir la force de trier et jeter les affaires des enfants. Parfois, garder son objet longtemps, c'est donc justement *ne rien faire*. Étudier les pratiques de longévité interroge sur les limites entre activité et passivité, et sur la définition-même d'une pratique : ne pas remplacer par inertie ou par « flemme » tiendrait plus, par moments, de la non-pratique que de la pratique.

Cette thèse a aussi mis l'accent sur les contraintes qui encadrent les individus. Elle montre que les pratiques de longévité ne dépendent pas que du bon vouloir individuel, et qu'elles sont très perméables aux dispositifs existants, comme l'accès à une offre fiable de seconde-main

ou de réparation. En cela, ce travail contribue à illustrer et démontrer une proposition déjà ancienne, selon laquelle la transition écologique ne peut pas reposer uniquement sur les consommateurs (Shove, 2010). En effet, les pratiques de consommation sont prises dans un grand nombre d'interdépendances entre le marché, les politiques gouvernementales, et les discours médiatiques et associatifs diffusés dans la sphère publique. Difficile de faire évoluer des pratiques quand elles sont aussi encastrées dans des normes, des routines, et tout un agencement d'offres marchandes qui encouragent une consommation abondante (Dubuisson-Quellier, 2022). Dans cette mesure, les politiques publiques qui ciblent uniquement les consommateurs ne sont pas suffisantes. Je mentionnais, au début de cette conclusion, les campagnes de l'Ademe cherchant à responsabiliser les individus vis-à-vis de leurs objets. Ce cadrage par la responsabilisation individuelle est limité par les contraintes structurelles que rencontrent les individus. Les travaux de Philippe Coulangeon, Yoann Demoli, Maël Ginsburger et Ivaylo Peteff sur l'évolution des modes de vie des Français relèvent qu'aujourd'hui, « face à une conversion écologique marquée des attitudes, les tendances de la consommation sont, au mieux, caractérisées par une forte inertie » (Coulangeon et al., 2023, p. 205), notamment du fait des contextes matériels et résidentiels qui les structurent. Par ailleurs, l'action par la transformation des pratiques individuelles s'avère d'autant moins efficace qu'elle « ne saurait au mieux conduire qu'à une réduction de 25% de l'empreinte carbone au lieu des 80% nécessaires » pour atteindre l'objectif climatique des deux degrés (Coulangeon et al., 2023, p. 4), d'après une simulation du cabinet de conseil Carbone 4. En ce qui concerne la durée de vie des produits, les mesures qui encadrent la production, dont nous avons eu plusieurs exemples au fil des années (loi contre l'obsolescence programmée en 2015, loi anti-gaspillage en 2020) sont ainsi à la fois plus efficaces et plus utiles.

Les pratiques de longévité sont un sujet encore jeune, et tout reste à construire. Parmi les approfondissements possibles de ce travail de thèse, un premier serait évidemment d'aller voir du côté des classes sociales que j'ai exclues de ma focale, c'est-à-dire les classes populaires d'une part, et les milieux ruraux de l'autre. Cela permettrait d'actualiser la littérature déjà fournie sur ces deux populations et de voir si les pratiques de longévité sont présentes et performées encore différemment de la population que j'ai pu atteindre. De même, enquêter du côté de la sphère marchande ou gouvernementale permettrait de comprendre quels changements celles-ci sont en train de vivre de l'intérieur, avec ces récentes évolutions en matière de législation et de représentations. Comment les organisations marchandes pensent-elles la question de la durée de vie dans l'offre qu'elles construisent ? Comment les acteurs étatiques en viennent-ils à faire la promotion de la durée de vie : comment se créent les lois sur le sujet, par qui sont-elles portées, et quels sont les enjeux à venir ? Enfin, les méthodes que j'ai proposées pour retracer des carrières d'objets au sein des foyers mériteraient d'être testées et approfondies, pour nourrir et mûrir l'analyse du rapport des individus aux objets sur le temps long.

Bibliographie

ABBOTT A.D., 2009, « À propos du concept de Turning Point », dans *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'évènement*, Paris, La Découverte (Recherches), p. 187-211.

ACKERMANN L., MUGGE R., SCHOORMANS J., 2018, « Consumers' perspective on product care: An exploratory study of motivators, ability factors, and triggers », *Journal of Cleaner Production*, *183*, p. 380-391.

ADEME, 2015, « Réemploi, réparation et réutilisation », Synthèse.

ADEME, 2016, « L'allongement de la durée de vie des produits », *Les avis de l'Ademe*.

ADEME, 2018, « Consommer responsable. Les bons réflexes, de l'achat à la fin de vie des produits », *Clés pour Agir*.

ADEME, BIO INTELLIGENCE SERVICE, 2012, « Étude sur la durée de vie des équipements électriques et électroniques ».

ADEME, CHAUVIN C., FANGEAT E., 2016, « Allongement de la durée de vie des produits ».

ADEME, CREDOC, 2015, « Usages partagés (location, réemploi, troc et don), comme alternatives à la possession exclusive : cartographie par type de biens, de freins et sociotypes ».

ADEME, HARRIS INTERACTIVE, 2020, « Les Français et la réparation. Rapport intégral ».

ADEME, HERVIER-COLLAS M., IFOP, 2014, « Perceptions et pratiques des Français en matière de réparation des produits ».

ADEME, KREZIAK D., PRIM-ALLAZ I., ROBINOT É., PORTE M., RIVIER N., 2017, « Des tiroirs pleins de téléphones remplacés : consommateurs et objets à obsolescence perçue ».

ADEME, LHOTELLIER J., LESS E., BOSSANNE É., PESNEL S., 2018, « La face cachée des objets : vers une consommation responsable », Communiqué de presse à partir de l'étude : « Modélisation et

évaluation des impacts environnementaux de produits de consommation et biens d'équipements ».

ADEME, MORINGA & PHILGEA, 2016, « Étude relative à la perception de réparateurs sur leur activité et les possibles évolutions de cette activité ».

ADEME, MORINGA & PHILGEA, TREBESSES G., WHITWHAM M., 2018, « Panorama de l'offre de réparation en France. Actualisation 2018 », Rapport.

AGGERI F., 2023, « Sur les traces de l'économie circulaire [titre provisoire] », *Entreprises et Histoire*, *108*, 3.

AKRICH M., 1987, « Comment décrire les objets techniques ? », *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques*, 54-55, p. 205-219.

AKRICH M., 1991, « De la sociologie des techniques à une sociologie des usages. L'impossible intégration du magnétoscope dans les réseaux câblés de première génération », *Techniques & culture*, 16.

AKRICH M., 2019, « Temporalité, régimes de participation et formes de communautés. Comprendre la dynamique d'un forum grand public autour du dépistage prénatal », *Réseaux*, *n°214-215*, 2, p. 25.

ALBERT A., 2014, *Consommation de masse et consommation de classe. Une histoire sociale et culturelle du cycle de vie des objets dans les classes populaires parisiennes (des annés 1880 aux années 1920)*, Thèse de doctorat, Paris 1 - Université Panthéon-Sorbonne.

ALBERT A., 2021, *La Vie à crédit. La consommation des classes populaires à Paris, années 1880-1920*, Paris, Éditions de la Sorbonne (Histoire de la France au XIXe et XXe siècles).

AMES M.G., ROSNER D.K., 2014, « From drills to laptops: designing modern childhood imaginaries », *Information, Communication & Society*, *17*, 3, p. 357-370.

AMOSSE T., CARTIER M., 2019, « "Si je travaille, c'est pas pour acheter du premier prix !". Modes de consommation des classes populaires depuis leurs ménages stabilisés », *Sociétés contemporaines*, *N° 114*, 2, p. 89-122.

ANDREASEN A.R., 1984, « Life Status Changes and Changes in Consumer Preferences and Satisfaction », *Journal of Consumer Research*, *11*, 3, p. 784-794.

ANSTETT, É., GELARD, M.-L. (dirs.), 2012, *Les objets ont-ils un genre ? Culture matérielle et production sociale des identités sexuées*, Paris, Colin (Recherches), 244 p.

ANSTETT E., ORTAR N., 2015, *La deuxième vie des objets : recyclage et récupération dans les sociétés contemporaines*, Paris, Editions Petra (Matière à recycler), 201 p.

APPADURAI, A. (dir.), 1986, *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge [Cambridgeshire] ; New York, Cambridge University Press, 329 p.

ARIA M., DEI F., 2020, « "Se sentir chez soi". Les sens et le sacré dans la culture matérielle domestique », *Anthropologie et Sociétés*, *44*, 1, p. 75.

AYIMPAM S., 2016, « La valorisation du rebut », *Techniques & Culture*, 65-66, p. 264-279.

BALAUDE A., GLINEL C., MADON J., 2022, « Trois sociologues dans un fauteuil. Ce que le basculement numérique contraint fait aux conditions d'enquête et aux matériaux recueillis », *Socio-anthropologie*, 45, p. 213-229.

BARDHI F., ARNOULD E.J., 2005, « Thrift Shopping: Combining utilitarian thrift and hedonic treat benefits », *Journal of Consumer Behaviour*, *4*, 4, p. 223-233.

BARKER K.K., 2008, « Electronic Support Groups, Patient-Consumers, and Medicalization: The Case of Contested Illness », *Journal of Health and Social Behavior*, *49*, 1, p. 20-36.

BARLES S., 2023, « Le marché des sous-produits urbains, France, fin XVIIIe, début XXe siècle [titre provisoire] », *Entreprises et Histoire*, *108*, 3.

BARRELET C., 2017, « Sentiments de rater sur un terrain ethnographique : de la "prise" à la "reprise" », *SociologieS*.

BARREY S., COCHOY F., DUBUISSON-QUELLIER S., 2000, « Designer, packager et merchandiser : trois professionnels pour une même scène marchande », *Sociologie du Travail*, *42*, 3, p. 27.

BARREY S., DUBUISSON-QUELLIER S., PLESSZ M., GOJARD S., 2016, « Chapitre 11. Les effets du gouvernement sur les conduites. Le rôle des bifurcations des trajectoires de vie dans les changements de conduite de consommation », dans *Gouverner les conduites*, Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) (Académique).

BAUDELOT C., ESTABLET R., 1994, *Maurice Halbwachs, consommation et société*, Paris, Presses Universitaires de France (Philosophies), 128 p.

BAUDRILLARD J., 1968, *Le système des objets*, Paris, Gallimard (NRF essais), 288 p.

BAUDRILLARD J., 1974, *La Société de consommation. Ses mythes, ses structures*, Paris, Gallimard (Collection Idées), 318 p.

BAUER M., AUER-SRNKA K.J., 2012, « The life cycle concept in marketing research », *Journal of Historical Research in Marketing*, *4*, 1, p. 68-96.

BEAUD S., WEBER F., 2010, Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques, Paris, La Découverte, 333 p.

BEAUDOUIN V., 2016, « Forums en ligne : des espaces de co-production de la connaissance et du lien social », dans *L'ordinaire d'internet. Le web dans nos pratiques et relations sociales*, Paris, Armand Colin, p. 203-225.

BEAUDOUIN V., CARDON D., MALLARD A., 2001, « De clic en clic. Créativité et rationalisation dans les usages des intranets d'entreprise », *Sociologie du travail*, *43*, 3, p. 309-326.

BEAUDOUIN V., VELKOVSKA J., 1999, « Constitution d'un espace de communication sur Internet (forums, pages personnelles, courrier électronique...) », *Réseaux*, *17*, 97, p. 121-177.

BEAUMONT A., 2021, *Déformations professionnelles. Le travail comme institution socialisatrice : comprendre la transformation des employés de l'hôtellerie de luxe*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

BEAUVISAGE T., BEUSCART J.-S., CARDON V., MELLET K., TRESPEUCH M., 2013, « Notes et avis des consommateurs sur le web. Les marchés à l'épreuve de l'évaluation profane », *Réseaux*, *n° 177*, 1, p. 131.

BEAUVISAGE T., BEUSCART J.-S., MELLET K., 2018, « Numérique et travail à-côté. Enquête exploratoire sur les travailleurs de l'économie collaborative », *Sociologie du travail*, *60*, 2.

BECKER H.S., 1985, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Éditions Métailié.

BELDJERD S., 2011, « "Faire le beau chez soi" : la part du corps dans l'aménagement et la décoration des espaces du quotidien », *Espaces et sociétés*, *n° 144-145*, 1, p. 141-156.

BELK R.W., 1990, « The Role of Possessions in Constructing and Maintaining a Sense of Past », *NA - Advances in Consumer Research*, *17*.

BELK R.W., 1991, « Possessions and the Sense of Past », dans *Highways and Buyways: Naturalistic Research from the Consumer Behavior Odyssey*, Provo, Russell Belk (editor).

BELK R.W., 1992, « Attachment to Possessions », dans ALTMAN I., LOW S.M. (dirs.), *Place Attachment*, Boston, MA, Springer US, p. 37-62.

BERNARD J., 2015, « Les voies d'approche des émotions. Enjeu de définition et catégorisations », *Terrains/Théories*, 2.

BERREBI-HOFFMANN I., BUREAU M.-C., LALLEMENT M., 2018, *Makers. Enquête sur les laboratoires du changement social*, Paris, Seuil, 352 p.

BERTAUX D., 2005, *Le récit de vie*, 2ème édition, Paris, Armand Colin (128 pages), 127 p.

BETHLEHEM J., 2021, « Selection Bias in Web Surveys », *International Statistical Review*, p. 29.

BEUSCART J.-S., DAGIRAL E., PARASIE S., 2016, *Sociologie d'Internet*, Paris, Armand Colin (Cursus), 225 p.

BEUSCART J.-S., GIRAUD F., TRESPEUCH M., 2017, « Consommer autrement », *terrains & travaux*, *2*, 31, p. 5-19.

BEUSCART J.-S., PEERBAYE A., 2006, « Histoires de dispositifs », *terrains & travaux*, *n° 11*, 2, p. 3-15.

BEUSCART J.-S., PHARABOD A.-S., PEUGEOT V., 2023, « Discuter sa transition écologique : les ressorts d'une conversation infra-politique en ligne », *Sociologie*.

BIDART C., 2006, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, *120*, 1, p. 29.

BIHOUIX P., 2014, *L'Âge des low tech. Vers une civilisation techniquement soutenable*, Paris, Éditions du Seuil (Anthropocène Seuil), 330 p.

BILLAUD, S., GOLLAC, S., OESER, A., PAGIS, J. (dirs.), 2015, *Histoires de famille : les récits du passé dans la parenté contemporaine*, Paris, Éditions Rue d'Ulm (Sciences sociales), 206 p.

BLÖSS T., 2016, « Devoirs maternels. Reproduction sociale et politique des inégalités sexuées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, *214*, 4, p. 46-65.

BOELLSTORFF T., 2008, *Coming of Age in Second Life. An Anthropologist Explores the Virtually Human*, Princeton University Press.

BOLTANSKI L., ESQUERRE A., 2017, *Enrichissement. Une critique de la marchandise*, Paris, Gallimard (NRF essais), 663 p.

BOLTANSKI L., THEVENOT L., 1987, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard (Collection Tel).

BONNOT T., 2002, *La vie des objets : d'ustensiles banals à objets de collection*, Paris, Maison des sciences de l'homme (Collection Ethnologie de la France), 246 p.

BONNOT T., 2014, *L'attachement aux choses*, Paris, CNRS éditions (Le passé recomposé), 239 p.

BOOST M., MEIER L., 2017, « Resilient practices of consumption in times of crisis—Biographical interviews with members of vulnerable households in Germany », *International Journal of Consumer Studies*, *41*, 4, p. 371-378.

BOUKO C., CALABRESE L., 2017, « "T'es un vrai ... si ..." : quand les seniors aiment leur ville au sein de groupes Facebook », *Canadian Journal of Communication*, *42*, 2, p. 311-330.

BOURDIEU P., 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Librairie Droz (Travaux de Sciences Sociales).

BOURDIEU P., 1979, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Éditions de Minuit, 686 p.

BOURDIEU P., 1980, *Le Sens Pratique*, Paris, Éditions de Minuit (Le Sens commun), 475 p.

BOURDIEU P., 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, *62*, 1, p. 69-72.

BOURDIEU P., 1990, « La domination masculine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, *84*, 1, p. 2-31.

BOUSTEAD I., 1996, « Handbook of industrial energy analysis », *The International Journal of Life Cycle Assessment*, *1*, 3, p. 147-150.

BROUGH A.R., ISAAC M.S., 2010, « When Products Are Valued More but Sold for Less: The Impact of Waste Aversion on Disposal Behavior », *Advances in Consumer Research*, *37*, p. 484-485.

BROUGH A.R., WILKIE J.E.B., MA J., ISAAC M.S., GAL D., 2016, « Is Eco-Friendly Unmanly? The Green-Feminine Stereotype and Its Effect on Sustainable Consumption », *Journal of Consumer Research*, *43*, 4, p. 567-582.

BUCOLO E., 2017, « Les gratiferias, des initiatives de réemploi et de consommation alternatives », *terrains & travaux*, 2, p. 109-128.

CALLON M., MEADEL C., RABEHARISOA V., 2000, « L'économie des qualités », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, *13*, 52, p. 211-239.

CAPLOVITZ D., 1963, *The Poor Pay More: Consumer Practices Of Low-Income Families*, New York, The Free Press.

CARFAGNA L.B., DUBOIS E.A., FITZMAURICE C., OUIMETTE M.Y., SCHOR J.B., WILLIS M., LAIDLEY T., 2014, « An emerging eco-habitus: The reconfiguration of high cultural capital practices among ethical consumers », *Journal of Consumer Culture*, *14*, 2, p. 158-178.

CARTIER M., COUTANT I., MASCLET O., SIBLOT Y., 2008, *La France des « petits-moyens ». Enquête sur la banlieue pavillonnaire*, Paris, La Découverte.

CASILLI A., TUBARO P., 2016, *Le phénomène « pro ana ». Troubles alimentaires et réseaux sociaux*, Paris, Presses des Mines, 206 p.

CAVENG R., DARBUS F., DENORD F., SERRE D., THINE S., 2018, « Des morales de classe ? Dispositions éthiques et positions sociales dans la France contemporaine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, *224*, 4, p. 76.

CHABAULT V., 2020, « Du livre-déchet au livre vendu. L'écologisation du marché du livre d'occasion », *Ecologie politique*, *60*, 1, p. 91-104.

CHABAULT V., 2022, *Le livre d'occasion. Sociologie d'un commerce en transition*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 196 p.

CHALVON-DEMERSAY S., 1998, *Le triangle du XIVe. Des nouveaux habitants dans un vieux quartier de Paris*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.

CHANTELAT P., VIGNAL B., 2002, « L'intermédiation du marché de l'occasion. Échange marchand, confiance et interactions sociales », *Sociologie du Travail*, *44*, 3, p. 315-336.

CHAPMAN J., 2015, *Emotionally Durable Design: Objects, experiences and empathy*, 2e édition, Routledge.

CHARPY M., 2010, *Le théâtre des objets. Espaces privés, culture matérielle et identité bourgeoise. Paris, 1830-1914*, Thèse d'Histoire, Tours, Université François Rabelais de Tours, 1384 p.

CHARTER M., KEILLER S., 2016a, « The Second Global Survey of Repair Cafes. A Summary of Findings », The Centre for Sustainable Design, University for the Creative Arts, Farnham.

CHARTER M., KEILLER S., 2016b, « Farnham Repair Café, Survey of Visitors and Volunteers », The Centre for Sustainable Design, University for the Creative Arts, Farnham.

CHATEAURAYNAUD F., DEBAZ J., 2017, *Aux bords de l'irréversible. Sociologie pragmatique des transformations*, Paris, Éditions Pétra (Pragmatismes).

CHATRIOT, A., CHESSEL, M.-E., HILTON, M. (dirs.), 2004, *Au nom du consommateur. Consommation et politique en Europe et aux Etats-Unis au XXe siècle*, Paris, La Découverte (Collection « L'espace de l'histoire »), 423 p.

CHESSEL M.-E., 2012a, *Histoire de la consommation*, Paris, La Découverte (Repères), 128 p.

CHESSEL M.-E., 2012b, « Où va l'histoire de la consommation ? », *Revue d'histoire moderne contemporaine*, *59*, 3, p. 150-157.

CHEVALIER S., 1993, « Nous, on n'a rien de spécial... », dans *Chez-soi. Objets et décors : des créations familiales ?*, Paris, Autrement, p. 86-101.

CHEVALIER S., 1995, « The Anthropology of an Apparent Banality: A Comparative Study », *Cambridge Anthropology*, *18*, 3, p. 25-39.

CHIFFOLEAU Y., AKERMANN G., CANARD A., 2017, « Les circuits courts alimentaires, un levier pour une consommation plus durable ? Le cas d'un marché de plein vent », *terrains & travaux*, *N° 31*, 2, p. 157.

CLAIR I., 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, *60*, 1, p. 67-78.

COCHOY F., 2002, *Une sociologie du packaging ou L'âne de Buridan face au marché*, Paris, Presses universitaires de France (Sciences sociales et sociétés), 225 p.

COCHOY, F. (dir.), 2012, *Du lien marchand, comment le marché fait société: essai(s) de sociologie économique relationniste,* Toulouse, Presses universitaires du Mirail (Socio-logiques), 402 p.

COENEN-HUTHER J., 2003, « Le type idéal comme instrument de la recherche sociologique », *Revue francaise de sociologie*, *44*, 3, p. 531-547.

COLE C., GNANAPRAGASAM A., 2017, « Community Repair: Enabling repair as part of the movement towards a circular economy », Nottingham Trent University for The Restart Project.

COLE C., SHAPLEY M., GNANAPRAGASAM A., COOPER T., 2018, « Community Repair: How does attending pop-up repair events impact on individuals' understanding and behaviour toward repair? », Nottingham Trent University for the Restart Project.

COLEMAN E.G., 2012, *Coding Freedom: The Ethics and Aesthetics of Hacking*, Princeton, Princeton University Press, 269 p.

COLLECTIF ROSA BONHEUR, 2019, *La ville vue d'en bas. Travail et production de l'espace populaire*, Paris, Editions Amsterdam, 227 p.

COLLECTIF ROSA BONHEUR, BORY A., CALDERON J.-A., COHEN V., MORTAIN B., MULLER S., VERDIERE J., VIGNAL C., 2017, « Les garages à ciel ouvert : configurations sociales et spatiales d'un travail informel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, *N° 216-217*, 1, p. 80-103.

COLLET A., 2012, « Montreuil, « le 21e arrondissement de Paris » ? La gentrification ou la fabrication d'un quartier ancien de centre-ville », *Actes de la recherche en sciences sociales*, *195*, 5, p. 12-37.

COMBY J.-B., 2015, *La question climatique. Genèse et dépolitisation d'un problème public*, Paris, Raisons d'agir.

COMBY J.-B., 2017, « Dépolitisation du problème climatique. Réformisme et rapports de classe », *Idées économiques et sociales*, *190*, p. 20-27.

COMBY J.-B., GROSSETETE M., 2012, « "Se montrer prévoyant" : une norme sociale diversement appropriée », *Sociologie*, *3*, 3, p. 251-266.

CONORD S., 2017, « Pour une approche "collaborative" en sociologie visuelle », *Revue Française des Méthodes Visuelles*, 1, p. 1-38.

COOPER T., 2008, « Slower Consumption Reflections on Product Life Spans and the "Throwaway Society" », *Journal of Industrial Ecology*, *9*, 1-2, p. 51-67.

COOPER, T. (dir.), 2010, *Longer lasting products: alternatives to the throwaway society*, Farnham, Surrey [England] : Burlington, VT, Gower ; Ashgate Pub. Co, 432 p.

COOPER T., EVANS S., 2010, « Chapter 14. Consumer influences on product life-spans », dans *Longer lasting products: alternatives to the throwaway society*, Surrey, Gower.

COOPER T., SALVIA G., 2018, « Fix it: barriers to repair and opportunities for change [Pre-print version] », dans *Subverting consumerism: reuse in an accelerated world*, Abingdon, Routledge.

CORTEEL D., 2016, « Requalifier les excédents de la société de consommation dans les organisations à but non lucratif », *Techniques & Culture*, 65-66, p. 256-259.

CORTEEL D., 2019, *Débrouilles péricapitalistes. Récupération, autonomie et politique de joie de vivre*, Mémoire d'HDR, Paris, Sciences Po, 241 p.

CORTEEL D., 2020, « Qu'est-ce que bricoler ? Faire soi-même et avec les autres : improvisation et savoir-faire », *Ecologie politique*, *60*, 1, p. 61-75.

COULANGEON P., 2003, « La stratification sociale des goûts musicaux », *Revue Française de Sociologie*, *44*, 1, p. 3-33.

COULANGEON P., DEMOLI Y., GINSBURGER M., PETEV I., 2023, *La conversion écologique des Français. Contradictions et clivages*, Paris, Presses universitaires de France, 219 p.

COULTER R.A., LIGAS M., 2003, « To Retain Or to Relinquish: Exploring the Disposition Practices of Packrats and Purgers », *ACR North American Advances*, *NA-30*.

COX J., GRIFFITH S., GIORGI S., KING G., 2013, « Consumer understanding of product lifetimes », *Resources, Conservation and Recycling*, *79*, p. 21-29.

DANT T., 2000, « Consumption Caught in the `Cash Nexus' », *Sociology*, *34*, 4, p. 655-670.

DANT T., 2008, « The "Pragmatics" of Material Interaction », *Journal of Consumer Culture*, *8*, 1, p. 11-33.

DARMON M., 2016, *La socialisation*, 3e édition, Paris, Armand Colin.

DARMON M., 2018, « Socialisation. Petite histoire d'un manuel », *Idées économiques et sociales*, *N° 191*, 1, p. 6-14.

DASSIE V., 2010, *Objets d'affection : une ethnologie de l'intime*, Éditions du comité des travaux historiques et scientifiques, 372 p.

DASSIE V., 2014, « Les souvenirs domestiques, un retournement affectif », *Socio-anthropologie*, 30, p. 33-46.

DAUMAS J.-C., 2018, *La révolution matérielle, une histoire de la consommation. France XIXe-XXIe siècle,* Paris, Flammarion (Au fil de l'histoire), 593 p.

DAVIS H.L., 1970, « Dimensions of Marital Roles in Consumer Decision Making », *Journal of Marketing Research*, *7*, 2, p. 168-177.

DE CERTEAU M., 1990, *L'Invention du quotidien. Tome 1 : Arts de faire*, Paris, Folio, 349 p.

DE CERTEAU M., GIARD L., MAYOL P., 1990, *L'Invention du quotidien. Tome 2 : Habiter, cuisiner*, Paris, Folio, 349 p.

DEBARY O., 2013, « Loppis, vide-granges : promenades suédoises au milieu des restes », *Ethnologies*, *35*, 2, p. 163-182.

DEBARY, O., TURGEON, L. (dirs.), 2007, *Objets & Mémoires*, Paris / Québec, Éditions de la Maison des sciences de l'homme / Les Presses de l'Université Laval, 266 p.

DECHAUX J.-H., 2015, « Intégrer l'émotion à l'analyse sociologique de l'action », *Terrains/Théories*, 2.

DEGENNE A., GRIMLER G., LEBEAUX M.-O., LEMEL Y., 1998, « La production domestique atténue-t-elle la pauvreté ? », *Économie et statistique*, *308*, 1, p. 159-186.

DELPHY C., 1970, *L'ennemi principal*, 3e éd, Paris, Éditions Syllepse (Nouvelles questions féministes).

DEMOLI Y., 2014, « Les femmes prennent le volant. Diffusion du permis et usage de l'automobile auprès des femmes au cours du xxe siècle », *Travail, genre et sociétés*, *32*, 2, p. 119-140.

DENIS J., PONTILLE D., 2020a, « Why do maintenance and repair matter? », dans *The Routledge Companion to Actor-Network Theory*, 1re édition, New York, Routledge, p. 283-293.

DENIS J., PONTILLE D., 2020b, « Maintenance et attention à la fragilité », *SociologieS*.

DENIS J., PONTILLE D., 2022, *Le soin des choses. Politiques de la maintenance*, Paris, La Découverte (SH / Terrains philosophiques), 400 p.

DERMENJIAN G., 1991, « Chapitre 2. Des services pour la famille ouvrière », *Cahiers du Groupement pour la Recherche sur les Mouvements Familiaux*, *6*, p. 35-89.

DIDDI S., YAN R.-N., 2019, « Consumer Perceptions Related to Clothing Repair and Community Mending Events: A Circular Economy Perspective », *Sustainability*, *11*, 19, p. 1-17.

DION D., LADWEIN R., 2005, « La photographie comme matériel de recherche », *Journées de Recherche en Marketing de Bourgogne, Dijon, France*.

DODIER N., 1993, « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *Réseaux. Communication - Technologie - Société*, *11*, 62, p. 63-85.

Doganova L., Giraudeau M., Helgesson C.-F., Kjellberg H., Lee F., Mallard A., Mennicken A., Muniesa F., Sjögren E., Zuiderent-Jerak T., 2014, « Valuation Studies and the Critique of Valuation », *Valuation Studies*, *2*, 2, p. 87-96.

DUBAR C., 1998, « Trajectoires sociales et formes identitaires. Clarifications conceptuelles et méthodologiques », *Sociétés Contemporaines*, *29*, 1, p. 73-85.

DUBAR C., 2010, *La crise des identités*, Paris, Presses Universitaires de France.

DUBAR C., 2015, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 256 p.

DUBUISSON-QUELLIER S., 2006, « De la routine à la délibération », *Réseaux*, *135 136*, 1, p. 253-284.

DUBUISSON-QUELLIER S., 2018, *La consommation engagée*, Deuxième édition, Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) (Contester), 144 p.

DUBUISSON-QUELLIER S., 2022, « How does affluent consumption come to consumers? A research agenda for exploring the foundations and lock-ins of affluent consumption », *Consumption and Society*, *1*, 1, p. 31-50.

DUBUISSON-QUELLIER S., GOJARD S., PLESSZ M., 2019, « Dispositifs et dispositions de la consommation. Retour sur une enquête contemporaine articulant méthodes qualitatives et quantitatives », *Les Études Sociales*, *n° 169*, 1, p. 133-152.

DUBUISSON-QUELLIER S., PERRIN-HEREDIA A., 2014, « Dimensions Durables de l'Alimentation Domestique (Dimdamdom). Rapport final », Ademe.

DUBUISSON-QUELLIER S., PLESSZ M., 2013, « La théorie des pratiques. Quels apports pour l'étude sociologique de la consommation ? », *Sociologie*, *4*, 4, p. 451-469.

DUCOURANT H., PERRIN-HEREDIA A., 2019, *Sociologie de la consommation*, Malakoff, Armand Colin (Cursus Sociologie), 223 p.

DUJARIER M.-A., 2014, *Le travail du consommateur. De MacDo à eBay, comment nous coproduisons ce que nous achetons*, La Découverte.

DURKHEIM É., 1895, *Le Suicide. Étude de sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France.

DURKHEIM É., 1912, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Presses Universitaires de France.

DURRANI M., 2018, « "People Gather for Stranger Things, So Why Not This?" Learning Sustainable Sensibilities through Communal Garment-Mending Practices », *Sustainability*, *10*, 7, p. 2218.

EDEN S., 2017, « Blurring the boundaries: Prosumption, circularity and online sustainable consumption through Freecycle », *Journal of Consumer Culture*, *17*, 2, p. 265-285.

EL AOUD N.H., AFFI K., 2013, « Conflit parents/adolescents lors de la décision d'achat des vêtements : Proposition et validation d'un modèle », *La Revue des Sciences de Gestion : Direction et Gestion*, *48*, 261/262, p. 105-120,12-13.

ELIAS N., 1939, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy.

ESCOFIER B., PAGES J., 2008, *Analyses factorielles simples et multiples: objectifs, méthodes et interprétation*, Paris, Dunod, 328 p.

FEDERAU A., 2011, « La sociologie des objets », *La Vie des idées*.

FERRAND M., 2006, *Féminin, masculin*, Suite du 1. tirage (2), Paris, Éd. La Découverte (Collection Repères Sociologie), 123 p.

FLICHY P., 2008, « Technique, usage et représentations », *Reseaux*, *n° 148-149*, 2, p. 147-174.

FLORIN B., 2016, « « Rien ne se perd ! ». Récupérer les déchets au Caire, à Casablanca et à Istanbul », *Techniques & Culture*, 65-66, p. 260-263.

FONTAINE L., 2008, *Alternative Exchanges: Second-Hand Circulations from the Sixteenth Century to the Present*, NED-New edition, 1, Berghahn Books.

FOUILLET A., 2019, « Épistémologie et méthode d'une sociologie des objets », *Societes*, *n° 144*, 2, p. 9-26.

FRIPPIAT D., MARQUIS N., 2010, « Les enquêtes par Internet en sciences sociales : un état des lieux », *Population*, *Vol. 65*, 2, p. 309-338.

GAGNON É., 1995, « Engagement social, engagement identitaire. Parcours de femmes », *Service social*, *44*, 1, p. 49-67.

GALBRAITH JOHN KENNETH, 1958, *The Affluent Society*, [New ed.], updated and with a new introduction by the author, London, Penguin books, xii+276 p.

GASPARD A., MARTIN S., 2016, « Changer les comportements, faire évoluer les pratiques sociales vers plus de durabilité. L'apport des sciences humaines et sociales pour comprendre et agir », Angers, Ademe.

GELBER S.M., 1997, « Do-It-Yourself: Constructing, Repairing and Maintaining Domestic Masculinity », *American Quarterly*, *49*, 1, p. 66-112.

GENTRY J., BAKER S.M., KRAFT F.B., 1995, « The Role of Possessions in Creating, Maintaining, and Preserving One's Identity: Variation Over the Life Course », *Advances in Consumer Research*, *22*, 1, p. 413-418.

GIDDENS A., 1987, *La constitution de la société*, Paris, Presses Universitaires de France.

GILLIOTTE Q., 2019, *L'Expérience des biens culturels en régime numérique*, Thèse de doctorat, Telecom Paris-Tech, 586 p.

GILLIOTTE Q., 2021, « La persistance de l'attachement aux biens culturels physiques », *Biens Symboliques / Symbolic Goods*, 9.

GINSBURGER M., 2020, « De la norme à la pratique écocitoyenne. Position sociale, contraintes matérielles et diversité des rapports à l'écocitoyenneté », *Revue Française de Sociologie*, *61*, 1, p. 43-78.

GINSBURGER M., 2022, « The more it changes the more it stays the same: The French social space of material consumption between 1985 and 2017 », *The British Journal of Sociology*, *73*, 4, p. 706-753.

GINSBURGER M., MADON J., 2023, « Faire durer ses objets, une pratique distinctive ? Consommation et frontières de classe chez les ménages aisés », *Sociologie*, 14, 1, p. 29-48.

GNANAPRAGASAM A., COOPER T., COLE C., OGUCHI M., 2017, « Consumer Perspectives on Product Lifetimes: A National Study of Lifetime Satisfaction and Purchasing Factors », *PLATE 2017 Conference Proceedings*, p. 144-148.

GODFREY D.M., PRICE L.L., LUSCH R.F., 2021, « Repair, Consumption, and Sustainability: Fixing Fragile Objects and Maintaining Consumer Practices », *Journal of Consumer Research*, p. ucab067.

GODIN L., LAAKSO S., SAHAKIAN M., 2020, « Doing laundry in consumption corridors: wellbeing and everyday life », *Sustainability: Science, Practice and Policy*, *16*, 1, p. 99-113.

GODIN L., SAHAKIAN M., 2018, « Cutting through conflicting prescriptions: How guidelines inform "healthy and sustainable" diets in Switzerland », *Appetite*, *130*, p. 123-133.

GOFFMAN E., 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Éditions de Minuit, 175 p.

GOFFMAN E., 1982, *Interaction Ritual: Essays On Face-To-Face Behavior*, 1st Pantheon Books ed, New York, Pantheon Books, 270 p.

GONZALEZ BESTEIRO A., 2020, *L'eau qui fait conflit, le conflit qui fait ressource. Recherche qualitative autour des discours sur l'eau dans des espaces protégés de l'Alto-Guadiana (Espagne) et de l'Usumacinta (Mexique)*, Thèse de Géographie, Lyon, Jean Moulin Lyon 3, 558 p.

GORZ A., BOSQUET M., 1978, *Écologie et politique*, Paris, Éditions du Seuil (Collection Points Série politique), 245 p.

GOULET F., VINCK D., 2012, « L'innovation par retrait. Contribution à une sociologie du détachement », *Revue française de sociologie*, *53*, 2, p. 195-224.

GOULET F., VINCK D., 2022, *Faire sans, faire avec moins. Les nouveaux horizons de l'innovation*, Paris, Mines ParisTech-PSL (Collection Sciences sociales), 250 p.

GOYON M., 2016, « L'obsolescence déprogrammée : prendre le parti des choses pour prendre le parti des hommes. Fablabs, makers et repair cafés », *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques*, 65-66.

GRAZIANO V., TROGAL K., 2017, « The politics of collective repair: examining object-relations in a postwork society », *Cultural Studies*, *31*, 5, p. 634-658.

GREESON E., 2020, « Ecologies of Valuation: Ridding as a Mechanism for Valuation of Used Goods », *Valuation Studies*, *7*, 2, p. 167-196.

GREGSON N., METCALFE A., CREWE L., 2007a, « Moving things along: the conduits and practices of divestment in consumption », *Transactions of the Institute of British Geographers*, *32*, 2, p. 187-200.

GREGSON N., METCALFE A., CREWE L., 2007b, « Identity, Mobility, and the Throwaway Society », *Environment and Planning D: Society and Space*, *25*, 4, p. 682-700.

GREGSON N., METCALFE A., CREWE L., 2009, « Practices of Object Maintenance and Repair: How consumers attend to consumer objects within the home », *Journal of Consumer Culture*, *9*, 2, p. 248-272.

GRIGNON C., GRIGNON C., 1980, « Styles d'alimentation et goûts populaires », *Revue Française de Sociologie*, *21*, 4, p. 531.

GROSSETETE M., 2019, « Quand la distinction se met au vert », *Revue Française de Socio-Économie*, *22*, 1, p. 85-105.

GROSSETTI M., BESSIN M., BIDART C., 2009, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'évènement*, Paris, La Découverte (Recherches), 402 p.

GUIEN J., 2019, *Conséquences métaphysiques, éthiques et politiques de la réduction de la durée de vie des objets dans les techniques et modes de consommation contemporains*, Thèse de Philosophie, Paris, Paris 1 - Université Panthéon-Sorbonne.

GUIEN J., HAJEK I., OLLITRAULT S., 2020, « Femmes et lutte contre le gaspillage : un espace d'émancipation ou d'aliénation genrée ? », *Ecologie politique*, *60*, 1, p. 105-119.

GUIEN J., RAMIREZ V., 2017, « Travailler à consommer. Expérimentation et émancipation dans les pratiques de consommation alternative », *terrains & travaux*, *2*, 31, p. 45-62.

GUILBERT G.-C., 2014, *Le genre des objets*, Paris, l'Harmattan (Questions contemporaines).

GUILLARD V., 2019, « Comprendre le gaspillage perçu des objets. L'importance de leurs utilités passée et future pour leur possesseur et pour autrui », *Revue francaise de gestion*, *N° 280*, 3, p. 89-106.

GUILLARD V., PINSON C., 2012, « Comprendre et identifier les consommateurs qui ont tendance à "tout" garder », *Recherche et Applications en Marketing (French Edition)*, *27*, 3, p. 57-79.

GUILLARD V., ROUX D., 2015, « Dons anonymes et rencontres urbaines. Faire circuler des objets en ville », *Esprit*, 7, p. 40.

GUILLARD V., ROUX D., 2016, « Circulation of objects between strangers in public space: An analysis of forms of sociality among disposers and gleaners », *Recherche et Applications en Marketing (English Edition)*, *31*, 4, p. 28-46.

GUILLAUMIN C., 1992, *Sexe, race et pratique du pouvoir: l'idée de nature*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe (Racine de iXe).

GULDENBREIN S., 2019, *Convivial Clothing: Engagement with Decommodified Fashion in Portland*, OR, Mémoire, 68 p.

HAICAULT M., 2012, « Autour d'agency. Un nouveau paradigme pour les recherches de Genre », *Rives méditerranéennes*, 41, p. 11-24.

HAJEK I., 2020, « Militer contre le gaspillage : reprendre en main sa vie, reprendre en main l'économie ? », *Ecologie politique*, *60*, 1, p. 13-30.

HALBWACHS M., 1913, *La classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétes industrielles contemporaines*, Paris, Félix Alcan (Travaux de l'Année sociologique), 495 p.

HALKIER B., KATZ-GERRO T., MARTENS L., 2011, « Applying practice theory to the study of consumption: Theoretical and methodological considerations », *Journal of Consumer Culture*, *11*, 1, p. 3-13.

HANSEN K.T., 2000, *Salaula: the world of secondhand clothing and Zambia*, Chicago, University of Chicago Press, 298 p.

HARPER D., 2002, « Talking about pictures: A case for photo elicitation », *Visual Studies*, *17*, 1, p. 13-26.

HATCHUEL A., 1995, « Les marchés à prescripteurs », dans *L'inscription sociale du marché*, Paris, L'Harmattan.

HEBROK M., 2014, « Design for longevity: taking both the material and social aspects of product-life into account », *J. Design Research*, *12*, 3, p. 204.

HEBROK M., 2016, « Where Furniture Goes to Die. Designing for Sustainable Behaviour in a Practice Perspective », *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques*, 65-66, p. 1-19.

HEILBRUNN B., SINGLY F. DE, 2015, *La consommation et ses sociologies*, Paris, Colin (128 pages).

HEINICH N., 2017a, *Des valeurs. Une approche sociologique*, Paris, Gallimard.

HEINICH N., 2017b, « Dix propositions sur les valeurs », *Questions de communication*, 31, p. 291-313.

HENAUT L., 2011a, « La réception des œuvres restaurées : ce que révèlent les trois dernières grandes controverses au Louvre », *Histoire de l'art*, *68*, 1, p. 83-90.

HENAUT L., 2011b, « Un tableau en cours de restauration, ou comment aborder empiriquement la question de la perception esthétique », dans *Humains, non-humains*, Paris, La Découverte, p. 263-271.

HENKE C., 2000, « The Mechanics of Workplace Order: Toward a Sociology of Repair », *Berkeley Journal of Sociology*, *44*, p. 55-81.

HENNION A., 2004, « Une sociologie des attachements », *Societes*, *no 85*, 3, p. 9-24.

HENNION A., 2009, « Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Reseaux*, *n° 153*, 1, p. 55-78.

HERLIN-GIRET C., 2019, *Rester riche. Enquête sur les gestionnaires de fortune et leurs clients*, Lormont, Le Bord de l'eau (Documents), 192 p.

HETHERINGTON K., 2004, « Secondhandedness: Consumption, Disposal, and Absent Presence », *Environment and Planning D: Society and Space*, *22*, 1, p. 157-173.

HILTY L., 2015, « Computing Efficiency, Sufficiency, and Self-sufficiency: A Model for Sustainability? », présentation au colloque LIMITS, First Workshop on Computing within Limits, Irvine, CA, USA.

HILTY L.M., AEBISCHER B., 2015, « ICT for Sustainability: An Emerging Research Field », dans HILTY L.M., AEBISCHER B. (dirs.), *ICT Innovations for Sustainability*, Cham, Springer International Publishing (Advances in Intelligent Systems and Computing), p. 3-36.

HJELLBREKKE J., JARNESS V., KORSNES O., 2015, « Chapitre 7. Distinctions égalitaristes : le cas de la Norvège », dans *La méthodologie de Pierre Bourdieu en action. Espace culturel, espace social et analyse des données*, Paris, Dunod, p. 131-150.

HOBSON K., HOLMES H., WELCH D., WHEELER K., WIESER H., 2021, « Consumption Work in the circular economy: A research agenda », *Journal of Cleaner Production*, *321*, p. 128969.

HOCHSCHILD A.R., 1983, *Le prix des sentiments. Au coeur du travail émotionnel*, Paris, La Découverte (Laboratoire des sciences sociales), 307 p.

HOCHSCHILD A.R., 2003, « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », *Travailler*, *9*, 1, p. 19-49.

HOCHSCHILD A.R., MACHUNG A., 1989, *The Second Shift*, New York, Penguin Books, 322 p.

HOGGART R., 1957a, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Les Éditions de Minuit (Le sens commun), 420 p.

HOGGART R., 1957b, *The Uses of Literacy: Aspects of Working-Class Life*, London, Chatto and Windus, 319 p.

HOUDART, S., THIERY, O. (dirs.), 2011, *Humains, non-humains: comment repeupler les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 368 p.

HUGUES F., 2021, « Travailler à s'organiser. Le quotidien de Maïa, cueilleuse et mère célibataire », *La nouvelle revue du travail*, 18.

HUNEKE M.E., 2005, « The face of the un-consumer: An empirical examination of the practice of voluntary simplicity in the United States », *Psychology and Marketing*, *22*, 7, p. 527-550.

HUNT R.G., FRANKLIN W.E., 1996, « LCA — How it came about: — Personal reflections on the origin and the development of LCA in the USA », *The International Journal of Life Cycle Assessment*, *1*, 1, p. 4-7.

HUSSON F., 2016, *Analyse de données avec R*, 2e édition revue et augmentée, Rennes, Presses universitaires de Rennes (Pratique de la statistique), ix+239 p.

HUWS J.C., JONES R.S.P., INGLEDEW D.K., 2001, « Parents of Children with Autism using an Email Group: A Grounded Theory Study », *Journal of Health Psychology*, *6*, 5, p. 569-584.

ILLICH I., 1973, *La convivialité*, Paris, Éditions du Seuil.

JAEGER-ERBEN M., LECKERT F., POPPE E., PROSKE M., WAGNER E., 2021, « "The problem is I like to use my mobile for a long time". The negotiation of product qualities in online chats and its relation to product longevity », *PLATE 2021 Conference Proceedings*, p. 6.

JARRIGE F., LE ROUX T., 2020, « L'invention du gaspillage : métabolisme, déchets et histoire », *Écologie politique*, *60*, 1, p. 31-45.

JAVEAU C., 2011, *Sociologie de la vie quotidienne*, 2e édition mise à jour, Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je ?), 126 p.

JOUËT J., CAROFF C.L., 2013, « Chapitre 7 - L'observation ethnographique en ligne », dans *Manuel d'analyse du web en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin (U), p. 147-165.

KANNENGIEẞER S., 2018, « I Am Not a Consumer Person. Political participation in Repair Cafés », dans *(Mis)understanding political participation: digital practices, new forms of participation and the renewal of democracy*, New York, Routledge, Taylor & Francis Group (Routledge studies in European communication research and education), p. 78-94.

KARPIK L., 1996, « Dispositifs de confiance et engagements crédibles », *Sociologie du travail*, *38*, 4, p. 527-550.

KARPIK L., 2007, *L'économie des singularités*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 373 p.

KAUFMANN J.-C., 1992, *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Nathan (Essais et recherches), 216 p.

KAUFMANN J., 1997, « Le monde social des objets », *Sociétés Contemporaines*, *27*, 1, p. 111-125.

KAUFMANN J.-C., 2007, *Agacements. Les petites guerres du couple*, Armand Colin, 132 p.

KAUFMANN J.-C., 2011, *L'entretien compréhensif*, 3ème édition, Paris, Armand Colin (128 pages).

KELM O., DOHLE M., 2018, « Information, communication and political consumerism: How (online) information and (online) communication influence boycotts and buycotts », *New Media & Society*, *20*, 4, p. 1523-1542.

KENNEDY E.H., HORNE C., 2020, « Accidental environmentalist or ethical elite? The moral dimensions of environmental impact », *Poetics*, *82*, p. 101448.

KEULEMANS G., 2016, « The Geo-cultural Conditions of Kintsugi », *The Journal of Modern Craft*, *9*, 1, p. 15-34.

KEUM H., DEVANATHAN N., DESHPANDE S., NELSON M.R., SHAH D.V., 2004, « The Citizen-Consumer: Media Effects at the Intersection of Consumer and Civic Culture », *Political Communication*, *21*, 3, p. 369-391.

KHEMAKHEM F., 2005, « Classification des rôles dans la prise de décision d'achat au sein du couple », *La Revue des Sciences de Gestion : Direction et Gestion*, *40*, 213, p. 111-125.

KJELLBERG H., 2012, « Moi, ma Thunderbird et les autres : une affaire de collection », dans *Du lien marchand, comment le marché fait société: essai(s) de sociologie économique relationniste*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail (Socio-logiques).

KLEINE S.S., BAKER S.M., 2004, « An Integrative Review of Material Possession Attachment », *Academy of Marketing Science Review*, 1, p. 39.

KOPYTOFF I., 1986, « The cultural biography of things: commoditization as process », dans *The Social life of things: commodities in cultural perspective*, Cambridge [Cambridgeshire] ; New York, Cambridge University Press, p. 64-94.

KOZINETS R.V., 2015, *Netnography: Redefined*, Londres, SAGE.

LACROIX B., 2006, *L'utopie communautaire : histoire sociale d'une révolte*, 2e édition mise à jour, Paris, Presses universitaires de France.

LAFAYE C., THEVENOT L., 1993, « Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature », *Revue Française de Sociologie*, *34*, 4, p. 495-524.

LAFERTE G., 2014, « Des études rurales à l'analyse des espaces sociaux localisés », *Sociologie*, *Vol. 5*, 4, p. 423-439.

LAFERTE G., 2019, « L'impossible sociologie de la consommation dans les études rurales françaises », *Les Etudes Sociales*, *n° 169*, 1, p. 109-131.

LAHIRE B., 1996, « Risquer l'interprétation. Pertinences interprétatives et surinterprétations en sciences sociales », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 3, p. 61-87.

LAHIRE B., 2004, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, Éditions La Découverte, 777 p.

LAHIRE B., 2011, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Pluriel.

LAITALA K., KLEPP I.G., 2018, « Care and Production of Clothing in Norwegian Homes: Environmental Implications of Mending and Making Practices », *Sustainability*, *10*, 8, p. 2899.

LAMINE C., 2008, *Les Intermittents du bio. Pour une sociologie pragmatique des choix alimentaires émergents*, Paris, Maison des sciences de l'homme.

LAMONT M., 1992, *Money, Morals, and Manners: The Culture of the French and the American Upper-Middle Class*, Chicago, IL, University of Chicago Press (Morality and Society Series), 350 p.

LAMONT M., 2012, « Toward a Comparative Sociology of Valuation and Evaluation », *Annual Review of Sociology*, *38*, 1, p. 201-221.

LAMONT M., PENDERGRASS S., PACHUCKI M., 2015, « Symbolic Boundaries », dans *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*, Elsevier, p. 850-855.

LAREAU A., 2003, « Appendix A. Methodology: Enduring Dilemmas in Fieldwork », dans *Unequal Childhoods: Class, Race, and Family Life*, University of California Press, p. 259-274.

Larmarange J., Barnier J., Biaudet J., Briatte F., Bouchet-Valat M., Gallic E., Giraud F., Gombin J., Kauffmann M., Lalanne C., Robette N., 2021, « analyse-R. Introduction à l'analyse d'enquêtes avec R et RStudio », Zenodo.

LASER S., 2020, « Sorting, shredding and smelting scrap: The production of value by deformation at a high-tech recycler of electronic waste », *Valuation Studies*, *7*, 2, p. 221-255.

LATOUCHE S., 2012, *Bon pour la casse : essai sur l'obsolescence programmée*, [Deuxième édition], Paris, Les Liens qui libèrent, 175 p.

LATOUR B., 2007, « "Le groom est en grève. Pour l'amour de Dieu, fermez la porte" », dans *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, La Découverte (Sciences humaines et sociales), p. 56-76.

LAVILLE É., BARREAU B., MOIGN C.L., AUVERLOT D., 2011, « Pour une consommation durable », *Rapports et documents*, 33, La Documentation française.

LAZUECH G., DEBUCQUET G., 2017, « Culture alimentaire et accord marchand local. Une enquête au sein de l'AMAP "Poisson" Yeu-Continent », *Terrains & travaux*, *31*, 2, p. 129-155.

LE VELLY R., 2007, « Le marketing fait-il perdre leur âme aux militants du commerce équitable ? », *Gérer & Comprendre*, 89, p. 15-23.

LE VELLY R., GOULET F., MALLARD A., 2015, « Les connaissances dans le marché », *Revue d'anthropologie des connaissances*, *9, 1*, 1, p. 1-16.

LE WITA B., 1988, *Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme (Collection Ethnologie de la France), 200 p.

LEFEBVRE H., 1961, *Critique de la vie quotidienne*, Paris, L'Arche (Le Sens de la Marche).

LEGAVRE A., PROBOEUF P., 2020, « Le rôle des réseaux sociaux en ligne dans les choix scolaires alternatifs », *Lien social et Politiques*, 85, p. 65.

LEHTONEN T.-K., PYYHTINEN O., 2020, « From Trash to Treasure: Valuing Waste in Dumpster Diving », *Valuation Studies*, *7*, 2, p. 197-220.

LEIGH STAR S., 2018, « L'ethnographie des infrastructures », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 35, p. 187-206.

LEMERCIER C., ZALC C., 2008, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris, Éd. La Découverte (Collection Repères), 120 p.

LENOIR R., 2004, « Espace social et classes sociales chez Pierre Bourdieu », *Societes Representations*, *17*, 1, p. 385-396.

LENSVELT-MULDERS G.J.L.M., LUGTIG P.J., HUBREGTSE M., 2009, « Separating Selection Bias and Non-coverage in Internet Panels using Propensity Matching », *Survey Practice*, *2*, 6, p. 1-6.

LIBAERT T., 2015, « Consommation et controverse : le cas de l'obsolescence programmée », *Hermès, La Revue*, 73, p. 151-158.

LÖFGREN O., 1996, « Le retour des objets ? L'étude de la culture matérielle dans l'ethnologie suédoise », *Ethnologie française*, *26*, 1, p. 140-150.

LONDON B., 2014, « L'obsolescence planifiée. Pour en finir avec la grande dépression, Bernard London or the Hell of Good Intentions », *Revue du MAUSS*, 44, p. 47-50.

LUCAS B., THANH HUYEǸ B.-C., 2010, *Les nouvelles frontières du genre. La division public-privé à l'heure de l'égalité des sexes*, Paris, L'Harmattan.

MADON J., 2023 (à paraître), « "Tu peux être écolo sans être extrémiste". Les écologistes entre engagement par le mode de vie et évitement du stigmate », *Politix*.

MAISONNEUVE H., FOURNIER J.-P., 2012, « Construire une enquête et un questionnaire », *DMG Strasbourg*.

MALLARD A., 2000, « La presse de consommation et le marché. Enquête sur le tiers consumériste », *Sociologie du Travail*, *42*, 3, p. 391-409.

MALLON I., LE BIHAN-YOUINOU B., 2017, « Le poids des émotions. Une réflexion sur les variations de l'intensité de l'(entr)aide familiale auprès de proches dépendants », *Sociologie*, *8*, 2, p. 121-138.

MARESCA S., MEYER M., 2013, *Précis de photographie à l'usage des sociologues*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

MARTUCCELLI D., 2015, « Les deux voies de la notion d'épreuve en sociologie », *Sociologie*, *6*, 1, p. 43-60.

MATHIEU L., 2004, *Comment lutter ? Sociologie et mouvements sociaux*, Paris, Textuel (Collection La discorde), 206 p.

MAUSS M., 1921, « L'expression obligatoire des sentiments », *Journal de Psychologie*, 18.

MAUSS M., WEBER F., 2012, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, 2e éd, Paris, Presses universitaires de France (Série Mauss), 252 p.

MCALEXANDER J.H., 1991, « Divorce, the Disposition of the Relationship, and Everything », *North American Advances in Consumer Research*, *18*, p. 43-48.

MCCARTHY J.D., ZALD M.N., 1977, « Resource Mobilization and Social Movements: A Partial Theory », *American Journal of Sociology*, *82*, 6, p. 1212-1241.

MCCOLLOUGH J., 2007, « The effect of income growth on the mix of purchases between disposable goods and reusable goods », *International Journal of Consumer Studies*, *31*, 3, p. 213-219.

MCCOLLOUGH J., 2009, « Factors impacting the demand for repair services of household products: the disappearing repair trades and the throwaway society », *International Journal of Consumer Studies*, *33*, 6, p. 619-626.

MCCOLLOUGH J., 2019, « The impact of consumers' time constraint and conspicuous consumption behaviour on the throwaway society », *International Journal of Consumer Studies*, p. ijcs.12545.

MCKENDRICK N., BREWER J., PLUMB J.H., 1982, *The birth of a consumer society: the commercialization of eighteenth-century England*, London, Europa Publications, viii+345 p.

MITTAL B., 2006, « I, me, and mine—how products become consumers' extended selves », *Journal of Consumer Behaviour*, *5*, 6, p. 550-562.

MOLINIER P., 2013, *Le travail du care*, Paris, La Dispute (Le genre du monde).

MONJARET A., 2014, « Objets du genre et genre des objets en ethnologie et sociologie françaises », *Clio*, 40, p. 153-170.

MORTAIN B., 2000, *Des biens et des liens. Transmission des objets et inscription lignagère dans le réseau de parenté*, Thèse de sociologie, Lille, Lille 1, 518 p.

MORTAIN B., 2003, « Des grands-parents aux petits enfants : trois générations face à la transmission des objets », *Revue des politiques sociales et familiales*, *71*, 1, p. 45-61.

MORTAIN B., 2008, *Transmissions d'objets des grands-parents aux petits-enfants : un lien paradoxal*, Érès.

MORTAIN B., 2011, « Transmettre des objets à ses enfants : « petites choses », grands enjeux ? », *Recherches familiales*, *n° 8*, 1, p. 7-18.

MUGGE R., SCHIFFERSTEIN R., SCHOORMANS J., 2006, « Product Attachment and Product Lifetime: The Role of Personality Congruity and Fashion », *European Advances in Consumer Research*, *7*.

MURPHY J., PARRY S., 2021, « Gender, households and sustainability: Disentangling and re-entangling with the help of 'work' and 'care' », *Environment and Planning E: Nature and Space*, *4*, 3, p. 1099-1120.

NEVEU E., 2011, *Sociologie des mouvements sociaux*, 5e éd., Paris, La Découverte (Repères).

OCTOBRE S., 2010, « La socialisation culturelle sexuée des enfants au sein de la famille », *Cahiers du Genre*, *49*, 2, p. 55-76.

OLDENBURG R., 1999, *The Great Good Place: Cafés, coffee shops, bookstores, bars, hair salons, and other hangouts at the heart of a community*, Cambridge, Da Capo Press, 336 p.

OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1996, « La violence faite aux données. De quelques figures de la surinterprétation en anthropologie », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 3, p. 31-59.

OROZA E., MARCHAND-ZANARTU N., 2009, *Rikimbili. Une étude sur la désobéissance technologique et quelques formes de réinvention*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne : Cité du design, 68 p.

ORR J.E., 2016, *Talking about Machines: An Ethnography of a Modern Job*, Cornell University Press.

PACKARD V., 1960, *The Waste Makers*, New York, Metropolitan Books, 327 p.

PAGIS J., 2015, *mai 68, un pavé dans leur histoire*, Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

PAGIUSCO M., 2021, « Homosexualités et socialisations par les "médias". Le rôle variable des pratiques médiatiques dans les biographies sexuelles », Congrès de l'AFS, Lille, 2021.

PAN KE SHON J.-L., 2015, « Pourquoi l'indicateur de pauvreté en conditions de vie baisse malgré la crise économique ouverte en 2008 ? », *Documents de travail de l'Insee*.

PAUTARD É., 2016, « Opinions et pratiques environnementales des Français en 2015 » COMMISSARIAT GENERAL AU DEVELOPPEMENT DURABLE (dir.), *Chiffres & Statistiques*, 750.

PAUTARD É., 2017, « Quelle prise en compte de l'environnement au sein des foyers ? Analyse sociologique des pratiques domestiques des Français », DATA Lab, Commissariat général au développement durable.

PERRIN-HEREDIA A., 2009, « Les logiques sociales de l'endettement : gestion des comptes domestiques en milieux populaires », *Sociétés contemporaines*, *76*, 4, p. 95-119.

PERRIN-HEREDIA A., 2013, « Le « choix » en économie: Le cas des consommateurs pauvres », *Actes de la recherche en sciences sociales*, *199*, 4, p. 46.

PEYTAVIN L., 2021, *Le coût de la virilité. Ce que la France économiserait si les hommes se comportaient comme les femmes*, Paris, Éditions Anne Carrière, 208 p.

PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., 2007, *Les Ghettos du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Paris, Éditions du Seuil, 294 p.

PINTO L., 1990, « Le consommateur : agent économique et acteur politique », *Revue Française de Sociologie*, *31*, 2, p. 179.

PINTO L., 2018, *L'invention du consommateur. Sur la légitimité du marché*, 1re éd, Paris, Presses Universitaires de France (Le lien social), 286 p.

PIT L., 2020, *The Untold Stories of the Repair Café. An explorative research on the reasons why people repair their product at the Repair Café*, Master's Thesis, Wageningen, Wageningen University, 117 p.

PLESSZ M., DUBUISSON-QUELLIER S., GOJARD S., BARREY S., 2016, « How consumption prescriptions affect food practices: Assessing the roles of household resources and life-course events », *Journal of Consumer Culture*, *16*, 1, p. 101-123.

PLUMAUZILLE C., ROSSIGNEUX-MEHEUST M., 2019, « Le care, une "voix différente" pour l'histoire du genre », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, *49*, 1, p. 7-22.

PORTWOOD-STACER L., 2012, « Anti-consumption as tactical resistance: Anarchists, subculture, and activist strategy », *Journal of Consumer Culture*, *12*, 1, p. 87-105.

PRUVOST G., 2013, « L'alternative écologique au quotidien. Vivre et travailler autrement », *Terrain*, 60, p. 36-55.

PRUVOST G., 2016, « Dépenser moins pour vivre mieux. Le cas de boulangers paysans vivant en yourte », *Revue des politiques sociales et familiales*, *123*, 1, p. 105-119.

PRUVOST G., 2021, *Quotidien politique. Féminisme, écologie et subsistance*, Paris, La Découverte (L'horizon des possibles), 394 p.

RAIHANIAN MASHHADI A., ESMAEILIAN B., CADE W., WIENS K., BEHDAD S., 2016, « Mining consumer experiences of repairing electronics: Product design insights and business lessons learned », *Journal of Cleaner Production*, *137*, p. 716-727.

RASSAT F., 2017, « Consommer local et s'inscrire dans un territoire. Les pratiques de réemploi et d'achat en ressourcerie », *terrains & travaux*, 31, p. 87-108.

REMY C., HUANG E.M., 2015, « Addressing the Obsolescence of End-User Devices: Approaches from the Field of Sustainable HCI » HILTY L.M., AEBISCHER B. (dirs.), *ICT Innovations for Sustainability*, p. 257-267.

RENAHY N., 2010, *Les gars du coin*, Paris, La Découverte.

RIEGL A., 1984, *Le Culte moderne des monuments. Son essence et sa genèse*, Paris, Éd. du Seuil (Espacements), 122 p.

RIUTORT P., 2014, *Précis de sociologie*, Paris, Presses universitaires de France.

ROCHE D., 1997, *Histoire des choses banales: naissance de la consommation dans les sociétés traditionnelles*, XVIIe-XIXe siècle, Paris, Fayard, 329 p.

ROSA H., 2014, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, traduit par CHAUMONT T., Paris, La Découverte (La Découverte-poche).

ROSNER D.K., TURNER F., 2015, « Theaters of Alternative Industry: Hobbyist Repair Collectives and the Legacy of the 1960s American Counterculture », dans PLATTNER H., MEINEL C., LEIFER L. (dirs.), *Design Thinking Research*, Cham, Springer International Publishing, p. 59-69.

ROUX D., 2016, « Obsolescence. Ce qu'en disent les consommateurs », Technical Report, Projet PICO.

SACRISTE, V. (dir.), 2018, *Nos vies, nos objets : enquêtes sur la vie quotidienne*, Villeneuve d'Ascq, France, Presses universitaires du Septentrion (Le regard sociologique), 356 p.

SACRISTE V., 2019, « Les objets face aux épreuves de l'existence moderne », *Sociographe*, *N° Hors série 12*, 5, p. 42-65.

SAHAKIAN M., WILHITE H., 2014, « Making practice theory practicable: Towards more sustainable forms of consumption », *Journal of Consumer Culture*, *14*, 1, p. 21.

SCHATZKI T.R., 2012, *A primer on practices: Theory and Research*, In *Practice-Based Education*. Leiden, The Netherlands: Brill.

SCHOR, J., THOMPSON, C.J. (dirs.), 2014, *Sustainable lifestyles and the quest for plenitude: case studies of the new economy*, New Haven, Connecticut, Yale University Press, 264 p.

SCHWARTZ O., 1990, *Le Monde privé des ouvriers*, Paris, Presses Universitaires de France.

SCOTT K.A., WEAVER S.T., 2014, « To Repair or Not to Repair: What is the Motivation? », *Journal of Research for Consumers*, 26, p. 1-6.

SESSEGO V., HEBEL P., 2018, « Consommer durable est-il un acte de distinction ? Représentations, pratiques et impacts écologiques réels au regard des dynamiques sociales », Cahier de recherche, 344, Crédoc.

SHAH D.V., CHO J., EVELAND W.P., KWAK N., 2005, « Information and Expression in a Digital Age: Modeling Internet Effects on Civic Participation », *Communication Research*, *32*, 5, p. 531-565.

SHERMAN R., 2017, *Uneasy street. The anxieties of affluence*, Princeton, Princeton University Press, 308 p.

SHI T., HUANG R., SARIGÖLLÜ E., 2022, « Consumer product use behavior throughout the product lifespan: A literature review and research agenda », *Journal of Environmental Management*, *302*.

SHOVE E., 2003, *Comfort, cleanliness and convenience: the social organization of normality*, Oxford, Berg (New technologies/new cultures), 221 p.

SHOVE E., 2010, « Social Theory and Climate Change. Questions Often, Sometimes and Not Yet Asked », *Theory, Culture & Society*, *27*, 2-3, p. 277-288.

SHOVE E., PANTZAR M., 2005, « Consumers, Producers and Practices: Understanding the invention and reinvention of Nordic walking », *Journal of Consumer Culture*, *5*, 1, p. 43-64.

SIBEONI J., KHIAR ZERROUK A., ORRI M., LACHAL J., MORO M.R., REVAH-LEVY A., 2014, « Nourriture et relations familiales chez des adolescents avec et sans anorexie mentale : une étude qualitative par Photo-elicitation », *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, *172*, 9, p. 708-713.

SINGLY F. DE, 2016, *Le questionnaire*, 4ème édition, Paris, Armand Colin (128 pages), 126 p.

SINIGAGLIA-AMADIO S., SINIGAGLIA J., 2015, « Tempo de la vie d'artiste : genre et concurrence des temps professionnels et domestiques », *Cahiers du Genre*, *59*, 2, p. 195-215.

SIPAN O., 2021, « La diffusion de la démarche 'zéro déchet' ou quand le développement personnel passe par le travail invisible des femmes », MSH Paris Nord, 2021.

SLADE G., 2007, *Made to break: technology and obsolescence in America*, Cambridge, Harvard University Press, 330 p.

SMALL M.L., 2011, « How to Conduct a Mixed Methods Study: Recent Trends in a Rapidly Growing Literature », *Annual Review of Sociology*, *37*, p. 57-86.

SOUTHERTON D., 2006, « Analysing the Temporal Organization of Daily Life: Social Constraints, Practices and their Allocation », *Sociology*, *40*, 3, p. 435-454.

SPINNEY J., BURNINGHAM K., COOPER G., GREEN N., UZZELL D., 2012, « 'What I've found is that your related experiences tend to make you dissatisfied': Psychological obsolescence, consumer demand and the dynamics and environmental implications of de-stabilization in the laptop sector », *Journal of Consumer Culture*, *12*, 3, p. 347-370.

STEWARD S., 2017, « What does that shirt mean to you? Thrift-store consumption as cultural capital », *Journal of Consumer Culture*, *20*, 4, p. 1-21.

STRASSER S., 2000, *Waste and Want: A Social History of Trash*, New York, Holt Paperbacks, 355 p.

STREBEL I., BOVET A., SORMANI P., 2019, *Repair Work Ethnographies: Revisiting Breakdown, Relocating Materiality*, London, Palgrave Macmillan, 351 p.

THEVENOT L., 1994, « Le régime de familiarité. Des choses en personne », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, *17*, 1, p. 72-101.

THEVENOT L., 2006, *L'action au pluriel*, La Découverte.

TOFFLER A., 1980, *The Third Wave*, 1st ed, New York, Morrow, 544 p.

TRAÏNI C., 2017, « Registres émotionnels et processus politiques », *Raisons politiques*, *65*, 1, p. 15.

TRENTMANN F., 2016, *Empire of Things: How we Became a World of Consumers, From the Fifteenth Century to the Twenty-First*, New York, Harper Collins Publishers, 862 p.

TRONTO J.C., 1993, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris, Éd. la Découverte (Textes à l'appui).

TRONTO J.C., FISHER B., 1990, « Toward a Feminist Theory of Caring », dans ABEL E., NELSON M. (dirs.), *Circles of Care*, Albany, NY, SUNY Press, p. 36-54.

VAN NES N., 2010, « Understanding Replacement Behaviour and Exploring Design Solutions », dans COOPER T. (dir.), *Longer lasting products: alternatives to the throwaway society*, Farnham, Surrey [England] : Burlington, VT, Gower ; Ashgate Pub. Co, p. 107-132.

VASSEUR L., SAUVAGE S., NOVEL A.-S., 2017, *Du jetable au durable : en finir avec l'obsolescence programmée*, Paris, Alternatives (Manifestô), 160 p.

VATIN F., 2009, *Évaluer et valoriser : Une sociologie économique de la mesure*, Toulouse, Presses universitaires du Midi (Socio-logiques).

VEBLEN T., 1970, *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard.

VERGER D., 1984, « Équipement du foyer ou équipement dans le foyer ? », *Économie et Statistique*, *168*, 1, p. 77-92.

VINCENT S., 2001, « Le rôle du jouet dans la mémoire familiale ou comment les jouets finissent-ils leur vie ? », *Dialogue*, *154*, 4, p. 99-106.

VINZ D., 2009, « Gender and Sustainable Consumption: A German Environmental Perspective », *European Journal of Women's Studies*, *16*, 2, p. 159-179.

WARDE A., 2005, « Consumption and theories of practice », *Journal of consumer culture*, *5*, 2, p. 131-153.

WEBER F., 2009, *Le travail à-côté. Une ethnographie des perceptions*, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

WEBER M., 1904, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris : Pocket.

WEBER M., 1998, *Le savant et le politique*, Paris, 10-18 (Bibliothèques 10-18), 221 p.

WELFENS M.J., NORDMANN J., SEIBT A., 2016, « Drivers and barriers to return and recycling of mobile phones. Case studies of communication and collection campaigns », *Journal of Cleaner Production*, *132*, p. 108-121.

WONG P., HOGG M.K., VANHARANTA M., 2017, « Couples' narratives of shared-self, possessions and consumption experiences », *Journal of Consumer Behaviour*, *16*, 1, p. 72-81.

WOODWARD S., 2016, « Object interviews, material imaginings and 'unsettling' methods: interdisciplinary approaches to understanding materials and material culture », *Qualitative Research*, *16*, 4, p. 359-374.

WOODWARD S., 2019, *Material Methods: Researching and Thinking with Things*, Sage Publications Ltd.

WOODWARD S., 2021, « Clutter in domestic spaces: Material vibrancy, and competing moralities », *The Sociological Review*, p. 003802612199821.

WOODWARD S., GREASLEY A., 2017, « Personal collections as material assemblages: A comparison of wardrobes and music collections », *Journal of Consumer Culture*, *17*, 3, p. 659-676.

YATES L., 2015, « Rethinking Prefiguration: Alternatives, Micropolitics and Goals in Social Movements », *Social Movement Studies*, *14*, 1, p. 1-21.

ZABBAN V., 2015, « Tricoter sur Internet : le recadrage social et technique d'un loisir ordinaire », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 28, p. 25-44.

ZAMWEL E., SASSON-LEVY O., BEN-PORAT G., 2014, « Voluntary simplifiers as political consumers: Individuals practicing politics through reduced consumption » FORNO F., GRAZIANO P.R. (dirs.), *Journal of Consumer Culture*, *14*, 2, p. 199-217.

ZHANG X., 2015, « "Voting with dollars": a cross-polity and multilevel analysis of political consumerism », *International Journal of Consumer Studies*, *39*, 5, p. 422-436.

Annexes

Annexe 1. Chronologie des principaux évènements en lien avec la durée de vie des produits dans les sphères associative, gouvernementale et médiatique

Chronologie sélective, faite par mes soins à partir de sources écrites et travaux scientifiques. Elle montre notamment que des liens se tissent autour de la durée de vie entre des acteurs variés, et que les changements se font à l'échelle collective. Pour prendre l'exemple de l'association HOP, celle-ci est liée à des acteurs marchands contre lesquels elle porte plainte (2017), aux médias qui la rendent visible (2018), au gouvernement qui sanctionne les pratiques d'obsolescence programmée (2020).

Légende :
Monde associatif - Institutions gouvernementales, législation - Médias, industrie culturelle, essais

1951	Fondation de l'Union Fédérale des Consommateurs et sa revue *Que Choisir*, qui fait des tests de produits et peut lancer des attaques en justice pour défendre les droits des consommateurs.
1960	Vance Packard, journaliste américain, publie le livre *The Waste Makers* dans lequel il dénonce les pratiques de *« planned obsolescence »*, *i.e.* le fait d'encourager les consommateurs à se séparer du produit qu'ils possèdent pour acheter un nouveau produit.
1966	Création de l'Institut national de la consommation, qui publie *50 millions de consommateurs*.
1972	UFC Que Choisir était lié à l'INC mais s'en dissocie car critique son manque d'indépendance. L'association va connaître un essor en 1973 (Chatriot, Chessel et Hilton, 2004).

1993	Création du Code de la consommation pour regrouper ensemble les lois autour de la question. Comporte cinq livres : information des consommateurs et formation des contrats, conformité et sécurité des produits et services, endettement des consommateurs, associations de consommateurs et institutions. Un peu controversé durant sa construction et lors de sa sortie (Chatriot, Chessel et Hilton, 2004).
2006	La directive 2006/66/CE du Parlement européen et du Conseil relative aux piles et accumulateurs ainsi qu'aux déchets de piles et d'accumulateurs oblige les fabricants de matériel électronique à proposer des appareils dont les batteries sont amovibles (il est illégal d'avoir un appareil dont on ne peut retirer la batterie).
2007	Giles Slade, un auteur canadien, publie *Made to Break: Technology and Obsolescence in America*, qui documente l'histoire de l'obsolescence programmée en Amérique. Le premier Repair Café, atelier de réparation bénévole où le consommateur peut apporter son objet pour le (faire) réparer gratuitement, est créé par une journaliste néerlandaise.
2008	La directive 2008/98/CE du Parlement européen et du Conseil du 19 novembre 2008 relative aux déchets oblige à hiérarchiser les orientations de la politique de prévention et de gestion des déchets (prévention par le réemploi, puis la réutilisation, le recyclage et la valorisation, et enfin élimination).
2009	Cosima Danoritzer sort le documentaire *Prêt à jeter*, qui dénonce des procédés de réduction de la durée de vie des produits. Diffusé sur Arte, il est mentionné par de nombreux acteurs rencontrés sur le terrain qui militent contre l'obsolescence programmée.
2011	L'expression « obsolescence programmée » commence à faire l'objet de recherches intenses sur Google en France ; hausse importante, cette même année, du nombre de contributions à la page Wikipédia dédiée à la notion (Guien, 2019, p. 42).
2012	*Cash Investigation* fait un reportage sur « La mort programmée de nos appareils » sur France 2, qui cite le documentaire *Prêt à jeter* en menant l'enquête sur d'éventuels cas d'obsolescence programmée.
2013	Le CESE émet le souhait d'une interdiction totale des produits pour lesquels la défectuosité est calculée afin de provoquer la fin de vie de l'appareil.
2014	La loi « Hamon » n° 2014-344 du 17 mars 2014 relative à la consommation (Art. L. 111-3) requiert que les industriels informent sur la durée de disponibilité des pièces détachées : « le fabricant ou l'importateur de biens meubles informe le vendeur professionnel de la période pendant laquelle ou de la date jusqu'à laquelle les pièces détachées indispensables à l'utilisation des biens sont disponibles sur le marché. Cette information est délivrée obligatoirement au consommateur par le vendeur de manière lisible avant la conclusion du contrat et confirmée par écrit lors de l'achat du bien ».
2015	Dans le code de la consommation, l'article L213-4-1 fait de l'obsolescence programmée un délit. « L'obsolescence programmée se définit par l'ensemble des techniques par lesquelles un metteur sur le marché vise à réduire délibérément la durée de vie d'un produit pour en augmenter le taux de remplacement. L'obsolescence programmée est punie d'une peine de deux ans d'emprisonnement et de 300 000 € d'amende ». L'association Halte à l'Obsolescence Programmée (HOP) est fondée par Laetitia Vasseur, qui était conseillère parlementaire au Sénat, et cherche par cette association à faire appliquer la loi.
2016	L'ordonnance n°2016-301 du 14 mars 2016 étend le délai de présomption de la garantie légale de conformité : pendant toute la période des deux ans de garantie (contre six mois auparavant), un consommateur face à un produit défectueux n'aura plus à prouver que le défaut existait au moment de la vente. Le documentaire *Minimalism : A documentary about the important things*, de Matt d'Avella, sort sur Netflix.

2017	HOP dépose en septembre la première plainte pour délit d'obsolescence programmée et tromperie contre X concernant les imprimantes à jet d'encre et les cartouches d'imprimante des quatre leaders du marché : Epson, HP, Canon et Brother. La plainte est toujours en cours et l'affaire n'a pas été jugée. En décembre, HOP porte plainte contre Apple sur l'obsolescence de ses modèles d'iPhone 6, 6s, SE et 7 ; l'affaire sera jugée en 2020.
2018	*Envoyé Spécial* fait une émission intitulée : « Imprimantes : le coût de la panne ? », sur France 2, qui interviewe notamment HOP sur son rapport sur l'obsolescence programmée des imprimantes.
2019	*Envoyé Spécial* sort le reportage « SAV, si les clients savaient… », dénonçant des réparateurs de SAV qui prétextent pour ne pas réparer ou font des factures très élevées. La série *L'Art du rangement* animée par Marie Kondo sort sur Netflix. Le projet de loi relatif à la lutte contre le gaspillage et à l'économie circulaire est adopté en décembre par l'Assemblée Nationale. Il propose des avancées en matière de durée de vie des objets, notamment l'indice de réparabilité des appareils à venir en 2021, et l'indice de durabilité prévu pour 2024. L'Ademe lance la campagne « Nos objets ont plein d'avenirs » pour encourager les consommateurs à garder leurs objets plus longtemps. L'UFC-Que Choisir lance un « observatoire des pannes » où les consommateurs sont invités à signaler leur appareil en panne pour que cela mène à des recours collectifs. 60 Millions de consommateurs publie un dossier dans son numéro mensuel : « On veut des appareils qui durent ! ». En décembre, HOP dépose une troisième plainte, contre Amazon, pour non-respect de l'information des consommateurs en matière de garantie légale de conformité.
2020	La DGCCRF (Direction générale de la Concurrence, de la Consommation et de la Répression des fraudes) conclut que la plainte de HOP contre Apple en déposée en 2017 est fondée ; Apple est condamné à une amende de 25 millions d'euros.
2021	Le 1er janvier, l'indice de réparabilité (une note sur 10 communiquée sur l'emballage du produit) devient obligatoire pour cinq produits : lave-linge à hublot, smartphone, ordinateur portable, téléviseur et tondeuse à gazon électrique.
2022	Le 4 novembre, l'indice de réparabilité devient obligatoire pour cinq autres produits : les lave-linges à chargement par le dessus, les lave-vaisselles, les nettoyeurs à haute pression et les aspirateurs.

Annexe 2. Formulaire du questionnaire adressé aux signataires du manifeste de l'association HOP

Je diffuse ici le formulaire tel qu'il a ensuite été mis en ligne. Deux éléments ne sont pas présents sur la version diffusée aux répondants : premièrement, les noms des questions (qui deviendront des variables), affichés en majuscules avant chacune d'entre elles (exemple : OPEXISTE). Ceux-ci me permettent de m'y retrouver dans mon traitement statistique. Deuxièmement, j'ai indiqué dans les petits encadrés « Objectif » des explications sur le choix de mes questions. Ces explications sont issues des commentaires que j'avais notés sur le document original.

Mot de présentation

Bonjour et bienvenue !
Je m'appelle Julie Madon, et dans le cadre de ma thèse en sociologie, j'ai conçu ce questionnaire en partenariat avec l'association HOP (Halte à l'Obsolescence Programmée).
Ma recherche vise à comprendre le rapport des consommateurs et citoyens à la durée de vie des objets. Des publications seront prévues pour vous faire part des résultats de l'enquête.
Ce questionnaire dure 20 minutes. Il est divisé en 5 parties : votre opinion sur l'obsolescence programmée (1) ; votre rapport aux objets (2) ; votre lien avec l'association HOP (3) ; vos valeurs et engagements (4) ; et votre profil (5).
Les données récoltées seront rendues confidentielles.
Si souhaitez plus de précisions, n'hésitez pas à m'écrire à julie.madon@sciencespo.fr.

Formulaire de consentement

CONSENTEMENT - Les données collectées dans le cadre de cette enquête seront conservées par Julie Madon, doctorante au Centre de Sociologie des Organisations (Sciences Po / CNRS), qui sera la seule à y avoir accès. Son étude sociologique porte sur la question de la durée de vie des objets pour les consommateurs. En cas de diffusion des résultats de cette recherche, les données seront anonymisées de sorte que l'auteur des propos ne pourra être identifié. Les données seront conservées à des fins de recherche puis versées au service d'archive compétent, où la confidentialité sera protégée conformément au cadre réglementaire et législatif.

Conformément au Règlement général à la protection des données 2016/679 (RGPD), vous disposez de droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, d'un droit de décider du sort de vos données post-mortem. Pour exercer ce droit ou pour toute question, veuillez m'écrire à l'adresse suivante : julie.madon@sciencespo.fr.
❑ « J'ai pris connaissance des informations en préambule de ce questionnaire et j'en comprends le contenu. De ce fait, ma participation à ce questionnaire est volontaire et j'autorise Julie Madon à collecter les données ci-dessous à des fins de recherche scientifique ».

Partie 1 - Opinion sur l'obsolescence programmée

PARTIE1TEXTE - **Vous avez peut-être déjà entendu parler de l'obsolescence programmée. En voici une petite définition. Dans le langage courant, « obsolescence programmée » dénonce un procédé industriel : un industriel qui fait de l'obsolescence programmée, c'est quelqu'un qui cherche à réduire la durée de vie de son produit, pour que le consommateur soit amené à le racheter régulièrement.** *(Cliquez sur « Suivant » pour répondre aux questions)*

OPEXISTE - **Pensez-vous que l'obsolescence programmée existe ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Question-filtre pour avoir une opinion plus détaillée sur l'obsolescence programmée ensuite.

❑ Oui, il existe des cas d'obsolescence programmée
❑ Non, ce n'est qu'un fantasme
❑ Je ne sais pas

CONSEQUENCEOP - **Si « oui » / ne sait pas / non-réponse, pensez-vous que l'obsolescence programmée a des conséquences négatives…** *(Une seule réponse par ligne)*

Objectif : Déterminer si le profil est plutôt côté consommateur ou environnement.

	Pas du tout	Un peu	Beaucoup	Énormément	Je ne sais pas

Pour le consommateur	❑	❑	❑	❑	❑
Pour la planète	❑	❑	❑	❑	❑

ENJEUXOP - **Personnellement, auquel de ces deux enjeux êtes-vous le plus sensible ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Déterminer si le profil est plutôt côté consommateur ou environnement.

❑ La défense du consommateur
❑ La préservation de l'environnement
❑ Aucun des deux
❑ Autre (précisez) : ....

OPINIONOP - **En trois mots-clés, que vous inspire l'obsolescence programmée ?** *(Veuillez compléter)*

Objectif : La seule question ouverte du questionnaire, peut apporter des éléments de langage intéressants, préciser leur opinion, leur permettre de s'exprimer directement sur le sujet.

....

Partie 2 - Votre rapport aux objets

PARTIE2TEXTE - **Parlons maintenant de votre rapport aux objets. J'entends par « objets » tous les biens présents dans votre logement : électroménager, meubles, numérique, textile, véhicules…** *(Cliquez sur « Suivant » pour répondre aux questions)*

EQUIPEMENT - **Parmi les appareils électroménagers et multimédia suivants, lesquels possédez-vous dans votre foyer ?** *(Plusieurs réponses possibles)*

Objectif : Comparer l'équipement des ménages HOP et ceux de SVEN[236] (attitudes vis-à-vis de la consommation), pour voir si ma population des spécifique et particulièrement moins équipée que la moyenne. J'ai ajouté la modalité « four combiné », à recoder ensuite en mettant 1 à four et 1 à micro-ondes pour comparer avec SVEN.

❑ Four
❑ Four à micro-ondes
❑ Four combiné (à la fois micro-ondes et four)
❑ Lave-linge (séchant ou non)
❑ Sèche-linge
❑ Lave-vaisselle
❑ Téléviseur
❑ Ordinateurs (fixes et portables, hors tablettes)
❑ Téléphones portables ou smartphones
❑ Montre connectée
❑ Aucun de ces appareils

CHAUSSURES - **Veuillez indiquer le nombre total de paires de chaussures (y compris bottes, baskets, tongs, pantoufles) que vous avez achetées POUR VOTRE PROPRE USAGE pendant les 12 derniers mois.** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : De même, attitudes vis-à-vis de la consommation. Comparer avec SVEN.

❑ 0

[236] L'enquête SVEN (Styles de Vie et Environnement) a été conduite en novembre 2017 auprès du panel de l'enquête ELIPSS, et s'attachait plus particulièrement aux pratiques quotidiennes en lien avec leur impact environnemental. Revoir le détail en Chapitre 1, encadré méthodologique de l'enquête « HOP ».

❑ 1
❑ 2
❑ 3
❑ 4
❑ 5
❑ 6 ou 7
❑ 8 ou 9
❑ 10 ou plus
❑ Je ne sais pas

ACTIVITESMANUELLES - **Au cours des 12 derniers mois, avez-vous pratiqué les activités suivantes, pour vous ou pour d'autres ?** *(Une seule réponse par ligne)*

Objectif : Sonder les capacités manuelles qui peuvent influer sur l'aptitude à réparer les objets.

	Jamais	1 à 3 fois	4 à 10 fois	10 fois et +	Je ne sais pas
Couture, tricot	❑	❑	❑	❑	❑
Bricolage, fabrication, décoration	❑	❑	❑	❑	❑
Jardinage	❑	❑	❑	❑	❑

RAPPORTOBJETS - **Parlons maintenant de votre rapport aux objets. J'entends par « objets » tous les biens présents dans votre logement : électroménager, meubles, numérique, textile, véhicules… Vous reconnaissez-vous dans les affirmations suivantes ?** *(Une seule réponse par ligne)*

Objectif : Toutes ces questions permettent de sonder le rapport à la consommation (fait d'aspirer à avoir beaucoup ou peu d'objets) et à la durée de vie (importance accordée à la qualité, au soin).

	Plutôt oui	Plutôt non	Je ne sais pas
« Je cherche à moins consommer »	❑	❑	❑
« J'aime ou j'aimerais avoir beaucoup d'objets chez moi »	❑	❑	❑
« J'ai tendance à user mes objets jusqu'à la corde »	❑	❑	❑
« J'aime acquérir régulièrement de nouveaux objets »	❑	❑	❑
« Je recherche la qualité des produits, quitte à payer plus cher »	❑	❑	❑
« Je recherche souvent les bons plans (ventes privées, promotions…) »	❑	❑	❑
« J'ai tendance à (faire) réparer les objets plutôt que les jeter »	❑	❑	❑
« J'achète souvent sur un coup de tête »	❑	❑	❑
« Je suis adepte de la récupération, du seconde-main, des dons, trocs »	❑	❑	❑
« Je suis quelqu'un de très soigneux avec mes affaires »	❑	❑	❑

Partie 3 - Votre lien avec l'association HOP

PARTIE3TEXTE - **J'aimerais comprendre votre lien avec l'association HOP. Vous n'avez pas besoin d'être actif(ve) dans l'association pour répondre aux questions suivantes.** *(Cliquez sur « Suivant » pour répondre aux questions)*

ACCESQUESTIO - **Comment avez-vous eu accès à ce questionnaire ?** (Une seule réponse possible)
❑ J'ai reçu un mail de HOP
❑ Quelqu'un m'a envoyé l'invitation

❑ J'ai vu le lien sur les réseaux sociaux
❑ Je ne sais pas
❑ Autre (précisez) : ....

HOPCONNU - **Comment avez-vous connu l'association HOP ?** *(Plusieurs réponses possibles)*

Objectif : Question classique sur la découverte. Pour HOP, avoir une idée de leurs moyens efficaces de recrutement. Pour le répondant, venir progressivement à cette partie de manière logique.

❑ Par bouche-à-oreille
❑ Dans les médias
❑ Par mon travail
❑ Par une autre association
❑ Par un stand ou une intervention lors d'un évènement
❑ Par les réseaux sociaux
❑ Je ne sais pas
❑ Autre (précisez) : ....

HOPLIEN - **Comment évaluez-vous l'intensité de votre lien à HOP ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Voir les attitudes vis-à-vis de l'association, comment les gens les suivent. Est-ce que ce sont les gens qui ont le plus fort lien à HOP qui vont répondre au questionnaire ?

Inexistant	Faible	Moyen	Fort	Je ne sais pas
❑	❑	❑	❑	❑

HOPLIENFAIBLE - **Si « faible » ou « inexistant », pourquoi ?** *(Plusieurs réponses possibles)*

Objectif : Comprendre pourquoi certains sont éloignés vis-à-vis de l'association.

❑ J'ai trop d'engagements par ailleurs
❑ Je manque de temps
❑ C'est une cause qui me tient peu à cœur
❑ J'ai oublié pourquoi j'ai été inscrit(e) dans la mailing-list de HOP
❑ Autre (précisez) : ....

HOPRESSOURCES - **Avez-vous déjà utilisé certaines ressources de HOP ?** *(Plusieurs réponses possibles)*

Objectif : Voir les ressources les plus utilisées. Voir si les gens s'en emparent.

❑ J'ai signé le Manifeste
❑ J'ai consulté le site web de HOP
❑ J'ai consulté la page de HOP sur les réseaux sociaux
❑ J'ai participé à un évènement (apérHOP, colloques, journées…)
❑ J'ai lu une publication de HOP (rapports, tribunes, livre Du jetable au durable…)
❑ J'ai consulté la plateforme Produits durables
❑ J'ai envoyé un mail à HOP
❑ J'ai répondu à un sondage mené par HOP sur un produit (lave-linge, collants…)
❑ Je suis membre du Club de la durabilité
❑ J'ai sollicité HOP pour des évènements (interventions, conférences…)
❑ Aucune de ces ressources
❑ Je ne sais pas
❑ Autre (précisez) : ....

HOPSTATUT - **Au sein de HOP, êtes-vous ou avez-vous été…** *(Plusieurs réponses possibles)*

Objectif : Voir le lien avec HOP, le type de profils qui répondent au questionnaire aussi.

❑ Donateur(trice) : j'ai déjà fait un don
❑ Adhérent(e)
❑ Bénévole
❑ Employé(e) (CDI, Service Civique…)

❑ Aucun de tout ça
❑ Je ne sais pas

HOPFUTUR - **Y a-t-il des choses que vous souhaiteriez que HOP fasse dans le futur ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Suggestions, assez classique, pour leur permettre de s'exprimer s'ils en ont envie. Toutes les questions de cette partie 3 ont été demandées par HOP.

❑ Non, pas spécialement
❑ Oui, j'ai une ou des idées

HOPFUTUROUI - **Si oui, quelles sont vos suggestions ?** *(Veuillez compléter ce champ)* ....

Partie 4 - Valeurs et engagements

PARTIE4TEXTE - **Pour mieux comprendre vos opinions, j'aimerais en savoir plus sur vos valeurs et engagements.** *(Cliquez sur « Suivant » pour répondre aux questions)*

ENGAGEMENT - **Au cours des 12 derniers mois, avez-vous fait l'une des choses suivantes ? Avez-vous…** *(Une seule réponse par ligne)*

Objectif : Voir le degré d'engagement de la population HOP par rapport à la population nationale : c'est la même question que dans la European Social Survey (ESS)[237]. Voir aussi quelles modalités d'engagement elle priorise.

	Oui	Non	Je ne sais pas, je ne me prononce pas
… contacté une personnalité politique, un(e) élu(e) au niveau national ou local ?	❑	❑	❑
… milité dans un parti politique ou un groupe engagé politiquement ?	❑	❑	❑
…milité au sein d'une autre organisation ou association ?	❑	❑	❑
… signé une pétition ?	❑	❑	❑
… pris part à une manifestation autorisée ?	❑	❑	❑
… boycotté, c'est-à-dire refusé d'acheter certains produits ?	❑	❑	❑
... publié ou partagé sur Internet quoi que ce soit en rapport avec la politique, par exemple sur un blog, par email ou sur les réseaux sociaux tels que Facebook ou Twitter ?	❑	❑	❑

ASSOCIATIONS - **Au cours des 12 derniers mois, en-dehors de l'association HOP, avez-vous participé aux activités…** *(Plusieurs réponses possibles)*

Objectif : Déterminer les structures dans lesquelles ils sont impliqués pour voir s'ils ont un profil plutôt écologiste ou consumériste (au sens de « défense du consommateur »), si l'engagement dans HOP est lié à une participation dans des structures un peu similaires… et si la population avec les Repair Cafés se recoupe ou pas.

❑ D'une association de réparation (ex : Repair Café) (précisez laquelle) : ....
❑ D'une association de consommateurs (ex : UFC Que Choisir) (précisez laquelle) : ....
❑ D'une association environnementale, politique ou sociale (précisez laquelle) : ....
❑ Aucune de ces associations
❑ Autre (précisez) : ....

[237] L'ESS (*European Social Survey*) est une enquête conduite par des chercheurs à l'échelle européenne depuis 2011. Les questions qui ont été reproduites sont celle de la vague 8, diffusée en 2016. Site : www.europeansocialsurvey.org.

INTERETPOLITIQUE - **Vous intéressez-vous beaucoup, assez, peu ou pas du tout à la politique ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Cerner le degré d'engagement, comparer avec l'ESS.

- ❑ Beaucoup
- ❑ Assez
- ❑ Peu
- ❑ Pas du tout
- ❑ Je ne sais pas, je ne me prononce pas

GAUCHEDROITE - **En politique, on classe souvent les Français sur une échelle qui va de la gauche à la droite. Personnellement, où vous classeriez-vous sur cette échelle ?** *(Veuillez choisir un nombre. 0 signifie que vous êtes à gauche, 10 signifie que vous êtes à droite, et les notes intermédiaires permettent de nuancer votre jugement)*

Objectif : Cerner si plutôt de gauche ou de droite. Peu facile à comprendre, mais je la garde car comparabilité avec l'ESS et car cela permet de préciser autrement que la question suivante sur le vote (pour inclure des gens qui n'auraient pas voté).

Gauche 0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	Droite 10	Je ne sais pas, je ne me prononce pas
❑	❑	❑	❑	❑	❑	❑	❑	❑	❑	❑	❑

VOTE - **Pour quel candidat avez-vous voté au premier tour des élections présidentielles de 2017 ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Cerner si plutôt de gauche ou de droite. Permet de préciser la question précédente. Comparaison possible à l'échelle nationale avec les résultats présents sur le site du Ministère de l'Intérieur.

- ❑ Emmanuel MACRON
- ❑ Marine LE PEN
- ❑ François FILLON
- ❑ Jean-Luc MELENCHON
- ❑ Benoît HAMON
- ❑ Nicolas DUPONT-AIGNAN
- ❑ Philippe POUTOU
- ❑ Nathalie ARTHAUD
- ❑ François ASSELINEAU
- ❑ Jean LASSALLE
- ❑ Jacques CHEMINADE
- ❑ Vote blanc
- ❑ Vote nul
- ❑ Je n'ai pas voté
- ❑ Je ne sais plus
- ❑ Je ne souhaite pas répondre

CLIMAT - **Dans quelle mesure êtes-vous préoccupé(e) par le changement climatique ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Déterminer la sensibilité environnementale. Comparaison possible avec l'ESS.

- ❑ Pas du tout préoccupé(e)
- ❑ Pas très préoccupé(e)
- ❑ Assez préoccupé(e)
- ❑ Très préoccupé(e)
- ❑ Extrêmement préoccupé(e)
- ❑ Je ne sais pas

PRATIQUESENV - **Vous reconnaissez-vous dans l'affirmation suivante : « Je fais ce qui est bon pour l'environnement, même si cela me prend plus de temps » ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Voir le positionnement général vis-à-vis des pratiques environnementales. Comparaison avec SVEN.

- ❑ Tout à fait d'accord
- ❑ Plutôt d'accord
- ❑ Plutôt pas d'accord

❑ Pas du tout d'accord
❑ Je ne sais pas

Partie 5 - Votre profil

PARTIE5TEXTE - **C'est la dernière partie du questionnaire ! C'est aussi une partie très importante pour ma recherche. Nous allons esquisser votre profil, par des caractéristiques classiques. Je vous rappelle que ce questionnaire est strictement confidentiel et que vos réponses seront rendues anonymes.** *(Cliquez sur « Suivant » pour répondre aux questions)*

SEXE - **Quel est votre sexe ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Voir si les membres de HOP sont plutôt hommes ou femmes. Possibilité que ça explique si l'engagement est plutôt côté environnement ou consommateurs ?

❑ Femme ❑ Homme ❑ Autre ❑ Je ne me prononce pas

NAISSANCE - **Quelle est votre année de naissance ?** *(Veuillez indiquer une date)*

Objectif : Voir l'âge des membres de HOP. Différencier des profils ?

……………………………………………

NATIONALITE - **Quelle est la nationalité de…** *(Veuillez compléter par une nationalité ou une double-nationalité. Ex : « Espagnole »)*

Vous : ……………………………………………
Votre mère : ……………………………………………
Votre père : ……………………………………………

COUPLE - **Êtes-vous en couple ?** *(Une seule réponse possible)*

❑ Oui
❑ Non
❑ Je ne sais pas, je ne me prononce pas

ENFANTS - **Combien d'enfants avez-vous ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Voir la situation familiale. Comparer avec l'enquête ELIPSS 2017[238].

………………………………

DIPLOMESCOUPLEOUI - **Si oui/non-réponse à COUPLE, quel est le diplôme le plus élevé de…** *(Une seule réponse par colonne)*

Objectif : Voir l'origine sociale et le capital scolaire, est-ce que c'est essentiellement une population éduquée ? Comparer avec l'enquête annuelle ELIPSS.

	Vous	**Votre mère**	**Votre père**	**Votre conjoint(e)**
Sans diplôme ou Brevet des collèges	❑	❑	❑	❑
CAP ou BEP	❑	❑	❑	❑

[238] ELIPSS (Étude Longitudinale par Internet Pour les Sciences Sociales) est un projet coordonné par Sciences Po, en association avec l'Institut National d'Études Démographiques (INED) et le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS). ELIPSS interroge régulièrement un panel de 3500 personnes, à travers des enquêtes annuelles. Le questionnaire s'est inspiré de la vague 5 de l'enquête annuelle, diffusée en mars 2017. Site : www.elipss.fr.

Baccalauréat général, technologique ou professionnel	❑	❑	❑	❑
Diplômes de niveau Bac+2 (DUT, BTS, DEUG, écoles des formations sanitaires ou sociales...)	❑	❑	❑	❑
Diplômes de 2nd et 3e cycle universitaire (licence, maîtrise, master, DEA, DESS, doctorat) ou diplôme de grande école	❑	❑	❑	❑
Je ne sais pas / Non pertinent	❑	❑	❑	❑

DIPLOMESCOUPLENON - **Si non/nsp à COUPLE, quel est le diplôme le plus élevé de…** *(Une seule réponse par colonne)*

	Vous	**Votre mère**	**Votre père**
Sans diplôme ou Brevet des collèges	❑	❑	❑
CAP ou BEP	❑	❑	❑
Baccalauréat général, technologique ou professionnel	❑	❑	❑
Diplômes de niveau Bac+2 (DUT, BTS, DEUG, écoles des formations sanitaires ou sociales...)	❑	❑	❑
Diplômes de 2nd et 3e cycle universitaire (licence, maîtrise, master, DEA, DESS, doctorat) ou diplôme de grande école	❑	❑	❑
Je ne sais pas / Non pertinent	❑	❑	❑

MARCHETRAVAIL - **Quelle est votre situation actuelle sur le marché du travail ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Degré de pauvreté/précarité à comparer avec l'enquête annuelle ELIPSS ; je l'ai recodée.

❑ En emploi
❑ Au chômage
❑ Étudiant(e), en formation
❑ Retraité, retiré des affaires
❑ Parent au foyer
❑ Autre actif
❑ Autre situation d'inactivité (maladie longue durée…)
❑ Je ne sais pas, je ne me prononce pas

PROFESSIONSCOUPLEOUI - **Si oui/non-réponse à COUPLE. Quelle est la dernière profession exercée par…** *(Précisez le plus possible, notamment le nom de l'établissement (ex : « préparateur de commandes chez Ikea »))*

Objectif : Origine sociale, degré de pauvreté/précarité, catégorie socioprofessionnelle (à recoder ensuite en catégorie socioprofessionnelle en se référant au site de l'Insee).

Vous : ....
Votre mère : ....
Votre père : ....
Votre conjoint(e) : ....

PROFESSIONSCOUPLENON - **Si non/nsp à COUPLE. Quelle est la dernière profession exercée par…** *(Précisez le plus possible, notamment le nom de l'établissement (ex : « préparateur de commandes chez Ikea »))*

Vous : ....
Votre mère : ....
Votre père : ....

MENAGE - **La plupart du temps, combien de personnes habitent dans votre logement ?** *(Veuillez compléter le tableau par des chiffres. Mettez « 1 » pour vous, rajoutez des chiffres pour les personnes suivantes, ou laissez le champ vide si vous n'êtes pas concerné. Vérifiez que le total à la fin est bien égal au nombre total de personnes présentes dans votre logement.)*

Objectif : Permettra de calculer ensuite le nombre d'unités de consommation, pour calculer le niveau de vie / revenu par unité de consommation.

Personne	Nombre
Vous	1
Votre conjoint(e)	
Enfants à votre charge	
Autres personnes	
Total	

DEPARTEMENT - **Quel est votre département de résidence ?** *(Veuillez choisir un numéro de département)*

Objectif : Situer géographiquement les membres de HOP.

……………………………………….

URBAINRURAL - **Vivez-vous…** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Voir si ce sont plutôt des urbains ou des ruraux. Comparaison avec l'ESS.

- ❑ Dans une grande ville
- ❑ A la périphérie d'une grande ville
- ❑ Dans une petite ville ou une ville moyenne
- ❑ Dans un village
- ❑ Dans une ferme ou une maison à la campagne
- ❑ Je ne sais pas, je ne me prononce pas

PROPRIETE - **Occupez-vous votre logement principal comme…** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Voir le niveau de vie. Comparaison avec l'ESS.

- ❑ Propriétaire, copropriétaire, accédant à la propriété
- ❑ Locataire, sous-locataire
- ❑ Occupant à titre gratuit
- ❑ Je ne sais pas, je ne me prononce pas

HLM - **Si locataire, votre habitation est-elle à loyer modéré (type HLM ou autre) ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Voir le niveau de vie. Comparaison avec l'ESS.

- ❑ Oui
- ❑ Non
- ❑ Je ne sais pas, je ne me prononce pas

REVENUS - **En prenant en compte tous les types de revenus perçus par les membres de votre ménage (vous et votre conjoint(e) cohabitant(e) si vous en avez), quel est actuellement le montant mensuel net de vos ressources ?** *(Une seule réponse possible)*

Objectif : Voir le niveau de vie. Comparaison avec l'ESS.

- ❑ Moins de 800 €
- ❑ De 800 à moins de 1000 €

❑ De 1000 à moins de 1200 €
❑ De 1200 à moins de 1500 €
❑ De 1500 à moins de 1800 €
❑ De 1800 à moins de 2000 €
❑ De 2000 à moins de 2500 €
❑ De 2500 à moins de 3000 €
❑ De 3000 à moins de 4000 €
❑ De 4000 à moins de 6000 €
❑ 6000 € et plus
❑ Je ne sais pas
❑ Je ne souhaite pas répondre

Pour aller plus loin…

Merci beaucoup pour votre participation ! Ce questionnaire nous permet de récolter des informations importantes. Je compte poursuivre cette recherche par des entretiens plus personnalisés. **Seriez-vous partant(e) pour être recontacté(e) pour un entretien sociologique ?** Si oui, merci d'indiquer votre adresse email, et je vous recontacterai pour vous préciser les détails :
……………………………………….

Message de fin

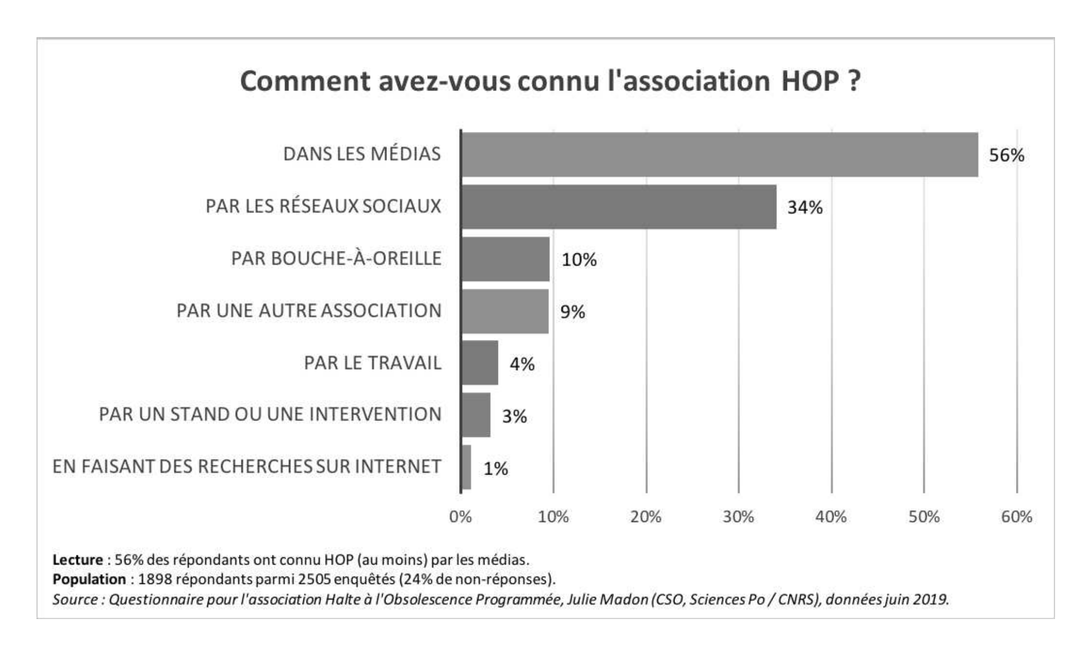
Ce questionnaire est terminé !
Merci encore pour vos réponses.
Une série d'évènements et publications seront prévus pour vous faire part des résultats de l'enquête.
Si vous souhaitez nous donner un retour ou avoir plus d'informations, n'hésitez pas à m'écrire à julie.madon@sciencespo.fr.
Cliquez ici si vous souhaitez lire le rapport d'activité 2018 de HOP ou faire un don pour soutenir l'association.
Julie et l'équipe de HOP

Annexe 3. Tableaux et graphiques issus des réponses au questionnaire HOP

J'insère ici les statistiques descriptives issues des tris à plat (et de certains tris croisés) des réponses au questionnaire HOP, à l'exception des graphiques déjà présents dans le Chapitre 1.

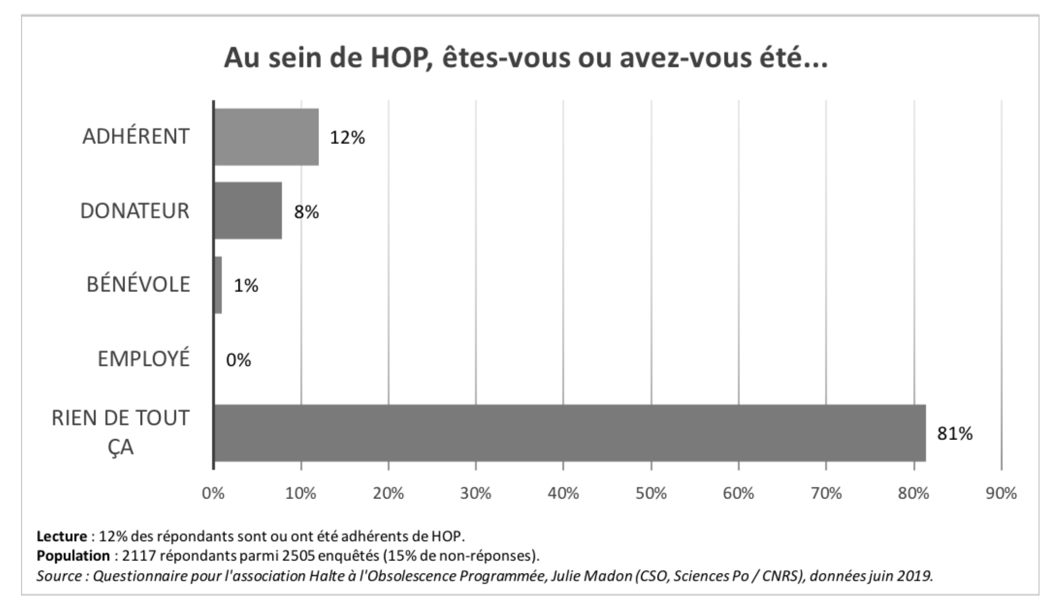
Accès des enquêtés au questionnaire

Comment avez-vous eu accès à ce questionnaire ?	Nombre	Fréquence
J'ai reçu un mail de HOP	1788	71%
J'ai vu le lien sur les réseaux sociaux	345	14%
Quelqu'un m'a envoyé l'invitation	87	3%
Je ne sais pas	*66*	*3%*
Non-réponse	*219*	*9%*
Total	**2505**	**100%**

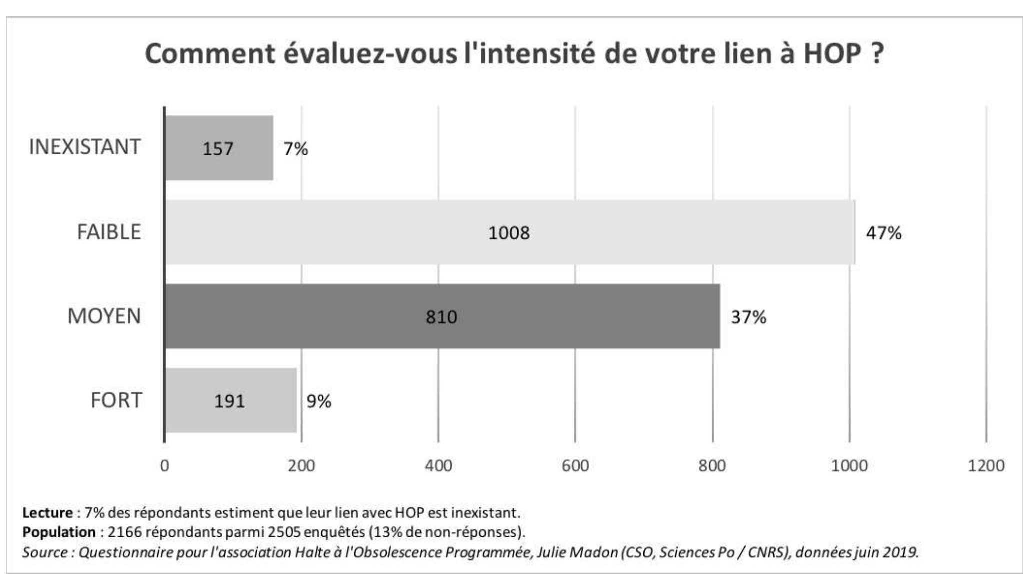


Ressources de HOP utilisées par les enquêtés

Avez-vous déjà utilisé certaines ressources de HOP ?	**Nombre**	**Fréquence**
J'ai consulté le site web de HOP	1518	61%
J'ai signé le Manifeste	1161	46%
J'ai lu une publication de HOP (rapports, tribunes, livre "Du jetable au durable"…)	715	29%
J'ai consulté la plateforme Produits durables	653	26%
J'ai consulté la page de HOP sur les réseaux sociaux	563	22%
J'ai répondu à un sondage mené par HOP sur un produit (lave-linge, collants…)	519	21%
J'ai envoyé un mail à HOP	189	8%
J'ai participé à un évènement (apérHOP, colloques, journées…)	75	3%
J'ai sollicité HOP pour des évènements (interventions, conférences…)	30	1%
Je suis membre du Club de la durabilité	15	1%
Aucune de ces ressources	169	7%
Autre	13	1%
Je ne sais pas	167	7%
Non-réponse	245	10%
Total du nombre de réponses	**6032**	
Total du nombre d'enquêtés	**2505**	



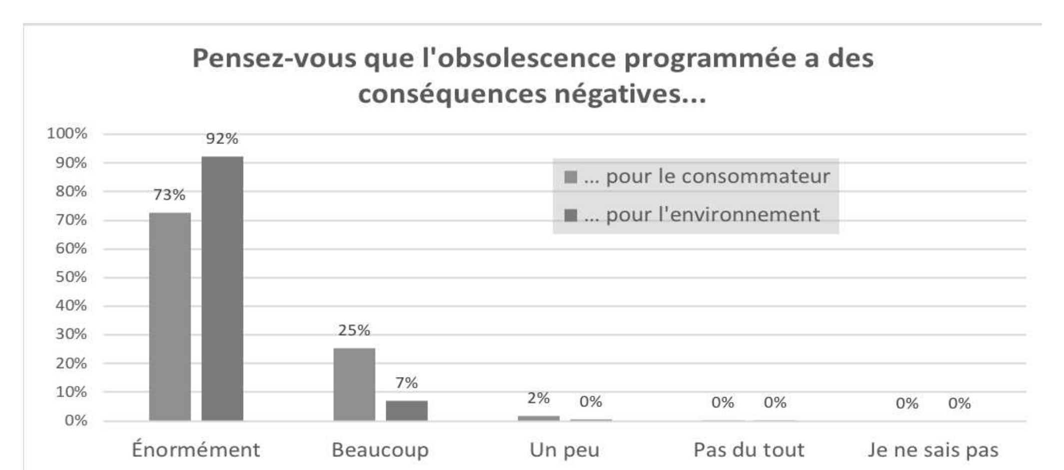
Lecture : 12% des répondants sont ou ont été adhérents de HOP.
Population : 2117 répondants parmi 2505 enquêtés (15% de non-réponses).
Source : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019.



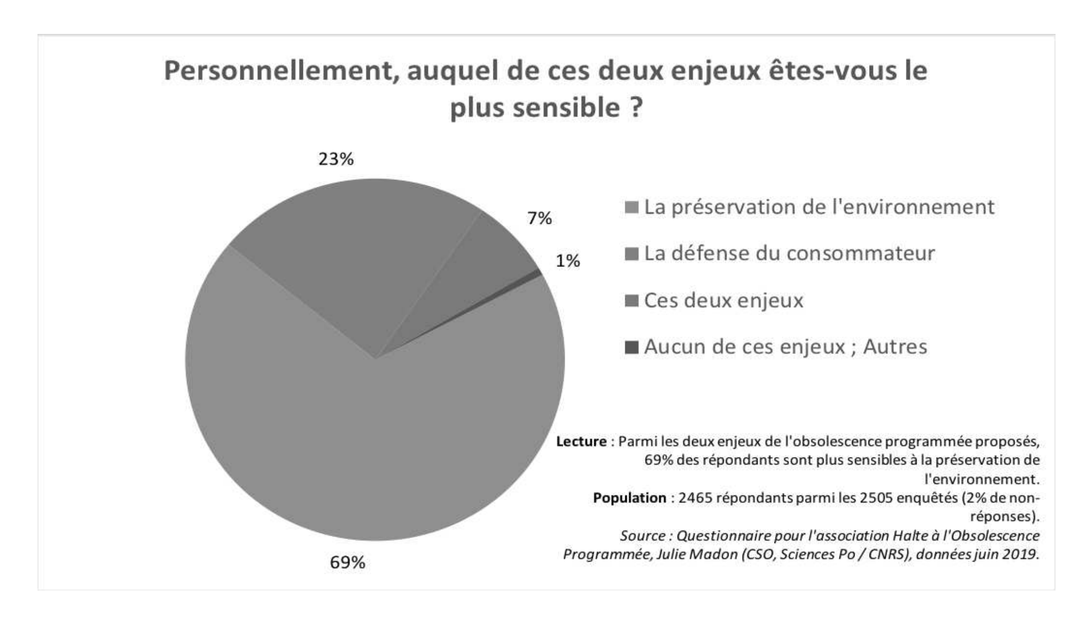
Lecture : 7% des répondants estiment que leur lien avec HOP est inexistant.
Population : 2166 répondants parmi 2505 enquêtés (13% de non-réponses).
Source : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019.

Intensité perçue du lien vis-à-vis de HOP selon le statut d'adhésion dans l'association

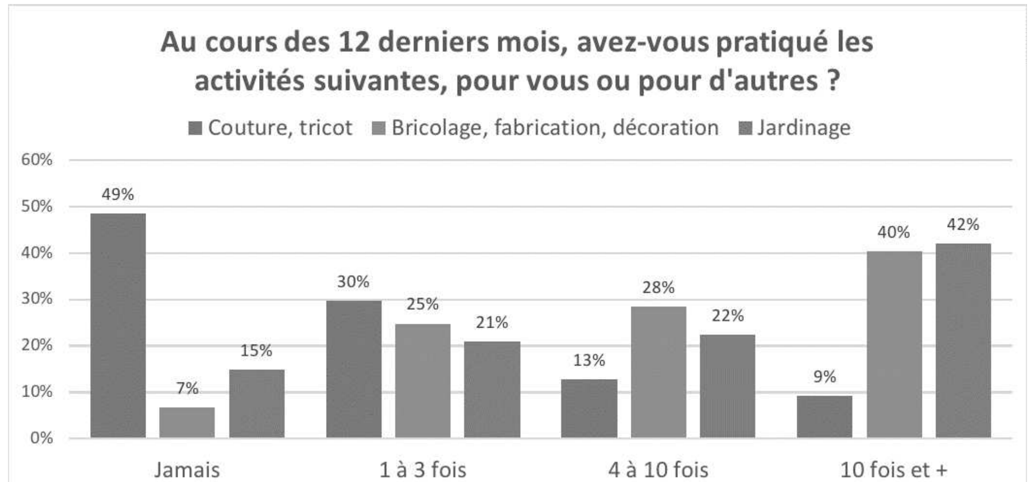
	Lien avec HOP						
Statut dans HOP	Inexistant	Faible	Moyen	Fort	*Ne sait pas*	*Non-réponse*	**Total**
Pas adhérent	7%	46%	34%	7%	*5%*	*0%*	**100%**
Adhérent	2%	33%	47%	15%	*2%*	*0%*	**100%**
Non-réponse	*1%*	*5%*	*2%*	*1%*	*0%*	*90%*	***100%***
Total (N=2505)	**6%**	**40%**	**32%**	**8%**	***4%***	***9%***	**100%**



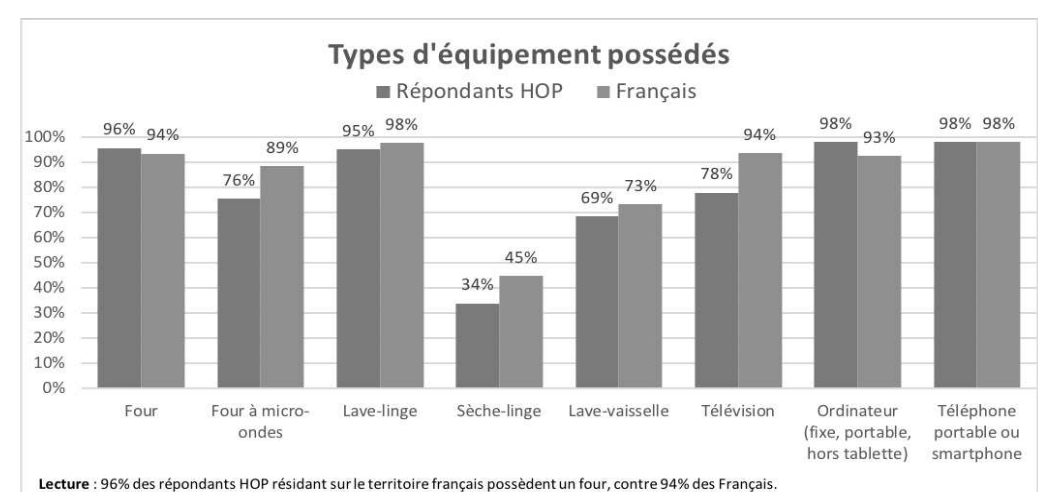
Lecture : 73% des répondants estiment que l'obsolescence programmée a énormément de conséquences négatives pour le consommateur.
Population : 2472 répondants sur 2505 enquêtés pour la question "consommateur" (1% de non-réponses), 2435 répondants sur 2505 enquêtés pour la question "environnement" (3% de non-réponses).
Source : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019.



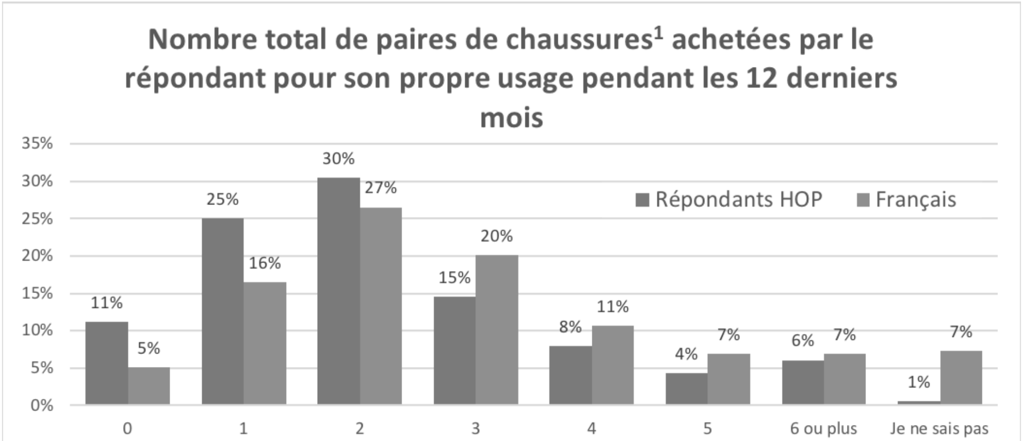
Lecture : Parmi les deux enjeux de l'obsolescence programmée proposés, 69% des répondants sont plus sensibles à la préservation de l'environnement.
Population : 2465 répondants parmi les 2505 enquêtés (2% de non-réponses).
Source : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019.



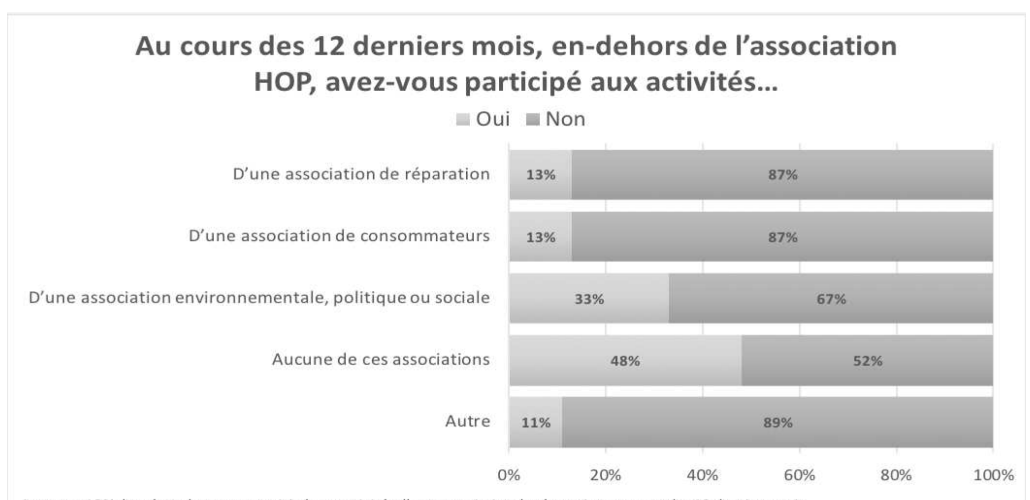
Lecture : 49% des répondants n'ont jamais fait de couture ou de tricot au cours des 12 derniers mois, que ce soit pour eux ou pour d'autres.
Population : 2151 répondants sur 2505 enquêtés pour la question "couture" (14% de non-réponses), 2303 répondants sur 2505 enquêtés pour la question "bricolage" (8% de non-réponses), 2280 répondants sur 2505 enquêtés pour la question "jardinage" (9% de non-réponses).
Source : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019.



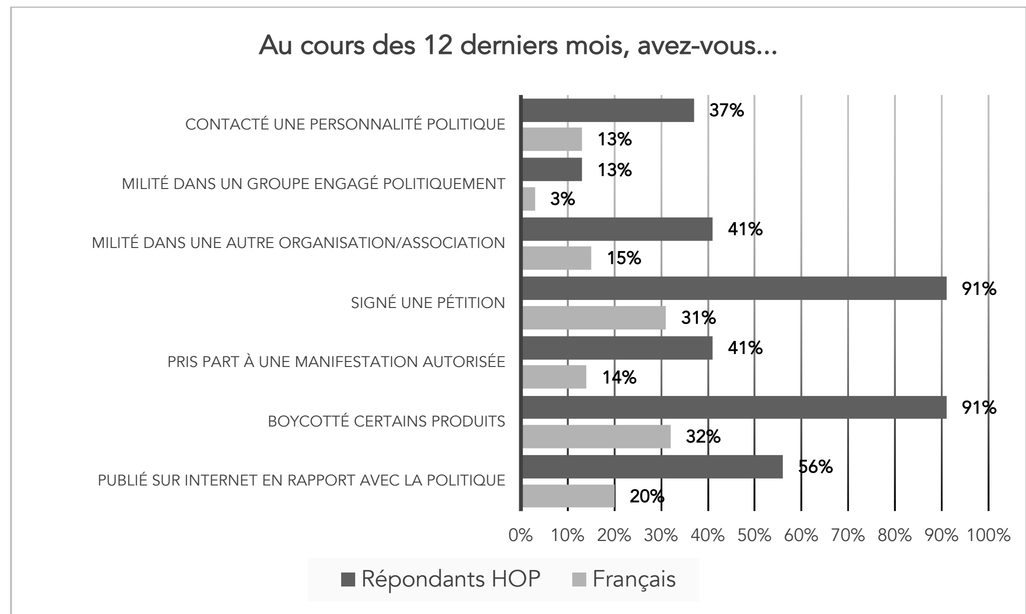
Lecture : 96% des répondants HOP résidant sur le territoire français possèdent un four, contre 94% des Français.
Population : 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (0% de non-réponses). 2337 parmi les 2362 enquêtés d'ELIPSS (1% de non-réponses), appelés "Français" ici.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; Enquête Styles de Vie et Environnement ELIPSS (2017).



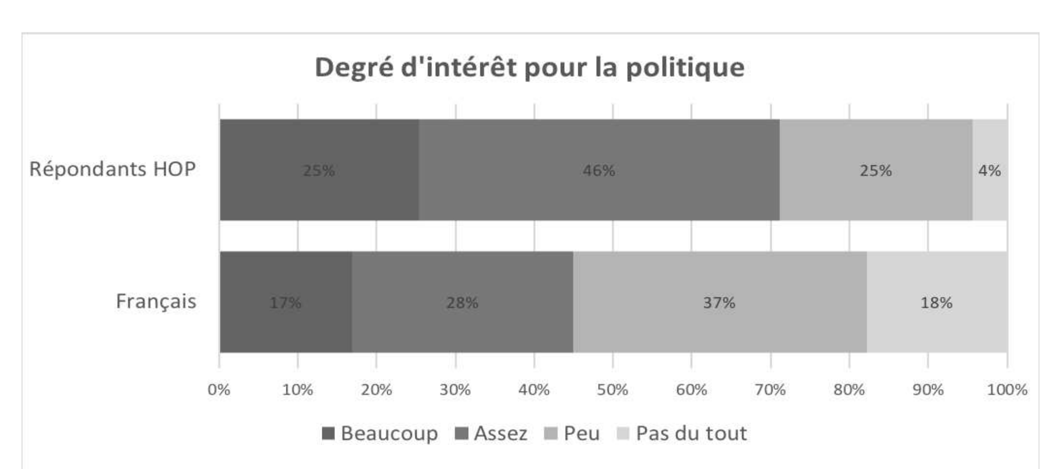
[1] Y compris bottes, baskets, tongs, pantoufles.
Lecture : 11% des répondants HOP résidant sur le territoire français n'ont acheté aucune paire de chaussures pour leur propre usage pendant les 12 derniers mois, contre 5% des Français.
Population : 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (0% de non-réponses). 2359 parmi les 2362 enquêtés d'ELIPSS (moins de 1% de non-réponses), appelés "Français" ici.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; Enquête Styles de Vie et Environnement ELIPSS (2017).



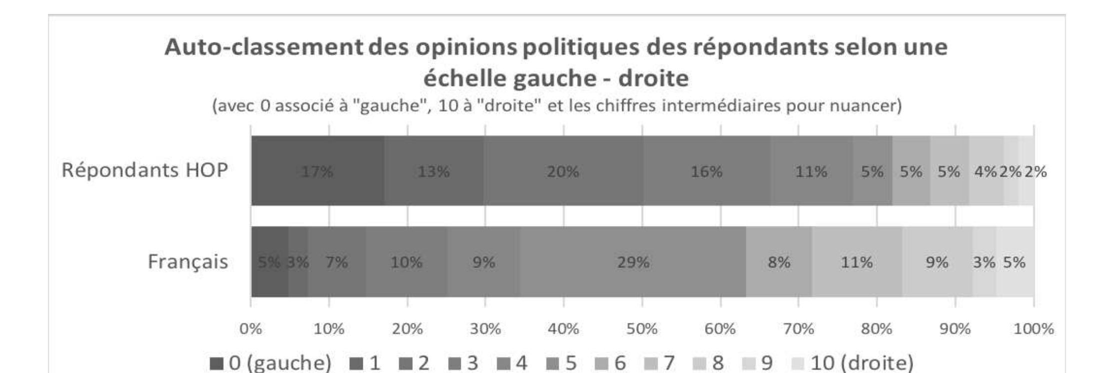
Lecture : 13% des répondants ont participé aux activités d'une association de réparation au cours des 12 derniers mois.
Population : 2013 répondants parmi les 2505 enquêtés (20% de non-réponses).
Source : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019.



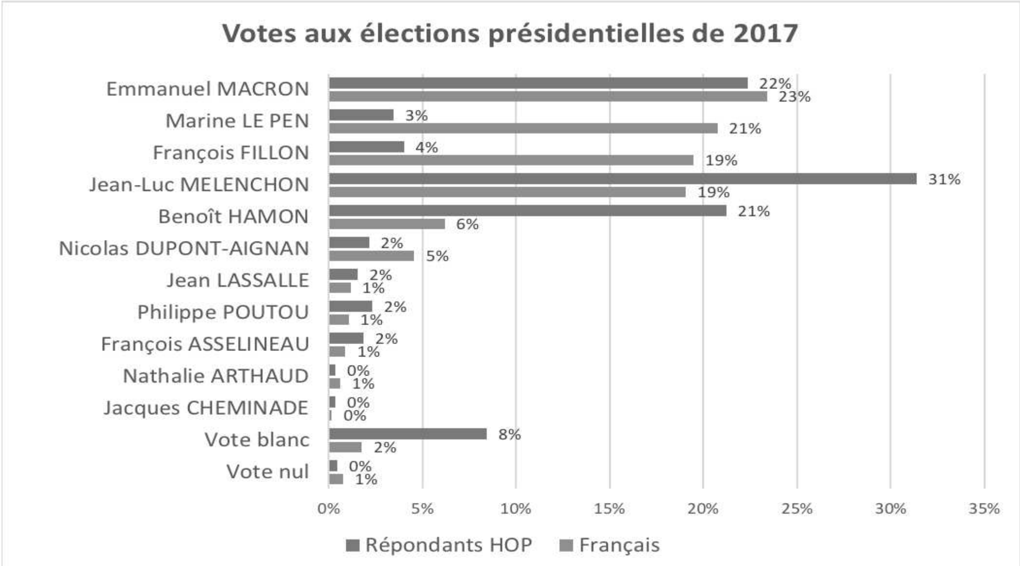
Lecture : 37% des répondants HOP ont contacté une personnalité politique au cours des 12 derniers mois, contre 13% des Français.
Population : Selon les questions, de 1833 à 1919 répondants parmi les 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (1 à 6% de non-réponses). Selon les questions, de 2065 à 2068 répondants parmi les 2070 enquêtés de la European Social Survey résidant dans un département français (moins de 1% de non-réponses), appelés "Français" ici.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; European Social Survey vague 8 (2015).



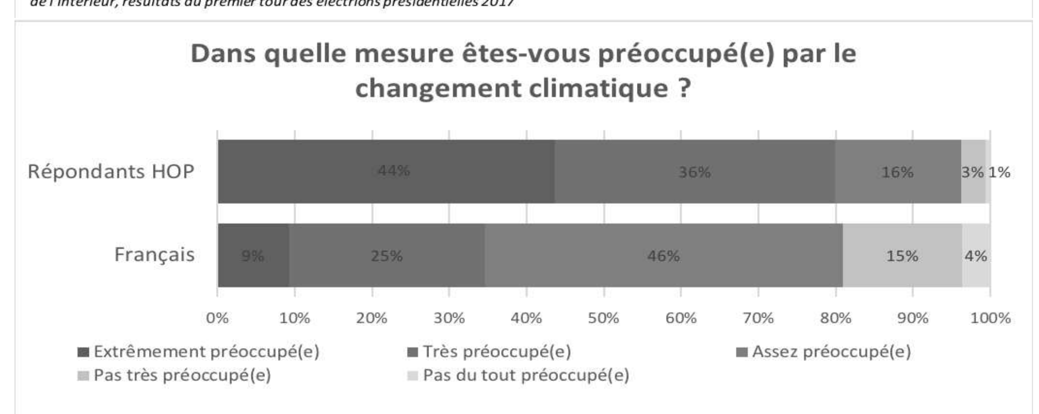
Lecture : 25% des répondants HOP résidant sur le territoire français s'intéressent beaucoup à la politique, contre 17% des Français.
Population : 1930 répondants parmi les 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (1% de non-réponses). 2069 répondants parmi les 2070 enquêtés de la European Social Survey résidant dans un département français (moins de 1% de non-réponses), appelés "Français" ici.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; European Social Survey vague 8 (2015).



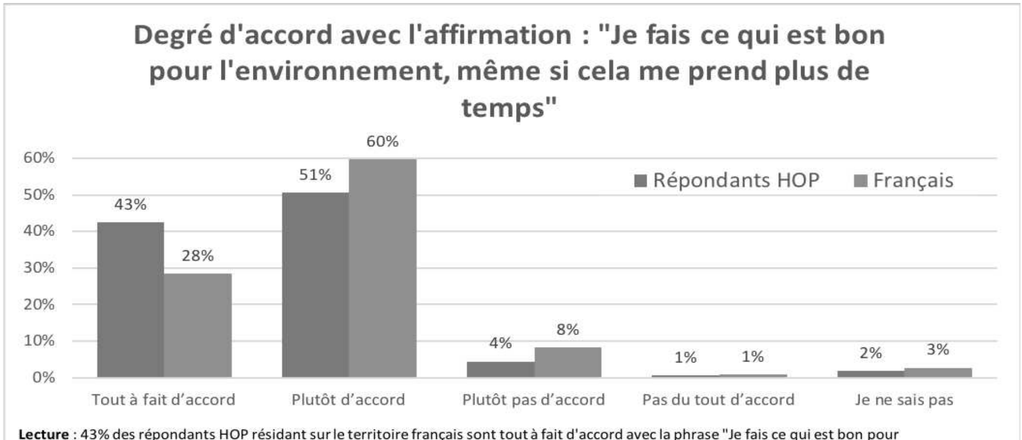
Lecture : 17% des répondants HOP résidant sur le territoire français s'estiment très à gauche (0), contre 5% des Français.
Population : 1569 répondants parmi les 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (19% de non-réponses). 1916 répondants parmi les 2070 enquêtés de la European Social Survey résidant dans un département français (7% de non-réponses), appelés "Français" ici.
Libellé initial de la question : "En politique, on classe souvent les Français sur une échelle qui va de la gauche à la droite. Personnellement, où vous classeriez-vous sur cette échelle ? (Veuillez déplacer le curseur. 0 signifie que vous êtes à gauche, 10 signifie que vous êtes à droite, et les notes intermédiaires permettent de nuancer votre jugement)"
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; European Social Survey vague 8 (2015).



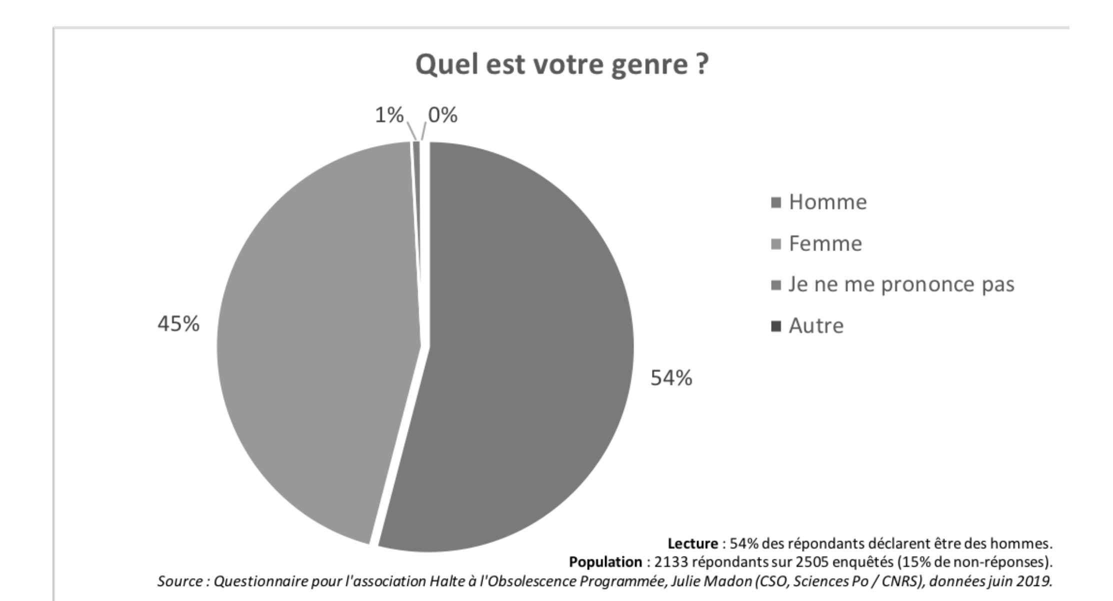
Lecture : 22% des répondants HOP ont voté pour Emmanuel Macron au premier tour des présidentielles 2017, contre 23% des Français.
Population : 1669 répondants parmi les 2505 enquêtés du questionnaire HOP (33% de non-réponses, mêlant des personnes qui ne souhaitent pas s'exprimer, des personnes n'ayant pas voté car abstention, des personnes qui n'avaient pas le droit de vote car pas la nationalité...). Comparaison avec les 37003546 suffrages de Français exprimés.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; Ministère de l'Intérieur, résultats du premier tour des électrions présidentielles 2017



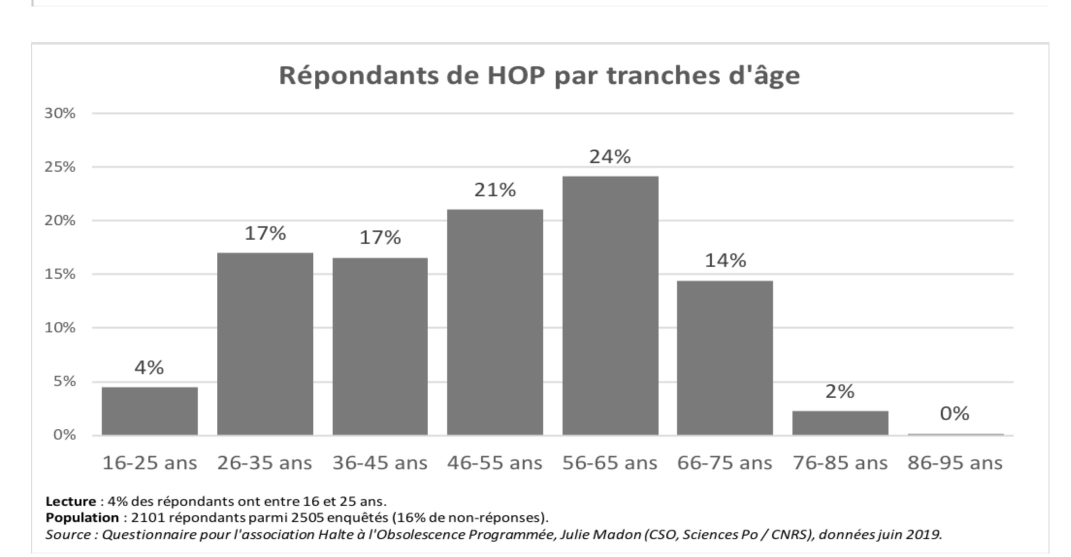
Lecture : 44% des répondants HOP résidant sur le territoire français sont extrêmement préoccupés par le changement climatique, contre 9% des Français.
Population : 1936 répondants parmi les 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (moins de 1% de non-réponses). 2042 répondants parmi les 2070 enquêtés de la European Social Survey résidant dans un département français (1% de non-réponses), appelés "Français" ici.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; European Social Survey vague 8 (2015).



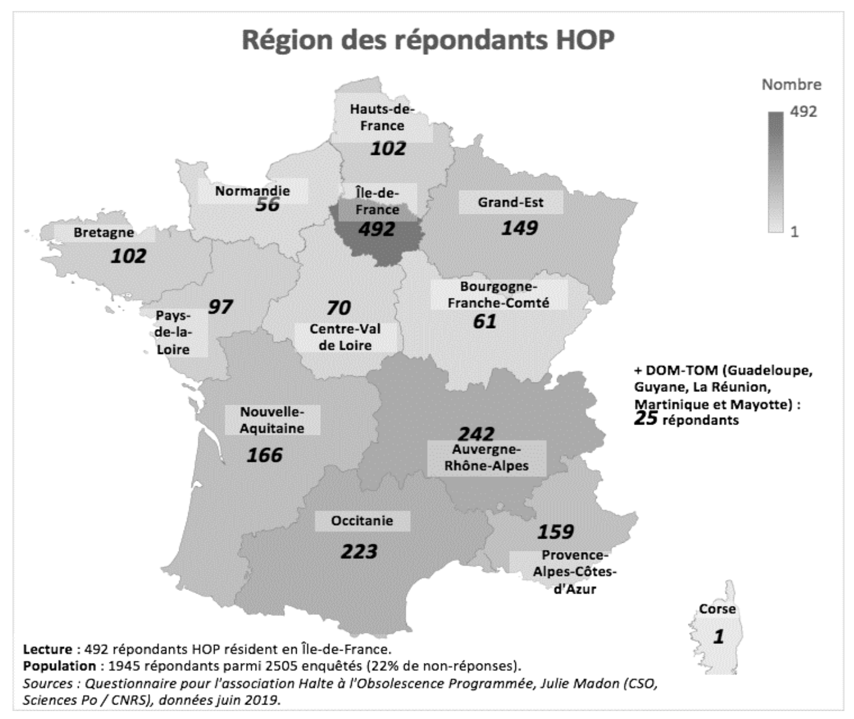
Lecture : 43% des répondants HOP résidant sur le territoire français sont tout à fait d'accord avec la phrase "Je fais ce qui est bon pour l'environnement, même si cela me prend plus de temps", contre 28% des Français.
Population : 1941 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (moins de 1% de non-réponses). 2348 parmi les 2362 enquêtés d'ELIPSS (1% de non-réponses), appelés "Français" ici.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; Enquête Styles de Vie et Environnement ELIPSS (2017).

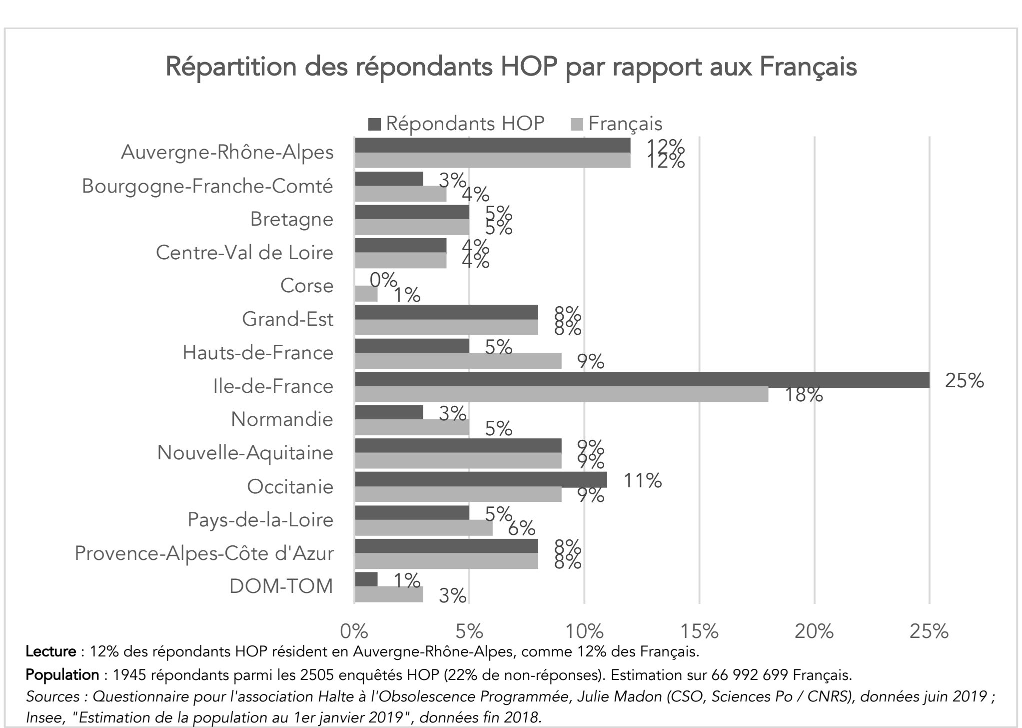


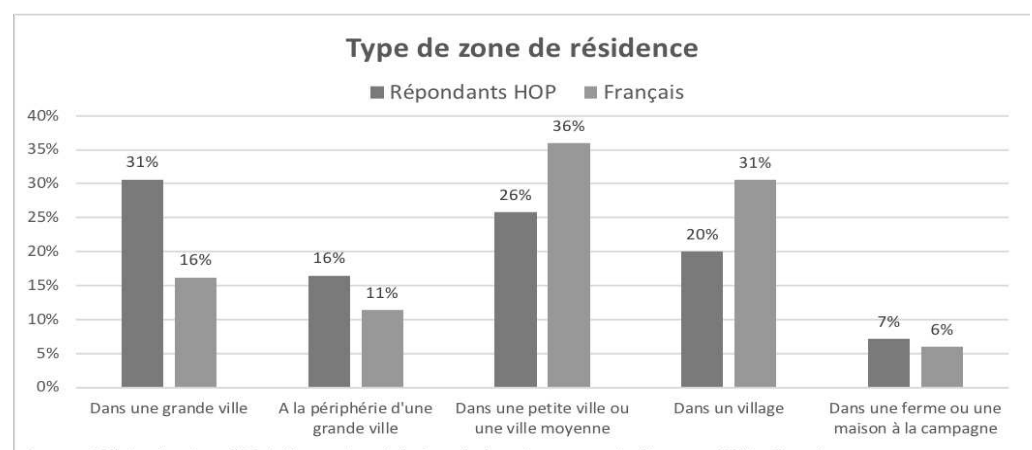
Lecture : 54% des répondants déclarent être des hommes.
Population : 2133 répondants sur 2505 enquêtés (15% de non-réponses).
Source : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019.



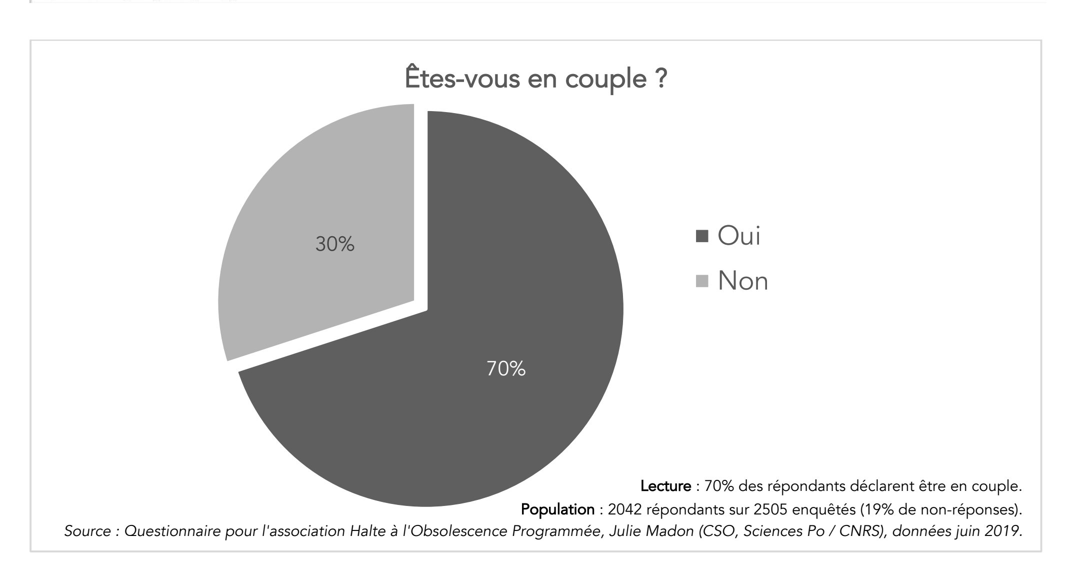
Lecture : 4% des répondants ont entre 16 et 25 ans.
Population : 2101 répondants parmi 2505 enquêtés (16% de non-réponses).
Source : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019.


Région des répondants HOP
Nombre
492
1
Hauts-de-France
102
Normandie
56
Île-de-France
492
Grand-Est
149
Bretagne
102
Pays-de-la-Loire
97
Centre-Val de Loire
70
Bourgogne-Franche-Comté
61
+ DOM-TOM (Guadeloupe, Guyane, La Réunion, Martinique et Mayotte) : 25 répondants
Nouvelle-Aquitaine
166
242
Auvergne-Rhône-Alpes
Occitanie
223
159
Provence-Alpes-Côtes-d'Azur
Corse
1
Lecture : 492 répondants HOP résident en Île-de-France.
Population : 1945 répondants parmi 2505 enquêtés (22% de non-réponses).
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019.

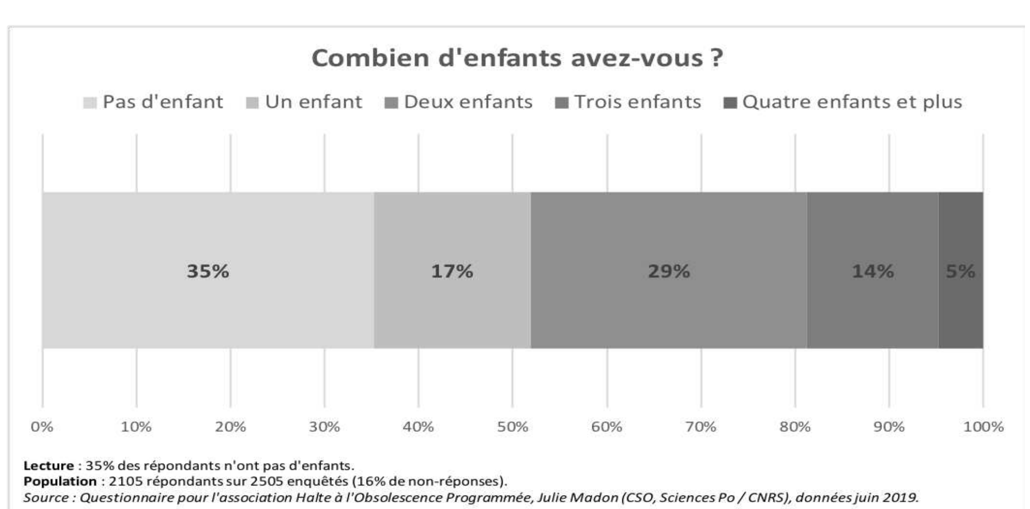

Répartition des répondants HOP par rapport aux Français
Répondants HOP
Français
Auvergne-Rhône-Alpes 12% 12%
Bourgogne-Franche-Comté 3% 4%
Bretagne 5% 5%
Centre-Val de Loire 4% 4%
Corse 0% 1%
Grand-Est 8% 8%
Hauts-de-France 5% 9%
Ile-de-France 25% 18%
Normandie 3% 5%
Nouvelle-Aquitaine 9% 9%
Occitanie 11% 9%
Pays-de-la-Loire 5% 6%
Provence-Alpes-Côte d'Azur 8% 8%
DOM-TOM 1% 3%
0% 5% 10% 15% 20% 25%
Lecture : 12% des répondants HOP résident en Auvergne-Rhône-Alpes, comme 12% des Français.
Population : 1945 répondants parmi les 2505 enquêtés HOP (22% de non-réponses). Estimation sur 66 992 699 Français.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; Insee, "Estimation de la population au 1er janvier 2019", données fin 2018.



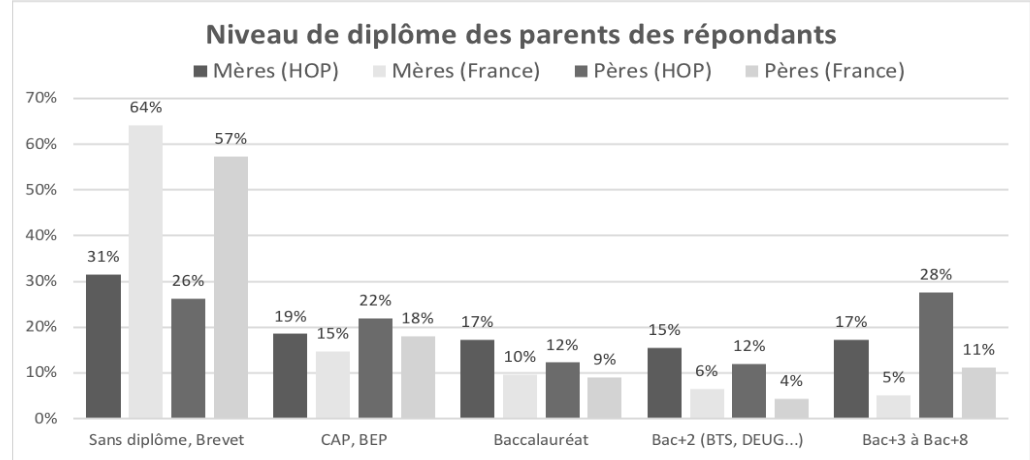
Lecture : 31% des répondants HOP résidant sur le territoire français vivent dans une grande ville, contre 16% des Français.
Population : 1933 répondants parmi les 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (1% de non-réponses). 2070 enquêtés de la European Social Survey résidant dans un département français, appelés "Français" ici.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; European Social Survey vague 8 (2015).



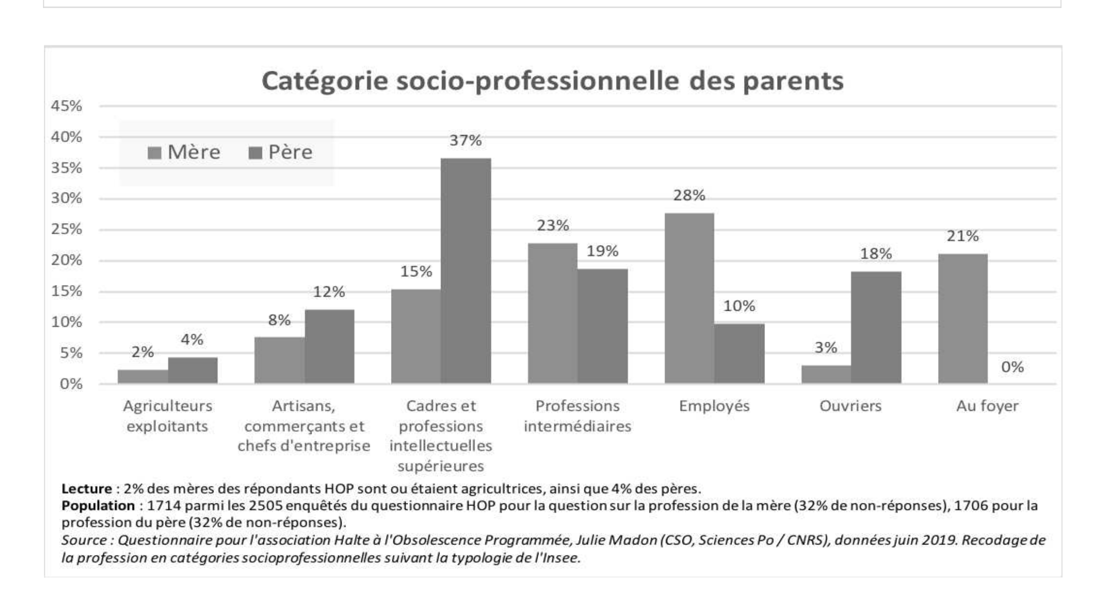
Lecture : 70% des répondants déclarent être en couple.
Population : 2042 répondants sur 2505 enquêtés (19% de non-réponses).
Source : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019.



Lecture : 35% des répondants n'ont pas d'enfants.
Population : 2105 répondants sur 2505 enquêtés (16% de non-réponses).
Source : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019.



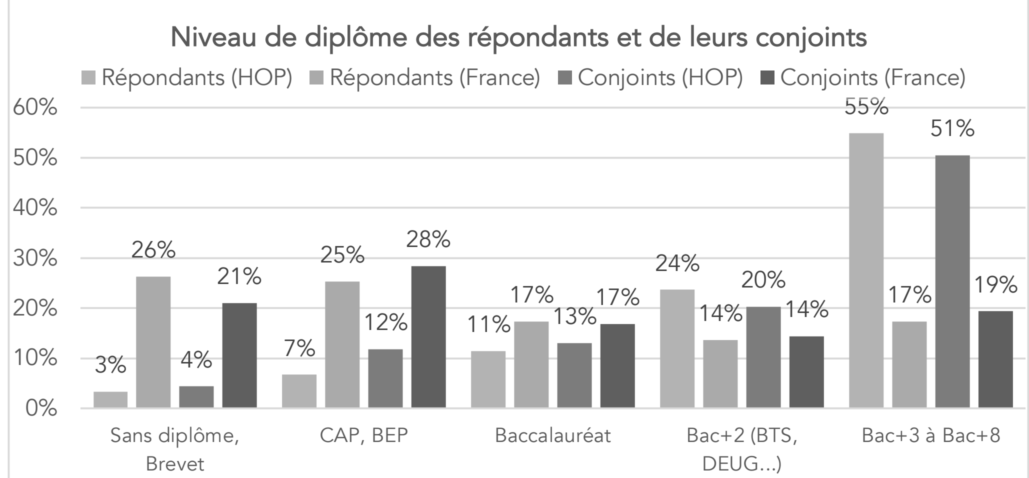
Lecture : 31% des mères des répondants HOP résidant sur le territoire français n'ont pas de diplôme ou un Brevet des collèges, contre 64% en moyenne.
Population : Parmi les 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français : 1712 pour la question sur le diplôme de leur mère (12% de non-réponses) ; 1688 sur celui de leur père (13% de non-réponses). Parmi les 2070 enquêtés de la European Social Survey résidant dans un département français, appelés "Français" ici : 1812 pour la question sur le diplôme de leur mère (12% de non-réponses), 1718 sur celui de leur père (17% de non-réponses).
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; European Social Survey vague 8 (2015).



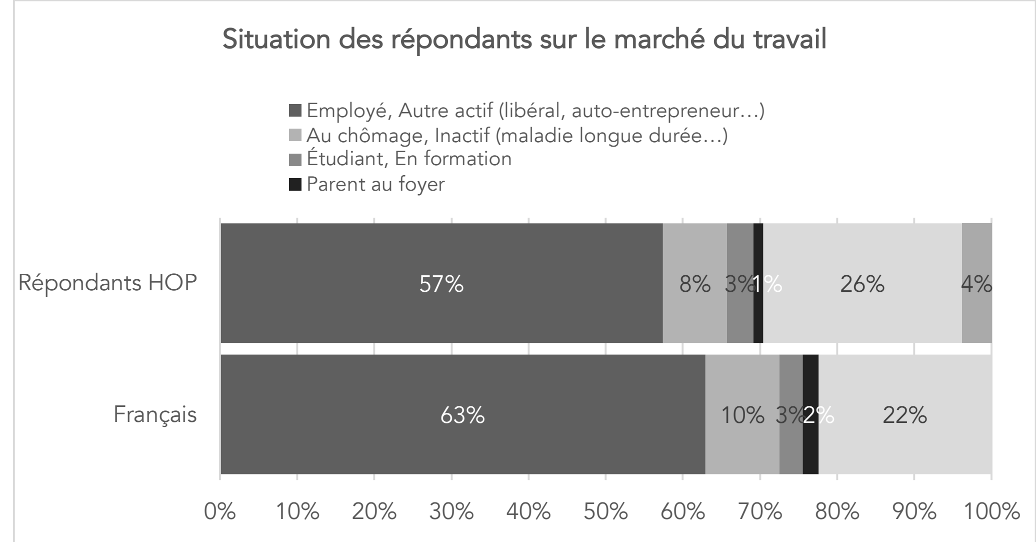
Lecture : 2% des mères des répondants HOP sont ou étaient agricultrices, ainsi que 4% des pères.
Population : 1714 parmi les 2505 enquêtés du questionnaire HOP pour la question sur la profession de la mère (32% de non-réponses), 1706 pour la profession du père (32% de non-réponses).
Source : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019. Recodage de la profession en catégories socioprofessionnelles suivant la typologie de l'Insee.

Catégories socio-professionnelles des parents des enquêtés

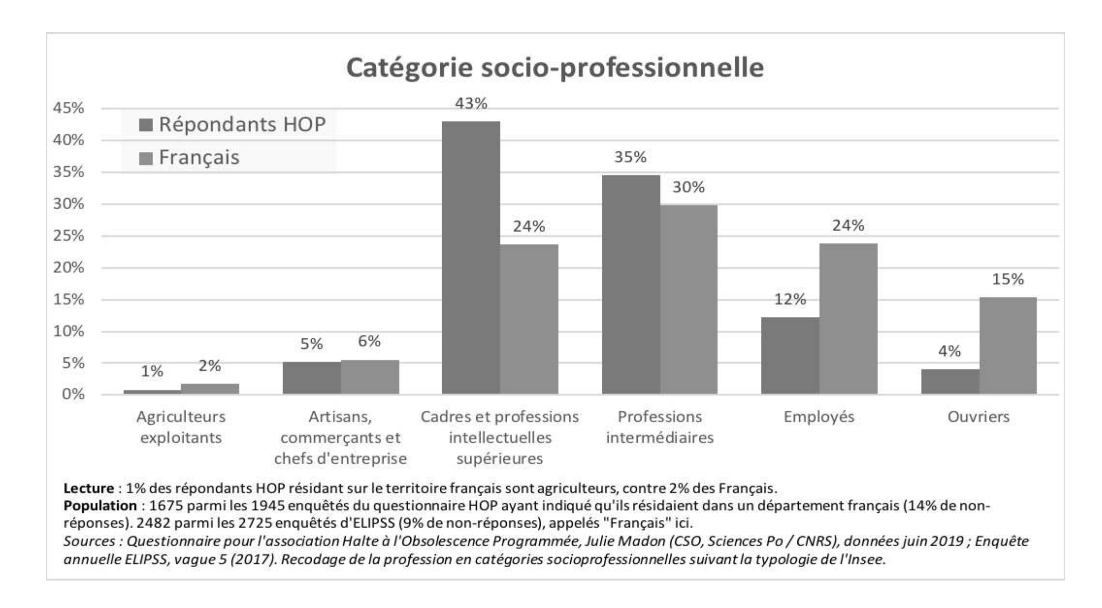
	Père							
Mère	Agriculteur	Artisan	Cadre	Intermédiaire	Employé	Ouvrier	*Non-réponse*	**Total**
Agricultrice	36	2	0	0	0	2	*0*	**40**
Artisane	3	52	18	20	10	20	*7*	**130**
Cadre	3	10	179	37	10	10	*15*	**264**
Intermédiaire	9	33	156	109	30	35	*19*	**391**
Employée	8	58	106	81	69	123	*30*	**475**
Ouvrière	0	3	6	8	6	27	*2*	**52**
Au foyer	13	41	121	53	35	80	*19*	**362**
Non-réponse	*3*	*8*	*39*	*11*	*8*	*15*	*707*	***791***
Total	**75**	**207**	**625**	**319**	**168**	**312**	***799***	**2505**



Lecture : 3% des répondants HOP résidant sur le territoire français n'ont pas de diplôme ou un Brevet des collèges, contre 26% en moyenne.
Population : Répondants (HOP) : 1898 parmi les 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (2% de non-réponses). Conjoints (HOP) : 1194 parmi les 1315 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français et qu'ils avaient un conjoint (9% de non-réponses). Répondants (France) : 2068 parmi les 2070 enquêtés de la European Social Survey résidant dans un département français (moins de 1% de non-réponses). Conjoints (France) : 1070 parmi les 1085 de la European Social Survey résidant dans un département français ayant un conjoint (1% de non-réponses)
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; European Social Survey vague 8 (2015).



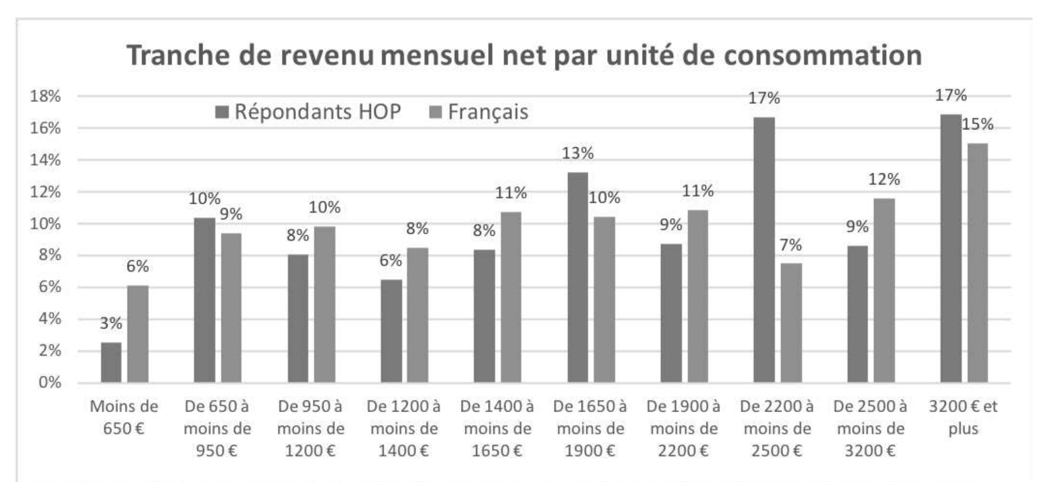
Lecture : 57% des répondants HOP résidant sur le territoire français sont en emploi, contre 63% des Français.
Population : 1930 répondants parmi les 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (1% de non-réponses). 2573 répondants sur les 2725 enquêtés d'ELIPSS (6% de non-réponses), appelés "Français" ici.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; Enquête annuelle ELIPSS, vague 5 (2017).



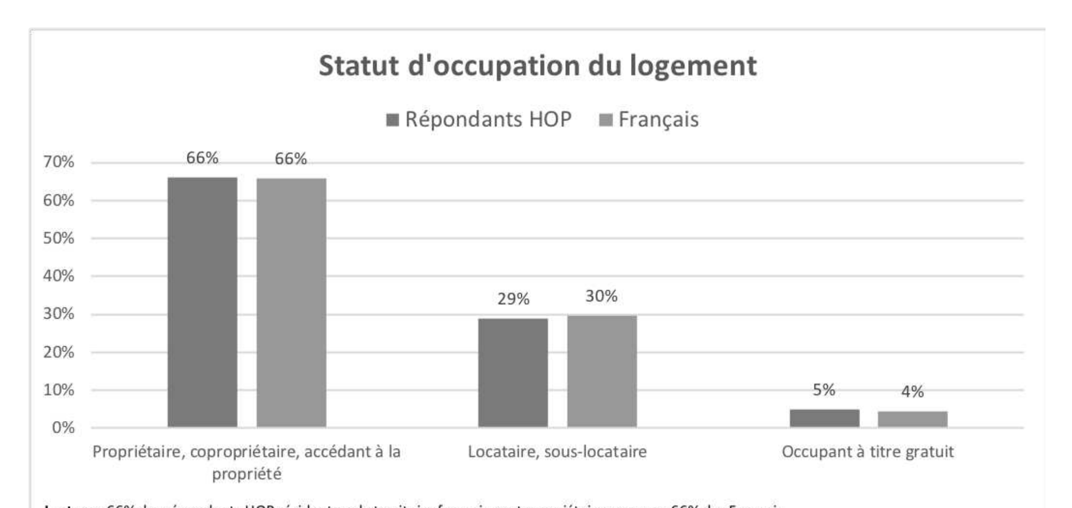
Lecture : 1% des répondants HOP résidant sur le territoire français sont agriculteurs, contre 2% des Français.
Population : 1675 parmi les 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (14% de non-réponses). 2482 parmi les 2725 enquêtés d'ELIPSS (9% de non-réponses), appelés "Français" ici.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; Enquête annuelle ELIPSS, vague 5 (2017). Recodage de la profession en catégories socioprofessionnelles suivant la typologie de l'Insee.

Secteurs d'activité des enquêtés de HOP

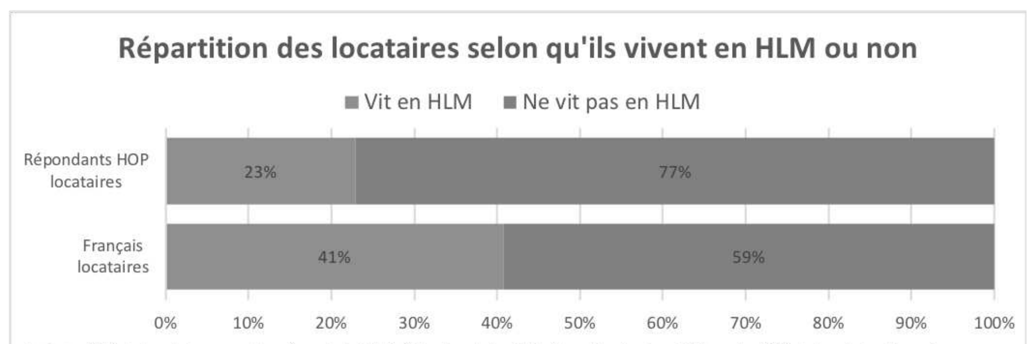
Secteur d'activité	**Nombre**	**Fréquence**
Agriculture, agroalimentaire	37	2%
Art et culture (dont : designers, artisans d'art, conservateurs de musée…)	57	4%
Audiovisuel, spectacle, cinéma (dont : producteurs, comédiens, costumiers…)	40	2%
Audit, conseil, expertise	53	3%
Banque, assurance, finances, comptabilité	51	3%
Bâtiment, aménagement du territoire	65	4%
Commerce et distribution	118	7%
Droit, justice, gestion de patrimoine	34	2%
Énergie	22	1%
Enseignement et recherche (dont : universitaires, instituteurs, proviseurs…)	247	15%
Environnement (dont : responsable RSE, coordinateur d'association environnementale…)	28	2%
Fonction publique	88	5%
Hôtellerie, tourisme, loisirs	42	3%
Industrie mécanique, électronique, électrotechnique	38	2%
Informatique, numérique et réseaux	134	8%
Maintenance, entretien	33	2%
Marketing, publicité, communication	31	2%
Matériaux, transformations, déchets	17	1%
Médical, industrie pharmaceutique	160	10%
Métiers du livre (dont : journaliste, correcteur, bibliothécaire, auteur…)	72	4%
Mode et beauté (dont : coiffeurs, couturiers, esthéticiens…)	7	0%
Sécurité et défense (dont : police, armement, administration pénitentiaire…)	33	2%
Social, services à la personne (dont : assistant social, auxiliaire de vie…)	118	7%
Transport et logistique (dont : ingénieur aéronautique, contrôleur de train, postier…)	83	5%
Non-réponse	*897*	*36%*
Total	**2505**	**100%**



Lecture : 3% des répondants HOP résidant sur le territoire français ont un revenu de moins de 650 € par unité de consommation dans leur ménage, contre 6% des Français.
Population : 1648 répondants parmi les 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (15% de non-réponses). 2389 répondants sur les 2725 enquêtés d'ELIPSS (12% de non-réponses), appelés "Français" ici.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; Enquête annuelle ELIPSS, vague 5 (2017).



Lecture : 66% des répondants HOP résidant sur le territoire français sont propriétaires, comme 66% des Français.
Population : 1903 répondants parmi les 1945 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français (2% de non-réponses). 2693 répondants sur les 2725 enquêtés d'ELIPSS (1% de non-réponses), appelés "Français" ici.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; Enquête annuelle ELIPSS, vague 5 (2017).



Lecture : 23% des locataires, parmi les répondants HOP résidant sur le territoire français, vivent en HLM, contre 41% des locataires Français.
Population : 536 répondants parmi les 551 enquêtés du questionnaire HOP ayant indiqué qu'ils résidaient dans un département français et qu'ils étaient locataires (3% de non-réponses). 775 répondants sur les 798 enquêtés d'ELIPSS ayant indiqué qu'ils étaient locataires (3% de non-réponses), appelés "Français locataires" ici.
Sources : Questionnaire pour l'association Halte à l'Obsolescence Programmée, Julie Madon (CSO, Sciences Po / CNRS), données juin 2019 ; Enquête annuelle ELIPSS, vague 5 (2017).

Annexe 4. Enquête ELPISS : tri croisé entre diplôme et situation sur le marché du travail

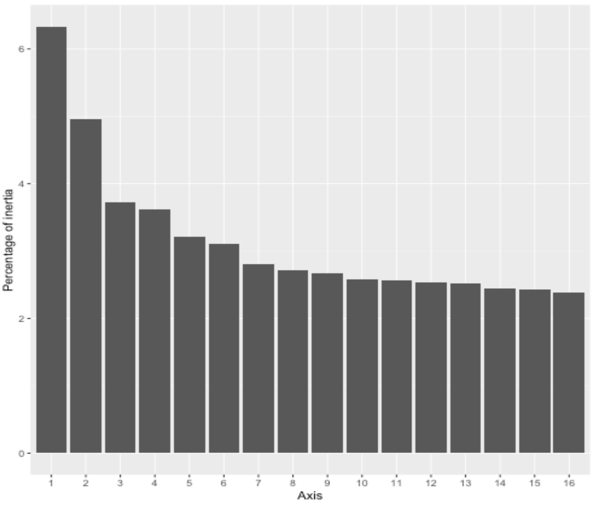
	Situation					
Diplôme	En emploi	Étudiant, en formation	Au chômage, inactif	Retraité	Au foyer	Total
Sans diplôme, Brevet	39%	1%	15%	39%	5%	100%
CAP, BEP	58%	1%	14%	25%	2%	100%
Bac	61%	6%	8%	22%	3%	100%
Bac+2	75%	4%	6%	15%	0%	100%
Bac +3 à +8	73%	3%	7%	16%	0%	100%
Total	63%	3%	10%	22%	2%	100%

Source : Enquête annuelle ELIPSS, vague 5 (2017), 2573 répondants sur les 2725 enquêtés (6% de non-réponses).

Annexe 5. Taux d'inertie et histogramme des valeurs propres des axes de l'ACM issue de l'enquête HOP

Axe	**Taux d'inertie**	**Cumul des taux d'inertie**	**Taux d'inertie modifié**	**Cumul des taux d'inertie modifiés**
1	6,30	6,30	56,32	56,32
2	5,00	11,30	24,16	80,48
3	3,70	15,00	6,74	87,22
4	3,60	18,60	5,76	92,98
5	3,20	21,80	2,65	95,63
6	3,10	25,00	2,07	97,70
7	2,80	27,80	0,73	98,43
8	2,70	30,50	0,49	98,93
9	2,70	33,10	0,38	99,31
10	2,60	35,70	0,21	99,52
11	2,60	38,30	0,18	99,70
12	2,50	40,80	0,13	99,83
13	2,50	43,30	0,10	99,93
14	2,40	45,80	0,04	99,97
15	2,40	48,20	0,02	99,99
16	2,40	50,60	0,01	100,00





Annexe 6. Tableaux des contributions des modalités actives aux axes de l'ACM issue de l'enquête HOP

Dans ces tableaux, je n'indique que les variables actives contribuant le plus à chaque axe. Contribution moyenne des variables aux axes 1 et 2 : 1,41. Multipliée par 1,5 = 2,11.

Tableau 39. Liste des variables actives contribuant le plus à l'Axe 1. Contributions 1,5 fois supérieures à la moyenne, soit supérieures à 2,11.

Variable	Modalité	Coord.	Contrib.	Cos2	Nb
TELEVISION	TELEVISION_Non	1,054	8,94	0,309	511
MICROONDES	MICROONDES_Non	0,682	5,93	0,245	811
ENJEUXOP	ENJEUXOP_Consommateur	-0,807	5,68	0,201	554
OBJETSNOUVEAUX	OBJETSNOUVEAUX_Oui	-0,878	5,05	0,166	417
ASSOECOLO	ASSOECOLO_Oui	0,655	4,44	0,167	659
SECHELINGE	SECHELINGE_Oui	-0,563	4,13	0,172	829
CLIMAT	CLIMAT_Peu	-0,788	4,1	0,135	420
CLIMAT	CLIMAT_Extremement	0,526	4,05	0,181	930
LAVEVAISSELLE	LAVEVAISSELLE_Non	0,562	3,67	0,145	738
MONTRECONNECTEE	MONTRECONNECTEE_Oui	-0,878	3,45	0,106	285
MICROONDES	MICROONDES_Oui	-0,359	3,13	0,245	1540
FOUR	FOUR_Non	0,947	3,05	0,091	216
RECUP	RECUP_Non	-0,565	2,94	0,106	585
LAVELINGE	LAVELINGE_Non	1,171	2,59	0,074	120
TELEVISION	TELEVISION_Oui	-0,293	2,48	0,309	1840
BONSPLANS	BONSPLANS_Non	0,409	2,36	0,103	899
SECHELINGE	SECHELINGE_Non	0,306	2,25	0,172	1522
VOTE	VOTE_Diversgauche	0,496	2,21	0,079	569
VOTE	VOTE_Diversdroite	-0,773	2,11	0,063	224

Tableau 40. Liste des variables actives contribuant le plus à l'Axe 2. Contributions 1,5 fois supérieures à la moyenne, soit supérieures à 2,11.

Variable	Modalité	Coord.	Contrib.	Cos2	Nb
JARDINAGE	JARDINAGE_Peu	0,775	9,81	0,317	812
FOUR	FOUR_Non	1,459	9,24	0,215	216
BRICOLAGE	BRICOLAGE_Peu	0,795	9,15	0,279	721
LAVEVAISSELLE	LAVEVAISSELLE_Non	0,682	6,9	0,213	738
JARDINAGE	JARDINAGE_Beaucoup	-0,434	5,55	0,313	1468
REPARE	REPARE_Non	1,176	4,89	0,112	176
FOURCOMBINE	FOURCOMBINE_Oui	0,869	4,37	0,105	288
BRICOLAGE	BRICOLAGE_Beaucoup	-0,361	4,15	0,268	1582
LAVELINGE	LAVELINGE_Non	1,283	3,97	0,089	120
RECUP	RECUP_Non	0,572	3,84	0,108	585
LAVEVAISSELLE	LAVEVAISSELLE_Oui	-0,312	3,16	0,213	1613
SECHELINGE	SECHELINGE_Oui	-0,413	2,84	0,093	829
OBJETSNOUVEAUX	OBJETSNOUVEAUX_Oui	0,542	2,46	0,063	417
MICROONDES	MICROONDES_Non	0,387	2,45	0,079	811
USERCORDE	USERCORDE_Non	0,874	2,35	0,053	153
COUTURE	COUTURE_Beaucoup	-0,495	2,31	0,061	470

Annexe 7. Tableaux des coordonnées des modalités illustratives de l'ACM issue de l'enquête HOP

Tableau 41. Liste des variables supplémentaires de l'Axe 1 aux plus fortes coordonnées positives puis négatives. Coordonnées supérieures à la moyenne, la valeur absolue de la moyenne étant de 0,20.

Variable	Modalité	Coord.	Cos2	Nb	V.test
REVENU	REVENU_0_1200EUR	0,424	0,031	349	8 570
AGE	AGE_16_35ans	0,397	0,037	451	9 370
PROPRIETAIRE	PROPRIETAIRE_Non	0,369	0,058	699	11 630
MENAGE	MENAGE_Celibataire	0,341	0,018	318	6 550
AUCUNEASSO	AUCUNEASSO_Non	0,335	0,091	1054	14 650
DIPLOMEPARENTS	DIPLOMEPARENTS_Superieur	0,269	0,04	841	9 750
MENAGE	MENAGE_Couple	0,218	0,009	385	4.670
GENRE	GENRE_Femme	0,215	0,032	962	8.670
DIPLOME	DIPLOME_LICENCEplus	0,209	0,041	1136	9.800
MENAGE	MENAGE_Parentseul	0,202	0,006	283	3 630
PARENTS	PARENTS_CSPplus	0,175	0,026	1080	7.820
GEO	GEO_Metropole	0,118	0,01	985	4 850
REVENU	REVENU_1200_2500EUR	0,038	0,001	890	1 420
AGE	AGE_36_45ans	0,028	0	348	0,570
Plus fortes coordonnées négatives					
PARENTS	PARENTS_inconnu	-0,201	0,015	645	-5 990
DIPLOME	DIPLOME_inconnu	-0,204	0,006	302	-3 790
REVENU	REVENU_inconnu	-0,209	0,016	616	-6 050
PROPRIETAIRE	PROPRIETAIRE_inconnu	-0,22	0,008	324	-4 270
GEO	GEO_inconnu	-0,24	0,008	280	-4 270
AGE	AGE_inconnu	-0,257	0,008	250	-4 300
AUCUNEASSO	AUCUNEASSO_Oui	-0,321	0,071	959	-12 900

Tableau 42. Liste des 20 variables supplémentaires de l'Axe 2 aux plus fortes coordonnées positives puis négatives. Coordonnées supérieures à la moyenne, la valeur absolue de la moyenne étant de 0,16.

Variable	Modalité	Coord.	Cos2	Nb	V.test
MENAGE	MENAGE_Celibataire	0,595	0,055	318	11 400
PROPRIETAIRE	PROPRIETAIRE_Non	0,396	0,066	699	12 470
AGE	AGE_16_35ans	0,301	0,022	451	7 120
MENAGE	MENAGE_Couple	0,3	0,018	385	6 430
GEO	GEO_Metropole	0,213	0,033	985	8 760
MENAGE	MENAGE_inconnu	0,208	0,007	321	4 010
AUCUNEASSO	AUCUNEASSO_inconnu	0,179	0,005	338	3 560
PROPRIETAIRE	PROPRIETAIRE_inconnu	0,174	0,005	324	3 380
REVENU	REVENU_0_1200EUR	0,165	0,005	349	3 340
PARENTS	PARENTS_inconnu	0,161	0,01	645	4 810
Plus fortes coordonnées négatives					
AUCUNEASSO	AUCUNEASSO_Non	-0,167	0,023	1054	-7 290
AGE	AGE_56_65ans	-0,211	0,012	507	-5 370

PROPRIETAIRE	PROPRIETAIRE_Oui	-0,251	0,082	1328	-13 850
MENAGE	MENAGE_Famille	-0,364	0,106	1044	-15 790
GEO	GEO_Rural	-0,366	0,042	556	-9 880

Annexe 8. Exemple d'une grille d'entretien de l'enquête « Pratiques domestiques »

De manière classique, la grille d'entretien a fait l'objet de nombreux remaniements, au fil de l'avancée du terrain, et selon les interlocuteurs que je rencontrais. Je présente ici l'une de mes grilles d'entretien telle qu'elle était adressée à des individus que j'avais rencontrés parce qu'ils avaient apporté un objet en panne à un Repair Café. Il s'agit des notes que j'utilisais telles quelles. La plupart des « questions » ne sont pas formulées, il s'agit davantage de rappels, pour éviter une formulation trop rigide qui ressemblerait à un questionnaire, et pour m'éviter de prendre trop de temps à lire ma grille. Les entretiens étant semi-directifs, toutes les questions n'ont pas été systématiquement abordées, et l'ordre n'a été que très peu respecté : je commençais toujours par la première question, celle de savoir si les individus ont déjà réfléchi à la durée de vie d'un de leurs objets. Puis selon les réponses, je suivais le fil de l'enquêté, parfois en abordant directement le parcours biographique, d'autres fois en parlant des négociations avec l'entourage, etc.

Introduction

Entretien totalement anonyme. Aucune obligation de me répondre. Il n'y a pas de réponses fausses.
Je cherche des expériences concrètes, exemples, pas discours ; quitte à parler chiffons.
Ma recherche : durée de vie des objets (combien de temps on garde, comment on jette ou répare, etc.)

Rapport aux objets

Question de la durée de vie : vous vous l'êtes déjà posée ?
D'où ça vient ? Évolution ? Ressources qui ont aidé à ça, changement de discours des médias, etc. ?
Passe par quelles pratiques, quelles astuces pour faire durer les objets ?
Objets où c'est plus compliqué ?
Quelles ressources : achat (reconnaître la durée de vie ; astuces ? forums ? Que Choisir ?), occasion, enseignes, garanties, marques spéciales, astuces pour prendre soin ?
Quelles négociations avec la famille/amis/voisins : même longueur d'ondes ou pas ? objets qui circulent entre vous ? réparation ?

Dans la maison

Trois derniers objets qui ont arrêté de fonctionner ou se sont usés dans la maison : lesquels, depuis combien de temps, fait quoi avec ?
Tour de la maison : présentez-moi les objets, depuis combien de temps vous les avez, racontez-moi leur histoire.

Prendre des photos ; mettre étiquettes devant objet ; les mettrai dans ma thèse ou pas

Thèmes :
1. Un endroit où tu stockes des objets que tu n'utilises pas ;
2. L'objet que tu as depuis le plus longtemps ;
3. L'objet qui est arrivé le plus récemment dans ta maison ;
4. Un objet auquel tu tiens ;
5. Un objet auquel tu ne tiens pas particulièrement

Commentaires : lieu de procuration ; date ; prix ; réparations et transformations ; projections futures

Biographie en lien avec les objets : timeline

Cadrage : nationalité des parents ; profession ; religion ; politique ; région ; année naissance
Enfance : objets présents dans la maison ; souvent des nouveautés ; cadeaux
Premiers objets à soi
Première installation, déménagements, premier travail, mise en couple
Objets qui ont compté à ces moments-là

Repair Café

Objet apporté ; comment s'est passé le parcours, de l'attente à la réparation ; discuté avec des gens de l'attente, fait quoi pendant ? ; discuté avec le réparateur, comment ça s'est passé ?
Appris comment ça marchait, quelle panne ? impression générale
Aurait fait quoi s'il n'y avait pas eu le Repair Café ?

Données sociographiques

Couple ; nombre d'enfants ; combien personnes habitent dans ce logement
Habitation : code postal ; propriétaire/locataire ; HLM ; surface ; nombre de pièces ; résidence secondaire
Diplôme ; diplôme du conjoint
Profession ; profession du conjoint
Revenu (soi + conjoint) mensuel net + estimation des postes de dépense par mois (et dans lesquels aimerait payer moins/plus, priorités)
Politique (gauche-droite) ; engagements associatifs ou autres

Annexe 9. Liste des codes créés pour l'analyse des entretiens

J'ai créé tous ces codes *in situ*, c'est-à-dire au fil de la lecture des entretiens. Ces catégories ne préexistaient donc pas à l'analyse : elles ont été construites durant la confrontation avec le matériau d'enquête. J'ai choisi de n'attribuer qu'un code par verbatim analysé. Un total de 1690 verbatims sont organisés dans ces thématiques.

Thème et code	Nombre de verbatims
Méthodologie	**52**
Autres	4
Biais	1
Cadrage	2

Cadrer l'entretien	3	
Cohérence	5	
Don en entretien	5	
Excuses sur le rangement	2	
Pas important	8	
Photo-élicitation	2	
Relation d'enquête	1	
Souvenir	7	
Suivi familles	12	
Achat		**224**
Achats d'occasion	31	
Circuits alternatifs	14	
Critères à l'achat	22	
Distributeurs	13	
Goût pour le shopping	9	
Images de marques	33	
Pas trop cher car va pas durer	8	
Promotions	4	
Qualité vs prix	31	
Ressources pour choisir un objet qui dure	59	
Attachement et mémoire		**71**
Détachement	11	
Faire avec	8	
Garder sans attachement	7	
Habitude	6	
Traces	2	
Usage et style de vie	4	
Variations	26	
Vie en meublé	7	
Bricolage		**41**
Apprentissage	19	
Des compétences et des limites	10	
Outils et atelier	1	
Plaisir de bricoler	7	
Ruses du consommateur	4	
Budget		**14**
Budgétiser pour faire face au pannes	2	
Faibles revenus et déconsommation	7	
Faibles revenus et qualité	1	
Structure des dépenses	4	
Covid-19		**32**
Déménagement	1	
Nouvelles négociations	1	
Ralentissement achats	9	
Ralentissement réparation	6	
Réinvestissement de l'intérieur	15	
Déconsommer		**65**
DIY	1	
Garder l'ancien	7	

Ne pas posséder	21	
Profil du récupérateur	7	
Rafraîchir sans remplacer	11	
Revoir ses besoins	18	
Évolutions historiques		**49**
Générations	29	
Objets	20	
Facteurs de remplacement		**43**
Dangerosité	2	
Énergivore	3	
Mauvaise manipulation	6	
Mode et innovation	14	
Obsolescence programmée	12	
Opportunités	2	
Risque que ça retombe en panne	1	
Satisfaction de la durée de vie	2	
Urgence	1	
Facteurs de réparation		**122**
Âge	1	
Esthétique	5	
Facilité anticipée	22	
Mimétisme social	1	
Motivations	9	
Petites bricoles de routine	7	
Prix	1	
Réflexe	4	
Réparateurs professionnels	19	
Réparation trop chère	28	
Ressources et tutoriels	19	
Utilité	6	
Groupe FB Réparation		**2**
Arrivée sur le groupe	1	
Impact du groupe FB	1	
Inertie		**27**
Adaptation de l'usage	14	
Objets en stand-by	13	
Négociations ménage		**78**
Décisions autour des objets	21	
Droit de regard social sur les objets	1	
Enfants	26	
Genre	18	
Gestion de l'argent	6	
Maniaquerie	6	
Parcours		**113**
(Dés)investissement dans le logement	10	
Évènements et objets	32	
Évolutions biographiques de la consommation	28	
Milieu modeste et sobriété	6	

Socialisation	37	
Pression sociale		**99**
Cadeaux et complications	15	
Influence de l'entourage	36	
Influence sur l'entourage	16	
Légitimation de la pratique	10	
Manières de se situer	1	
Stigmatisation	21	
Repair Café		**219**
Accès	21	
Auto-étude	3	
Bénévole à plein temps	3	
Concurrence professionnels	4	
Création	6	
Expérience apportants	10	
Expérience bénévoles	15	
Histoire	3	
Impact	57	
Lien social	7	
Modèle économique	5	
Objets apportés	17	
Occasion qui fait le larron	4	
Parcours de l'apportant	7	
Profils d'apportants	6	
Profils de bénévoles	6	
Raison d'être	13	
Réseau autour du Repair	14	
Succès et médias	8	
Tensions du public	7	
Tensions entre bénévoles	3	
Représentations		**113**
Durée de vie théorique	15	
Évaluations et comptabilisations	12	
Idée d'épuiser l'objet	4	
Intérêt militant sur les responsabilités des entreprises	1	
Liens avec l'alimentation	7	
Liens avec le zéro déchet	6	
Liens avec l'écologie	16	
Militantisme du quotidien	3	
Moments où on pense à la DDV	10	
Opinion sur l'OP	14	
Religion et objets	4	
Remplacement par le SAV plutôt que réparation	2	
Se situer en tant que consommateur	2	
Valeurs	17	
Réseaux et ressources		**107**
Ami	1	

Amis	1	
Discours public	8	
Diversité	22	
Famille	13	
Freins à certaines ressources	4	
HOP	18	
Internet	2	
Label LongTime	3	
Médiatisation	9	
Province	3	
Proximité	1	
Rien de Neuf	6	
Sensibilisation	1	
Solitaire	5	
Voisins	10	
Stocker		**58**
Effet pervers	1	
Espace limité	13	
Lieux	6	
Minimalisme	17	
Peut être utile	4	
Pièces pour bricoler	4	
Sensation d'encombrement	13	
Styles d'intérieurs		**41**
Description	21	
Faible intérêt	1	
Styles de vie	19	
Travail du consommateur		**35**
Efforts	12	
Vécu de la panne	23	
Vivre avec ses objets		**85**
Déplacement d'objets	7	
Différence de traitement selon les objets	12	
Entretenir	34	
Hériter	5	
Se débarrasser	27	
Total général		**1690**

Annexe 10. Tableau des enquêtés

Dans le tableau ci-dessous figurent les caractéristiques des 60 interviewés de l'enquête « Pratiques domestiques ». Quelques précisions doivent être faites pour faciliter la lecture :

1. La colonne « Origine » spécifie le milieu social d'origine de l'enquêté. J'emploie ici la classification que je fais depuis le début de la thèse, et que j'ai expliquée dans le Chapitre 1 et le Chapitre 2. J'indique une origine « aisée » quand au moins l'un des parents de l'enquêté a été cadre ; « moyenne » quand au moins l'un des parents a exercé une profession intermédiaire ; « modeste » quand les deux parents sont ouvriers, employés, artisans ou agriculteurs.
2. La colonne « Recruté *via* » indique le canal de recrutement de l'enquêté. J'ai fait le choix de ne pas spécifier le type de Repair Café afin de garantir l'anonymat des enquêtés. Je note « Groupe FB » pour le Groupe Facebook Réparation (présenté en Chapitre 3).
3. La colonne « Code postal » détaille le code postal du lieu de résidence principale de l'enquêté. J'ai indiqué, par les niveaux de gris foncé à blanc, si elle se situait à Paris, en banlieue, dans une autre région de France ou à l'étranger.
4. La colonne « Surface par hab. » indique la taille de la résidence principale divisée par le nombre d'habitants à temps plein.
5. Dans la colonne « Ménage », je distingue six catégories : les individus qui vivent au domicile de leurs parents (« Parents »), en colocation, seules (elles peuvent toutefois avoir des conjoints non-cohabitants), en couple, en famille (c'est-à-dire en couple avec enfants, dont le nombre est indiqué entre parenthèses), et en famille monoparentale (« Mono »).
6. La colonne « Revenu par UC » présente le revenu mensuel net arrondi du ménage par unité de consommation. Brieuc et Claire risquant d'être reconnaissables par les enquêtés du terrain, je n'ai pas indiqué leur revenu, qui est la donnée la plus sensible.
7. Enfin, dans la colonne « Régime de longévité », j'indique le (ou les) régime(s) de longévité dont les enquêtés sont les plus proches. Je les ai déjà tous faits figurer au fil des portraits tout au long de la thèse, mais cette colonne permet de mettre cela à plat.

Nom	Âge	Origine	Diplôme	Profession	Recruté *via*	Code postal	Surface par hab.	Ménage	Revenu par UC	Conjoint	Profession conjoint	Régime de longévité
Adélaïde	67	Aisé	≤ Bac	Agente administrative – Retraite	Repair Café	75	43m²	Seul	1 380 €	-	-	Retraitée
Alba	25	Moyen	≥ Bac+5	Chargée de recherche – Stage	Repair Café	75	16m²	Seul	900 €	-	-	Décroissant
Alexandre	35	Aisé	Bac+2/4	Technicien audiovisuel	Repair Café	92	21m²	Famille (2)	1 950 €	Marion	Infirmière	Classique

Amandine	30	Moyen	≥ Bac+5	Ingénieure chargée d'affaires environnement	Repair Café	91	32m²	Parents	1 230 €	-	-	Récupératrice
André	76	Aisé	Bac+2/4	Éditeur de magazines professionnels – Retraite	HOP	78	98m²	Couple	2 600 €	Régine	Professeure de patinage artistique	Consumériste / Bricoleur
Andrej	41	Populaire	≤ Bac	Technicien audiovisuel	Boule de neige	78	30m²	Famille (2)	2 860 €	Louise	Ingénieure des affaires	Bricoleur
Anne-Laure	36	Moyen	≥ Bac+5	Mère au foyer	Rien de Neuf	75	19m²	Famille (1)	1 920 €	Florian	Physicien en start-up	Mère-soin
Annie	83	Aisé	≤ Bac	Correctrice, photographe et maquettiste – Retraite	Repair Café	75	25m²	Seul	2 250 €	-	-	Retraitée
Arnaud	47	Aisé	≤ Bac	Dépose des brevets d'invention - Chômage	HOP	78	60m²	Seul	600 €	-	-	Citadin
Baptiste	24	Aisé	≥ Bac+5	Contrôleur de gestion – Stage	Repair Café	75	13m²	Seul	1 200 €	-	-	Décroissant
Béatrice	40	Populaire	≥ Bac+5	Directrice générale des services d'une commune	Rien de Neuf	04	70m²	Seul	3 000 €	-	-	Mère-soin
Bérangère	36	Populaire	≥ Bac+5	Responsable d'hébergement – Au foyer	Rien de Neuf	69	28m²	Famille (3)	1 460 €	Éric	Community manager	Mère-soin
Bernard	60	Aisé	≥ Bac+5	Ingénieur système – Chômage	HOP	Munich	93m²	Couple	10 000 €	Micheline	Juriste	Installé
Bintou	34	Populaire	Bac+2/4	Éducatrice spécialisée	Repair Café	78	18m²	Mono (4)	960 €	-	-	Récupératrice
Brieuc	49	Aisé	≥ Bac+5	Enseignant-chercheur	Repair Café	75	-	Famille (2)	-	Hélène	Haut fonctionnaire	Bricoleur
Bruno	56	Aisé	≥ Bac+5	Commercial – Chômage	HOP	78	18m²	Seul	440 €	-	-	Décroissant
Catherine	55	Aisé	Bac+2/4	Chargée d'études – Au foyer	Boule de neige	75	13m²	Famille (3)	2 000 €	Yves	Architecte	Amatrice
Céline	43	Aisé	Bac+2/4	Gestionnaire achats	Repair Café	92	19m²	Famille (2)	2 860 €	Sébastien	Informaticien	Classique
Chantal	53	Populaire	≤ Bac	Petits boulots (ménage, coach zéro déchet…)	Rien de Neuf	01	29m²	Famille (5)	1 070 €	Bertrand	Commercial	Récupératrice
Christophe	44	Populaire	≤ Bac	Animateur en école maternelle	Repair Café	91	40m²	Seul	1 550 €	-	-	Classique
Claire	37	Moyen	≥ Bac+5	Assistante juridique en cabinet d'avocats	Repair Café	92	20m²	Colocation	-	-	-	Bricoleur
Claudie	60	Aisé	≥ Bac+5	Professeure d'Arts plastiques et d'Histoire de l'art au lycée	Repair Café	75	78m²	Seul	3 500 €	-	-	Amatrice
Clémence	37	Moyen	≥ Bac+5	Masterante en « formation des adultes »	Rien de Neuf	35	47m²	Seul	1 750 €	-	-	Décroissant
Colette	83	Aisé	≥ Bac+5	Enseignante-chercheure – Retraite	Repair Café	75	170m²	Seul	3 300 €	-	-	Retraitée
Cyril	39	Populaire	≤ Bac	Auto-entrepreneur dans le nettoyage	Groupe FB	59	30m²	Famille (1)	1 670 €	Annelise	Commerciale	Bricoleur
Danielle	70	Populaire	≥ Bac+5	Médecin – Retraite	Repair Café	75	35m²	Seul	2 000 €	-	-	Citadin
Diego	27	Aisé	≥ Bac+5	Assistant-réalisateur, scénariste, journaliste	Repair Café	75	-	Colocation	950 €	-	-	Décroissant
Dominique	54	-	≤ Bac	Assistante maternelle – Chômage	Repair Café	92	-	Mono (1)	1 000 €	-	-	Récupératrice

Elisabeth	54	Aisé	Bac+2/4	Formatrice, biographe et organisatrice de spectacles	HOP	92	115m²	Seul	2 350 €	-	-	Décroissant
Erika	29	Aisé	≥ Bac+5	Serveuse à temps partiel	Rien de Neuf	75	9m²	Couple	1 000 €	Adrien	Diplômé d'école d'ingénieur – Chômage	Décroissant
Flavia	49	Populaire	Bac+2/4	Secrétaire administrative en reconversion	HOP	92	35m²	Famille (1)	2 800 €	Marc	Ingénieur informaticien	Classique
Florence	52	Aisé	≥ Bac+5	Professeure des écoles – Au foyer	Boule de neige	75	17m²	Famille (3)	1 880 €	Samuel	Documentariste	Mère-soin
Gaëtan	31	Populaire	≥ Bac+5	Ingénieur informatique – Chômage	Repair Café	75	33m²	Seul	2 500 €	-	-	Bricoleur
Geneviève	70	Populaire	Bac+2/4	Infirmière – Retraite	Repair Café	9	44m²	Seul	2000 €	-	-	Retraitée
Ghyslaine	57	Moyen	≥ Bac+5	Ingénieure cartographe	Repair Café	75	43m²	Seul	4 100 €	-	-	Retraitée
Ginette	81	Aisé	Bac+2/4	Visiteuse médicale – Retraite	Repair Café	75	77m²	Seul	3 000 €	-	-	Retraitée
Guillaume	28	Moyen	≤ Bac	Comédien	Repair Café	75	22m²	Seul	1 320 €	-	-	Mère-soin
Gwenaëlle	46	Moyen	≥ Bac+5	Professeure d'Espagnol en collège	Rien de Neuf	79	42m²	Famille (1)	1 530 €	Renaud	Magasinier	Mère-soin
Isabelle	48	Aisé	≥ Bac+5	Mère au foyer	Rien de Neuf	92	29m²	Famille (2)	1 400 €	Ludovic	Ingénieur technico-commercial	Mère-soin
Jean-Pierre	72	Aisé	≥ Bac+5	Enseignant-chercheur – Retraite	HOP	75	-	Seul	3 000 €	-	-	Bricoleur
Jérémie	25	Aisé	≥ Bac+5	Diplômé d'école de commerce – Chômage	Repair Café	75	-	Colocation	1 500 €	-	-	Décroissant
Jérôme	39	Moyen	≥ Bac+5	Technicien d'exploitation	Groupe FB	78	28m²	Couple	1 200 €	Malaïka	Cadre – Chômage	Bricoleur
Juliette	23	Aisé	≥ Bac+5	Étudiante en Master Développement durable	Boule de neige	75	22m²	Parents	-	-	-	Décroissant
Karl	59	Aisé	≤ Bac	Encadrant technique – Chômage	HOP	94	65m²	Seul	1 100 €	-	-	Décroissant / Bricoleur
Lucien	44	Aisé	≥ Bac+5	Économiste à son compte	HOP	93	-	Seul	1 250 €	-	-	Bricoleur
Manon	26	Populaire	≥ Bac+5	Chargée de mission environnement – Stage	HOP	75	18m²	Seul	1 200 €	-	-	Décroissant
Manuela	76	Moyen	Bac+2/4	Traductrice – Retraite	Repair Café	92	51m²	Seul	1 300 €	-	-	Récupératrice
Michèle	61	Populaire	≤ Bac	Employée d'assurance – Retraite	Repair Café	94	-	Famille (1)	1 250 €	Guy	Aide-technicien	Retraitée
Mireille	74	Moyen	≥ Bac+5	Chargée d'études – Retraite	Repair Café	78	90m²	Seul	5 100 €	-	-	Retraitée
Pascal	46	Populaire	Bac+2/4	Chef de projet bâtiment, apiculteur et apithérapeute	Groupe FB	04	38m²	Famille (2)	1 670 €	Marie	Prévisionniste	Bricoleur
Patrice	54	Populaire	Bac+2/4	Chef de projet évènementiel dans un centre de congrès	Repair Café	92	70m²	Couple	4 470 €	Sylvie	Assistante commerciale	Amatrice
Pauline	47	Moyen	≥ Bac+5	Anesthésiste	Repair Café	75	21m²	Famille (2)	5 040 €	Denis	Documentariste	Mère-soin

Rachel	41	Populaire	Bac+2/4	Professeure de flûte traversière	Rien de Neuf	13	$20m^2$	Mono (2)	1 280 €	-	-	Mère-soin
Romain	26	Moyen	≥ Bac+5	Ingénieur de recherche	Repair Café	75	-	Seul	1 700 €	-	-	Bricoleur
Serge	62	Moyen	Bac+2/4	Directeur de rédaction	HOP	93	$100m^2$	Couple	4 000 €	Laura	Cadre informatique	Consumériste
Tatiana	40	Aisé	≥ Bac+5	Coach en orientation	Repair Café	75	$23m^2$	Seul	2 000 €	-	-	Amatrice
Thierry	66	Moyen	≤ Bac	Directeur commercial – Retraite	Boule de neige	75	$75m^2$	Seul	7 500 €	-	-	Retraitée
Tina	48	Moyen	≥ Bac+5	Coach en écriture	Repair Café	75	$25m^2$	Seul	2 000 €	-	-	Bricoleur
Valentine	24	Populaire	≥ Bac+5	Étudiante en cabinet d'avocats – Stage	Repair Café	75	$22m^2$	Seul	950 €	-	-	Décroissant
Valérie	55	Aisé	Bac+2/4	Bibliothécaire en bibliothèque universitaire	Boule de neige	75	-	Seul	1 900 €	-	-	Récupératrice

Annexe 11. Quelques expressions récurrentes chez les enquêtés autour des pratiques de longévité

Expression	Enquêtés	Contexte de mention de l'expression	Sources écrites	Exemple de définition
« Obsolescence programmée »	**30**, tous revenus, âges, diplômes confondus	Amène certains à formuler pour la première fois la question de la durée de vie. Peut décourager d'adopter des pratiques de longévité car ils supposent que leur objet sera de toutes façons victime d'une obsolescence indépendante de leur volonté… voire remplacent même par anticipation (au moins 3 cas).	Médias, associations écologistes et consuméristes	« L'obsolescence programmée est la réduction volontaire de la durée de vie d'un produit afin d'en accélérer le renouvellement » - HOP[239]
« Zéro déchet »	**16**, dont majorité (13) de femmes	Pour évoquer des pratiques qu'ils essaient d'adopter, mais aussi mentionner des structures qui accompagnent les pratiques de zéro déchet, comme Zero Waste ou le défi Familles Zéro Déchet. Souvent relié au fait de privilégier le seconde-main, d'emprunter plutôt que d'acheter, de garder longtemps, de ne pas jeter parce que ça peut servir.	Associations écologistes	« Pratiques que l'on peut mettre en place pour réduire les déchets (emballages, plastiques, produits à usage unique…) et le gaspillage (des objets, des ressources, alimentaire…) » - Zero Waste[240].
« Minimalisme »	**9**, dont 5 aux revenus <1300 €	Encourage à désencombrer chez soi en débarrassant grâce à des méthodes : « méthode Marie Kondo » (Mireille), « minsgame » (Bruno), « 80 objets » (Roch), permet de formuler la volonté de faire de l'espace dans son foyer, ou de caractériser son style de vie.	Industrie culturelle	Fait de « se débarrasser des possessions matérielles » et « faire de la place pour plus : plus de temps, de paix, de créativité »… - The Minimalists[241]
« Donner une seconde vie »	**7**, tous revenus, âges, diplômes confondus	Mobilisé pour décrire ses pratiques de récupération : faire le récit de son passage à la ressourcerie, ou de la réutilisation au sein de son foyer (chiffons à partir de vêtements…). Peut encourager à donner plutôt que jeter ou garder, parce que les individus savent que leur objet va être récupéré.	État	« Opération par laquelle un produit est donné ou vendu par son propriétaire initial à un tiers » - Ademe[242]
« Acheter moins, mais mieux »	**4**, femmes et diplômées	Mobilisé par des enquêtées qui disent choisir consciencieusement leurs produits afin qu'ils soient solides et durables dans le temps. Lien souvent fait avec le prix : on valorise un produit de qualité, souvent plus cher, donc on consacre son budget à acheter moins d'items mais plus chers. Lié à un idéal de sobriété : ne pas posséder trop, mais des objets dont on prend soin et que l'on utilise.	État, associations écologistes	-

239 HOP, date inconnue. Page d'accueil, site web de l'association, disponible sur : www.halteobsolescence.org, consulté le 15/11/2021.

240 Source : Association Zero Waste, date inconnue. « Adopter le zéro déchet », Zero Waste France, disponible sur : www.zerowastefrance.org/passer-a-laction/adopter-zero-dechet, consulté le 15/11/2021.

241 Joshua Fields Millburn, Ryan Nicodemus, date inconnue. « About Joshua & Ryan », The Minimalists, disponible sur : www.theminimalists.com/about/#the_mins, consulté le 15/11/2020. Traduction personnelle de l'Anglais.

242 Ademe, 2015. « Réemploi, réparation, réutilisation », synthèse, disponible sur : www.ademe.fr/sites/default/files/assets/documents/reemploi-reparation-reutilisation-2015.pdf, consulté le 15/11/2021.

Annexe 12. Questionnaire adressé aux apportants de Repair Cafés

Bonjour ! Je m'appelle Julie, et j'ai conçu ce questionnaire pour ma thèse en sociologie. Je cherche à comprendre le rapport des consommateurs et citoyens à la durée de vie des objets. **Ces données personnelles seront rendues anonymes**. Pour toute question, n'hésitez pas à m'écrire !
Julie Madon - julie.madon@sciencespo.fr - Doctorante au Centre de Sociologie des Organisations (Sciences Po / CNRS)

1	**Quel objet avez-vous apporté ?** *(ex : « imprimante »)* : ....
2	**Âge de l'objet** *(ex : « 3 ans »)* : ....
3	**Quelle est la panne ?** *(ex : « il ne s'allume plus »)* : ....
4	**Depuis combien de temps ne marche-t-il plus ?** ....
5	**Avez-vous tenté d'autres choses avant le Repair Café ?** ❑ Non ❑ Oui, j'ai tenté de le réparer moi-même ❑ J'ai demandé de l'aide à un proche ❑ Je l'ai amené chez un réparateur professionnel ❑ Autre (précisez) : ……………………
6	**Cet objet appartient à :** ❑ Vous ❑ Un membre de la famille ❑ Un(e) ami(e) ❑ Autre
7	**D'où vient-il ?** ❑ Vous l'avez acheté neuf ❑ Vous l'avez acheté d'occasion ❑ Autre (précisez) : .... ❑ On vous l'a donné ou offert ❑ On vous l'a prêté
8	**Combien vous a-t-il coûté ?** …………………… €
9	**Vous êtes venu(e) au Repair Café :** ❑ Seul(e) ❑ En couple ❑ En famille ❑ Entre amis
10	**Étiez-vous déjà venu(e) dans un Repair Café avant aujourd'hui ?** ❑ Non, c'est la première fois ❑ Oui, 1 fois ❑ Oui, 2 à 4 fois ❑ Oui, 5 fois ou plus
11	**Pourquoi venez-vous faire réparer cet objet plutôt que d'en racheter un autre ?** ❑ Je ne souhaite/peux pas mettre de l'argent dans un autre modèle ❑ Je n'ai pas trouvé d'autre modèle aussi bien ❑ J'essaie de réduire l'impact de ma consommation sur l'environnement ❑ J'y suis attaché(e) ❑ Cela m'intéresse d'apprendre à réparer ❑ Je viens découvrir l'initiative du Repair Café et/ou rencontrer des gens ❑ C'est peut-être une panne facile donc autant essayer de réparer ❑ C'est du gaspillage de jeter ❑ Autre (précisez) : …………………………………………………………
12	**Vous êtes…** ❑ Une femme ❑ Un homme ❑ Autre
13	**Votre année de naissance :** ....
14	**Votre code postal :** ....
15	**Votre diplôme :** ❑ Sans diplôme, Brevet ❑ CAP/BEP ❑ Bac ❑ Bac+2 ❑ Bac+3 ❑ Bac+5 et plus
16	**Votre profession** *(ou votre* ***dernière profession*** ***si vous êtes à la retraite / sans emploi****)* :

	....
17	**Votre revenu mensuel net :** ❑ Moins de 1000 € ❑ 1000-1500 € ❑ 1500-2500 € ❑ Plus de 2500 €
18	**Merci pour votre participation ! Je fais aussi des entretiens plus personnalisés, anonymes, à domicile. Êtes-vous partant(e) pour que je vous en dise plus ? Si oui, merci d'indiquer :** **Votre adresse mail** *(en MAJUSCULES)* **:** .... **Votre numéro de téléphone :** ....

Conformément au Règlement général à la protection des données 2016/679 (RGPD), vous disposez de droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, d'un droit de décider du sort de vos données post-mortem. Les données ne seront pas vendues ni divulguées à des tiers.

Table des illustrations

Index des figures

Index des tableaux

Index des encadrés

Index des portraits